This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

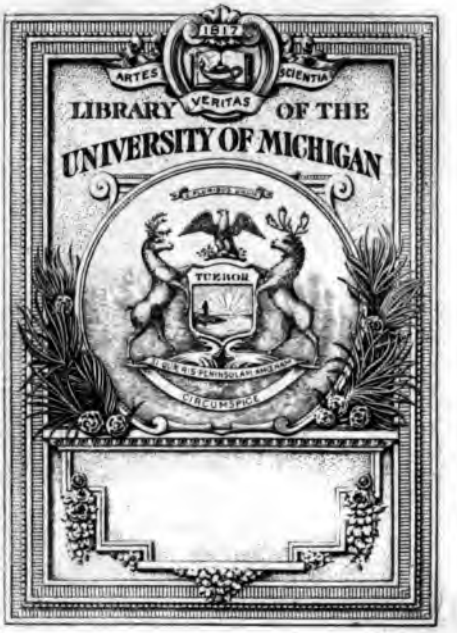
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 943,930


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

A 3
19

OPERE

DI

VITTORIO ALFIERI

RISTAMPATE

NEL

PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOL. XI

TRADUZIONI

DI

SALLUSTIO E VIRGILIO

1903

DITTA G. B. PARAVIA E COMP.

TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI

N. 852 . 64.

OPERE

DI

VITTORIO ALFIERI

RISTAMPATE

NEL

PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOLUME XI.

OPERE

DI

VITTORIO ALFIERI

RISTAMPATE

NEL

PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOLUME XI.

LA CONGIURA CATILINARIA

E

LA GUERRA GIUGURTINA

DI

C. CRISPO SALLUSTIO

E

L'ENEIDE

DI

P. VIRGILIO MARONE

TRADOTTE DA

VITTORIO ALFIERI

1903

DITTA G. B. PARAVIA E COMP.

TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI

PROPRIETÀ LETTERARIA

Torino — Stamperia Reale G. B. Paravia e Comp.
1377 (C5M) IX-908.

LA CONGIURA CATILINARIA
E
LA GUERRA GIUGURTINA
DI
C. CRISPO SALLUSTIO
TRADOTTE
DA
VITTORIO ALFIERI
DA ASTI.

Lib. Com
LIBERIA
SEPTEMBER 1928
17636

PREFAZIONE DEL TRADUTTORE.

Per chi sa il Latino, sarà senza alcun dubbio assai meglio di leggere questo divino autore nel testo. Per chi non lo sa, e desidera pur di conoscerne non solamente i fatti narrati, ma anche alcun poco l'indole, la brevità, l'eleganza, il meno peggio sarà di cercarsi quel traduttore che dal testo si verrà meno a scostare, senza pure aver faccia di servilità. Ogni traduttore, che ne ha durata la pena, crederà d'esser quello, benchè non lo dica. Io, non più modesto d'un altro, ma forse alquanto più sincero, non asconderò al lettore questa mia segreta speranza, di essere pur quello. Certo, se io non credessi questa mia traduzione o migliore, o men cattiva che dir si voglia, delle finora conosciute, con tanta cura non la ricopierei. Confessandolo dunque col fatto, non mi vergognerò di anche confessarlo col detto. Io da giovinetto mi indussi ad imprendere questa traduzione pel trasporto che mi cagionava l'autore, e per la necessità che io mi sentiva di meglio imparare il Latino e l'Italiano ad un tempo. Successivamente poi, con molti anni d'intervallo, la sono andata limando, e rettificando, finchè a me e ad alcuni amici paresse cosa leggibile. Benchè io debolissimo latinante mi senta, e non mi ardisca francare della taccia che da molti dotti mi verrà forse data in più luoghi, del non aver ben inteso; mi confido pure, in risarcimento di tanti svantaggi, nel suffragio di quei pochi che sentendo le bellezze di Sallustio, pur converranno che io alcune volte inteso non l'abbia, ma però sempre sentito. E per quelli che gustar non ne possono le bellezze nel testo, sarò assai soddisfatto se troveranno qui brevità, chiarezza ed energia, che accattata non paja, ma originale. Se alcuno poi, o per maligno animo, o per altra cagione vorrà pormi a raffronto col testo; ci vedrà, spero, se non compensata l'insufficienza, continuamente almeno scusata da un'ostinata instancabile diligenza.

Firenze, 27 Gennaio 1798.

DELLA CONGIURA DI CATILINA.

L'edizione di cui si è servito il Traduttore è degli Hachii, Leyda, 1659, in 8° cum notis Variorum.

DELLA CONGIURA DI CATILINA.

I.

Agli uomini, che ambiscono esser da più degli altri animali, conviene con intenso volere sforzarsi di viver chiari, e non come bruti, cui natura a terra inchinò, ed al ventre fe' schiavi. Anima e corpo siam noi: a quella il comandare si aspetta, a questo il servire. Coi Numi l'una, colle bestie l'altro accomunaci. Parmi perciò, che assai più gloriarci dobbiam dell'ingegno, che della forza; e che, di una breve vita godendo, lunghissima s'abbia a lasciare di noi la memoria. Beltà e ricchezze son fragile e passeggiera gloria: la virtù, è illustre ed eterna. Grande pure ed antica contesa fra gli uomini ell'è; se al guerreggiare più giovi la robustezza del corpo, o dell'animo; dovendosi prima il consiglio, e immediatamente poscia la mano adoprare. Ma, ciascuna di queste doti per se non bastando, l'una dell'altra abbisogna.

II.

I primi Re, (che così la più antica signoria nominossi) altri l'ingegno, altri la forza adopravano: viveano gli uomini allora senza cupidigia, contento ciascuno del suo. Ma dacchè Ciro nell'Asia, Sparta ed Atene fra' Greci, cominciarono a soggiogare città e nazioni, a ritrarre cagioni di guerra dall'ambizione d'impero, ed a riporre nel massimo dominio la massima gloria; i pericoli e le vicende mostrarono, che più del brando poteva in guerra la mente. Che se i Re e capitani vincitori la stessa virtù nella pace che nella guerra serbassero, più ordinate e stabili le umane cose riuscirebbero; nè tuttora gl'imperj vedrebbersi e vicende e stato e signore cangiare. Le virtù che dan regno, facilmente il mantengono. Ma, se all'attività la inerzia, se alla moderatezza ed equità l'arbitrio e la prepotenza sottentrano, cangiasi con i costumi la sorte; che sempre dal men buono al migliore si trasferisce il dominio. Campi, mari, città, ogni cosa al valore obbedisce. Molti uomini pure infingardi, golosi, ignoranti, e rozzissimi quasi pellegrini pel mondo trapas-

sano: a costoro, attendendo essi contro natura al corpo soltanto, l' anima un inutile incarco riesce. E la lor vita e la lor morte del tutto reputo eguali, poichè d'entrambe si tace. Quegli dunque a me sembra aver anima e vita, che nelle illustri imprese, nelle utili arti, fama ricerca. Ma ne son molte le vie, e Natura a ciascuno diverse le addita.

III.

Bello il giovar ben oprando alla patria; bello altresì il ben dire: in pace, come in guerra, fama si acquista: e chi oprava, e chi gli altrui fatti scrisse, ottien lode. E, benchè questi a quelli non si pareggino nella gloria, difficilissimo pure io reputo lo scrivere istorie; sia perchè non voglion esser parole minori dei fatti; sia perchè lo scrittore, il mal oprar biasimando, tacciato vien egli d' invidioso e maligno; narrando poi le virtù grandi e le glorie dei buoni, ove la comune capacità non soverchino, credute son elle, ed il lettor non offendono; ma se l'avanzano, le reputa favole. Io, giovinetto ancora e bramoso, mi trovai, come i più, trasportato nei pubblici affari; ed ivi contrarietà provava non poche; signoreggiandovi, non modestia, parsimonia e virtù, ma prodigalità, cupidigia ed audacia. E benchè l'animo mio, non per anche corrotto, questi e molti altri rei costumi schifasse; pure la mia debile età trovandosi dall'ambizione degli onori allacciata, a par degli altri era io e della fama smanioso, e della invidia bersaglio.

IV.

Ma, dopo molte angustie e pericoli, al fine in calma rientrato, e fisso di vivermi in pace lontano da ogni pubblico affare, non volli accidiosamente un ozio prezioso consumare in agricoltura, cacce, domestici uffizj; ma ritornato ai già intrapresi studj, da cui mi aveva la stolta ambizione rimosso, ristrettamente a scrivere impresi quelle Romane cose, che degne di memoria mi parvero: tanto più, che nè speranza, nè timore, nè amore di parte, non m'ingombravano l'animo. Io perciò narrerò la congiura di Catilina, quanto più veracemente e breve potrò: come cosa, per la novità del delitto e del pericolo, memorabilissima. Ma prima di tutto io debbo di codest'uomo accennare i costumi.

V.

Lucio Catilina, di nobil prosapia, d'animo e di corpo fortissimo, ma di malefica e prava indole, fin dai primi suoi anni le intestine guerre, le rapine, le stragi, e la civil discordia anelando, fra esse cresceva. Digiuni, veglie, rigor di stagioni, oltre ogni credere sopportava; di audace ingannevole e versatile ingegno; d'ogni finzione e dissimulazione maestro: cupido dell'altrui; prodigo del suo; nei desiderj bollente; e più eloquente assai che assennato. Sempre nella vasta sua mente smoderate cose rivolgea, inverisimili, troppo sublimi. Costui, dopo la tirannide di Silla, invaso da sfrenatissima voglia di soggettarsi la Repubblica, buono stimava ogni mezzo, purchè procacciasse a se regno. Vieppiù ogni dì inferocivasi quell' animo, da povertà travagliato e dalla coscienza de' proprj delitti; figlie in lui l'una e l'altra delle su mentovate dissolutezze. Lo incitavano inoltre i corrotti costumi di Roma, cui due pessime e contrarie pesti affliggevano; lusso, e avarizia. Ma, poichè dei costumi ho toccato, opportuno parmi, ripigliando più addietro, brevemente discorrere gli usi con cui ed in casa e nel campo i maggiori nostri governavano la Repubblica; quanta dopo lor rimanevasi; e come a poco a poco cangiatasi, di felicissima ed ottima, divenisse pessima e scelleratissima.

VI.

Roma (com'è fama) fondata era, e nei principj suoi governata dai Trojani sotto Enea fuggitivi e vaganti; ai quali si univano poi gli Aborígeni, uomini rozzi, da ogni legge e freno disciolti. Incredibile a narrarsi, come costoro diversi d'origine lingua e costumi coabitassero in pace. Ma, cresciuti poi in numero civiltà ed estensione, da una certa loro prosperità e potenza nasceva, come suole fra gli uomini, l'invidia altrui. Quindi i Re e i vicini popoli, con guerre a provocarli; pochi de' loro amici a soccorrerli; i più, intimoriti, a scostarsi dai loro pericoli. Ma i Romani, in città ed in campo solleciti sempre, ad incoraggirsi l'un l'altro disposti, ad affrontare i nemici, a difender con l'armi la libertà la patria i sudditi. Superati poscia colla virtù i pericoli, ajutavano gli alleati ed amici; cui, più donando che ricevendo, guadagnavansi. Il loro capo chiamavano Re: ma legittimo era il suo impero. Prescegliavano i vecchi

di robusto senno a trattare i pubblici affari; e alla età loro, o alle paterne lor cure alludendo, Padri chiamavanli. Ma i Re, da principio custodi della libertà, e promotori della Repubblica, fattisi dappoi superbi e tiranni, Roma cangiava il governo; elesse ogni anno due capi, stimando in tal guisa frenar la licenza, per cui suole insolentire chi regge.

VII.

Allora ben tosto innalzaronsi gli animi, si assottigliaron gl'ingegni. Che ai Re, non insospettiti mai de' cattivi quanto dei buoni, l'altrui virtù si fa sempre terribile. Maraviglia a narrarsi, quanto Roma, ottenuta la libertà, in breve crescesse: cotanto era invasa dalla brama di gloria. La gioventù, appena dell'armi capace, colle fatiche e l'esercizio addottrinandosi andava nel campo: nè di banchetti e dissolutezze dilettavasi, ma di lucide armi e di cavalli guerrieri. Quindi a sì maschi animi nessuna fatica era insolita, nessun luogo era aspro nè scabro, nessun nemico tremendo: ogni cosa avea doma il valore. Ma immensa fra essi di gloria la gara. Ciascuno, ferire il nemico, le mura assalire, e da tutti essere in tal atto osservato studiavasi, ciò ricchezza, ciò fama, ciò somma nobiltà riputando. Di lode assetati, larghi del danaro, massima voleano la gloria, discrete le facoltà. Rimembrerei, dove pochi Romani sconfiggessero moltissime torme nemiche; quali città per natura fortissime espugnassero: ma ciò dal proposito mio troppo svierebbemi.

VIII.

Fortuna signoreggia ogni popolo, ed a capriccio suo, non a ragione, lo illustra o l'oscura. Atene, a parer mio, cose bastantemente grandi e magnifiche operava; minori però della fama d'alquanto: ma ricca di scrittori sommi, vennero quindi nel mondo celebrati i suoi fatti per sommi. Tanta si reputa di quegli Eroi la virtù, quanta di que' begli ingegni fu l'eloquenza. Ma Roma tal copia di scrittori non ebbe: che qual più saggio v'avea, più affaticante mostravasi; nessuno v'adoprava senza la mano l'ingegno; ogni ottimo voleva anzi fare, che narrare; e che altri i suoi fatti lodasse, anzi ch'esso gli altrui.

IX.

In casa quindi ed in campo, illibati costumi; massima concordia, cupidigia pochissima; e giustizia e bontà, più assai che dalle leggi, dalla natura promosse. Le discordie, i litigj, gli occulti rancori, contro ai nemici sfogavansi; da Romano a Romano, solo in virtù gareggiavasi. Nel culto divino pomposi, parchi in casa, nell'amicizia fedeli. Due sole arti i Romani reggevano e Roma; in guerra, ardimento; in pace, giustizia. E prova ne sia, l'aver essi più spesso punito in guerra coloro che contro l'ordine avesser combattuto, o che a raccolta udendo suonare non avessero tosto lasciata la pugna; che non quelli che osato avessero abbandonar le bandiere od il campo al nemico. In pace poi governavano più coi benefizj che col timore; ed offesi, del perdonare assai più che del vendicarsi godevano.

X.

Ampliata così da virtù e giustizia la Repubblica, soggiogati i maggiori Re, oppresse le più feroci e potenti nazioni, sradicata l'emula Cartagine, e fattasi in somma Roma signora del Mondo, cominciò a incrudelire Fortuna, ogni cosa sossopra mandando. Quegli uomini stessi, che fatiche, pericoli, dubbj e difficili eventi lievemente avean sopportato, all'ozio e alle ricchezze di loro indegne non ressero. Crebbe da prima l'avidità d'arricchire, poi di signoreggiare: e da queste, ogni danno. Dall'avarizia corrompeansi la fede, la probità, ed ogni altra virtù; sottentravano ad esse superbia, crudeltà, venalità, irreligione. Dall'ambizione la sincerità distruggevasi; altro s'ebbe nel petto, altro su i labri; amicizie ed inimicizie non le contrasse l'onesto, ma l'utile; a bontà si compose più il volto che il cuore. Crescevano a poco a poco tai pesti, di tempo in tempo dalle leggi frenate: quando poi fu universale il contagio, nella mutata città, di giustissimo ed ottimo ch'era il governo, crudele e intollerabile diveniva.

XI.

Ma, più che l'avarizia, vi potea da prima l'ambizione: vizio che almeno l'apparenza mantiene della virtù. Il buono e l'inetto del pari desiderano e gloria, ed onori, e comando; ma quegli

per la retta via, questi, cui mancano le vere arti, con frode ed inganni vi si spinge. Scopo dell'avarizia è il danaro, cui niuno savio desidera: questa, quasi veleno, ogni corpo ed animo virile ammollisce; immensa, insaziabile sempre, nè l'acquistare, nè il perdere la minorano. Ricuperata da Silla la Repubblica con l'armi, a buoni principj tosto seguirono pessimi effetti; ciascuno rapire, tirare a se; questi desiderar l'altrui casa, quegli le ville; tutti, senza modo e vergogna usar la vittoria con crudeltà e abominazioni nei loro concittadini. Aggiungevasi a tanti mali l'esercito capitanato già in Asia da Silla, e da lui, contro l'antica disciplina, per renderselo fido, con doni e licenza corrotto. Gli ameni e voluttuosi luoghi aveano la ferocia di que' soldati effeminata nell'ozio. Quivi per la prima volta avvezzavasi il Romano esercito agli amori, ai banchetti, alle statue pitture e vasi preziosi; cui di nascosto poi e in palese predava, i templi spogliando, ed ogni sacra e profana cosa contaminando. Cotali soldati, vincitor divenuti, nulla ai vinti lasciarono. Nella prosperità, che i savj stessi sopportano a stento, poteano mai quei corrottissimi moderatamente adoprar la vittoria?

XII.

Così dunque salite in onor le ricchezze, e procacciando esse gloria potenza ed impero, s'intorpidì la virtù; la povertà fu riputata ignominia; la innocenza, rimprovero. Quindi e lusso e cupidigia e superbia invasero i giovani, che al rapire, allo scialacquare si diedero; al non curare le proprie, all'invidiare le altrui facoltà; sfrenatamente la vergogna la pudicizia le umane e divine leggi sprezzando. Erano a vedersi i palagj e le ville dai privati innalzate a guisa di città, a paragon de' Tempj dai nostri religiosissimi avi eretti agli Dei. Decoravano quegli antichi i lor santuarj colla pietà, colla gloria le case: nè altro ai vinti toglievano che il poter loro nuocere. I moderni, all'incontro, inettissimi uomini, scelleratamente agli alleati rapiscono le cose stesse dai fortissimi loro maggiori ai nemici lasciate: quasi che l'oltraggiar fosse reggere.

XIII.

A che rammenterei ora io gli eccessi, da chi veduti non gli ha, non credibili? da molti privati disfatte le montagne e appianate; edificati i mari; delle ricchezze in somma vergognosamente abusato da chi onestamente usarle potea. Gli stupri, i luoghi

da ciò, ed ogni altra effeminata dissolutezza, appassionatamente cercavansi: donnescamente prostituivansi gli uomini: sfacciatamente impudiche le donne: nell'imbandir laute mense, il mar depredato e la terra: nè sonno, nè fame, nè sete, nè freddo giammai, nè stanchezza, aspettarsi: preoccupati i bisogni tutti dal lusso. Sì fatti vizj impoverivan la gioventù, e la spingevano quindi ai delitti. Male avvezzi quegli animi guasti, non poteano i lor desiderj frenare oramai: onde vieppiù smoderatamente si davano ad ogni guadagno e allo spendere.

XIV.

In cotanta e così corrotta città, difficile a Catilina non era l'attorniarsi in numeroso corteggio d'ogni più scellerato ed infame. Chiunque, impudico, adultero, banchettatore, avea fra queste arti straziati i beni paterni; e chi era oppresso dai debiti contratti per comprare la impunità di diversi delitti; e quanti parricidi, sacrileghi, convinti rei o vicini ad esserlo: e quanti o dalla spergiura lingua, o dalla insanguinata mano alimenti ritraevano; tutti in somma coloro, cui ribalderia, povertà, e mala coscienza angustiavano, di Catilina famigliari eran tutti e suoi intimi. E se un qualche innocente nella di lui amicizia incappava, la domestichezza e le lusinghe facilmente simile e pari agli altri il rendevano. Ma guadagnarsi bramava principalmente i giovinetti; i di cui animi molli, e per età volubili, con inganni agevolmente adescavansi. Onde, a chi donne, a chi cani e cavalli, secondo le loro brame, provvedea; non al decoro perdonando nè a spesa, purchè se gli rendesse obbligati e fedeli. Molti credettero, il so, che costoro in casa di Catilina si prostituissero: ma una tal fama su congetture più che su fatti fondavasi.

XV.

Catilina, fin dall'adolescenza di molti nefandi stupri colpevole, viziata ebbe una nobil vergine, una Vestale, ed altri simili delitti commesso contro le umane e divine leggi. Innamoratosi egli poi d'una Aurelia Orestilla, (di cui, tranne la beltà, nulla erane lodato dai buoni) temendo costei del figlio di Catilina già adulto, mal si arrendeva ella a sposarlo. Onde per certo si crede, che Catilina stesso uccidesse il proprio figliuolo, così alle scellerate nozze la casa sgombrando. Quest'atrocità, a parer mio, principalmente lo spinse a vieppiù affrettar la con-

giura; non potendo d'allora in poi quell'animo contaminato, in odio agli Dei e agli uomini, nè giorno nè notte ritrovare mai pace; cotanto nell'irrequieta fantasia martellava il rimorso. Pallido quindi ed esangue costui, bieco gli occhi, or furioso movendosi, or lento, al contegno ed al volto insano mostravasi.

XVI.

La gioventù da esso, com'io diceva, sedotta, egli frattanto ammaestrava in più modi a male opre: il falso attestare, contraffar le firme, fede ricchezze e pericoli tener in non cale. Diffamati poi, e d'ogni vergogna spogliati, promoveali a maggiori misfatti. Ove anco non occorresse il commetterli, affinchè nell'ozio non intorpidissero il coraggio e la mano, com'uomo per natura pessimo e crudele, facea loro ed innocenti e colpevoli del pari assalire e svenare. A tali amici e compagni Catilina affidatosi, e sapendo inoltre, essere in ogni parte i debitori moltissimi, e parecchi soldati di Silla per prodigalità impoveriti, memori delle antiche rapine e vittorie, anelare la guerra civile; deliberò egli alfine di opprimere la repubblica. Esercito allora in Italia nessuno: Pompeo, nei confini ultimi dell'impero guerreggiava: insperanzito assai Catilina del Consolato: sospetto nessuno in Senato: tranquilla e sicura ogni cosa, a' suoi disegni arrideva.

XVII.

Perciò circa il principio di Giugno, Consoli Lucio Cesare, e Cajo Figulo, cominciò egli ad esortare separatamente gli uni, esplorar gli altri, le forze sue, la non provvista Repubblica, e gli alti vantaggi della congiura esponendo. Chiarite a suo senno le cose, i più necessitosi ed audaci adunò. Intervennervi, dei patrizj, Publio Lentulo Sura; Publio Autronio; Lucio Cassio Longino; Cornelio Cetego; Publio e Servio Sulla, figli di Servio; Lucio Vargontejo; Quinto Annio; Marco Porzio Lecca; Lucio Bestia; Quinto Curio: dei cavalieri, Marco Fulvio Nobiliore; Lucio Statilio; Publio Gabinio Capitone; Cajo Cornelio: molti nobili inoltre delle colonie e municipj. Parecchi altri nobili occultamente consapevoli della congiura, meno che da povertà o da altra strettezza, dalla speranza del governare eran mossi. Del resto i giovani pressochè tutti, e principalmente i nobili, favorivano Catilina; come quelli che viver volendo oziosi nella mollezza e nel lusso, ed anteponendo al certo l'incerto, più nella guerra che nella pace speravano. Marco Licinio Crasso ne fu

tenuto conscio da alcuni, volendo egli abbassata da chiunque si fosse la potenza del da lui odiato Pompeo, capitano allora di un grande esercito: e lieve credendo, ove riuscisse la congiura, di farsi egli capo dei congiurati.

XVIII.

Già erasi un'altra congiura tentata da pochi, tra cui Catilina. La narrerò io quanto più schiettamente il potrò. Consoli Lucio Tullo e Marco Lepido, eletti per loro succedere Publio Autronio e Publio Sulla, convinti questi di comprati suffragj, esclusi e puniti ne vennero secondo le leggi. Poco dopo a Catilina reo di concussione fu inibito il Consolato, perchè, fra il prescritto tempo, non s'era egli discolpato. Un nobile giovane era in Roma a que' tempi, chiamato Gneo Pisone: povero, fazioso, audacissimo; la cui indigenza e i perversi costumi incitavanlo a perturbar la repubblica. Con costui Catilina ed Autronio, circa il dì cinque Decembre, accordarono di uccidere in Campidoglio ai primi di Gennajo Lucio Cotta e Lucio Torquato Consoli. Dovean essi poi, fattisi Consoli a forza, Pisone spedire con un esercito per occupare le Spagne. Traspirò la cosa; perciò differirono al dì cinque Febbrajo la strage; e allora, non i Consoli soli, ma molti Senatori altresì disegnavano trucidare. E se Catilina troppo non affrettavasi a dar segno ai compagni nel Foro, quel giorno dalla fondazione di Roma in poi riuscito sarebbe il più scellerato ed orribile; ma, il non esservisi adunata in armi per anco gente bastante, guastava l'impresa.

XIX.

Pisone dappoi fu mandato Questore con autorità pretoria nella Spagna citeriore, ad istanza di Crasso, che lo sapea nemico di Pompeo. Nè al Senato spiacea di assegnargli quella provincia; bramando piuttosto lontano dalla Repubblica un uom sì perduto. Molti anche de' buoni stimavano Pisone un ostacolo al poter di Pompeo, che oramai diventava terribile. Ma Pisone, strada facendo per la provincia, dalla cavalleria Spagnuola del suo proprio esercito venne ucciso. Chi volle, che quei barbari non ne potesser patire gl'ingiusti superbi e crudeli comandi: chi disse, che que' soldati invecchiati con Pompeo, ed a lui fedeli, per ordine suo lo assalissero; che gli Spagnuoli, già soggiaciuti altre volte a molti imperi crudeli, commesso mai non aveano cotale misfatto. Io non saprei che decidere. Ma, di questa prima congiura, ciò basti.

XX.

Catilina, adunati ch'ebbe i congiurati ch'io dissi, benchè con ciascuno avesse praticato più volte, stimò pure doverli tutti riunitamente esortare. Perciò nel più intimo delle sue case con essi soli ritrattosi, così loro parlò: « Se il valor vostro e la fede « non conoscessi per prova, indarno opportuna occàsione ed alta « speranza di dominio mi si sarebbero appresentate: nè io per « dappocaggine o leggerezza il certo abbandonerei per l'incerto. « Ma, in molte e grandi occorrenze, avendovi io conosciuti e forti « e fedeli, accingermi ardisco alla più grande ed illustre impresa « che mai si tentasse: tantó più, ch'io so non aver voi altro utile « nè altro danno che il mio, e che il bramare e schifare le cose « medesime, pegno egli è d' amicizia il più fermo. Io la mia « mente a ciascuno di voi già separatamente dischiusi: ma di « giorno in giorno vieppiù mi s'infiamma il coraggio, pensando « qual vita ne avanzi, se in libertà non ci torniamo noi stessi. « Dacchè la Repubblica è preda dei pochi, ad essi le genti, i « Tetrarchi, i popoli, i Re, tributarj obbediscono: noi tutti, ardi- « mentosi, dabbene, nobili, ignobili, noi tutti siam volgo, senza « autorità, senza credito; e soggetti siamo a taluni, che, se fosse « in vigor la Repubblica, di noi tremerebbero. E favori perciò, « e potenza, ed onori, e ricchezze, stan presso loro, o presso cui « voglion essi: ripulse, condanne, indigenza, e pericoli, lasciano « a noi. Ora, fin quando, o fortissimi, cotal vitupero sof- « frirem noi? Anzi che una misera obbrobriosa vita, e fatta ora- « mai dell'altrui superbia ludibrio, senza onore si perda; non è « egli meglio da forti perire? Ma, gli uomini attesto e gli Dei, « ch'ella sta in noi la vittoria: in noi, di gioventù e di valore « bollenti; non in costoro, fra le diuturne ricchezze invecchiati, « inviliti. A noi basta il por mano; per se medesima l'opra si « compie. Qual uomo di virile animo soffrirà, che ricchezze a « costoro sopravanzino da fabbricar nei mari, ed i monti appia- « nare, mentre il necessario perfino a noi manca? Due e più « palagj a costoro; a noi un tugurio neppure? Statue, vasi, in- « tagli, pitture, essi mercano; edificano, distruggono, riedificano; « in ogni modo in somma l'accumulato danaro profondendo, le « lor ricchezze pur vincono il lusso. Povertade abbiam noi nelle « case, e debiti fuori; cattivo il presente; pessimo dell'avvenire « l'aspetto: che altro ci resta oramai, fuorch'una vita infelice? « E che? non vi destate per anco? Eccola, eccola, che a voi da- « vanti si para quella cotanto sospirata libertà: e le ricchezze « con essa, lo splendore, la gloria. Tanto dà in premio ai vin-

« citori Fortuna. La cosa per se, i tempi, i pericoli, la necessità, « la ricca preda, più che i miei detti, vi esortino. O duce mi vo- « gliate, o soldato, nè ingegno mi manca, nè forza. Sarovvi, spero, « a quest'impresa e consigliere e compagno; s'io pure me non « lusingo; e se, più che a imperare, non siete voi pronti a « servire. »

XXI.

Udito che l'ebber coloro, cui, d'ogni sciagura forniti, nè bene rimanea nè onesta speranza; benchè ad essi l'intorbidar l'altrui pace guadagno sommo paresse; molti pure vollero chiarire a quai patti s'avrebbe a far guerra, quai ne sarebbero i premj, donde le speranze e gli ajuti. Catilina allora promettea: di annullare ogni debito; di proscrivere i ricchi; ed inoltre, magistrature, sacerdozj, rapine, e quant'altre cose la guerra e l'insolenza dei vincitori dietro si trae. Aggiungeva; essere a parte dell'impresa, Pisone in Ispagna, Sizio Nucerino nella Mauritania, ambi coi loro eserciti; Cajo Antonio necessitosissimo uomo ed intimo suo, chiedere il Consolato, e sperarselo egli collega: ove il fosse, sarebbero essi i primi all'oprare. Scagliando inoltre invettive assai contro i buoni, ad uno ad uno i suoi encomiava: a questo la propria povertà esponeva; a quello la di lui cupidigia; i pericoli e l'ignominia ad alcuni; le vittorie di Silla e il bottino a molti altri. Vedendoli poi tutti animosi, esortatili ad avere queste sue parole a petto, l'adunanza disciolse.

XXII.

Dissero alcuni, che Catilina dopo l'arringa li costringesse a giurare con orribili imprecazioni, delibando, come suol farsi nei riti sacri, una tazza; ma piena di umano sangue misto con vino: e che dopo svelasse loro il suo inganno; per ragione adducendone ch'essi, consapevoli l'un l'altro di una sì orrenda empietà, tanto più fidi fra lor rimarrebbero. Molti, e queste ed altre cose stimarono inventate da coloro, che con l'accrescere l'atrocità del delitto dei giustiziati, credevano scemare l'odio in cui era incorso Cicerone dacchè condannati gli ebbe. Io tali cose, benchè importanti, non le potei chiarir mai.

XXIII.

Era fra i congiurati un Quinto Curio, nobil uomo, di delitti e d'infamia coperto, e dai Censori pe' suoi tanti obbrobrj espulso già dal Senato. Costui non meno leggieri che audace, nè le altrui cose tacea, nè le proprie scelleraggini; nulla più al dire che al fare badando. Da molto tempo disonestamente usava egli con Fulvia, nobil donna; da cui men gradito vedendosi perchè meno donarle potea, cominciò ad un tratto a vantarsi di darle mezzo mondo; quindi a minacciarla coll'armi, se lo tradiva; e a vieppiù in somma inferocire ogni giorno. Fulvia, intesa la cagione di questa nuova superbia, correndo la Repubblica un sì grave pericolo, a molti la congiura di Catilina svelò, null'altro occultando che il nome di Curio. Ciò grandemente gli animi accese a desiderare Cicerone per Console. I nobili, fino a quel dì, fremendo d'invidia contro il popolo, contaminata stimavano tal dignità, ov'ella in un uomo nuovo, ancor che egregio, cadesse: ma la superbia e l'odio in faccia al pericolo tacquero.

XXIV.

Perciò nei comizj eleggevansi Consoli Marco Tullio e Cajo Antonio; il che da prima i fautori della congiura turbò. Ma non s'allentava in Catilina il furore; anzi ogni giorno più macchinando, i luoghi d'Italia a ciò opportuni d'armi riempiva; danari, su la propria o su l'altrui fede accattati, in Fiesole radunava presso ad un Manlio, che a cominciar poi la guerra fu primo. Dicesi, che allora uomini assai d'ogni specie traesse egli a se; e alcune donne altresì, le quali da prima col trafficar di se stesse reggendo allo smoderato lor lusso, per età poi rimaste del guadagno deluse, e non de' vizi spogliate, si erano seppellite nei debiti. Per mezzo di esse credea Catilina potersi gli urbani servi guadagnare, Roma incendiare, i loro mariti acquistarsi, ovver trucidarli.

XXV.

Era fra queste, Sempronia, donna di virile ardimento più volte mostratasi. Nobile costei e avvenente; di marito avventurata e di figli; nelle greche e latine lettere erudita; cantare e danzare, meglio che ad onesta spettasse, ed ogni altra libidinosa arte possedeva. Alla pudicizia e all' onore anteponeva

ogni cosa; se del danaro più prodiga o della fama foss'ella, difficile a dirsi: lasciva così da richiedere più spesso ch'esser richiesta. Tradita da lei già spesse volte la fede; negato con ispergiuri il deposito; negli assassinj frammistasi; dall'indigenza e dal lusso agli estremi ridotta. Ma di non mediocre ingegno dotata, e motteggiare e verseggiare sapea, e il sermone, or modesto or provocante ed or tenero, con piacevolezza e garbo sommo condire.

XXVI.

Di simili fautori munito, Catilina ardiva pur chiedere il prossimo Consolato; sperando, se eletto veniva, di governar egli Antonio a sua posta. Quindi, irrequieto pur sempre, incessanti insidie a Cicerone tendeva: cui non mancavano però stratagemmi ed astuzie a schermirsi. Già nell'entrare egli Console, con promesse guadagnata Fulvia si avea, la quale per mezzo del poc'anzi mentovato Curio, svelavagli di Catilina ogni passo: e al collega Antonio accordando egli la scelta della provincia, alquanto più favorevole alla Repubblica fatto lo aveva. Cicerone inoltre molti amici e clienti in propria difesa occultamente dintorno teneasi. Vennero i Comizj, e non riuscirono a Catilina nè la domanda, nè le insidie nel Campo Marzio tese ai Consoli. Perciò, tornatigli a danno e a vergogna gli occulti mezzi, per tentare gli estremi partiti alla guerra appigliossi.

XXVII.

A Fiesole e in quella parte d'Etruria rimanda egli dunque Cajo Manlio, un Settimo Camerte ne' Piceni, Cajo Giulio nella Puglia, ed altri altrove, secondo che adatti li reputa. Egli macchina in Roma frattanto; al Console aguati, alla città incendj prepara; d'armati circonda i luoghi opportuni; s'arma egli stesso; e giorno e notte all'altrui disciplina vegliando, non mai per vigilie nè per fatiche si stanca. Ma di attività cotanta non raccogliendo egli alcun frutto, da Marco Porzio Lecca riadunare fa i capi della congiura a notte inoltrata. Quivi della loro dappocaggine molto dolutosi, dice aver egli avviato nella Etruria Manlio verso la gente all'armi già destinatavi, ed altri altrove, affinchè le ostilità cominciassero: e sospirare egli stesso di raggiunger gli armati, oppresso appena quel Cicerone, che a' suoi disegni era l'ostacol maggiore.

XXVIII.

A tai detti, mostrandosi tutti gli altri atterriti ed incerti, Cajo Cornelio, Cavaliere, e Lucio Vargontejo, Senatore, fermarono d'introdursi con armati in quella notte stessa da Cicerone, come per visitarlo, e nella propria casa improvvisamente inerme assalitolo, trucidarlo. Ma Curio, avvisato del grave pericolo che a Cicerone sovrasta, per mezzo di Fulvia, prontamente il preparato inganno gli scopre. Vietato perciò agli assassini l'ingresso, siffatto delitto a vuoto mandavasi. Manlio intanto nell'Etruria instigava la plebe, che per indigenza e per risentimento dell'essere stata affatto spogliata dalla tirannide di Silla, invogliata erasi di novità. Radunava inoltre d'ogni specie ladroni, che molti quella provincia ne avea, ed alcuni soldati di Silla, che avevano in dissolutezze e lusso consunte le loro rapine.

XXIX.

Sapendo Cicerone ogni cosa, mosso dal doppio pericolo, più non potendo egli a lungo per se solo difendere la città, nè appurando quanto e qual fosse di Manlio l'esercito, riferì al Senato la congiura, che già fra il volgo vociferavasi. Il Senato, come suole nelle gravi urgenze, ordinò ai Consoli di adoperarsi affinchè la Repubblica detrimento non ricevesse. Queste parole in Roma conferivano ai Consoli autorità illimitata, di arruolare, far guerra, affrenare in qualunque modo e gli alleati e i cittadini, nella città e nel campo comandare e giudicare sommariamente: diritti non mai dati al Console, se non per espresso comando del popolo.

XXX.

Lucio Senio Senatore lesse pochi giorni dopo in Senato lettere di Fiesole, che dicevano; Cajo Manlio aver preso con infinita gente le armi il dì sesto di Novembre. A un tempo stesso, come suolsi in simili casi, gli uni annunziavano maravigliosi prodigj, gli altri nuove congiure; armi raccogliersi; Capova e la Puglia di armati servi tumultuare. Decretò allora il Senato, che si portasse Quinto Marcio Re in Fiesole, Quinto Metello Cretico nella Puglia e contorni. Ad entrambi questi

capitani dalla calunnia di pochi, corrotti ed usi a trafficar d'ogni cosa, impedito era stato fin allora il meritato trionfale ingresso in Roma. A Capova si mandò Pretore Quinto Pompejo Rufo; nei Piceni, Quinto Metello Celere: a loro concesso di levar gente secondo l'opportunità e il pericolo. Inoltre, a chi svelasse la congiura contro la Repubblica, se servo fosse, gli si fissò in premio la libertà e cento sesterzj; se libero, l'impunità e mille sesterzj. Si distribuì in Capova e negli altri municipj secondo la lor facoltà, un convenevole numero di gladiatori: posaronsi per tutta la città delle ascolte, comandate dai magistrati minori.

XXXI.

Erano per queste novità i cittadini sossopra, e mutato di Roma l'aspetto. La somma allegrezza e petulanza, figlie della lunga pace, rivolte repentinamente in tristezza: un andare e venire, un affrettarsi, un incessante ondeggiare; un diffidarsi a vicenda d'ogni luogo e persona; un non v'esser guerra, e non pace: ciascuno dal proprio timore arguire la grandezza del pericolo. Le donne inoltre, a cui, stante la vastità della Repubblica, timore di guerra non era pervenuto in Roma giammai, ad accorarsi, ad ergere supplichevoli al Cielo le mani, compassionare i lor pargoletti, interrogare ciascuno, di tutto tremare; e, la superbia e mollezza obbliate, di se stesse e della patria disperare. Ma il crudel Catilina non desisteva già dall'impresa, benchè combattuta; ed interrogato secondo la legge Plauzia da Lucio Paolo, o per più dissimulare, o sperando scolparsi quasi che calunniato foss'egli, in Senato apparì. Cicerone allora, sia che la di lui audacia temesse, o il trasportasse lo sdegno, pronunziò contr'esso con molto pro della repubblica una luminosa orazione, la quale dappoi pubblicò. Detta ch'ei l'ebbe, Catilina già preparato a dissimulare ogni cosa, con dimessa faccia e supplichevole voce diedesi a pregare i Padri di non credere leggiermente tai cose di lui; di cotale stirpe esser egli, e fin dall'adolescenza, di tali costumi, che lecito gli riusciva sperare legittimamente ogni onore; non estimassero essere necessaria la rovina della Repubblica a lui patrizio, che per se e pe' maggiori suoi moltissimo beneficata l'avea, quando in difesa di essa vegliava un Marco Tullio, in Roma straniero. Ed a queste aggiungendo molt'altre invettive, si levò a romore il Senato, nemico e parricida chiamandolo. Egli allora furibondo: « Poichè da nemici attorniato, (gridò) a manifesta rovina son « tratto, non perirò solo io. »

XXXII.

Quindi fuor del Senato slanciatosi in casa, iva tra se rivolgendo che nè le insidie tese al Console riuscivano, nè l'incendio alla città minacciato, stante le moltiplicate guardie. Credendo perciò doversi il suo esercito accrescere, ed antivenire le non ancora arruolate legioni, in piena notte con poco seguito trafugossi nel campo di Manlio: ma prima fece sollecitare Cetego e Lentulo e quanti altri conosceva pronti ed audaci, ad afforzare come il potrebbero meglio la parte; ad affrettare la morte del Console; a preparare le stragi, l'incendio ed ogni altra ostilità: assicurandoli, che egli fra breve con poderoso esercito accosterebbesi a Roma.

XXXIII.

Cajo Manlio frattanto dal suo campo spiccava ambasciatori che a Quinto Marcio Re queste sue parole riferissero: « Atte-
« stiamo noi gli uomini e i Numi, che armati, o Imperator, non
« ci siamo nè contro la patria nè per offender privati, ma per
« porre in sicurezza da ogni offesa noi stessi. Infelici noi, indi-
« genti, dalla violenza e crudeltà de' barattieri siam dispogliati,
« alcuni della patria, tutti dell'onore e ricchezze: nè ad alcuno di
« noi concedevasi, come già ai nostri maggiori, il favor della
« legge, per cui, perdute le sostanze, ci rimanesse almen libertà;
« cotanta era la inumanità dei creditori e dei giudici. Spesso i
« vostri avi compassionando la plebe, con leggi sollevarono la
« sua povertà: e ultimamente a memoria nostra, stante la quan-
« tità immensa dei debiti, acconsentirono tutti i buoni cittadini
« che se ne pagasse la quarta parte soltanto. Spesso la plebe
« medesima, o per amor di dominio, o per non patire superbi
« comandi, si armò e segregossi dai patrizj. Noi, nè dominio
« vogliamo, nè ricchezze, vive cagioni d'ogni discordia e guerra
« fra gli uomini: bensì libertà vogliam noi, che ai buoni non
« mai se non con la vita si toglie. Te scongiuriamo e il Se-
« nato, che a noi cittadini infelici provveggasi; che la legge per
« iniquità del Pretore sottratta restituiscasi; e che noi non met-
« tiate nella dura necessità d'intraprendere, in qualche modo,
« prima di perire noi stessi, una qualche memorabil vendetta
« della nostra uccisione ».

XXXIV.

Quinto Marcio rispose loro: che quanto dal Senato chiedevano, posate le armi, a Roma supplichevoli andassero per ottenerlo: che i Padri ed il popolo sempre erano stati così pietosi e benigni da non mai essere invano richiesti. Ma Catilina nell'andarsene al campo, a molti consolari, e ad ogni ottimate scriveva: essere egli oppresso dalla calunnia; non poter resistere alla potenza dei nemici; costretto a cedere al suo destino, volersi confinare in Marsiglia, non per mala coscienza, ma perchè dalla di lui resistenza tumulti non nascessero e torbidi nella Repubblica. Molto diversamente scriveva a Quinto Catulo, che lesse in Senato la seguente sua lettera.

XXXV.

« Lucio Catilina a Quinto Catulo salute. L'egregia tua fede, « a me nota e gratissima, ne' miei gravi pericoli speranza grande « mi porge e sostegno. Del delitto appostomi scolparmi non « volli in Senato; ma, reo pure non sentendomi, presso te il « farò e cose dirotti che conoscerai vere, per Dio. Provocato « dagli oltraggi e dall'onte; rapitomi il frutto della industria e « fatica mia; escluso dai magistrati; impresi, come soglio, a « difendere la pubblica causa dei calamitosi: non già perchè « non potessi liberarmi io dai debiti contratti in mio nome; « poichè, oltre alle mallevadorie, Orestilla con le ricchezze sue « e quelle della figlia ampiamente per me rispondeva; ma « perchè onorati gl'indegni vedeva, me falsamente sospetto e « appartato dagli onori, del cui riacquisto deposta non ho l'onesta « speranza. Più scriverei, se in questo punto non mi si minac- « ciassero nuove violenze. Per ora dunque a te raccomando « ed affido Orestilla; a difenderla da ogni oltraggio, pe' figli « tuoi scongiurandoti. Sta sano ». Catilina, pochi dì trattenutosi presso Cajo Flaminio in Arezzo, per armare i già ribellati vicini, avviasi al campo di Manlio coi fasci e l'altre imperatorie divise.

XXXVI.

Risaputesi in Roma tai cose, il Senato dichiara nemici Catilina e Manlio; agli altri tutti, fuorchè ai rei convinti di capital delitto, prefigge il giorno anzi cui possan l'armi deporre senza

incorrere in pena nessuna. Ordina inoltre, che i Consoli arruolino; che Antonio coll'esercito si affretti d'incalzar Catilina; e che rimanga a guardia della città Cicerone. Infelicissimo in que' giorni mi parve lo stato di Roma; che mentre il mondo intero alle di lei armi soggiogato obbediva; mentre le ricchezze e l'ozio, sovrani Numi degli uomini, al di dentro abbondavano, alcuni cittadini pure nel seno trovavasi cotanto ostinati e perversi, che rovinare voleano in un con se stessi la Repubblica. E tanto, e sì forte, e sì universale contagio aveva il più dei Romani ammorbato, che nè pel primo decreto del Senato erasi fra tanti congiurati trovato chi indotto dal premio li tradisse; nè, pel secondo, persona alcuna abbandonate avea le bandiere di Catilina.

XXXVII.

Nè i soli congiurati insanivano, ma la plebe intera che vaga di nuove cose a Catilina applaudiva: e tale è l'indole sua; perchè sempre nella Repubblica chi non ha nulla, suole i buoni invidiare, promovere i tristi, odiar gli usi antichi, nei nuovi sperare, e in odio del presente suo stato, ogni qualunque mutazione bramare: potendo l'indigente nei torbidi e tumulti acquistare bensì, ma non perdere mai. Erasi la romana plebe a tali estremi ridotta, per molte strade. Da prima, ogni sfrenato ed infame, che nel vasto impero si fosse distinto; ogni uomo di beni e d'onestà rovinato; e quanti per scelleraggini e ribalderie fuorusciti trovavansi; costoro tutti in Roma, quasi d'ogni bruttura ricevitrice, affluivano. Molti altri poi, memori delle vittorie di Silla, vedendo dei di lui soldati quale esser fatto Senatore, qual altro sì ricco che da Re si trattava, ciascuno una simil fortuna nell'armi e nella vittoria speravasi. Inoltre i giovani contadini, usi a sottilmente vivere delle loro giornate ne' campi, incitati ora dalle pubbliche e private liberalità, alla ingrata contadinesca fatica l'urbano ozio anteponevano. I pubblici mali eran vita e a costoro e a tanti altri: onde non è maraviglia, se gente povera scostumata e speranzosa, il proprio utile stimava esser l'utile della Repubblica. Ed anco i cittadini vinti da Silla, cui erano stati proscritti i parenti, rapiti i beni, la libertà compendiata, con ansietà non minore l'esito della guerra aspettavano. Quanti in somma nemici erano dell'autorità del Senato, volevano anzi Roma sconvolgere, che la loro influenza menomare: vizio, che dopo molti anni a riprodursi veniva nella città.

XXXVIII.

Nel consolato di Pompeo e di Crasso, rinvigoritasi l'autorità dei Tribuni, caldi costoro di gioventù, e feroci d'indole, tosto che in autorità risaliti si videro, a calunniare il Senato si diedero; e ad irritare ed accendere la plebe, donando e promettendo: arti, onde chiari e possenti se stessi facevano. Contro ai Tribuni ogni suo sforzo adoprava gran parte della nobiltà sotto il velo di difendere il Senato, ma in realtà per estendere la propria grandezza. Che se io voglio in poche parole dir vero, quanti allora la Repubblica maneggiavano, chi al popolo chi al Senato fingendosi bene affetti, tutti sotto nome di ben pubblico adonestavano la propria ambizione: nè civile modestia nè modo serbando nei dispareri loro, sì gli uni che gli altri crudelmente la vittoria adopravano.

XXXIX.

Ma dacchè Pompeo nell'Asia contro Mitridate inviavasi, alla potenza della plebe prevalsero i nobili. Impadronivansi questi delle magistrature, delle provincie, e d'ogni altro onore: securi quindi vivevansi, felici ed impavidi; spaventando essi colle condanne i Tribuni in tal guisa, che più non si ardivano sollevare contro ai patrizi la plebe. Ma, tostochè risorgea la speranza d'innovare, rinacque più fiera l'antica gara. E se nella prima battaglia Catilina fosse rimasto vincitore, o non vinto, una qualche massima strage e calamità avrebbe certamente afflitto la Repubblica: perchè ai vincitori affievoliti e spossati sarebbe stato da fresche forze ritolto con la vittoria l'impero e la libertà. Molti dei non congiurati a bella prima si aggiunsero a Catilina; tra questi Aulo Fulvio, figlio di Senatore, che fatto dal padre arrestar per la strada, venne per suo ordine ucciso. Lentulo frattanto, come ordinato aveagli Catilina, o in persona, o per emissarj, sollecitava in Roma quanti per dissolutezza e miseria atti a novità reputava: nè ai soli cittadini appigliavasi, ma ad uomini d'ogni qualunque specie, purchè utili fossero.

XL.

Fece perciò da un Publio Umbreno instigare i Legati degli Allobrogi ad associarsi a tal guerra, facile stimando il guadagnarsi que' popoli dai pubblici e privati debiti angariati, ed inoltre, come Galli, per natura belligeri. Umbreno, che in Gallia

avea trafficato, molti di que' capi conoscea, ed era lor noto: onde, senza indugiare, veduti i Legati nel Foro, brevemente informatosi delle angustie della loro città, e quasi compiangendola, interrogolli qual fine a tanti mali sperassero. Udendoli poscia dolersi dell'avarizia de' magistrati, dell'infingardo Senato, e dire ch'altro rimedio non aspettavano a tante calamità, che la morte; soggiungeva egli loro: « Eppure, soltanto che « vogliate esser uomini voi, insegnerovvi ben io come a sì gravi « mali sottrarvi ». Gli Allobrogi, per queste parole in alte speranze saliti, a pregare Umbreno di usar loro pietà; ad affermare non v'esser sì scabra cosa e terribile, ch'essi ardentemente non intraprendessero, purchè la lor patria si disgravasse dai debiti. Umbreno quindi gli introduce nella casa di Decimo Bruto, la quale per essere al Foro vicina, ed allora abitata da Sempronia in assenza di Bruto, pareva opportuna. Quivi ad un tempo invita Gabinio, per dar maggior peso a' suoi detti; e, lui presente, rivela agli Allobrogi la congiura, i congiurati nomando, e molti altri d'ogni classe che tali non erano, per maggiormente inanimire i Legati. Promessa poi che hanno l'opera loro, accomiatali.

XLI.

Dubitarono gran pezza gli Allobrogi, a qual partito si appigliebbero. Dall'una parte li traevano i debiti, l'amor della guerra, l'alto guadagno della sperata vittoria: dall'altra maggiori forze vedevano, sicuri consiglj e premj certissimi a fronte di dubbie speranze. Fra tai pensieri ondeggiando costoro, vincea finalmente la sorte di Roma. A Quinto Fabio Sanga, solito protettore della loro città, ogni cosa da essi saputa rivelano. Cicerone da Sanga informatone, ordina ai Legati di fingersi nella congiura caldissimi, di accontarsi con gli altri congiurati, e di prometter bene di se stessi, ingegnandosi di appieno ad uno ad uno distinguerli tutti.

XLII.

Eransi mossi infrattanto varj romori di guerra nella Gallia citeriore e ulteriore, nei Piceni, Abbruzzj, e Pugliesi, dagli emissarj di Catilina, che quivi sconsigliatamente e quasi mentecatti procedeano: adunanze notturne; armi qua e là trasportate; solleciti moti; ogni cosa sossopra: il che più timore che danno arrecava. Quinto Metello Celere, Pretore, e Cajo Murena, Legato, nella Gallia citeriore, molti di costoro chiariti rei v'avevano catturati.

XLIII.

Lentulo e gli altri capi della congiura in Roma rimasti, preparate a parer loro basfanti forze, stabilirono che, al giungere di Catilina nel campo di Fiesole con l'esercito, Lucio Bestia Tribuno della plebe la arringherebbe nel Foro dolendosi di Cicerone, e dando carico di sì funesta guerra a quell'ottimo Console. Quest'arringa era il cenno, onde nella seguente notte ciascuno dei tanti congiurati eseguisse il misfatto addossatosi. E così diceansi distribuiti; che Statilio e Gabinio con forte partito appiccherebbero fuoco in dodici diversi luoghi di Roma, tumulto che agevolerebbe loro l'accesso al Console e ad ogni altro insidiato; che Cetego assalirebbe e sforzerebbe la casa di Cicerone, altri altre: che i figli di famiglia, nobili i più, trucciderebbero essi i loro padri: e che fra l'uccisioni, gl'incendj e l'universal terrore si scaglierebbero tutti ad un tratto nell'esercito di Catilina. Fra questi apparecchj e risoluzioni doleasi pur Cetego sempre della tardezza dei compagni, che dubitando e indugiando le migliori occasioni guastavano: in tanto pericolo, dicea, non abbisognare parole, ma fatti; e che egli, se pochi lo secondassero, mentre stavansi i più, assalito avrebbe il Senato. Costui, per natura impetuoso, feroce, e di mano prontissimo, l'esito dell'impresa riponea nell'affrettarla.

XLIV.

Ma gli Allobrogi, addottrinati da Cicerone, per mezzo di Gabinio adunandosi coi congiurati, richiedono un giuramento firmato da Lentulo, Cetego, Cassio, e Statilio, ostensibile ai lor cittadini; senza il quale mal potranno a un tanto passo risolverli. Essi, nulla sospettando, lo danno. Cassio inoltre promette trovarsi in breve negli Allobrogi; e alquanto prima dei Legati egli esce di Roma. Lentulo dà agli Allobrogi un Tito Volturcio da Crotona, perchè a Catilina guidandoli, con esso pria di ripatriarsi riconfermino con iscambievol fede l'alleanza. A Volturcio commette una sua propria lettera per Catilina, di cui ecco il tenore: « Qual io sia, da costui ch'io ti mando, il saprai. Riflet-
« tendo a quali estremi sii tu, il tuo virile coraggio rammenta:
« considera ciò che richiede il tuo stato; ed ajuto nessuno, nè
« dagli infimi pure, a sdegno non abbi. » Alla lettera aggiunge in parole: « Perchè sconsigliato foss'egli pur tanto, da non vo-
« lere schiavi arruolare, quando il Senato lo avea giudicato
« nemico? In città essere ogni cosa disposta com'egli avea ordi-
« nato: non indugiasse d'avvicinarvisi. »

XLV.

Ciò fatto, e prefissa la notte della loro partenza, Cicerone dai Legati informato di tutto, ordina a Lucio Valerio Flacco, ed a Cajo Pontino, Pretori, di cogliere al laccio gli Allobrogi col lor corteggio sul ponte Milvio; e svelata lor la cagione, li lascia liberi di operare secondo l'occorrenza. Costoro militarmente in buon ordine posate le sentinelle, di soppiatto, come imposto lor era, occupano il ponte. Giuntine a mezzo i Legati e Volturcio, dai due capi di esso s'innalzano grida. I Galli consapevoli, senza indugio si arrendono ai Pretori: Volturcio esorta gli altri da prima, e imprende colla spada a difendersi; ma, abbandonato dai Legati, a domandare incomincia la vita a Pontino, cui noto ben era; poi tremante, e diffidando di sua vita, ai Pretori, come a nemici, si arrende. Annunziatori dell'esito dell'impresa spedisconsi al Console immediatamente.

XLVI.

Cicerone da tal novella ritrasse ad un punto letizia somma e dolore: lieto per la manifestata congiura, e la città da sì grave pericolo scampata; dubbio e pensoso, per non saper che si fare di tanti cittadini colti in così orribil delitto; che, severamente punito, a lui di gran carico riuscirebbe; ed impunito, la Repubblica manderebbe in rovina. Ma, raffermato l'animo, ordina che tosto gli sian fatti venire Lentulo, Cetego, Statilio, e Gabinio, ed un Cepario da Terracina, che in Puglia avviavasi per ribellare gli schiavi. Compariscono tutti senza indugiare, tolto Cepario uscito poc'anzi di casa, perchè, saputa l'accusa, erasi di Roma fuggito. Il Console di propria mano traduce Lentulo in Senato, avendo rispetto alla sua dignità di Pretore; comanda ai custodi che gli altri siano condotti nel tempio della Concordia, dov'egli adunato l'avea. Nel Senato, che numerosissimo era quel dì, Cicerone introduce Volturcio e i Legati. Flacco Pretore, per ordine suo, vi presenta le lettere da esso intercette.

XLVII.

Interrogato Volturcio della strada ch'ei tenea, delle lettere, del come, del perchè si partisse; da prima tutt'altro fingendo, della congiura dissimulava; poscia promessagli la impunità, rivelò tutto il vero: pochi giorni prima essere egli stato da

Gabinio e Cepario a loro associato; non saperne egli più che gli Allobrogi; aver bensì udito più volte fra i congiurati annoverar da Gabinio Publio Autronio, Servio Sulla, Lucio Vargontejo, e molti altri. Concordarono con Volturcio gli Allobrogi, ed a convincer Lentulo, che ignaro fingevasi, concorrevano, oltre le lettere sue, i discorsi ch'egli usava tenere: « I libri Sibillini « promettere il regno di Roma a tre Cornelj; di cui Cinna era « il primo, Silla il secondo; il terzo esser egli, a signoreggiar « la città destinato: inoltre esser quello, dall'incendio del Cam- « pidoglio l'anno ventesimo, profetizzato dagli Aruspici spesso « per gli osservati prodigj, come anno di civil sangue contami- « nato. » Lette perciò le lettere, e da ogni reo riconosciute le firme, il Senato decreta, che Lentulo rinunzj la Pretura, e ch'egli con gli altri tutti rimangano cortesemente custoditi. Vengono quindi consegnati, Lentulo a Publio Lentulo Spintére, Edile; Cetego a Quinto Cornificio; Statilio a Caio Cesare; Gabinio a Marco Crasso; Cepario, poc'anzi arrestato fuggente, a Gneo Terenzio, Senatore.

XLVIII.

Palesata così la congiura, la plebe che prima per amor di novità favoriva la guerra, mutatasi di parere abbominava ora i disegni di Catilina; Cicerone al cielo innalzava; e, quasi scampata da servitù, nell'animo e nell'aspetto gioiva. Stimavan essi dai comuni eventi di guerra ritrarre più guadagno che danno: ma di Roma l'incendio riputavano cosa crudele immoderata e gravosissima a loro stessi, che altro sostegno non aveano che il giornaliere lavoro. Fu poco dopo condotto in Senato un Lucio Tarquinio, arrestato, dicevasi, mentre a Catilina n'andava. Costui offerendo indizj della congiura mediante l'impunità, ottenutala, disse dell'incendio, delle uccisioni, dell'inoltrarsi de' nemici, quasi le cose stesse da Volturcio indicate: di più; essere egli da Crasso a Catilina mandato per incoraggirlo ad avvicinarsi a Roma, benchè già presi vi fossero Lentulo, Cetego, ed altri congiurati; che anzi, vieppiù affrettandosi, egli rincoraggirebbe i rimanenti, e più facilmente sottrarrebbeli dal pericolo. All'uscire di bocca a Tarquinio il nome di Crasso, uomo nobile, ricchissimo, ed oltre tutti potente; chi la cosa stimando incredibile, chi vera credendola; siccome pure in tali circostanze un tant'uomo da raddolcirsi più che da irritarsi parea; e molti essendogli privatamente obbligati; tutti esclamano esser falso l'indizio, e chieggono che si chiarisca. Quindi consultato perciò da Cicerone il Senato, quasi a pieni voti decretasi: non esser

ben appurata la deposizione di Tarquinio; doversi costui carcerare, nè più concedergli udienza finchè l'autore non disveli di così grave menzogna. Fu da alcuni creduta quella una trama di Publio Autronio, che col nominar Crasso sperò all'ombra della di lui potenza ritrar dal pericolo i suoi supposti compagni. Altri diceano Tarquinio suscitato da Cicerone, affinchè Crasso non imprendendo a difendere com'egli soleva i cattivi, la Repubblica non perturbasse. Io poscia udii Crasso stesso pubblicamente dolersi di Cicerone, che un tanto misfatto gli avesse apposto.

XLIX.

È certissimo però, che Quinto Catulo e Gneo Pisone in quel tempo adoprarono e credito e preghi e promesse per indur Cicerone a far dagli Allobrogi, o da altro delatore, falsamente accusar Cajo Cesare; ma il tutto fu invano. Odiavanlo sommamente entrambi: Pisone, perchè era stato da lui convinto di concussione, nella condanna di un Transpadano iniquamente giustiziato: Catulo, perchè e per lunga età e per massimi onori maggiore di Cesare, aveva pure a concorrenza perduto il pontificato rapitogli da quel giovinetto. Opportuna parea l'occasione di calunniarlo, essendo Cesare per le private liberalità e per le pubbliche magnificenze oppresso dai debiti. Ma nulla potendo essi per via del Console, ad uno ad uno i Senatori aggiravano; e combinando ed accrescendo le cose da Volturcio e dagli Allobrogi palesate, o supposte, tant'odio contro a Cesare suscitarono, che alcuni Cavalieri Romani posti armati alla guardia del tempio della Concordia, spinti o dal grave pericolo o da altezza d'animo ad ostentare il loro amor per la patria, colle spade minacciarono Cesare all'uscir dal Senato.

L.

Mentre ai Legati Allobrogi, ed a Tito Volturcio, verificate le loro deposizioni, dal Senato si accordavano i premj dovuti; i liberti, ed alcuni clienti di Lentulo per diversi mezzi ne' sobborghi instigavano gli operai e gli schiavi, a trarlo di prigione: altri cercavano dei capi-popolo avvezzi per mercede a far nascer tumulti. Cetego poi per via d'emissarj incoraggiva la famiglia ed i liberti suoi, gente scelta e addestrata a violenze, e sollecitavali a stringersi insieme, e farsi al di lui carcere strada con le armi. Seppelo il Console, e disposti i presidj, come la cosa e

il tempo richiedeano, domanda all'adunato Senato, qual esser debba il destino dei prigionieri. I Padri poc'anzi a pluralità giudicati gli aveano nemici della Repubblica. Decimo Giunio Silano, allora Console eletto, interpellato primo del parer suo, giudicò doversi punir di morte, non solo i di già carcerati, ma anche Lucio Cassio, Publio Furio, Publio Umbreno, e Quinto Annio, potendoli aver nelle mani. Ma Silano, mosso dappoi dall'orazione di Cesare, disse che aderirebbe al parere di Tiberio Nerone, di rinforzar le lor guardie, e di esaminar meglio la cosa. Ma toccato a Cesare il dire, richiesto dal Console, in questa sentenza parlò.

LI.

« A chi dee le incerte cose giudicare conviensi, o Padri Co-
« scritti, non meno d'amore e di pietà scevro essere, che d'odio
« e di sdegno. Facile non è, ostando cotali passioni, il discer-
« nere il vero: nè alcuno mai ad un tempo serviva alle sue
« voglie ed al retto. Umano senno non vale, se non quanto
« dalle passioni disciolto, ad esse comanda. Lungo a narrarvi
« sarebbe, o Padri Coscritti, quanti Re, quanti popoli dall'ira o
« dalla pietade sospinti, sconsigliatamente operassero: giovami
« bensì rammentare, qual argine i maggiori nostri alle passioni
« dell'animo opponessero. Nella guerra Macedonica contra Perseo,
« Rodi, città grande, magnifica, e pe' Romani ajuti cresciuta po-
« tente, fu nondimeno a Roma infedele e nemica. Finita la
« guerra, sovra i Rodiani deliberavasi: ma i nostri maggiori li
« lasciavano impuniti; temendo che il far loro guerra maggior-
« mente non si ascrivesse a voglia di predarli che di punirli.
« Così, nelle Puniche guerre, facendo i Cartaginesi or della pace,
« or della tregua, velo a mille iniquità; i Romani, benchè il po-
« tessero, mai non rendevan loro ingiuria per ingiuria, più che
« al diritto di nuocer altrui, alla propria dignità riguardando.
« Oggi pure, o Padri Coscritti, a voi spetta il far sì che appo
« voi le scelleratezze di Lentulo e de' suoi, al vostro decoro non
« prevalgano, nè alla fama vostra lo sdegno. Se ai loro delitti
« v'ha pari una pena, la disusata severità loderò; ma, se ogni
« più ingegnoso martiro dalla loro scelleraggine vinto rimane,
« le pene prescelgansi dalla legge ordinate. Già ho con eloquenza
« magnifica udito in questo Senato da alcuni compiangere lo
« stato di Roma; le crudeltà della guerra ad una ad una ri-
« trarre; le rapite vergini annoverare, i fanciulli strappati ai
« parenti, le madri in balìa dei vincitori; le case depredate ed
« i templi; le uccisioni, gl'incendj; e quant'altro ai vinti inter-

« viene; d'armi e di sangue e di cadaveri piena, e di pianto ogni
« cosa. Ma dove, oh immortali Dei! dove una sì fatta orazione
« tendea? a render voi forse dei congiurati nemici? certo, chi
« dall'atrocità del delitto non fosse a ciò spinto, dall'orazione il
« sarebbe! Non è, no, così: nè ad uomo alcuno giammai le
« proprie ingiurie troppo apparivano leggiere; spesso bensì, più
« che nol fossero, gravi. Ma diversi affetti alle diverse persone
« concedonsi. Gli errori da passione prodotti, in chi vive oscuro
« e privato, a pochi son noti: pari ottien egli alla fortuna la
« fama. Chi un'importante autorità esposto in alto maneggia,
« nessuna cosa adopera in segreto. Così, quanto è maggiore la
« fortuna, tanto è minor la licenza: e ad uomo pubblico scon-
« viensi l'amare, l'odiare, e molto più l'infierire. Ciò che negli
« altri semplicemente nomasi sdegno, superbia in esso e cru-
« deltade si appella. Ogni supplizio, o Padri Coscritti, io stimo
« qui minore per certo dei costoro delitti: ma presso ai più, se
« oltre l'usato severa è la pena, di essa prevale la recente me-
« moria; ed obbliansi, ancorchè gravissimi, gli antecedenti
« misfatti. Ben so, che Silano, coraggioso e fort'uomo, per zelo
« sol del ben pubblico qui favellava, non da amor nè da odio
« in così importante affare instigato: i costumi e la civile mo-
« destia di cotant'uomo conosco: ma il consiglio suo pure a me
« sembra, non dirò già crudele, (contro tal gente che vi può
« esser mai di crudele?) ma all'indole della Repubblica nostra
« contrario. Al certo tu Console eletto, o Silano, indotto venivi
« o dal timore o dall'enormità del delitto, a conchiudere in nuovo
« supplizio. Il timore tralascio; poichè l'efficace diligenza del
« nostro Console illustre con tante armi alla pubblica difesa
« provvede. Della pena da te loro inflitta, quel che richiede la
« cosa dirò; nel dolore e negli infortunj riposo essere, e non
« tormento, la morte, fine d'ogni umana miseria, a cui non tien
« dietro nè letizia, nè affanno. Ma, per gl'immortali Dei, perchè
« alla sentenza tua non aggiungevi tu, che, prima che uccisi,
« fossero i rei vergheggiati? Forse, perchè la legge Porzia lo
« vieta? ma vi son pure altre leggi, che vietando di giustiziare
« i cittadini Romani benchè colpevoli, soltanto all'esiglio con-
« dannare li lasciano. O son elle forse le verghe supplizio
« peggior della morte? or puovvi esser mai un tropp'aspro sup-
« plizio e crudele contro uomini di così atroce delitto convinti?
« Se poi minor pena è le verghe, a che nelle piccole cose os-
« servare le leggi, qualor nelle grandi s'infrangono? Ma, chi
« biasimare ardirebbe il supplizio, qual ch'egli pur fosse, dei
« parricidi della Repubblica? il tempo, il dì, la fortuna, che a
« suo talento le genti governa. Che che accada a costoro, se
« l'avran essi meritato: ma voi, Padri Coscritti, pesate ciò che

« ordinate d'altrui. I pessimi esempj spessissimo da ottime fonti
« provengono. Cade talvolta l'imperio fra inesperte mani e non
« rette: i nuovi esempj allora dalla perizia e capacità trasferi-
« sconsi all'incapacità e ignoranza. Sparta, trionfato ch'ebbe
« d'Atene, trenta magistrati a governarla preposevi. Costoro da
« prima ogni malvagio ed odioso cittadino senza formalità di
« leggi uccidevano: giovane il popol d'Atene, e applaudiva.
« Indi a poco la licenza si accrebbe; e i buoni non meno che i
« tristi a volontà de' tiranni uccidendosi, tutti tremavano: così
« in servitù gemea la città, e gravissimo il fio della stolta sua
« gioja pagava. A' tempi nostri, quando Silla vincitore facea
« giustiziar Damasippo e gli altri suoi pari delle pubbliche ca-
« lamità impinguati, chi non lodò tal sentenza? Giustamente
« (diceva ognuno) si uccidono questi uomini scellerati, faziosi,
« perturbatori della Repubblica. Ma pure, quello era il segnale
« d'una tirannica strage. Poichè, chiunque adocchiato avea la
« casa la villa o gli arredi d'un altro, di farlo inserir fra' pro-
« scritti ingegnavasi. E così chi della morte di Damasippo
« maggiormente allegrato si era, da presso poscia il seguiva:
« nè cessò il sangue, fintanto che Silla non ebbe tutti i suoi
« satollato delle ricchezze dei cittadini. Nel consolato di M. Tullio,
« in questi tempi, non temo io cotali violenze: ma in un gran
« popolo son molti e varj gl'ingegni: può, in altro tempo, altro
« Console, parimente signor d'un esercito, credere il falso pel
« vero: e quando, coll'esempio d'oggi, per voler del Senato, il
« Console avrà sguainata la spada, chi gli prescriverà i limiti
« allora, e chi fra essi il terrà? Agli avi nostri, o Padri Coscritti,
« mai non mancava nè mano nè senno; nè, per superbia, sde-
« gnavano d'imitare stranieri instituti, se buoni. Così dai San-
« niti le armi e saette, dai Toschi in gran parte le divise dei
« magistrati prendeano; dagli alleati in somma, e dagli stessi
« nemici, quanto a loro giovevole e adattabil parea: volendo,
« piuttosto che i buoni invidiare, imitarli. Allora per l'appunto
« a norma dei Greci l'uso delle verghe introdussero pe' minori
« delitti, e della morte pe' capitali. Adulta poi fattasi e popo-
« losissima la Repubblica, ciascun parteggiò; all'innocenza lacci
« si tesero, ed altre simili arti tentaronsi: perciò la legge Porzia
« ed altre provvidero, che ai cittadini condannati si scambiasse la
« morte nell'esiglio. Un tale esempio mi par di gran peso, o
« Padri Coscritti, per distoglierci da ogni nuovo consiglio. E
« virtù e saviezza erano per certo maggiori in chi da sì tenui
« principj così sterminato imperio creava, che non in noi i quali
« a gran pena i loro gloriosi acquisti serbiamo. Dico io forse
« con questo, che i congiurati disciolgansi, e che così a Catilina
« si accresca l'esercito? certo, no: ma, che si confischino i loro

« beni; che inceppati si custodiscano nelle migliori fortezze « d'Italia; che nessuno ardisca in Senato o nel Foro nomarli; e « chi ne parlasse, dichiarato sia reo di lesa Repubblica: quest'è il « parer mio. »

LII.

Taciutosi Cesare, i Senatori in gran parte, chi intieramente, chi con qualche divario, al di lui parere accostavansi; quando, richiesto Catone, con la seguente orazione rispose. « Io di gran « lunga dissento, o Padri Coscritti, qualora in se stessa la cosa « considero, e l'universale pericolo, ed il parer di taluni. Ragio- « nato hanno, parmi, della pena dovuta a chi l'armi contro la « patria, i parenti e i Penati rivolge: mentre opportuno era, che « ad ovviare tai delitti pensassero, più che a punirli. Ogn'altra « scelleratezza, commessa castigasi; a questa, non antiveduta, « son tarde le leggi. Perduta la città, nulla rimane a perdere ai « vinti. Ma, voi principalmente, per gl'immortali Iddii ne appello; « voi, che i palagj, le ville, statue e pitture vostre alla Repub- « blica finora anteponeste d'assai; se, quali sien elle tai cose « che voi signoreggiano, ritenerle vi preme; se fra le voluttà di « viver tranquilli vi aggrada; risvegliatevi al fine una volta, e « con voi stessi ad un tempo la Repubblica difendete. Non dei « tributi, o delle ingiurie degli alleati; si tratta qui della libertà « e vita nostra, in pericolo entrambe. Spesso, o Padri Coscritti, « perorando io qui contro il lusso e l'avarizia dei cittadini « nostri, molti di essi m'inimicava: e certo, io che a' miei proprj « difetti non l'avrei perdonata, non facilmente gli altrui com- « pativa. Ma, benchè del mio dire non si tenesse gran conto, la « Repubblica pure, bene ancor radicata, con valide forze la tras- « curaggine compensava. Ora, pur troppo, non si tratta se « costumati, o scostumati vivremo, nè quale e quanto terremo « l'impero; ma se queste cose, qualunque siano elle, a noi ri- « marranno, o insieme con noi ai nemici. Risuonar mi si fanno « qui forse i nomi di pietà e di clemenza? Gran tempo è già « che fra noi i nomi pur anche delle cose son guasti: chiamasi « il prodigare l'altrui, liberalità; l'osare ogni scelleratezza, co- « raggio: a tali estremi è Roma ridotta. Sian dunque costoro, « poichè così vogliono i tempi, liberali colle ricchezze degli « alleati; pietosi siano de' ladri del pubblico; ma il sangue « nostro risparmino; e per pochi scellerati salvare, i buoni tutti « non perdano. Bene e con arte Cajo Cesare or dianzi fra noi « del vivere e del morir ragionava; come quegli che poca fede « alla volgare opinione prestando, l'Inferno, le sue diverse sedi, « grotte, deserti ed orrori, deride. Egli opinava pertanto che i

« rei, confiscati i lor beni, si custodissero nei presidj: temendo
« forse che in Roma, o dai congiurati o dalla prezzolata plebe
« venissero a viva forza liberati. Ma son eglino in Roma pur
« tutti gli scellerati? non n'è l'Italia ripiena? e non si accresce
« l'audacia là dove a reprimerla sono minori le forze? fallace è
« dunque il di lui consiglio, s'ei teme: se poi nell'universale ter-
« rore egli sol ne va scevro, tanto più allora e per me e per voi
« paventare debbo io. Crediate, che nel sentenziare voi Lentulo
« e gli altri, sentenzierete ad un tratto e i congiurati, e Catilina,
« e il suo esercito. Più li stringete, più si sgomentano: per poco
« che languire vi veggano, v'investiran più feroci. Nè vi cre-
« diate già voi, che i nostri avi coll'armi soltanto la Repubblica
« ampliassero. Se così fosse, assai più sotto noi fiorirebbe che
« in maggior copia abbiamo e alleati, e cittadini, ed armi, e ca-
« valli. Grandi eran fatti i nostri avi da ben altre virtù; di cui
« non ci resta ora l'ombra: attività al di dentro, giusti comandi
« al di fuori; liberi ed incorrotti consigli, con innocenti costumi.
« In vece di queste, rapacità e profusione usiam noi; vuoto il
« pubblico erario; satolli d'oro i privati; le ricchezze in onore;
« l'ozio adorato; i buoni ed i tristi indistinti; i premj, dovuti al
« valore, dall' ambizione rapiti. Nè maraviglia ciò sia, allorchè
« ciascuno di voi a se stesso pensa soltanto; allorchè le voluttà
« in casa, il danaro e il favore in Senato, la vostra Repubblica
« sono. Nell'assaltarla quindi i nemici, Repubblica più non tro-
« vano. Ma queste cose tralascinsi. Molti nobilissimi cittadini
« congiurato hanno alla rovina total della patria: in loro soc-
« corso chiamano i Galli, nimicissimi a Roma: già già con l'eser-
« cito il capitano nemico sovrastavi; e voi tuttavia dubitate,
« quel ch'abbiasi a far dei nemici infra le vostre mura già presi?
« Perdonate pur lor, vel consiglio: infelici giovanetti, per sola
« ambizione peccavano: rilasciategli anzi con l'armi. Purchè
« questa vostra dolcezza e pietà, ripigliando essi l'armi, a danno
« vostro non torni! Pericolosa è l'urgenza; ma voi non temete
« pericoli! moltissimo anzi voi li temete; ma, trascurati ed im-
« belli, l'un l'altro aspettando, indugiate; forse negli immortali
« Dei affidandovi, che già altre volte in maggiori necessità ebber
« salva questa Repubblica. Ma non i voti, nè le femminili pre-
« ghiere, impetrano dei Numi l'ajuto: vegliando bensì, operando,
« e ben provvedendo, si prospera. I negligenti e dappoco, invano
« invocan gli Dei, con essi sempre sdegnati e nemici. Aulo
« Manlio Torquato nella Gallica guerra condannò a morte il pro-
« prio figliuolo, per aver contro l'ordine datogli combattuto e
« sconfitto il nemico. Pagò quell'eccellente giovane il suo smo-
« derato coraggio con la propria vita. Ed ora, qual pena si debba
« a crudelissimi parricidi, voi per anco non fermate? Ed in fatti,

« la passata lor vita dalle presenti scelleratezze discorda. La « dignità vi trattenga di Lentulo, cui nè pudore, nè propria « fama trattennero, nè uomini finora, nè Dei: trattengavi la « giovinezza di Cetego, che già un' altra volta contro la patria « l'armi portava. Di Gabinio, Statilio, e Cepario, non parlo: che « se ritegno alcuno conosciuto s' avessero, congiurato mai non « avrebbero. Se voi in somma poteste, o Padri Coscritti, con « lieve danno errare, io soffrirei di buon grado che a vostre spese « imparaste, poichè gli altrui detti in non cale tenete. Ma noi « siamo oramai circondati: ci sta coll'esercito Catilina alle fauci; « altri nel seno della città al par di lui ci minacciano; nè prov- « vedere noi, nè preparar cosa alcuna occultamente potendo, « tanto più affrettarci dobbiamo. Dico perciò: che pel nefando « disegno di questi empj cittadini, correndo la Repubblica ma- « nifesto e grave pericolo; che essendo essi, da Volturcio e dagli « Allobrogi, accusati e convinti d'aver macchinato strage, in- « cendj, crudele eccidio ed infame de' cittadini e della patria; « costoro, come evidentemente rei di capitale delitto, secondo « l'uso antico punire si debban di morte. »

LIII.

Sedutosi Catone, i Consolari tutti, e dei Senatori i più, il di lui parere e l'alto valor commendando, l'un altro di codardo si tacciano; Catone solo, come chiaro e fort'uomo, innalzano a cielo: il Senato in somma decreta ciò che opinato aveva Catone. Più volte, leggendo io e ascoltando le chiare imprese de' Romani interne ed esterne, per mare e per terra condotte; di una tanta grandezza mi piacque indagar le cagioni. Sapeva ben io, da pochissimi Romani più volte essere state sconfitte le intere legioni nemiche: note mi eran le guerre, con picciole forze contro a potenti Re maneggiate; e spesso anco dai nostri provata l'avversa fortuna; superati inoltre noi, nella eloquenza, dai Greci; nella gloria militare, dai Galli. E queste cose tutte fra me rivolgendo, io per certo teneva la sola egregia virtù di alcuni sommi cittadini aver fatto i poveri trionfare dei ricchi, e i pochi dei molti. Corrotta poi Roma dal lusso, e dalla infingardaggine, non ostante i vizj de' magistrati e de' capitani, per la immensa sua mole la Repubblica stavasi: ma, come di sublimi parti spossata, non produceva più allora quasi niun uomo grande. A memoria mia non ostante, due ve n'ebbe di gran vaglia, e d'indole dissimili assai: Marco Catone, e Cajo Cesare; d'ambo i quali, opportuno qui essendo, m'è avviso ritrarre, per quanto il saprò, la natura e i costumi.

LIV.

Per nobiltà dunque, per eloquenza, ed età, ma più per altezza d'animo e per acquistata gloria, benchè diversi costoro, eran pari. Cesare, pe' suoi beneficj e munificenze, tenuto era grande; per la incorrotta vita, Catone. A quello la pietà e la dolcezza acquistavano fama; a questo l'esser severo accrescea maestà: l'uno, col dare, soccorrere, e perdonare; l'altro, col nulla concedere, conseguito egual gloria si aveano. Cesare, degli infelici rifugio; de' rei flagello, Catone: del primo la facilità, del secondo la fermezza laudavasi. Voleva Cesare affaticarsi, vegliare, sacrificar se stesso agli amici, nè cosa mai di rilievo negare: larga autorità, grand'esercito, nuove guerre ei bramava, campo al suo chiaro valore. Grave e modesto Catone, ma rigido in sommo grado: non egli di ricco fra i ricchi, non di fazioso fra i faziosi al vanto aspirava; ma di coraggioso tra i forti, di verecondo tra i modesti, d'incorruttibile tra gl'incorrotti. Volea Catone, più che parerlo, esser buono: tanta più gloria otteneva così, quanta egli men ne cercava.

LV.

Assentito ch'ebbe, come dissi, il Senato a Catone, il Console giudicò necessario di antivenire nella prossima notte ogni novità, col supplizio de' rei. Fatta perciò apprestare l'esecuzione dai capitali Triumviri, e disposte le forze, conduce egli stesso Lentulo in carcere, e vi fa gli altri condur dai Pretori. Havvi, nel carcere chiamato Tulliano, un luogo circa dodici piedi sotterra profondo: in esso, per un lieve pendío, da mano manca all'entrata si scende. Le pareti dattorno, e la volta di quadrate squallide pietre, terribile ne fanno l'aspetto e bujo e fetente. Lentulo, là entro calato, dai già preposti carnefici strozzato era tosto. Così quel patrizio della nobile stirpe Cornelia, stato Console in Roma, fine de' suoi costumi e misfatti ben degno trovava. Cetego, Statilio, Gabinio, e Cepario, ebbero lo stesso supplizio.

LVI.

Catilina intanto, della gente seco condotta, e di quella presso Manlio trovata, due legioni formava; e nelle coorti inserendo quanti volontarj ed ajuti venivano al campo, era in breve spazio

venuto a compir le legioni, benchè da principio soli due mila uomini avesse. Ma di tutta la gente sua, circa la quarta parte soltanto erano armati a dovere; gli altri l'erano a caso, chi di ronche, chi di lance, chi di acutissime pertiche. Pure, appressandosi Antonio col Romano esercito, Catilina per gli Appennini, or verso Roma, or verso la Gallia movendosi, non dava al Console opportunità di combatterlo. Sperava egli di avere in breve gran forze, ove i di lui compagni riuscissero in Roma l'impresa. Rifiutava frattanto gli schiavi, di cui concorreagli gran copia da prima, affidandosi nella possente congiura, ed a' suoi interessi contrario parendogli il confonder la causa dei cittadini con quella dei fuggitivi schiavi.

LVII.

Ma, giunta nel di lui campo la nuova della congiura scoperta in Roma, e di Lentulo, Cetego, e gli altri colà giustiziati; molti, cui la sola speranza di preda o di novità indotti avea a tal guerra, cominciarono a spicciolarsi. Catilina, per aspri monti, a gran giornate nel campo di Pistoja condusse quanti ne potè ritenere, pensando per occulti sentieri potersi di là trafugar nella Gallia cisalpina. Ma Quinto Metello Celere con tre legioni occupava il campo Piceno; e dalle strettezze di Catilina argomentando i di lui disegni, saputo dai disertori la via ch'egli terrebbe, mosse prontamente il suo esercito, e al piè di quei monti, donde dovea Catilina sboccar nella Gallia, accampossi. Nè Antonio era molto lontano da Catilina; con poderosa oste inseguivalo per vie meno scoscese di quelle ch'ei fuggitivo teneva. Ma, vedendosi Catilina tra i monti e i nemici rinchiuso, uscita vana in Roma ogni impresa, e speranza nessuna di soccorso rimaner nè di fuga; credè in tale stato migliore il partito di tentar la fortuna dell'armi. Fermo perciò di combattere quanto prima con Antonio, a' suoi radunati in tal modo parlava.

LVIII.

« Che le parole non accrescono ai forti coraggio, mi è noto,
« o soldati: nè, per arringare di Duce, un fiacco esercito imbelle
« diventò prode mai nè possente. Quanto ardire ha ciascuno
« dalla natura o dall'uso, altrettanto in guerra ne mostra. Vano
« è l'esortare coloro, che non per gloria si destano, e non per
« pericoli: li fa sordi il timore. Io, per rimembrarvi alcune cose
« soltanto, e darvi ad un tempo ragione del mio operare, vi

« aduno. Già voi sapete quanta rovina abbia Lentulo a se pro-
« cacciata e a noi tutti, colla inerzia e dappocaggine sua; e come
« gli invano aspettati sussidj mi abbiano la via delle Gallie in-
« tercetta. Sappiate ora dunque non men che il sappia io, qual
« è il nostro stato. Di verso Roma da Antonio, di verso le Gallie
« da Celere, fra due nemici siam colti. Il bisogno di viveri, la
« necessità d'ogni cosa, ci vietan lo starci dov'or ci troviamo,
« ancorchè il coraggio nostro il volesse. Qual via che scegliate,
« sgombrarvela è forza col ferro. Vi esorto perciò a raccoglier
« da prodi il vostr'animo, e a ricordarvi nel venire alla pugna,
« che le ricchezze, gli onori, la gloria, la libertà, e la patria, in
« mano vostra son poste. La vittoria ci assicura le vettovaglie,
« i municipj e le colonie disserraci: ma se al timore cediamo,
« troverem tutto avverso: luogo non rimanendo, nè amici, in
« difesa di quelli che schermo farsi non sepper coll'armi. Nè un
« impulso istesso, o soldati, incalza ora noi e i nemici: noi per
« la patria, per la libertà, per la vita; di mal animo essi per
« la potenza di pochi combattono. Memori perciò del prisco va-
« lore, fieramente investiteli voi. In vergognosissimo esiglio gran
« parte strascinar della vita, o in Roma dalle ricchezze altrui ri-
« sarcimento aspettare alle vostre; sì turpe stato a voi parve
« intollerabile per uomini veri, e per uscirne quest'armi impu-
« gnaste. Se anco deporle or volete, mestieri è l'audacia: che
« niuno mai, se non se vincitore, la guerra scambiò con la pace.
« Lo sperar nella fuga salvezza, senz'armi adoprare in difesa,
« è mera stoltezza. Grandissimo sempre in battaglia il pericolo,
« per chi grandemente il paventa: ma impenetrabile scudo è
« l'ardire. Se a voi, soldati, ed alle imprese vostre rivolgo il pen-
« siero, alta speranza di vincer ne traggo. Il senno, il coraggio,
« la virtù vostra vi esortano; e la necessitade vieppiù, quello
« stimolo, che pur anco i codardi fa prodi. Attorniarvi, attesa
« l'angustia del luogo, i nemici non possono. Ma, se fortuna
« pure il valor vostro invidiasse, al non morire invendicati ba-
« date; e pria che presi e come vil gregge scannati, combat-
« tete feroci sì, che sanguinosa e lagrimevol vittoria al nemico
« rimangane ».

LIX.

Taciutosi Catilina, dopo un breve respiro, suonar facendo a battaglia, schierava nel piano l'esercito. Quindi, affinchè un eguale pericolo vieppiù tutti i soldati accendesse, faceva i cavalieri appiedare, e allontanare i cavalli, pedone egli stesso ordinandoli, come lo comportava il terreno e le forze. Terminava

quel piano, da man manca nei monti; fiancheggiavalo a destra una rupe scoscesa: perciò Catilina, spiegate in fronte otto coorti, l'altre addietro più fitte collocò per riserva; dopo averne però trascelti ed estratti i Centurioni ed i meglio armati soldati per trasferirli nelle prime file. Al destro corno prepose Cajo Manlio, un Fiesolano al sinistro, stringendosi egli, coi liberti e i coloni, all'Aquila centrale, che dicevasi essere quella stessa, sotto cui Mario aveva debellati i Cimbri. Ma nell'opposto campo, Cajo Antonio non potendo per podagra in persona combattere, l'esercito commetteva a Marco Petrejo, Legato. Questi dispose in fronte le veterane coorti scritte per la guerra civile; il rimanente dietro esse per spalleggiarle. Antonio poi, per ogni fila a cavallo scorrendo, ciascheduno per nome chiamava, incoraggiva, esortava: Non obliassero, ch'essi, contro una vile ed imbelle genía, per la patria, pe' figli, pe' Lari, pugnavano. Era costui veramente soldato; e stato nell'esercito da più di trent'anni con sommo suo lustro, a vicenda Tribuno, Prefetto, Legato, e Pretore; conoscendo egli quasi ciascun soldato, le più forti imprese sapendone, e lor rammentandole, i guerrieri animi a prova infiammava.

LX.

Petrejo poscia, esplorata ogni cosa, fa dar nelle trombe, e passo passo le coorti inoltrarsi. Lo stesso fanno i nemici. Giunti a tiro che i fanti leggieri azzuffarsi potevano, con altissime grida spingendo innanzi le insegne, l'un l'altro si avventano: e gittate le lance, ne vengono ai brandi. I veterani, memori dell'antica virtù, stringono fortemente dappresso i ribelli; questi audacemente resistono; inferocisce la pugna. Era Catilina a vedersi: coi più spediti fanti in prima fila aggirarsi, i vacillanti soccorrere, ai feriti supplire coi sani, a tutto badare, combattere e fare strage egli stesso; prode soldato ad un tempo, e gran capitano. Petrejo, vedendosi da Catilina, come già si aspettava, disperatamente investito, spinge fra le di lui squadre la coorte pretoriana, che rotti i loro ordini, quelli che qua e là resistevano, uccide: quindi egli per ogni fianco tutti gli assale. Manlio e il Fiesolano, combattendo fra' primi, cadono estinti. Catilina, vedendo sbaragliato il suo esercito, e se stesso da pochi attorniato, memore della stirpe e dignità sua, infra i più densi nemici si scaglia, e quivi pugnando è trafitto.

LXI.

Finita la battaglia, visto avresti allora davvero, di quale e quant'animo fosse stato l'esercito di Catilina. Quasi ogni soldato, quel luogo stesso che avea vivo nella battaglia occupato, morto copriva. Que' pochi dalla pretoriana coorte disordinati, benchè non ai lor posti, non caddero perciò feriti da tergo. Ma Catilina, assai lungi da' suoi, fu trovato nel mezzo dei nemici cadaveri ancor palpitante; e tuttavia nell'esangue volto ritenea la prisca ferocia. Tra tanta moltitudine, in somma, niun libero cittadino nè combattendo nè fuggendo fu preso; sì fattamente tutti per aver l'altrui vita avean data la loro. La sanguinosa vittoria all'esercito del Romano popolo riuscì poco lieta, essendo i migliori tutti rimasti, o morti sul campo, o mortalmente feriti. Quelli, che per curiosità o per amor di preda a rivolger venivano i nemici cadaveri, chi l'amico, chi l'ospite, chi il congiunto, e chi pur anche il proprio privato nemico vi ravvisano. Perciò, tripudiare a vicenda ed affliggersi, gioire vedevansi e lagrimare.

LA GUERRA DI GIUGURTA.

LA GUERRA DI GIUGURTA.

I.

A torto si dolgono gli uomini d'essere, per la debile loro e poco durevol natura, più da fortuna che da virtù governati. Anzi, chi bene investiga, nulla ritroverà di più grande, di più eccellente, che la natura nostra; a cui l'industria bensì, ma non la forza, nè il tempo vien meno. Scorta e signore della mortal nostra vita è la mente; la quale, ove alla vera gloria pel sentier di virtù c'indirizza, più che bastante riesce a renderci forti ed illustri; e non ci sottopone alla sorte, la quale a niun uomo l'onestà l'industria od altro pregio può dare, nè torre. Ma, se da prave voglie signoreggiati, all'ozio alle voluttà vilmente serviamo; se a poco a poco, pel non adoprarle, la forza e le doti dell'ingegno si scemano, e il tempo ne manca; autori noi stessi de' nostri danni, noi vogliam pure la innocente natura incolparne. Che se gli uomini con tanta intensità alle vere cose attendessero, con quanta le fallaci le inutili e spesso le perigliose ricercano, reggerebbero essi la fortuna, non essa loro; ed a quella grandezza perverrebbero, che immortal gloria ai mortali procaccia.

II.

Anima e corpo l'essenza dell'uomo compongono: e quindi le cose sue tutte dalla natura dell'uno o dell'altra derivano. Le gran ricchezze perciò, la bellezza, la forza, e altri simili pregj del corpo, in breve tutti svaniscono: ma i felici sforzi dell'ingegno riescono, siccome l'anima loro madre, immortali. I beni in somma di fortuna, siccome hanno principio, hanno fine: che quanto nasce, tramonta; quanto si accresce, declina. Ma incorruttibile ed eterna la mente, legge dell'uomo primiera, ella opera, regge, soggioga le cose tutte, nè mai a veruna soggiace. Tanto più strana dee parere perciò la depravazion di coloro, che in grembo alle voluttà ed al lusso infingardi sen vivono; di coloro, che tante e sì varie strade onde chiara fama si ottiene, non calcano; e l'ingegno, quella sovrana dote de' mortali, negletto ed ozioso intorpidire nella dappocaggine lasciano.

III.

Vero è altresì, che le nobili arti non mi pajono nei presenti tempi aprir via alle magistrature, ai Consolati, nè ad alcun'altra pubblica cura: poichè nè gli onori son premio della virtù; nè chi fraudolento tutto dì li rapisce, se ne vive perciò più onorato o sicuro. Scabra e pericolosa impresa ella è di governare per forza la patria, o i sudditi; e, benchè ti riesca, e possa pur anche giovarti, dispiacevole ell'è tuttavia; tanto più nei gran torbidi e novità, in cui le stragi, gli esigli, e mill'altre ostilità si richiedono. Il voler poi cozzar con la sorte, e con penosa ma vana fatica null'altro che l'odio di tutti acquistarsi, ell'è somma insania, e a colui solo concessa, che da prave e disoneste voglie afferrato, la libertà sua e l'onore alla potenza di pochi vilmente sacrifica.

IV.

Ma, tra quante altre arti all'umano ingegno aperte rimangono, nè la più nobile havvi, nè la più utile, che lo scrivere storie. Della di lei eccellenza, da tanti altri innalzata, non parlerò: perchè troppo io stesso innalzandola, di stolta vanità potrei essere tacciato. Nè mancherà chi intitoli ozio questa mia tanta e sì importante fatica, per cui dai pubblici affari mi sono per sempre rimosso: taluno forse, che egregia opera reputa il corteggiare la plebe, e il procacciarsene con i conviti il favore. Ma, chi esaminerà in quai tempi a me la magistratura toccasse, a quali uomini negata venisse, di quali si accrescesse il Senato; dirà certamente che io più per virtù, che per insufficienza, cangiatomi di parere, me n'asteneva: e che più forse fruttava alla patria questo mio ozio, che di tanti altri il lavoro. Io spesso udii Quinto Massimo, Publio Scipione, e altri de' migliori nostri, esclamare: Che, nelle imagini degli avi mirando, in petto ridestare sentivansi un'ardentissima brama di vera virtù. E la malía certamente posta non era nel marmo o nella cera di quelle: la memoria bensì delle chiarissime imprese era il possente incentivo, che ne' cuori di quegli uomini egregi sublimava la fiamma divina, fintanto che con le loro virtù la fama e gloria degli antichi agguagliassero. Ma chi, in questi corrotti tempi, chi resta, che cogli avi non piuttosto in ricchezze od in lusso, che nella industria o nella probità contendere si attenti? Gli uomini nuovi perfino, che prima solevano i nobili in virtù superare, sovente di furto oramai, e più per via di ladronecci che d'arti buone,

i comandi e gli onori si arrogano. Quasi che Preture, Consolati, e altri simili incarchi, fossero per se stessi alte cose, e non da chi li riempie ritraessero a vicenda o splendore od infamia. Ma io, troppo liberamente, com'uomo dei perversi costumi della città tediato e dolente, mi sono dal proposito mio traviato. È di venirvi omai tempo.

V.

A scrivere mi accingo la guerra dai Romani fatta a Giugurta Re dei Numidi; sì perch'ell'era terribile, varia ed atroce; sì per aver da que' tempi il popolo di Roma incominciato a cozzare coll'alterigia de' nobili: funesta contesa, che umane e divine cose sossopra mandando, a tal insania pervenne, che nelle continue civili guerre soltanto e nella desolazione totale d'Italia ebbe fine. Ma prima d'entrar in materia, alcune cose, dalle quali maggior chiarezza per l'intelligenza de' fatti ne può ridondare, ripiglierò da più alto.

Nella seconda guerra Punica, in cui Annibale capitano Cartaginese trionfato avea della potenza e delle ricchezze di Roma già fatta sì grande, Massinissa Re dei Numidi veniva ricevuto per alleato nostro da quel Publio Scipione, cui poscia la propria virtù il nome d'Affricano aggiungeva. Molti ed illustri servigj avendo Massinissa coll'armi prestato, dai Romani ebbe in dono tutte le città e terre tolte nella guerra ai Cartaginesi, ed a Siface, uno dei più ampj e potenti Re dell'Affrica, che rimasto era lor prigioniero. Utile e verace amico nostro serbossi dappoi Massinissa, finchè terminò con la vita l'impero. Succedevagli il solo suo figlio Micipsa, morti essendo d'infermità Mastanabále, e Gulussa suoi fratelli. Micipsa, padre di due figli, Aderbale e Jemsale, volle che con uguale magnificenza insieme con essi allevato fosse pur anco Giugurta, figlio d'amore del predetto Mastanabále, e per l'illegittima nascita sua privatamente provvisto dall'avo Massinissa.

VI.

Cresceva Giugurta; e forte e bello mostravasi, ma vieppiù ingegnoso; nè dal lusso nè dall'inerzia corrotto, davasi, come usa in Numidia, a cavalcare, saettare, e contendere co' suoi pari nel corso: e benchè tutti sovravanzasse di gloria, a tutti nondimeno era caro. Oltre i predetti esercizj, soleva in lunghe cacce egli primo, o fra i primi, investire leoni e simili fiere: moltis-

simo operando, e nulla di se stesso dicendo. Cotanta virtù, benchè da principio a Micipsa piacesse, gloriosa al suo regno stimandola, cominciò non ostante a dargli dei fieri pensieri: vedendosi egli invecchiare, ed i proprj suoi figli ancora nell' infanzia quasi, mentre s'iva facendo vieppiù adulto Giugurta. Atterrivalo la natura nostra, cupida per se stessa di dominare, e ardentissima nel soddisfare tal brama: ed inoltre la età sua, e quella de' figli, opportune pur troppo a chiunque mezzanamente pur anco avesse ambito il lor trono. Ma, più di tutto atterrivalo l'amor de' Numidi per Giugurta, e l'impossibilità di torselo dagli occhi, senza o farli tumultuare, o apertamente pur ribellarseli.

VII.

Da tali ostacoli impedito Micipsa, e non potendo nè colla forza nè coll'insidie opprimer Giugurta idolo del popolo, conosciutolo temerario e di gloria militare assetato, pensò di esporlo a pericoli, e dalla fortuna il suo intento ottenere. Dovendo perciò nella guerra di Numanzia somministrare ajuti di cavalli e fanti ai Romani, mandò Giugurta in Ispagna per lor Capitano; confidando, che facilmente, o il di lui troppo valore, o la nemica ferocia, a morte tratto lo avrebbero. Ma di gran lunga contrario alle di lui mire fu l'esito. Instancabile, e ad un tempo stesso astuto Giugurta, esplorato ch'ebbe il carattere di Publio Scipione, che allor comandava ai Romani, e investigati gli ostili andamenti, con molte cure e fatiche, coll' obbedire a puntino, coll'affrontare i pericoli, sì chiaro in breve si rese, che non men caro era fatto ai Romani, che ai Numantini terribile. Invitto nel campo, savio nel consiglio, due difficilissimi pregj in se stesso accoppiava: nè, perchè i rischi prevedesse, temevali; nè, perchè affrontarli sapesse, temerario sfidavali. Scipione perciò ad ogni più ardua impresa di Giugurta valevasi; e ogni dì più per amico tenevalo, non lo vedendo mai, nè col senno nè colla mano, a vuoto operare. Giugurta inoltre, magnifico, destro, ed accorto, guadagnati si era i più de' Romani.

VIII.

Abbondava in que' tempi nell'esercito nostro una gente, che o nobile o nuova foss'ella, più assai le ricchezze apprezzava che l'onestà: torbida al di dentro e potente; appo gli alleati, famosa più che stimata. Accendevano costoro Giugurta, già per

natura non umile, promettendogli, che, mancando Micipsa, a lui solo toccherebbe la Numidia al di lui valore dovuta, e dai Romani vendibile, come ogni altra lor cosa. Ma, distrutta Numanzia, Scipione risoluto di ripassare in Italia, nel congedare gli ajuti, in pubblico con magnifiche parole laudava Giugurta; poscia in disparte ammonivalo, che apertamente piuttosto si guadagnasse i Romani, che non per occulti mezzi; poco fidasse nella gente da lui comprata, mal si potendo vender dai pochi ciò che era dei molti; si appagasse delle proprie virtù, e gloria da esse e regno aspettasse: altrimenti pel troppo affrettarsi, precipiterebbe con i suoi doni se stesso.

IX.

Così favellatogli, accomiatollo con lettera per Micipsa, il cui tenore era questo. « Il tuo Giugurta nella guerra di Numanzia « prodigioso valor dispiegò: il che ti sarà certamente gratissimo. « Egli, pe' suoi servigj m'è caro; sarà mia cura, che tale pure « ei riesca al popolo e Senato Romano. Teco pell'antica nostra « amistà mi congratulo di un nipote così degno di te, e dell'avo « suo Massinissa. » Accertato dunque il Re dalla lettera di Scipione, che la fama dicea vero, e vincendolo oramai la virtù del nipote e il favor di un tant'uomo, si arrese. Onde, per emendare coi benefizj le persecuzioni, Giugurta adottò, e parimente co' proprj suoi figli lo chiamò erede del regno. Quindi a pochi anni, estenuato per malattie e vecchiaja, vedendo Micipsa appressarsi la morte, presenti gli amici, i parenti, e i figliuoli, dicesi che a Giugurta così favellasse.

X.

« Io te fanciullo, o Giugurta, te orfano, senza facoltà, senza « speranze, raccolsi, mettendoti a parte del regno: credei con « tal beneficio appo te meritare, come se vero padre ti fossi. Nè « m'ingannai; poichè, ogni altra tua chiarissima impresa trala- « sciando, nella Numantina guerra pur dianzi finita, me e il mio « regno colmasti di gloria; ai Romani, che già c'erano amici, « col tuo senno e valore ci rendesti amicissimi; lo splendor « prisco del nome nostro nelle Spagne risorgere facesti; e, ciò « che più raro dagli uomini ottiensi, con la tua gloria soggio- « gavi la invidia. Io, per legge inevitabile di natura, mi muojo: « per questa destra dunque, e per la sacra corona, te prego

« e scongiuro, che cari tu abbi costoro, a te di sangue congiunti,
« e per adozione fratelli; e che fra stranieri cercarti gli amici
« non vogli, anzichè questi, a te per sangue già tali, serbare.
« Sostegni dell'impero non sono gli eserciti, non i tesori, ma
« gli amici bensì: nè questi con l'armi a forza si acquistano, nè
« coll'oro si comprano; ma co' servigi e colla fede procacciansi.
« Ora, qual havvi amistade maggiore, che di fratello a fra-
« tello? E qual troveresti fedele tra gli esteri, inimicando tu i
« tuoi? Io lasciovi stabile regno, se uniti; ma, se disgiunti vi-
« vrete, cadente. I piccoli imperi, per la concordia si accrescono;
« per la discordia, rovinano i massimi. A te, Giugurta, di età e
« di senno maggior de' fratelli, a te più che a loro si aspetta
« il provvedere ai disastri e ovviarli: che in ogni contesa il più
« potente, abbench'ei sia l'assalito, nondimeno sempre egli l'as-
« salitore è tenuto. Ma voi, Aderbale e Jemsale, onorate e rispet-
« tate un tant'uomo: emuli della di lui virtù, con generosi sforzi
« provate ambo voi, che non era io più avventurato nell'adot-
« tare, che nel procreare figliuoli. »

XI.

Alle parole del Re, benchè non sincere, Giugurta simulatamente pure ma debitamente rispondeva. Indi a pochi giorni Micipsa muore. Fattegli con regia magnificenza le esequie, per ordinare i loro comuni interessi, si adunano i tre principi. Jemsale, per natura feroce, benchè il minore foss'egli, l'oscurità de' materni natali sprezzando in Giugurta, alla destra d'Aderbale in seggio si colloca; affinchè Giugurta sedersi non possa nel mezzo, luogo d'onore infra i Numidi. Dalle istanze poi del fratello tediato, più che convinto di dover cedere come d'anni minore, ad altro seggio a gran pena trasferire si lascia Jemsale. Aperto poscia il consiglio, Giugurta fra molte altre cose propone come convenientissimo di annullare ogni legge e decreto degli ultimi cinque anni dell'attempato e scemo Micipsa. A Jemsale piacque, e « Facciasi (disse) poichè tu stesso, Giugurta, da soli « tre anni adottato ne fosti. » Penetrò questo motto nel cor di Giugurta più addentro di quel che nessuno il pensasse. Agitato egli quindi dal timore e dall'ira, fin da quel punto incomincia a macchinare e disporre continue insidie contro a Jemsale. Ma tarde tutte parendo a quel feroce animo, cui niuno indugio addolciva, ad ogni costo risolve di compiere il suo fiero proposito.

XII.

Abboccatisi i principi, come dissi, e poco fra loro accordandosi, dividersi vollero i tesori paterni, ed i limiti all'imperio di ciascun d'essi prescrivere. Fissarono perciò il tempo per eseguir l'uno e l'altro; ma più breve assai per quanto al danaro spettava. Ciascuno dei principi frattanto in luoghi diversi, ma tutti pure al tesoro vicini, si stette. A Jemsale in Tirmida per mala sorte toccò d'abitare in casa di un satellite di Giugurta, a cui stato era sempre carissimo. Un tal ministro offeriva la Fortuna a Giugurta per vendicarsi: ond'egli con promesse e doni lo induce a fingere di visitare la propria casa, ed a sottrarne frattanto le chiavi falsificate, poichè le vere presso Jemsale stesso riportavansi ogni sera. Il Numida, assicurato che Giugurta ad ogni bisogno sarebbe pronto a venirvi con possente masnada egli stesso, secondo il tradimento ordinato introduce di notte i soldati di Giugurta. Così inondata d'armati la casa di Jemsale, chi cercava del Re, chi gli addormentati uccideva, chi quelli che correvano alla difesa. Investigato ogni nascondiglio, atterrata ogni porta, tutto con ischiamazzi e tumulto sossopra mandato, ritrovano Jemsale al fine appiattatosi nel vile abituro d'una schiava, dove acciecato dal timore e inesperto de' luoghi, fin dal principio trafugato s'era. I Numidi, secondo l'avuto comando, ne portarono a Giugurta la testa.

XIII.

Rapidamente per l' Affrica tutta divolgasi di cotanto delitto la fama: Aderbale, e quanti a Micipsa obbedito già aveano, atterriti tutti rimangono. Divisi quindi in due fazioni i Numidi, per Aderbale molti, ma i più belligeri per Giugurta parteggiano. Questi a più potere dassi al far leve: alcune città, di buon animo, altre sforzate, lo sieguono: alla Numidia tutta il di lui giogo sovrasta. Aderbale, benchè per ambasciatori notificata avesse al Senato Romano la strage del fratello, ed i pericoli suoi; confidandosi pure nei molti soldati, a dar battaglia a Giugurta apprestavasi. Ma, venutovi, è vinto; e fuggitivo, nella provincia da prima, quindi in Roma ricovrasi. Ottenuto allora da Giugurta il suo intento, rimasto egli tranquillo possessore del Regno, al suo misfatto pensando, null'altro temeva oramai che il popol Romano. Ma nell'avarizia dei nobili con la sua prodigalità sperava di spegnere l'ire di Roma. Ambasciatori perciò vi spedisce

carichi di tesori: e impone loro di satollare i suoi antichi fautori, di fargliene dei nuovi, e di comprar senza indugio quanti ne troveran corruttibili. Giunti essi in Roma, a norma dei regj comandi, gli ospiti loro, ed i più potenti Senatori di doni riempiendo, fu tanta la possanza dell'oro, che Giugurta, in prima abborrito, rientrò in grazia e favore del Senato; il quale, parte dai promessi, parte dai ricevuti doni corrotto, e tergiversando i più, tanto fece che contro Giugurta non si procedea con rigore. Prendendo quindi ardire i Legati, al prefisso dì comparirono in Senato in contraddittorio d'Aderbale, il quale così favellò.

XIV.

« Padri Coscritti, Micipsa mio genitore morendo imponevami, « ch'io la Numidia reggessi come ad essa preposto da voi; che « in pace ed in guerra io mi studiassi di fedelmente a Roma « servire: e diceami, che tenendo io per amici e parenti voi soli, « nell'alleanza vostra ritroverei e forze e ricchezze e saldo so- « stegno al mio impero. Ad obbedire i paterni comandi io già « mi accingeva, quando Giugurta, fra gli uomini tutti scellera- « tissimo, posta l'autorità vostra in non cale, me di Massinissa « nipote, a lui di sangue congiunto, e di Roma alleato, me pure « cacciava egli dal regno, e d'ogni cosa spogliavami. Precipitato « in tanta miseria, vorrei, o Padri Coscritti, potervi chieder soc- « corso in contraccambio di benefizj da me, non da' miei avi, pre- « stativi: vorrei anzi potere non ve li chiedere; o, spingendomi « a tanto la dura necessità, bramerei almeno io che a me, non « all'avo, e dovuti fossero e retribuiti i benefizj da voi. Ma la « probità sola non essendo bastante scudo a se stessa, nè avendo « io penetrato pria d'ora, qual si foss'egli codesto Giugurta, a « voi, Padri Coscritti, ricorro; dolente oltre modo, del dover io « per mia somma sventura, pria che servirvi, richiedervi. I Re « tutti, o sconfitti, e quindi da voi in alleanza ricevuti, ovvero « nel seggio lor vacillanti, a voi come ad amici si appoggiano. « Gli avi miei nella Punica guerra si collegarono con Roma, di « cui più allora la fede che non la potenza apprezzavasi. Non « vogliate, o Padri Coscritti, che io prole di Massinissa invano « l'ajuto vostro ne implori. Quand'anche ad impetrarlo niun « altro diritto mi avessi, che la mia compassionevole fortuna, « per cui rapidamente, di nobile illustre e possente Re, squal- « lido infelice bisognoso e mendico son fatto; sarebbe degno pur « sempre della maestà del Romano popolo il vendicar le mie in- « giurie, e non tollerare che ad altri per via di scelleratezze il « regno si addoppj. Ma espulso or son io da quegli stessi confini

« che il popolo Romano già prescriveva a' miei antenati; da
« quelli, onde il padre e l'avolo mio uniti già co' Romani espul-
« savano un giorno e Siface e Cartagine. Quant'or mi vien tolto,
« era già dono vostro; e nell'ingiuria mia, o Padri Coscritti, gli of-
« fesi siete pur voi. Ahi misero me! misero mio genitore! ove mai
« riuscivano i tuoi benefizj verso Giugurta? Quegli, che tu qual
« figlio con i tuoi figli educavi; quegli, che a parte del regno
« ammettevi; della tua stirpe ora quegli è il distruttore acerbis-
« simo. Oh misera prosapia la nostra! sempre a noi dunque ne-
« gata la pace? tra 'l sangue sempre, tra 'l ferro e gli esigli
« vivremo? Finchè Cartagine stette, giusti erano e naturali i
« pericoli nostri: al fianco i nemici, lontani voi veri amici, non
« dovevamo allora sperar che nell'armi. Ma, liberata di codesta
« gente poi l'Affrica, lieta pace da noi si godeva, niuno inimico
« restandoci, se non ci comandava Roma di assumerne. Quando
« ecco all'improvviso Giugurta, temerario superbo e scelleratis-
« simo, il mio, il di lui fratel trucidato, in guiderdone del com-
« messo delitto il regno egli ne occupa. Di me non potendo egli
« poscia trionfar con la frode, e dovendomi io perciò aspettare
« alla guerra o alla violenza, costretto mi veggo di ricovrarmi fra
« voi; di mostrarvi un Re spogliato di patria, di casa, di tutto; un
« misero Re, che in ogni parte più vive sicuro che non nel proprio
« regno. Io mel credeva, e più volte anche dal mio genitore l'u-
« diva, che la vostra amicizia, o Padri Coscritti, ai fidi alleati
« fatiche somme costava; ma che sicurezza grandissima a lor
« procacciava. Sempre, per quanto il potemmo, guerreggiato a
« favor vostro abbiam noi; il renderci ora nella pace sicuri, sta in
« voi. Due figli lasciò il padre mio; Giugurta, come terzo, per
« beneficenza, aggiungendovi: e da quello stesso Giugurta l'un
« fratello era ucciso; ed io, che son l'altro, a gran pena dal-
« l'empie sue mani scampava. Che deggio ormai farmi? dove,
« infelice, ricorrere, trovandomi meno ogni domestico ajuto?
« morto mio padre; iniquamente svenato il fratello da chi men
« temere ei dovea; degli amici, parenti e vicini, di quanti in
« somma negli artigli di Giugurta cadevano, di tutti fatto in di-
« verse maniere sanguinoso macello; chi su la croce spirato, chi
« preda gittato alle fiere, chi per supplizio maggiore in orribili
« e squallide carceri a vita peggior d'ogni morte serbato. E
« quand'anche ogni mia cosa, o perduta, o fattami d'amica con-
« traria, or rimanessemi intera, io nondimeno ad ogni improv-
« visa mia avversità avrei implorato soccorso da voi, o Padri
« Coscritti; che, attesa dell'imperio vostro l'ampiezza, a voi
« d'ogni dritto si aspetta difensori mostrarvi, d'ogni affronto
« vendicatori. Ora io esule, solo, ramingo, necessitoso, quali
« altri invocare, presso a quali altri ricovrarmi? presso forse

« a quei popoli, o presso a quei Re, che tutti, per essere stata la
« mia stirpe ognora alleata di Roma, d'inimicarmi non cessano?
« Appo quai genti Affricane fuggirmi posso io, dove ad ogni
« passo i terribili vestigj dell'armi degli avi miei non ritrovi? o
« sentiranno pietà di me forse coloro, che gl'inimici pur furon di
« voi? Massinissa inculcavaci di ossequiare i Romani, di non
« aver altri compagni, altri amici, altri alleati, nè altro sostegno;
« ed ove l'imperio lor soggiacesse a fortuna, di rovinar con esso
« noi pure. Ma, per la virtù vostra, e pel voler degli Dei, grandi
« siete; e prospera a voi obbedisce la sorte: tanto più facil v'è
« quindi il vendicar gli alleati. Temo soltanto, che occultamente
« Giugurta siasi alcuni suffragj guadagnati in mio danno: molti
« ne sento in Senato mormorando aggirarsi, ed all'opra inde-
« fessi andarvi ad uno ad uno stancando e sollecitando, perchè
« nulla leggermente risolviate, assente l'una delle parti: li sento
« per anco tacciar d'impostura la mia non necessaria evasione
« dal regno. Deh, pure un giorno vedessi quell'empio che a tanto
« mi astrinse, a simigliante impostura ridotto! deh, venga quel
« giorno, in cui i Romani, o in lor difetto gli Dei, onorando
« d'uno sguardo le umane miserie, chi gode e trionfa delle sue
« scelleratezze, chi impunito sen va della empietà verso il padre,
« della uccision d'un fratello, e della rovina dell'altro, infra
« crudeli tormenti ne paghi gravissimo il fio! Fratello dell'anima
« mia, benchè un tradimento a te abbia immaturamente invo-
« lata la vita, più avventurato che infelice t'estimo. Che tu, non
« il regno, l'esiglio bensì e l'indigenza, e quanti infortunj me op-
« primono, insieme con la tua vita perdesti: ma io, infelice,
« precipitato dal soglio paterno; io, dolorosa mostra delle umane
« vicende, incerto men vivo, se, bisognoso io stesso d'ajuto,
« vendicare i tuoi torti pur debba, o se il mio regno ripetere:
« talmente il mio vivere e il morir mio nell'altrui potestà son
« riposti. Deh! fosse pure de' miei tragici casi onorato fine la
« morte! o non mi si ascrivesse ad infamia la vita, ov'io fra
« terribili angustie dissimulando gli oltraggi, acconsentissi pur
« di serbarla! Ma, oramai a tale veggendomi, che il viver mi
« aggrava, e mi sarebbe il morire vergogna; per voi, o Padri
« Coscritti, scongiurovi, pe' figli vostri e congiunti, per la
« maestà in somma del popol Romano, me soccorrete, me ven-
« dicate; nè tollerato venga da voi, che con la scelleratissima
« strage della mia stirpe, la Numidia, ch'è vostra, sovvertasi. »

XV.

Taciutosi il Re, i Legati di Giugurta più nei doni che nella loro ragione affidati, brevemente risposero: Jemsale essere stato ucciso dai Numidi, come tiranno; Aderbale, aggressor egli primo e sconfitto, dolersi soltanto del non aver potuto nuocere egli stesso a Giugurta; il quale pregava il Senato di non crederlo diverso da quel Giugurta in Numanzia mostratosi; di non anteporre alle sue imprese ben note, le parole di un suo espresso nemico. Ciò detto, ambe le parti uscendo dal Senato, i Padri tosto deliberano. Il più dei fautori compri dai Legati, posti in non cale di Aderbale i detti, con lodi favori ed arringhe fino alle stelle Giugurta inalzando, vivamente con ogni mezzo per le altrui nefande scelleratezze, quasi che per la propria lor gloria, pugnavano. Ma i pochi, all'incontro, cui più del danaro premevano il giusto e l'onesto, opinavano doversi Aderbale soccorrere, ed aspramente Jemsale vendicare. Distinguevasi sommamente tra questi Emilio Scauro, nobile uomo, infaticabile, fazioso, di potenza d'onori e di ricchezze assetato; ma de' suoi vizi mascheratore astutissimo. Troppo sfacciatamente infame e temeraria parendogli la liberalità di Giugurta, e temendo per se l'odio pubblico a sì audace licenza dovuto, Emilio per questa volta all'usata avarizia resistea.

XVI.

Vinsero nondimeno in Senato coloro, che l' oro o il favore anteponevano al retto. Decretasi; doversi commettere a dieci Legati la divisione dell' impero di Micipsa infra Giugurta ed Aderbale. Capo dei Legati si nomina Lucio Opimio, uomo illustre, e potente allora in Senato, per aver nel suo Consolato, uccisi che furono Cajo Gracco e Marco Fulvio, usata ferocemente la vittoria de' nobili sovra la plebe. Costui, annoverato già da Giugurta in Roma fra' suoi, ricevuto in Affrica egregiamente ne era; e con ampj doni e promesse indotto a posporre la propria fama l'onore la fede e quanto v'ha di più sacro, agl'interessi del Re. Tentati pure in tal guisa i più degli altri Legati, pochissimi ne incontrava Giugurta, che alla lealtà non anteponessero l'oro. Si divideva frattanto la Numidia; la parte che co' Mauri confina, d'uomini e di terre più ricca, a Giugurta assegnavasi; ad Aderbale quella, che pe' varj porti e per le meglio fabbricate città, migliore parea, ma non era.

XVII.

Opportuno qui sembrami il brevemente descrivere la posizione dell'Affrica; e di sue genti accennare, quali amiche a noi fossero, e quali nemiche. De' luoghi di essa, per troppo calore od asprezza disabitati ed incolti, come poco noti, nulla dirò: per gli altri basteran pochi detti. Molti, nel dividere il Mondo, l'Affrica reputano l'una delle tre parti di esso: altri, soltanto l'Asia nominando e l'Europa, l'Affrica in quest'ultima comprendono. Comunque sia, i suoi confini all'Occidente sono, le colonne d'Ercole e l'Oceano; all'Oriente, un gran precipizio, chiamato dagli Affricani *Catabátmon*. Borrascosi, e senza porti i suoi mari; fertile di messi il terreno; adatto alle gregge; disfavorevole agli alberi; per mancanza di sorgenti e di piogge, aridissimo. Veloci e robusti gli abitatori; ove scampino dalle fiere e dal ferro, non di malattia ma per lo più di decrepitezza vi muojono. Animali feroci e malefici, in copia. Quali fossero gl'indigeni, quali popoli poi vi venissero e si frammischiassero ad essi, (benchè dai più non si creda così) brevissimamente esporrò, appoggiandomi a certi libri del Re Jemsale, ed alle tradizioni popolari degli stessi Affricani. Del resto quant'io racconterò, non l'affermo.

XVIII.

I primi abitatori dell'Affrica furono i Getuli e i Libj; rozzi ed incolti popoli, che di fiere pascevansi o d'erba, a guisa d'armenti. Non avendo costumi nè leggi nè governo, vagabondi ed erranti, ovunque la notte sopraggiungevali, sostavansi. Morto Ercole nelle Spagne, come credono gli Affricani, il di lui esercito di diverse nazioni composto, privo di capo ma non di pretendenti all'impero, in breve sbandavasi. Parte allora di quelli, quai Medi, quai Persiani, od Armeni, nell'Affrica trasportati, le spiagge a noi più vicine occuparono. Ma i Persi, più verso l'Oceano collocaronsi; e le carene de' naviglj rimboccate serviron loro di tetto, ogni materia prima nel paese mancando, ed essendo dalle Spagne, pel vasto mare, per la diversità della lingua in tal modo disgiunti, che nè con danaro nè con merci trafficar non poteanvi. Mischiatisi costoro a poco a poco coi Getuli, e vagando qua e là per discoprir nuovi pascoli, piacque loro di denominarsi Numidi. E in fatti le rozze case dei Numidi, da essi dette *Mapalia,* oblonghe di forma, co' tetti incurvati su' fianchi, assai rassomigliano alle carene. I Medi poi e gli Armeni mischiavansi co' Libj abitanti verso il Mediterraneo, scostandosi dai Getuli

abitanti quasi sotto la linea. Primi ebbero cittadi e commercio; un corto tragitto di mare disgiungendoli dalla Spagna. Corruppero i Libj coll'andar del tempo il nome dei Medi, in loro barbara lingua Mauri chiamandoli. I Persi frattanto rapidamente prosperavano; e, per essere omai troppi, espatriandosi occupavano sotto il nome di Nomo-numidi le vicinanze di Cartagine. Quindi ed antichi e novelli coloni a vicenda spalleggiavansi, ed assoggettando coll'armi o col terrore i vicini, fama e gloria acquistavano; e tanto più quelli, che verso il mar nostro si affrontavan co' Libj, assai meno bellicosi dei Getuli. Così la bassa Affrica caduta quasi tutta in poter dei Numidi, i vinti presero cittadinanza e nome dai vincitori.

XIX.

I Fenicj dappoi, parte per disgravarsi dei troppi abitanti, parte per allargare l'imperio, indussero la loro plebe e gli amatori di nuove cose ad andar fondando colonie su le spiagge del mare Affricano. Sorsero, infra molt'altre, Ippóna, Adruméto e Lepti; le quali, assai in breve ampliate, riuscirono le une di ajuto, le altre di lustro ai lor fondatori. Di Cartagine a parlare non imprendo; meglio stimando il tacerne, che il dire poco. Incalzandomi dunque la prefissa brevità, dico; che presso *Catabátmon,* confin dell'Egitto coll'Affrica, la prima colonia marittima è Ciréne, indi Teréone, poi Lepti fra le due Sirti; in ultimo, le Are Filene; luogo che verso l'Egitto fu sempre l'estremo confine del Punico imperio. Il rimanente, dalle Are Filene sino alla Mauritania, signoreggiato è dai Numidi. I Mauri, stanno a rimpetto della Spagna. Dietro ai Numidi vivono i Getuli, rozzi, poveri, e vagabondi. Più addentro, stanno gli Etiopi; quindi è la zona infuocata. Quando Roma mosse guerra a Giugurta, ella per via di magistrati reggeva molti dei Punici borghi, ed i confini sopra Cartagine nuovamente conquistati. Il più dei Getuli, e i Numidi sino al fiume Mulucca, obbedivano a Giugurta; i Mauri tutti, al Re Bocco, il quale noi appena di nome conoscea; nè in pace nè in guerra a noi fin allora era noto. Or, quanto d'Affrica e de' suoi popoli all'uopo mio richiedeasi, ho individuato abbastanza.

XX.

Diviso dunque ch'ebbero il regno, i Legati Romani d'Affrica partironsi. Giugurta, contr'ogni speranza vedendosi pe' suoi delitti rimunerato, accertatosi che tutto in Roma col danaro otte-

nevasi, fidando negli amici guadagnatisi già prima in Numanzia, incoraggito ed acceso da quelli che con larghi doni avea satollati poc'anzi, ogni pensiero rivolge ad invadere d'Aderbale il regno. Pronto coraggioso e belligero era l'assalitore; pacifico imbelle sofferente, l'assalito, e timido, più che tremendo. Quindi Giugurta all'improvviso con numeroso stuolo invade il regno d'Aderbale; opima preda d'uomini e di bestiami ne trae; incendia le case; ostili traccie lasciando, dovunqne co' suoi cavalli ei trascorre. Ritiratosi poscia nei proprj confini, stava aspettando dal risentimento dell'oltraggiato Aderbale opportuna cagione di guerra. Ma, conoscendosi questi minor in virtude, e ne' Romani più che ne' suoi Numidi affidandosi, dei ricevuti oltraggi si dolse con Giugurta per mezzo di ambasciatori. Riportarono questi risposta più ingiuriosa che il fatto: ma il Re, che altra volta già avea mal tentata la sorte, volle ogni cosa soffrire anzi che armarsi. Non per questo scemavasi l'ambizion di Giugurta, la cui cupidigia tutto l'altrui regno col pensiero occupava. Onde, non come prima co' lievi cavalli, ma con l'esercito intero aperta guerra movendogli, tutta per se la Numidia richiedeva. Dovunque ei passava, campi e città devastando e predando, a' suoi accresceva il coraggio, ai nemici il terrore.

XXI.

Vedendosi Aderbale a tale ridotto, che oramai abbandonare lo stato doveva, o coll'armi difenderlo, ad impugnarle sforzato, egli si avanza contro Giugurta. Non lontani dal mare sotto le mura di Cirta gli eserciti loro s'incontrano; ma, appressando la notte, non si principiò la battaglia. Non era pur sorta l'aurora, quando nell'inoltrata notte Giugurta, dato il segno, assaliva il campo dei nemici; i quali, non ben desti alla rinfusa all'armi correndo, son tosto rotti e dispersi. Aderbale con pochi cavalli si ricovera in Cirta; e se alcuni Romani non lo scampavano dai Numidi, in un sol giorno vedeasi fra i due Re principiata e finita la guerra. Giugurta allora investe Cirta, e con torri e con macchine d'ogni sorta ad espugnarla si affretta, prima che da Roma ritornino i Legati d'Aderbale. Ma, informato della lor guerra il Senato, invia in Affrica tre giovinetti, come nunzj de' suoi voleri ai due Re. Consigliandoli ordinavan loro ad un tempo di depor l'armi, e, pel decoro d'essi e di Roma, di terminare i lor dissapori trattando, e non combattendo.

XXII.

Tanto più gli ambasciatori Romani sollecitano di giungere in Affrica, quanto nel partire essi di Roma vociferavasi già della seguita battaglia, e di Cirta assediata; nulla però di preciso affermandosi. Giugurta, uditi gli ambasciatori, rispose: « Cosa per lui più ragguardevole e più cara non v'essere del « Romano Senato: fin da fanciullo sforzatosi meritarne le lodi: « pel suo valore, non per astuzie, esser egli piaciuto a Publio « Scipione il Grande: e pel suo valore altresì, non per mancanza « di successori, esser egli stato da Micipsa adottato nel regno. « Le passate sue imprese tanto più renderlo insofferente d'ol- « traggi: Aderbale con fraude avergli insidiata la vita; il che « discopertosi, antivenuto egli lo avea. Che il popolo Romano « ingiusto sarebbe, se a lui contra il dritto delle genti vietasse « il difendersi. Fra breve egli stesso invierebbe in Roma Legati. » E così separavansi. Gli ambasciatori Romani partirono, senza parlar con Aderbale.

XXIII.

Quando Giugurta stimolli oramai usciti dell'Affrica, vedendo per l'asprezza del luogo Cirta inespugnabil d'assalto, attorniolla con fosse, steccati, e torri ben guarnite d'armati. Inoltre, giorno e notte, con forza, per inganni, promettendo, minacciando, gli assediati tentava; i suoi incoraggiva e infiammava a virtù; a tutto insomma provvedea. Aderbale, ridotto all'estremo, vedendo ostinarsi il nemico, le speranze e i soccorsi lontani, la penuria d'ogni cosa, e l'impossibilità di resister più a lungo; con larghe promesse, e col narrar loro il suo infelicissimo stato, induce due de' suoi più fedeli ed arditi ad arrischiarsi di varcare di notte pel campo nemico sino alle spiagge del mare, per indi portarsi in Roma.

XXIV.

Pervennero in pochi giorni a Roma i due spediti da Aderbale con le di lui lettere, le quali recitate in Senato, ne' seguenti detti esprimevansi: « Se io così spesso ad implorarvi mando, « o Padri Coscritti, Giugurta solo mi vi sforza. Una tal fiera brama « lo invase di spegnermi, che nè di voi, nè dei Numi gli cale;

« e tutto, per avere il mio sangue, darebbe. Corre già il quinto
« mese, che io, alleato ed amico del popol Romano, vivo asse-
« diato dall'armi; nè i benefizj paterni, nè gli ordini vostri a
« me nulla fruttano; nè dire saprei, se più fieramente il ferro
« me stringa, o la fame. L'infelice mio stato mi vieta di scriver
« più a lungo contro Giugurta; omai per prova sapendo, che
« ai miseri lieve fede si presta. Bensì mi avveggo, non bastare
« a Giugurta di farsi in potenza a me pari: e ciascuno aperta-
« mente vede oramai, che egli, fra l'ottenere o l'amicizia vostra
« o il mio regno, non esita. Egli da prima il mio fratello Jem-
« sale trucidò, me quindi espulse dal seggio paterno. E voglio,
« che tali ingiurie tutte sian nostre, ed a voi nulla spettino. Ma
« Giugurta ora invade un regno, ch'è vostro; me, da voi scelto
« a regnar su i Numidi, egli assedia: e quanto egli apprezzi i
« comandi dei vostri ambasciatori lo attestano i miei non ces-
« santi pericoli. Che altro varrà oramai a rimoverlo, se non vale
« di Roma la forza? E di quanto ora scrivo, e di quanto io stesso
« già mi querelai nel Senato, io vorrei anzi mentire che non
« accertarvene con le miserie mie. Ma, nato per mia sventura
« bersaglio alle scellerate mire di Giugurta, io già da voi non
« imploro che da guai mi scampiate e da morte; bensì dal ne-
« mico imperio, e dall'essere straziato. Alla vostra Numidia,
« come più aggradavi, provvedete; me sottraete da quell'empie
« mani; ven prego per la memoria dell' avo Massinissa; e, se
« nulla questa vale appo voi, per l'amichevole nostra reciproca
« fede, per la maestà dell'impero di Roma. »

XXV.

Udite queste lettere, opinavano alcuni Senatori doversi tosto soccorrere Aderbale, con inviare un potente esercito in Affrica; e doversi Giugurta punire per aver disobbedito ai Legati. Ma tal sentenza andò a vuoto per gli artificj de' fautori di Giugurta. Così suole spesso pur troppo soggiacere il ben pubblico ai privati interessi. Però nuovi ambasciatori in Affrica s'inviano, ma per età, chiarezza di sangue e d'onori, più assai rispettabili: fra' quali quel Marco Scauro Consolare, primo allor del Senato, di cui più addietro parlammo. Costoro, sì perchè era delicato l'affare, sì perchè i Legati d'Aderbale fortemente instavano, infra tre giorni sciogliendo per l'Affrica, in breve approdano ad Utica. Scrivono quindi a Giugurta, che immantinente a loro appresentisi, essendo essi dal Senato espressamente a lui inviati. Egli, sentendo che uomini di riguardo, e per fama nel Senato potenti, venivano per attraversar le sue imprese, tra la

cupidigia e il timore ondeggiava. Temeva di Roma lo sdegno, ove obbedirle negasse: ma da fiera e cieca avidità sentivasi ver l'intrapreso delitto strascinare. Vinse perciò in quell'infiammato animo il consiglio peggiore. Sperando egli dunque, principalmente se gli riusciva di dividere le squadre nemiche, di ottener dalla forza o dalla frode l'occasione di vincere, con tutto il suo esercito agli ultimi sforzi si accinge per Cirta espugnare. Il che non riuscendogli, nè di impadronirsi d'Aderbale (come avea disegnato) prima di arrendersi all'intimazione dei Legati, non osò tenere a bada più lungamente Scauro, la di cui ira egli molto temeva. Perciò con pochi cavalli a costituirsegli venne in Utica. Quivi, benchè udisse le gravi minacce di Roma, ov'egli dall'assedio di Cirta non desistesse, con molte parole aggirando i Legati, indusseli pure a partirsene senza nulla aver fatto.

XXVI.

Seppesi la venuta de' Legati da que' Romani che Cirta valorosamente difendevano; e nella grandezza del popol Romano affidati, stimarono potersi arrendere sicuramente; e consigliarono perciò Aderbale di pattuire soltanto per se stesso la vita, e di lasciare del rimanente al Senato la cura. Aderbale, non già che punto fidasse nella parola di Giugurta, ma temendo che, col contraddire, il consiglio di que' Romani non si cangiasse in comando, si arrese. Giugurta, fattone prima fiero strazio, lo uccide: quindi tutti i giovani Numidi e i trafficanti coloni alla rinfusa, come se presi in battaglia, a fil di spada egli manda.

XXVII.

Saputosi in Roma la strage di Cirta, e cominciatosi a discutere in Senato l'affare, quelli che erano venduti al Re, con raggiri preghi e querele perfino, tentarono procrastinando scemare l'atrocità di tal fatto. E se Cajo Memmio, Tribuno eletto dalla plebe, aspro nemico de' nobili, non dimostrava al popolo questi indugj esser arte de' pochi faziosi che impunito volevano lo scellerato Giugurta, tutta la vendetta in mere parole svanivasi: cotanto poteva il favore e l'oro del Re. Ma, conscio delle proprie colpe il Senato, temendo del popolo, a tenore della legge Sempronia dividea le provincie fra i Consoli Publio Scipione Nasica e Lucio Bestia Calpurnio. Al primo l'Italia, al secondo toccò la Numidia. Arruolasi tosto un esercito per l'Affrica; si assegnano danari per mantenervelo, e per l'altre spese della guerra.

XXVIII.

Giugurta all'inaspettata novella, non potendosi pur dissuadere che tutto in Roma non si comprasse, spedisce con due suoi fidi il proprio figliuolo al Senato; addottrinando questi Legati con l'arti stesse, per cui i primi gli aveano comprata l'impunità dell'eccidio di Jemsale: anzi a dismisura allargandole, ordina loro di assalire con l'oro ogni uomo in Roma vivente. Avviansi verso Roma costoro, quando il Senato, richiesto da Calpurnio se doveano ammettersi, intimò loro che, se non veniva Giugurta in persona a rimettere il suo regno e se stesso al Senato, i di lui Legati fra dieci giorni d'Italia sgombrassero. Ricevuto essi un tal decreto dal Console, senza alcun frutto ripartono. Calpurnio intanto apparecchiava l'esercito, scelti per compagni all'impresa molti nobili faziosi e autorevoli, sotto l'ombra de' quali potesse egli velare le proprie mancanze: tra essi, quello Scauro, della cui indole e andamenti di sopra parlai. Erano molte doti in Calpurnio e del corpo e dell'animo: alla fatica indurito; pronto d'ingegno; provido quanto bastasse; non inesperto di guerra; ne' perigli fortissimo; contro le insidie avvertito: ma tutte inceppava queste virtù l'avarizia. Le legioni sfilarono per Reggio in Sicilia, quindi nell'Affrica. Calpurnio ben provveduto di tutto, da prima entrò vivamente in Numidia, fece molti prigionieri, ed espugnò alcune città.

XXIX.

Ma Giugurta avendolo per ambasciatori tentato, e fattegli ingrandire le difficoltà della guerra intrapresa, quel venale animo facilmente all'oro piegavasi. Compagno, ministro, e consigliero egli eleggevasi Scauro: il quale, benchè da principio, quasi solo incorrotto, fieramente il Re assalisse, vinto pure dalla immensità del denaro, diede poi, come gli altri, le spalle al retto ed all' onesto. Giugurta voleva da prima soltanto indugiare la guerra, sperando tuttavia alcuna cosa ottenere da Roma, o col danaro o cogli amici. Ma quando seppe che Scauro era compro, rinacque in lui la speranza di pace; e con entrambi volle trattare in persona. Il Console intanto manda Sestio Questore, quasi per ostaggio in Vaga, città di Giugurta; sotto velo di estrarne grani da lui apertamente richiesti ai Legati del Re, durante l'armistizio, su la speranza che egli s'arrendesse. Venne dunque Giugurta nel campo Romano, come aveva prefisso; ed in pieno

consiglio brevemente parlò delle imputazioni addossategli, e del suo arrendersi a Roma. Del rimanente in segreto con Calpurnio e Scauro trattò. Tennesi il giorno dopo un consiglio così alla rinfusa, per accettare la resa di Giugurta ai seguenti patti: Ch'egli darebbe trenta elefanti, infinito bestiame e cavalli, con alcun poco d'argento. Il che tutto consegnato al Questore, il Console Calpurnio affrettossi ver Roma, per averne la ratificazione dai magistrati. Intanto fra noi e i Numidi rimaneva sospesa ogni guerra.

XXX.

Ma divolgato in Roma a quai patti, bisbigliavasi per ogni trivio da tutti i ceti su l'operare del Console. I di lui andamenti odiosissimo rendevanlo al popolo; nè ancora sapevasi, se approverebbero i Padri le sue infamità o se fossero per annullarle. Il credito grande di Scauro,consigliere patente di Calpurnio, dal retto sentiero sommamente distoglieali. Ma Cajo Memmio, noto pel suo libero ingegno e per l'astio contro la patrizia tirannide, non tralasciava, fra le ambági e gl'indugj del Senato, di esortare in ringhiera il popolo alla vendetta, rammentandogli la libertà e la Repubblica, molti superbi e crudeli esempj adducendo de' nobili, e contr'essi a più potere attizzando lo sdegno della plebe. Era in que' tempi chiarissima ed efficace la eloquenza di Memmio: quindi, delle sue tante orazioni mi parve d'inserirne una qui; e sovra tutte questa trascelgo da lui pronunziata al popolo, tornato Calpurnio.

XXXI.

« Molte ragioni mi allontanerebbero da voi, o Romani, se in « me l'amor del ben pubblico non prevalesse; le possenti fa- « zioni, la sovèrchia vostra sofferenza, il silenzio delle leggi, e « massimamente l'essere omai l'innocenza più perigliosa assai « che onorifica. Per voi arrossisco nel rammentarvi, come da ben « quindici anni il ludibrio voi siate di pochi superbi; di qual « nefanda morte perissero i difensori vostri, invendicati finora; « ed a qual segno infingardìti vi siate ed avviliti voi stessi; voi, « che per essere dai nemici vostri a pessimo partito ridotti, non « vi destate perciò; voi tuttavia atterriti dagli altri, mentre « d'esser tremendi si aspetta a voi soli. Con tutto ciò, ben io, « bastante petto mi sento da oppormi alla prepotenza dei no- « bili. Io certamente quella libertà tenterò di adoprare a me

« da' miei padri trasmessa: ma, che il mio tentar non sia in-
« darno, sta in voi, o Romani. Nè vi esorto già io a vendi-
« care, come un dì i vostri avi, le ingiurie con l'armi: non qui
« la forza v'è d'uopo nè il segregarvi sul monte: lasciate sotto la
« lor propria gravezza precipitare costoro. Ucciso Tiberio Gracco
« con taccia di aspirare all'impero, fu quindi assai martoriata
« la plebe: uccisi poi Cajo Gracco e Marco Fulvio, molti de'
« vostri furono miseramente in carcere trucidati. Ed a ciascuna
« di quelle stragi, le leggi no, bensì dei patrizj il capriccio diè
« fine. Ma concedasi pure, che il restituire alla plebe i suoi
« dritti, preludio di tirannide fosse; legalmente adoprata si re-
« puti ogni vendetta, poichè senza spargere romano sangue
« niuna eseguirsene potea. Con tacita indignazione negli scorsi
« anni voi tolleraste che pochi nobili si dividessero l'erario; che i
« Re alleati, ed i liberi popoli fossero lor tributarj; che appo
« essi ad un tempo le più illustri cariche ed infinite ricchezze
« si accumulassero: ed in premio poi dell'impunità a sì fatti
« delitti accordata, le leggi pur anco, il decoro, la maestà del
« popolo di Roma, le umane e le divine cose, venderono essi al
« nemico. Nè son da rimorso costoro, nè da vergogna trafitti;
« ma tutto dì vi passeggiano innanzi, fastosi pe' lor sacerdozj,
« Consolati, e trionfi; quasi che non rapiti, ma in premio ed
« onore gli avessero legittimamente acquistati. I compri schiavi
« mal soffrono dal loro signore gl'ingiusti comandi: voi, nati
« all'impero, o Romani, di buon grado la servitù sopportate?
« e quali, quai sono codesti vostri tiranni? i più scellerati uo-
« mini, insanguinati, malvagj, e superbi; trafficatori della fede,
« del decoro, della pietà, di quanto havvi in somma e di diso-
« nesto e di onesto. Qual si fa scudo de' trucidati Tribuni; qual,
« degli ingiustamente martoriati cittadini; molti, dell'aver fatta
« di voi stessi ampia strage. Così, quanto più pessimi, tanto si-
« curi più vivono; e il timore ai delitti compagno, da' rei loro
« cuori traspiantano nella dappocaggine vostra: talmente fra
« loro accomunati e ristretti, che bramano tutti ed odiano e te-
« mono le cose stessissime: il che tra' buoni suol d'amicizia
« esser pegno, di turbolenza tra' rei. Che se avvampaste voi
« altrettanto di libertà, quanto di tirannide essi, nè la Repub-
« blica al certo sarebbe, siccom'è, devastata; nè i benefizî vostri
« agli audacissimi uomini, ma agli ottimi toccherebbero. Due
« volte i vostri avi si ritiravano armati su l'Aventino, per assi-
« curar con le leggi la loro maestà: e per quella libertà da essi
« trasmessavi, non fareste voi ora ogni sforzo? e tanto più
« fiero, quanto è maggior vergogna d'assai il perdere l'acqui-
« stato, che il non l'avere posseduto pur mai. Dirammi taluno:
« Or che pronunzi tu dunque? I traditori che ci han venduti al

« nimico, puniscansi; non colla forza dell'armi, che a voi più « sconverrebbesi il farlo, che ad essi il patirlo; ma processan- « doli, e valendosi delle deposizioni dello stesso Giugurta, il « quale se veramente s'è arreso, sarà all'obbedirvi disposto: ma « ov'egli nol fosse, voi quindi arguirete qual dedizione sia questa « e qual pace, da cui la intera impunità de' suoi misfatti ne ri- « donda a Giugurta; sterminate ricchezze, ad alcuni potenti; « alla Repubblica, danno e disdoro. Si puniscano, dico; se pure « della loro tirannide sazj abbastanza voi siete; e se a voi, più « di questi non piaccion que' tempi, ove leggi, diritti, magi- « strature, guerra, pace, umane e divine cose, in mano dei pochi « trovavansi; mentre voi stessi (cioè il Romano Popolo) invin- « cibili dagli esteri nemici, e signori del mondo, ascrivevate in « Roma a guadagno la vita. E la vita pur sola: perchè qual di « voi ricusare il servaggio attentavasi? Ed io, benchè turpis- « sima cosa reputi il tollerare impuniti gli oltraggi, io pur sof- « frirei che a quegli scelleratissimi uomini voi perdonaste, come « a cittadini, se in vostro danno non ricadesse il perdono. Nè « a que' superbi basta la impunità de' passati misfatti, se per « l'avvenire il poter non si usurpano di rinnovarli: nè voi in « pace vi rimarrete giammai, vedendovi o al servire costretti, o « al combattere per riaver libertà. Qual fede oramai, qual più « concordia sperate? Signoreggiar voglion essi; voi, liberi vi- « vere; essi oltraggiare, voi non soffrire: e voglion nemici per- « fino reputar gli alleati, ed alleati i nemici. Che più? fra dispa- « reri cotanti, puossi in appresso mai pace, puossi amicizia « sperare? Io vi consiglio perciò a non lasciare le scelleraggini « loro impunite. Nè oggi dell'erario spogliato, nè delle ricchezze « agli amici stessi rapite si tratta; cose in vero gravissime, ma, « stante la pessima assuefazione, un nulla oramai reputate. Ma « l'autorità del Senato ad un acerbissimo nemico venduta; l'im- « perio vostro tradito; fattosi in casa ed in campo della intera « Repubblica traffico: sì fatti delitti non ricercati e impuniti, qual « partito ci resta se non se di obbedire alla scelleratezza di chi » commettevali? Che il commettere impunemente ogni eccesso, « quest'è l'esser Re veramente. Ma io non vi esorto, o Quiriti, « a malignamente allegrarvi delle colpe dei cittadini vostri; vi « dico bensì, che perdonando ai cattivi, corromperete anco i « buoni. Ed aggiungovi, che nelle pubbliche cose, più delle colpe « che dei benefizj convien ricordarsi. I buoni, negletti, possono, « è vero, divenire al ben oprare più tardi; ma pessimi, i rei. « Finalmente là dove non vi sarà chi mal faccia, rade volte in « pericolo starà la Repubblica ».

XXXII.

Con tali, o simili, detti, Cajo Memmio otteneva al fine dal popolo, che Lucio Cassio allora Pretore venisse inviato a Giugurta, per condurlo su la pubblica fede in Roma: essendo la testimonianza del Re il più spedito mezzo per convincere Scauro e i tanti altri accusati di peculato. Frattanto, quelli a cui da Calpurnio era stato affidato in Numidia l'esercito, emuli del lor capitano, sozze ed infami opere commetteano a gara. Chi, per danari, restituiva a Giugurta i tolti elefanti, chi i disertori; altri se ne andavan predando gli amici di Roma: cotanto ammorbati i loro animi avea la pestilente avarizia. Ma, prevalendo in Roma la facondia di Memmio, il Pretor Lucio Cassio, a dispetto de' patrizj tutti, fa vela verso l'Affrica. Giuntovi, egli risolve a stento Giugurta, titubante e per la sua reità diffidente, ad arrendersi davvero al popol Romano, ed a sperimentarne anzi la pietà che la forza. Cassio, oltre alla pubblica, impegnava pur anche la privata sua fede, ch' egli non tenea punto minore: tanta era in que' tempi di Cassio la fama.

XXXIII.

Giugurta dunque, contro al regio decoro, veniva con ristrettissima corte in Roma condotto da Cassio. Quivi egli, già per natura audacissimo, e vieppiù incoraggito dai fautori tutti delle sue iniquità, con molto danaro soldavasi la impudenza di Cajo Bebbio Tribuno, per farsene scudo contra le leggi e gli oltraggi. Ma Memmio arringava la plebe, insuperbita assai contro al Re: chi lo voleva in catene, chi giustiziato volevalo, ov'egli non rivelasse i suoi complici. Onde Memmio, più alla maestà di Roma che al popolare sdegno mirando, di placarlo ingegnavasi e di raddolcirlo, affermando che mai non infrangerebbe egli la pubblica fede. Fatto finalmente silenzio, comparve Giugurta a cui Memmio disse: « Roma e la Numidia essere testimonj de' suoi « delitti: nell'una trucidati il padre e i fratelli; comprati nel- « l'altra i sostegni e ministri alle sue crudeltà: al popolo Romano « il tutto esser noto. Nondimeno, poterlo egli stesso più mani- « festamente chiarir d'ogni cosa. Ove schiettamente ciò faccia, « speri egli non poco nella fede e clemenza del popolo Romano; « ove al tacere si ostini, pensi che egli, senza salvare i suoi com- « plici, le sue speranze rovinerà con se stesso. »

XXXIV.

Taciutosi Memmio, fu intimato a Giugurta di rispondere. Ma Cajo Bebbio Tribuno, che gli s'era, come già dissi, venduto, gli intimò di tacere. E benchè la moltitudine spettatrice ferocemente infiammata, con torvi sguardi, schiamazzi, tumultuosi ondeggiamenti ed altri manifesti e terribili indizj di sdegno, il Re minacciasse, vinse nondimeno la impudenza di Bebbio. Onde il popolo schernito abbandonò il Foro. Quindi Giugurta, Calpurnio, ed i rimanenti in quella causa intricati, maggiormente s'inanimirono.

XXXV.

Trovavasi allora in Roma un Numida chiamato Massiva, di Gulussa figlio, di Massinissa nipote. Questi, per essere stato nelle guerre civili contrario a Giugurta, arresasi Cirta, e ucciso Aderbale, sottratto dall'Affrica s'era. Spurio Albino, Console eletto con Quinto Minucio Rufo per succedere poi a Calpurnio, venne persuadendo a costui di valersi de' suoi natali, d'incalzare la reità di Giugurta facendolo abborrire dal pubblico e tremar per se stesso; e inoltre di chiedere al Senato il trono della Numidia per se. Spurio, ansioso di guerreggiar come Console, intorbidare anzi che acquetare le cose, studiavasi. Aveva egli sortito la Numidia, Minucio la Macedonia. Incominciò Massiva i raggiri. Nè Giugurta abbastanza affidavasi negli amici, inoperosi vedendoli; qual per rimorso, qual per la pessima fama, e qual per timore. Egli quindi a Bomilcare suo congiunto e fidissimo impone di tendere a Massiva quelle stesse insidie, con cui già oppressi ne aveva tanti altri: e che, se occulte non giovano, a qualunque costo lo uccida. Tosto obbedisce Bomilcare; e fatti spiare da gente usa a cotali iniquità gli andamenti di Massiva, le opportunità di luogo e di tempo aspettava. Trovatele, da uno dei manigoldi appostati Massiva apertamente quasi assalito, fu morto: ma il troppo temerario sgherro vien preso, e ad istanza di molti, principalmente d'Albino Console, egli discopre la trama. Troppo era reo Bomilcare, perchè salvarlo potesse il diritto delle genti, sotto la cui pubblica fede venuto era in Roma. Giugurta nondimeno, benchè manifesto autore di tanta iniquità, non si astenne mai dal difenderlo impudentemente, se non quando si avvide non potersi un tale delitto nè con danaro nè con seduzioni ricomprare. Egli avea dato cinquanta de' suoi per ostaggi; ma più allora al suo utile che

agli ostaggi pensando, fece occultamente fuggire Bomilcare in Numidia; temendo a ragione, che giustiziato costui, gli altri suoi sudditi dubiterebbero oramai di obbedirlo. Giugurta stesso, impostogli dal Senato di sgombrar dall'Italia, seguitò da presso Bomilcare. Dicesi, che uscito di Roma, più volte indietro a mirarla tacitamente rivoltosi, prorompesse finalmente in tal grido: « O venalissima città, ben sarebbe la tua distruzione matura, « ove il comprator tu trovassi ».

XXXVI.

Rinnovatasi in tal modo la guerra, Albino sollecitamente naviga verso l'Affrica con danari, armi, vettovaglie, e quanto a soldati abbisognasi. Sperava egli prima de' comizj, che già avvicinavansi, o coll'armi od a patti o comunque, dar fine alla guerra. Giugurta all'incontro, tempo a tempo aggiungeva, protraendo, pretestando, indugiando: or prometteva di arrendersi, or diffidenza fingea; incalzato, parea voler cedere; ottenuto appena respiro, per ridestare fiducia ne' suoi, incalzava egli stesso i Romani: così nè pace nè guerra facendo col Console, a bada tenevalo. Fu chi credette, essere Albino d'accordo col Re; parendo egli, più per malizia che per lentezza, protrarre una guerra sì caldamente intrapresa. Appressavansi fra questi indugj i comizj: onde Albino, lasciato Aulo suo fratello Vicepretore nel campo, andossene in Roma.

XXXVII.

In orribile scompiglio trovavasi allora la città, pe' sediziosi Tribuni. Due d'essi, Publio Lucullo, e Lucio Annio, malgrado i colleghi, volevano a forza rimanere nel Tribunato: dissensione, che da un anno impediva i comizj. Aulo, rimasto, come dissi, Vicepretore in Numidia, sperò in questo frattempo o di finir la guerra, o coll'atterrire Giugurta coll'armi, di estrarne danari. Perciò, di Gennaio, da' quartieri d'inverno trae in campo i soldati; quindi, con larghi giri a cagione dei guasti cammini, perviene a Sutul, borgo in cui serbavasi il regio tesoro. Su l'erta d'uno scosceso monte, circondato da un muro stava Sutul: e il piano che vi conduceva, per le gran pioggie invernali era fatto palude. Con tutto ciò, malgrado l'asprezza della stagione e del luogo, Aulo, o per finzione a fine d'intimorire il Re, o acciecato dall'avidità del tesoro, vi pone il vallo; e stromenti d'assedio, e quanto a tal impresa richiedeasi, a fretta prepara.

XXXVIII.

Conobbe tosto Giugurta la vanitosa imperizia del Legato. Perciò destramente si dà a secondar la sua insania; ora supplichevoli messi gli va inviando, ora si finge atterrito; e, quasi fuggiasco, per boschi e deserti travia il suo esercito. Aulo, insperanzito che Giugurta gli si possa arrendere, a poco a poco vien tratto da Sutul nelle più interne parti del regno; lasciandovisi Giugurta, come se cedesse, inseguire: così i suoi iniqui disegni ottimamente velava. Astuti ministri frattanto, e dì e notte nell'esercito nostro per lui si adopravano: tentati e corrotti più centurioni e capitani, gli uni prometteano disertare, gli altri ad un cenno convenuto sfornire di gente i lor posti. Disposte in in tal modo le cose, Giugurta improvvisamente di notte assaliva con molti Numidi il campo Romano. Dall'inaspettato tumulto sopraffatti i soldati, altri all'armi correvano, altri a celarsi; alcuni riordinavano i vili: ma tutti trepidi stavansi. Per ogni parte nemici: di densi nuvoli ottenebrata la notte: incalzante il pericolo; dubbio, se più il fuggire o il restare sia scampo. Fra quei traditori frattanto, ch' io dissi essere stati comprati dal Re, una coorte di Liguri, e due squadre di Traci, ed alcuni legionarj, passavano ad esso. Ed un primo centurione della terza legione apriva per la trincea a lui affidata il varco ai Numidi, che quinci nel nostro campo proruppero. Fuggono vergognosamente i Romani; e molti, gittate le armi, occupano un'altura vicina. Le tenebre, e il darsi i nemici al predare, scemarono loro i frutti della vittoria. Al raggiornare, Giugurta abboccatosi con Aulo, gli espose: « Lui e il suo esercito esser quivi « rinchiusi, e stare in sua mano lo spegnerli o con la fame o « col ferro. Ma nondimeno, memore egli pur sempre delle umane « vicende, ove Aulo seco patteggi, lascierebbeli andar sani e salvi, « fattili prima passar sotto il giogo: purchè fra dieci dì la Nu- « midia sgrombrassero. » Grave ed infame era il partito: ma, prevalendo pure il timor della morte, la obbrobriosa pace, come al Re piacque, accettarono.

XXXIX.

Pervenutane in Roma la nuova, di tristezza e terrore tutta riempivasi: chi deplorava la gloria dell'impero macchiata; chi, delle vicende militari imperito, temeva per la libertà stessa di Roma. Ma tutti, e maggiormente quelli già in guerra illustra-

tisi, infierivan contr'Aulo, il quale benchè armato, col disonore pria che con la forza procacciato si era lo scampo. Quindi il Console Albino, della fraterna infamia temendo e per se stesso e per Roma, faceva opinare il Senato intorno alla pattuita pace; ed affrettavasi intanto di arruolar nuova gente per rifornire lo sconfitto esercito; inscrivendovi ajuti dagli alleati, e dai Latini; e di ogni mezzo in somma valendosi. Il Senato (come ben dovea) decreta: Che senza ordine suo e del popolo, non si erano potuti fermare validi patti. Ma Albino, venendogli impedito dai Tribuni del popolo di seco trarre nell'Affrica le nuove milizie, pochi giorni dopo senz'esse vi andava. L'esercito, secondo i patti, fuori della Numidia svernava. Giuntovi il Console, benchè d'inseguir Giugurta, e di ammendare l'obbrobriosa fraterna bruttura avvampasse, visitato ch'egli ebbe i soldati, e trovatili non solo fuggiaschi ma licenziosi, da ogni imperio disciolti e corrotti, fu da tali circostanze sforzato a non muoversi.

XL.

In Roma frattanto Cajo Mamilio Limetano, Tribuno della plebe, proponeva in ringhiera di informar contro quelli, che aveano consigliato Giugurta a sprezzare gli ordini del Senato; contro quelli, che in ambascerie o comandi s'eran lasciati corrompere; contro quelli, che i presi elefanti e disertori aveano al nemico venduti; contro quanti finalmente aveano con esso o in pace o in guerra patteggiato. A tal proposta, chi per mala coscienza, chi dalla discordia delle parti temendo pericoli; niuno potendo però, senza mostrarsi di tali misfatti complice o approvatore, apertamente resistere; sordamente per bocca d'amici, e massime di Latini ed Italici alleati, faceano degli ostacoli insorgere. Ma la plebe, incredibile a dirsi quanto inasprita, quanto ostinata per la proposta del Tribuno, ordinò, decretò, volle a forza che si ammettesse la informazione; più per odio dei nobili, ai quali riuscirebbe funesta, che per amore della Repubblica: tanta era del parteggiar la ferocia. Tremanti tutti si stavano, e massimamente i colpevoli: Scauro fra questi, che come sopra accennai era stato Legato di Calpurnio, fra la gioia della plebe e la fuga de' suoi non ismarritosi perciò di coraggio, sapendo tre inquisitori da Mamilio richiedersi per l'intentato processo, facevasi egli eleggere l'uno dei tre. Quest'accusa riuscì clamorosa violenta ed asprissima; traendo allora la plebe, ad esempio anch'essa dei nobili, insolenza ed audacia dai prosperi eventi.

XLI.

Questa pessima usanza di dividersi i Romani in popolare e senatoria fazione, e quanti vizj doveva tal dissensione produrre, nati erano pochi anni prima e dall'ozio e dall'abbondanza di quelle cose, che prime reputan gli uomini. Finchè Cartagine stette, il popolo e il Senato placidamente e con moderazione reggevano insieme la Repubblica: nè di gloria nè di dominio erasi fra' cittadini intromessa la gara, tenendoli il terror dei nemici nel loro dovere ristretti. Cessato quel salubre timore, sottentrarono nelle menti la corruzione e la superbia, usate seguaci della prosperità. Così quell'ozio che ne' travagli aveano bramato, riusciva loro, ottenutolo, più aspro ed acerbo. I nobili la lor dignità, i plebei la lor libertà in signoria trasmutando, ciascuno per se diessi a trarre, a rapire, a straziare: e fra le cozzanti parti la Repubblica tolta nel mezzo, crudelmente fu lacerata. Ma i nobili, fra loro più uniti, assai prevalevano: sconnessa e dispersa la plebe, di minor forza mostravasi. Stavano in mano di pochi la guerra, il governo, l'erario, le provincie, le glorie e i trionfi. Il popolo sotto l'armi e l'indigenza oppressissimo sempre, vedeva le guerriere prede fra i capitani divise e rapite. I padri o figli di soldati, se alcuna delle lor possessioni trovavasi confinare con qualche potente, ne rimaneano spogliati. La prepotenza così e l'avarizia, senza nè misura nè modo, tutto cominciarono ad invadere, violar, devastare; nulla rispettando di sacro, finchè per se stessa crollò la corrotta repubblica. Perocchè appena alcuni de' nobili la vera gloria alla prepotenza anteposero, turbatasi tosto e sconvoltasi la città, quasi fatal terremoto, le civili discordie scoppiarono.

XLII.

Tiberio, e Cajo Gracco, i di cui maggiori nelle guerre Puniche ed altre avevano l'imperio di Roma non poco allargato, primi attentaronsi di chiamare il popolo a libertà; le scelleraggini de' suoi pochi oppressori manifestandogli. Colpevoli i nobili, e perciò risentiti, andavano opponendo ai maneggi de' Gracchi, or gli alleati, ora i Latini, e talvolta anco i cavalieri Romani, che insperanziti di ottenere nobiltà, staccati si erano dalla plebe. Da prima facevano trucidare Tiberio Gracco, Tribuno della plebe; quindi a pochi anni Cajo, che, insieme con Marco Fulvio Flacco, preposto era, Triumviro, alle colonie da stabilirsi.

I Gracchi per certo smoderatamente aveano bramato aver palma dell'abbattuta nobiltà: ma da anteporsi si è l'esser vinto dai giusti mezzi, all'essere per via degli iniqui vincitore. Quindi i nobili abusando di tal vittoria, molti degli avversarj loro coll'esiglio, molti col ferro ne spensero: dal che in appresso più assai temuti che potenti riuscirono. Il che fu spesso rovina delle maggiori città, ogniqualvolta i cittadini ad ogni costo soggiogarsi volendo l'un l'altro, incrudelirono poscia coi vinti. Ma se minutamente, secondo l'importanza del fatto, io volessi discorrere dell'animosità delle parti, e di tutti i costumi di Roma, il tempo, anzi che le parole, meno verrebbemi. Perciò al soggetto ritorno.

XLIII.

Dopo la pace d'Aulo, e la turpe fuga del nostro esercito, Quinto Metello e Marco Silano Consoli eletti, essendosi divise le provincie, toccata era la Numidia a Metello, prod'uomo, e benchè non fautore del popolo, di fama nondimeno incorrotta appo tutti. Questi, appena entrato in dignità, alla guerra, solo incarico ch'egli non dividea col collega, l'animo intero rivolse. Quindi a ragion diffidando del vecchio esercito, davasi ad arruolar nuova gente; da ogni parte aiuti raccogliere; armi, saette, cavalli, ed ogni bellico stromento apprestare; e vettovaglie ampiamente; e quanto in somma in guerra varia e lontana abbisognare solea. Concorrevano a gara nei di lui disegni, l'autorità del Senato, gli alleati, e i Latini, gli esteri Re, e Roma tutta; sforzandosi di contribuire volontariamente con quanti ajuti potevano. Ogni cosa dunque a suo piacere allestita, partivasi il Console per la Numidia: sperando i cittadini moltissimo sì nel sapere che nel di lui incorruttibile animo; virtù, agli avari suoi antecessori ignota del tutto; e perciò nella Numidia le forze nostre affievolite si erano, e le nemiche accresciutesi.

XLIV.

Giunto Metello nell'Affrica, da Spurio Albino proconsole gli viene consegnato l'esercito; imbelle, infingardo, inetto a fatiche e pericoli; in parole più prode che in fatti; degli alleati predatore, de' nimici preda egli stesso; indisciplinato e sfacciato. Cotali soldati assai più angustiavano il nuovo capitano coi loro disordini, che l'ajutassero o insperanzissero col numero loro.

Quindi Metello, benchè la dilazion de' comizj gli avesse abbreviata la campagna, ed i cittadini gli paressero impazientemente aspettarne l'evento, riassumer non volle la guerra, se prima ricostretti i soldati non avea nell'antica disciplina. Perciocchè Albino avvilitosi per la sconfitta del fratello Aulo e dell'esercito suo, aveva stabilito di non uscire della nostra provincia; e per quanto in quella state ancor comandò, sempre tenne i soldati attendati nel campo, non lo cambiando se non se costretto dal fetore o dalla mancanza di pascoli. Ma poco era militare quel campo: non da notturne guardie custodito; lecito a chiunque di abbandonar le insegne; saccardi ai soldati frammisti; dì e notte vaganti; sparpigliati per tutto, ora per devastare i campi, ora per espugnare le ville, e a forza presi menarne e servi e bestiami; quindi le rapine loro co' mercadanti scambiare in esteri vini o in altre simili ghiottonerie; vendere inoltre il grano ad essi distribuito, per poi il loro pane di giorno in giorno comprarsi. Che più? quanti obbrobrj all'ozio e alla dissolutezza si accoppiano, tutti, oltre ogni dire ed immaginare, in quel turpe esercito ritrovavansi.

XLV.

Ma nel superar questi ostacoli non si mostrò meno grande e men savio Metello, che nel far viva guerra; così ben rattemprare sepp'egli con le lusinghe il rigore. Principiò con gli editti contro ai fomenti dell'ozio: inibito il vendersi nel campo pane e vivande; ai saccardi l'accompagnarsi coll'esercito; ai semplici soldati il trarsi dietro nè cavallo nè servo. Al rimanente, con destrezza provvisto: per vie da traverso muovere giornalmente l'esercito; quindi, quasi sovrastasse il nemico, il campo vallare, e affossarlo; le spesse ascolte posatevi, visitar co' Legati egli stesso; nelle marcie, ora in testa, or in coda, or nel centro mostrarsi; affinchè ciascuno alle sue file restasse, affinchè ben accompagnate s'inoltrassero le insegne, e ciascun l'armi sue e il suo vitto portasse. Così, antivenendo più che castigando i disordini, riagguerriva egli in breve l'esercito.

XLVI.

Da Giugurta saputosi l'operar di Metello, e già in Roma accertatosi che incorruttibile egli era, cominciò a diffidare de' proprj successi, e quindi forzato si vide ad arrendersi davvero. Fece per suoi ambasciatori richiedere al Console grazia per se e

pe' suoi figli, il rimanente abbandonando a' Romani. Ma Metello, che per prova conosceva Giugurta, e quanto infida, volubile, e cupida fosse di novità la gente Numida, presi ad uno ad uno gli ambasciatori in disparte, che non troppo ritrosi a' suoi tentativi pareangli, con larghe promesse li trae a dargli nelle mani Giugurta; vivo, se puossi; se no, trucidato. In pubblico poi diede loro non dispiacevol risposta; imponendo, la riferissero al Re. Indi a poco, Metello con l'esercito volonteroso e inferocito contro al nemico entrò in Numidia. Non trovò egli quivi aspetto di guerra; ma pieni di gente i tugurj, agricoltori e bestiami pe' campi; ed i regj ministri, che dalle città e borghi gli si faceano innanzi, offerivangli chi vettovaglie, chi carriaggi; e tutti in somma ad obbedirlo disposti mostravansi. Con tutto ciò non progrediva Metello con minore cautela, che se stato vi fosse in armi il nemico. In ordinanza schierata inoltravasi; vanguardie da ogni parte premettea; imposture stimando questi atti di sommissione, e zimbello ad insidie. Veniva egli dunque fra i primi, con l'eletta dei frombolatori ed arcieri, e colle coorti armate alla leggiera: alla retroguardia vegliava colla cavalleria Cajo Mario Legato. Muniti avea ambo i fianchi co' cavalli ausiliarj, comandati dai tribuni legionarj e dai prefetti delle coorti: frammistovi assai fanti leggieri, per respingere, da qualunque parte accostata si fosse, la cavalleria nemica. Tanta era in Giugurta e la perizia de' luoghi e la militar virtù e l'astuzia, che dubbio rimaneva se più nuocesse l'averlo vicino o lontano, amico o nemico.

XLVII.

Presso alla strada da Metello tenuta, era un borgo chiamato Vaga; piazza di commercio delle più celebri di tutta Numidia. Molti Italici in essa stanziati vi trafficavano. Il Console, per far prova, posevi guarnigione benchè non lo esigesse il luogo aperto, e comandò che se gli somministrasse grano e quanto era necessario alla guerra: pensando, che i molti negozianti e le radunate vettovaglie sarebbero naturalmente sostegno alle meditate sue imprese. Giugurta frattanto caldamente pel mezzo di nuovi Legati supplicava per la pace, tutto offerendo a Metello, salva la vita sua e de' figli. Ma quanti mandavane, altrettanti Metello a guisa dei primi ne seduceva, e traditori poi rimandavaglieli: nè la richiesta pace negandogli, nè raffermandola, l'esito de' promessi tradimenti aspettava frattanto.

XLVIII.

Vedendo Giugurta, che ai detti del Console mal rispondevano i fatti, conobbesi preso ne' proprj suoi lacci; tenendolo Metello a bada col vano nome di pace, ed asprissima guerra in effetto facendogli. Ribellatagli una importante città; noto ai nemici il terreno; sedotti i suoi sudditi; ogni cosa in somma costringendolo di venirne a giornata, vi si risolve. Esplorato dunque il cammino del nemico, dalla opportunità del luogo speranza di vincere trae. Ingrossatosi di quante maggiori forze può riunire, per occulti sentieri all'esercito di Metello intercide la strada. Un fiume chiamato Mutul in quella parte di Numidia già posseduta da Aderbale, dal Mezzogiorno al Settentrione trascorre. Lungi da esso circa venti miglia, s'innalza una catena parallela di monti, per natura e per mancanza di coltura deserti. Corre tra i monti ed il fiume un piano vastissimo, anch'esso deserto, fuorchè in riva del fiume, dove alcuni arbusti somministrano ombra a gregge e pastori. Dal mezzo quasi dei monti, dispiccasi e nel piano si inoltra un altissimo colle, di olivastri vestito e di mirti, e d'altri prodotti di terra arenosa ed arsiccia.

XLIX.

In quel colle, che intersecava appunto il cammino di Metello, ristette Giugurta, in lunga e sottile schiera ordinandovisi. Agli elefanti, e a parte della fanteria prepose Bomilcare, ammaestratolo di quanto dovesse operare. Egli, co' cavalli tutti e la scelta dei fanti, stringevasi al monte. Quindi ad una ad una ogni squadra e centuria trascorrendo, esorta e scongiura i soldati: « Ad esser memori della lor prisca virtù, e lui e il suo regno « dalla Romana ingordigia sottrarre. Apprestarsi essi a combat- « tere quei nemici medesimi già vinti poc'anzi, e sotto il giogo « mandati: cangiato a quelli il capitano, e non l'animo. Aver « egli a tutto provvisto, in quanto a duce si aspetta; procac- « ciata loro la superiorità del luogo; dispostili da potersi essi « azzuffare, preparati con isprovvisti, molti con pochi, agguerriti « contro inesperti. Pronti dunque ed intenti al primo cenno si stes- « sero, per avventarsi ai Romani: sarebbe quel giorno, o d'ogni « fatica l'estremo e la conferma d'ogni vittoria, o di terribili « sciagure il principio. » Quindi ad uno ad uno, a quanti per militari imprese già distinti ne avea, rammentava i guadagnati

premj ed onori; e questi come esempj agli altri additava: secondo l'indole di ciascuno, qual con promesse, qual con minacce, qual con preghiere, quale altrimenti, tutti alla pugna infiammavali. Quando ecco Metello, ignaro dell'aguato nemico, dal monte discendeva coll'esercito. Posavano i Numidi, fanti e cavalli, infra virgulti, dalla cui picciolezza non affatto nascosti, male da lontano appariva quel che si fossero: avendo alla natura del luogo aggiunto i Numidi l'inganno di celar le bandiere. Metello, dubbio da prima su quell'ignoto spettacolo, conosciuto ben tosto l'aguato, fece alto. Quivi, cangiato l'ordine di battaglia, la destra più ai nemici vicina munisce di triplicati rinforzi; frombolatori ed arcieri alle centurie frammette, collocando su l'ale i cavalli. Poscia, secondo l'opportunità, brevemente esortati i soldati, l'esercito fronteggiante dal fianco fa scendere al piano.

L.

Ma immobili vedendo egli i Numidi non disgombrar punto il colle, temenza gli entrò che per essere la stagione caldissima, la penuria dell'acqua non gli disfacesse l'esercito. Ordinò pertanto a Rutilio luogotenente di procedere con leggiere coorti e parte de' cavalli, per impadronirsi del fiume, ed accamparvisi. Credea Metello, che a spesse riprese lo travaglierebbero i nemici di fianco, per impedirgli o ritardargli la via; e che di lor armi diffidando, tenterebbero piuttosto per sete e fatica di spegnerlo. Passo passo frattanto, come le circostanze e il luogo richiedeano, i Romani nel piano inoltravansi; Mario, alla retroguardia; Metello co' cavalli all'ala sinistra, che in quell'ordine di marcia ad essere fronte venivano. Giugurta, viste appena l'ultime file Romane aver oltrepassate le prime sue, da una banda di quasi due mila fanti fece occupare la cima pur dianzi da Metello sgombrata; affinchè se i Romani eran rotti, non trovassero poi quivi scampo e difesa. Quindi repentinamente fatto suonare a battaglia, gli assalta. I Numidi, parte tagliano a pezzi la retroguardia; parte di rompere tentano il destro fianco e il sinistro; feroci per ogni lato incalzando, ogni ordine scompigliano de' nostri. Quegli stessi Romani, che aveano colla maggior intrepidezza affrontato il nemico, sovraffatti ora da così strana pugna, e da lontano feriti, trovavansi nell'impossibilità di ferire i Numidi, e di azzuffarsi da presso. Se un loro stuolo stringevasi addosso ad uno stuol di Numidi, questi, da Giugurta addottrinati, non fitti ma spicciolati, chi qua chi là, dileguavansi. Così i Numidi, maggiori pur anche di numero, ove non riusciva loro d'impedire i Romani dall'incalzarli, disunivanli

prima, da tergo quindi e da' fianchi gl'inviluppavano: ovvero, se più acconcio stimavano il fuggirsene all'erta, i loro cavalli destri e snelli facilmente fra que' virgulti sguizzavano; i nostri, non usi a cotali aspri luoghi, tardamente inseguivanli.

LI.

Vario perciò era, e dubbioso, della pugna l'aspetto; compassionevole, ed orrido. I Romani disgiunti, alcuni cedevano, altri incalzavano; agli ordini e insegne nessuno badava; dovunque investito ciascuno trovavasi, facea quivi testa e respingeva il nemico. Armi, cavalli, e saette; Numidi e Romani; alla rinfusa tutto sossopra: nulla per consiglio, nulla per comando più si operava: ad arbitrio della sorte ogni cosa. E già buona parte del dì trapassata, incerto tuttavia l'evento pendeva. Finalmente, pel sommo calore e travaglio, illanguiditasi la mischia, vedendo Metello i Numidi meno incalzanti, a poco a poco le torme riordina, e con quattro legionarie coorti fa fronte ai fanti nemici, i più dei quali sulle alture omai stanchi posavansi. Metello allora esortava a vicenda e pregava i soldati: « A non si smar-« rire, a non lasciarsi da fuggiaschi nemici superare: nè campo « rimaner loro, nè asilo, se vinti: tutto omai stare nelle armi « sole riposto. » Ma, nè ozioso pur rimanevasi in quel frattempo Giugurta. D'ogni intorno scorreva; incoraggiva ciascuno; riappiccando con gente scelta la pugna; nulla intentato lasciando; i suoi soccorrendo; incalzando i vacillanti nemici; tenendo gl'intrepidi con l'armi lontani.

LII.

In tal guisa due eccellenti capitani, eguali in virtù non in forze, tra lor gareggiavano. Aveva Metello migliori i soldati, ma svantaggioso il luogo: a Giugurta null'altro che agguerrita gente mancava. Vedendo i Romani, che nè essi fuggire poteano, nè i nemici voleano combattere, essendo già quasi sera, secondo l'avuto comando, s'impadroniscono della sommità del colle. I Numidi allora, perduta l'altezza, son rotti, e fugati. Pochi vi periscono, salvatisi i più per la velocità dei cavalli, e per essere ignoto il paese ai Romani. Bomilcare intanto, che, come dissi, agli elefanti e a gran parte della fanteria era stato preposto da Giugurta, vedutosi oltrepassare da Rutilio, a poco a poco nel piano scendeva: e mentre il luogotenente affretta verso il fiume dov'era da Metello premesso, Bomilcare tacitamente, come

richiedeasi, schiera le sue genti, non trascurando di spiare ogni nemico andamento. Saputo poi, che Rutilio accampavasi con tutta pace; e donde Giugurta combattea con Metello raddoppiate udendo le grida, temè Bomilcare che Rutilio informato del pericolo de' suoi non li venisse a soccorrere. Per impedirgli la via aveva egli da prima in ristrette file ordinato il suo esercito, nel cui valore poco fidava: ma allora, riallargando le schiere, si avvia contro il campo di Rutilio.

LIII.

I Romani veggono all'improvviso alzarsi un grandissimo polverío; e da prima, pe' molti arboscelli, non discoprendone la cagione, lo credettero un turbine di vento: ma poi vedendolo durare e veleggiare ordinatamente contr'essi, accortisi di un progrediente esercito, si affrettano all'armi, e davanti al vallo, come impon loro Rutilio, si schierano. Avvvicinatisi poi, con alte strida si avventa l'un esercito all'altro. Fecero fronte i Numidi, finchè sperarono negli elefanti: ma per gl'intricati rami vedendoseli inutili, e fra lor disgregati oramai tolti in mezzo dai Romani, sen fuggono. Molti, gittate l'armi, dal colle, o dalle già sovrastanti tenebre ottennero sicuro scampo. Degli elefanti, quattro soli fur presi; quaranta gli uccisi. L'esercito di Rutilio, benchè rifinito dalla lunga marcia, dall'aver trincerato il campo, e dalla faticosa battaglia, allegravasi pure del felice successo. Ma vedendo oltre il dovere indugiare Metello co' suoi, Rutilio ben ordinato e guardingo, perchè le fraudi Numide non permetteano indisciplina nè trascuraggine, a riscontrar Metello venivasene. E già si appressavan fra loro, quando in piena notte oscurissima, credendosi per lo strepito a vicenda nemici, timore e scompiglio l'un l'altro si arrecano: talchè, se alcune vanguardie di cavalli non ischiarivano ad ambe le parti il sospetto, un deplorabile e sanguinoso errore per inavvertenza seguiva. Riconosciutisi dunque i due eserciti nostri, una repentina allegrezza s'innalza: i soldati l'un l'altro a nome lietamente si appellano: si raccontano l'un l'altro le lor forti imprese, al ciel sublimandole. Che tale è pur l'uomo: nelle vittorie, i codardi l'altrui gloria si usurpano; delle sconfitte l'infamia, anco ai valenti si aspetta.

LIV.

Quattro giorni stette Metello sul campo di battaglia, i feriti sollecitamente curando, i distinti combattitori militarmente regalando; e tutti poscia in ringhiera lodandoli, ringraziandoli, incoraggendoli: « A compiere con egual valore il rimanente, « ch'era il meno; a tollerare l'ultime fatiche, non per la vit- » toria, oramai già perfetta, ma per la preda. » Facea frattanto esplorare da' disertori e da altri, dove fosse Giugurta; qual disegno s'avesse; se pochi soldati serbasse, o un esercito; e se si tenesse per vinto. Erasi egli ricovrato in luoghi boscosi e scoscesi; e quivi stava adunando un esercito numerosissimo, ma di rozza gente, non agguerrita, e più atta alla marra che all'armi. A ciò costringevalo l'usanza de' Numidi, che tutti nella fuga abbandonano il Re, fuorchè le guardie reali: gli altri, ciascuno a sua voglia, si sbandano; il che a militare infamia fra loro non ascrivesi. Poichè Metello vide il Re ostinarsi, benchè sconfitto, alla guerra; e che maneggiarla conveniva ad arbitrio di lui; e che inoltre, non era vantaggio il combatterlo, maggior danno ai vincitori che a' vinti tornandone; non più con battaglie o scaramucce, ma in altro modo fermò di condur quella guerra. Egli pertanto i più ricchi luoghi della Numidia trascorre, guastando e predando; molte castella e borghi in fretta fortificati o sguarniti di truppe, pigliando e incendiando; i fanciulli uccidendo, e tutto abbandonando alla militar cupidigia. Tanto era quindi il terror fra i Numidi, che vettovaglie, ostaggi, e quanto bisognava a Metello, ciascuno affrettavasi di recargli in gran copia. Egli, dove occorreva, presidj lasciava. Queste spedizioni Giugurta assai più sgomentavano che le perdute battaglie, come quegli che uso a riporre la salvezza sua nel farsi inseguire, costretto or vedevasi ad inseguire; gli opportuni posti non avendo potuto difendere, doveva negli svantaggiosi combattere. Per necessità egli dunque si appiglia al partito che pareagli migliore. Al grosso dell'esercito ordina che in un dato luogo lo aspetti; ed egli con l'eletta de' cavalli si pone frattanto ad incalzare Metello. Di notte, per traviati sentieri, non sospettandone i Romani, repentinamente ne assalta uno stuolo. Sovrappresi questi in disordine, i più cadono inermi; molti ne son presi, nessuno interamente illeso ne scampa: ed i Numidi, pria che giungesse ai Romani soccorso dal campo, già s'erano, secondo l'avuto comando, ritratti nei prossimi colli.

LV.

Roma intanto festeggiava altamente le vittorie di Metello: il celebravano tutti, come colui che se e l'esercito suo governava all'antica; che gli ostacoli del luogo avea saputo superar col valore; impadronirsi del campo nemico; e Giugurta, cui la imperizia d'Aulo innalzava, costringere a cercar nella fuga e ne' boschi salvezza. Per questi felici avvenimenti decretava dunque il Senato ringraziamenti agli Dei: Roma, poc'anzi dubbia e sollecita dell'esito della guerra, tornavasi lieta: in luminosa fama saliva Metello. Egli pertanto vieppiù indefessamente ad allargar la vittoria in ogni modo affrettavasi, ma badando pur sempre a non dar campo al nemico di nuocergli; memore, che alla gloria tien dietro l'invidia. Quanto più celebre, tanto quindi più cauto e dubbioso, dopo le insidie di Giugurta, più non permetteva ai soldati di sbandarsi a predare: se di grano abbisognava o di strame, le coorti afforzate di cavalli faceano la scorta: conduceva dell'esercito parte egli stesso; Mario il rimanente: mandando più a fuoco che a sacco le nemiche contrade. In due luoghi diversi, ma l'un l'altro vicini, accampavansi: ove la forza era d'uopo, subito si univano; ma per ispandere più largo terrore e la fuga ampliare, separati si stavano. Giugurta di colle in colle andava inseguendoli, cercando opportunità di battaglia. Dove i nemici aspettavansi, i pascoli guastavansi e le fonti già per natura scarsissime. Or sopra Metello or sopra Mario appariva Giugurta: la retroguardia molestava, poi tosto all'alture ritraevasi: e di nuovo quindi ora questo minacciando ed or quello, nè a giornata veniva, nè ozioso si stava: ai Romani bensì ogni disegno rompeva.

LVI.

Vedendosi il Console con tanti inganni straziato l'esercito, senza speranza che il nemico accettasse battaglia, fermò di assalire Zama, ampia città, in guisa situata, che una chiave del regno estimavasi: credendo, che necessariamente costretto Giugurta a soccorrere gli assediati, egli lo impegnerebbe in tal modo a combattere. Ma, istrutto Giugurta di tal disegno dai disertori, a gran giornate antiviene Metello; i cittadini di Zama a ben difendersi esorta, afforzando il presidio con disertori Romani; gente, che non potendo addoppiare il tradimento oramai, mostravasi fra le regie truppe la più coraggiosa. Promette inoltre,

che giungerà egli coll'esercito in tempo per liberarli. Così ordinate le cose, per occultissime vie ripartiva. Ma, poco dopo, informato che Mario con alcune coorti era stato inviato per aver grani in Sicca, la prima città da lui ribellatasi dopo l'avuta sconfitta, Giugurta con cavalli scelti di notte vi si conduce; e trovando i Romani in procinto di uscire di Sicca, gli assalta. Grida ai Siccesi ad un tempo: « D'investir le coorti alle spalle: « la fortuna a sì chiara impresa favorevol mostrarsi: ove ciò « loro riesca, conserverà egli il regno, essi la libertà e sicurezza, « per sempre. » E se Mario, in fretta in fretta spingendo oltre le insegne, co' suoi non scagliavasi fuor delle porte, forse i Siccesi tutti, od i più, di bel nuovo cangiavan signore: cotanto volubili sono i Numidi. Ma i soldati di Giugurta, alquanto da lui spalleggiati, vistisi pure da forze eccedenti incalzare, con perdita di pochi sen fuggono.

LVII.

Pervenne Mario a Zama. Questa città giace in piano; più fortificata dall'arte che dalla natura; e ben provveduta allora d'armi, d'uomini, e d'ogni cosa opportuna. Metello dunque, secondo le circostanze ed il luogo, apparecchiatosi ad assalirla, cinge per ogni intorno d'armati le mura, ai luogotenenti assegnando lor posti, su cui vegliassero. Quindi dato il segno, s'innalzano per ogni parte clamorosissime grida a un tratto. Non s'inviliscono perciò gli assediati, ma in buon ordine, intrepidi il viso mostrando, la battaglia incominciasi. I Romani, ciascuno secondo ch'ei vale, a frombolar da lontano, a fuggire, a sottentrarsi l'un l'altro si danno: chi le radici scava del muro, chi con le scale lo assalta: ardendo tutti di venirne strettamente alle mani. I Numidi rotolano sassi su i più vicini; contro ai lontani scagliano pali, lanciotti, e fiaccole avvampanti di zolfo e di pece. Talchè neppure ai lontani il timore era scudo bastante, trovandosi molti feriti dai dardi con mano o con macchine a loro avventati. Così pe' codardi e pe' prodi era pari il pericolo, ma non già la gloria.

LVIII.

Mentre in tal modo sotto le mura di Zama combattesi, all'improvviso assalta con forte stuolo Giugurta gli alloggiamenti Romani, i di cui difensori sbadatamente stando, a tutt'altro che a pugna preparati, proruppe il Numida nel campo. Dal repen-

tino impeto attoniti i nostri, seguitando ciascuno la sua indole, i vili alla fuga, i coraggiosi all'armi han ricorso: ma i più vi rimangono feriti od uccisi. Di così gran moltitudine, soli quaranta memori del nome Romano, ristrettisi insieme, occupavano una piccola altura, da cui forza alcuna non valse a cacciarli. I dardi da lontano ricevuti, con meglio accertati colpi rilanciavan que' pochi su i molti: ma, se pugnando i Numidi più dappresso stringevanli, allora veramente la lor virtù lampeggiava, allora con indomabil valore il nemico trucidavano, rompevano, fugavano. Metello frattanto aspramente con gli assediati di Zama travagliandosi, si sente alle spalle un fragore di guerra; onde, voltato il cavallo, accorrere incontro si vede una turba di fuggitivi, che tosto essere de' suoi riconosce. Immediatamente la cavalleria tutta spedisce verso il campo Romano, e Cajo Mario colle coorti alleate, scongiurandolo col pianto su gli occhi, per la loro amistà, per la Repubblica, a non tollerare che si macchiasse la gloria di un esercito vincitore, a non lasciare impunita la temerità di Giugurta. Già Mario l'avuto comando eseguiva. Ma il Re, impedito dal vallo del campo in cui stavasi, vedendo i suoi Numidi quali frettolosi precipitarsene fuori, quali nelle anguste entrate affollandosi, ostacolo fare a lui stesso, dopo averne perduti assai, si ritrae in un luogo fortificato. Metello, interrotto dalla notte, fa rientrare nel campo l'esercito.

LIX.

Ma il giorno dopo, prima di ritornar all'assalto, egli dispone la cavalleria tutta a custodia del campo, verso la parte donde assalito avealo Giugurta. Ne distribuisce ogni accesso e attinenza a diversi tribuni; quindi contro le mura di Zama avviandosi in persona, ripiglia l'impresa del giorno anteriore. Il Re, che stava in aguato, di repente il campo riassalta. I primi nostri, alquanto atterriti, vacillano, ma tosto son sostenuti dai rimanenti. Nè lungamente avrebbero potuto far fronte i Numidi, se i loro fanti frammischiati co' cavalli non avessero nel primo azzuffarsi fatta ampia strage: nel che talmente affidaronsi, che non, come suolsi negli scontri delle cavallerie, ora incalzare or ritrarsi, ma spingendosi innanzi co' cavalli ordinati urtavano, imbrogliavano, e scompigliavan le schiere Romane. Disimpegnando i loro fanti in tal guisa, ci ebbero pressochè vinti i Numidi.

LX.

Aspramente combatteasi ad un tempo stesso sotto le mura di Zama. Dove alcun Legato o Tribuno presiedea, più terribile quivi l'assalto: e non l'uno nell'altro, ma ciascuno in se stesso fidava. Con animo non minore resistevano gli assediati; in ogni parte facendo o preparando difese; bramosi più d'aver l'altrui vita, che di serbare la loro. Frammiste grida, d'incoraggimento, di allegrezza, di pianto; dal gran fragore dell'armi il ciel rimbombante; l'aere pe' volanti dardi oscurato. Ma i propugnatori delle mura di Zama, qualor dai nemici alquanto di respiro ottenevano, rivolgean tosto dall'alto gli sguardi alla pugna de' cavalli nel campo Romano. Erano a vedersi costoro, a seconda della buona o avversa fortuna dei loro Numidi, ora lieti or tremanti; e, quasichè farsene udire o vedere potessero, esortarli, incoraggirli a vicenda: altri colla mano far cenni; altri con la persona or innanzi or addietro inclinarsi, come se lanciassero dardi o scansassero. Del che avvistosi Mario, che da quella parte assaliva le mura, a bella posta rallenta l'attacco, e finge diffidenza dell'esito, lasciando i Numidi godersi lo spettacolo dell'equestre battaglia. Ma quando intenti unicamente li vede pender da essa, repentinamente a gran furia riassalta le mura. E già molti soldati, inerpicatisi per le scale, quasi in cima giungevano; quando v'accorrono i cittadini con pietre, fiamme, saette, e quant'altro a loro appresentasi. Persistono da prima i Romani; ma, precipitate ed infrante le scale, gli assalitori con esse rovinano. Gli altri alla meglio si ritirano; ma quasi tutti gravemente piagati. La notte poi dalle due parti separò i combattenti.

LXI.

Avvistosi Metello esser vano ogni sforzo per espugnar la città, e non potersi trarre a battaglia Giugurta, se l'opportunità o gli aguati non lo accertavano prima della vittoria, essendo oramai trascorsa l'estate, egli partivasi di Zama: e quelle città da lui ribellatesi, che per natura o per arte eran forti, presidiava. Il grosso dell'esercito pose a svernare nella Romana provincia la più attigua ai Numidi. Nè volle Metello, come suolsi, consumare un tal tempo fra gli ozj e' piaceri; ma vedendo che poco giovavano l'armi a terminar quella guerra, per mezzo degli amici stessi del Re apprestossi a tendergli insidie, ed a valersi della loro perfidia per arme. Perciò quel Bomilcare stesso, che

venuto in Roma con Giugurta, per avervi assassinato Massiva, fuggito se n'era abbandonando gli ostaggi; Bomilcare per la grande sua intrinsichezza col Re potendo più comodamente tradirlo; venne con molte promesse assalito da Metello, ed indotto a seco nascostamente abboccarsi. Metello impegnogli parola; « che se egli nelle mani gli dava o vivo o morto Giugurta, « sarebbe a lui in contraccambio dal Senato accordata la intera « impunità, e reintegrato d'ogni sua cosa ». Acconsentiva Bomilcare, e per natura traditore, e insospettito altresì, che pattuendosi la pace, egli verrebbe consegnato ai Romani, per subire l'incorso supplizio.

LXII.

Appresentatasi dunque l'occasione di parlar con Giugurta, allora dubbioso ed afflitto dalle proprie avversità, Bomilcare con lagrime lo esorta e scongiura: « A pensare a se stesso una volta, « a' suoi figli, ed a' suoi fedeli Numidi. Gli rammemora le bat- « taglie perdute tutte, le devastate campagne, i tanti uomini presi « od uccisi, e le esaurite ricchezze del regno. Essersi abbastanza « già posta a prova la fortuna, e il valor de' soldati: badasse, che « mentr'egli indugiava, non provvedessero i Numidi a se stessi. » Con tali o simili detti induce egli il Re ad arrendersi. Giugurta per suoi ambasciatori notifica al Console, essere egli pronto a commettere senza patto veruno se stesso e il suo regno alla di lui fede ed arbitrio. Metello chiama tosto a consiglio tutte le persone senatorie ed altre reputate capaci. Quindi (serbati in ciò gli usi antichi) per decreto di un tal consesso, invia Legati a Giugurta, comandandogli di rimettere dugentomila libbre d'argento, gli elefanti tutti, parte de' cavalli e dell'armi. Giugurta senza indugio obbediva: e fecesi inoltre condurre innanzi tutti i disertori incatenati, per restituirceli. Gran parte di essi, secondo il comando, fu resa; alcuni, ciò udendo, fuggiti erano in Mauritania presso al Re Bocco. D'armi, di gente, e di danari in tal guisa spogliato Giugurta, e vistosi egli stesso citato a comparire in Tisidio per ricevervi i comandi del Console, di nuovo cominciò a vacillare, e, per rimorso de' suoi delitti, a temerne il dovuto gastigo. Finalmente consumati più giorni senza nulla risolvere; ora per le replicate sventure ogni cosa anteponendo alla guerra; ora fra se riflettendo quanto duro fosse il cadere dal trono ne' ceppi; dopo aver senz'alcun pro sagrificati al nemico tanti e così potenti soccorsi, egli riassume pure la guerra. In Roma deliberando il Senato per assegnar le provincie, riconfermato avea nella Numidia Metello.

LXIII.

Cajo Mario frattanto in Utica stavasi. Accadde un giorno, che sagrificando egli, l'Augure dissegli: « Che grande e meravi-« glioso destino a lui soprastava: onde, affidatosi negli Dei, ardi-« tamente imprendesse quanto nel pensiero ei volgea, e ad ogni « prova la fortuna ponesse; avrebbela un dì favorevole ». Travagliato era Mario già da gran tempo dal desiderio del Consolato: nè, ad ottenerlo, altro mancavagli che nobiltà di natali. Industria, probità, militar dottrina; animo sublime nel campo, moderato in città, delle delizie e ricchezze dispregiatore, cupido di gloria soltanto: doviziosissimo in somma d'ogni virtù. Nato ed allevato in Arpino, appena fu egli atto alle armi, che al campo rivolsesi, non alla Greca eloquenza, nè alle morbidezze cittadinesche: così fra gli ottimi esercizj crebbe in pochi anni incorrotta quell'indole. Presentatosi dunque al popolo per ottener da prima il militar tribunato, alla moltitudine sconosciuto ancor di persona ma di fama non già, a pieni voti ei l'ottenne. Passò egli poi d'una in altra magistratura, tutte in tal modo reggendole, che degno sempre d'una maggiore lo tenevano. Ciò non ostante, un uomo sì fatto apertamente a tant'alto grado aspirar non ardiva; ma e ciò, e più assai, ardì poscia, quando nell'ambizione acciecato ingolfossi. La plebe fin'allora dell'altre magistrature disponea; ma i nobili soli l'un l'altro si davano il Consolato. Nè alcun uomo nuovo, per quanto e chiaro e famoso foss' egli, a sì alta dignità, senza quasi contaminarla, avrebbe osato aspirare.

LXIV.

Convintosi adunque Mario, i presagj dell'Aruspice concordare con l'ardente sua brama, chiese congedo a Metello, per andarsene in Roma a sollecitare. Metello, benchè di valore, e di gloria, e di quanti pregj ai buoni convengonsi, avesse dovizia, era nondimeno dispregiante e superbo; comune macchia dei nobili. Sorpreso da prima della strana richiesta, maravigliossi dell'audacia di Mario. Quindi, quasi a titolo di amicizia, ammonivalo: « Di non attendere a sì stravagante pensiero; di non estoller « l'animo oltre alla propria fortuna; non tutto doversi da tutti « bramare; nè potersi egli dolere del suo stato: badasse in « somma a non richiedere al popolo cosa, che giustamente ne-« gata verrebbegli ». Vedendo poi, che un tal parlare nol rimovea

dal proposito, soggiunsegli: « Che appena il permetterebbero i « pubblici affari, adempirebbe egli tosto la di lui brama ». Ma, reiterando Mario più volte l'istanza, dicesi che gli rispondesse Metello: « Di non si affrettare: che egli assai per tempo parti- « rebbe col di lui figlio, il quale parimente a sollecitare il Con- « solato andavasene in Roma. » Era questo figlio di Metello un giovane di circa venti anni, nel guerreggiare discepolo del padre. A tal risposta inacerbitosi Mario contro il Console, ognora vieppiù della bramata dignità infiammavasi. Ambizione e dispetto fattisi quindi consiglieri dell'opere sue, abbracciare gli fecero ogni pessimo mezzo, purchè a' suoi fini il menasse. Ai soldati, che sott'esso svernavano, egli va rallentando la disciplina: appo i molti Romani che mercatavano in Utica si mette ad incolpare Metello, ed a prometter di se stesso in guerra alte cose; « che, « con la metà dell'esercito, in pochi giorni avrebbe egli dato Giu- « gurta in catene: a bella posta Metello protrarre la guerra, « perchè troppo gode quell'animo vano e superbo, di esercitar « regio impero ». Pareano tai detti tanto più veri a que' mercatanti, che per la lunga guerra impoverivano, quanto più a chi ardentemente desidera insopportabile pare ogni indugio.

LXV.

Trovavasi inoltre nell'esercito nostro un Numida, chiamato Gauda, figlio di Mastanabále, di Massinissa nipote; e da esso, chiamato per testamento a succedergli, ove il primo erede mancasse. Cagionevole era costui di persona, e scemo perciò alquanto di mente. Avea chiesto a Metello la prerogativa di adoprar seggio reale, ed una banda di cavalli Romani per guardia: l'una e l'altra negatagli; la prima per essere onore dai Romani ai Re soltanto accordato; la seconda, per esser troppa l'infamia, che cavalieri Romani di satelliti ad un Numida servissero. Stava perciò di mal animo Gauda; e volendone Mario trar vantaggio, esortavalo a cercare di sì fatto affronto vendetta contro del Console; con lusinghieri detti infiammando quell'animo niente più robusto del corpo: « Esser egli uomo grande, nato al re- « gnare, nipote di Massinissa: ove pur, o vivo o morto, venisse « preso Giugurta, senza indugio otterrebbe egli per se la Nu- « midia: e poter tra poco accadergli, se a lui Mario, divenuto « Console, tal guerra toccasse ». Mario in tal guisa e Gauda e i cavalieri Romani e i soldati ed i mercatanti stimolando, quali coi detti, quali colla speranza di pace; costoro ai loro amici in Roma fortemente scrivevano contro Metello a favore di Mario.

Così moltissimi ed onesti suffragj sollecitavano il Consolato per esso: ed opportuno era il tempo, perchè la plebe avendo con la Legge Mamilia abbattuto i nobili, godea d' innalzare i suoi. Tutto perciò a Mario arrideva.

LXVI.

Giugurta frattanto, niun conto facendo dell'essersi arreso, riguerreggiava. Affrettavasi a porre con somma cura in ordine ogni cosa; arruolar gente; le ribellate città col terrore o con lusinghiere promesse sedurre; i suoi posti munire; rifare o comprare spade, dardi, e quant'altre armi trascurate avea pensando alla pace; gli schiavi dei Romani allettare; i presidj stessi delle loro città tentar con danari: nulla in somma d'incorrotto, nulla di quieto lasciando, tutto sottosopra ponea. I Vaccesi, che da prima alle proposte di pace ricevuto aveano presidio Romano, ma inclinavano sempre pure a Giugurta, stanchi oramai di vederlo straziato, congiuravano in favor suo. Era quel popolo, quanto e più d' ogni altro, volubile, sedizioso, discorde; di novità cupidissimo, della quiete e dell' ozio nemico. Congiurarono i primi della città; e pel giorno terzo fissarono l'esecuzione dell'impresa. L'essere quel dì festeggiato dall'Affrica tutta infra giuochi e piaceri, più atto pareva ad inspirar sicurtà che terrore. Giunto dunque il giorno, que' magnati invitarono a cena i centurioni, i tribuni, e il governatore stesso Tito Turpilio Silano, ciascuno in case diverse: quindi a mezzo de' banchetti gli uccidono tutti, eccetto Turpilio. I soldati poi erranti senz'arme, e pel festivo giorno sicuri e dispersi, assaliti sono dalla plebe; la quale, parte era dai nobili, parte dal crudele suo animo incitata alla strage: senza saperne però la cagione o l'effetto; del tumultuare godendo, e del far novità.

LXVII.

All'improvviso assalto, i Romani soldati intimoriti ed incerti, non sanno che farsi: corrono alla rocca, verso le insegne, l'armi e gli scudi; ma una guardia di cittadini e le porte già prima serrate contendon loro lo scampo. Le donne frattanto e i ragazzi dai tetti delle case, con sassi e con quanto loro alle mani occorreva, a gara oppressavanli. Così valorosissimi nè evitare il pericolo nè resistere poteano a quella vilissima genia: esperti ed inetti, prodi e codardi, invendicati tutti parimente perivano. Infra tant'aspro macello inferociti al sommo i Numidi, e chiusa per

ogni parte la terra, il solo Turpilio, di quanti Romani ivi fossero, illeso scampava: se per misericordia del nemico, o in prezzo del tradimento, o per caso, nol seppi: ben so, che malvagio uomo esecrando può riputarsi colui, che nell'universale sventura più dell'intatta fama una obbrobriosa vita apprezzava.

LXVIII.

Metello di sì atroce caso informato, mestamente ritirasi per poco in disparte: quindi da ira e dolore spronato, con gran sollecitudine apprestasi alla vendetta. Al tramontar del Sole trae da' quartieri la legione che sotto lui svernava; e dei cavalli Numidi, quanti può averne in pronto, tutti armati alla leggiera; e il giorno dopo su la terza giunge in un piano tutto attorniato da picciole alture. Quivi i soldati, rifiniti per la smisurata marcia, ricusando di proseguirla, Metello dice loro; « non essere la città oltre un miglio lontana; dovrebbero essi « con forte animo accingersi a quell'avanzo di fatica per vendi- « care i loro compagni, non meno prodi che miseri »: li lusinga oltre ciò colla speranza della preda. Così ridestati gli animi, il Console impone, che i cavalli in prima fila, ed i fanti strettissimamente ordinati s'inoltrino, nascoste le insegne.

LXIX.

I Vaccesi sentendo avvicinarsi un esercito, credutolo, siccome era, quel di Metello, chiusero le porte. Ma poi, non vedendo devastazione alcuna dei campi, e la fronte esser tutta di Numidi cavalli, stimandoli di Giugurta, molto festivi escono ad incontrarlo. Ed ecco, repentinamente dato il segno, cavalli e fanti avventarsi, gli uni addosso allo stuolo uscito dalla città, gli altri di tutto corso verso le porte; ed altri ad impadronirsi delle torri: l'ira e la cupidigia di predare potendo più in loro che la stanchezza. Così quella città, due soli giorni della sua perfidia allegratasi, ricca e grande poc'anzi, ampiamente il fio ne pagava il dì terzo, coll'oro e col sangue. Turpilio governatore romano di Vaga, che solo (come dissi) scampava dall'universale strage, sforzato da Metello a scolparsi, poco e male rispondeva: quindi, essendo egli cittadino soltanto del Lazio, vergheggiato veniva e decapitato.

LXX.

Bomilcare intanto, pel cui consiglio Giugurta erasi indotto ai patti da esso per diffidenza poi rotti; vedendosi egli sospettato dal Re, e del Re sospettando, nuovi mezzi ed inganni per rovinarlo tentava. Da tali pensieri dì e notte travagliato Bomilcare, incerto dove appigliarsi, compagno al macchinare si elegge Nabdálsa, nobil uomo, ricco, gradito dal popolo, e già molte volte a menar grosse squadre e ad eseguire ogni impresa trascelto da Giugurta, quando stanco ei trovavasi o da più gravi cure impedito: dal che non meno utile che gloria ridondato n'era a Nabdálsa. Consigliatisi adunque i due traditori, fissarono il giorno del tradimento; riserbandosi, quanto al modo, di adattarsi all'opportunità. Nabdálsa raggiunge quella parte d'esercito dal Re affidatagli, perchè i Romani da' lor quartieri d'inverno impunemente il paese non devastassero. Ma, riflettendo egli poscia all'impresa, e dall'importanza di essa atterrito, mancò all'appuntamento; sospendendo per timore l'esecuzione. Bomilcare, bramoso di compierla, ed anco temendo che per viltà il compagno non cangiasse consiglio, scrissegli per via di messo fedele: « Che, effeminato già e infingardo, badasse ora egli a « non essere spergiuro; a non far tornare i premj di Metello « in lor propria rovina. Giugurta dover per certo soccombere; « dubbio rimanere soltanto, se ad essi, ovvero al valor di Me- « tello. Ben rivolgesse in se stesso, se più lo allettavano i premj, « o se più lo atterrivano i tormenti ».

LXXI.

Giunse a Nabdálsa la lettera, mentr'egli nel letto per la durata fatica posava. Lette le parole di Bomilcare, entrò in gran pensiero da prima; quindi, (non rara cosa nei travagliati animi) il sonno lo assale. Avea questi un Numida fedele ed accetto, in ogni impresa a lui consigliero e compagno, e d'ogni sua cosa, fuorchè del presente tradimento, partecipe. Costui, udendo esser giunte lettere a Nabdálsa, e credutosi, come solea, necessario, entrò nella tenda. Trovatolo dormire, il foglio casualmente lasciato sul guanciale prese, e lesse. Scoperto così il tradimento, a tutta briglia corre a Giugurta. Svegliatosi di lì a poco Nabdálsa, non trovando la lettera, informato di tutto da disertori Romani, da prima si sforza di raggiungere il delatore; ma riuscendogli vano, avviasi anche egli verso Giugurta,

sperando placarlo. Col pianto su gli occhi, per l'antica amicizia e lealtà sua verso lui, lo scongiura di non sospettarlo capace di tale scelleraggine: accertalo, che la sola perfidia del suo confidente ha prevenuto il di lui animo, rivelando anticipatamente a Giugurta la trama.

LXXII.

Benigno in sembianza risposegli il Re, ma inacerbito nel cuore. Pure, messi ch'egli ebbe a morte Bomilcare e molti altri compagni avverati della di lui fellonia, soffocò l'ira in petto per non eccitar sedizioni. Ma, da quel giorno in poi, non trovò più l'infelice Giugurta nè dì nè notte mai pace; nè luogo, tempo, o persona in cui affidarsi. Temere al par gli convenne ed i nemici ed i sudditi; dattorno sempre guardarsi; ad ogni romor palpitare: ogni notte, contro il regio decoro, cangiare sua stanza; or qua or là sonnecchiar, non dormire; e, di repente destandosi, balzare dal letto; dare tumultuariamente all'armi di piglio: terrore quasi all'insania vicino.

LXXIII.

Sentendo dunque Metello da disertori, essere stato morto Bomilcare, e palesata la congiura, sollecitamente prepara ogni cosa come a nuova guerra. A Mario, che incessantemente congedo chiedevagli, accordalo, per la di lui mala voglia e rancore stimandolo oramai poco utile. Il popolo in Roma, ragguagliato delle dissensioni tra Mario e Metello, ad ambedue inclinava; ma l'esser nobile, che a Metello da prima avea fruttato onori, gli procacciava ora odio; a Mario accresceva favore il non esserlo. Del resto, nell'innalzarli o deprimerli, prevalse l'amor di parte ai lor vizj e virtù. Inoltre i sediziosi Tribuni istigando il volgo, in ogni arringa Metello di capitali delitti accusavano; di Mario il valore innalzavano alle stelle. E sì fortemente venne lor fatto di accender la plebe, che gli operaj, e villani, gente il cui credito ed avere nelle braccia sta tutto, abbandonati i lavori, in folla corteggiavano Mario; per onorarlo privandosi de' necessarj guadagni. Abbattuta in tal modo la nobiltà, fu dopo molti anni conferito il Consolato a un plebeo. Richiesto poi il popolo dal Tribuno Manlio Mancino, chi dovesse combatter Giugurta; tutti ad una voce, intimavano Mario. Aveva il Senato poc'anzi riconfermato in Affrica Metello, ma invano.

LXXIV.

Giugurta intanto, avendo degli amici suoi trucidato parte egli stesso, e parte per terrore costretti a ricovrarsi presso ai Romani, ed altri presso al Re Bocco; nè senza ministri potendo far guerra; nè, trovati così disleali gli antichi, stimando egli prudenza l'affidar ne' novelli; abbandonato ed incerto vivevasi. Nessun partito, nessun consiglio, nè persona soddisfacevalo appieno: luogotenenti e marcie ogni giorno mutava; or verso il nemico venendo or rinselvandosi: talor nella fuga sperando, ed in quel giorno stesso nelle armi; dubbio ognora se più diffidare dovesse del valore o della fede de' suoi. Così, quanto ordiva, tutto a male riuscivagli. Fra questi indugj repentinamente se gli appresenta Metello coll'esercito. Giugurta, schierati ed ordinati in fretta i Numidi, ne viene a battaglia. Dove il Re combatteva, fu fatta una tal qual resistenza; gli altri tutti, al primo investir de' Romani, son rotti e fugati. Impadronissi Metello di alquante armi e bandiere, ma di pochi nemici: che de' Numidi l'arme nelle battaglie più certa è la fuga.

LXXV.

Da questa rotta vieppiù scoraggito Giugurta, co' disertori e parte de' cavalli per vaste solitudini giunge a Tala, città grande e ricca, dove molti tesori ed i giovenili arredi de' suoi figli serbavansi. Lo seppe Metello; e benchè fra Tala e il più vicino fiume sapesse esservi un deserto di cinquanta miglia, pure sperando egli di finire la guerra se poteva impadronirsi di Tala, a superare ogni ostacolo, ed a vincere la stessa natura accingesi. Impone perciò, che ogni altra soma depongasi, eccetto il grano per dieci dì; che otri, ed altri vasi da acqua si portino; inoltre, a quante bestie da carico si può raccorre pe' campi vuol che s'impongano d'ogni sorta vasi, ma i più di legno, ragunati pe' tugurj Numidi. Ai popoli confinanti, già ribellatisi dal fuggitivo Re, comanda che portino quanta potranno più acqua, assegnato loro il giorno ed il luogo. Egli stesso dal su mentovato fiume è il primo ad attingerne, e caricarla. Così provveduto, verso Tala avviavasi. Nel luogo prefisso ai Numidi fu giunto da un tal rovescio di pioggia, che di quell'acqua ne avanzò per l'esercito. Vettovaglie, ebbene oltre il desiderio; volendo i Numidi, come sogliono i sudditi nuovi, metterglisi in grazia, eccedendo ne' servigj. I soldati religiosamente anteposero l'acqua piovana; e non poco rinfrancò loro il coraggio lo stimarsi particolarmente protetti dagli Dei. Giunsero il giorno

dopo a Tala, contro l'espettazione di Giugurta. I cittadini, che per la selvatichezza del luogo sicuri credevansi, dall'inaspettata formidabil vista colpiti, non lasciarono perciò di sollecitamente apparecchiarsi alla difesa; ed i nostri all'assalto.

LXXVI.

Ma, credendo Giugurta nulla essere impossibile oramai a Metello, poichè armi, saette, luoghi, tempi, ogni cosa affrontando, la stessa natura che tutto signoreggia, assoggettata si era coll'arte; co' figli, e quasi tutti i tesori, nella notte sen fugge di Tala. Nè in alcun luogo dappoi più di un dì quel misero Re o d'una notte soggiornava, fingendosi dagli affari incalzato. Un tradimento temeva da tutti; e pareagli sfuggirlo col ratto trascorrere: padri essendo d'ogni insidia l'occasione ed il tempo. Metello, trovati i cittadini in armi, e ad un tempo la città per natura e per arte afforzata, l'attorniò di trincéa. Quindi per molti luoghi a ciò atti fece accostare i graticci, alzar terrapieni, e torri sovr'essi, onde proteggere i lavoratori e il lavoro. Gli assediati solleciti preparare ogni cosa: nulla per nessuna parte tralasciasi. I Romani, dopo quaranta giorni di fatica e di penose zuffe, s'impadronirono al fine della nuda città; defraudati interamente della preda dai lor disertori. Costoro, vista la breccia aperta, e le cose loro disperate, tutto l'oro e l'argento, e quanto v'ha di prezioso, radunano nella reggia; e, dopo un sozzo bagordo, appiccatovi il fuoco, tesoro, reggia e se stessi riducono in cenere: così spontaneamente correndo alla pena, che da Roma vincitrice meritamente aspettavano.

LXXVII.

Entrava Metello in Tala espugnata, quando oratori di Lepti sopraggiunsero, supplicandolo di quivi mandar presidio e governatore, per tenervi a freno un Amilcare, uomo nobile, prepotente, amante di novità; contro cui nè autorità di magistrati nè leggi potevano: e che, se non era pronto il soccorso, pericolavano i Romani non meno che gli alleati. I Leptitani, già fin dal principio di questa guerra, eransi offerti ai Romani per amici e alleati: ottenuto poi l'uno e l'altro, rimasti ognor fedelissimi ed obbedienti in tutto a Calpurnio, Albino, e Metello, facilmente impetravano da quest'ultimo quanto ora chiedevano. Quattro coorti di Liguri, condotte da Cajo Annio, s'avviarono verso Lepti.

LXXVIII.

Questa città, fabbricata già da Sidonj fuorusciti per guerre civili, e quivi per mar trasportati, posta è fra due Sirti; il cui nome dimostra la natura di esse. Trovansi, quasi nell'estremo dell'Affrica, due golfi d'inegual vastità, ma di uniforme natura; profondissimi al lido; più oltre, secondo le burrasche, ora a vicenda guadosi, ora no; perchè ingrossando il mare dalla furia de' venti, i flutti vi portano seco e limo ed arena e sassi smisurati: onde l'aspetto del luogo ad ogni cangiar di vento si cangia. I Leptitani, co' Numidi mischiandosi, avevano corrotto il linguaggio assai più che non le leggi, costumi e vestire Sidonio: cose, che più facilmente serbavano diverse, per essere dalla sede dell'imperio lontani, e dal grosso della Numidia disgiunti da vasti deserti.

LXXIX.

Non mi pare fuor di proposito, avendo parlato di codesti paesi, il narrare a proposito de' Leptitani un illustre e maraviglioso fatto di due Cartaginesi, colà accaduto. Cartagine teneva allora gran parte dell'Affrica; e da Cirene, grande e potente stato altresì, separavala un'arenosa pianura, che non intersecata da monte o da fiume, lasciando ognor dubbj i confini, eterna discordia fra i due popoli cagionava. Per terra e per mare pugnossi; ed a vicenda entrambi rotti e battuti, altro non facendo che indebolirsi l'un l'altro, e vincitori e vinti attenuati egualmente, temettero al fine di divenir preda d' un terzo. Fatta perciò una tregua, vennero a patti; a questo attenendosi, che a giorno ed ora prefissa, emissarj d'ambe le nazioni da ciascuna parte lasciassero le patrie mura, e gli uni e gli altri correndo verso i confini, là dove si verrebbero essi ad incontrare si fissassero a perpetuità i limiti rispettivi. Di Cartagine mossero due fratelli chiamati Fileni; e corsero in minor tempo più spazio che i due di Cirene; se per negligenza di questi o per caso, nol seppi. Campeggiano su quella vasta e steril pianura, non altrimenti che in mare, alcuni venti burrascosi, che innalzando dal suolo densi turbini d'arena in bollentissimi vortici aggirata, accecano e stordiscono il passeggiere a segno, di vietargli il cammino. I Cirenesi, sopraffatti vedendosi, e temendone in patria il dovuto gastigo, cominciarono a tacciare i Cartaginesi di soverchieria; ad intorbidar l'affare; a dimostrare in somma,

che tutt'altro voleano che vinti tornarsene. Acconsentivano i Cartaginesi ad altri patti novelli, purchè uguali. I Greci da Cirene allora dissero: Che, se i Fileni volevano all'imperio di Cartagine fissare tant'oltre la meta, conficcati vivi nella terra dovessero essi servirvi di termini; ovvero, che a quel patto stesso estenderebbero essi a piacer loro il dominio di Cirene. Piacque ai magnanimi fratelli Cartaginesi di dar per la patria primi la vita; e là, dove trovavansi, seppellir vi si fecero vivi. Cartagine ai Fileni innalzava poi nel luogo medesimo altari; decretando loro altri onori e culto in città. Ma oramai si ritorni a Giugurta.

LXXX.

Convinto egli dalla perdita di Tala, nulla bastare contro Metello, con pochi seguaci per ampj deserti perviene in Getulia, abitata da gente rozza, feroce ed ignara per anco del nome Romano. Giugurta, fatta di questi Getuli massa, a poco a poco gli avvezza a serbar gli ordini, a seguir le bandiere, ad obbedire ai capi, e ad altre militari discipline. Con molti doni e maggiori promesse, guadagnavasi egli frattanto i favoriti del Re Bocco, e pel loro mezzo trattando con esso, lo indusse a romper guerra ai Romani. Bocco facilmente vi si arrese, perchè nel principio di questa guerra avendo fatto per ambasciatori offerire al Senato amicizia ed ajuti, alcuni Senatori, che d'avarizia accecati ogni lecita ed illecita cosa vendevano, l'avean fatto rifiutare, ancorchè utilissimo. Erasi Bocco altresì poco prima fatto genero di Giugurta: ma poco è tal legame appo i Numidi e Mauri, che usano d'aver molte mogli, secondo le lor facoltà, chi dieci, chi venti; ed i Re più che i sudditi. Diviso così fra tante donne l'affetto, nessuna per compagna ne tengono, ma tutte per ancelle del pari.

LXXXI.

Accordatisi pertanto del luogo, Bocco e Giugurta co' loro eserciti s'incontrarono; e datasi reciproca fede, Giugurta, per vieppiù accendere il Re, dimostravagli: « I Romani, essere in-
« giusti, avari, tiranni, e comuni nemici del mondo tutto: da
« una sola e stessa cagione fatti ora nemici a Bocco a Giugurta, e
« un tempo già ai Cartaginesi, a Perseo ed a quanti hanno regno:
« dall'avidità di accrescere l'impero. L'esser ricco e potente,
« bastare per inimicarsi i Romani. » Deliberano intanto i due Re

di avviarsi verso Cirta, dove Metello avea ricovrato la preda, i prigioni e gli arnesi di guerra. Sperava Giugurta, o risarcirsi colla presa di essa; o, se Metello movea per soccorrerla, venirne seco alle mani. Volea, lo scaltro, che Bocco sollecitamente facesse le prime ostilità, per non lasciargli nell'indugio tempo al pentirsi.

LXXXII.

Saputasi da Metello la lega dei Re, non volle che Giugurta afforzato, avesse pur anco la scelta del luogo per seco combattere, cosa da lui già spesso accordata a Giugurta battuto. Onde, cambiato stile, trinceato si stette aspettandoli, non lontano da Cirta. Mal conoscendo egli i Mauri, l'aggiunta di questi nuovi nemici gli facea preferir di attender l'opportunità del combattere. Lettere venute di Roma lo accertarono intanto; che Mario, di cui già sapeva l'ottenuto Consolato, era stato anco eletto a comandare in Numidia. Di tal notizia accoravasi oltre il dovere quell'uomo, in tante altre cose egregio: sospirando, sparlando, e debole pur troppo mostrandosi nell'avversità. Alcuni perciò di superbo il tacciarono; altri, affermarono pure esser egli di buona indole, ma dall'ingiuria irritato: e dissero molti, che la vittoria già quasi sicura, e ora dalle mani strappatagli, lo mettea fuor di se. Ma io ben mel so, che vieppiù lo tormentava l'invidia che non lo sdegno della tolta provincia, il di cui comando con assai minor dolore avrebbe egli visto passar nelle mani d'ogni altro, che di Mario.

LXXXIII.

Rattenuto dunque da tal rancore Metello, ed insania parendogli l'affrontare pericoli, perchè altri ne raccogliesse il frutto; mandò a Bocco Legati, esponendogli: « Che senza ragione di-
« chiarar non si dovesse nemico del popolo Romano: essergli
« più facil cosa e più utile l'averlo alleato e compagno; poichè,
« per quanta possanza egli avesse, non vi si doveva affidare
« pure a segno di preferire al certo l'incerto. Lieve essere pur
« sempre l'imprender la guerra: difficilissimo il terminarla:
« sguainarsi da ognuno a sua posta la spada; ma non si ri-
« porre, che a posta d'altrui: poterla impugnare ogni debole;
« nell'arbitrio dei vincitori poi stare il deporla. Pensasse e al suo
« regno, e a se stesso: e non frammischiasse le sue cose flori-
« dissime, con quelle di Giugurta perdute. » Pacatamente a tai

detti il Re rispondeva: « Desiderar egli pace; ma impossibile « essergli, di non compatire all'infelice Giugurta; col quale, ove « gli si offrissero gli stessi patti che a lui, accorderebbersi presto « i Romani. » Riscrisse a Bocco Metello, e quegli a questo; trattando, e concedendo, e negando a vicenda. Fra questi messaggi innanzi e indietro mandati, i giorni scorrevano, e nel suo intento veniva Metello di non combattere.

LXXXIV.

Ma intanto Mario, ottenuto ch'ebbe il Consolato e la Numidia dal popolar entusiasmo, di nemico che prima egli era de' nobili, erane il feroce oppressor divenuto; ora ripartitamente, or tutti in corpo offendendoli; spargendo, « essere il suo « Consolato a lui quasi spoglia dei vinti patrizj; » ed altre infinite cose a se stesso onorevoli, ad essi ingiuriose. Ma il suo primo pensiero, si era il preparare la guerra. Domandava perciò, che si rifornissero le legioni; ajuti dai popoli e Re alleati voleva; e dalle città del Lazio sollecitava il fior dei soldati a lui noti, per aver valorosamente già seco militato, ed alcuni altri pochi conosciuti per fama. E quelli, inoltre, che già aveano finito il lor tempo, con lusinghe induceva a seguirlo. Nè ardiva benchè contrario il Senato, opporsegli in cosa veruna: vero è, che al rifornire l'esercito lietamente anch'esso assentiva; perchè, stimando riuscirebbero dispiacevoli gli arruolamenti alla plebe, sperava quindi che a Mario mancati sarebbero od i mezzi di spinger la guerra, o l'affezione del popolo. Ma fu vana speranza; cotanto infiammata si era la moltitudine di seguitarlo. Invasato ciascuno, volgea in mente la ricca preda con cui tornerebbe, la vittoria, l'onore, ed altre simili imaginose lusinghe. Ed agitati non poco avea gli animi della plebe un'arringa da Mario pronunziata nell'arruolare i soldati: opportunità da lui afferrata, non solo per esortarli, ma per vieppiù travagliare, siccome egli usava, la nobiltà. L'arringa era questa.

LXXXV.

« Ben m'è noto, o Romani, che molti in un modo le magi- « strature richiedonvi, ed ottenute, in un altro le esercitano. « Laboriosi, umili, modesti da prima; oziosi e superbi dappoi. « Non io così: che, quanto stimo al Consolato e alla Pretura « doversi antepor la Repubblica, con tanta maggior cura m'è « avviso doversi ella reggere, che non quelle dignità ricercare.

« Io sento ben tutto, e l'onore, e la importanza del comando da
« voi affidatomi. La guerra intraprendere, e risparmiare l'erario;
« sforzatamente arruolarvi, e non dispiacervi; in città ed in
« campo ad ogni cosa provvedere; e ciò tutto operare fra gente
« cupida a me contraria e faziosa; più che nol credete, o Ro-
« mani, un tale assunto è difficile. Altri in pari circostanze
« sbagliando, nella nobiltà del sangue, nelle avíte imprese, nelle
« ricchezze dei parenti ed amici, nella turba de' clienti, sostegno
« ritrovano: ma le speranze mie stan tutte in me stesso; ed
« innocenza, e virtù (che il rimanente non giova) le avvalorano
« sole. E pendono, ben me n'avveggo, i Romani tutti or da
« Mario: i giusti e buoni, sperando che le opere mie alla Re-
« pubblica giovino; i nobili, di cogliermi in fallo cercando.
« Tanto maggiore perciò il mio impegno, perchè rimaniate voi
« paghi, essi delusi. Dalla mia più tenera età, alla fatica, ai
« pericoli avvezzo, parvi, o Romani, che quant'io gratuitamente
« operava finora, rimuneratone poscia dai benefizj vostri, il
« potrei io tralasciare? Moderarsi nell'autorità mal potranno
« coloro, che buoni per ambizione si finsero: in me, che tal
« crebbi e tal vissi pur sempre, l'assuefazione al ben fare è
« omai diventata natura. Me scelto avete per combatter Giu-
« gurta: scelta odiosissima ai nobili. Di grazia, fra voi ponde-
« rate, se meglio non sarebbe il cangiar di bel nuovo; se da
« quell'illustre ceto non vi riuscirebbe più facile il trarre un
« qualche magnate di antica prosapia, d'imagini molte, di espe-
« rienza nessuna; e questa od altra impresa affidargli; affinchè
« in così grave affare, d'ogni cosa ignaro costui, in se mal
« fidando, e peggio affrettandosi, trascelga finalmente un plebeo,
« che la splendida sua insufficienza governi. Così accade più
« volte: tale da voi prescelto al comando, un altro che a lui
« comandi si cerca. Di molti so io, che, Consoli eletti, comin-
« ciavano a leggere allora le antiche imprese militari, e dei
« Greci i precetti: uomini veramente tardivi; non veggono,
« che imparare bisogna prima d'ottener dignitadi; ed operare,
« ottenutele. Alla superbia loro paragonate ora. o Romani, la
« ignobilità mia: quanto essi udire o leggere sogliono, io il vidi
« in gran parte, o l'oprai: capitani faceansi costoro nelle scuole;
« ed io, fra l'armi nel campo. I loro detti e i miei fatti, librate
« voi stessi oramai. L'oscurità della mia stirpe disprezzano;
« io, la inutilità della loro: si rinfaccia a me la fortuna; le tur-
« pitudini ad essi. Solo una io reputo, ed uguale, la natura
« degli uomini; e nobilissimo estimo ogni prodissimo. Se ai geni-
« tori di Calpurnio e d'Albino potesse offerirsi la scelta, o d'esser
« padri di quelli, o di Mario; credete voi che altro risponde-
« rebbero essi, se non di voler per loro prole i più egregi? Che

« se a buon dritto me dispregiano i nobili, dispregino dunque pur
« anche i lor avi, che nella virtù, com'io, nobilitarono il sangue.
« L'onor del Consolato m'invidiano? perchè non la fatica, la inte-
« grità, i pericoli, per cui acquistarmelo seppi? Corrotti, superbi;
« così vivon essi, come se gli onor vostri a vile tenessero; così li
« richiedono, come se rettamente vivessero. Ahi stolti, che co-
« tanto disgiunte cose riunire vorrebbero! infingardía, e gui-
« derdoni, voluttuosa vita, e virtù. E spesso appo voi, o nel
« Senato, arringando, non rifinano essi giammai di parlar d'an-
« tenati; le cui altissime imprese commemorando, infaman se
« stessi credendo illustrarsi. Che quanto più splende di quelli
« il valore, tanto più sozza la dappocaggine riesce di questi.
« La gloria degli avi tal luce riflette su i posteri, che buoni o
« cattivi manifesta ugualmente. Io, benchè scarso di simili vanti,
« minore perciò me non reputo, poichè, o Romani, a me pure
« è lecito di me stesso parlarvi. Vedete, se ingiusti costoro: delle
« altrui virtù si rivestono; e della mia dispogliar me vorreb-
« bero: vil plebeo, che non imagini ostento, nè antica nobiltà;
« ma, meglio è per certo, crearsela che, ricevuta, contaminarla.
« Ben so, che volendo costoro rispondermi, facondia, eleganza,
« lisciata dicitura, non mancano loro. Ma in ogni luogo maligni
« sparlando essi e di Mario, e di voi, che con tanto favore lo
« eleggeste, dissimular non mi piacque; perchè ascrivere mi si
« potea la modestia a non intatta coscienza. E so io altresì, pa-
« role non v'essere in bocca a costoro, che a danneggiare me va-
« gliano: poichè vere, non potrebbero se non se laudarmi; false,
« dalla mia vita e costumi smentite sarebbero. Ma, siccome della
« importante onorevol dignità da voi conferitami, a voi si dà ca-
« rico, esaminate, se luogo vi resta a pentirvene. Statue, trionfi,
« Consolati degli avi, per me, non adduco: ma, occorrendo bensì
« potrò io, ed aste, e bandiere, e collane, ed oltre mille altri
« militari guiderdoni, mostrare potrò io cicatrici, e non queste
« da tergo. Ecco le pompe, ecco la nobiltà mia; non per re-
« taggio, come la loro, ottenuta; ma col mio sudore, e sangue
« comprata. Orator non son io; nè d'esserlo curo. Appalesasi
« la virtù, per se stessa abbastanza: fa d'uopo l'arte a coloro,
« che debbono con eloquenti detti obbrobriosi fatti velare. Di
« Greche lettere ignaro, l'ignorarle m'è gloria; poichè a tanti
« altri il saperle valor non accrebbe. Ma nelle cose alla Repub-
« blica utili dottissimo sono: avventarmi so io al nemico; le
« fortezze assalire; nulla paventar, che la infamia; il caldo, il
« gelo affrontare; della terra far letto; sofferire ad un tempo e
« la fatica e la fame. Con tali precetti esorterò io i soldati: e,
« non meno che ad essi, severo a me stesso, delle loro fatiche
« usurpare non mi vedranno la gloria. Questo fia utile, citta-

« dinesco governo fia questo. Ma, il raffrenar co' supplicj l'eser-
« cito, e il vivere in grembo frattanto della mollezza, da capi-
« tano non è, da tiranno. Gli avi vostri, che con sì fatte virtù
« governarono, se stessi illustravano, e la Repubblica. I loro ni-
« poti, in essi affidatisi, non somigliandoli in nulla, dispregiano
« Mario emulator degli antichi; e gli onori tutti, non già meri-
« tati, ma quasichè loro dovuti, richiedonvi. Oh quanto vanno
« ingannati quegli orgogliosi! Dagli antenati le ricchezze, le
« imagini, la memoria di quelli chiarissima, veniva ad essi tras-
« messa; ma non la virtù, che sola donarsi non può, nè rice-
« versi. Di sozzo ed incolto mi tacciano; come uomo, che ine-
« legantemente appresta un convito, e che uno strione od un
« cuoco apprezzar più non sa d'un castaldo. Piace a me d'esser
« tale, o Quiriti. Dal padre mio e da altri rispettabili vecchi
« imparai che il lusso alle donne, a noi la fatica, conviensi;
« che i buoni tutti, necessità di gloria patiscono, e non di ric-
« chezze; che non gli arredi, ma l'armi gli adornano. Non si
« rimuovano costoro perciò dai varj e giovevoli loro esercizi:
« fra le dissolutezze e le crapule crebbero; fra le crapule e le
« dissolutezze invecchino: in mezzo ai bagordi si facciano, del
« ventre e della libidine, Dio; il sudore a noi lascino, e la
« polve, ed il sangue; cose da noi più gradite che i loro ban-
« chetti. Così pur facessero! ma, d'ogni bruttura macchiati, ob-
« brobriosissimi uomini, a rapire i premj e gli onori dei buoni
« si accingono. Ingiustamente avvien quindi, che ai dissoluti e
« infingardi non nuocono le loro reità, e la innocente Repub-
« blica in precipizio vien tratta. Ma, avendo io risposto loro
« oramai, per quanto i costumi miei, non per quanto le scelle-
« ratezze loro richiedeano; della Repubblica parlerò brevemente.
« Circa alla Numidia da prima, speratene bene, o Romani;
« poichè tutti a Giugurta toglieste gli antichi sostegni; l'ava-
« rizia cioè, la insufficienza, e la superbia dei grandi. Quindi
« pensate, che in Affrica avete un esercito, esperto dei luoghi
« bensì, ma certamente meno avventurato che prode; come
« quello, ch'estenuato in gran parte rimane dalla cupidigia o
« temerità de' suoi duci. Voi dunque, o giovani di trattar arme
« capaci, fate voi meco ogni sforzo per la Repubblica. Nè alcuno
« atterriscano le calamità dei precedenti eserciti, nè la su-
« perbia dei capi; poichè io stesso oramai fra le squadre, io
« nella battaglia, ne' pericoli, consiglier vostro ad un tempo e
« compagno, a voi in ogni qualunque cosa ugualissimo intendo
« mostrarmi. E, se il Cielo nol vieta, matura è già già la vit-
« toria, e la preda, e la lode: ma, dubbie pur anche, o lontane
« si fossero, non perciò i buoni si assolvano dai soccorsi alla
« patria dovuti. L'ozio alla immortalità non conduce: nè padre

« havvi, che ai proprj suoi figli non desideri, anzi che lunga ed « oscura, breve ma onorata la vita. Di più non dico, o Romani; « perchè ai vili non prestano i detti valore; e largamente ai « prodi ho parlato. »

LXXXVI.

Ingagliarditi vedendo per tale orazione gli animi della plebe, affrettasi Mario di riempire le navi di vettovaglie, armi, danari, e d'ogni cosa giovevole in somma: spedisce con esse il luogotenente Aulo Manlio. Egli frattanto arruola soldati, non come i nostri maggiori, per classe, ma a piacimento d'ognuno, e nullatenenti i più. Altri dicevano, ch'egli il facesse per mancanza di buoni; altri, per soverchia ambizione; essendo Mario opera e creatura di codesta genía; ed a chi mendica imperio parendo ognora più opportuni i più poveri; che del loro, per non averne, non curano; e tutto ciò che ad essi fa lucro, reputano onesto. Quindi il Console partito per l'Affrica con forze alquanto maggiori delle prescritte, tra pochi giorni in Utica approda. Gli vien consegnato l'esercito dal luogotenente Publio Rutilio, avendo Metello voluto evitar la presenza di Mario, per non vedere ciò che neppure tollerato aveva di udire.

LXXXVII.

Mario, con le rifornite legioni e coorti ausiliarie, invade una contrada fertile e ricca di preda. Ivi, quanta ne acquista, tutta dona egli ai soldati. Assale poscia le rocche e città le più deboli per natura e presidj; or qua or là, ma leggermente ognora combattendo. Così i novelli soldati incominciano senza timore a mirare in faccia il nemico; a veder presi o trucidati i fuggiaschi; più essere sicuri i più audaci; la libertà, la patria, i parenti, tutto coll'armi difendersi; la gloria e ricchezze coll'armi acquistarsi. In breve tempo confusi in tal guisa i nuovi co' vecchi, tutti fra loro agguagliolli il valore. Bocco e Giugurta, udendo la venuta di Mario, in luoghi scoscesi ma disgiunti ritraggonsi. Così volle Giugurta, sperando che i Romani fra poco sbandatisi, rimarrebbero ad assalirsi più facili: come degli altri eserciti accade, in cui cessando il timore la disciplina pur cessa.

LXXXVIII.

Metello frattanto, contro la di lui espettativa, entrava festeggiatissimo in Roma: avendo egli, insieme col Consolato, perduto anche l'odio della plebe; e tornatole in grazia, non men che al Senato. Ma, con somma attività e prudenza, Mario a se stesso parimente e ai nemici badava; investigando il bene e il male delle rispettive lor condizioni; esplorando dei due Re gli andamenti; antivenendo i loro consigli ed insidie: così niuna licenza a' suoi concedendo, niuna sicurezza agli avversarj lasciava. Spesso perciò nelle marcie attaccati aveva e disfatti i Getuli e Numidi, nell'atto ch'essi predavano i nostri alleati; e non lungi da Cirta, avea disarmato lo stesso Giugurta ed i suoi. Ma vedendo che queste imprese, benchè gloriose, non terminavano la guerra, stabilì d'espugnar le città, che per natura o per arte più forti, al nemico riuscivano più utili, ed a noi più dannose; così verrebbe tolto a Giugurta ogni ricovero; o, non volendo egli ciò tollerare, combatterebbe. Bocco per replicati messaggi aveva fatto intendere a Metello, che desiderando egli l'amicizia di Roma, nessuna ostilità si temesse da lui. Se Bocco fingesse, per poi improvvisamente piombar più terribile sopra i Romani; o se, per leggerezza d'ingegno, ondeggiante ognora fra la guerra e la pace, così favellasse, è cosa mal nota.

LXXXIX.

Ma il Console, come prefisso erasi, andava assalendo le città e castella meglio guernite; e qual colla forza, qual col timore, quale ancora con lusinghe e doni, al nemico toglievale. Assalì da prima le meno importanti, pensando che Giugurta accorso a difenderle, verrebbe alla pugna. Ma lontano vedendolo ad altro badare, parvegli tempo di più alte e più scabre imprese. Stava fra vasti deserti una città grande e forte, chiamata Capsa; fondata, com'è fama, da Ercole Libico. Fedelissima rimaneva questa a Giugurta, perchè da esso retta con dolce impero, e rispettate le di lei franchigie. A renderla forte, più assai che le mura, l'armi e i soldati, concorreva l'asprezza del luogo. Tolte le vicinanze della città, il paese tutto era nudo, incolto, aridissimo: popolato di nocive serpi soltanto, le quali, come ogni altra fiera, terribili qualora la fame le incalza, per propria loro natura rabbiosissime poi fatte sono dalla sete. Ardentemente Mario bramava di espugnar Capsa; e perchè utile, e perchè difficilissimo credea tale assunto. Caldo sprone a lui era

di Metello la gloria. Avea questi espugnato Tala, città molto simile a Capsa e di luogo e di forza; se non che alcune fonti pur v'erano non lontano dalle mura di Tala, mentre in questa non v'era che una sola sorgente racchiusa nella città, ed alcune cisterne di acqua piovana. Ivi, come negli altri deserti dell'Affrica, insopportabile non riusciva una tale mancanza, perchè i Numidi, soliti a pascersi di latte e di carne selvatica, nè sale nè altre incitanti vivande adoprando, pochissimo assetano. La fame sola e la sete costringono ai cibi quei popoli; non mai la gola, nè il lusso.

XC.

Ma la penuria dell'acqua non era la sola che Mario spaventasse. Vi si aggiungeva quella del grano: perchè, oltre all'essere i Numidi più assai pastori che agricoltori, ogni qualunque prodotto della terra era anco stato per ordine di Giugurta precedentemente racchiuso nelle piazze; onde per l'ardentissima state affatto ignudo rimaneva e brullo il terreno. Con tutto ciò Mario, esplorate queste terribili difficoltà, negli Dei, credo io, più che in se stesso affidando, per quanto il permettono le circostanze, a tutto provvede. Il già predato bestiame dà in guardia alla cavalleria ausiliaria; Aulo Manlio luogotenente colle coorti leggiere innanzi spedisce a Lari, città dov'egli avea radunato viveri e danari per l'esercito; dicendogli, che quivi raggiungerebbelo fra pochi giorni, predando. Occultato così il suo disegno, Mario verso il fiume Tana si avvia.

XCI.

Mario nel progredir giornalmente alle centurie e alle torme in egual porzione compartiva il bestiame, così della mancanza di grano alleviando l'esercito; ed ordinava, che otri delle vuote pelli facessero. Nessuno sapea la cagione; ma il capitano frattanto ogni cosa che abbisognerebbegli poi allestiva. Giunto finalmente al fiume il dì sesto, trovossi aver otri in gran copia. Ivi leggermente accampatosi, ordinò che i soldati mangiassero, e al cader del Sole fossero pronti, ogni altra soma gittata, a caricar d'acqua se stessi e le bestie quante erano. Quando parvegli poi opportuno, levò il campo, e tutta notte marciando, all'alba fece alto: e così standosi il giorno e movendo la notte, molto innanzi l'aurora pervenne la terza notte ad un piccol rialto distante da Capsa non oltre due miglia, ove quanto più chetamente potè, coll'esercito appiattossi. Spuntava la luce; e molti Numidi, nessuna ostilità paventando, uscivano della città; quando repen-

tinamente Mario a tutta briglia spinse i cavalli ver le porte di Capsa per impadronirsene, facendoli a un tempo seguire dai più spediti de' fanti. Rapidamente egli stesso vien dietro con l'esercito intero, al quale ogni preda inibisce. Ravvisaronsi tardi i Capsesi: e frattanto, l'imminente pericolo, il terrore grandissimo, il repentino assalto, molti già dei lor cittadini colti fuor delle mura da' nemici; tutto gli astringe ad arrendersi. La città fu incendiata; trucidati i fanciulli; gli altri tutti, venduti; il bottino ripartito ai soldati. Tutto ciò, contra i dritti della guerra; non per avarizia o crudeltà di Mario; ma perchè Capsa, troppo importante per Giugurta ed inaccessibile a noi, volubil gente racchiudeva ed infida, nè mai raffrenata dai benefizi nè dal rigore.

XCII.

Cotanta impresa, senza niun danno ricevere, a felice fine condotta, Mario già grande e famoso, famosissimo divenire faceva e grandissimo. Le temerità perfino gli erano apposte a virtù. I soldati, sotto il suo mite imperio arricchitisi, lo innalzavano a cielo: di lui i Numidi tremavano, come d'un Dio: gli alleati finalmente, non men che i nemici, una mente sovrumana prestavangli, o inspirata dai Numi. Incoraggito egli dall'evento, avviasi contro ad altre città: delle poche resistenti s'impadronisce; molte più, dal terribile esempio di Capsa già abbandonate dai loro abitanti, ne incendia: tutto di pianto e di strage riempie. Insignoritosi di molti luoghi in tal guisa, per lo più senza perder soldati, al fine ad espugnarne uno si accinge, non quanto Capsa selvaggio, ma parimente difficile. Non lontano dal fiume Molucca, confine tra i regni di Giugurta e Bocco, sorge dal piano un altissimo masso, bastantemente ampio nella sua cima; sovr'essa un non grande castello s'innalza, al quale dà adito un solo strettissimo calle: il monte per ogni altro lato, quasi ad arte, dirupato e scosceso è da natura. I regj tesori che quivi serbavansi, impegnavano grandemente Mario ad espugnarlo. Ma, più che il consiglio, in ciò la fortuna giovogli. Era bastantemente provvisto il castello sì d'armi e di gente, che di vettovaglie e di acqua; terrapieni, torri, ed ogni altro ingegno d'assedio, il luogo non ammetteva. Angustissima, e quinci e quindi precipitosa era la via pei castellani. I nostri vi accostavano indarno, e con loro grande pericolo, i graticci, cui tosto distruggeano gli assediati co' sassi e col fuoco. Non poteano per l'asprezza del sito, nè proteggere con le loro schiere le macchine, nè tra esse far lavorare: feriti cadevano, o morti, i più prodi; e quindi accrescevasi in tutti il terrore.

XCIII.

Consumati già invano assai giorni e molta fatica, incominciò Mario fra se stesso a dibattere, se abbandonerebbe l'ineseguibile impresa, o se aspetterebbe la fortuna a lui già tante volte propizia. Stava egli dì e notte fra questi pensieri ondeggiante, quando un semplice soldato, degli ausiliarj, Ligure di nazione, uscito a caso del campo per provveder acqua, non lungi dal fianco del castello dalla parte opposta all'attacco, osservando fra i sassi alcune chiocciole, e di passo in passo cogliendone, sì fattamente inoltrossi, che a poco a poco egli venne a riuscire quasi in cima del monte. Quivi, vedendosi solo, da naturale curiosità spinto, diedesi ad indagare l'incognito luogo. Una grand'elce fra i sassi cresciutavi, prima d'innalzarsi come ogni altra pianta all'insù, il suo tronco alquanto pendente incurvava. A que' rami inerpicatosi il Ligure, e quindi agli sporgenti massi aggrappato, si portò orizzontalmente con gli occhi al piano del castello; dai Numidi, intenti verso la opposta parte a difendersi, non osservato. Esplora egli tutto ciò che fra breve potrebbe venirgli in acconcio; e per la via stessa ritornasene, non più inconsideratamente, come al salirvi, ma ogni cosa con attenzione spiando e notando. Affrettasi di raccontare il tutto a Mario, lo esorta a tentar la fortuna per quella parte, scorta al cammino offrendosi e duce al pericolo. Spedì Mario col Ligure alcuni de' suoi, per appurare le promesse. Ciascuno, secondo ch'era più o meno animoso, riferì la cosa esser più o meno difficile. Ma il Console pure alcuna speranza ne concepiva: onde dai trombettieri e flautisti sceltine cinque sveltissimi, ed aggiunti loro in ajuto quattro centurioni, tutti sottoposeli ed affidò al Ligure, assegnando il seguente giorno all'impresa.

XCIV.

Giunta dunque l'ora prefissa, avendo in pronto ogni cosa, il Ligure avviavasi. Ai quattro centurioni avea fatto mutare le armi e le vesti: nudare il capo, affinchè avessero più spiccia la vista; ed i piedi, perchè più facilmente si aggrappassero ai sassi. I brandi, e gli scudi, fatti alla Numida di cuojo, se li portavano da tergo; sia perchè così più leggieri, sia perchè urtando ne' sassi tintinnissero meno. Precedeva il Ligure a tutti: ove macigni o vetusti tronconi in fuori sporgenti trovava, ad essi accomandava delle funi, per agevolare ai seguaci la strada:

e intanto con la mano egli stesso i più scoraggiti dall'asprezza della via andava ajutando; dov'era il salire più scabro, tutti inermi spedivali innanzi, seguendo egli poi con l'incarco dell'armi; dove impossibile a primo aspetto il varco pareva, animosamente egli primo passava: e salendo, e scendendo, e quindi agli altri rilasciando libero il passo, in tutti addoppiava il coraggio. Con lunga e grave fatica finalmente pervennero al castello, da quella parte sguernito come negli altri giorni, per cagione dell'opposto assalto. Mario, avuta notizia che erano giunti alla cima, benchè già tutto il dì avesse travagliato i Numidi, allora vieppiù esortati i suoi, uscì dalle trincee, tentando, sotto alla testuggine, secondato alla lontana dalle macchine, dagli arcieri, e dai frombolieri, di far breccia co' suoi e salirvi. Gli assediati, che già più volte aveano guastati od incesi i graticci de' Romani, non dietro alle mura si stavano, ma dì e notte sovr'esse; ingiuriandoli, tacciando Mario di stolto, il nostro esercito intiero minacciando di ceppi e catene; dalla prosperità insuperbiti e feroci. In tal guisa e Romani e Numidi aspramente pugnando, quelli per la gloria e il dominio, questi per la loro salvezza; di repente gli assaliti si sentono dalle spalle il nemico. A vederlo e fuggire, stati eran primi alcuni ragazzi e donne: dappoi, quanti erano più prossimi al muro per cui erano entrati i Romani, armati o no, egualmente tutti fuggivansi. Tanto più il Ligure allora ed i suoi gl'incalzavano, li rompevano, e calpestavanli, feriti od uccisi addietro lasciandoli; di gloria soltanto, e non di preda assetati, a gara correano verso l'opposto muro, per farvisi veder vincitori dai loro. Così la fortuna emendò la temerità di Mario; il quale da un errore gloria ritrasse.

XCV.

Frattanto Lucio Silla Questore, con molta cavalleria raccolta dai Latini ed alleati, raggiunse il Console che a tal effetto lo avea lasciato in Roma. Ma il nome di cotant'uomo a brevemente descriverne l'indole e gli andamenti mi sforza: non essendo io per parlarne altrove; e nelle di lui imprese, da Lucio Sisenna sovra ogni altro scrittore con elegante diligenza narrate, null'altro desiderandovi io che maggior libertà nel narratore. Fu Silla di stirpe patrizia, ma di famiglia oramai affatto ignorata, per l'incapacità de' suoi avi; del pari nelle Greche e nelle Latine lettere eruditissimo; di alto animo; avido di piaceri, ma di gloria più avido; signoreggiato nell'ozio dal lusso, da cui neppure gli affari lo dipartivano: e ben avrebbe potuto interromperlo, almeno, nell'agonia della di lui consorte Metella. Del rimanente

era Silla facondo, ed astuto; facile cogli amici; nei simulati raggiri sagacemente sublime; di molte cose, e de' denari specialmente, larghissimo. Il più avventurato de' Romani fu egli: ma, al par che felice, industrioso, pur dubbia cosa rimane se più virtù si avess'egli, o più sorte. Quanto operava poi Silla dopo la vittoria civile, non so se tedio maggiormente o vergogna mi arrecherebbe il narrarlo.

XCVI.

Giunto egli dunque colla cavalleria nell'Affrica e nel campo di Mario, benchè nuovo ancora e poco esperto nell'armi, in breve facevasi sovra tutti eccellente. Affabile co' soldati; ai molti che il richiedevano, donatore prontissimo; spontaneo offeritore ai pochi, che non l'osavan richiedere; nell'accettare gli altrui beneficj ritroso; restitutor più sollecito, che niun debitore; ma dei benefizj prestati non mai favellante; nulla premendogli maggiormente, che di rimaner egli creditore dei più; coi minimi, e seriamente e per giuoco, agguagliandosi; nei lavori, nelle marcie, nelle vigilie, indefesso; non mai, nè del Console, nè di alcun buono sparlando, come suolsi per mala ambizione; in valore ed in senno soltanto non comportando ch'altri lo superasse, e antivenendo egli molti: le virtuose arti eran queste, per cui si guadagnava Silla ben tosto e Mario e l'esercito.

XCVII.

Giugurta, avendo perduto Capsa, molt'altre castella, e gran parte de' suoi tesori, sollecitò Bocco di condurgli delle forze in Numidia, essendo giunto oramai il dì del combattere. Ma, ondeggiante vedendolo infra la pace e la guerra indugiare, di nuovo tentò e corruppe con doni i più intimi suoi; e dove i Romani venissero scacciati dall'Affrica, o almeno dai di lui confini, e facessesi con loro pace, Giugurta promise al Re stesso la terza parte della Numidia. Bocco, da tal mercede allettato, raggiunge con gran moltitudine di soldati Giugurta; ed entrambi attaccano Mario, che a' quartieri d'inverno ritraevasi. Pochissimo sopravanzava del giorno; e nelle prossime tenebre speravano gli assalitori di ritrovare scampo, se vinti; se vincitori, stante la perizia de' luoghi, facilità maggiore di ben usar la vittoria: ad ogni modo, in somma, vantaggio a se stessi sperandone, e danno ai nemici. Repentinamente dunque ode Mario, che veniva il nemico; e non men tosto, lo vede. Non gli vien fatto, nè di

schierare l'esercito, nè di piegare le tende, nè di dar ordine alcuno, nè di suonare a battaglia. I Getuli e Mauri co' loro cavalli investono i nostri alla rinfusa, più a guisa di predatori che d'esercito, quasi gente malamente a caso riunita. I Romani, alquanto disordinati dall'improvviso assalto, ma di loro virtù non immemori, correvano chi all'armi, chi a difendere quei che si armavano; altri lanciavansi a cavallo, e facean fronte al nemico. Era più da assassini tal mischia, che non da soldati: senza bandiere, fuor d'ordine, cavalli e fanti frammisti; altri feriti, altri tagliati a pezzi; molti, nell'atto di fortemente combatter da fronte, assaliti e morti da tergo; non il valore scudo, nè l'armi, per essere i Numidi in numero maggiori e d'ogni intorno sparpigliati. I Romani perciò, e veterani e novelli da essi addottrinati, ove il luogo od il caso riunivali, di se stessi cerchio facendo, per ogni parte l'un l'altro sostenendosi, all'impeto ostile eran argine.

XCVIII.

Ma in così aspro conflitto, nè sgomentatosi Mario, nè sbaldanzito, con una sua torma, piuttosto fra i prodi che fra gl'intimi eletta, trascorrea tutto il campo: ora ai più travagliati de' suoi soccorrendo; ora nel più denso de' nemici scagliandosi; or dirigendo col consiglio i soldati, giacchè la disordinata pugna non ammetteva comando. Già già si annottava, e non rallentavano i barbari; anzi vieppiù inferociti incalzavano, insperanziti nelle tenebre ed obbedienti ai Re loro. Mario prendendo allora dalle circostanze consiglio, occupa due prossimi colli, affinchè i suoi abbiano dove raccogliersi. Nell'uno, ad accamparvisi mal atto, era una copiosa sorgente di acqua; l'altro più opportuno a difesa, come alto e dirupato, leggermente afforzandolo, diveniva sicuro. Su quello dell'acqua impone a Silla di pernottar co' cavalli. Egli a poco a poco i dispersi soldati adunando, ed i nemici lasciando non meno scompigliati, a passo spiegato su l'altro colle co' suoi si ritrae. Sforzati i due Re dall'asprezza del luogo a sospender la pugna, non lasciarono sbandar la lor gente: ma, l'uno e l'altro colle attorniando con la moltitudine qua e là spicciolata, posaronsi. Quindi accesi spessissimi fuochi, consumarono il più della notte secondo l'usanza loro in grida romorose e festevoli. Superbi gl'istessi lor capi del non esser fuggiti, la faceano da vincitori. Ma i Romani dall'alto standosi nell'oscurità, facilmente ogni loro andamento vedevano, e ne traevano coraggio e speranza.

XCIX.

Mario, nella dappocaggine del nemico affidatosi assai, fe' rimanere il suo esercito in un profondo silenzio; neppure lasciando dalle sentinelle dare il solito segno. Sul raggiornare poi, i Numidi omai stanchi nel primo sonno cadendo, le trombe degli ajuti, delle coorti, delle torme, e delle legioni suonano di repente a battaglia; i soldati tutti levano ad un tempo un gran grido, fuor del campo slanciandosi. I Getuli e Mauri subitamente destati dall'orribile ed ignoto fragore, non posson nè fuggire, nè armarsi, nè fare, nè provvedere a nulla; fra lo strepito e gli urli e il tumulto e il terrore, niuno ajutandoli, fieramente stringendoli i nostri, dallo spavento presso che insani rimangono. In breve rotti e dispersi, abbandonano ai nemici delle bandiere gran parte; moltissimi, e più che in ogni altra battaglia, vi abbandonan la vita; avendo loro il sonno e il repentino timore impedita la fuga.

C.

Mario quindi proseguì l'intrapreso cammino verso i luoghi marittimi, dove, per la facilità delle vettovaglie, avea prefisso di svernare. Ma, nè infirgarditosi, nè insuperbito per la vittoria, quasi che si trovasse tuttora in faccia al nemico, in quadrata schiera inoltravasi. Nel destro fianco veniva Silla co' cavalli; nel manco Manlio coi frombolieri, arcieri, e le Liguri coorti; nella fronte ed in coda i tribuni con i più scelti drappelli. I disertori, truppa meno stimata, e del paese pratichissima, precorreano spiando gli ostili andamenti. Mario, come s'egli non avesse preposto a nulla nessuno, ogni cosa da se stesso provvedeva; in ogni luogo trovavasi; giustamente laudando o riprendendo ciascuno. Armato egli sempre e pronto a combattere, a far lo stesso costringeva i soldati; e quasi che andasse al nemico, trincerava il campo ogni notte, posava sentinelle agli ingressi di legionarie coorti, e all'innanzi posavale di cavalli ausiliarj: altre ne distribuiva su i terrapieni delle trincee; e tutte le andava poi visitando egli stesso, non tanto per tenerle a dovere, quanto per pareggiarsi ai soldati, e così render loro meno grave la fatica. Mario avea sempre contenuto il suo esercito, più col proprio esempio che non coi gastighi: il che da molti ad ambizione venivagli ascritto; da altri, all'aver egli

dalla più tenera età sommamente amato il far vita dura e quello stentar d'ogni cosa, che chiamasi dagli altri miseria. Ma il vero è in somma; che Mario gloriosamente resse la Repubblica con l'esempio, quant'altri coi severi comandi.

CI.

Già quattro giornate avean progredito i Romani, e poco lontani erano da Cirta, allorchè gli esploratori loro prestamente addietro tornando, manifestarono appressarsi il nemico. E quanti da quante parti venivano, tutti affermando lo stesso, Mario, dubbioso come schierarsi dovesse, pensò di nulla rimuovere dall'ordine quadrato, e di aspettare in tal guisa i Numidi. Dal che fu Giugurta deluso, perchè avendo egli diviso i suoi in quattro parti, sperava che l' una d'esse sorprenderebbe i Romani alle spalle. Silla fu primo investito: onde, egli stesso, esortati i suoi, spinse addosso al nemico gli squadroni strettissimamente addensati. Il rimanente dell'esercito non mosse; e dai lanciati dardi coprendosi, quanti Numidi accostavansi, tanti tagliavane a pezzi. Stavano così combattendo i cavalli. Bocco allora fece alla coda investire i Romani dai suoi fanti, condottigli in quel punto dal di lui figlio Volúce, e per ritardo non trovatisi nella prima battaglia. Stava Mario nella fronte, dove Giugurta col grosso de' suoi parea minacciare. Avvistosi Giugurta, che Bocco all'opposta parte inoltravasi co'. fanti, egli pure con pochi de' suoi celatamente girò in coda ai Romani. Quivi ai nostri gridò in lingua Latina da lui ben imparata in Numanzia, che: « vano era il « resistere: Mario per mano sua poc'anzi essere caduto trafitto. » E così dicendo, la spada insanguinata mostrava. Ma sangue era quello di un semplice fante Romano, da lui valorosamente ucciso nella pugna. All'udire i soldati tal nuova, più dall'atrocità del caso, che non per la fede prestata a chi l'annunziava, rimanevano attoniti. Rincoraggivansi quindi i Numidi, e più aspramente stringevano i Romani che attoniti già già per fuggire si stavano. Ma Silla, interamente sconfitti quei Numidi a cui s'era avventato, tornò, ed investì egli i Mauri per fianco. Bocco non resse, e tosto fuggissi. Si affrettò Giugurta per sostenere i suoi, e non lasciarsi strappar di mano la già quasi riportata vittoria: ma, attorniato dalla cavalleria nemica, e tutti i suoi a destra e sinistra cadendo, rimasto vivo egli solo, ebbe il coraggio e la sorte di scamparsene illeso fra i dardi nemici. Mario frattanto, posti in fuga i cavalli Numidi, accorre a difender la coda, udendola investita e in pericolo. Rotti già da ogni parte fuggivano i nemici, o cadevano. Orribile allora l'aspetto del piano: fuggi-

tivi, e inseguenti; afferrati, ed uccisi; uomini lacerati e cavalli: molti, dalle gravi ferite, e di fuggire incapaci e di stare; a stento rialzarsi e tosto ricadere: per quanto, in somma, errasse l'occhio dattorno, tutto era di frecce, di armi, e di cadaveri coperto il terreno; ed i vuoti intervalli, di sangue allagati.

CII.

Mario, dopo la non dubbia vittoria, perviene in Cirta, dove da prima tendeva. Quivi, nel quinto dì dopo la rinnovata sconfitta de' barbari, Bocco inviava ambasciatori chiedendogli d'inviargli due de' più affidati con cui segretamente trattare dei loro reciproci affari. Lucio Silla ed Aulo Manlio, a ciò destinati da Mario, tosto partirono. E benchè da Bocco stesso richiesti vi andassero, vollero nondimeno essi primi arringare per inclinarlo alla pace, se avverso; o confermarvelo, ove pur la bramasse. Silla perciò, alla di cui eloquenza Manlio, benchè più attempato, volle dar loco, brevemente parlavagli in questi detti: « Lieti oltremodo noi ringraziamo, o Re Bocco, gli Iddii, che « nell'egregio tuo animo fecero al fin prevalere il desiderio della « pace: e non permisero, che l'ottima tua causa guastassi, ac- « comunandola con la pessima di Giugurta. Così tu ci togli dalla « dura necessità di ugualmente perseguitare Bocco, soltanto in- « gannato, come Giugurta perseguitiamo colpevole di scellera- « tezze pur tante. Roma, già fin dal suo tenue principio, piut- « tosto amici che servi cercava ne' suoi avversarj: più sicuro « stimando l'imperio della dolcezza, che quel della forza. Ami- « cizia più opportuna della nostra non hai: da prima, perchè « da te lontani siam noi, e fuori perciò dell'occasione di nuo- « certi, ma non già di giovarti, come se vicini ti fossimo: poscia, « perchè già sudditi abbiamo a dovizia; ma degli alleati, nè Roma, « nè altri, mai troppi non n'ebbe. Così da principio avessi tu « pure pensato, che già dal popolo Romano a quest'ora più bene- « ficj ricevuti tu avresti, che non ne soffristi già danni. Ma, poichè « regge per lo più le umane vicende Fortuna, e della possanza e « della clemenza nostra te già ella esperto ha fatto; or che ti « lice, prospera afferrala; affrettati; persegui il tuo intento. Molti « opportuni mezzi tu hai di oltrepassare co' tuoi servigj gli er- « rori. In somma, nel cor ti scolpisci, che il popolo Romano in « generosità non si vince: e quanto esso vaglia nell'armi, già il « sai. » Bocco, placidamente cortese, poche parole rispondea per discolparsi. « Non essersi egli armato per assalire, ma sol « per difendersi. La parte della Numidia da lui tolta a Giugurta, « essere per diritto di guerra ben sua: nè aver egli potuto

« lasciarla devastare da Mario. Ambasciatori a Roma, già altre « volte da lui inviati; ma negatagli l'amicizia Romana. Del resto, « obblierebbe egli il passato; e consentendovi Mario, altri ne in- « vierebbe ora al Senato. » Del che ottenne Bocco l'assenso. Ma gli amici suoi, nuovamente ricomprati da Giugurta, insospettito di quest'ambasceria di Silla e di Manlio, un'altra volta dalla pace ritrassero il barbaro.

CIII.

Acquartierato ch'ebbe Mario l'esercito, avviavasi colle coorti leggiere e la cavalleria per luoghi deserti, ad assediare un castello, dove Giugurta altro presidio non avea che di disertori. Bocco frattanto, o in se stesso riandando le due ricevute sconfitte, o dagli amici incorrotti più saggiamente consigliato, elettine cinque de' più intimi, per fede ed ingegno distinti, ordina loro di abboccarsi con Mario, di andare a Roma pur anche, se così stimano; e ad ogni qualunque modò dar sesto alle cose sue, e fine alla guerra. Postisi costoro in cammino, sovrappresi da' Getuli assassini, ne vengono spogliati: onde, inonorati, e tremanti, rifuggono a Silla; il quale dal Console partito per la sopraccennata spedizione, era stato preposto al comando. Silla non li ricevea come incostanti nemici, il che parean meritarsi; ma con generosa bontà: cosa, che della rapacità dei Romani disingannolli, e mostrò loro nel benefico Silla un amico. L'esca dei doni era a quei tempi ancora da molti ignorata: nessuno veniva reputato liberale, se non dava di cuore; nè sotto alle beneficenze ascondevasi veleno. Gli ambasciatori di Bocco svelano pertanto a Silla gli ordini ricevuti dal Re; e protezione e consiglio richieggono da lui stesso: le forze di Bocco gli esagerano e la fede, e quanto altro stimano potergli esser utile, e renderlo accetto ai Romani. Così guadagnatosi Silla, da lui seppero come a Mario e come al Senato poi favellare dovessero: ma circa quaranta giorni stettero ad aspettare il Console nel campo.

CIV.

Mario, compiuta la sovraccennata impresa del castello, ritornò in Cirta, dove saputo esservi giunti ambasciatori di Bocco, chiamò a consiglio Lucio Bellieno Pretore in Utica, i Senatori sparsi per tutta l'Affrica, e Silla coi cinque Legati. Esaminaronsi quivi le istruzioni di Bocco a' suoi ambasciatori in cui dava loro libertà d'irne a Roma, e di domandar frattanto

tregua al Console. A Silla, ed ai più, non dispiacea la proposta: alcuni pochi tenevano pel rigore, mal esperti della instabilità delle cose umane, che di prospere facilmente avverse divengono. Si accordò nondimeno ai Mauri ogni cosa. Tre di essi partirono per Roma con Gneo Ottavio Rufo, tesorier dell'esercito; due ritornarono al re per informarlo di tutto, e massimamente della cortese accoglienza di Silla. Giunti in Roma quegli altri, discolparono in Senato il Re Bocco, come sedotto da Giugurta: e sollecitando essi l'amicizia e alleanza di Roma, fu loro risposto nelle seguenti parole. « Il Senato e Popolo Romano sogliono « rammentare i benefizj e le ingiurie del pari. Ma, poichè a Bocco « duole del fatto, se gli fa grazia per ora. Alleato ed amico lo « chiamerà Roma poi, quand'egli l'avrà meritato. »

CV.

Avutane Bocco notizia, scrisse a Mario, chiedendogli che se gli mandasse Silla con pieno potere di terminare ogni cosa. Mario glielo spedì, con una banda di cavalli e di fanti, con alcuni frombolieri Baleari, ed inoltre fra altri arcieri una coorte Peligna leggermente armata per essere più spiccia, ma non però meno atta a resistere ai dardi nemici. Silla già cinque dì avea camminato, quando Volúce, figlio di Bocco, repentinamente gli apparve nel piano, con forse mille cavalli, i quali disordinati alla rinfusa mostravano assai più numero, e minacciavano in aspetto nemico. Silla, co' suoi, credendoli tali, apprestano alla difesa l'armi e se stessi; poco temendo, e molto sperando, come quelli, che già tante volte vincitori, affrontavan nemici sì spesso da lor debellati. Gli esploratori riferivano intanto, tutto esser pacifico; e così era.

CVI.

Abboccasi Volúce con Silla, dicendogli che il padre inviavalo per incontrarlo e scortarlo. Quel giorno e il seguente, camminarono insieme senza sospetto: ma accampatisi, e già già annottando, Volúce in un tratto con non franco viso, di temenza ripieno, corre a Silla annunziandogli; essere stato veduto dagli esploratori non lontano Giugurta. Pregavalo quindi ed esortavalo a partire seco nascosamente nella notte. Silla, arditamente feroce, nel valor de' suoi affidatosi, temer non sapendo dei tante volte sconfitti Numidi; afferma, che quando pur anche la di lui rovina fosse sicura, ivi perirebbe anzi che tradire i Romani

a cui era duce, anzi che risparmiare con vergognosa fuga una vita dubbia, cui forse altro malore in breve poi torrebbegli. Ma instrutto da Volúce, dove ritrarsi potessero, aderì pure al consiglio di sloggiar di notte: onde, fatti tosto cenare i soldati, ed accesi spessissimi fuochi, nella prima ora li trae tacitamente del campo. E già Silla con l'esercito stanco per la notturna marcia allo spuntar del Sole accampavasi, quando gli esploratori Mauri gli annunziano essersi Giugurta posato a due miglia. A una tal nuova atterriti davvero i Romani, si credettero da Volúce traditi, e presi alla rete. Volevano alcuni, che cotanta fellonia non rimanesse impunita, e che se ne pigliasse col ferro vendetta.

CVII.

Tal era altresì il parere di Silla; ma volle che si rispettasse pure nel Mauro il diritto delle genti. Rinfrancava intanto i soldati, ammonendoli: « Non sarebbe già questa la prima volta, « ove pochi prodi avrebbero trionfato d'una moltitudine: quanto « più disperatamente si combatterebbe, tanto più sicuri sareb- « bero: troppo sconvenirsi a chi l'armi ha fra mani, il cercar « nella fuga salvezza; il dar per timore le inermi spalle ai ne- « mici. » Quindi, attestando l'altissimo Giove della fellonia di Bocco, ordinò a Volúce conscio di questa insidia d'uscire dal campo. Protestava questi piangendo: « Non esservi inganno suo, « ma accortezza bensì di Giugurta, che aveva spiato il loro cam- « mino. Del resto, dicea che Giugurta, non avendo seco gran « gente, ed ogni sua speranza e forza traendo egli da Bocco, a « nulla attentato sarebbesi dov'era il di lui figlio. Onde, il mi- « gliore pareagli, di attraversar con sicurezza il campo Numida. « Che egli Volúce, preceder farebbe o lascierebbe indietro i suoi « Mauri, e solo passerebbe al fianco di Silla in mezzo alle forze di « Giugurta. » Approvato il consiglio, tosto eseguivasi. Il repente lor giungere, e il rapido trapassare, a Giugurta ondeggiante non lasciò tempo a risolvere: ond' essi, uscendone illesi, in pochi giorni al destinato luogo pervennero.

CVIII.

Praticava familiarmente in corte di Bocco un Numida, chiamato Asparre; ivi da Giugurta spedito come oratore, affinchè accortamente indagasse i maneggi di Bocco con Silla. Ed un altro pure ve n'era, chiamato Dabar, a Bocco altresì graditissimo pel

sagace suo ingegno. Era figlio costui di Massùgrada, della stirpe di Massinissa per via di padre, ma di basso e spurio sangue materno. Avealo Bocco esperimentato ben affetto ai Romani; onde per mezzo suo fe' sapere a Silla: « Non aver egli altra vo-« lontà se non quella del popolo Romano: lascierebbe a Silla « la scelta del giorno luogo ed ora per trattare: conchiuderebbero essi l'affare schiettamente; nè ombra pigliasse dell'am-« basciator di Giugurta, da lui ammesso soltanto per tenere a « bada il Numida, e Silla dalle di lui insidie sottrarre. » Non dubito io, che Bocco, lusingando del pari e i Numidi e i Romani di pace, pieno di mala fede più assai che degli allegati riguardi, nel fello suo animo andava rivolgendo, se egli venderebbe Giugurta a Silla, o Silla a Giugurta. Al Numida inclinava; di Roma temeva; vinse al fin il timore.

CIX.

Silla dunque accordavasi con Dabar, ch'egli, presente Asparre, farebbe a Bocco alcune brevi proposte, alle quali il Re pur darebbe succinte, e fra essi convenute, risposte; ma che in segreto poi da solo a solo, o con pochi fedelissimi testimonj, tratterebbe egli davvero col Re. Venuti pertanto a questo simulato abboccamento, Silla disse a Bocco: « Ch'egli era inviato dal Console « per udire da lui, se la pace ei meditasse o la guerra. » Il Re, ben addottrinato, risposegli: « Che non avea per anche ri-« soluto; tornasse fra dieci giorni, e saprebbelo. » Restituivasi quindi ciascuno al suo campo. Ma, trascorsa gran parte della notte, Silla occultamente chiamato dal Re, altri testimonj non si ammettono, che i loro fidati interpreti. Dabar inoltre, uomo d'incorrotta fede, giura di esser leale mediatore fra entrambi, e tosto incomincia il Re nei seguenti detti:

CX.

« Creduto mai non avrei, che il più possente Re di queste con-« trade, e di quanti altri io ne sappia il più ricco, potesse da un « privato benefizj ricevere. Ed io, veramente, prima di conoscerti, « o Silla, ad alcuni, richiesto, ad altri spontaneo soccorrendo, « bastai pur sempre io solo a me stesso. Il doverti esser ora « tenuto, di che taluno dorrebbesi, me sommamente fa lieto. « Dovessi pur io un'altra volta prevalermi dell' amicizia tua, « alla quale ogni altra cosa pospongo. E ben puoi mettermi a

« prova. Armi, soldati, ricchezze, e quanto in somma ti aggrada « del mio, prendi ed adopera. Ma non creder perciò, ch'io mi « possa, finchè tu respiri, mai sciogliere dalla gratitudine che ti « debbo. Desiderar non puoi dunque indarno, purchè il tuo desi- « derio mi sia noto. Che io minor vergogna stimo ad un Re l'esser « vinto in battaglia, che l'esserlo in liberalità. Quanto alla Repub- « blica che tu qui rappresenti, brevemente ascolta i miei sensi. Nè « fatta ho, nè volli io fare mai guerra al popolo Romano. Respinti « ho coll'armi gli armati, dentro al mio confine trascorsi. Ma, « se a voi così piace, l'impegno tralascio: a posta vostra guer- « reggiate voi con Giugurta: oltre al Muluca, altre volte già « termine fra me e Micipsa, non varcherò io; nè soffrirò che il « varchi Giugurta. E se anche altri patti, e di Roma e di Bocco « non indegni, richiedi, non lo farai tu invano. »

CXI.

Silla brevemente, modestamente quanto a se stesso, quanto alla pace e ai pubblici affari lungamente rispondea. Dimostravagli: « Che quanto egli prometteva al Senato e popolo Romano, « suoi vincitori, parrebbe loro pochissimo: e che altra cosa più « vantaggiosa ai Romani che a se gli conveniva operare: come, « per esempio, di consegnar loro Giugurta; a lui facilissima im- « presa, poichè egli il teneva; a noi, segnalatissimo benefizio. « L'amicizia in tal guisa e l'alleanza, e la parte di Numidia ri- « chiesta ora da lui, tutto verrebbegli spontaneamente accor- « dato. » Il Re, da prima, andava negando; « i legami del sangue « e dell'amicizia allegava; nè la giurata fede taceva, la cui vio- « lazione temea che gli alienerebbe il cuor de' suoi popoli, già « per natura ben affetti a Giugurta, e nimicissimi a Roma. » Ma, alle reiterate istanze di Silla, ammollivasi poi, e finalmente promisegli quanto ei voleva. Fermato dunque fra loro e l'inganno e il modo di finger la pace, di cui Giugurta spossato omai dalla guerra bramosissimo era, si separarono.

CXII.

Bocco, nel dì seguente, chiamato a se Asparre ambasciator di Giugurta, dissegli: « che Dabar avea presentito da Silla, ed a « lui riferito, potersi oramai con Roma comporre: onde, investi- « gasse egli il pensier di Giugurta ». Lieto Asparre avviasi al

campo Numida, e con gran prestezza fra otto dì ben addottrinato ritorna; e a Bocco riferisce « che Giugurta arrendevasi a qua-« lunque volere; ma che in Mario non era da fidarsi: più volte « già essersi coi Romani duci pattuita e poi rotta la pace. Che, « ove Bocco ai proprj interessi pensasse davvero, ed a quei di « Giugurta, miglior mezzo ad ottener ferma pace non avea, che « di convocare le parti a consiglio, come se trattarla volesse; « e quindi, avendo egli Silla nelle mani, tosto a Giugurta ri-« metterlo. Quando poi un tant'uomo, non per viltà, ma pel « troppo suo zelo per la Repubblica, caduto fosse in poter dei « nemici, sforzerebbero essi il Senato ed il popolo a rendersi a « patti per liberarlo. »

CXIII.

Bocco, dopo un lungo ondeggiare in se stesso, ogni cosa prometteva ad Asparre. Ma se veramente irresoluto foss'egli, o il fingesse, nol seppi: che troppe volte la natura dei Re, impetuosa non men che volubile, a volere e disvolere istantaneamente li trae. Bocco adunque, a luogo e tempo convenuto, quasi a trattar della pace, ora Silla, or Asparre, a colloquio chiamava; ad entrambi cortese, promettendo ad entrambi lo stesso. Lieti del pari ambedue, di speranze pascevansi. Ma, nella notte che preceder doveva l'abboccamento finale, il Re Mauro adunava gli amici a consiglio: e, subitamente poscia cangiatosi, congedavali. Fama è, che seco stesso fantasticasse egli moltissimo prima: cotanto i torbidi dubbj dell'animo, nel di lui aspetto colore e contegno scolpiti, il suo silenzio tradivano. Avuto finalmente Silla a se, risolvesi di cogliere al laccio Giugurta. Al raggiornar appunto, gli viene riferito, che il Numida si appressa: onde il Re, accompagnato da Silla, e da pochi de' suoi, quasichè ad onorarlo, s'inoltra incontrandolo fin presso ad un monticello, donde i sicarj, da lui già posti in aguato, ravvisarlo potessero. Giungendo Giugurta con alcuni suoi intimi, e senz'armi, a tenore del patto, a quel luogo; repentinamente, ad un segno, da ogni parte i sicarj lo assalgono. Trucidati i Numidi son tutti, eccetto Giugurta; che, consegnato a Silla in catene, condotto ne vien subito a Mario.

CXIV.

Aveano in que' tempi stessi improsperamente contro ai Galli pugnato i Romani sotto Quinto Cepione e Marco Manlio; onde la Italia tutta, per quell' avuta sconfitta, tremava. La Roma d'allora, come pur la presente, benchè nulla credesse malagevole al valore de' suoi, co' Galli [1], nondimeno, più per la propria sicurtà combatteva, che non per la semplice gloria. Terminata dunque in tal guisa la guerra Affricana, ed udendosi Giugurta venire tratto a Roma in catene; Mario, benchè assente, rieletto era Console, ed a lui assegnata la Gallia. Tornato egli d'Affrica, gloriosissimamente trionfò come Console, nel cominciare del susseguente anno. E già fin d'allora, in lui la speranza fondavasi, e la potenza di Roma.

---

[1] *Co' Galli:* Mario combattea poi e disfacea i Cimbri: onde crederei che Sallustio nel dir Galli volesse dir piuttosto *Germani,* ed altri barbari settentrionali: perchè questa terribilità dei Galli non quadra colla storia de' Romani, che per quattrocento e più anni continuamente gli sconfissero, e *bracati* e *togati,* e di ogni specie ch'ei fossero.

L'ENEIDE DI VIRGILIO

TRADOTTA

DA

VITTORIO ALFIERI

DA ASTI.

AVVERTIMENTO.

Gli asterischi che si troveranno più volte ne' tre primi Libri della presente Versione, servono per indicare i versi di non piena soddisfazione del Traduttore, e da esso notati per essere corretti al termine della revisione che ne aveva cominciata, e proseguita solamente sino al verso 656, del Libro III.

L'edizione di cui si è servito il Traduttore è di Baskerville, Birmingham, 1757 in 4°.

LIBRO PRIMO.

L'armi canto, e l'Eroe, che dalla foce
Venía del Xanto alle Lavinie spiagge.
Forza de' Numi, avverso Fato, e sdegno
Della implacabil Giuno, in mare, in terra
Travagliar la sua fuga: indi le atroci
Guerre, pria ch'ei ricovro in Lazio desse
A' suoi Penati; onde il Latino seme
Crebbe, e i Re d'Alba, e al fin la eccelsa Roma.
*Qual mai lesa Deità, (mel narra, o Musa)
Qual mai cagion, sì gravemente offese
Del Gran Giove la suora, che la spinse
A inviluppar fra casi aspri cotanti
Uom sì pietoso? Ahi, tanto in Ciel può l'ira?
D'Italia a fronte, e lungi, incontro quasi
Alle bocche del Tebro, ergeasi antiqua
Ricca città belligera, Cartago,
De' Fenicj colonia. Ebbela Giuno,
Oltre ogni altra sua sede in terra, a grado;
Samo stessa pospostale. Ivi l'armi
*(Fama è) deposte, e il di lei carro, vuole
Capo d'impero, ove nol nieghi il Fato,
*Cartagin far; e forte in ciò s'adopra.
Ma la disturba un grido; che di Troja
Stirpe uscirà, delle sue Tirie rocche
Distruggitrice; una progenie eletta
A largo imperio popolar, superba,
Guerriera, eccidio della Libia: han fermo
Tal destino le Parche. Altro non teme
La Dea, cui sta nella memoria, e ferve
Nel petto ancor l'ira e il crudel dolore
Della Trojana guerra, ov'ella prima
A vendicar la sua vinta beltade
Spinse i diletti Argivi. Ancor l'oltraggio,
Paride ancora, e l'odïata stirpe,
E del rapito Idéo garzon gli onori,
Gravi a lei stanno dentro al cor profondo.

Quindi infiammata, i fuggitivi erranti
Trojani, avanzi del feroce Achille,
Lungi dal Lazio respingea; molti anni,
Dei lor Fati in balía, pe' mari tutti
Mandandoli raminghi. Oh, quanta impresa
Era il dar base alla Romana gente!
  Addietro appena di Sicilia il lito
Si lasciavan le Teucre ardite prore,
Le salse onde squarciando, allor che Giuno,
Piagata il core d'insanabil ira,
Dicea fra se: Desisterommi io, vinta?
Io, non potrò la Italia ai Teucri torre,
Perchè il vietano i Fati? Or, non potéo,
Arsa l'Argiva armata, in mar gli Argivi
Sommerger Palla, e gastigare in tutti
Del solo Ajace furibondo i falli?
Ella, potéo di Giove il fulmin ratto
Scagliar dall'alto; ella, sossopra l'onde
Poste co' venti, e rotti e spersi i legni,
Ajace, all'aura fiamme vomitante
Dal sen trafitto, avvincigliava in atro
Turbo, e ad acuto scoglio il conficcava:
Io, de' Numi Regina; io suora, io sposa
Del sommo Giove, or da tanti anni in guerra
Sto contra i Teucri soli? Omai, chi fia,
Che adori ancor, che supplice consacri
Vittime ancora, di Giunone all'are?
  La Dea, tai sensi nell'ardente petto
Volgendo, al seggio iva de' nembi, ai liti
D'Eolia pregni ognor di torbidi Austri.
Quivi, in vasta caverna, le suonanti
Tempeste e i venti battaglieri affrena
Eolo, Re loro; e di catene carchi
Ne' carcer ciechi li reprime. Il monte
Rintronar fan gl'indispettiti figli,
Dai lor antri fremendo. Eccelso siede
In su la rocca Eolo scettrato, e molce
Gli ardenti spirti, e ne rattempra l'ire.
Guai, se nol fesse! e mari, e terre, e cieli,
Tutto a fasci il feroce impeto loro
Seco trarria per l'aure: ma, il gran Giove
Quindi provvide, ch'entro cupe grotte
Si ascondessero; e impose in grave mole
Alti massi sovr'essi; e un Re lor diede,
Che l'arte avesse con costanti leggi

Or di raccorre or d'allentare i freni.
Supplice a lui Giuno apparia, dicendo:
Eolo, poichè il Rettor d'uomini e Numi
Vuol che il vento a tuo senno innalzi o prema
L'onde, or sappi che gente a me nemica
Solca il Tirreno, e nell'Italia adduce
Troja, e i vinti suoi Lari. I venti innaspra,
Sommergi tu, sprofonda le lor navi,
O disperdile almeno, e ogni uom con esse.
Sette e sette bellissime mie Ninfe
Stanno a' miei cenni: è Dejopéa su tutte
La più egregia in beltade: in premio sposa
L'avrai da me, sì che d'amabil prole,
*Stabil consorte, padre ella faratti.
Quindi Eolo a lei: Regina, a te s'aspetta
L'espor tue voglie; a me, il seguirle. Io deggio
A te il favor di Giove, a te il mio regno,
Qual ch'ei pur sia; e il sedermi all'alte mense
Dei Numi, e il regger le tempeste e i nembi.
Disse; e coll'asta al suol rivolta, un cavo
Masso respinse all'un de' canti: appena
Schiusa tal porta, impetüosa fuori
Sgorga de' venti la feroce squadra:
Vorticosi si slanciano fra l'onde
Sossopra rivoltandole dall'ime
Sedi alle spiagge, con immensi flutti;
Euro con Noto e il procelloso sempre
Affrico, tutti in un sol fascio. Innalzasi
De' naviganti un forte grido, un fero
Stridor di antenne: in un istante è tolto
Da negre nubi ogni celeste aspetto
De' Teucri agli occhi: intera notte involve
Il mar; dai poli tuona; orride fiamme
Spesso per l'aure sfolgoreggian: morte
Certa e vicina i miseri minaccia
Per ogni parte. Enea, rabbrividito
Allor, sospira; e, le man giunte ai Numi
Sporgendo, grida: O mille volte e mille
Beati lor, che ai paterni occhi innanzi,
Sotto le mura alte di Troja estinti
*Avean ventura di cader! Tidíde,
O tu fra' Danai egregio, e fia pur vero
Ch'io di tua man, ne' campi d'Ilio, morto
Io giacer non potessi? ivi pur giace,
Di man d'Achille, Ettorre; ivi l'eccelso

Sarpedonte; ivi tanti, e corpi, e scudi,
Ed elmetti d'Eroi, fra l'onde involti
Sommergea Simoénta! — Ecco, mentr'egli
Parla, stringente aquilonar procella
Le vele investe, e i flutti innalza al cielo.
Spezzansi al colpo i remi; allor la prora
Rivoltandosi, all'onde il fianco espone,
Che accumulate incalzansi, innalzandosi
Qual dirupato monte; in cima pende
L'un dei legni; spalancasi, sprofondasi
All'altro il mare, e mostra giù il bollente
Letto arenoso suo. Tre, son dall'Austro
Scagliati e stritolati incontro ai massi
Sotto l'onde nascosi, Are nomati,
Già dorso immane de' spianati flutti.
Euro sovr'altri piomba, e tre n'inchioda
Fra secche e Sirti, e gl'infrange, e li cinge.
(Spettacol lagrimevole!) d'un alto
Argin d'arena. Immenso mar da poppa
Cade sovra un, che i Licj porta, e il fido
Oronte; al cui cospetto il suo nocchiero
Vien traboccato a capo in giù nell'onde.
Tosto la nave, tre volte aggirata
Dal voltolante flutto, in vortice atro
Cade inghiottita. Su pel vasto piano
Galleggian pochi nuotator, frammisti
Ai tavolati, agli elmi, all'aste, ai ricchi
Trojani arredi. La tempesta vince
D'Ilionéo già già, del forte Acáte,
E di Abante, e d'Aléte di molti anni
Carco, le quattro assai robuste navi:
E sconquassate, e spaccate, grand'acqua
Ricevon tutte. — Il Dio dell'onde intanto
Romoreggiante irne sossopra intero
L'ampio suo regno, e scatenati a prova
*Udendo i venti, forte egli si turba.
Di mezzo al mare a sommo l'acqua il capo
Placido pure estolle; e guarda, e scorge
Pe' spaziosi piani andar dispersa
D'Enea l'armata, e dai flutti, e dai nembi,
I Trojani sommersi. Allor, gl'inganni
Della sorella Giuno, e l'ire antiche
Ravvisando, a se tosto ed Euro e Noto
Chiama, ed a lor così favella: Or, tanta
Fidanza davvi il nascer vostro? ad onta

Della mia Deità, suddita schiatta,
Venti, ora voi pur vi attentate e cielo
E terra ed acque inabissare? voi,
Ch'io sol... Ma, vuolsi innanzi placar l'onda;
Pena a voi poscia, e vie maggior che il fallo
Darò. Ratti sgombrate, e al Signor vostro
Dite; che il fier tridente, e il vasto impero
De' mari, a me, non a lui mai, si dava.
Sovrasti ei pur con le sue rocche ai cavi
Alberghi vostri: ivi è sua reggia, ed ivi
*Eolo su i venti in grotte acchiusi regni.
Sì dice; e in men che il dice, ei l'onde appiana,
Disperde i nembi, e il Sole almo riduce.
Cimótoe allora, e Tritóne, si appuntano,
Le tre navi spiccando dagli acuti
Scogli: Nettuno stesso, col tridente
Dalle squarciate Sirti altre n'estolle;
E i flutti agguaglia, con le lievi ruote
Sdrucciolando agilissimo su l'onda.
Come fra immenso popolo, qualora
Sedizïon feroce i petti infiamma
D'ignobil volgo, a chi il furor ministra,
Fiaccole e sassi, armi plebee; se a sorte
Uom d'alto affare, e meritevol, grave
S'inoltra, tutti tacciónsi, e si stanno
In orecchi ad udirlo; egli, co' detti
Gli animi affrena, ed ammolcite ha l'ire:
Così il fragor del pelago bollente,
Cade al mirar del gran Nettuno, ov'egli,
A ciel sereno, i destrier ratti aggira
Spinti dal carro appianator del mare.
Stanchi i Teucri rivolte han le lor prore
Ver le Libiche spiagge non lontane,
Cui di afferrar si sforzano. Un profondo
Golfo si addentra ivi fra i lidi; a fronte
Un'isola il ricopre, e ne fa porto,
Del mar rompendo ogni rabbia co' fianchi,
E rattenendo i già squarciati flutti.
Di qua e di là, due massi dirupati
Al ciel torreggian minacciosi; e sotto
La corrosa lor base, in largo piano
Le fide onde si tacciono: di folto
Bosco sovrasta intorno intorno l'atra
*Tremul'ombra; selvaggia epica scena.
A mezzo il golfo, nel fondo più cupo

Sotto pendenti scogli un antro sgorga
Dolci acque, e il vivo sasso erge sedili;
Di Ninfe albergo. Ivi secura stanza,
Senza ch'áncora adunca il terren morda,
Trovan le stanche navi; e sciolte stanvi.
Con sette legni, di sua armata avanzo,
Quiv'entro Enea ricovrasi. Giojosi
Dell'afferrar la sospirata terra,
Tosto i Trojani sbarcano, grondanti,
Marcidi ancora e de' nembi e del mare.
E tosto Acáte, di picchiata selce
A foglie aride appicca le scintille,
Che in viva fiamma si propagan ratte,
Di sermenti pascendosi. Di piglio
*Dan di Cerere ai doni indi affamati;
E coi diversi ordigni, altri gli asciutta,
Altri gl'infrange, altri li cuoce. Intanto
Sovra uno scoglio Enea salito, mira
Per quanto è immenso il pelago, s'ei vede
Spinti dal vento in qualche parte, o Antéo
Con le Frigie biremi, o Capi, o l'alte
Armate poppe di Caíco. Ah, nullo
Dei legni appar! bensì, pel lido erranti
Tre cervi ei scorge, a cui si atterga in lunga
*Riga intero uno stuolo. Enea già l'arco
Presto ha; di man del fido Acáte a fretta
Gli alati dardi strappa, e scocca, e abbatte
Ai primi colpi i condottier, superbi
Per l'alto onor delle ramose fronti.
Dà per lo stormo de' minori ei poscia,
E il fa con le saétte rimboscarsi:
Nè pria cessar le vincitrici frecce,
Che atterrati n'avessero ben sette,
E dei più belli: onde ogni nave ha un cervo
Dal Duce in dono, appena al porto ei riede.
I vini quindi, dal Trinacrio lido
Mercè del buono Aceste in copia estratti,
Distribuisce Enea, mentre i dolenti
Animi lor così coi detti molce:
O compagni d'affanni, (assai già pria
Ne dividemmo insieme) o voi, già esperti
Di vicende ben altre, a queste i Numi
Daran pur fine. Il prisco ardir risorga;
Taccia il mesto terrore: un dì, voi forse
Rammenterete lieti e l'aspra rabbia

Dei mugghianti di Scilla atroci scogli,
Dappresso visti; e i soverchiati massi
Della inospita piaggia de' Ciclopi.
Aspre vicende, e perigliose imprese
Ci apron la via del Lazio, ove al fin queto
Seggio i Fati promettonci; là vuolsi
Risuscitar di Troja il regno. Or dunque,
Forti serbiamci a più benigni tempi.
Così lor parla: e, d'atre cure ingombro,
Di speme pur pingesi il volto; addentro
Nel cor profondo ascondendo il gran duolo.
Con la lor preda a preparar le mense
Si accingon essi. Altri le fere monda;
Altri ne affetta gli spiccati brani;
Chi, palpitanti quasi, in lunghi spiedi
Gl'imperna; chi sotto a' stridenti bronzi
Fiamme rattizza: in breve, han di novelle
Forze i lor spirti avvalorati, in copia
Della caccia pascendosi, e del prisco
Liéo, sovra l'erba molle stesi.
Sazïati in tal guisa, a lungo tutti
Dei lor perduti miseri compagni
Muovon parole, infra temenza e speme
Dubbie; o vivi li credano, o fra l'onde
Sepolti, e sordi a chi li appella indarno.
Ma più d'ogni altri, il pïetoso Enea
Ne sospira; or piangendo l'aspro Fato
Di Lico, ora l'intrepido Orontéo,
E il pro' Cloanto, e Amico, e il forte Gía.
  Da sommo il ciel Giove frattanto il guardo
Su pel solcato mar, su i popolosi
Ampj lidi abbassando, ei lo fermava
Sovra i Libici regni. Or, mentre volge
Il lor destino in suo pensier, si appressa
Venere a lui mesta in aspetto; e, ingombra
I begli occhi di lagrime, gli dice:
O tu, che reggi con eterno impero
Uomini e Dei, fulminator tremendo;
In che offenderti mai potean pur tanto
Il mio Enea, ed i Teucri, a cui, già scemi
Per tante stragi, oltre l'Italia il Mondo
Si vieta intero? E certo è pur, che ad essi
Tu promettevi del buon Teucro seme
Tal nuova prole coll'andar degli anni,
Che Romana poi detta, a' suoi guerrieri

E terre e mari assoggettato avrebbe.
Padre, perchè l'alto consiglio or cangi?
L'un Fato all'altro equilibrando, almeno
Io così consolavami del fero
Trojano eccidio: ed or la sorte istessa
Persegue ancor cui perseguía già tanto?
A tai travagli, o sommo Re, qual fine
Sei per dar tu? Sottrattosi agli Achivi,
A penetrar d'Illiria i mari valse
Anténore; e securo ei s'avanzava,
De' Liburni pel regno, oltre la fonte
Del Timávo; là, donde al mar sonante
Per nove fauci prorompendo, allaga
I campi sì, che di fragore immenso
Rintrona il monte. Anténore pur quivi
Padova ergeva, ai Teucri asílo; e il nome
Dava loro e l'insegne anco di Troja:
E quivi han l'ossa sue pace e riposo.
Noi, tua progenie, a cui nel cielo seggio
Concesso hai tu, (chi 'l crederebbe?) or noi,
Bersaglio all'ire d'un sol Dio, le navi
Perdiam, la gente, e le speranze quasi
Della ognor più lontana Italia. Oh! tale
Premio ha pietà? così ne rendi impero?
Il gran padre degli uomini e dei Numi
A lei sorride, con quel ciglio istesso
Che le tempeste acqueta; indi, un paterno
Leggiero amplesso dandole, risponde:
Citeréa, non temere: immoti stanno
Della tua gente i Fati: erger vedrai
Le a te promesse alte Lavinie mura;
Il magnanimo Enea, sublime al cielo
Vedrai poggiar; ch'io mai pensier non muto.
Ma, poichè pur di ciò cura ti punge,
Io, rimovendo del destin gli arcani,
Favellerotti. È ver, che cruda guerra
Avrà in Italia Enea; ma, soggiogate
Quelle genti belligere da lui,
E leggi e seggio ivi ei porrà: tre messi
Al suol però si adegueran, tre verni
Biancheggieran di nevi, anzi che al giogo
Fatti soggetti i Rutuli, gli dieno
Del Lazio il regno. Ascanio, il giovin poi,
Che stanti l'Ilie rocche Ilo fu detto,
E Julo quindi; Ascanio, avrà lo scettro

Ben intieri anni trenta; e la lunga Alba,
Da lui creata con virtude, il seggio
*Vedrà pur da Lavinio in se trasferto,
Quivi darà l'Ettorea gente leggi
Per tre secoli pieni: infin che incinta
Di Marte Ilia, Vestal di regio sangue,
Partorirà gemina prole in luce.
Romolo allor, cui bionda lupa il latte
Darà felice, il regno avrà di gente
Che dal suo nome ei chiamerà, Romana;
E al ciel le mura egli ergerà di Marte.
A tal città non io meta nè tempo
Prescrivo; impero senza fin le diedi.
Che più? la stessa Giuno, ch'aspra sempre,
Stanco ha finora e cielo e terra e mari
Del lungo temer suo; miglior consiglio
Volgerà Giuno, e meco anch'ella il Mondo
Farà obbedire alla Romana toga.
Vuolsi così. Col trapassar degli anni
Giorno verrà, ch'Argo, e Micéne, e Ftía
Illustri già, vinte saranno, e serve
Della stirpe di Assáraco. Dal puro
Trojano sangue un Cesare allor nasce,
Cui dal gran Julo fia trasmesso il nome
Di Giulio: ha meta ei dell'imperio suo
L'oceano immenso; e di sua fama, gli astri.
Carco un dì delle spoglie d'Orïente,
Da te, secura allor, fia questi accolto
Nel Cielo; e a lui porgere e voti e incensi
Anco vedrai. Beati giorni allora
Sottentreran, pregni di pace, agli aspri
Giorni di sangue: e regnerà la intatta
Fede, con Vesta, e il gran Quirino, e Remo.
Chiuse, e di bronzo sbarrate le atroci
Porte staranno del guerriero Giano:
Entrovi assiso si starà fremente
Sovra ammontati brandi rugginosi
L'empio Furor, le man da tergo avvinto,
Con ferrei cento insolubili nodi,
Sanguinolento gli occhi orridi e il labro.
Disse: e dal ciel, di Maja il figlio ei manda
A Dido far dei nuovi ospiti accorta;
Sì che a' Trojani il nuovo porto ell'apra
Di Cartagine sua. Già spiccò il volo
Il Dio veloce, e flagellando l'aure

Con l'ali poderose in Libia è giunto:
Già il messaggio ei compì. Deposto han quindi
Ogni ferocia i Peni: un Dio lo impera;
E più di tutti, a pro dei Teucri ha volto
La Regina il benigno animo queto.
*Ma il pïetoso Enea, fra' suoi pensieri
Spesa la notte, all'apparir dell'alma
Luce, disegna esploratore uscirne
De' nuovi ignoti lidi; e appurar quali
Gli abitator ne sien, s'uomini, o fere,
Poichè incolti li vede: e appien vuol quindi
Farne dotti i compagni. Appiatta i legni
Sotto una rupe incavata in un fondo
D'ogni intorno boscoso e d'orride ombre:
Dal solo Acàte accompagnato ei poscia
Branditi in man duo ben ferrati dardi,
Su per le terre inoltrasi. – Nel mezzo
Del bosco, a lui di contro, ecco apparirgli
Sotto Spartane donzellesche spoglie
La Diva Madre ascosa. Armi Spartane
Tratta ella pure: Amazzone guerriera
La diresti alle fogge. All'Ebro in riva
Tale appunto Arpalíce il fianco sprona
Di corsier rapidissimo, fuggente
Vieppiù che l'onda del fuggente fiume.
Di cacciatrice a tergo il ben adatto
Arco le pende; il crin, dei venti è preda;
Nuda il ginocchio, e gli ondeggianti lembi
Da bel cinto cadenti. Ella, primiera,
Ai Teucri parla: Oh! vi avveniste forse,
Giovani, in qualche mia vagante suora,
O faretrata, e in maculosa Lince
Avvolta; o il corso di cignal spumoso
Con sue grida incalzante? Enea risponde:
O tu, il cui volto e voce altro mi suona
Che pur mortale donna; o Vergin Dea,
(Che nome darti altro non oso) io niuna
Delle tue suore udía, niuna ne vidi.
Ma, o germana tu sii del casto Apollo,
O delle Ninfe l'una; qual pur sii,
Beata, allevia il mio lungo travaglio.
Ignari noi degli uomini e de' luoghi,
Qui dal furor dei venti a forza spinti,
A caso erriamo: or, deh, svelarci vogli
Sotto qual cielo, e a quali spiagge omai

Giunti noi siam per mari tanti: all'are
Tue d'immolar vittime assai ti giuro.
Venere allor: Vittime a me? non merto
Questi onor io. Faretra osan da tergo,
E purpureo coturno alto allacciarsi,
Le donzelle di Tiro. E Tiria gente
Qui alberga; ed Agenórea cittade
Capo d'imperio Punico vedrai,
Benchè di Libia inospita e guerriera
Questo il terreno sia. Dido, sfuggita
Alle insidie fraterne, i Tirj suoi
Qui trasportati regge. Or lunga e oscura
Del suo soffrir fora la storia; ond'io
*Breve ti narro e le cagioni e il frutto.
Era consorte a lei Sichéo, non meno
Ricco e beato infra i Fenicj tutti
Per terre ed oro, che pel vero immenso
Amore, ond'essa il rïamava, unita
Seco, vérgine sposa, insin dai primi
Anni suoi. Pimmalione, a lei germano,
Regnava in Tiro: infra i cognati sorge
Discordia fera: il Re, che ogn'empio avanza,
Di scellerata cupidigia cieco,
Trae di nascosto e svena all'are innanzi
Lo sprovvisto Sichéo. L'atroce caso
Assai gran tempo ei cela, e in vana speme,
Con finzïoni ree, delusa tiene
Quella infelice amante, ancor pur troppo
Credula a tal fratello. Ma, fra il sonno,
Ecco farsele innanzi, orribil ombra,
L'insepolto suo stesso ucciso sposo,
Squallido in volto: e l'are crude, e il petto
Trafitto, e intero il tacito misfatto,
Maravigliosamente a lei disnuda;
E della patria a torsi la consiglia,
Con pronta fuga. Ajuto a tanta impresa
Le addita a un tempo in sotterranee chiostre
Prezïoso tesoro, ignoto, antiquo
Di sepolti metalli. Spaventata
Dido, in piè balza, l'oro trova, e a fuga
Con sua scorta si appresta. A lei compagni,
Quanti abborrono e temono il crudele
Tiranno, fansi: ai legni, che allestiti
Trovano a sorte, ecco di piglio han dato;
E i tesori v'imbarcano, sottratti

A Pimmalione ingordo; e vela fanno,
Duce una donna. A queste rive spinti,
Là dove or or vedrai sorger l'eccelse
Novelle rocche di Cartagin, ivi
Quanto suol può abbracciar taurino cuojo
Mercano astuti, in mille strisce e mille
Ricidendolo; ond' ha di Birsa il nome.
Ma voi stessi, omai ditemi, chi siete?
Donde, e dove n'andate? – A tai domande,
Tratto un sospiro Enea dal cor profondo,
Così soggiunge: O Diva, ov'io dal fonte
Imprendessi a narrar miei lunghi affanni,
Ove tu udirli anco degnassi, in cielo
Muta del Sol saria la luce innanzi
Ch'io la storia compiessi. A noi diè Troja
(L'antica Troja, a te fors'anco nota)
Cuna a noi diè: per molti mari a queste
Libiche spiagge i borrascosi venti
Ci han spinti a caso. Enea mi appello; i Numi
De' miei padri, sottratti al rio nemico,
Pietosamente io meco porto; e, nuova
Patria, l'Italia cerco. Assai per fama
Chiaro in terra son io, chiaro appo i Numi,
Poichè pur son del sommo Giove io seme.
*Ben venti vele io già dal Frigio lido
Spiccava, duce la mia Diva Madre,
E i miei Fati seguendo: or sette appena
Mi avanzan, rotte e dall'Euro e dall'onde;
Io, senza ajuti, ignoto, errante, espulso
*D'Asia e d'Europa, or la deserta Libia
Trascorro. – Impazïente qui rompeva
Venere in mezzo le di lui querele.
Qual che sii tu, poichè pur l'aure ancora
Spiri di vita, e al Tirio regno approdi,
Odïoso ai Celesti io te non credo.
Prosiegui or dunque, al limitar t'inoltra
Dell'alta reggia: ivi, (se invan dei Fati
Non m'insegnaro i padri miei gli arcani)
Ivi, e i salvi compagni, e i salvi legni,
Ritroverai, securi in porto: io 'l dico.
Vedi tu là, bianca festante squadra
Di ben dodici cigni? ecco, sfuggiti
Son dagli artigli dell'augel di Giove,
Che pe' campi del ciel d'alto piombando
Gl'incalzava feroce: ecco la schiera,

Che al suolo approda, o il suol dappresso rade.
Quali in festevol cerchio batter l'ale
Candide, e baldi gongolar li vedi;
Tali in porto a quest'ora, o al porto innanzi,
Con le lor navi i Teucri tuoi si stanno.
Va dunque, e giungi ove la via t'invita.
Disse: e altrove rivolta, almo splendore
Balenolle dal capo; ambrosia pura
Celeste scaturì dalla ondeggiante
Aurea chioma; il bel manto, a' piè si stese;
E tutta apparve, al passo maestoso,
Diva qual s'era. Enea ravvisa allora
La madre; e a lei, che non però si arresta,
Tai detti manda: E che? tu pure il figlio,
Cruda, tu pur lo inganni? or, perchè nieghi
A me tua destra, ed i materni accenti?
Così d'essa dolendosi, prosiegue
Pur ver Cartago. Ma la Dea frattanto,
Perchè omai nè vederli, nè indugiarli,
Nè dar lor noja in guisa alcuna ardisca
Null'uomo al mondo, intorno intorno un folto
Caliginoso velo d'aria spande,
Ch'Enea co' suoi celasi in grembo; all'aure
Sublime il vol ver Pafo ella poi spiega,
E lieta al seggio suo riede, là dove
In ricco tempio, sovra cento altari
D'odorose ghirlande coronati,
Fuman perenni al Nume suo gl'incensi
Preziosi Sabéi. - Ma, già son giunti,
Lor via seguendo, appiè d'un colle i Teucri;
Già già il soverchian; e dall'ardua cima,
Che sovrastante alla città ne scopre
Quasi al suo piè le torri, Enea lor mole
Contempla; e ammira, ove già fur capanne,
Sorgere ed archi e mura, e vie selciarsi,
Ed ammontarsi in nuove rocche i massi;
*Chi si elegger terreni, e chi affossarseli;
E l'andare, e 'l venire: ammira in somma
I Tirj tutti in sì laudevol opra
Romoreggianti a gara. Là s'innalza
Pe' Senatori curia veneranda:
Altri qui 'l porto cavano; altri base
A marmorei teatri eterna danno:
Altri altrove dispiccano da vive
Rupi l'alte colonne, a nobil scena

Poi destinate. In guisa tale, industri
Api veggiamo affaticarsi, al nuovo
Arder di Aprile pe' fiorenti piani;
Intente l'une alla lor prole adulta;
L'altre il lor miele a rappigliare, a farne
Ricche le celle del nettareo succo:
Queste sottentran di lor suore al carco;
Si addensan quelle in torma, e a forza fuore
Scaccian dell'alvëar l'ignobil germe
De' fuchi; e ferve all'opra ognuna; e intorno,
Del ben rapito timo olezzan l'aure.
Felici oh voi, la cui città già sorge!
Grida Enea, riguardando alle già colme
Cime de' nuovi tetti; e scende intanto
(Mirabil cosa!) entro sua nube acchiuso
Così, ch'ei passa a tutti in mezzo, e nullo
Pure lo vede. – Alto frondeggia un bosco
Nel centro stesso di Cartagin: fuvvi
Cavato già (quando a quel lido i Peni
La tempesta sbalzava) un teschio intero
Di feroce destrier; guerriera insegna,
Già lor predetta da Giunone, e pegno
Ad essi poi di lunghe palme. Un vasto
Ricco tempio sublime ivi innalzava
La Tiria Dido al favorevol Nume
Della suora di Giove. In bronzo avvinte
Posan le travi; il limitare, i molti
Sorgenti gradi, e le superbe porte,
Tutto è bronzo, e di bronzo il cardin stride.
Quivi conforto, per la prima volta,
L'ansio petto d'Enea da nuova vista
Riceve; ei quivi, per la prima volta
Fine e sollievo a sue miserie ardisce
Sperare. Ei vede, mentre intento osserva
A parte a parte il vasto tempio; mentre
Quivi aspettando ei la Regina, ammira
Tacito in se la sorte, industria, ed arte
Di tal cittade; ei vede, infra i portenti
Dei Punici pennelli, in ordin lungo
Pinte d'Ilio le pugne; ambo gli Atridi;
E l'antico buon Prïamo; e il feroce,
A questo e a quelli al par tremendo Achille:
Pugne d'Eroi, per fama al mondo intero
Note omai. Stupefatto Enea, piangente,
Grida: Qual regno v'ha, qual terra, o Acáte,

Che non risuoni i lunghi nostri affanni?
Ve' Priamo; ei vive. Oh! qui virtude ha dunque
Suoi giusti premj! qui pietade alligna,
E la umana miseria si compiange.
Più non si tema: utile alcun trarremo
Di questa nostra fama. Ei dice: e intanto
Si va l'alma pascendo di quei vani
Colori: e molto geme, e un largo fiume
Di pianto il volto irrigagli, scorgendo
Intorno intorno alle Trojane rocche
Qua Greci in fuga e Frigj Eroi sovr'essi,
Là rotti i Teucri, e incalzator sovrano
Su alato carro seguitarli Achille.
Reso non lungi entro sue bianche tende
Ravvisa: ahi piéta! ivi nel sonno ei giace,
Quando improvviso piombavi l'acciaro,
Cui sanguinoso a cerchio ruota il crudo
Sterminator Tidíde: ecco, ei n'invola
I feroci destrieri, or dianzi giunti,
Nè ancor da Reso abbeverati all'onda
Del Xanto a lui funesto. Altrove ei mira,
Perdute l'armi, in fuga Troilo andarne;
Giovanetto infelice, e in guerra troppo
Ad Achille dispari: ei giù dal carro
Pende supino, alle redini ancora
Attenendosi indarno: strascinandolo
De' suoi corsier la foga, lungo solco
Fan nella polve i crini, il capo, e il dardo
D'Achille, ond'egli è trapassato a tergo.
Vanno frattanto d'Ilio le matrone
Della nemica Palla al tempio: vedi
Lor chiome all'aura sparse, i mesti sguardi
Al suolo affissi; e fare ai petti oltraggio
Le chiuse palme, e supplici atterrarsi:
Ma sdegnata la Dea neppur le mira.
Pinto anco Ettór vi scorge, il giro terzo
Compier dintorno alle Trojane mura
Strascinato, e l'esangue suo cadavere
A prezzo d'or venduto: e il vende Achille!
A cotal vista, Enea dall'imo petto
Sospiro immenso trae: le spoglie, il carro,
E le sembianze dell'estinto amico,
Son queste al vivo: e v'è il gran Priamo, ch'ambe
Sporge inermi le mani in supplice atto.
Se stesso quindi il Teucro Duce incontro

Ai Duci Achei lì riconosce, e l'armi
Di Mennón fero, e i suo' guerrieri Eói.
Infra ben mille Amazzoni bollenti,
Di lunati brocchier difese il petto,
Infurïar Pentesiléa pur vede
In armi: un aureo cinto a lei l'adusta
Mamma rinvolge; e coi campion maggiori
Vergine armata battagliar si attenta.
Mentre il Dardanio Enea stupido pende
Da' bei dipinti, nè staccarsen puote,
Ecco una turba giovenil di vaghe
Donzelle, al tempio avvicinarsi, e in mezzo
La regina bellissima. Qual suolsi
Mostrar Dïana, or dell'Euróta in riva,
Or su i gioghi di Cinto, infra i soggetti
Cori addensati delle Oréadi sue;
E, dolce gaudio tacito alla madre,
Faretrata ella il tergo all'altre Dive
Tutte sovrasta in maestà di mosse:
Tal era Dido; tal, fra il suo corteggio,
Lieta e grande inoltravasi; alma vista,
Che impulso aggiunge alle sorgenti moli.
Sul limitar del Santüario, dove
Sua curva cima il tempio al ciel più innalza,
Ivi sotto, in sublime soglio assisa,
Cinta d'armati la Regina, or leggi
Ai Tirj detta, or l'opre a lor comparte
A suo senno, od a sorte. A un tratto, mentre
A tai cose ella intende, Enea discerne
Tra una gran folla che appressando viensi,
Antéo, Sergesto, il pro' Cloanto, ed altri
De' Teucri suoi, dalla tempesta in pria
Da lui disgiunti, e ad altre spiagge a forza
Portati. Allor, gioja e timore a gara
Enea del par colpiscono ed Acáte:
Ardon di porger loro amiche destre,
Ma li rattiene il non saper; quindi essi,
Taciti, avvolti entro alla cava nube
*Spian di costor la sorte; a che venuti,
Donde partiti, ove ancorati siensi;
Che un grido già annunziavali oratori
Chiedenti ajuto, da un'armata eletti,
Ed or da ciò tratti al gran tempio. – Appena
Giunti al cospetto, e il favellar concesso,
Pacatamente il grande Ilïonéo

Così incomincia: O bene avventurata
Regina, a cui nuova cittade, e nuove
Leggi fondar Giove acconsente, e a freno
I superbi tenere; or tu soccorri
A noi Trojani miseri, scagliati
Di qua di là pe' mari tutti; e vogli
Sottrar, preghiamti, da rie fiamme i nostri
Legni, salvar l'innocua Teucra gente,
E ai nostri affanni rimirar benigna.
Noi non sospinge, no, di Libia ai lidi
Empia sete di stragi o di rapine;
Ah! no; non arde orgoglio tanto in petto
Di vinte genti. Havvi una terra antiqua,
D'armi feroce, d'ubertose messi
Splendida; Esperia la nomaro i Greci;
Già l'abitar gli Enótrj: Italo Duce
Italia poscia nominar la fea.
Da noi ver quella veleggiando s'iva,
Quando improvviso infra i suoi nembi sorto
Orïon crudo, impetüosi gli Austri
Contra noi scaglia; immenso mar ci aggira
Or fra secche or fra scogli; e stanchi e infranti
Ci accostiam, tristi avanzi, ai liti vostri:
Ma, qual mai gente inospita, qual terra
Barbara è questa? incontro a noi s'inalza
Grido di guerra, e siam respinti, e il porto
Negato vienci. Ove le umane forze
A vil teniate e l'armi, i Numi, i Numi
Temete almen: giusto ed ingiusto, innanzi
Al seggio lor, tutto si sconta. Un prode
Re, che appelliamo Enea, di noi l'impero
Degnamente otteneva: unqua non era
Uom più guerrier, più pio, più giusto a un tempo.
S'ei pur sottratto all'invid'Orco, ancora
L'aure vitali bee, non temiam noi
Che a pentir t'abbi d'aïtar primiera
Tant'uomo. Armi e cittadi hanno altri Teucri
Su le Sicule spiagge, a cui dà leggi
L'illustre Aceste. A noi tu dunque accorda
Di trarre in porto le sbattute nostre
Navi; e di remi, e d'alberi, e d'antenne
Rïarmarle. Così, se a noi pur fatto
Vien di mai ricovrar Enea co' suoi,
Lieti potrem la Italia e il Lazio tutti
Ricercar poscia: ma, se l'onde ingorde,

O nostro ottimo padre, ingojan teco
Di noi Trojani e la salvezza e l'alta
Speme, il tuo Ascanio; allor, vedovi e mesti,
Quinci almen potrem noi d'Aceste al seggio
Rïapprodar, nella Sicana terra. -
Tal favellava Ilïonéo: frattanto
De' Teucri suoi si udía fremer l'assenso.
Breve risponde la Regina allora,
Gli occhi a terra inchinando: Ogni sospetto,
Dardani, in bando; ed ogni affanno or esca
Dai petti vostri. Io son da scabri casi
Astretta, e in un, da signoria novella,
A vegliar sempre, e custodir severa
Tutti i confini miei. Ma, gente al mondo
Havvi lontana dal cammin del Sole
Tanto, o noi Tirj siam barbari tanto,
Da non saper dell'alta Troja i fatti?
Sue forti pugne, i chiari gesti, i prodi
Eroi, d'Enea la stirpe? Or dunque, o a voi
Navigar giovi in ver l'Esperia magna,
O verso Aceste, d'Erice alle spiagge;
Ivi e securi e ristorati io voglio
Ajutarvi approdare. Ma, fors'anco
Potria giovarvi or di divider meco
Questo mio regno? in porto entrate; è vostra
Questa sorgente mia città: Trojani
E Tirj, al par popoli cari entrambi
A me sarete. Oh! pur volesse il cielo,
Ch'una stess'aura il vostro Enea qui spinto
Avesse! Ma, affidatevi, pe' liti
Miei ve n'andrete in securtade; e tutte
Scrutar farò le più rimote spiagge,
Per saper s'egli in qualche selva, o in qualche
Città di Libia aggirasi. — A tai detti
Rincoravasi Enea. Fuor di lor nube
Già già scagliarsi ardendo egli e il compagno,
Primo a lui parla Acáte: O divin germe,
A qual partito or l'animo rivolgi?
Navi, e compagni, ed ogni cosa è in salvo;
Tranne il misero solo, che sommerso
Fra i vasti flutti co' nostri occhi stessi
Vedemmo: in tutto il rimanente, è pieno
Il vaticinio della madre. Ei tace
Appena, ed ecco in due si squarcia il vuoto
Nuvol, che in grembo gli acchiudeva, e in fumo

Si risolve per l'aure. In chiara luce
Si manifesta Enea. Gli splende in volto
Divino raggio; i begli omeri vela
Di lunga chioma il maestoso onore;
Materno dono; al par che i vividi occhi,
E il giovenile almo purpureo lume
Della florida guancia. Avorio, o argento,
O Pario marmo ottien così da industre
Mano alto pregio, se in sagaci modi
D'auro accerchiato fulgido biondeggia.
Al luminoso apparir suo repente,
Sta la Regina attonita; ed ei dice:
Da voi cercato, eccolo a voi davanti,
Enea; son desso; al mar di Libia tolto.
Regina, o tu, che dei Trojani affanni
Sola prendi pietade; o tu, che degni
Del tuo impero novel compagni accorre
Noi, degli Achivi avanzo, in terra in mare
Noi stancatori d'ogni avversa sorte,
D'ogni ajuto mendichi; or, quando mai,
Come, potrem rimeritar noi tanti
Favori mai? ciò non fia dato unquanco,
Non che a noi, nè a quanti altri erran pel mondo
Della Dardania stirpe. A te sol ponno
Dar pari al merto il guiderdone, i Numi:
Se Numi v'ha, che ai pïetosi ai giusti
Rendan lor dritto: e guiderdon tu stessa,
Conscia di tua virtude. Età beata,
Che te produsse! almi parenti, ond'era
Procreata tal donna! Ah, pria tributo
Negheran di lor onde al mare i fiumi;
L'ombre alle valli pria manco verranno,
Le stelle al ciel, pria ch'onoranza e laude
Alla tua fama io non tributi, ovunque
Me chiamerà la sorte mia. Ciò detto,
Sporge amichevol mano a destra a manca
Ai suoi prodi Trojani, a Ilïonéo,
Sergesto, Gía, Cloánto, ad altri, e ad altri.
Da pria l'aspetto, e le vicende quindi
D'Eroe cotanto, addoppian lo stupore
Della Regina, che al fin pur gli dice:
O d'alma Dea tu figlio, or qual destino
Mai ti persegue infra sì atroci rischj?
Qual mai forza te spinge a feri lidi?
Tu quell'Enea sei dunque, al Frigio Anchise

Pegno d'amor da Citeréa donato
Del Simoénta in riva? In Tiro io vidi
(Ben mi rimembra) esul dal patrio suolo
Teucro approdar, che nuovo seggio a Belo
Mio genitor chiedea. Belo, in que' tempi,
Conquistator di Cipro, opími regni
Teneavi in copia. Insin d'allora, i casi
Di Troja appresi, e il nome suo suonommi,
E dei Pelasgi Re. Benchè nemico,
De' Trojani il valore a cielo ergea
Teucro stesso; e vantava egli sua stirpe
Da Troja antiqua. Or dunque, o voi guerrieri,
Nella mia reggia entrate. Anch'io l'avversa
Sorte conobbi, e pari ai vostri, e molti
Provai gli affanni; e dopo un errar lungo,
Qui al fin Fortuna mi fissò: già i danni
*Miei m'insegnaro a sollevar gli altrui.
Tace; e ver l'aureo suo tetto rivolti
Seco i passi d'Enea comanda a un tempo
Ch'inni agli Dei s'innalzino; che ai legni
Teucri si mandin venti pingui tauri,
E cinque tanti setolosi verri,
E pingui agnelli con lor bianche madri
In copia stessa, e di Liéo giojosi
Doni abbondanti. Ma già già la interna
Splendida reggia il gran convito appresta
In regal pompa. Ostro superbo ammanta
Pareti e suol, splendidamente industre;
Le mense ingombran alti argentei vasi,
D'auro sculti le imprese dei grand'avi;
Lunghi fasti, che scala al ceppo antiquo
Fan di cotanti Eroi. Ma Enea frattanto,
Cui forte incalza amor di padre, ai legni
Da lui dianzi lasciati, Acáte invia
Ratto, perch'ei tutto ad Ascanio narri,
E seco il tragga alla cittade: in esso
Posta ogni cura ogni sua speme ha il padre.
Impone inoltre, ch'egli seco arrechi
Doni assai; tutti dalla incesa Troja
Sottratti: un manto, aspro d'intagli aurati;
Un ampio velo, intorno intorno pinto
Di croceo acanto; della bella Greca
Già fregj, ch'ella di Micene estrasse
Quando sen venne alle furtive nozze;
Della sua madre Leda egregio dono.

Lo scettro inoltre, cui già Ilione s'ebbe
Figlia maggior di Príamo; e il monile
Ricco di perle; e la di lei gemmata
Aurea corona. A fretta ivane Acáte,
Per riportare i comandati doni.
Ma già l'accorta Citeréa rivolge
A nuove arti la mente. Ella disegna,
Che alle sembianze amabili di Julo
Il suo Cupído sottentrato, accenda
Di fero amor, e dentro ogni medolla
La Regina ei rïarda, nel recarle
Que' doni. L'ire di Giunone atroci
Son di Venere al cor perpetuo sprone;
Quindi ora in lei la dubbia Dido, e il core
Doppio de' Tirj, assai temenza han desta.
L'alato figlio in tali accenti adunque
Favellar l'ode: A te ricorro, il tuo
Possente Nume io supplice qui invoco,
Amor, mio figlio, mia baldanza e forza;
Dio solo tu, che gli scagliati in Flegra
Fulmin di Giove osi schernire. Appieno
Ti è noto omai, che il tuo fratello Enea
Errante va per tutti i mar, sospinto
Dagli odj ingiusti di Giunone: il sai,
Tu, che sì spesso al pianger mio piangesti.
Or, mentr'io parlo, egli in balía si trova
Della Fenicia Dido, che con blande
Voci il rattiene: ospite ell'è pur troppo
Di Giuno amica: io tremo: ivi, per certo,
Non porrà meta all'ire sue la Diva.
Antivenir quindi gl'inganni io penso,
Dido a segno infiammando, ch'altro Nume
In lei non possa, e teco Enea sovr'essa
Solo assoluto regni. A darten palma,
Odi or qual feci alto disegno. Atteso
Dal caro padre suo, già già si appresta
Il regal giovinetto, alta mia cura,
Ver Cartagine a muovere, co' ricchi
Doni, all'onde sottratti e all'arsa Troja.
Io, perchè nullo indovinar la fraude
Nè distornarla possa, io stessa, o sopra
L'alta Citéra, o su l'Idalie cime,
Sopito in dolce sonno entro una qualche
Sacra latébra asconderò il verace
Ascanio; e tu le note sue sembianze

Assumerai: sola una notte (e basta)
Duri l'inganno. Al primo giunger tuo,
Quando di gioja sfavillante in grembo
Ti accorrà la Regina, e quando i dolci
Amplessi a mensa infra i diffusi vini
Daratti e i dolci baci, allor l'occulta
Velenosa tua fiamma entr'ogni vena
Le instillerai: da te null'altro io chieggo.
Tosto, alla Madre obbedïente Amore
L'ali spogliasi, e Julo al volto ai passi
Baldo s'infinge. Ascanio intanto sente
Serpeggiar per sue membra un sopor placido;
E addormentato di Venere in seno
Ella il rapisce ai boschi Idalii, dove
Di flessüoso amáraco olezzante
Soavemente amica ombra lo cinge.
Ma già, a seconda degli imposti inganni,
Lieto Cupído seguitando Acáte
Vien coi be' doni al Tirio seggio. Ei giunge
Quando già la Regina a mensa assisa
Fra l'ostro e l'auro in su tappeti stassi
Nel mezzo, e le fan cerchio Enea co' Teucri.
*Data è l'acqua alle mani; e intorno intorno
Vanno i canestri Cerëali; e i bianchi
Lisciati lini ad ogni ospite dansi.
Cinquanta son fra' penetrali augùsti
Le ancelle, a cui de' prezïosi cibi
L'incarco è dato: altre due tante sono,
Che con cento donzelli han comun l'opra
Del sovrapporre ed esca e tazze e vini
Alle splendide mense. Anco si vede
Qua e là, pegli atrj inghirlandati, a' deschi
Sedersi i Tirj in su fioriti seggi.
Tutti ammirano e i doni e il vago figlio
D'Enea: che mal sotto ai mentiti detti
Si nascondeva il fervido celeste
Splendor del Dio. Ma in nullo è maraviglia,
Quanta è nel cor della infelice Dido.
Pende ella immota con gli avidi sguardi
Dal bel fanciullo, e quanto più il rimira,
Più il cor s'infiamma: ahi misera! sovr'essa
Futuro orrido esizio già già pende.
Ascanio, appena ebbe di caldi amplessi
Beato il cor del non suo padre, a quelli
Della Regina ei passa: ella, cogli occhi,

Co' sensi tutti, bee velen possente;
Lassa! ed ignora a quanto Nume ell'osi
Dare in grembo ricetto. Intanto il fero
Cupído, ricordevol dei materni
Comandi, a poco a poco in lei cancella
L'estinto sposo; e il di lei cor, già quasi
Tranquillo omai, già quasi d'amor scevro,
Tenta ei rïarder di effettiva fiamma.
Ma già da mensa le vivande prime
Tolgonsi, e in ampie coronate tazze
Liéo si arreca: un fragor sorge, e liete
Grida echeggiano; e già dagli aurei palchi
Lumiere in copia pendon folgoranti,
Da fare al Sole scorno. Ecco, un gran nappo,
D'auro e di gemme ponderoso, ha chiesto
La Regina, e di vino hallo ricolmo.
Fu già di Belo il nappo, e arredo sempre
De' suoi rimase. Allor la reggia intera
Tace; e così Dido incomincia: O Giove,
Tu che presiedi alle ospitali mense,
Lieto ai Trojani ai Tirj, e memorando,
Fa che ai posteri nostri ognor risplenda
Quest'almo giorno. E tu, di gioja padre,
Bacco; e tu, fausta Giuno, anco arridete
Ai voti nostri. E voi, miéi Tirj, a gara
Festeggiate un tant'ospite. Qui tacque.
E, pria 'l debito onor libato ai Numi,
Dal colmo nappo un breve sorso attinse.
A Bizia quindi il porge, provocandolo.
Nella spumante tazza egli si attuffa
Ingordo, e la tracanna: esemplo i Proci
Piglian da lui. L'aurata cetra intanto
Fea risuonar Jopa criníto. I carmi,
Son del saper del magno Atlante pregni.
Spiega ei col canto, or de' Pianeti il corso,
E le fasi, e gli ecclissi; or, donde all'uomo,
Donde ai bruti l'orígo: e l'acque, e il fuoco,
E le diverse stelle, e i lunghi estivi
Soli, e a vicenda le notti perenni
Del verno: ei tutto dottamente accenna,
Dolce cantando. A prova, e Tirj e Teucri
Battono palma a palma. In tai piaceri
Gode protrar Dido la notte; (ahi lassa!)
E, con Enea parlando, a sorsi lunghi
Bevendo va l'infausto amore. Or chiede

Cose assai del buon Prïamo, e di Ettórre;
Or di Mennón quai fosser l'armi e i prodi:
Poi, qual corsier Diomede avesse; e ancora,
Quanto si fosse Achille. Or via, mi narra,
(Dic'ella al fin) narrami, Enea, dal fonte,
E de' Danai gli aguati, e i casi, e il lungo
Tuo vagar; poichè in terre e in mari tanti
Te porta errando il settim'anno omai.

LIBRO SECONDO.

Taciti tutti, e con volti bramosi
D'udire, immoti stavansi. Dall'alto
Suo seggio allor, tale incomincia Enea:
Amaro duol di fera storia imponi
Ch'io rinnovi, o Regina: arsa e distrutta
La ricca Troja, e svelto appien dai Greci
Un infelice regno: orridi casi,
*Ch'io medesmo vedea, di cui gran parte
Io stesso m'era. Or, chi potria narrarli,
(Greco ei fosse anco, e del crudele Ulisse,
O di Achille, soldato) or, chi narrarli
Senza gran pianto potrebbe? Già spinge
La notte in giro il suo stellato carro
Rapida, e all'uom l'amico sonno adduce:
Ma, se udir pur delle vicende nostre
Brami tu tanto, e in brevi detti il fero
Destin di Troja, il narrerò; bench'io
Nel rimembrarlo inorridisca, e quasi
La lingua il nieghi. Da molti anni indarno
Stringevan Troja i condottier de' Greci,
Stanchi e respinti: ad ammendar l'avverso
Fato, al fine un destrier d'abéti intesto
Ergon, qual monte: a lor ciò Palla inspira:
E pel loro ritorno ad essa in voto
Eretto il fingon, perchè Fama il suoni.
Ma pregne stan le cavernose immense
Cieche latébre sue di scelti armati
Guerrieri, ascosi, taciti. A rimpetto
D'Ilio, Ténedo sta: famosa e ricca
Isola ell'era, insin che Priamo e Troja
Furono; or, spiaggia ai naviganti infida.
Fan vela già ver essa i Greci, e quivi
Lor legni occultan pel solingo lito.
Noi, ver Micéne li crediamo; e ratti,
Racconsolato il lungo pianto, in folla
Fuor di sue porte spalancate balza

Troja tutta: ognun vuole il derelitto
Campo osservar, le abbandonate spiagge,
E l'orme tutte degli Achei. Qui, fitte
Eran l'ancore lor; là, si attendava
Il crudo Achille e i Dólopi: ecco il campo
Delle pugne perenne. Altri, la mole
Dell'enorme cavallo, in fatal voto
Alla casta Minerva eretto, stanno
Stupefatti ammirando. A trarlo in Troja,
E seggio dargli entro la rocca, esorta
Primo i Teucri Timéte; o fraude il muova,
O il voglian pure i Fati. Ma, molti altri,
Infra cui Capi, che migliore ha il senno,
De' Danai il dono insidïoso, all'onde
Doversi dar consigliano, o alle fiamme;
O i nascondigli almen del cavo fianco
Scrutarne. Incerto divideasi il volgo
Nei duo contrarj avvisi: ecco, dall'alta
Rocca venirne infurïando al piano
Laocoónte infra un'immensa calca,
E da lungi esclamare: O Teucri, ahi! quale
Vi prende insania? e che? davver partita
Stimate l'oste? o un don de' Greci, schietto
Riputereste? oh! sì mal noto a voi
È dunque Ulisse? O di celati Achivi
Piena è la mole; o, fabbricata a danno
De' muri nostri, esizïal sovrasta
Alla cittade; o, qual ch'ei sia, nasconde
Qualche inganno il cavallo: ogni fidanza
Tacciasi in voi: de' Danai dono? ah! tutti
Meco tremate. E, così detto, un'asta
Lunga ferrata, con ambe le mani
Tra le fere compagini scagliava
Nel curvo ventre. L'asta infissa, stette
Tremula; e, scosso, il ricettacol cupo
Un rimbombante lungo fragor dava.
E già, se il Fato, e i Numi, e le acciecate
Menti non eran, già col ferro indotti
A sviscerar la Greca mole i Teucri
Laocoónte avria: Troja pur anco,
*E di Priamo la reggia ancor starebbe.
Ma intanto, al Re fra molte grida è tratto
Un giovinetto, a cui da tergo avvinte
Le mani sono; il traggono i pastori
Teucri, a cui sconosciuto egli si offriva,

Spontaneo. Viene in assai franco aspetto;
Fermo in se stesso, o di dar corpo al rio
Ingannevol disegno, e a' Greci presa
Dar Troja, o certa ivi incontrar la morte.
D'ogni intorno si affollan per vederlo,
Con giovanil dileggio, i Teucri a gara.
Odi or de' Danai fraude; e quai sien tutti,
Da quest'uno l'apprendi. Al trono innanzi
Giunge egli preso; e, d'ogni parte in giro
Su per le Frigie schiere gli occhi volti,
Turbato in atto, ei grida: Oimè! qual terra,
Qual mare omai ricetterammi? asilo
Resta, o speranza alcuna, a un infelice,
Cui rifiutano i Greci? a cui gli stessi
Trojani infesti, a prova gridan morte?
Al suo dir lamentevole, cangiati
Gli animi sono; ed ogni impeto tace.
Lo incoraggiscon tutti a dir chi ei sia,
Quel ch'ei voglia, e dond'abbia in noi fidanza,
Per darsi preso. Al fin, temenza ei spoglia,
E tal prosiegue: O Re, quant'io dirotti,
Che che ne avvenga, verità fia schietta.
Da prima, io Greco esser non niego: ahi sorte
Nemica, ben far misero potevi
Sinóne tu, ma menzognero e falso
Farlo, non mai! — Forse, al tuo orecchio è giunto
Della Fama su l'ale il glorïoso
Palaméde, di Belo discendente;
Cui, benchè a torto, traditor nomato
Svenaro i Greci: il suo delitto solo
Era, l'opporsi a questa guerra: or, morto,
Chi l'uccidea lo piange. A lui compagno,
A lui parente, giovinetto io venni
Discepol d'armi, dal non ricco mio
Padre invïato. Infin che illeso e grande
Palaméde ebbe regno, anch'io sott'esso
Un qualche onore e nominanza m'ebbi.
Ma, poichè tratto a iniqua morte ei venne
(Ciò tutti san) da Ulisse invido e scaltro;
Io, lasso me! fra tenebre e lamenti
Vivea, sdegnato di sì atroce fine
Dell'innocente amico. E già il mio sdegno,
(Malaccorto!) non tacqui: ad alta voce
Vendicarlo giurai, se alla nativa
Argo me pure vincitore un giorno

Propizio il Fato riducea. Tai detti,
L'odio vieppiù innaspriscono d'Ulisse:
Quindi ogni danno mio; quindi l'astuto
Diessi fra 'l volgo a seminare enimmi,
Quasi usbergo ai suoi falli. Nè mai posa
Trovò, s'ei pria non ebbe a se ministro
Calcante... Ma, sgradita storia indarno
Or perchè narrerei? perchè indugiarvi?
Gli Achivi tutti, a voi del par discari
Sono; e tropp'io già dissi. Omai vendetta
Di me pur fate: il mio morir fia grato
All'Itacense, e il comprerian gli Atridi.
Allor vieppiù, d'interrogar, di udirne
Ogni ragguaglio, arde la brama in noi,
Di cotant'empia Argiva fraude ignari.
Siegue ei, tremando, e simulando: Spesso,
D'una sì lunga guerra stanchi i Greci,
Disegnaron rimuoversi da Troja.
Fatto lo avesser, deh! ma ostacol spesso
Fur loro e l'onde tempestose, e gli Austri
Frementi avversi: che non mai sì feri
Da tutto il ciel mugghiar si udiro i nembi,
Quanto allorchè l'alto cavallo all'aure
In sua gran mole eretto stette. Allora
Dubbj noi, per gli oracoli d'Apollo
Eurípilo mandiamo: ei, dalle sacre
Cortine questi dolorosi accenti
Riporta: « O Danai, voi già un dì placaste
« Col sangue i venti: una Vergine uccisa,
« La via di Troja a voi dischiuse: il sangue
« D'altra vittima Greca, a voi dischiuda
« L'onde al ritorno ». Appena odon tai detti
I Greci tutti, attoniti, atterriti,
Pe' lor midolli un gelo orrido scorre;
Che nullo sa, cui tal destin si appresti,
Cui Febo voglia in vittima. Ecco intanto,
Con gran tumulto Calcante vien tratto
Fra le schiere da Ulisse: ivi ei l'instiga
Di nominar cui Febo accenni. A molti
Chiara veder la fera trama parve
Di scellerato autore; e, per se taciti,
Stando a veder, me cauto feano. Muto
Sta dieci dì Calcante; e chiuso, niega
*Di tradir egli, o dar null'uomo a morte,
Co' vaticinj suoi. Dai lunghi gridi

D'Ulisse poi sforzato quasi, al fine
Composti detti disciogliendo, all'ara
Vittima ei me destina. Assenton tutti;
Lieto ciascun, che il suo terror svanisca
Col morir d'un sol misero. Già sorta
Era quell'alba orribile: già cinte
Di sacre bende a me le tempia, e presto
Il salso farro, e il fuoco. Allor, nol niego,
Miei lacci infranti, io m'involai da morte:
E in un pantáno infra cannucce io stetti
Appiattato una notte, insin che ai venti
Desser le vele, a darle presti, i Greci.
Ma, speme in me non rimanea nessuna
Di riveder nè il suol natío, nè i dolci
Miei figli mai, nè il desïato padre:
Ch'essi (pur troppo!) di mia fuga il fio
Pagar dovranno, ahi miseri; espïata
Mia vita già col morir loro io veggo.
Quind'io, pe' Numi testimon del vero,
Per quanta fe rimane intatta, (se havvi
Pur tra' mortali fede) o Re, ti prego,
Abbi pietà de' miei cotanti affanni;
Abbi pietà, d'uom che ingiustizia opprime. —
Oltre al dargli la vita, al pianger suo
*Noi pur piangiamo. A impor, che infranti a terra
Cadan suoi ceppi, è Priamo tosto il primo:
Poscia, d'amico in suon, così gli dice:
Scordati omai la tua Grecia perduta;
Nostro sarai, qual che tu sii. Ma, dimmi,
*E il ver mi di'; chi fu l'autor, qual fine
S'ebbe nell'erger questa immensa mole?
A che il cavallo? a danni nostri, o in voto?
Qui tace il Re: tosto colui, maestro
Di Greche astuzie, al cielo ambe le palme,
Sciolte pur dianzi, alzando, rispondeva:
Voi, voi ne attesto, o sacri eterni fuochi,
E il nume vostro invïolabil; voi
Fatali brandi, a cui pur me sottrassi;
Ed are e bende, ond'io vittima avvinte
Portai le tempia, in testimon qui chiamo:
Ch'or lice a me porre in non cal de' Greci
Le cose anco più sacre; ora a me lice
Tutti abborrirli in un coi loro arcani;
Nè omai più deggio a una tal patria, nulla;
Purchè voi, Teucri, in vostra fede immoti,

Salvi or da me, serbiate a me parola,
S'io v'aprirò veraci cose ed alte.
Sempre ogni speme dell'impresa guerra,
Ogni fidanza, avean riposto i Greci
Negli ajuti di Pallade. Ma, quando
L'empio Tidíde, e il fraudolento Ulisse,
Svenate pria le guardie della rocca
Di Palla, osaro del suo tempio sacro,
Con man fumante ancor di sangue, estrarre
La santa effigie della Dea, macchiate
Per lor profani le virginee bende;
Dal punto in poi, le speranze e le forze
De' Danai rotte, andar scemando: avversa
A lor la Diva; e manifesta è l'ira,
Dai non dubbj prodigj. In campo appena
Collocato il Palladio, arder fur visti
E balenar tremenda luce gli occhi
Della Dea; per le membra, un sudor salso
Trascorrere; e tre volte (alto portento!)
Balzar dal suolo il simulacro istesso,
Brandendo in un l'asta e lo scudo. Tosto
Calcante annunzia, che tentar per l'onde
Vuolsi in fretta la fuga; indarno i Greci
Stringer d'Ilio le mura, ove novelli
Augurj in Argo non ricerchin pria,
Ove non plachin la furata Diva,
Su i legni loro a forza tratta. Or vela
Fan ver Micene, onde improvvisi in breve,
Sotto auspicj miglior, d'armi novelle
Ricomparir qui riforniti. Tale
È di Calcante il vaticinio. Ed ecco,
Per acquetar l'offesa Dea, s'innalza
Qui il gran cavallo, espïator del reo
Lor sacrilegio: il vuol Calcante; e al cielo
Vuol che sublime immensa mole ei sorga,
Perchè introdurlo per le porte in Troja
Voi non possiate, e non goder del sacro
Suo patrocinio. Che se mai, con folle
Destra insultar di Palla osaste il voto,
Scempio allor fero, (ah pria l'augurio in altri
Cada, che in voi!) scempio e rovina fora
Di Príamo intera e del gran Frigio regno:
Ma, se all'incontro, ai Teucri muri in seno
Da voi fia tratto, Argo e Micéne in breve
Strette saran da Frigie schiere: or tale

Sovra i nipoti nostri pende il Fato.
A questi ad arte insidïosi detti
Di Sinóne spergiuro fe prestammo;
Da inganno presi e da lagrime vinti,
Noi, cui non mille navi, nè bilustre
Guerra, nè il fier Tidíde, vinser mai,
Nè il magno Achille. — Ma, frattanto, un caso
Ben altro, ai Teucri miseri presenta
Più tremendo spettacolo, che i nostri
Petti rïempie di spavento a un tratto.
Laocoónte, di Nettuno all'ara,
Cui Sacerdote era ei per sorte, un pingue
Tauro immolando in solenne atto stava;
Quand'ecco, di ver Ténedo, pe' flutti
Fino allor queti, (inorridisco in dirlo!)
Due gran serpenti con immense spire
Venir del par divincolando al lido.
Sovra il solcato mar ergon sanguigne
L'orride creste; i petti, squarcian l'onda;
I lunghi terghi flessüosi, intero
Dietro lor par che il pelago trascinino,
Con le code guizzanti. Alzasi un vasto
Suono; il mar, ne spumeggia; essi, con occhi
Di sangue, fiamma lampeggianti, all'aura
Le moltiplici sibile lor lingue
Vibrando, al lido già già soprastanno.
Pallidi noi diamci a fuggir: ma, i serpi
Laocoónte risolutamente
Affrontano. Primieri i due suoi figli,
Fanciulli ancora, dalle orrende fere
Attorcigliati ogni lor membro entrambi,
(Miseri!) il crudo dente provan primi.
Quindi, al padre che in lor difesa accorre
Di dardi armato, avventansi, e l'avvinghiano
Fra girevoli immensi nodi, ond'egli
Ben due volte ne' fianchi e due nel collo
Avvincigliar dalle squammose terga
Si sente, e sibilargli ambe sul capo
L'ardue crestate teste. E già dell'atro
Veleno lor misto al suo sangue sgocciola
Dalle tempia la benda: invan si sforza
Quegli aspri gruppi rallentar con mano;
Indarno, al cielo estolle orride strida,
Pari ai muggiti di piagato tauro,
*Cui mal vibrata scure all'ara involi.

Ucciso lui così co' figli, strisciansi
In ver la rocca i duo serpenti, dove
Delúbro eccelso alla crudel Minerva
Ergesi; là, ravvoltolati, ascondonsi
Appiè dell'alta Dea sotto il suo scudo.
Nei petti allor, già attoniti, diffondesi
Terror novello; onde, il dovuto fio
Pagato aver Laocoónte a dritto,
Gridano i più; poich'egli, empio, la sacra
Mole ferire ardía con l'asta: e inoltre,
Doversi trarre al tempio della Diva
L'alto destrier; così, placarsi il Nume.
Noi spalanchiam, non che le porte, i muri
Anco di Troja: a gara ognun adattagli,
Chi al piede i curri, e chi gli argani ai fianchi,
Al petto, al collo: e già il fatal cavallo,
D'armi pregno, le mura ecco ei sormonta.
Donzelli intanto, e verginelle, intorno
Inni cantando, anco le innocue mani
Baldi alle funi stendono, e si sforzano
Di trarlo anch'essi: ei, sale minaccioso;
E, a poco a poco, a Troja in mezzo è giunto.
Oh patrie mura! oh Teucre torri, illustri
Guerriere rocche, d'alti Numi albergo!
Su i limitari vostri immoto arrestasi
Ben quattro volte il cavallo; quattr'altre,
Dalle grotte dell'utero rimbombano
L'armi, ond'è pregno: indarno: ardenti, ciechi,
Ed immemori noi, l'infausto mostro
Pur collochiam nella Palladia rocca.
E indarno il ver vaticinava anch'ella
Cassandra, allor; cui non verace mai
Parere ai Teucri fean gli avversi Numi.
I templi quindi inghirlandiam, festosi
Per la città (noi miseri!) in quel giorno,
Ch'esser l'estremo a noi dovea. — Ma, intanto
Da tutto il ciel precipita la notte,
E le immense ali sue riveston d'ombra
Le terre e i mari, e degli Achéi le fraudi.
Stanchi i Trojani, intorno intorno ai muri
Si adagiano in silenzio; un sopor queto
Serpeggia entro lor vene. Ma, non dorme
L'Argiva armata, che a schierate vele
Da Ténedo ritorna ai noti lidi,
Scorta dal fido raggio taciturno

Di Cinzia amica. E già la regia poppa
Segnale erge di fiaccole, cui viste
Sinóne appena, dagl'ingiusti Fati
*Assecondato, schiude egli di furto
Del cavallo il grand'alvo, onde fuor sboccano
Di lor caverne i Danai. Per l'alta
Fune pendula calansi primieri
*Macäon, Menelao, Sténelo, duci;
E dell'inganno il fabro stesso, Epéo;
E Tisándro, e Toánte, ed Atamante,
E il gran Pelíde Pirro, e il fero Ulisse.
Per la città trascorrono, che giace
Nel vin sepolta e nel sonno: le ascolte
Trucidan essi; e a spalancate porte
Introdotti gli Argivi, aggiunte inoltransi
Già lor complici squadre. — Era in quell'ora,
Che la prima nettárea quïete,
Dei Numi dono, i petti egri mortali
Invader suole. Ed ecco, a me parea
In sogno appresentarsi Ettore, mesto
Oltre ogni dire, e lagrimoso: ahi quanto
Diverso (oimè!) da quell'Ettór, che carco
Delle spoglie d'Achille un dì tornava;
Da quell'Ettórre, che all'Argive navi
Fero avventava ultrici fiamme! Or egli,
Atro è di polve sanguinosa; quale
Era il dì, che i corsieri al crudo carro
Strascinavanlo: i piè, d'orrendi fori
Trafitti mostra, e gonfi ancora; il crine
Irto, è di sangue anco rappreso; ed irta
Sta la squallida barba: aspre ferite,
Quant'ei già n'ebbe sotto i patrii muri,
Tante pel corpo suo ne ostenta ancora.
Pareami primo piangendo appellarlo,
Con questi afflitti accenti: O viva luce
De' Dardani, o fidissima speranza
Di Troja, Ettórre: or, donde a noi ne vieni?
Perchè sì tardi, desïato tanto?
Deh, come in te pur sempre rimiriamo
Noi stanchi, dopo i tanti affanni, e stragi,
E morti nostre! Ma, il sereno aspetto
Qual ria cagion ti sturba? qual mai ferro
Le inique piaghe fea, ch'ora in te miro? —
Ei, nulla a ciò: ch'era il mio chieder, vano:
Ma, senza indugio, in gemiti profondi

Grave mi parla: Enea, deh, ratto fuggi;
Alle fiamme t'invola. I Danai stanno
Già d'Ilio in mezzo; e già non è più Troja.
Nè Priamo omai, nè omai le patrie rocche,
Difender può mortale destra; a tanto
Giovato avrei pur della mia, se stato
Fosse possibil mai. Bensì i suoi sacri
Penati a te Troja accomanda: ad essi
Ricovro tu di nuove mura un giorno,
Dopo un lungo vagare, erger dovrai:
Abbili or dunque al tuo destin compagni.
Ciò detto, ei stesso, di sua man le sante
Bende, e l'eterno inestinguibil fuoco
Della gran Vesta, dal sacrario estragge.
Vieppiù frattanto e crescono e si appressano
Alla magion d'Anchise i vario-feri
Gridi, onde Troja echeggia: e, ancor che lungi
Dall'abitato, e sola, e d'ombre opache
Attorniata la paterna casa,
Pur tutta già d'armi rimbomba, e raggi
Pur vi lampeggian delle ostili fiamme.
Rotto m'è il sonno: in piedi balzo; io corro
*Su, dove il tetto al ciel più s'erge, e sto
Tutto in orecchi, immoto. Un stridor odo,
Quale di fiamma ch'infra messi aurate
Spingan feroci imperversando i venti;
O qual, di furibonda sonante onda,
Che da' massi precipiti, e travolga
Fra sue rapide spume e campi e selve
E capanne ed armenti; al cui rimbombo
Corre ignaro il pastor del colle in cima,
Di tal rovina attonito. Allor tutte
Le Danae fraudi apertamente intendo.
Ma, vinta già dalle voraci fiamme,
Di Deífobo la casa ampia stramazza;
Di Ucalegonte i tetti, a me più presso,
Ardon pur già; lungi ne splende il mare.
Guerriere strida, e squilli alti di trombe
Echeggiano: di senno io fuori quasi,
L'armi afferro: nè basta afferrar l'armi,
Che di guerrieri anco un drappello aduno;
E tutti, a gara, ardenti passi, a cui
Scorta è il furor, volgendo in ver la rocca,
Precipitosi a morte gloriosa
Tutti corriam. — Quand'ecco Panto, il figlio

D'Otréo, che ai dardi degli Achéi s'invola
Verso il lito fuggendo forsennato.
Sacerdote ei d'Apollo, i sacri arredi
E i vinti Dei fuor di sua rocca in salvo,
In un col picciol suo nipote, or tragge.
A che siam noi? scampo ci resta, o Panto?
Ciò dissi appena; e piangendo ei rispose:
Giunto è l'estremo inevitabil giorno
Dei Dardani: fu Troja; e noi pur fummo,
Ed ogni gloria nostra. A noi crudele,
Giove or volgesi ad Argo: Argo trionfa
All'arsa Troja in mezzo: a Troja in mezzo
Dal cavo fianco armi e guerrier trabocca
Il superbo cavallo; e scherni e fiamme
Vittrici mesce il traditor Sinóne.
Ei le porte spalanca: inondan quindi
Quante movesser di Micéne mai
Fere migliaja: altrove, e dardi e brandi
Chiudon l'entrata delle anguste vie,
Con minacciose lampeggianti punte
Vietando il passo. In cieco Marte indarno
Tentan le guardie delle Teucre porte
Argine farsi allà scorrente piena.
Sprone a me son tai detti. Io già, su l'ali
Del mio Fato, là corro ove fra l'armi,
E fra le fiamme, alto fragor mi appella,
Ove mi spinge la mia fera Erinni.
Mi si aggiungon per via compagni al fianco,
Riconosciuti al lunar raggio, Ifíto
Mastro di guerra, il buon Riféo, Dimánte,
Ipáne, e il figlio di Middón, Corébo;
Giovinetto pur dianzi in Troja giunto,
Perdutamente or di Cassandra acceso;
Corébo (ahi lasso!) ai vaticinj sordo
Della inspirata sposa tua, venivi
Genero pur di Príamo, e in ajuto
Delle Trojane cose. Io veggo appena
Costor guerra-spiranti in nobil schiera,
Così lor parlo: O giovani, fia forse
Vana omai l'alta virtù vostra: eppure,
Se ardite voi fermi seguir chi a fronte
D'ogni estremo si avventa, il fero stato
In cui noi siamo, udite. I Numi tutti,
Per cui già Troja stava, e templi ed are
Han derelitto: alle avvampanti mura

Voi volete or soccorrere; infra l'armi
Precipitiamci a morte; ai vinti resta,
Sola salvezza, il non sperar salvezza.
Ai giovenili animi loro aggiungo
Furor così. Quali rapaci lupi,
Per rabbia ingorda di affamato ventre,
Ciechi a predar si scaglian fra le ténebre,
Lasciando i mal pasciuti lupicini;
Tai ci scagliam fra le nemiche spade,
Correndo a morte indubitata. Involti
D'atro bujo nell'ombra, c'inoltriamo
Per le più interne vie. Qual mai, qual voce,
Narrar potrebbe le funeree stragi
D'una tal notte? qual pianto agguagliarsi
A quegli orridi affanni? Una vetusta
Città, tanti anni d'alto imperio donna,
A terra or cade. Ogni sua via, le soglie
Delle case, e dei Tempj, ad ogni passo
Ingombre di cadaveri. Nè soli
Versan lor sangue i Teucri; in essi riede
Il bollor anco di virtù talvolta,
Onde han pur morte i vincitori Achivi.
Tutto è terror; tutto è lamenti; tutto,
In varj aspetti, è strage. A noi primiero,
Fra largo stuol di Greci, si appresenta
Andrógeo ignaro, che de' suoi ci crede:
E primo ei volge amici detti a noi:
Su su, compagni; or, che indugiate? a fuoco,
A sangue già per man d'altrui va Troja,
E voi, pur or dell'alte navi uscite?
Ciò dice appena; e dal risponder nostro
Nulla affidato, a ostile squadra in grembo
Si riconosce ei tosto. Stupefatto,
La voce addietro e il piè ritrarre tenta;
Smarrito i sensi, qual uom che sott'aspri
Dumi improvviso fero angue nascoso
Al suol calcando, dalla eretta testa
Tumida ardente sibilante, i tremuli
Passi ritorce fuggitivo. Indarno,
Tardi, Andrógeo ritrassi: già sovr'esso
Ci avventiam noi fra i densi brandi e l'aste:
E lor, del luogo mal esperti, invasi
Da terror molto, trucidiamo. Arride
Così Fortuna al nostro pugnar primo.
Quindi, esultante, a insuperbir Corébo:

Compagni, (ei grida) ove a noi destra addita
Scampo la sorte, or sieguasi: gli scudi
Scambiam co' Greci, e queste loro fogge
Adattiamci. O virtude, o inganno sia,
Nemici sono, ei ci ministrin l'armi.
Ciò detto, ei veste il decoroso scudo
D'Andrógeo, e l'elmo alto-chiomato, e al fianco
Cinge l'Argivo acciaro. Ecco, vestirsi
Riféo, Dimánte; e quindi a gara tutti,
Baldi armar se delle recenti spoglie.
Misti ai Danai così, d'estranei Dei
Sotto agli auspicj, in varie pugne all'Orco
Molti Danai mandiam, dal cieco velo
Della notte ajutati. Havvi di loro
Chi ver le spiagge ai fidi legni fugge;
Chi ver l'alto cavallo; ove da turpe
Terror sospinto, alle note latébre
Su per la fune aggrappandosi sale
A rimpiattarsi. Ma, che pro? qual havvi
Per l'uom fidanza, ov'abbia avversi i Numi?
Mentre sì ben pugniamo, ecco dai sacri
Penetrali di Palla a forza fuori
Vien strascinata dai Greci Cassandra.
Sciolte ha le chiome, rabbuffata; invano
Erge, in atto pietoso, al ciel gli ardenti
Sguardi; invano le mani ergervi tenta;
Che indegni lacci alla regal donzella
Ambe avvincon le mani. A cotal vista,
Infurïato, mal reggea Corébo:
E qual lampo scagliatosi sovr'essi,
Si precipita a morte. Addensiam l'armi
Noi tutti in un ristretti, e l'orme sue
Calchiamo. In questa orribil mischia accade,
Che i Greci elmetti e i Greci scudi han tratto
In fero errore i Teucri nostri; e tosto
Siam dall'alto d'un tempio saettati
Dalle saette loro: ahi, qual feroce
Lagrimevole scempio allor seguiva!
Ma, tolta è pur Cassandra ai Greci: ond'essi,
Di ciò sdegnati, ingrossan da ogni parte,
E ci assalgon frementi. Ambi gli Atridi
Havvi fra questi; e dei Dólopi intera
La squadra; e il forte oltre ogni forte, Ajace.
Così talora in turbin fero i venti
L'un contra l'altro scagliansi; Aquilone,

Noto, Austro, ed Euro precursor superbo
Del solar raggio: e selve intanto e mari
Stridono; e d'imo a sommo scuote l'onde
Il gran tridente di Neréo spumoso.
Quanti altri ancor per ogni dove spersi
L'insidïoso valor nostro avea
In quella oscura notte, or riedon tutti;
E riconoscon primi le mentite
Spoglie nostre, e i non Greci accenti nostri,
Troppo ai loro discordi. Oppressi allora
Dal gran numero noi: primier Corébo
Dell'armigera Diva all'are innanzi
Per man di Peneléo cade; poi cade
Riféo, tra i Teucri d'equitade esemplo;
Giustissim'uom; nol voller salvo i Numi.
Dimánte, e Ipáne, dai Trojani dardi
Cadon trafitti: nè a te scudo, o Panto,
Fu l'Apollinea benda, nè la molta
Religïone tua; tu pur soggiaci.
Ahi prodi! al cader vostro, ai Danai brandi
Con qual furor io mi scagliassi in mezzo,
Qual io pugnassi allor, di Troja il sanno
Gli arsi avanzi, e de' miei: ma invan la morte
Cercava io là; me la vietava il Fato.
Dalla reggia di Príamo alti stridi
Subitamente inalzansi: noi quindi,
(Pochi omai, fra cui tardo pe' molti anni
Ifíto; e tardo, per grave ferita
Che Ulisse feagli, Pélia) dalla zuffa
Spicchiamci, e là siam volti. Ivi feroce
Battaglia ferve, a lato a cui pon dirsi,
E l'altre pugne e l'altre stragi, un nulla:
Tanti e tali si avventano alla reggia
I Greci, tal v'infuria orrido Marte.
Assedïato è da testuggin densa
Il limitare omai: le audaci scale
Già stanno ai muri; all'alte porte innanzi,
Già per gli aerei gradi i Danai salgono;
Con la manca, gli scudi ai dardi incontro
Sporger li vedi, e sott'essi appiattatisi,
I già già quasi pareggiati merli
Afferrar con le destre. Ultimo orrendo
Eccidio ai Teucri sovrastando, fanno
D'ogni lor cosa armi a difesa: e torri,
E merli, e tetti, e aurati palchi, onore

Già degli alti loro avi, or tutto schiantano,
E rivoltolan giù. Gli altri, che al basso
Stan nell'interno, in dense file tutti
Alle porte stringendosi, fanno argine
Di lor brandite punte. Allor mi attento
Io di recar con questa destra ajuto
Entro alla reggia ai vinti. Era a me noto
Nel gran tetto di Priamo un cieco ingresso,
All'alte porte opposto: indi solea,
La sventurata Andrómaca, soletta
Spesso venir, mentre ancor Troja stava,
A visitare i suoceri; ed all'avo
Ella per man quindi traea sovente
Il garzoncello Astïanatte. Io tosto,
Di là intromesso, a sommo il tetto ascendo,
Donde i miseri Teucri indarno scagliano
Su i nemici ogni cosa. Ecco, una torre
Che al ciel dai tetti sorge, onde vedersi
Ben Troja tutta, e il Greco campo, e i Greci
*Legni usati potean, pendendo sta
Per cader quasi: noi, co' ferri intorno,
Dove sua base spiccasi dal tetto,
Finiam di sradicarla; e giù dall'alte
Sedi sue la spingiamo: di repente
Rovinosa precipita la torre
Con gran frastuono, e in ampio spazio schiaccia
Le Danae torme: invan; che Danae torme
Sottentran altre; e sassi e dardi e quante
Armi ha il furor, addosso a noi lanciate
Piovon pur tutte. Al limitare innanzi,
Primo fra' Greci, imbaldanzisce e splende
Pirro d'infausta tremolante luce
Nell'eneo usbergo. In simil atto suole,
Sciolta l'orrida bruma in cui sepolte
Le assiderate mal pasciute membra
Tenne, il turgido serpe, al Sol novello
Rinnovellato ei pur, nitido e baldo,
*Da tutto il petto sorger, torcigliando
Le guizzanti sue terga, e all'aura i sibili
*Ratto vibrar con la trisulca lingua.
Con Pirro sta il gran Perifante; e stavvi,
Scudier d'Achille, Automedonte auríga;
E quanta in guerra gioventù spediva
La belligera Sciro. Al già crollante
Tetto regal sottentran tutti; e fiamme

Ver l'alte cime avventano. Ma afferra
Pirro primier l'aspra bipenne, e stritola
Le soglie; e dai gran cardini le porte
Di bronzo svelle. Ecco squarciato il duro
Legno, ond'eran conteste: ecco, da larga
Fenestra informe, i penetrali augusti
Di Prïamo si svelan; manifesto
Ai Greci appar l'interno della reggia.
Veggon pe' lunghi portici addensarsi
Dietro all'infrante porte i Teucri in armi.
Entro ai recessi del sublime ostello,
Tumultüoso allora alzasi un gemito
Compassionevole: battersi a palma
S'odon le donne, e rïempier di strida
L'echeggianti lor volte, onde rintrona
Il cielo. E già le pavide matrone,
Per l'immenso palagio erranti, abbracciano
Le imposte, e vi si aggrappano, e di caldi
Baci le han carche. Ma, feroce siegue
Pirro l'impresa, e col paterno braccio
Sbarre atterra e custodi. Agli urti spessi
Dell'ariete frattanto già vacilla
La scardinata porta, che al fin cade.
Strada s'apre la forza; ogni argin rotto,
Largo torrente delle Danae schiere
Tutto inonda, svenati i Teucri primi.
Non sì feroce vincitor trabalza
Spumante fiume oltre all'opposte moli,
Quand'ei pe' campi infurïando tragge
Coll'incalzante accumular dell'onde
Le capanne e gli armenti. Io vidi, io stesso,
Fra l'ampie stragi il furibondo Pirro;
E in su le soglie, ambo gli Atridi. E in mezzo
Delle cento sue nuore Ecuba vidi;
E, innanzi all'are, Prïamo, i mal sacri
Fuochi suoi maculando col suo sangue.
Già de' di lui nepoti l'ampia speme,
Cui ben cinquanta maritali letti
Avvaloravan, cade: e giaccion vili
Le un dì superbe trionfali aurate
Porte; ed ogni barbarico fastoso
Trofeo, sfuggito alle voraci fiamme,
Trova de' Greci il ferro. — Ma, più espresse
Di Priamo udir tu le vicende or forse
Vorrai. Vedeva ei la cittade appena

Invasa, e il regio limitar schiantarsi,
E l'oste in mezzo ai penetrali; audace
Più che il volesser le senili forze,
D'armi insolite omai suoi tremuli omeri
Carca indarno, e di brando inutil cinto
Il fianco antiquo, a certa morte ei scagliasi
De' nemici nel mezzo. Eccelsa un'ara
Della reggia nel centro, a ciel scoperto
Stava; e sovr'essa ergevasi l'ampia ombra
D'un lauro vetustissimo. Ivi, intorno
Ai lor Penati, abbracciandoli indarno,
Precipitose affollansi le figlie
D'Ecuba, ed essa pur; di palpitanti
Colombe in guisa, ov'atro turbo spira.
Ella, in veder giovenilmente armato
Priamo venir: Ahi, dove corri, (esclama)
Consorte infelicissimo? deh, quale
Rio demón, di quest'armi oggi ti veste?
Vano ogni schermo a tal rovina: ajuto
Vano or fora lo stesso Ettore mio.
Tu pur, deh, qui ricovrati; quest'ara
Proteggerà noi tutti, o estinti tutti
Insieme qui cadremo. E a se, ciò detto,
Lo trae, e l'asside nel suo sacro seggio.
*Quand'ecco, uno de' figli dell'antico
Buon Re, Políte, che involarsi tenta
Di Pirro al brando; e, già ferito, viene
Pe' lunghi colonnati agli atrii vasti,
Di Teucre armi sguerniti. Il segue Pirro
Infurïando, e già già sopra arrivagli,
Già già l'asta mortifera il raggiunge.
Pur, fin dove i parenti entrambi stanno,
Políte arriva, e su i lor occhi cade,
Spirando immerso in un lago di sangue.
Non tace allor, nè l'ire affrena, il padre,
Benchè lui pur Morte avviluppi: Ahi, crudo!
Di un tanto e tal tuo scellerato ardire
Degna mercè, dovuto premio, un giorno
*Gl'Iddii ti rendan, se pietade ha il Cielo,
Che di noi curi. Ahi barbaro, che festi?
Del figlio il sangue zampillare in volto
A un infelice padre! Ah, no, tu nato
Non sei d'Achille: io l'ebbi a me nemico
Ben altro, Achille; ei me supplice udiva,
E in udirmi tingevasi sublime

Di rossor generoso; ei meco i dritti,
La fe dovuta ai supplici serbava;
L'esangui Ettóree spoglie ei mi rendea;
Me rimetteva ei nel mio regno. Tacque
Il veglio: e tosto con la fievol destra
Scagliò la lancia, che con fioco suono
Di Pirro percuotea lo scudo a vuoto,
*Da cui respinta al suol pendula cade.
D'Achille il figlio allor gli grida: Andrai
Messo, tu dunque, al padre mio: rammenta
Di a lui narrar mie triste imprese; e digli,
Quant'io da lui traligni. Intanto, or muori.
E, in così dir, dal seggio suo lo strappa,
E vacillante tremulo sul sangue
Del figlio, avanti all'are sue strascinalo;
Nel crin canuto attorce ei la man manca,
Con la destra brandisce, erge, nasconde
Nel fianco antiquo insino agli elsi il brando.
Fu questo il fato estremo doloroso
Di Priamo; Re, per nazïoni e impero,
Fra i più eccelsi dell'Asia: orrido fato!
Cogli occhi suoi Troja veder pria in fiamme,
E l'alte rocche a terra; indi, sul lito,
Deforme tronco, inonorato, ignoto,
Giacersen egli! — Al suo cader, compreso
Davvero io son d'atro terrore: un gelo
M'instupidisce: in mente mi ricorre
Del caro padre mio la imagin trista:
Pari ei d'anni al Re misero, ch'io miro
Spirar trafitto; e mi ricorre in mente
Creúsa abbandonata, e a sacco posti
I miei Penati, ed in periglio forse
Il mio tenero Giulo. A cerchio invío
Per ogni dove l'occhio, e in armi solo
De' miei mi veggo: gli altri guerrier tutti
Spariro; stànchi mortalmente gli uni,
Precipitando a terra giù d'un salto;
Piagati gli altri, al fuoco diersi in preda.
Sol io così, per l'ampia reggia erranti
Passi movendo e sguardi intorno intorno,
Al rio chiaror del vasto incendio scorgo
Tacita, in se celandosi romíta,
Elena, dietro al limitar di Vesta.
Erínni ella del par di Troja e d'Argo,
Del par de' Teucri l'ira paventando,

Per la distrutta patria loro; e l'ira
Dei Greci suoi, per lo tradito sposo;
Mal si appiattava, dai Numi abborrita,
All'are intorno palpitante. Avvampo
Io di sdegno, a tal vista: in me rivolgo,
Di dare all'empia il guiderdon dovuto,
E vendicar Troja cadente. Andranne
A Sparta dunque, e alla natía Micéne,
Salva illesa costei? Regina quivi
Trionferà de' Teucri? ivi, accerchiata
D'Iliache ancelle, e Frigj paggi, in breve
Vedrà dunqu'ella e i genitori, e i figli,
E i suoi Lari, e il consorte? E Troja intanto
Stata sarà dal fuoco strutta? e ucciso
Priamo dal ferro? e per tanti anni il nostro
Lido intriso nel sangue? Ah no, non fia:
E, bench'a pro' guerrier punita donna
Laude nulla nè gloria arrechi, io pure
Biasmato, no, mai non sarò d'averne
Annichilata a dritto una sì rea.
L'ardente sete di vendetta in tale
Guisa appagar, giovato avrammi; e l'ombre
De' miei saziate avrò nel costei sangue.
  Tai voci io pieno di furor lanciava;
Quand'ecco farsi a me davante, in raggio
Puro celeste lampeggiando, quale
Mai gli occhi miei vista non l'ebber, l'alma
Mia genitrice, indubitabil Diva,
Quanta e qual suole ai Numi in ciel mostrarsi.
E, per mano afferrandomi, ella schiude
A questi accenti a un tempo il roseo labro:
Figlio, e qual tanto mai dolor ti accende
Di così indomit'ira? il furor tuo
Tanto or t'accieca, che di me non pensi,
Nè del mio dolce Anchise? Oh! nol rimiri
L'antico padre tuo, misero, inerme,
Abbandonato in sua magione? e seco
La tua consorte, e il caro Ascanio, tutti
Per ogni parte or dalle Greche turbe
Cinti e assaliti? Ah! le voraci fiamme
Già già consunti, e gl'inimici ferri
Gli avrian, se a loro io non vegliassi intenta.
Nè tu incolpar della distrutta Troja
Paride or dèi, nè l'odïoso aspetto
Di codesta Spartana: irati Numi,

Feroci Numi, a sradicarla a gara
Stanno. Là mira, (or che celeste acume
Arma i tuoi sguardi, ch'io disgombro appieno
Della grave mortal caligin loro)
Là mira; e poscia ogni comando mio
Caro del par che sacro tieni. Il vedi,
Là dove moli diroccate, e sassi
Svelti dai sassi, al cielo ergono un misto
Di polve e fumo vorticoso globo;
Il vedi tu, col gran tridente all'opra
Innasprirsi Nettuno? ecco, ei dall'ime
Radici schianta, e rovescia la intera
Città abborrita. Or, di qua, mira in atto
Più fero ancor, di propria man la porta
Scea spalancar Giuno primiera: e il ferro
Furïosa brandendo, il Greco stuolo
Dalle navi ella chiama. Ecco, Minerva
Dell'Ilie rocche in cima siede, avvolta
In nembo splendidissimo, e l'orrenda
Medusa ostenta. Il Re de' Numi ei stesso,
Giove, a' Danai ministra animo e forza;
Stimola Giove incontro a' Teucri i Numi.
Fuggi, deh, figlio, omai da Troja, e meta
Poni a travaglio tanto. Al fianco io sempre
Starotti; e salvo entro il tuo patrio tetto
Or già ti pongo. E in così dir, fra l'ombre
Di densa notte, ella da me spariva.
Su gli occhi allor mi rimanean le truci
Nemiche facce di quelle adirate
Alte Deità: l'incendio vasto allora
Di Troja tutta apparvemi, e vederla
Dai fondamenti svellere sembravami.
Tal sovra eccelso giogo annoso cerro,
Che dallo spesso martellare ardente
Di taglienti bipenni sminuito,
Dal tremulo crollantesi suo vertice
Cader minaccia, al fine a poco a poco
Dai tagliatori vinto, ultimo cenno
Dà, strepitosamente rovinoso
Giù pe' sassi schiantato rotolando.
Scendo allor dalla reggia: un Dio m'è scorta:
E tra le fiamme, e tra gli ostili ferri
Passo intatto, che fiamme e ferri arretransi.
Ma nel paterno antico tetto io l'orme
Pongo appena, che Anchise, a cui primiero

Pensava io dar sul vicin monte asílo;
Anchise, in duro esiglio, all'arsa Troja
Di sopravviver niega. O voi, (grida egli)
Che in verdeggiante intera età robusti,
Sete di sangue giovenil bollenti,
Sottraetevi or voi: se i Numi in vita
Voluto avesser me, mie sedi intatte
Avrian servate. Ah, no; bastami, è troppo
L'aver visto un eccidio, qual già vidi;
E il sopravviver alla patria vinta,
Qual già mi accadde. Or, deh, dunque il mio corpo,
Così composto, abbandonate in pace:
Procacceromm io ben la morte: i Greci
Mi uccideranno, predator pietosi;
Nè di sepolcro io curo. Ah! già gran pezza,
Inutil salma ed odïosa al cielo,
Indugio il morir io; dal dì, che il sommo
Re degli uomini e Numi in me sdegnato,
Del suo folgor lambivami col lampo.
E in ciò insistendo, immobile egli stavasi.
Noi lagrimosi all'incontro, a pregarlo,
La mia Creúsa, Ascanio, e ognuno in somma,
Di non voler seco a rovina trarre
Le cose nostre tutte; nè se stesso
Abbandonare all'aspro Fato: ei sempre,
Al niego, e fermo in suo proposto stassi.
Tutto mi volgo allor di nuovo all'armi:
Scarso di avvisi e di speranze omai,
Sol bramo, infelicissimo, la morte.
Ch'io te mai lasci, amato padre? e il credi?
E uscir potea dal tuo labro paterno
Sì rio comando? Ah! se ai Celesti giova,
Che nulla pur di tal cittade avanzi;
Se in ciò son fermi, e alla morente Troja
Te vonno aggiunto e i tuoi, schiusa è la via
A un tal morire. Un Pirro havvi feroce,
Che i figli immola su gli occhi del padre,
E all'are poscia il padre svena: io 'l veggo
Venir, grondante tutto ancor del sangue
Di Priamo. A che trarmi qui salvo, o Diva
Madre, di mezzo ai dardi, ed alle fiamme,
Perch'io qui vegga entro mie soglie uccisi,
L'un dell'altro nel sangue giacer tutti,
E il mio padre, e il mio Ascanio, e la mia sposa?
L'armi, su, l'armi a me si rechin: Morte

A più poter le ciglia: Fuggi, (ei grida)
Fuggi, o Figlio; si appressano; alcun lampo
Dei loro scudi a saettarmi è giunto.
Non so qual Nume allor, ma avverso al certo,
La pavida mia mente avvolge e sturba
Sì, ch'io calcando in fretta sentier ciechi,
Disusati, o senz'orma, (ahi lasso!) io perdo
L'amata sposa. O che il destin troncasse
Suoi giorni allora, o che le tracce mie
Ella smarrisse, o la mancante lena
La costringesse a posarsi; (chi 'l puote,
Chi 'l può saper?) non la rividi io mai.
*Nè seppi (oimè!) sì orribile mio danno,
Se non nel punto che giungemmo in salvo
Al divisato monticello in cima,
Presso al vetusto tempio. Ivi raccolti
Noi tutti al fine, ivi sol'una (oh cielo!)
Creúsa manca: ella, ai famigli, al figlio,
A me, sparita era del pari, e a tutti.
Io, di me fuor, qual uom, qual Dio non ebbi
Di mia sventura accagionato? o quale,
Fra i danni tanti della incesa Troja,
Al mio danno agguagliai? Nascondo io tosto
Di quella valle in seno e Ascanio e Anchise.
E i nostri Teucri Iddii: tai cari pegni
Lascio in guardia ai compagni, e in splendide armi
Avvolto, io dentro alla città ricorro.
Fermo ho di tutta ricercarla, e tutte
Ritentar le vicende, e ai rischj tutti
Di nuovo espor mia vita. Ai muri in prima,
Per le stesse orme mie, quindi all'oscura
Porta ond'uscito era pur dianzi, io riedo:
E rïentro, e la traccia appunto seguo,
Ed invéstigo, e osservo. Orrido fero
Un tenebroso silenzio, e null'altro,
Veggo su i passi miei. La magion poscia
(Se a caso ivi tornata mai foss'ella)
Rivisitar vogl'io: ma, invasa è tutta,
Traboccante di Danai: e già dagli alti
Tetti s'innalza la vorace fiamma,
E bolle e ondeggia infurïando all'aure.
Fino alla reggia ed alla rocca inoltromi:
E già ne' vasti portici, che templo
Furo a Giunone, all'ammontata preda
Veglian Fenice ed il funesto Ulisse,

Custodi eletti. Là i tesori immensi
Dalle fiamme sottratti, e sacri, ed altri,
Accumulati stanno: are dei Numi,
Ed aurei vasi, e tazze, e spoglie, e arredi:
E al par di lor cattivi, in lunga fila,
Teucri fanciulli, e tremanti matrone.
Gridar, pur anco, a voce alta mi attento,
Pien di dolor, fra quelle rie tenébre:
Creúsa, ove sei tu? Creúsa!... E indarno
Così più volte io la chiamo e richiamo.
A me, gridante in cotal guisa, e intorno
D'ogni magione forsennato errante,
Senza poter spiccarmene; a me fassi
Al fine innanzi un mesto simulacro,
Un'ombra, di statura oltre all'umana:
Creúsa ell'era. Io, mi ammutía; le chiome
Mi si arricciavano; a mezzo le fauci
Mia voce rimanevasi. Allor l'ombra
Il mio affanno addolcía con questi detti:
O dolce sposo mio, che val che in preda
A dolor disperato ti abbandoni?
I Numi il vonno: il regnator dell'alto
Olimpo, ei vieta, che al tuo fianco altrove
Creúsa venga. A te, per lungo esiglio
Resta a solcarsi immenso mar, fintanto
Ch'ai liti Esperj approdi, ove tra pingui
Campi d'Eroi con placid'onda scorre
Il Lidio Tebro. Ivi te aspetta e stato
Prospero, e regno, ed altra regia sposa.
Non pianger, no, la tua Creúsa omai.
De' Mirmídoni o Dólopi, non io,
Trojana e all'alma Venere io nuora,
Già non vedrò le altere reggie: ancella
Me non avran Greche matrone. Io stommi
Dalla gran Madre degl'Iddii raccolta
In queste patrie spiagge. Enea, ti lascio;
E il comun pegno nostro ti accomando:
Addio, per sempre. — Ed in ciò dir, mentr'io
*Piangendo, e volendo parlare, mi sto,
Ella in fumo dileguasi. Tre volte
Io fra l'avide braccia stringer tento
Le amate forme, che nell'aura lieve
Sciolte veloci volano qual sogno;
« Tre volte io torno le man vuote al petto. »
Spesa così la notte, al fin raggiungo

I miei compagni; e là gran copia trovo,
Con mio stupor, di nuovi Teucri, ad essi
Aggiuntisi, guerrier, fanciulli, donne;
Un infelice popolo, adunato
Da ogni parte; e in qualunque estranio lido
A navigar con me, di cor, di braccio,
Pronti appien tutti. E già, dell'Ida in cima
Sorgea del dì l'astro foriero, e ognora
Stringean di Troja l'alte porte i Greci,
Sì che d'ajuto era ogni speme al vento.
Cedendo al Fato allor, ripreso il dolce
Paterno incarco, io 'l monte Ida saliva.

LIBRO TERZO.

Da che d'Asia l'impero, e Priamo, e l'alta
Troja, e i non rei suoi cittadini, tutto
Pure atterrar del pari era piaciuto
Ai sommi Dei; da che rïarse al suolo
Giaccion fumanti le Nettunie rocche;
Molti augurj celesti, in vario esiglio,
Ad indagare assai remote spiagge,
Spingonci a forza. Indi la stessa Antándro,
E il sovrapposto Frigio monte d'Ida,
Nuovo naviglio a noi, nuova adunata
Gente procaccian; ma in qual mar portarci
Debba il destin, dove fissarne, incerti.
Spuntava appena primavera, quando
Il padre Anchise c'imponea di sciorre,
Dando ai Fati le vele. Il patrio lido,
La terra allor, dove fu Troja, addietro,
*Lagrimando, mi lascio: esule, in vasto
Mar, coi compagni, col figlio, coi Lari,
E co' pubblici Numi. — Ai Frigj incontro
Ampia una terra sta: l'arano i Traci;
Da Marte ha il nome; e di Licurgo fero
Già sottoposta al giogo, ospite amica
*Di Troja fu, sin ch'ebbe Troja stato.
Quivi approdato, a inauspicate mura
Io do princípio in su la curva riva;
E, da me, quelle genti, Enéadi chiamo.
Sagrificare all'alma Madre intanto
Io m'apprestava, e agli altri Dei, per farli
Propizj all'opra incominciata. A Giove,
Dei Numi al Re, nitido tauro io stava
Per immolar sovra quel lido: a sorte
Era ivi presso un monticello, a cui
D'umil cornio virgulti e un rozzo mirto
Di densi rami, fean corona. A quelli
Mi accosto, e alcuni di sbarbarne io tento
Per far di frondi verdeggianti all'are
Ghirlanda e tetto; ma, un prodigio orrendo

Mi assale a un tratto. Ecco, dal suolo io schianto
La verména primiera, ed essa tosto
Sgocciola d'atro sangue, ond'è macchiato
Putrido il suolo. Un freddo orror mi scuote,
Gelido allor mi si rappiglia il sangue,
Pel gran terrore, entro ogni vena. Io seguo
Pure, indi a poco, a ritentarne un'altra,
E ad indagar cotanto arcano: ed ecco,
Dalla corteccia del novello squarcio,
Novello sangue. Impensierito io forte,
Or quelle agresti Ninfe, ora il gran padre
Marte, signor de' Tracj campi, invoco,
Perch'ogni augurio orribile disgombro
Sia da sì fera vista. Indi la terza
Pianta a sveller mi appresto: era più salda
In sue radici: ond'io, con maggior sforzo,
Le ginocchia appuntando al suol, con ambe
Le mani a me traevala; quand'io
(Il narro, o il taccio?) ah, sì; quand'io, con questi
Orecchi miei, dall'ima base interna
Del monticello, ergersi ascolto un suono
Flebile umano, che giunto nell'aure,
In cotai voci sciogliesi: Deh, come
Puoi tu, Enea, strazïare un infelice?
Alle sepolte ossa perdona; astienti
Dal profanar tue sacre mani: il sangue
Ch'or vedi qui, dai bronchi già non sgorga,
Da me bensì; da Polidoro, al pari
Trojan che tu. Deh, questa cruda terra
Fuggi; deh fuggi dall'avara spiaggia.
Io qui trafitto e ricoperto giacqui
Da folta ferrea messe d'aspri dardi,
Che sul mio corpo in selva crebber poscia.
Terror ben altro, a un tal parlar, m'invade
Ed i sensi e la mente: mi si arricciano
Le chiome; la parola, mi si tronca:
Istupidito sto. — Di Priamo un figlio
Era quel Polidoro: un dì il mandava
Il genitor suo misero, di furto,
De' Traci al Re, quasi in sicuro asilo,
Con gran tesoro: all'armi, ond'ei vedea
Cinger già Troja in dubbia sorte, spera
Così sottrarlo. Il Tracio Re, mal fido,
Vista de' Teucri la rovina, il tergo
Con la varia Fortuna ei pur lor volge,

E attiensi ai Greci, vincitori. Ahi dira
Cupidità dell'oro! a che non traggi
Le umane menti! Ogni più sacro dritto
Calpesta allor Polinestórre: ei svena
Polidoro, e i tesori empio ghermisce. —
Quand'io 'l gelo dall'ossa ebbi poi sgombro,
Al padre, e ai grandi del mio popol narro
Il prodigio, e da lor consiglio chieggo.
Un solo avviso è in tutti: agli Austri in breve
Discior le vele; abbandonar la infame
Contaminata, inospita contrada.
Ma, i funerali a Polidoro in pria
Stimiam doversi. Al monticel si aggiunge
Terra in copia; indi l'are all'Ombre innalzansi
D'atro cipresso, e di cerulee bende
Mestamente fregiate; a cui corona
Fan le Trojane scapigliate donne,
Come il vuole alto rito. Ivi, dai colmi
Vasi il tiepido latte spumeggiante,
Delle vittime sacre al sangue misto,
Versiamo; e, data la dovuta tomba,
All'estinto intuoniam l'ultimo addio.
Securo poscia il navigare appena,
Tosto che in alto un lieve Austro c'invita,
Mormoreggiante in su la placid'onda,
I Teucri allor delle varate navi
Coprono il lido. E già sciogliamo; e il porto,
E le cittadi, e i monti, si allontanano.
Di mezzo al mar sacra una terra sorge,
Diletta a Dori ed all'Egéo Nettuno;
Isola amena, che già errante intorno
Pe' varj liti, onde l'Egéo si acchiude,
Infra Giaro e Micóna, avvinta quasi
Dal santo Apollo, immota stette, ad onta
*De' venti; e fu poi doma dall'aratro.
Quivi portati, essa ci accoglie stanchi
In porto placidissimo securo.
Sbarcati appena, a venerar d'Apollo
Le mura ci avvïamo: ed ecco, incontro
Uscirne a noi, di sacre bende e allori
Cinto il crine regale, Anio, ch'a un tempo
Re quivi impera; e, Sacerdote, a Febo
Ministra. Ei tosto riconosce Anchise,
Suo amico già. Son le ospitali destre
Congiunte; e al tempio augusto entrano a paro.

Sovra un vetusto masso ergesi il templo:
Nell'adorar suo magno Nume, io dissi:
Timbréo, deh, dammi un seggio mio; concedi
Mura ed asilo a questa gente stanca;
Questi, de' Greci e del feroce Achille
Miseri avanzi, serba ad altra Troja:
E popol nuovo, entro a durevol nuova
Altra cittade, accordami. Deh, padre,
Qual ne dai scorta? ove andar noi; posarci,
Dove dobbiamo? impera; il cor, la mente
Rïempi in noi dell'augural tuo Nume.
Ciò dico appena, tremar di repente
Tutto mi parve; il limitar, lo alloro
Del Dio; muggire, i penetrali arcani
Della sacra cortina; e, in vasto giro
Scuotersi il monte da radice. A terra
Ci prosterniamo, e voce alzasi all'aure,
Che tal ci suona: O Dardani robusti,
Voi quella terra, onde l'origin prima
Ebber già gli avi vostri, accoglier debbe:
Lieta ubertà voi ricondotti aspetta
Presso all'antica madre: itene in traccia:
D'Enea la stirpe, e i figli de' suoi figli,
Signoreggiar den quivi intero il Mondo.
A oracol tale, un susurrar s'innalza
Di lietissime voci: ognun, quai sieno
Quelle accennate mura, ove comandi
Febo il ritorno ai nostri erranti passi,
Altrui domanda. Anchise allor, le antiche
Storie volgendo in suo pensiero: Udite,
(Grida) uditemi, o grandi; e per me nota
Vi sia la meta, che sperate. Giace
All'onde in mezzo, Creta; isola, al magno
Giove devota. Ivi un gran monte ha nome
Ida, al nostro simíle; ivi ebber cuna
Gli antichi nostri, infra le cento opíme
Città di Creta popolose. Il nostro
Gran padre Teucro (s'io le udite imprese
Rammento appien) di là primiero sciolse
Ver le piagge Retée, cercando un seggio:
E il vi fondò. Nè torreggiaro allora
D'Ilio le rocche là; che umíle, al piano
Troja da pria si pose. Origin quindi
Avea fra noi della gran Madre il culto,
E i sacri arcani della selva Idéa,

E i Coribanti, e i timpani, e aggiogati
Al carro alto di Cíbele i Leoni.
Seguiam, su dunque, ed obbediam gli Dei;
Plachinsi i venti; e di Minosse ai regni,
Che non lungi ne giacciono, si approdi.
Se Giove il voglia, noi di Creta al lito
Ancorati vedrà la terza aurora.
Ciò detto, ostie devote immola ai Numi:
A Nettúno, un gran tauro: un tauro pari
A te, formoso Apollo; una negr'agna,
Alle Tempeste; e, ai Zefiretti ameni,
Nevosa un'altra. Intanto vola il grido,
Che, discacciato dal paterno trono
Idomenéo, di Creta abbia le spiagge
Abbandonato; onde, a chi viene in armi,
Lieve conquista il vuoto seggio appresti.
Date a Ortígia le spalle, ale dei remi
Facciamo; e i colli pampinosi in Nasso,
E i verdi piani di Donísa, e Oléaro,
E la candida Paro, e le tant'altre
Cícladi sparte, e gl'implicati loro
Seni, volando, trapassiamo. A gara,
Creta, gridar s'ode i nocchieri; e, Creta,
Replicar tutti i guerrier Teucri: al nido
De' nostri avi approdiam, degli avi al nido.
Sorge anco in poppa, e tal ne spinge il vento,
Che ai lidi antiqui de' Curéti in breve
Giungiam pur noi. Già la città bramata
Io fondo impazïente; e, augurio lieto
Tolto dal nome, Pergaméa la chiamo;
E i Teucri esorto a circondar di rocche
Gli amati Lari. In su l'asciutta arena
Tirate, omai posan le navi: intesa
Sta la mia gente ai nuovi campi, ai nuovi
Maritaggi: a dar loro e tetto e leggi,
Inteso io sto: quand'ecco, a repentina
Tabid'aria pestifera soggiacciono
*Alberi, e biade, e umani corpi: ahi piéta!
Di mortifero ardor Sirio s'infiamma;
E i campi e l'erbe asseta ei sì, che il vitto
Niegan le smunte messi. Indi i miei tutti,
O cadon morti, o rimangon mal vivi.
Anchise vuol, che, risolcato il mare,
Febo in Ortígia a ripregar si torni
D'oracol nuovo: a rïudir qual fine

All'errar nostro ei ponga; onde si debba
Cercar per noi soccorso, ed a qual piaggia
Tendere omai. — Ma, in tal frangente, accade,
Che una notte, mentr'io nel sonno pure,
Con quanti in terra han vita, giaccio immerso,
Distintamente al pieno chiaror d'alta
Luna, irraggiante le fenestre mie,
Vedeami star davanti gli occhi i sacri
Numi di Troja; in quella forma istessa,
In cui sottratti dalle incese mura
Io meco già gli avea. Quindi, con questi
Detti addolcir gli udia l'aspre mie cure:
Quanto, in Ortigia tu tornato, udresti,
Per via di noi qui tel rivela Apollo:
Vedi, alle soglie tue ci manda ei stesso.
Noi, già di te, dell'armi tue, seguaci,
Da ch'Ilio cener fu; noi, che solcammo
Su' legni tuoi l'onde adirate; or pure
Noi stessi al Cielo innalzerem la stirpe
Futura tua, d'impero ampio dotando
La città, cui tu date ad alto costo
L'eccelse mura avrai. Dell'errar nuovo
Non ti negar dunque al lungo travaglio;
Cangiar dèi seggio ancor; non questo è il lido,
Non Creta il luogo, ove fermar tua sede
Ti comandava il Delio Apollo. Un'altra
Antiqua terra, armigera, ubertosa,
Havvi, cui dier d'Esperia il nome i Greci;
Già l'abitar gli Enotrj; or, fama suona,
Ch'Italo, capo di novella gente,
Fea nominarla Italia. Ivi è la nostra
Propria dovuta sede: indi ebbe orígo
Dárdano; e Giásio poi, de' Teucri a un tempo
Principe e padre. Or, sorgi, via; ricerca
Lieto, e racconta al genitor canuto
Queste cose verissime. Coríto,
E l'altre Ausonie terre a voi sien meta;
Non Creta, no, cui v'inibisce Giove.
  Il veder io gli Dei, l'udir lor voci,
Attonito mi fea. Nè sogno egli era:
Ch'io lor note sembianze, e i crini, e i veli,
Ed i propizj aspetti io ravvisava,
Manifesti appien tutti: onde scorrevami
Da capo a piè d'ampio sudore il gelo.
Spariti, io balzo dagli strati, ed ambe

Le palme al ciel, con supplichevol voce,
Sporgo; e su l'are intemerati doni
Offro agli Dei. Sagrificato appena,
Lieto ad Anchise il tutto io narro, e tolgo
Dal suo cuore ogni dubbio. Egli, in udirmi,
L'ambigua prole, e il duplicato ceppo
Del sangue nostro che in error lo indusse,
Tosto conosce, e il somigliar de' prischi
Nomi e luoghi fra loro. O figlio, ei dice,
Tale appunto, qual provi or d'Ilio il fato,
Me lo svelava già Cassandra: in mente
Or mi torna, che sola ella ai nepoti
Nostri l'Esperia e i regni Itali spesso
Presagiva doversi. Ma, chi avria
Creduto mai d'Esperia al lido i Teucri
Dover venirne? o allor, cui mosso avria
Mai di Cassandra un vaticinio? A Febo
Cediamo or dunque; e, illuminati, al meglio
Appigliamci. Sì disse: e, baldi tutti,
Ci arrendemmo al suo dire. In Creta pochi
Lasciam de' nostri; e, abbandonato il lido,
Volan pel vasto piano i cavi legni.
Disgiunti già per ogni lato intorno
Da ogni terra gli sguardi, il cielo e l'onda
Vediam, null'altro; quando a me sul capo
Atra una nube arrestasi, che pregna
Di tempestose tenebre, l'aspetto
Fa inorridir del mare: i venti a prova
Sconvolte tosto e al ciel sospinte han l'onde:
Sparsi pel vasto pelago, scagliati
Noi siam qua e là: vinto è dai nembi il giorno;
E la lor tenebría spesso è squarciata
Da rosse orride folgori: confuso,
Frammisto il dì e la notte, omai nè l'ora,
Nè la via più discerne Palinúro
Pel cieco mare. Infra caligin tanta
Tre giorni erriamo, ed altrettante notti,
Senza nè Sol, nè stelle: al fin, nel quarto,
Di mezzo all'onde una terra sorgente
Da lontan ci dimostra, e monti, e fumo,
D'abitatori indizio. Ammaïnate
Pria le vele, noi diam ne' remi a gara:
Arrancan forte i remiganti, e tutte
Spumeggian l'onde flagellate: i lidi
Delle Strófadi tosto a noi ricetto

Danno, e ci scampan dall'irato mare.
Isole son del vast'Jónio queste,
Strófadi dette in Greca voce: han quivi
Con la dira Celéno Arpíe molt'altre
Il seggio lor, da che lasciaro i tetti
E di Finéo le mense, in bando espulse
Da Cálai e Zeto. Scaturir non fea
L'ira mai degli Dei dal negro Stige
Più pestiferi mostri. Han di donzelle
Squallido volto, in cui la fame è pinta;
Le mani, unghiate; d'augellacci il corpo,
Sempre fetente di sozzo profluvio.
Preso ivi porto, ecco, pe' paschi attorno
Cornuti armenti e assai lanose mandre
Liete vediam, senza custode erranti.
Tosto agli Dei sagrificarle in parte,
Facciam pensiero: e, Giove stesso all'opra
Proteggitor chiamato, aspro macello
Ne fanno i brandi nostri. Ergiam sul lido
Quindi e l'are e le mense: e già l'opímo
Convito avea principio, quando a un tratto
Con romba orribil d'ali giù dai monti
Precipitose piomban schiamazzanti
D'ogni intorno le Arpíe. Saccheggian tosto
I cibi tutti, e con gl'immondi artigli
Contaminan le mense: orride strida
Nell'aure infette suonano. Allor, noi
In altra parte, ove una rupe cava,
Dall'ombra impenetrabil d'arbor folti
Assiepata si apparta, ergiam di nuovo
Altre mense, e altr'are arder facciamvi.
Di nuovo allor, da un altro lato, in quelle
Cieche latébre la stridula torma
Pénetra pur; gli svolazzanti adunchi
Piedi accerchian le mense; e le ghermite
Lorde vivande al sozzo labro in preda
Schifosamente danno. All'armi, all'armi,
Grido allora ai compagni: or via, si strugga
Questa infame genía. Si apprestan ratti
Ad obbedirmi i Teucri miei: le spade
Appiattano e gli scudi sotto l'erba,
Ove assisi di nuovo a mensa stanno.
Quindi, appena le Arpíe suonar fan l'aure,
Miséno, in alto ad osservarle posto,
Cal cavo rame il lor venir c'intuona.

Sovr'esse i Teucri scagliansi co' brandi;
E, strana pugna, tentan d'impiagarle:
Ma le marine volatrici, immonde,
Piumose il tergo, hanno i lor brandi a scherno;
E su i rapidi vanni al ciel poggiando,
Della preda i rosumi e le ammorbanti
Tracce loro ci lasciano. Ma, posasi
L'una d'esse, Celéno, sovra un'alta
Rupe a noi sovrastante; e di là, scioglie
Malaugurato vaticinio, in questi
Fatali accenti: I macellati nostri
Armenti a voi non bastan dunque, o Teucri,
Che guerra farci inoltre anco vi giova?
E noi non ree, bandir dal patrio regno?
Scolpite or ben ne' vostri cuor miei detti.
Quei che Febo da Giove, ed io da Febo,
Presagj udiva; io prima infra l'Erinni,
Io li rivelo a voi. D'Italia ai lidi
Vi trae 'l desir; ed, invocati, i venti
Vi ci trarranno in porto: ma, di salde
Mura ivi seggio non v'avrete voi,
Pria ch'a vendetta degli oltraggi nostri,
Orrida fame a viva forza astretti
Non v'abbia a roder vostre mense istesse.
Tacque; ed a vol sparío, per rinselvarsi.
Ma, si agghiaccian di subito terrore,
A cotai detti, i Teucri; il cor lor manca;
Nè omai coll'armi, ma coi preghi e voti,
Pace ottener vorrian da quelle; o Dive
Sieno, o funesti impuri augelli. Il padre
Anchise, al Cielo ambe le man dal lido
Sporgendo, invoca i magni Iddii, cui nuovi
Altar promette: O Dei, per voi sien vani
Tai minacciosi augurj: o Dei, sì fero
Caso stogliete; ed ai devoti scampo
Date benigni. Indi, salpare, e sciorre
Impon le vele. Austro le gonfia; il corso
Teniam, che il vento, ed il nocchiero, e i flutti
Spumeggianti, a noi danno. Infra l'alte onde
Già già ne appar Zante selvoso, e Samo,
E Dulíchio, e Neríto ardua sassosa.
Già di Laérte gl'Itacensi scogli
Sfuggito abbiamo, abbominando il nido
Del crudo Ulisse. E già, fra nembi al cielo
Ergente il capo, Leúcate ci appare;

Indi il suo Apollo, dirupato masso,
Terror de' naviganti. Ivi noi, stanchi,
Addrizzatici, entriam nel picciol porto,
Dando l'ancore al mar, le poppe al lito.
Ratti così la non sperata terra
Afferrando, ci diamo a scioglier tosto
A Giove il voto; e, incese l'are, i giuochi
Iliaci, d'Azio in su la spiaggia, sono
Celebrati da noi. Le ignude membra
Licor di Palla ai Teucri asperge, e fanno
Le patrie lotte: alta letizia suona,
Delle tante evitate Achée cittadi,
Del Greco mare in securtà solcato.
  Intero l'anno il Sol rivolto intanto
Avea: tornate agli Aquiloni in preda
Eran l'onde invernali. Ivi mi piacque
Lasciar di noi, pria di riporci in alto,
Un monumento al tempio. Un eneo scudo,
Incarco già del magno Abante e spoglia,
Nelle porte conficco, e su vi scrivo:
« Enea già 'l tolse ai vincitori Achéi ».
D'uscir del porto, e dar ne' remi, io tosto
Impongo: e a prova già flagellan l'onde
I miei Teucri; e sovr'esse i legni volano.
De' Feáci già l'aerie rocche ascose
Stan dietro i flutti: già d'Epíro ai lidi
Ci appressiamo; e là dove in alto assisa
La Caónia Butróto un porto ci apre,
Entriam co' legni. Indi, alle mura ascesi,
Nuova udiam quasi non credibil; ch'era
Quivi Signor di nazïoni Argive
Eleno, il figlio del gran Priamo: in tale
Seggio lo ergea la vedova di Pirro,
Andrómaca Trojana, a Teucro sposo
Or di nuovo tornata, in conjugale
Nodo ad Eleno avvinta. Alto mi prende
Di ciò stupore; e in un, desío m'infiamma
D'interrogarlo, e udir da lui le tante
Sue sì fatte vicende. Inoltro io dunque
Più dentro terra i passi; e giungo in loco
Ove solenne un funereo convito
Veggo imbandir fuor di città nel bosco.
Era Andrómaca stessa, ch'ivi stando
D'imaginato Simoénta in riva,
Eretto avea di Ettórre al cener sacro

Di verdi cespi imaginato avello
Infra duo ardenti altari, e all'ombra amata
Tristi doni spargea di latte, e sangue,
E pianto, invan chiamandola. A' suoi sguardi
Occorre appena il mio venire, e l'armi
Trojane ond'io mi accerchio, ella atterrita
Da cotanto prodigio, dissensata,
Rabbrividisce, e vien meno. Gran tempo
Giacente sta, muta, insensibil; poscia,
Rïavutasi a stento, esclama: Enea!
Vegg'io bene il tuo volto? a me tu vero
Corpo, non ombra, vieni? Enea, tu vivi?
Ma, se l'estremo dì varcasti, ah! dimmi,
Dov'è il mio Ettórre? — E in così dir, trabocca
In lagrime, e ululati, onde risuona
La selva tutta. Io, poche voci e tarde
Trovo, accorato del dolor suo immenso:
Vivo, Andrómaca, sì; ma, oh ciel, qual vita!
Larve non vedi, affidati. Ma, come
Vedova, oimè! di un tanto Eroe, qui stai?
Degna sorte v'hai tu? di Ettórre ancora,
O di Pirro, sei tu? — Chinava il volto,
E rispondea sommessa: Oh sovra tutte
Le Teucre donne, oh tu felice in vero,
Polisséna, che innanzi all'Ilie rocche
Sovra nemica tomba immolata eri!
Non data almeno a signor nullo in sorte,
Del vincitore al talamo non eri
Tu strascinata in ceppi! Ma, noi tratte
Dell'arsa Troja a forza, e i mar trascorsi,
Soffrir dovemmo e la servil pregnezza,
E il fero orgoglio insultator, del figlio
D'Achille; Pirro, che d'Ermione poscia,
In Sparta acceso, inauspicata sposa,
Sangue di Leda, tolsela; e me serva,
Giovin superbo, ei fea d'Eleno servo.
Ma, d'Ermione, frustrato e amante, Oreste
Da fero sdegno e da sue furie invaso,
Lui sprovveduto assale, e ai patrj altari
Lo svena innanzi. Ucciso Pirro, in parte
Sottentrò del suo regno Eleno; e volle,
Dal Trojano Caón, Caónia terra
Appellar quanto a lui soggiace; e a questi
Monti diè rocche dell'Iliache in guisa,
E i nomi amati ei rinnovò. Ma quali

Venti, qual Fato, ovver qual Dio te spinse
Ai nostri lidi, Enea, per certo ignaro
Del destin nostro? Oh! dimmi tu, il tuo Giulo,
Salvato l'hai? Beve ei di vita l'aure,
Quel, che Creúsa in Troja dietti? E come
Soffre egli il duol della perduta madre?
Come gli è sprone a generose antique
Maschie imprese il vantare Ettórre zio,
*Enea per padre? — A cotai detti intanto
Consuonano le lagrime, e i profondi
Vani sospiri suoi. Quand'ecco, uscirne
Della città ver noi, con gran corteggio,
Eleno Re. Tosto i suoi Teucri accoglie,
Piangendo egli di gioja, interrompendo
I detti; e fra le mura c'introduce.
Con lui m'inoltro; di Pergámee rocche,
E di Troja e di Xanto i nomi amati
Risuonar odo; ed imitati i luoghi
Veggio, per quanto assimigliar si puote
Picciolo a grande. Ad abbracciar io corro
Di porta Scea gli stipiti: altri Teucri
Ad altre parti corron dell'amica
Troja novella: e, tutti poscia accolti
Dal Re ne' suoi portici immensi, a Bacco
Mescean nell'auro, e preziosi cibi
Vedeano apporsi entro ad aurati vasi.
Così quel giorno, e l'altro ancor: ma in alto
Chiamaci a gonfie vele il turgid' Austro.
Io con tai detti allora Eleno assalgo:
Trojano vate, interprete dei Numi,
Cui sul tripode sacro agita Febo;
Tu, che de' lauri il susurrare intendi,
Degli astri il moto, i fausti voli e il canto
Degli augelli; deh, tu consiglio or dammi.
Gli Dei finora tutti ebber mie' passi
In ver l'Italia spinti, e intero il corso
Men promettean felici i riti sacri
Da me tentati già: sola Celéno,
Infausta Arpía, prodigio orrendo in fera
Irata voce annunziami; di strana
Sconcia fame, che affliggerci de' prima
Che troviam seggio. Or di'; come sottrarmi
Poss'io da ciò? col sottopormi a tanti
Affanni e strazj, a che giunger poss'io?
Eleno allor, sagrificati innanzi

I dovuti giovenchi, e supplicando
Pace dai Numi; ecco, ei sprigiona il crine
Dalle sacre sue bende; e me, tremante
Per riverenza del tuo Nume, o Febo,
Ond'ei già tutto è invaso; me, per mano,
Tragge egli infino al limitar del Dio:
*Quindi così, inspirato, ei vaticina:
Figlio dell'alma Venere, il tuo corso
Vien auspicato dai maggiori Numi:
Manifesto il perenne ordin de' Fati
Scritto è così, volente Giove. Or dirti,
Come securo più di mare in mare
A giunger abbi entro ad Ausonio porto,
Solo in parte poss'io; che il più svelarti
Mel vieta Giuno; e il saper tutto, il Fato.
Da pria, l'Italia tua, che già vicina
Tu credi, ignaro; i di cui porti afferri
Già col pensier; l'Italia tua, cui molte
Terre a varcarsi lunghe si frappongono,
Lontana ancora è assai da te. Co' remi
Di Trinacria solcar dèi l'onde pria;
Pria per l'Ausonio pelago i tuoi legni
Dibatter molto; andar di Circe ai lidi,
D'Averno ai laghi andarne, anzi che in queta
Terra innalzar la tua città ti avvenga.
Ciò ti accadrà, (ben ti scolpisci in mente
Or questi segni) allor che tu affannoso
Standoti in riva ad un fiume remoto,
Vedrai sott'elci ombrose immensa scrofa
Bianca giacersi, e alle mammelle intorno
Trenta lattanti candidi suoi parti.
Là poserai la città tua; là certa
E piena avrai de' tuoi travagli pace.
Nè ti spaventi il vaticinio orrendo,
Delle mense da rodersi: invocato,
Ajuteravvi Apollo, e ai Fati sfogo
Altro darà. Ma queste Itale spiagge,
Che a noi di contro un mare istesso bagna,
Sfuggile; quivi le città son tutte
Dei feri Greci. Ivi, e i Naricii Locri
Ergean lor mura, e Idomenéo co' suoi
Cretési ai campi Sallentini impera;
La non ampia Petília ivi è dal duce
Filottéte fondata. Onde, tu appena
Varcata avrai l'onda frapposta, e incese,

A scior tuoi voti, in quella spiaggia l'are,
Di purpureo velame il crin coprirti
Rimembra, affin ch'infra gli ufficj santi
Ostile aspetto a intorbidar non venga
Gli augurj tuoi: nè in altra guisa i Teucri
Compian là poi lor sacri riti; e in tale
Religïosa usanza anco i lontani
Nepoti vostri durino. Ma, tosto
Ch'indi partito, il vento spingeratti
Della Sicilia a vista, sì che appaja
Dall'Ausonia disgiunto omai Pelóro,
Al manco lito allor, pel manco mare
Largo girando, attienti; e il destro schiva.
Fama è, (cotanto vetustà di tempo
Le cose cangia) che si aprisse a forza
Codesta foce un giorno il mar convulso,
Rovinoso sonante prorompendo
*Sì, che squarciava dall'Esperio fianco
Sicilia tutta: e, imprigionato poscia
Infra i disgiunti lidi, ivi tuttora
In rabide onde bolle. A destra, è Scilla;
Cariddi, a manca, non placabil mai:
Del vorticoso suo báratro all'imo
Tre volte i flutti assorbe; e tre, gli scaglia,
Di monti in guisa, al cielo. Ma, più fera,
Dietro a cieche latébre s'incaverna
Scilla, i legni ingojante entro all'orrende
Fauci empie spalancate. Havvi chi narra
Esser costei, dal mezzo in su, donzella
Di vago aspetto; il rimanente, immane
Pístrice, mista mostruosamente
Di affamate rabbiose cagne, a cui
Si appiccan di Delfini orride code.
Spender più tempo, e con più lungo corso
Tutti i Siculi liti intorno intorno
Rader; fia meglio assai, ch'anco sol'una
Volta aver visto entro il fero antro Scilla,
E udito aver rimbombar fra gli scogli
De' cupi mostri suoi gli arrabbiati urli.
Ma, più di tutto, Enea, (s'Eleno vate
Hai tu per savio, e se i suoi detti credi
Figli di Apollo veri) Enea, su tutte
L'altre cose, quest'una a te predíco,
E ridíco, ed inculco: il Nume pria
Della gran Giuno adora; a Giuno voti

Spontaneo porgi, e la possente donna
Plachin supplici doni: è questo il mezzo,
Onde, i Siculi flutti per te vinti,
Tu afferri al fin l'Itala spiaggia. Ad essa
Approdato, vedrai di Cuma i laghi
Misterïosi, e le sonanti selve
D'Averno; quivi, di furore invasa
La gran Sibilla tu vedrai, che in fondo
D'un antro cavo i vaticinj affida
Alle mobili foglie. In esse scrive
Gli alti suoi carmi, ed ordinate in riga
Sul suol le schiera entro alla grotta, innanzi
Al chiuso ingresso, ove, lasciate, stansi:
Ma, appena poi quei che l'oracol chiese,
Entrando fa, col venticel leggiero
Della respinta porta, sparpigliati
Ir per la grotta svolazzanti i carmi;
Ella, nè più ordinar le sparte frondi
Vuole a niun conto, nè adunarle. Indi hanno
La Profetessa in odio i tanti, a cui
Forza è tornarsen d'ogni oracol privi.
Sceso tu là, per quanto i venti invito
Ti fesser tosto a ripigliar tuo corso;
Per quanto i tuoi ne mormorasser; bada,
A non cedere a lor; nè indugio vano
Stimar tu il tempo, in cui l'oracol chiedi:
Ma con preci richiedine l'augusta
Vate, sì ch'ella di sua propria bocca
Profetizzare a te consenta. Udrai
Ne' suoi detti così, quai genti, e quali
Guerre ti aspettin dell'Italia ai lidi;
E, da te venerata, essa daratti
Mezzi, onde tu sfugga i perigli o affronti;
E auspicj a un tempo, al navigar secondi.
Quanto dirti a me lice, ecco ti ho detto:
Vattene, o prode; e le tue eccelse imprese
Teco al cielo ergan la sublime Troja.
  Cessato il Vate dai benigni detti,
Impon che ai legni ne si arrechin doni.
Misto all'avorio l'auro ivi fiammeggia;
Candide gravi argentee masse; e vasi
Di Dodonéo metallo; ingombre han tutte
L'ampie nostre carene: a ciò si aggiunge
Nobil loríca in triplici auree squame
Tessuta; e ad un ricco elmo, alto cimiero

Folto-chiomato; armi già un dì del forte
Achilleo Neoptólemo. Nè dono
Proprio mancava al mio buon padre: e a tutti
Supplisce Eleno e d'armi e di destrieri;
Di remiganti e di nocchiero, ai legni.
Anchise intanto, di allestir l'armata
Comanda, affin ch'ogni buon vento in punto
A trovar l'abbia. Eleno quindi, a lui,
Molto onoratol pria, così favella:
Anchise, o tu già degnamente assunto
Di Venere al gran talamo; de' Numi
Cura tu preziosa; or ben due volte
Sopravvissuto all'infelice Troja;
Ecco, a te sta l'Ausonia innanzi; pronte
Ad afferrarla stan tue vele; eppure
Questa or da te sol costeggiar dovrassi,
Per trovar l'altra più lontana spiaggia,
Cui ti dischiude Apollo. A che più omai
Ti accompagno, e parlando indugio il corso,
A cui vi chiama Austro sorgente? Or vanne;
Beato, o tu, di sì pietoso figlio! –
Nè men d'Eleno afflitta in quell'estremo
Commiato la sua Andrómaca, nè manco
Di onorarci bramosa, arreca anch'ella
Doni ad Ascanio in copia; vario-pinte
Vesti, d'oro trapunte: una, fra l'altre,
Clamide quale usano i Frigj; e dice,
Nel dargliela: Ricevi, e teco serba,
Giovinetto, quest'opre di mia mano,
Dell'amore d'Andrómaca a te pegni,
E memoria perenne: ultimi avanzi
De' tuoi Frigj a te dona or la consorte
D'Ettórre. Oh sola, oh vera imagin viva
Tu d'Astianatte mio! Tale ei gli sguardi,
Tale il contegno, e tale il volto avea:
E d'anni or pari a te sarebbe... Il pianto,
Al suo parlar, venivami su gli occhi;
E, partendomi in lagrime, dicea loro:
Felici dì traete, o voi, che il vostro
Destin compieste: a noi riserba il Fato
Dure vicende ancora: in porto voi,
Mare a solcar più non vi resta, o spiagge
Da ricercar, che s'allontanin sempre.
Del Xanto a voi, di Troja stessa, almeno
Quel che vi feste simulacro, è dato:

Deh, con migliori auspicj, e men soggetta
Ai Greci questa, ognor sia vostra. Ov'io
Giunga pur mai là dove il Tebro irríga,
E de' miei Teucri le promesse mura
Vegga innalzarsi, il dì verrà pur anco
Che di Epíro e di Esperia un popol solo
Farassi, al par Trojano tutto: il vuole
Nostra comune sorte, e il comun padre
Dardano: i prischi consanguinei nodi
Rinnoveran gli alti nepoti nostri.
Si parte al fin: già de' Ceraunii gioghi
L'onde, che il piè lor bagnan, solchiam noi;
Non lungi è Italia a lor rimpetto. Intanto,
Cadendo il Sole e annerandosi i monti,
Scesi siam nel bramato vicin lido.
Gli eletti a ciò, de' legni a guardia stanno;
Ci ristoriam su per la spiaggia noi
Qua e là dispersi, e dell'arena in grembo
Le stanche membra al dolce sonno in preda
Abbandoniamo poi. Ma, neppur giunto
A mezzo il corso è della Notte il carro,
Che surto il vigil Palinúro esplora
Del firmamento tutto gli astri taciti
Aggirantisi; e tutti indaga e spia,
Coi tesi orecchi, i venti. Poich'ei vede
Quete l'aure, e pacati in cielo starsi
Ambo i Trioni, e l'Jadi pluvie, e Artúro,
E sfolgorar seren d'Orïon l'auro,
Da poppa intuona ei di salpare il cenno.
Sorti, moviamo, ale impennando ai legni.
Già il rosseggiar della vegnente Aurora
Fugando iva le stelle; ed ecco, oscuri
D'Italia i colli apparirne da lungi,
E i liti poscia. Italia, Acáte grida
Primiero; Italia, Italia, i Teucri tutti,
Con liete grida. Il padre Anchise un vasto
Nappo allor colma di Liéo spumante,
E coronato il tien, dall'alta poppa
Così invocando i Numi: O voi, del mare,
Delle tempeste, e della terra, eccelsi
Rettori Dei, seconde aure spirate
Il nostro corso agevolando. I venti,
Invocati, favor ci accrescon tanto,
Che già patente a noi si schiude e appressa
Il porto, a cui sovrasta in alta rocca

Di Palla un tempio. Ammaïnato han tosto,
Poi spinto a terra han le girate prore,
I Teucri. Curvo a guisa d'arco è il porto
Dai flutti orïentali; ma l'ingresso,
E la cava sua ampiezza ascondon molti
Scogli dalle spumose onde percossi.
Le sue gemine braccia arma ei di massi
Turríti a foggia d'alte mura: addentro
Il tempio sta, men presso al lido. Il primo
Augurio, ch'ivi m'occorrea, fur quattro
Bianchi di neve, pascolanti intorno,
Baldi destrieri. Anchise allora: O terra,
(Grida ei) tu guerre agli ospiti prepari:
Sono guerra i destrieri; ah! guerra suona
L'incontro loro. È vero pur, che al carro
Aggiogati talvolta, essi anco miti
Obbediscon concordi: anche di pace
Speme or dunque a noi fia l'incontro loro.
Tosto invochiam noi quindi il sacro Nume
Di Palla egidarmata, che primiera
Lieti in Italia scendere ci vide:
E, fatto un vel di Frigio ammanto al capo,
Come c'impose Eleno già, co' santi
Riti ardiamo a Giunon gl'imposti incensi.
Compiuti i voti, senza indugio nullo
Le velifere antenne inalberando,
Alla mal fida spiaggia, asíl de' Greci,
Volte abbiam già le spalle. Il golfo quindi
Già ci appar di Taranto, Erculeo detto,
Con dubbia fama; alle cui mura incontro,
Della Lacinia Giuno il tempio sorge,
E le Caulonie rocche, e il naufragoso
Scillacéo. Scorgiam poscia in lontananza
Il Siculo Etna torreggiante; e giunge
A' nostri orecchi già, per lungo tratto
D'aura e di mare, il propagato immenso
Mugghiar dell'onde agli aspri scogli infrante;
E già già bollon presso noi le arene.
Anchise allor: Cariddi è quella; (ei grida)
Quelli i vortici son, l'orride rupi,
Ch'Eleno a noi predisse: o Teucri, a prova
Ne' remi date, ed isfuggiamle. A prova
Eseguiscon l'impero; e pria di tutti
Ver l'onda manca col timon rivolge
La squarciante sua prora Palinúro:

Ver l'onda manca poscia, a remi e a vele,
Si addrizzan tutti. Or dal bollente gorgo
Spinti, al ciel vanno i nostri legni; or cadono,
Mancando l'onda, giù precipitosi
Fino agl'inferi regni. Udiam frattanto
Tre volte a destra rintronar le orrende
Voràtrici caverne; e tre, veggiamo
Scagliate in su le salse spume andarne
Ad irrorar le stelle. — Al Sol cadente,
Cade anco il vento: affaticati, e ignari
Noi del cammino, de' Ciclopi al lido
Approdiamo. Securo e spazïoso
Ci si apre un porto là; ma il prossim'Etna
Rovinoso tuonar vi s'ode: or nembi
Atri, e d'orrido fumo negre ruote
Cui squarcian fiamme rosseggianti, all'aura
Su fino al cielo saettare il vedi:
Or dalle cupe sue viscere interi
Schiantati massi di macigno slancia
Stritolati infuocati liquefatti,
Regurgitando con stridore orrendo.
Fama è, che incarco di sua mole immensa
Faccia il monte ad Encélado mezz'arso
Dal fulmin già, ma non estinto; ond'egli,
Or col rivolger fianco tremar tutta
Trinacria fa con rio frastuono; or, rotte
Le sovrapposte sue caverne, esala
E al ciel riscaglia dall'ardente piaga
Globo di fumo e fiamme. Era la notte:
Noi, dalle selve ond'è vestito il lido,
Prodigïose udiamo strida immani,
Nè sappiam d'onde sorgano; che nullo
Astro pel nubiloso polo oscuro
Scintilla, e chiuso ogni lunare raggio
Dalla inoltrata notte in nembi tiensi.
  Ma già l'Aurora al balzo d'Orïente
Il dì novello appresentava, in fuga
L'umid'ombre cacciando; allor ch'a un tratto
De' boschi uscirne, e supplici le mani
Sporger ver noi vediam, di strana forma
Un uomo ignoto, estenüato in volto,
E miserabilmente ricoperto.
Schifo squallor d'irti capegli il cinge;
Lunga barba deforme; orridi spini
Son de' suoi cenci cucitura. Il piede

Inoltrando ei venía; ma tosto ch'egli,
Greco, e già sotto Troja un dì soldato,
Noi Trojani conosce ai panni all'armi,
Un cotal po' atterrito si sofferma
Da lunge ancora; ed alquanto ondeggiava:
Ma, tosto poi precipitoso innanzi
Si fea sul lido, e con pianti e con preghi,
Diceane: O Teucri, deh! pe' Numi eccelsi,
Per l'alma luce del vivific'astro,
Tormi di qui vi piaccia: altro non chieggo:
Me poi lasciate in qualsivoglia terra.
È ver, ch'io l'un de' Danai fui, che a Troja
Mosse feroce assalto: or, via, se tanto
Reo pur di ciò vi appajo, ai vasti flutti
Sommergetemi in seno; almen, s'io pero
Così, per man d'uomini pero, e sfuggo
A feri mostri. Ed in ciò dir, cadeva
Ei ginocchioni, e alle nostre ginocchia
Strettamente abbracciato stava. Ognuno
Di noi lo inanimisce a dir chi ei sia,
E di qual gente, e a qual fortuna in preda.
Senza indugio gli porge Anchise, ei stesso,
L'amica destra; e con tal pegno il cuore
Rassicura ed allarga al giovin tanto,
Ch'egli omai franco parla: Itaco sono,
Compagno già dell'infelice Ulisse:
Acheménide ho nome, d'Adamasto;
Spinsemi a Troja il mal agiato padre:
Bastata pur sua povertà mi fosse,
Ch'io in questo lido mai da' miei compagni
Non sarei stato derelitto! Il fui
Disavvedutamente, allor che in fretta
Diero essi il tergo a queste crude spiagge.
Nell'antro immenso del Ciclope io solo
Rimango; opaco alto-scavato ostello,
Cui fan tabide carni sanguinose
Orrendo fregio. Al ciel torreggia eccelso
Il mostro immane: (ahi dira peste; i Numi
Ogni uom ne scampin, deh!) veder, nè dire
Qual ei sia appunto, umana lingua o sguardo
Nol potria mai. Miseri quei che afferra!
Ne divora ei le viscere, il sangue atro
Ne tracanna ei. De' nostri (io stesso, io 'l vidi)
Due n'abbrancava con la vasta mano;
E nella grotta giacendo supino,

Gli sfracella ambi contro il masso: un rivo
Scorre di sangue putrido, che un pelago
Fa su l'ingresso. Io pur vedea le membra
Infranger palpitanti sotto ai feri
Denti, e dal mento gocciolar sanguigna
Schifosa bava. Ma impunito il crudo
Già non andò; che nol soffriva Ulisse.
Sazio era il mostro; e, sepolto nel vino,
La testa al suolo inchinando, sdrajato
Stava nell'antro, infra l'ebrezza e il sonno
Rivomitando i mal digesti orrendi
Sanguinolenti brani. In tal periglio,
Nulla smarrito il Duce Itaco, intorno
Al rio Ciclope noi raccoglie. I Numi
Invochiam pria; sortiti i luoghi poscia,
Tutti su lui scagliamci a un tempo: forte
Tengonlo i più; gli altri un aguzzo spiedo
Gli conficcan nel solo occhio, che giace
Sotto la torva fronte in mezzo ascoso,
Smisurato, di scudo Argivo a foggia,
O di rossiccio orbe Solar: tal femmo
Noi de' nostri vendetta. Ma, fuggite;
Fuggite intanto, o miseri; le funi
Troncate. Polifémo non è il solo
Ciclope qui, che in cavo antro lanose
Gregge acchiuda lattifere; a lui pari
Cento altri almen per queste spiagge e monti
Ne vanno erranti, orribili. Tre Lune
Fra corno e corno già lor luce han colma,
Da ch'io per boschi e per ferine grotte
Tra' covili mi albergo; palpitante
Sempre in veder, benchè da rupi ascoso,
Que' torreggianti mostri smisurati;
E in udir gli urli, e i rimbombanti passi.
Infausta vita strascíno: infelice
Vitto, mi pascon rozze more, e asprigne
Silvestri bacche, e rádiche disvelte.
Sempre intento alla spiaggia, al fin io vidi
Primi approdarvi i legni vostri: ad essi,
Quai che si fosser, destinai me tosto;
E vostro io son: sol che ai Ciclopi infami
Io mi sottragga, in qualsivoglia guisa
Datemi or morte voi. — Compiuti appena
Avea tai detti; ecco, del monte in cima
Fra le sue gregge, immensa mole, appare

Polifémo moventesi, e scendente
Ai noti lidi: informe mostro, orrendo,
Sterminato, che il cieco piede appoggia
A tronco pino con man brancolante.
Sue pecorelle il seguono; sollievo
Sol, che a lui resti, della luce orbato;
E al collo appesa ha la zampogna. Ei giunge
All'onde al fine; e, toccatele, in esse
Terge la immonda sua fossa, ove l'occhio
Fu già; pel duol di sì gran piaga, i denti
Dirugginando. Ei dentro al mar ben oltre
Passeggia, e l'acqua agli alti fianchi appena
Arrivagli. Noi ratti a fuggir diamci,
Trepidanti; ed, accolto in nave pria
Il supplice Acheménide, tronchiamo
Tacitamente i canapi; ne' remi
Dando, a voga arrancata. Il cieco mostro
Sentì un fragore, e verso là ritorse
Gli smisurati passi: ma sentendosi
Fuor della presa di sua mano i legni,
E più e più sempre affondando egli in mare,
Mandò nell'aure un urlo immenso, a cui
E il mare, e i lidi, e le vuote ampie grotte
D'Etna, un mugghio risposer traballanti.
A tal rimbombo, allor da' boschi e massi
Precipitar verso la spiaggia gli altri
Ciclopi immani; e ne vediam coperto
Il lido intero. Torreggianti stanno
Con le teste alte; e incontro a noi la torva
Luce saetta ognun dal solo suo
Fiammifer'occhio: orribile adunanza.
Tali, a gran monti in cima, aerie querce
Stanno, o piramidali irti cipressi;
Selva a Dïana, o al Re dei Numi sacra.
Fero terrore, a dar le vele ai venti,
Quai ch'e' sien, ci precipita già quasi:
Ma vi si oppongon d'Eleno i ricordi,
Ch'infra Scilla e Cariddi alto periglio
Ne minaccian, se mai ver là si corre:
Fermiam noi quindi, irne piuttosto addietro.
Quand'ecco, dallo stretto di Pelóro
Sorge Aquilon, che rapidi ne spinge
Oltre alla foce di Pantagia, ch'apre
Fra vivi scogli, oltre ai Megárei golfi,
Oltre all'umile Tapso. Iva tai nomi

Narrandomi Acheménide; ch'ei scorse
Già col misero Ulisse avea tai rive.
Del Sicano Plemmírio ondoso a fronte
Giace un'Isola: Ortigia, ai prischi tempi
Nomata. È fama, che all'occulte vie
Sotto al mar praticate Alféo ponesse
Termine qui, sgorgando l'onda Eléa
Nel seno stesso, ove tua Sicul'onda
Sgorghi, Aretusa, tu. Del loco i magni
Numi invochiam; che imposto c'era; e quindi
Oltrepassiam dove impaluda Elóro
I pinguissimi campi; e poscia i massi,
Che l'eccelso Pachíno oltre in mar spinge,
Rasentiam: già ne appar, benchè da lungi,
La fatal Camarina, il di cui stagno
Febo asciugarsi vieta: indi la vasta
Città, che Gela nomasi dal fiume,
Ed i campi Gelói. Quinci ne mostra
Le poste in alto sue sublimi mura
Agrigento, già un dì feconda altrice
Di destrier generosi. E te, Selíno
Palmifera, mi lascio addietro, e scorro
Infra scogliosi guadi, e intorno aggiro
Il disastroso Lilibéo. Mi si apre
Quivi il porto di Trapani: ahi funesta
Piaggia a me sempre! ivi ricovro appena
Trovomi aver dopo tempeste tante,
Che il Genitòre (oimè!) d'ogni mia cura
Il sollievo, mi è tolto. Anchise, ahi dove,
Dove mai me lasciasti, ottimo padre?
Che mi giovar tante sfuggite morti,
S'io perder te dovea? - Nè fra tant'altre
Fere sventure mie, questa annunziommi
Eleno vate, nè la ria Celéno.
Al travaglioso mio vagar tal fine
Posi; e partito dai Sicani lidi
A queste spiagge tue mi spinse un Dio.
Enea così, stando a lui solo intenti
Dido e i suoi tutti, ampio narrava i lunghi
Varj suoi corsi, a lui dal Fato imposti.
Qui meta alfin data al racconto, ei tacque.

LIBRO QUARTO.

Ma gravemente già d'amor piagata,
Vie maggior esca al fuoco occulto, ond'arde,
Va ministrando la Regina. Or volge
L'alto valor d'Enea nell'egra mente,
E dei Teucri l'altezza; or vie più addentro
Fitte ha nel cor l'alme di lui sembianze,
E le dolci parole: indi non trova
Quïete mai pel travagliato fianco.
Già, del seguente Sole annunziatrice,
L'umid'ombre fugate avea l'Aurora,
Quando così l'inferma Dido imprende
A favellare alla sorella: O fida
Anna mia, che fian mai quest'aspre veglie,
Che me dubbia travagliano? Oh, qual degno
Ospite nuovo accolto abbiamo! oh quanto
Leggiadro, ardito, e in armi prode! ei stirpe
Ben è dei Numi: e qual v'ha dubbio? ai forti
Non tralignanti di lui spirti, io 'l veggo.
Oh quai vicende ei pur soffria! quai guerre,
Da lui compiute, ei ci narrava! Ov'io
Ferma immutabilmente in me non fossi
Di non soppormi a marital legame
Più mai; da Morte, dell'amor mio primo
Poich'orba resto; ov'io perciò le tede
Non abborrissi d'Imenéo; potrei,
Per quest'uom solo, io forse romper fede
Al misero Sichéo. Sì, tel confesso,
Amata suora; da che spento ei giacque
Per tradimento del fratel mio crudo,
Seppe sol questo Enea giungermi al core.
E muover guerra all'animo mal fermo:
Ravviso (ahi, sì!) del mio prim'arder l'orme.
Ma, pria pur s'apra e m'inghiottisca il suolo,
Me precipiti il fulmine di Giove
D'Erebo all'ombre squallide, sepolte
Nella profonda eterna notte, innanzi
Ch'io offenda o macchi l'almo pudor mai.

Sichéo, tu fosti il mio sospir primiero,
E tu l'estremo sospir mio sarai,
Fin ch'io mi giaccia in tomba. E, così detto,
Un mar di pianto il seno le inondava.
Anna allor le risponde: O a me più cara
Che la luce del dì, tu in duol perenne
Strugger vuoi dunque sola il fior degli anni?
Nè pegno mai d'amore, i dolci figli,
Tu d'ottener consenti? Al cener freddo
D'ombra sepolta, or credi abbia a venirne
Noja o dolore? E ciò foss'anco: a prova
Mostrata hai già la tua costanza; indarno
E a Tiro e in Libia te chiedeano sposa
Quanti Re, quanti Eroi, d'essi nutrice,
Affrica serra; e il sa Jarba negletto.
Meno egra omai, vuoi contrastar pur anco
Ad uom che amor t'inspira? e nè pur pensi
Fra quai vicini abbi tu posto il seggio?
Quinci i Getuli armigeri feroci
Ti cingono, e gl'indomiti Numidi,
E le inospite Sirti; altronde il vasto
Deserto, e quindi de' Barcéi la rabbia.
Del minacciar del tuo germano in Tiro
Pregna di guerre, io non ti parlo inoltre.
Ben credo io, sì, ch'auspici Numi, e Giuno
Propizia il corso dell'Ilíache prore
Spinsero ai lidi tuoi. Deh, quale e quanta
Città vedrai farsi Cartago; e quanto
Farsi il tuo regno, se un tal Re gli dai!
Quante alte imprese innalzeran dei Peni
Il nome al ciel, se i Teucri in armi han seco!
Rendi a te dunque or tu benigni i Numi
Con sagrificj e feste; ad arte inganna
D'Enea gl'indugj, a cui pretesto in vero
Plausibil dar ben tu potrai, fin ch'aspra
Stride l'onda invernal sotto al piovoso
Fero Orïon; finchè sdrusciti ha i legni,
E crude l'aure. - Alla già ardente Dido
Fiamma porgon vieppiù tai detti, e a speme
Il dubbio cor le schiudono; e Vergogna
Già già si arrétra. Ambe le suore intanto
Di varj templi all'are immolan scelte
Vittime, e pace invocan dagli Dei.
A Febo, a Bacco, a Cerere datrice
Di leggi; e, più che a tutte, all'alta Giuno

Prónuba, danno e incensi e voti. In mano
Dido stessa bellissima si reca
Di spumeggiante mosto un aureo nappo,
E di nivea giovenca infra le corna
Lo spande: or pia si aggira ai Numi innanzi;
E ai simulacri lor, che alle pingui are
Sovrastan, doni rinnovella; or pende
Con occhi indagatori, tutta immobile
Dalle spïate fibre palpitanti.
Ahi vani auspicj! a che gli altar, le preci
A che, se insano è il pregator pur troppo?
Se la sottil vorace fiamma scorre
Ogni medolla intanto, e il petto addentro
Tacita piaga rode? Avvampa Dido
Infelice, e gli erranti insani passi
Per la città spinge qua e là. Tal fugge
Per le Dittée foreste agile incauta
Cerva, in cui saettò da lunge i dardi
Pastor, che ignaro è appien d'averla colta:
Ratta fugg'ella, ma lo stral mortifero
Fitto porta nel fianco. Enea talvolta
Seco ella tragge a visitar le nuove
Sue mura, e a lui le Tirie spoglie ostenta,
Ed il sorgente impero. A lui talora
Di favellare imprende, e a mezzo resta
Poi: spesso vuole, al tramontar del giorno,
Rinnovar quel primier grato convito;
E udir di nuovo (ahi stolta!) chiede i casi
Aspri di Troja; e dai facondi detti
Del narrator di nuovo pende. E quando
Poscia, da lui disgiunta, regnar vede
Le notturn'ombre; allor che al sonno invita
Il già inoltrato carro delle stelle,
Sola allor nelle sue deserte stanze
Mesta aggirasi; or giace; or dall'aurato
Letto in piè balza; ed or, vinta, ricade.
Ode ella spesso e vede Enea, che quivi
Non è, pur troppo: e spesso Ascanio in grembo
Recasi, amata imagine del padre;
L'amor suo fero d'ingannar tentando.
Crescere omai non vede più sue torri
La novella Cartago, e non più in armi
I suoi figli addestrarsi: il porto, i saldi
Argini, e l'alte minacciose moli
Delle omai pari al ciel superbe mura,

Opre interrotte, or pendono. - Ma appena
L'alta Giuno vedea Didone invasa
Di un tal velen, così obbliar sua fama,
Ella Venere assal con questi detti:
Laude egregia davvero, ampio trofeo,
E grande avrete memorabil nome,
Tu con Cupído tuo, da questa impresa:
Due Dii possenti, e con inganni, or palma
D'una femmina avranno. Omai ben veggo,
Che della mia Cartagine le mura,
E l'alta reggia, a te sospetto e tema
Recano; il so: ma a' tuoi sospetti fine
Saría da porre, ed alle lunghe nostre
Contese, a un tempo. Or si dovria piuttosto
Fermar tra noi perenne pace, e in pegno
Questi imenéi, che sì bramasti, al punto
Trarre or noi stesse. A tuo talento, insana
D'amore Dido, entro ogni vena avvampa:
Accomunati omai reggiam noi dunque
Con pari auspicj e Teucri e Peni entrambe:
A Frigio sposo sia Didon concessa,
Suoi Tirj in dote a lui recando. - Uditi,
E penetrati, i simulati accenti,
Onde ad Enea sottrar gl'Itali regni
Spera l'accorta Giuno, un altro scettro
Offerendogli in Libia, a lei risponde
Venere in questi: E chi tai patti omai
Accettar niegherebbe? insano tanto
Chi presceglier vorria teco far guerra?
Sol che a tai patti or non si opponga il Fato.
Ma tuttor fra i destini ignara ondeggio,
Nè so se Giove un popol solo ed una
Stessa città, Tirj e Trojani, ei voglia.
Di lui tu sposa, a te, indagar sua mente,
Con preghiere si aspetta; a te primiera,
Ed a me poscia. Allor ripiglia Giuno:
E ciò sarà mia cura. Intanto, or bada,
Breve dirotti come a fin si possa
Trarre quel che più preme. Enea si appresta,
Tosto che appaja il fiammeggiar novello
Del lucente pianeta, a gir pe' boschi
A una solenne caccia; e in un con esso,
La infelice Regina. Ove più ferva
Delle fere l'assalto, il cielo a un tratto
Di nuvoli atri di tempeste pregni

Velare io penso; e, in spaventevol romba
Da tutta l'etra ampia tuonando, a rivi
Acqua sgorgare e grandine sovr'essi.
Fuggiran tutti, in cieca notte avvolti,
I cacciator dispersi. Enea con Dido
Ricovreransi a un tempo in cieca grotta,
Ed io sarovvi. Là, se tu ben certa
Del tuo assenso me fai, marito e sposa
Farò di lor, con saldi nodi eterni.
Nè a tal richiesta Citeréa si oppose;
Ma rise in se del manifesto inganno.
Dall' Oceán sorgea l'Aurora intanto.
Balzano in campo ardenti al primo albore
Gli eletti cacciator, con lacci e reti
E ben ferrati dardi. Affrenan essi
Di Massíli destrier la foga; e traggono
Cani a guinzaglio, di sagaci nari.
Stan su la soglia della reggia i Grandi,
La Regina aspettando lungamente:
E, luccicante d'ostro e d'auro, stavvi
Smaltando il fren d'argentea spuma, il fero
Di lei corsiere impazïente. Al fine
Scender Dido si vede infra addensato
Corteggio. Un vago vario-pinto lembo
Alla clamide Tiria intorno intorno
Serpeggia; a tergo, infra gli avvolti in oro
Be' crini, aurata la faretra splende;
Sta la purpurea tunica succinta
Da bello aureo fermaglio. I Frigj anch'essi
Col festevole Giulo, a lei fan serto;
E, fra tutti, vaghissimo raggiante
Il prode Enea. Qual suole, allor ch'ei cangia
La fredda Licia e del suo Xanto l'onda
Con la materna Delo, irsene Apollo;
Che a se dintorno in sacri balli vede
Lieti e frammisti strepitar Drïopi,
E Cretensi, e Agatirsi in pinti aspetti;
Di Cinto i gioghi egli frattanto ascende,
Di molle fronda coronato i rivi
Del ricco crin, cui vago auro imprigiona,
E faretrato risuonante il tergo:
Tale, con lenti passi maestosi,
Enea veniva; e tale uscía splendore
Dall'esimio suo volto. Agli alti colli
Giungono omai, dove ai covili accesso

Niegasi: ed ecco giù balzar dai massi,
Dirupandosi, a slanci i rapidissimi
Cavriuoli; d'altronde, in densa frotta,
Fuggir pe' vasti aperti piani i cervi,
Su le cui fervid'orme alto veleggia
Un polveroso nembo. E a lor si atterga
Pel piano già sovra il destriero ardente
Ebro Ascanio di gioja; or questi, or quelli
Nella fuga oltrepassa; e in ciò non pago,
Pria che inseguir vil fuggitivo armento,
Irto cignal spumoso, o d'auree giube
Fero leon, vorria snidar dal monte.
Ma intanto il ciel d'alto frastuon già s'ode
Fremere; e tosto aspra gragnuola e pioggia
Flagellan forte i cacciatori. Ognuno
E Tirj e Frigj e della Dea di Cipro
L'almo nepote, in varj sparsi tetti
Chi qua chi là ricovransi, atterriti,
Dalla feroce piena strabocchevole
De' montani torrenti. Enea con Dido
Entro una grotta stessa aver ricovro
Trovasi: là, prónuba Giuno, all'aure
Varj auspicj s'udíro; il suol tremò;
L'etra avvampò; dell'imenéo novello
Quasi conscia: e ulular dall'erte cime
Di quei monti le Ninfe. Il dì fu quello
Sì mortifero poscia a Dido; il giorno,
D'ogni suo mal cagione. Ella, in non cale
Del volgo il dir tenendo, arcano velo
Già non appone a questi amori, e ad alta
Voce gli appella conjugali, al suo
Fallir così laudevol dando il nome.
Per tutta Libia immantinente a volo
Ne va la Fama. È Fama un mal, cui pari
Null'altro è che sì ratte impenni l'ale:
L'avviva il sempre cangiar seggio; e forze,
Quanto più va, più acquista; timidetta
Da prima par, ma cresce a tanto in breve,
Che il suol co' piè calcando, infra le nubi
Asconde il capo. Dicesi, che vita
Le diè la Terra incontro a' Dei sdegnata,
Ai suoi feri Titani ultima suora
Aggiungendo costei. Portento orrendo
La di lei forma: il piè veloce e i vanni
E (maraviglia) quante al corpo ha penne,

Di altrettanti ognor desti occhi le ingemma.
Ed altrettante lingue in ferree bocche
Suonano; ed altrettanti orecchi tende.
Quando più ascoso in bujo ammanto è il mondo,
Niega ella agli occhi il dolce sonno, e a volo
Fende i campi del cielo: il dì, si asside,
Quasi vedetta, o su le torri eccelse,
O d'alta reggia in sul comignol, donde
Con l'ostinata sua tromba spandendo
E il falso e il ver, l'ampie città sgomenta.
Costei di vario grido allor pasceva
Gli Affricani, giojosa, e le già fatte
Cose narrando e le da farsi: Enea
Approdato in Cartagine da Troja:
Sposa a sì degno Eroe darsi la bella
Didone: essi frattanto all'ozio in grembo,
Da quanto dura il verno, star sepolti,
E in turpe amore immemori del regno.
La sozza Dea dissemina tai voci
Per le bocche degli uomini. Già vola
Il rio rumor là dove Jarba impera,
E vie più infiamma il già sdegnato petto.
Da Ninfa Garamantide rapita
L'Ammonio Giove ebbelo in figlio: ond'egli
Cento ampli tempj e cento eccelsi altari
Pel vasto impero al genitore ergea;
E perenni custodi, e sempre vive
Fiamme al Nume sacrava; e pingue ognora
Fea il pavimento di devoto sangue,
Inghirlandate le superbe soglie.
Jarba, già insano per l'udito grido,
Fama è, che innanzi all'are sue prostrato
Fra le statue dei Numi, ambe le palme
Sporgendo al ciel, così pregasse: O sommo
Onnipossente Giove, a cui la Maura
Gente or dai sacri almi fioriti strati
Liba i devoti onori di Liéo;
O genitor, fia ver ch'opre sì fatte
In Cartago pur miri? oppur son vani
I terror nostri, allor che il folgor scagli?
E i lampi e i tuoni, inutil'arme, indarno
Romoreggiar fra i nembi or gli empj udranno?
Donna, che errante fuggitiva ai nostri
Lidi approdava; a cui vendeasi il suolo
Quanto ad erger cittade angusta basti;

Cui dava io campi onde nutrirla, io meta
Prescrivendole in un; tal donna a sdegno
S'ebbe la offerta mia conjugal destra,
E ligia poi d'Enea si fece. Ed ora,
Infra i suoi Frigj eunuchi, in molle mitra
Gli unguentati odorosi crini avvolto,
Codesto nuovo Paride possiede
Ciò che a me invola: ed io frattanto i doni
Reco a' tuoi templi, e di tuo figlio il solo
Nome, di possa affatto vuoto, io vanto.
Tale, abbracciando l'are, orava Jarba.
Udialo Giove. Alle regali mura,
Dove, obbliando la lor fama, entrambi
Stanno gli amanti, il maestoso ciglio
Volge; quindi a Mercurio impera e dice:
Vanne, o figlio; e alle rapide tue penne
Chiama secondi i Zeffiri: ritrova
Nella Tiria Cartagine il gran Duce
Dardanio, ch'ivi in oziosi indugj
Più omai non pensa alle città dai Fati
A lui promesse: vanne; e i detti miei,
Ch'or ti schiudo, a lui reca a vol per l'aure:
Non tale già vantò il suo figlio a noi
La bellissima Venere, che valse
Quindi a sottrarlo ben due volte al ferro
De' Greci: ella un Eroe promise in lui,
Che l'armigera Italia, in lunghe guerre
Pregna di vinti imperj, a fren terrebbe;
Che l'alma schiatta del buon Teucro antico
Attestería, col dar leggi all'intero
Debellato universo. Or, se di tante
Imprese il grido a gloria non lo infiamma,
Nè mercar vuole col sudor sua laude,
Ad Ascanio, mal padre, invidia ei forse
L'alte rocche Romane? Or, che disegna?
Che spera ei, stando infra nemica gente?
Nè più pensiero ha dell'Ausonia prole,
Nè dei Lavinj campj? Ai venti, in somma,
Spieghi ei tosto le vele; ecco il mio cenno:
Vola, gliel reca. - Disse: e già si appresta
Ad obbedir Cillenio al magno padre.
Calza gli aurei talari, onde sublime
Irne con l'ali poderose ei suole
Su terre e mari, a par del vento: ei quindi
La fatal verga impugna, a cui la possa

Or d'evocar le pallid'Ombre è data,
Or di mandarle all' invid' Orco in preda.
Con essa, ei toglie a' mortali occhi il sonno;
Con essa, il dona; e in morte anco li chiude.
Così armato il bel Dio, già fende a volo
Le nubi; e l'aure flagellando, è giunto
A vista già dell'ardua cima altera
Del duro Atlante, che in se il ciel sorregge:
Atlante, il cui selvoso capo asconde
Atra perenne di borrasche e nembi
Fera corona: ei, d'alta neve ingombro
Le late spalle, infra la gelid'irta
Di canuto gigante orrida barba,
Precipitosi in mille rivi avvalla
Suoi dirupati fiumi. Ivi, da pria,
Mercurio l'ali raccogliendo posa:
Quinci, di nuovo in su i possenti vanni
Libratosi, giù a piombo ei si dà tutto
Verso il mare, dell'avo Atlante i gioghi
Abbandonati; e poi, rasente ai liti
Dell'arenosa Libia l'aure solca
Fra l'onda e il suolo. In cotal guisa appunto
Folaga in umil volo va radendo
E l'acque e il lido ed i pescosi scogli.
Ma, ferme appena avea le piante alate
Di Maja il figlio in su i rurali alberghi
Libici; ed ecco, a fondar rocche Enea
Scorge egli intento, e ad abbellir Cartago
Di nuove moli. Aspro ha di gemme il brando,
Di cui l'elsa in più jaspidi fiammeggia;
Dagli ampj omeri pendegli una clamide
Che ardente in Tiria porpora gli dava
Già Dido stessa, in vago auro leggiadro
Trapuntatala pria di propria mano.
Tosto così lo assale il Nume: Enea,
Tu dunque ora a Cartagine dai base?
Ligio marito, i regni tuoi, te stesso
(Oimè!) obbliando, or l'altrui rocche innalzi?
Me dal lucido Olimpo il Re dei Numi
Invía; quel Giove, che la terra e il cielo
Con la sua Deità governa: impone
Quel Giove a me, ch'io qui ti rechi a volo
Questi stessi suoi detti: Enea, qual volgi
Disegno in mente? a Libic' ozio in preda,
Che speri tu indugiando? Ove pur nulla

Di tante glorie tue non curi il grido,
Nè mercar vogli col sudor le lodi;
Al tuo Ascanio, deh, mira, e alle sorgenti
Alte speranze sue, cui giusto dessi
Retaggio un dì, d'Ausonia il regno e Roma.
Così appena dal dir Cillenio resta,
Che sciolta già sua mortal forma, in lieve
Aura svanito, ei si dilegua. - A tale
Portento, stassi ammutolito e fuori
Enea di se: gli si arriccian d'orrore
Le chiome: il fiato infra le fioche fauci
Muore. Percosso, attonito d'un tanto
Imperïoso rampognar de' Numi,
Già di fuggir, di abbandonar que' lidi
(Ahi dolci troppo!) avvampa in cor; ma, come
(Oimè!) eseguirlo? donde i detti mai
Trovar, con cui tal fatto esporre egli osi
Alla Regina, che d'amor tanto arde?
Donde il proemio trar? come aggirarla?
E in tai pensier squarciata l'alma, or piega
A questo avviso, indi al contrario tosto;
E al primo ancora, ed a mill'altri; e a nullo.
Fra tanti al fin, che s'avvicendan, questo
Miglior stimando, a se Mnestéo chiamato,
Sergesto, e il pro' Cloanto, impon che i legni
Allestiscano taciti, e i compagni
Verso il mare adunando, in punto l'armi
Badino a porre; e chetamente il tutto,
Senza dir donde all'innovar si venga.
Ch'egli intanto, purchè l'ottima Dido
Nulla sospetti, e nessun danno tema
Nei suoi diletti amori, il tempo il loco
Cercherà poi per favellarle, e modi
Soavi e destri. Ai suoi comandi allora
Tutti obbediscon lietamente ratti.
  Ma la Regina antivedea, (chi puote
Ingannar donna amante?) e in se nudriva
Presagio infausto del futur suo danno;
Nella calma temendo. E, tosto aggiunse
Ai suoi dubbj terrori terror certo,
Quell'empia Fama stessa; armarsi i legni,
Allestirsi al partire i Teucri. Udito
Ella un tal grido, infurïata avvampa,
S'agita insana, e quinci scorre e quindi
La città tutta; di Baccante in guisa,

Che in triennali Orgie bollente, all'aure
Sen va brandendo il sacro Tirso; e sprone
A imperversar vieppiù le son di Bacco
Gli uditi gridi, onde notturno echeggia
Il ripercosso Citerone. Al fine
Prorompe Dido in questi detti: Enea,
Perfido tu, potermi asconder dunque
Speravi, un tanto rio disegno? a' miei
Liti dar tu tacito il tergo? Nulla
Te non rattiene omai? nè data destra;
Nè amor giurato; nè Dido infelice,
Che ne morrà di cruda morte? Ahi fero!
E i legni or già, nel cuor del verno appresti?
Infra nemici borrascosi venti,
Scior ti affretti le vele? Ove pur anco
Troja tua stesse; ove d'estraneo seggio
Tu non andassi errante in traccia; a Troja,
Di', volgeresti in tal stagion tue prore?
Forse me sfuggi? Ah! per queste mie lagrime,
Per questa destra tua, (da ch'io null'altro
Per me stessa, ahi me misera! serbava)
Per gl'Imenéi nostri intrapresi; Enea,
Deh, s'io mai meritava di te nulla;
Se di me nulla ti aggradì pur mai;
Te scongiuro, te supplico, pietade
Della vedova labile mia reggia:
Deh, se ancor valgon preci, il rio pensiero
Di abbandonarmi, spogliati. Ai regnanti
Della Numidia, e ai Libj, in odio venni
Per te; nemici anco i miei Tirj or trovo,
Per te; oltraggiato ho il mio pudor; la fama,
Che alle stelle spiegare unico altero
Volo mi fea, la fama io pur macchiava,
Enea, per te. Vicina all'ore estreme,
Qual io mi sono, in quali man me lasci,
Ospite mio? sol nome, onde appellarti
Omai posso: eppur m'eri tu consorte!
Che indugio in vita or più? finchè il fratello
Pimmalïon, venga a spianar Cartago?
O finch'io del Getúlo Jarba preda
Fatta pur sia?... Se almen, dolce sollievo,
Una qualche tua prole or mi lasciassi
Pria di fuggirten tu; se a me dintorno
Pargoleggiare un altro Enea vedessi,
Che sol di aspetto somigliasse il padre;

Tradita allor non mi terria del tutto,
Nè appien deserta. — E, così detto, tace.
Enea frattanto, de' divin comandi
Pieno, immoto gli sguardi, in cuor premea
L'affanno a forza. Al fin, così risponde:
Regina, io mai non niegherò gli avuti
Tuoi beneficj tanti, onde potresti
Ampio sermone intesser tu; mi fia
Dolce pur sempre il rimembrare Elisa,
Finch'io me stesso membrerò; finch'aura
Questo mio petto spirerà di vita.
Or mie brevi discolpe ascolta. A torto
Supponi tu, ch'io mai tentassi in fuga
Sottrarmi a te di furto; e mal supponi,
Infra noi d'Imenéo tede, non arse;
O patti altri qualunque. Ove il mio Fato,
Sotto auspicj secondi e al cor graditi,
Dato mi avesse il trar mia vita, e porto
Scerre a' miei guai; della mia Troja i dolci
Amati avanzi abiterei; starebbe
Di Priamo ancor l'eccelsa reggia, ed io
Le due volte atterrate Iliache rocche
Di nuovo avrei pe' vinti Teucri erette.
Ma, il divo Apollo, e il Licio oracol suo,
Imposto m'han ch'io l'alta Italia afferri:
L'Italia quindi è il mio desir, la mia
Patria ell'è. Tu, Fenicia, hai pur tuo seggio,
Di Libia ai liti; e dell'aspetto godi
Della nuova Cartago: or, perchè dunque
L'Ausonia terra invidieresti ai Teucri?
Lice a noi pur cercarci estranei regni.
Mai non si ammanta del notturno ombroso
Velo la terra, e lo stellato carro
Mai non fiammeggia, che ne' sogni miei
Me non avvisi ed atterrisca il torvo
Paterno aspetto dell'estinto Anchise.
Me tutto dì tacitamente avvisa
L'amata vista del mio Ascanio, a cui
Quel che il Destin gli dona Esperio regno,
Involo, io sì, con tanto oltraggio e danno.
Vuoi più? mandato, a me per l'aure a volo
Da Giove stesso (e i Numi attesto entrambi)
Venía di Giove il divin Messo: io 'l vidi
Infra suoi raggi splendido introdursi
Per queste mura; e, con gli orecchi miei,

Il suono io bevvi de' celesti accenti.
Con le querele tue, deh, dunque or cessa
E di affannarti e di affannarmi. Ai liti
D'Ausonia or me sovrana possa spinge.
Ma già a tai detti, in torvi sguardi incerti,
Ferocemente tacita lo guarda
Da capo a piè, d'ira infiammata, Dido;
Poi lo investe così: No; nè a te madre
Venere mai, nè di tua schiatta capo
Dardano fu; sleale, a te diè vita
Bensì fra' suoi macigni il Caucaso aspro;
A te dier latte Ircane tigri. Ormai,
Che fingo io più? che aspetto? oltraggi forse
Maggiori aspetto? Ahi ferreo cuor! fors'egli
Pianse al mio pianto? o a me pur volse il ciglio?
Dal duolo, o almen dalla pietade, vinto,
Died'ei sola una lagrima all'amata?
Ma annoverar vogl'io l'empietà sue?
Già già il mio fallo al sommo Giove e a Giuno
Spiace, e si aggrava agli occhi loro. Eppure
In chi fidar, se in costui non fidava?
Costui, ch'io accolsi, ai lidi miei scagliàto,
Abbandonato, bisognoso: e a parte
Del mio seggio il chiamava; e legni e armata
E compagni salvavagli... Ma preda
Già son io delle Furie, oimè!... Si parla
Dei vaticinj, ora del Licio Apollo,
Ora di Giove; e del divin suo Messo,
E de' suoi duri imperj a vol recati.
Qual hanno, in fatti, altro pensiero i Numi,
Fuorchè di te? qual cura altra gli sturba?
Vanne omai, va, ch'io te già non rattengo,
Nè i tuoi detti ribatto: Italia afferra;
Naviga; cerca estranei regni. Ah! spero,
(Se i giusti Dei posson pur anco) io spero,
Che a mezzo l'onde, infr'aspri scogli infranto,
Mi pagherai là il fio: là, presso a morte,
Chiamerai tu più volte a nome Dido;
Dido, lontana. Io, gelid'ombra in breve
Fatta per te, di negre tede armata,
Fera imago per tutto inseguirotti,
Finchè scontata la dovuta pena,
Malvagio, m'abbi. Ed io godronne allora,
Io nell'udirlo dal profondo Averno.
E qui troncando i feri detti, agli occhi

D'Enea s'invola, e disperata sfugge
Il dì sereno, mentre Enea dubbioso
Sta pur cercando una risposta. In braccio
Delle donzelle sue, svenuta quasi,
Dido già lunge intanto era portata
Al marmoreo suo talamo, e su i ricchi
Strati posata. — In cuor Enea sospira
Profondamente: al maschio petto assalti
Feroci muove il forte amor; vorrebbe
Allevïarle con dolci parole
L'immenso duolo, e ai di lei gravi affanni
Dar tregua almen; ma nol concede un Dio,
Che severo lo incalza, e spinge, e sforza
Suoi passi là, dove le navi eccelse
Varando stanno gli operosi Teucri.
Le spalmate carene galleggianti,
E le nuove ali dei trascelti remi,
E, onor de' boschi, le novelle antenne,
Presta ogni cosa Enea trova al far vela.
Vedresti in folla dalle porte tutte
Della città scendere i Teucri al lido.
Quali appunto veggiamo in brune schiere
Affollarsi le provide formiche
A depredare ammonticchiata messe,
Per trarla in serbo; un brulichío fervente
Fan su l'angusta erbosa striscia; or l'una
Torma sen viene, che a stento carreggia
I predati granelli, a spinte; or l'altra,
Che all'ordin veglia, le ozïose e tarde
Sprona e gastiga: tali erano i Teucri.
Or tu, Dido infelice, che dall'alta
Tua reggia miri il lido tutto e il mare
Bollir di navi e gente ricoperti,
Quale e quanto è il tuo duolo! ahi, quali all'aure
Gemiti mandi! Iniquo Amor, gli umani
Petti ad ogni tua voglia, empio, strascini.
Ecco, ei di nuovo la Regina a forza
Trae, supplice in atto, in suon dimessa,
A lagrimare, a ritentar pregando
Di svolger pure Enea: l'armi sue tutte,
Pria ch'indarno morire, oprar vuol ella.
Anna, tu vedi il lido tutto in moto,
E la folla dei Teucri, e ai venti invito
Le sciolte vele, e dai nocchier festosi
Le coronate poppe. Ah fida suora!

Poich'io pure un tal danno presagire
Senza morir potea, soffrirlo forse
Anco potrò: ma intanto ora un mio prego,
Anna, eseguisci; o tu, cui sola ei cole,
Cui sola ei schiude del suo cor gli arcani,
Quel disleal: tu, che hai benigno accesso
Sola appo lui, quando opportuna il cogli;
Tu il ritrova, o sorella, e a quell'ostile
Superbia sua così supplice parla:
Dido in Aulide in somma, ai Greci unita,
Di Troja, no, l'eccidio non giurava;
Io non mandava Tirie navi a danno
D'Ilïon mai; non io del padre Anchise
L'ombra insultai, nè il cener freddo offesi.
Perchè chiud'egli al mio parlar gli orecchi
Ferrei suoi? dove corre? ultimo dono
A una misera amante, almen l'ascolti!
Aspetti almen, che meno avversi i venti
Al suo fuggire arridano! Nol prego,
Omai non più, che la tradita fede
Di consorte ei ristori; e non ch'ei scevri
Se dal bel Lazio, e per me perda un regno:
Tempo sol chieggo, e a lui non manca: io chieggo
Tregua ed indugio alla sua fretta alquanto;
Sol finch'io dotta in sofferir, mi pieghi
Alla dura mia sorte. Abbi pietade
Tu, della suora tua: questa è l'estrema
Mercè, che imploro: ov'ei l'accordi, io doppia
Poi renderolla, con mia morte, a lui.
Così pregava, piangendo; e i suoi pianti
Ad Enea la mestissima sorella
Porta, e riporta; indarno, a nessun pianto
Enea si piega: aspro destino, e i Numi
Vegliano al varco de' pietosi orecchi,
Nè al cor piagato dell'Eroe tai voci
Scender lasciano. Ei stassi immoto, a guisa
Di annosa quercia forte radicata,
Cui d'ogni parte impetüoso spiro
Di contrastanti venti muove assalto;
Scossi stridono i rami, il suol si veste
Di lor cadenti spoglie; ma il gran tronco
Fra i macigni dell'aspra alpe nativa
Abbarbicato stassi; e quanto ingombra
Dell'aura eccelso torreggiante il capo,
Tanto, e più giù, le sue barbe sprofonda

Della terra entro i visceri. Percosso
Enea così, gli strali tutti affronta,
È ver; ma sola immota è la gran mente:
Il core (oimè!) gli si lacera a brani;
E il tradisce anco in su le guance il pianto.
  Dai Fati allora l'infelice Dido
Atterrita, già già la luce abborre,
E invoca omai la sola morte. In tale
Fero proposto or la conferma un alto
Prodigio orrendo. Co' proprj occhi suoi,
Nell'offrir voti agl'incensati altari,
Ella vedea di latte i sacri rivi
Annerarsi, versandoli; vedeva
Gli sparsi vini trasmutarsi in atro
Sangue; nè ciò visibil era ad altri
Sguardi, che a' suoi, nè il disse alla sua stessa
Sorella pure. Entro alla reggia inoltre,
Là dove sacro al prisco suo consorte
Sta marmoreo tempietto, a cui spesso ella
E di candide bende e di festivi
Serti l'onor devota rinnovava;
Là, notturna una voce in fero suono
Udir le pare; egli è Sichéo, che a Stige
Seco l'appella. E all'arduo tetto in cima
Ode ella spesso in tetro carme il solo
Funesto Gufo, ululante piangente:
E inorridire anco lei fan le molte
Predizïoni, ed i tremendi avvisi
D'antichi vati. Al fin, d'Enea crudele
L'imago ognor nei torbidi atri sogni
La persegue e martíra: ognor sel vede
Strappar dal fianco, e sola e abbandonata,
Per lunga via deserta, ai Tirj indarno
Avvïarsi le sembra. Tal vaneggia
Penteo insano, qualora schierate
Innanzi a se l'Euménidi, e rimira
Gemino il Sol, gemina Tebe: e tale
Infurïar fra l'alte scene Oreste
Scorgiam, qualor d'orride faci armata
E d'atre serpi, Clitennestra i passi
Del figlio incalza; al suo fuggir fan fronte
L'ultrici Eríne in su la soglia assise.
  Tutta invasa così di Furie il petto,
Vinta dal duol, già Dido è ferma in core
Di darsi morte: or seco e i mezzi e il tempo

Ne divisa. Alla mesta di lei suora,
Ecco, vien ella in più composto volto,
Serenata la fronte in finta speme,
Per più celarsi; e sì le dice: O suora,
Con la germana allegrati; io il tengo
Il mezzo al fine, onde o rïabbia intero
D'Enea l'amor, o men risani io stessa.
Dove ai confin dell'Oceán tramonta
Il Sol, nell'ultim'Affrica, là dove
L'immenso Atlante il ciel sostenta, un templo
Han l'Euménidi quivi, a cui custode
Degli aurei sacri frutti un fero drago
Immane veglia. Indi Massíla donna
A me sen vien: sacerdotessa ell'era,
E di sua man porgea l'esca a quel drago.
Maga è costei: co' mormorati carmi
Soporifere mesce alte malíe,
Per cui promette a posta sua disgombro
Far l'un petto d'affanni, e a doppio l'altro
Farne gir carco: ella può il corso ai fiumi
Frenar, le stelle svolgere, chiamarti
Le notturne Ombre: alto muggire udresti
Sotto i suoi piè la terra; sradicati
Vedresti i cerri, de' suoi carmi al suono,
Scender dai monti. Oh dolce suora! io 'l giuro
Pe' Numi tutti, e pel tuo amato capo;
Or mal mio grado all'adoprar m'induco
Le magich' arti. Deh, segreta dunque,
Ne' miei riposti penetrali, all'aura
Ergi una pira tu; sovr'essa poni
L'armi, che appese al talamo lasciava
Quell'empio, e tutte le sue spoglie, e il letto
Del mio mortal dolore. D'un infido
Ogni memoria annichilar mi giova:
Così la dotta incantatrice insegna.
Ciò detto, tace: e un rio pallore intanto
Pel viso tutto le serpeggia. Ignara
La miser'Anna del furor che acchiude
La germana nel cor, que' nuovi riti
Mai non pensa dovere esser velame
Alla morte di lei: nè in essa teme,
Ch'abbia a poter più il duol d'Enea perduto,
Che di Sichéo sepolto: onde obbedisce.
  Nei penetrali della reggia, all'aure
Sorta è di tede e d'infiammabili elci

L'accatastata pira: intorno intorno
La inghirlanda Didone; e al sovrapposto
Talamo, in cui già stanno e il brando e tutte
D'Enea le spoglie, e la sua effigie, appende
(Dotta dell'avvenir) funerce frondi.
D'are si accerchia l'alta mole: innanzi
Stavvi, scomposta il crine irto, la Maga
Dal fero labro suo tuonando i nomi
Di cento e cento Dei; l'Erebo, il Caos,
E la trigemina Ecate, e i tre aspetti
Della vergin Dïana; ed altri, ed altri.
Finte inoltre vi spande acque d'Averno;
Nè vengon manco al rito erbe novelle,
Cui dell'umida Luna al raggio miete
Falce di bronzo; e il succo rio pur havvi
D'atri toschi; e l'ippómane strappato
Di fronte al nato puledrino appena,
Cui lattar quindi sdegna allor la madre.
Dido stessa agli altar con man devota
Salso farro offerendo, e l'un piè scalza,
Succinta il manto, in moribondi accenti
Chiama gli Dei, le sue fatali stelle
Attesta: e s'havvi Nume in ciel, cui spetti
Degli amator malaccoppiati cura,
Non obblía d'invocarlo a se benigno.
Era già l'ora, che in placido sonno
Scioglie le stanche membra; e selve, e campi,
E, giacente senz'onda, il mar tacea;
Volto le stelle avean lor corso a mezzo;
E i quadrupedi in terra, e i pinti augelli,
Gli abitator dell'irte siepi, i muti
Nuotatori de' laghi, in sopor dolce
Infra il silenzio tenebroso, tutti
Obblïavan del dì le angosce ingrate:
Ma, non così accadea dell'infelice
Travagliata Regina. Ella, nè mai
Solve in sonno le membra; nè per gli occhi,
Socchiusi almeno, all'affannato petto
Tregua mai dà. Vieppiù si addoppian sempre
Mali su mali entro al suo cor; più fero
Rugge sovr'essa ad ogni istante Amore,
Che con l'ira combatte. Ove mi appiglio?
(Grida ella in se) mendicherò fors'io
Soccorsi, a me oltraggiosi, dagli offesi
Proci da me? Nómade sposo io stessa,

Che tanti già ne disdegnava, in atto
Supplice, or forse inviterò? Fors'io,
Le Iliache vele or seguitando, a' Teucri
Ligia farommi? E gioveriami in fatti
Appo costor, de' benefizj miei,
De' miei soccorsi a lor prestati, il prisco
Già cancellato sovvenire? Or s'anco
Mi v'abbassassi io pur, di lor qual fora,
Che non vietasse a me schernita asilo
Nelle superbe navi? Ahi! tu non sai,
Malarrivata Dido, e che, nol sai,
Quanto è spergiuro il Teucro? E, ov'io pur l'orme
Dei trionfanti legni in mar solcassi,
Sola, o con tutta la mia Tiria gente,
Inseguirli dovrei? dell'onde all'ira
Di nuovo esporre io quei, che dianzi appena
Io spiccava dai lor Sidonii lidi?
Muori tu, Dido, pria; tu morir merti;
Tronca il dolor col ferro. Ah, tu primiera,
Sorella, tu dal pianto mio conquisa,
Me davi in preda al mio furor pur troppo
Nel darmi a tal nemico amante! Oh sposo!
Che non serbai, di nuovo letto ignara,
La fe promessa al cener tuo? Selvaggia,
Sì, ma incorrotta e d'atri affanni scevra
Almen vissuta la mia vita avrei.
Tai prorompean querele a lei dal petto.
Enea frattanto in su l'eccelsa poppa,
Certo omai del partirsi, e in punto il tutto,
Mezzo un riposo ei pur prendea: quand'ecco
Se gli appresenta in visïone un Dio;
Qual mostrato a lui dianzi appunto s'era
Di Maja il figlio: uno splendore istesso,
Un giovenil purpureo fiore, i crini
Aurei stessi, e la voce, e gli alti avvisi,
Tutto è qual s'era: Oh! dormi tu, dell'alma
Venere figlio, (ei gridagli) tu dormi.
In tal frangente, a tai perigli in grembo,
Senza scorgerli? insano! E spira intanto
Favonio fausto; e tu nol senti? In fera
Tempesta ondeggia l'adirata Dido,
Che certa omai del morir suo, feroci
Inganni e rio delitto in cor rivolge:
E tu, mentre il fuggirtene t'è dato,
A vol non fuggi? Or ora, a mille a mille

Vedrai nemiche faci arder sul lito,
E di pini altrettanti ingombro il mare;
Guai, se te trova in questa spiaggia immoto
Ancor l'Aurora! ah, non tardar; gl'indugj
Rompi. Femmina, ell'è mutabil cosa.
E in così dir, nell'ombre il Dio dileguasi.
Dalla tremenda visïon percosso,
Già in piè balzato Enea, suoi Teucri stringe:
Su via, compagni; ai remi, su; le vele
Sciogliamo ratti: un Dio dal ciel mi viene
Affrettator del fuggir nostro: un Dio
Or, per mia man le funi tronca. O Nume,
Qual che sii tu del sacro Olimpo, agli alti
Imperj or lieti obbediam noi; seguiamti;
Deh, fausto arridi; e di propizie stelle
Scorta concedi al corso nostro. E in queste
Parole, il ferro sfolgorante all'aura
Sguaïnando, già i suoi canapi ha tronchi.
Così fan tutte allor le navi a gara;
Si precipita ognuno; e remi e antenne
Tutto stride: già il lito si allontana;
Già tutto è dai gran legni ascoso il mare;
Già il flagellar delle robuste braccia
Bianco spumar l'azzurro fa dell'onde.
Ma nuova luce omai recava in terra,
L'Aurora, il suo Titone entro all'aurato
Letto lasciando; ed ecco, dalle eccelse
Torri sue la Regina, a gonfie vele
In sul primo albeggiar le Teucra armata
Vedea volante, e vuoto il porto e i lidi.
Tre volte quindi, e quattro, oltraggio al bianco
Petto fea con le mani, e all'aureo crine,
Esclamando: O gran Giove! e fia pur vero,
Che costui fugga illeso? che a schernirmi
Abbia nel regno mio, straniero errante?
E non daran, per inseguirlo, or tosto
Di piglio ai legni, i Tirj tutti, e all'armi?
Itene ratti; e remi, e vele, e fiamme,
Tutto adoprate, a prova... Ahi! che favello?
Ove son io? qual Furia il cor ti cangia,
Dido infelice? Ora t'irriti? il tempo
N'era, pria che il tuo regno e in un te stessa
Dessi a quell'empio. Or, vedi fe! rimira
Colui, che in salvo seco dicon trarre
I suoi patrii Penati; colui mira,

Che sovra i proprj omeri suoi l'antico
Padre dicon salvasse!... Ed io nol fea
Dilanïar, quel corpo infido, a brani,
E su per l'onde spargerlo? i suoi Teucri,
E l'Ascanio suo stesso, al ferro in preda
Io dar non seppi, e lacerato apporlo
Del crudo padre a mensa? Ma, l'assalto
Contr'essi, incerto saría stato e vano;
E il fosse pur: ch'altro temer potea,
Io, già devota a morte? Avrei nel centro
Del campo io stessa, a le lor tende, e faci
Portato e fiamme, io stessa: avrei col padre
Spento il figlio, e lor schiatta, e me sovr'essi.
Sole, o tu, ch'ogni cosa in terra allumi;
E tu, delle mie infauste nozze, o Giuno,
Conscia e prónuba; e tu, triforme Diva,
Fra le negr'ombre della notte ad alta
Voce invocata; e voi, d'Averno ultrici
Dire; e voi, Dei della morente Elísa,
(Se alcun glien resta) or le mie preci udite:
E, il rio destin, qual essi il mertan, cada
Per vostra man su i rei. S'egli è pur forza
D'alto Fato, ch'Enea malvagio afferri
Gli Ausonii porti, in ciò si appaghi il Fato:
Ma di armigera gente ai feri assalti
Colà soggiaccia; or da' confini suoi
Per guerre espulso; or, dagli amplessi amati
Del suo Ascanio disgiunto, ajuto implori
Qua e là vagante; e de' suoi Teucri ei vegga
Perire il fior, di sanguinosa morte:
E quando a lui gravose leggi imposto
Avrà la pace, allor nè il regno ei goda,
Nè la luce del Sol; reciso ei cada
Anzi il suo dì, nè onore abbia di tomba.
Numi, da voi ciò chieggo: ultime all'aura
Queste mie voci in un coll'alma io spando.
E voi, miei Tirj, un dì contro ai futuri
Nepoti suoi, per acquetar l'offesa
Ombra mia, rivolgete gli odj feri;
Nè amistà mai, nè pace, infra le due
Genti si vegga. Dal mio sangue intanto
Tal sorga, sì, vendicator tal sorga,
Che fra i Teucri coloni e ferro e fiamma
E morte arrechi inesorabil; ora,
E poscia, e sempre ch'avran forza i miei.

Pugnin, lido con lido, onda contr'onda,
Armi contr'armi: io l'odio auguro eterno
Fra i più remoti pronipoti nostri.
Imprecando così, volgea feroce
Per ogni dove l'alma: impazïente
Di torsi, e tosto, all'odïata luce.
Quind'ella a Barce di Sichéo nutrice
(La propria sua già spenta essendo in Tiro)
Breve favella in questi detti: Amata
Nutrice, or tosto adduci qui mia suora
Anna: e non tardi a me venirne aspersa
Di pura onda corrente, in un coll'atre
Espïatorie vittime additate.
Riedi tu stessa, in sacre bende avvinta
Le tempia. I ben impresi sagrificj
Al Giove inferno, or penso adempier io;
E mie cure finir, col fatal rogo
Dando alle fiamme le Dardanie spoglie.
Disse: e l'antica già i senili passi
Accelerava quanto più poteva.
Ma inferocita Dido, palpitante
Pel suo crudo proposto, atro di sangue
L'occhio rotando, e di futura morte
Tinta le guance tremule cosperse
Di lividori, scagliasi per entro
Ai limitari della reggia: all'alto
Rogo è balzata, e furibonda il brando
Dardanio snuda. Ahi brando! a sì crud'opra
Il tuo signor ti destinava ei mai?
Là, poich'alquanto riguardate avea
L'Ilíache spoglie e il troppo noto letto,
Lagrimando, in se stessa sovrastava:
Poscia sul letto a volto in giù lasciandosi
Cadere abbandonata, a questi estremi
Detti il labro schiudeva: O spoglie, amate
Finchè agli Dei piacque ed ai Fati, or questa
Alma spirante accor vi piaccia, e trarmi
D'affanni tanti. Io vissi; il corso ho pieno,
Qual Fortuna mel dava; ond'io sotterra
Ombra onorata andronne. Alta cittade
Ebb'io fondata, e di mie torri cinta
Vidila pure: io dell'estinto sposo
Fatta ho vendetta sul crudel fratello.
Felice me, (felice, ahi troppo, in vero)
Ove a me spiagge mai Dardanie prore

Giunte non fosser, mai! Dice; ed intanto,
Abbracciando ella il talamo, prosiegue:
Dunque inulta morrò?... Su, via, si muora;
Ripigliava: Così, così mi giova
Irne fra l'ombre. Il crudo Teucro infido
Miri or dal mar queste voraci fiamme,
Gli occhi suoi ne satolli: ma al suo fianco
Abbia sempr'egli di mia morte fera
Gl'infausti augurj. — E in così dir, da lunge
Precipitarsi la vedean le ancelle,
E cader sovra il brando già spumante
Di sangue, e non più reggerla oramai
Le aperte mani languide. La reggia
D'alto stridor già suona; il ripercuote
La Fama già per la città sommossa:
Tutto è lamenti, gemiti, ululati
Di donne; ferve entro ogni tetto il duolo;
E, dal gran batter palma a palma, in mesto
Suono rimbomban l'aure. Altro non fora
Pianto e scompiglio, no, se a ferro e a fuoco
Per ostil man vinta ne andasse a terra
Cartago intera, o la lor Tiro antiqua.
  Agli urli infausti, esterrefatta accorre
Anna, lacera il viso, i crin disvelti,
Precipitosa a quelle turbe in mezzo:
Già sul rogo balzata, a nome grida
La moribonda suora: A sì fatt'opra,
Ingannevol germana, or me chiamavi?
Quest'era il rogo, i fuochi questi e l'are,
Ch'io ti apprestava, a tutt'altr'uso, io stessa?
Tu mi abbandoni? al tuo morir compagna
La sorella tu sdegni? ah, del tuo fato
Tu chiesta almen mi avessi a parte! un solo
Ferro istesso, uno stesso istante solo
Ci avrebbe entrambe estinte. — E ai patrj Numi
Io questa pira ergea, perchè tu poscia
Tal vi giacessi, mentr'io stolta e cruda
Lungi stava da te? Spegnesti a un tempo
Me pur teco, o sorella, e i Tirj padri,
E il popol Tirio, e in un Cartago. — Almeno
Ch'io la tua piaga asterga! ch'io raccolga
Col labro almen sul morente tuo labro
L'estremo alito tuo, s'alito resta.
Così, gemendo, il quasi freddo corpo
Dell'amata germana al sen stringea;

E, con sue vesti, l'atro sangue indarno
Rasciugar s'ingegnava. Ergere i gravi
Occhi Dido sforzandosi, ella manca
Vieppiù: nel cor la immensa piaga stride.
Ben tre volte in sul braccio sollalzarsi
Tenta, e tre volte in sul letto ricade:
Ver l'alma luce al fin sospinge incerti
Gli occhi bramosi; e, vistala, alto un gemito
Manda nell'aure. — Impietosita allora
L'onnipossente Giuno di sì lunga
Agonía dolorosa, Iri le manda
Fin dall'Olimpo a sprigionar quell'alma
Tenace tanto. La immatura morte,
Che repentina di sua man si dava
La furïosa donna, al giusto e ai Fati
Troppo era oltraggio: indi il fatale aurato
Capello ancora non le avea disvelto
Proserpina; che ancor dannata a Stige
La sua testa non era. Iride adunque
Le rugiadose piume d'oro all'aura
Spiegando, a vol pel vario-pinto immenso
Di color mille arco splendente, è scesa
Sul moribondo capo; e al crin la destra
Stendendo, esclama: Del tuo corpo a sciorti
Mandata io sono; e questo a Pluto io reco.
E in così dir, tronco il fatal capello,
Ciò che di vita rimanea, svaniva.

LIBRO QUINTO.

Securo omai per l'alto mare intanto
Con l'armata le negre onde squarciava
Enea, ma volto in ver Cartago. Ed ecco,
Vede in fiamme la reggia: il rogo egli era
Della infelice Elísa. Onde sì vasto
Fuoco si accenda, Enea nol sa; ma il forte
Duolo, che ognor per la da lui tradita
Donna l'opprime, e il saper ei pur troppo
Quanto Amor possa entro a femmineo petto,
Tristo augurio a lui recano e a' suoi Teucri.
Ma si dilungan vieppiù sempre: giunti
Fuor dell'aspetto d'ogni lido al fine,
Mar d'ogni intorno, e d'ogni intorno cielo
Sol vedendo, sovr'essi oscuro un nembo,
Di tempeste e di notte pregno, arrestasi,
Spandendo orror di tenebría su l'onde.
Sperto nocchiero, Palinúro esclama
Dall'alta poppa: Oimè! donde mai tanti
Nembi l'aure c'ingombrano? che mai
Ci appresti tu, Nettuno padre? E tosto
Stringer le sarte impon, poggia con orza
Ire alternando, e dar ne' remi a furia.
Quindi al Duce rivolto: O prode Enea,
Non se a me il promettesse anco il gran Giove,
Io no, sì fatto rimirando il cielo,
Non spererei giunger d'Italia ai lidi.
Cangiati si attraversano frementi
Dall'occidente i negri venti: addensasi
Sempre più l'aere in nubi; nè bastanti
Da contrastar siam noi, nè da gir oltre.
Vince il mare; obbediamgli; ov'ei ne spinge,
Voltiam le prore. Nè lontane or molto
Cred'io da noi le fide amiche spiagge
D'Erice, e i porti di Sicilia, ov'io
Pur ben ragguagli coi celesti punti
Queste da me già dianzi onde solcate.
Enea risponde: Io da gran pezza il veggo,
Che a noi fan forza i venti, e che invan lotti
Contr'essi tu: le vele adunque volgi.

Qual terra a me più grata; ove ricetto
Poss'io bramar migliore ai stanchi nostri
Legni, che il loco, in cui si alberga il mio
Dardanio Aceste? il suol, ch'entro al suo grembo
Del genitore Anchise acchiude l'ossa?
Ciò detto, il corso volgon verso i porti
Siculi: spira nelle gonfie vele
Favonio; e seco il rotear dell'onde
Ne porta i legni ratto sì, che in breve
Del noto lido a vista giungon lieti.
Le amiche navi da un'eccelsa cima
Avea vedute avvicinarsi Aceste,
Cui Teucra Madre partoría, concetto
Del gran Crimiso fiume. Ei, del suo prisco
Sangue memore appieno, ai Teucri incontro
Scende ammantato di selvagge spoglie
Di Libica orsa, e d'armi irto e di dardi.
Del lor ritorno allegrasi, e gli accoglie
Con rozza sì, ma gioviale, pompa,
Alleviando con ospita mano
La lor stanchezza. — E già il seguente Sole
Dal balzo d'Orïente saettava,
Quando i suoi Teucri Enea da tutto il lido
Convocando, dall'alto a lor favella:
Dardani, stirpe di sublimi Duci,
Compie omai l'annuo giro, da che albergo
Demmo sotterra ai freddi amati avanzi
Del divin padre mio; da che gli ergemmo
I mesti altari; e già il funesto sempre,
Sempre onorato giorno, (ahi! tal vi piacque
Darmelo, o Dei) s'io ben m'avviso, or riede:
Giorno, in cui s'io pur esule mi stessi
Infra Getule Sirti, o Argolich'onde
Preso, anco schiavo entro Micéne istessa,
Gli annui voti pur sempre ed i pomposi
Riti solenni io compirei, fregiando
L'are paterne dei dovuti doni.
Or, (ch'è ben altro) ove il suo cener posa,
Certo non senza alto voler dei Numi,
Ecco giungiam pur noi: le spiagge amiche
In securtà ci accolgono. Su, dunque,
In celebrar l'auguste esequie liete
Tutti adopriamci: omai più fausti i venti
La grand'Ombra c'impétri; e un dì fondata
La città nostra poscia, ergansi templi

Al genitor, e rinnovati ogni anno
Veggasi ei tali sagrificj e onori.
Di Teucra stirpe Aceste anch'ei, due pingui
Buoi per ciascuna nave a voi regala;
I patrii nostri, e al par gli ospiti Lari
D'Aceste, or dunque presieder voi fate
Alle giojose mense. Ove poi sorga
Apportatrice di sereno giorno
L'aurora nona, instituiti giuochi
Vi fien: primi saran, d'alati remi
Teucra gara su l'onde: anco v'assista
Chi nel pedestre correre primeggia,
E chi più ardisce e val nel duro cesto,
E qual da più saettator si estíma,
O lanciator; baldi vi assistan tutti,
Premio aspettando di dovuta palma.
Suonin gli applausi intanto, e il crin di serti
Cingete voi, com'io le tempia cingo
Or del materno mirto. — Ei tace; e tosto
A norma sua coronansi ed Elímo,
E il giovanetto Ascanio, ed il canuto
Aceste; e tutta, a norma lor, la Teucra
E la Sicana gioventù. Fra denso
Numeroso corteggio Enea sen giva
Ver la paterna tomba: ivi, duo colmi
Purpurei nappi di Liéo spandendo
Devotamente al suolo, e due di fresco
Candido latte, e ancor di sacro sangue
Altri due, d'alme rose un nembo inoltre;
Tal quindi esclama: O divo padre, addio;
Addio pur voi, ceneri sacre, indarno
Rïacquistate a me per poco; addio,
Spirti erranti paterni. A me non diessi
Di trarvi meco alle fatali arene
Della promessa Italia, al Tebro in riva,
Qual ch'ei pur sia. Dicendo ei così stava,
Quand'ecco uscir dagl'imi penetrali
Dell'avello, un gran serpe: in sette spire
Sette terga par strascichi, strisciandosi
Immenso su pel dosso del sepolcro,
Finch'ei pervien placido all'are: fiamma
D'auro mista e d'azzurro, in color mille
Ripercossa ondeggiante, egli ha le squame,
D'Iride aurata al varïar simíli.
A cotal vista Enea sta stupefatto:

Con lunghi avvolgimenti il serpe al fine
Fra lisci vasi e patere sguisciando,
Delibate ha le sacre dapi; e quindi
Senza far danno alcun si riconcentra
Nel cupo della tomba. Enea, dubbioso
Se un tutelar Genio del loco, o un qualche
Messo del padre quel colúbro accenni,
Tant'è più intenso al proseguir gli augusti
Sagrificj ad Anchise. Ei quindi immola,
Vittime usate, i cinque negri agnelli,
Scrofe altrettante, giovenchi altrettanti;
E vini spande a colmi nappi; e invoca,
Libera omai dall'Acheronte, l'ombra
Dell'alto padre. A suo poter, ciascuno
De' socj arreca ilari doni; e l'are
Colmandone, giovenchi a gara immolano:
De' vasi il bronzo altri arroventan; altri,
Su pell'erba sdrajati, ardenti brage
Soppongono ai giranti spiedi onusti
Di abbrustolite interïora elette.
La frattanto aspettata aurora nona
Giungea sul carro di Fetonte, in chiara
Luce raggiando. E già la Fama, e il nome
D'Aceste illustre, alle vicine genti
Fatto avean pel gran dì solenne invito.
Liete turbe coperto avean già i lidi,
Per veder que' Trojani: e molti infr'esse
Veniano presti all'intimate gare.
D'ognuno agli occhi, a mezzo il circo, in bella
Pompa i doni si schierano; corone
Di verdeggiante allor; tripodi sacri,
E palme, ed armi, e porpore, e ammontato
Auro ed argento, ai vincitor mercede.
De' giuochi il cenno omai la tromba intuona.
A gareggiar da pria si accingon quattro
Galee co' remi, dell'armata il fiore.
La volante sua Pístrice Mnestéo
Guida, di forti remator fornita;
Mnestéo, che poscia Italo fessi e autore
De' gran Memmj. Su l'onde torreggiante
Quasi città, l'alta Chimera inoltrasi
Da Gía guidata; il triplicato impulso
D'ordini tre di sovrapposti remi
Pur la sospinge. Il gran Centauro è terza;
Sta sovr'essa Sergesto, ond'ebber poscia

I Sergj il nome. Alla cerulea Scilla
Presiede al fin Cloanto; origin tua,
O Romano Cluenzio. Erge su l'onda
Ben oltre in mare un vasto scoglio il capo
Rimpetto ai lidi spumeggianti; il verno
Fra' tempestosi flutti suoi lo asconde;
Al miglior tempo, a tacite onde in mezzo
Giace scoperto, apríca stanza, e quindi
Agli smergi gratissima. Là, porre
Più rami fa d'elce fronzuta Enea
Per segno e meta ai suoi nocchieri; ond'essi
Girando intorno v'abbiano a dar volta
Dal lungo corso. Ecco, han sortito i lochi;
Ecco in porpora ed auro risplendenti
Su l'alte poppe i condottieri: ed ecco,
Cinta le tempie di populea fronda,
La gioventù de' rematori, ignuda
Gli omeri assai da lunge luccicanti
Pel sovra fuso almo licor di Palla.
Posato sta le man su i remi, e pende
Ciascun dal cenno: i balzellanti petti
Picchia intanto a vicenda or tema or alta
Speme intensa di laude. Al primo squillo
Della bramata tromba ognun già fuori
Del suo stallo balzò: fino alle stelle
Percuote il grido nautico; le tese
Braccia nervose spumeggiar fan l'onde
Sossopra volte; e in quattro solchi immensi
Vedresti il mar sprofondarsi, squarciato
Tutto dai remi e triforcuti rostri.
Non così mai precipitosi in lizza
Aggiogati corsier, del carcer fuore
Scagliârsi, mai; nè auriga unqua coll'alto
Flagello in man così pendente stette
Su le ondeggianti redini. Un clamore
Allor, misto di fremiti e d'applausi
Fa risuonar la selva tutta: i lidi,
Cui la selva è corona, lo propagano:
Echeggian tutti ripercossi i colli.
Primo è su per le intatte onde fuggito
Gía, fra gli applausi di fremente turba.
Miglior di remi, assai da presso il segue
Cloanto; ma per troppo peso tarda,
La sua nave il rattiene. A lor, con pari
Corso tendenti a diventar primieri,

Vengon dietro la Pístrice e il Centauro.
Or l'un l'altro a vicenda si oltrepassano;
Or, giunte insieme le adequate prore,
Solcano eguali il salso mare. E tutte,
Presso allo scoglio, alla girevol meta
Veniano già, quando, primier pur anco
E vincitor, di mezzo all'onde Gía
Grida al nocchiero suo: Che vai tu a destra
Tanto? a manca, Menéte; a manca, i sassi
Radi coi remi; ai sassi stretto gira:
Ir lascia largo gli altri. Ei già si tace:
Ma Menéte, che i ciechi scogli teme,
Pur ver la destra allargasi. Ove vai?
Allo scoglio, Menéte; ancor tel dico:
Richiamandol così coi gridi Gía.
Ma da tergo ecco intanto, e già già pari
Cloanto arriva; e Gía sel vede in mezzo
Fra se e lo scoglio penetrargli innanzi,
Con men orbita a manca voltar ratto
Rasente i sassi, e oltrepassato il segno,
Già sciorre il vol verso il bramato lido.
D'ira e di duol rïarse il giovin petto,
Pianger, per anco, Gía fu visto allora;
E in non cal posto il proprio suo decoro,
E de' compagni la salvezza, in mare
Dall'alta poppa giù precipitoso
Scaglia il tardo Menéte; il timon prende,
Nocchiero egli in sua vece, e i Teucri incora,
Ver lo scoglio spingendo a forza il legno.
Ma il buon Menéte, dagli anni già grave,
Dato ch'egli ebbe nel profondo un tonfo,
Al fine a stento a galla rïapparve:
Sino allo scoglio ei nuota, e a quello in cima
Giunger si vede, tutto sgocciolante
Dai molti panni. Il suo tuffarsi, il suo
Nuotar tardo, e il suo recer poscia i salsi
Mal ingojati flutti, assai destaro
Alle risa i Trojani. Intanto accesa
S'era in cor di Sergesto e di Mnestéo
Alta una speme, di lasciarsi addietro
Gía, così trattenuto. In ver lo scoglio
Un cotal po' più ratto già si appressa
Sergesto; ma non primo però tanto,
Che a mezzo già del legno suo non giunga
Della Pístrice il rostro emulo, a cui

Ali impenna Mnestéo co' caldi detti:
Or sì ne' remi, or di far forza è il tempo;
Su, compagni d'Ettórre, ultima scelta
Dell'atterrata Troja, or da mostrarsi
Ell'è la possa, egli è il valor, che tratti
Dalle Getule Sirti illesi v'hanno,
Dalle tempeste di Maléa, dall'onde
Jonie fere. Nè Mnestéo la palma
Chiede omai: tanto, ah no! non spera. Eppure,
Se mai.... Ma, vinca, cui Nettuno arride:
Sol non giungiam gli ultimi noi; tal onta,
No, non soffrite, amici. — A gara tutti
Col corpo tutto fan forza su i remi:
Dalle scosse terribili va tremula
La vasta nave, sotto cui spalancasi
L'ondoso piano. Un anelito allora
Grave-affollato i petti opprime; un arso
Alidor serra le lor fauci: un fiume
Di sudor le lor membra scaturiscono.
Ecco, han dal caso il sospirato onore:
Che mentre, ebro di gloria, a' scogli intorno
Spinge Sergesto la volante prora
Pel guado infido, con ristretto giro,
(Misero!) in essi dà. Percossi, alquanto
Si sgretolan gli scogli; ma sfracellansi
Vieppiù contr'essi i mal sospinti remi
Con fragor alto, e la schiacciata prora
Pendente sta. Balza la turba, e grida;
Ma invan, che il legno è lì chiovato. A fretta
Dato han di piglio a pertiche, a ferrate
Aste, ed ai molti galleggianti avanzi
D'infranti remi. Ma frattanto lieto,
E vie più ardente pel successo, corre
Mnestéo per l'onde omai già aperte e piane,
L'aure invocando ai spesseggianti remi
Anco seconde. Qual da cavo masso,
Ove han securo i dolci nati il nido,
Subitamente balza spaventata
Agil colomba, che da pria spesseggia
Dell'ali il batter con gran romba, e quindi
Strisciasi per le quete aure fuggendo
Ratta, librata in su le immote piume:
Tal di Mnestéo la Pístrice vedresti
Sdrucciolar su per l'ultim'onde a volo
Ver la bramata meta. E già lasciossi

Sergesto addietro, che nel tristo guado
Implicato fra' scogli, dibattentesi,
Chiedente indarno ajuto, pur tenta anco
Correr coi mezzi remi: indi, il vicino
Gía trapassò; che, del nocchier suo priva,
Ancorchè vasta, la Chiméra cede:
E solo omai si mira innanzi ancora
Fuggir Cloanto; onde Mnestéo si sforza
Quanto più può per sorpassarlo. I gridi
Raddoppiarsi allor s'odono; risuona
L'etra allor tutta d'instiganti voti.
Sdegnati i primi, di lor vita a costo
Serbar la palma, più che a mezzo omai
Da lor conquisa, vonno: ardente sprone
È il successo ai secondi, ei tutto ponno,
Perchè stiman poterlo. E avevan forse
Vittoria questi, se Cloanto in atto
Supplice, ai Numi ambe le man sporgendo,
Così non gl'invocava: O Dei, che all'acque
Tutte imperate, io che trascorro i vostri
Ondosi piani, a voi mi astringo in voto
Svenar su l'are al lito erette un bianco
Tauro, ed in lieto sagrificio misti
Alle viscere sue spumanti rivi
Mandar di vino ai salsi flutti. Ei disse;
E i voti suoi dagl'imi flutti udiro
Di Forco il coro, e le Nereidi; udilli
La vergin Panopéa, Portunno istesso
Il gran padre, che allor con poderosa
Mano diè spinta alla corrente nave.
Più che saetta e più che vento alata
Vola al lido la prora; e già del porto
Nel grembo è ascosa. Allor d'Anchise il figlio
Tutti chiamando, come suolsi, ad alta
Voce bandir fa vincitor Cloanto,
Cui cinge il crin di verdeggiante alloro.
Pingui giovenchi tre, gran copia vini,
E un argenteo talento magno, impone
Sien donati alle navi: onor distinti
Ai loro duci aggiunge; al vincitore,
Una clamide aurata, a cui dintorno
Ricca Tessala porpora con vago
Doppio meandro lussureggia; intesto
Evvi il regio garzon, che per le balze
D'Ida fronzuta i saettati cervi

Stanca nel corso: ei vivo e ansante pare,
Qual già dall'Ida lo rapía sublime
L'augel di Giove infra gli adunchi artigli.
E dietro a lui, che al ciel sen poggia, indarno
Veggionsi alzar da' suoi custodi antichi
Le attonite lor palme; e il suon diresti
Udir de' veltri suoi, che all'aure abbajano.
Ma a quel, che ottenne la seconda palma
Con virtù tanta, Enea dona un usbergo,
Cui catenelle e rinterzate fila
D'auro son fregio: al Simoenta in riva,
Sotto l'eccelsa Troja, ei stesso al vinto
Demóleo un dì tratto lo avea; guerriero
Pomposo arnese, ora Mnestéo l'ottiene.
Carche sott'esso piegano le late
Spalle di Fegeo e Sagari, famigli
Che a grande stento il recano: eppur, cinto
Demóleo già di quel medesmo usbergo,
Ratto incalzava egli i fuggenti Teucri.
Terzo premio ebbe Gía, di bel metallo
Due sottocoppe, e un par d'argentei nappi,
Fatti a foggia di nave, egregio-sculti.
E già, premiati tutti, ivan superbi
De' ricchi doni, e di purpuree bende
Le tempia avvinti; quando, a gran fatica
Dai feri scogli spiccatosi il legno
Di Sergesto, pur viene in verso il porto;
Sciancato, strascinandosi, deriso
Da tutti, e quasi senza onor di remi.
Qual veggiam serpe, attraversando incauto
La via, restar da ferrea ruota pesto;
O, se adirato passeggier lanciogli
Grave un sasso, onde infranto semivivo,
Indarno ei per fuggirsen si divincola
In lunghe spire; l'una metà vibra
Fere fiamme dagli occhi, erge fischiante
Il flessüoso collo; infermo e tardo
L'altra metà, raggruppasi, scontorcesi,
Se in se stesso addoppiando: or tal si muove
Stentatamente il Centauro, coi pochi
Rotti suoi remi; onde alle vele è forza
Ricorra, e in porto veleggiando egli entra.
Lieto Enea de' compagni e della nave
Ridotti in salvo, il guiderdon promesso
Dona a Sergesto pur; Cretense ancella,

Foloe nomata, in bei trapunti esperta,
Duo gemelli allattante. — E così fine
Dato alla gara prima, Enea rivolge
Il piè là, dove in vasto campo erboso
Da selvose colline in tondo cinto,
Nel bel mezzo sorgea, di circo a foggia,
Ampio un teatro: ivi, fra denso ed alto
Corteggio, entra, ed assidesi l'Eroe.
Invita ei poscia, e stimolanti doni
Promette a quei che di pedestre corsa
Voglian tentar l'ardente aringo. A prova
Siculi e Teucri si appresentan: primi
Eurïalo con Niso. Di beltade
Il giovinetto Eurïalo era un fiore;
Niso, pel casto amor che al giovin porta,
Insigne anch'ei. Dopo costor vien tosto,
Della stirpe di Prïamo, Diore,
Cui sieguon Salio e Patro: Acarnia l'uno
Produsse, Arcadia l'altro, di Tegea
Fra le genti. Ecco poi Panópe, e Elímo,
Siculi entrambi, giovanetti, esperti
Nelle cacce, e compagni al vecchio Aceste:
Molti altri inoltre, cui la Fama tace.
Attorniato Enea da lor, favella
Così: M'udite or tutti attenti e lieti.
Senza un mio guiderdon, da me non fia
Che niun di voi si parta: a ognun darassi,
Premio pari, due Cretiche saette
Di terso acciajo armate, e una bipenne
Di sculto argento adorna: ma ai tre primi,
Oltre l'onor del coronante ulivo,
Tre premj annunzio; al vincitore, un fero
Destrier ricco-bardato; avrà il secondo
Piena di Tracii dardi una faretra,
Quale adopran le Amazoni, accerchiata
Da largo balteo d'oro, il cui fermaglio
Prezïoso s'ingemma; al terzo basti
Quest'Argolico elmetto. Altro ei non dice.
Preso han già loco i giovinetti; e, udito
Repente il cenno, come nembo ratti
Dalle mosse si slanciano, alla meta
Intenti solo. Innanzi a tutti assai
Niso balza primiero, ali impennando
Veloci più che vento o fulmin l'abbia.
Dietro a costui, ma lungi addietro molto,

Vien Salio; è terzo Eurïalo, con meno
Distanza; Elímo il segue; a lui si atterga
Dïore, e omai gli sta dappresso tanto,
Che il piè col piede, e con le man le spalle
Gli preme ei quasi già; se alquanto ancora
Dello stadio riman, Dïore il passa,
O toccan quasi a un punto ambi la meta.
E tutti omai vi si appressavan stanchi,
Quando infelice Niso scivolava
Sovra l'erboso suol lubrico, madido
Pel molto sangue de' svenati tauri.
Il giovin quivi, trionfante indarno,
Su pel terren mal fermo ferme l'orme
Stampar si sforza, ma cader disteso
Conviengli in quel sanguigno limo. Ei pure
Non si scorda in quel punto dell'amato
Eurïalo; ma incontro risorgendo
A Salio omai già vincitore, intoppo
Gli fa di se, tal ch'amendue rinvolti
Sul suolo sdrucciolevole cadendo,
Eurïalo primier si slancia, e avuta
Dall'amico la palma, a vol l'afferra
Infra i frementi popolari applausi.
Secondo Elímo vien; terzo è Dïore.
Salio allor quella immensa arena, tutta
Di grandi e popol piena, di sue grida
Fea rimbombar, chiedendo a se la palma,
Con inganno involatagli. Ma Euríalo
Favorito è dai più; per lui l'onesto
Nobil suo lagrimar parla, e il valore,
Vieppiù gradito ove in bel corpo alberga.
Alto gridando anco Dïore giova
A validar la sua vittoria; escluso
Dal terzo onor, se il primo a Salio dassi:
Enea favella allor così: Son vostri
I premj omai, nè alcun può l'ordin primo,
Figli, sturbare: a me si dia soltanto
Il compatir d'un infelice amico
La sventura. Ciò detto, a Salio ei dona
D'un Getúlo leone il tergo immane,
Folto di velli, e d'aurei ugnoni adorno.
Niso allor: Se ai perdenti, un premio tale
Si dona pur; se dei caduti senti
Pietà; qual degno guiderdone a Niso
Darai? già il mio valor la palma prima

Ottenea, se una stessa avversa sorte
A Salio me non adeguava. Ai detti
Egli aggiungea, mostrando in un la faccia
E il corpo tutto in sozzo loto intriso.
L'ottimo padre a ciò sorride; e impone
Che a lui si arrechi (dell'egregio fabbro
Didimaóne opra trascelta) un Greco
Scudo, spiccato dal Nettunio tèmplo:
Di premio tanto ei fa il buon Niso altero.
Posto così fine alle corse e ai doni,
Grida Enea: Chi valor nel maschio petto
Acchiude, innanzi or via si faccia, e in alto
Brandisca i pugni apparecchiati al cesto.
Ecco duo premj all'onorata pugna;
Al vincitore, un bel giovenco, in bianche
Bende le aurate corna avvolto; al vinto,
Per consolarlo, un fino elmetto e un brando.
Innanzi tosto, in sua feroce possa,
Fassi Daréte, al cui venir s'innalza
Vasto un fremito. Ei solo è, che si ardiva
Star di Paride a fronte; ei su l'avello
Del magno Ettórre il gigantesco Bute,
Che origin trarre dal Bebrício Amico
Vantavasi, col cesto ei lo abbatteva,
Moribondo lasciandolo sul campo.
Tale è Daréte: ecco, alla pugna accinto,
Alto squassa il gran capo, delle late
Spalle fa mostra, e le nervose braccia
Dimenando, di colpi all'aure un nembo
Scaglia ei feroce. Or, chi a costui contrasta?
Non è chi ardisca, di cotanta schiera,
Uscir col cesto a lui di contro. Ei quindi,
Superbo già della sognata palma,
Davanti Enea si arresta; il tauro afferra
Con la manca pel corno, e tal favella:
Figlio dell'alma Dea, poichè pur nullo
Meco pugnar si attenta, a che più a lungo
Indugiarmi così? comanda omai,
Ch'io tolga il premio mio. Tutti ad un tempo
Gridano i Teucri allor: Daréte l'abbia;
Nullo il combatte; ei dunque il tauro ha vinto.
Ma l'assennato Aceste, a Entello presso
Assiso in seggio erboso, il rampognava
In questi detti: Entello, o tu, d'Eroi
Già il fiore, indarno, or soffrirai tu dunque,

Vilmente tanto, un sì bel premio andarne
Senza contrasto ad altri in preda? ahi, dove
Ora, dov'è quello a noi Nume, quello
Invan del cesto a noi maestro, Eríce?
Dov'è la fama tua, dove le tante
Spoglie, che affisse ai tetti tuoi vedea
Trinacria tutta? Entello a lui risponde:
Amor di laude in me non tace; espulsa
Non è mia gloria dal timor; ma gelido,
Per la tarda vecchiezza, e tardo sento
Il sangue entro le mie spossate vene.
Ah, se in me ancora gioventù fervesse,
Quella ch'i' m'ebbi, quella onde protervo
Sen va costui securo tanto; ah! certo,
Non saría, no, mestier premio, nè toro,
A trarmi in campo: e, tal ch'io son, per anco
Gloria chero, non premj. E, così detto,
Due vasti immensi cesti ponderosi
Scaglia in mezzo all'arena: usato incarco
Del ferreo braccio d'Erice nell'alte
Sue pugne. In rimirarli, a suolo a suolo
Di piombo inserti e di ferro e di terga
Taurine, in sette e sette doppj, gravi,
Alternanti lor ruvida testura,
Strasecolaron tutti. Istupidisce
Primo Daréte, e in ricusarli insiste.
Il prode Enea, dei cesti e le allaccianti
Lunghe cuoja maneggia, e il pondo esamina.
Il vecchio Entello allor gridava: E s'altri
Del magno Ercole pure i cesti e l'armi
Vedute avesse, e in questa spiaggia istessa
La fera pugna ov'Erice soggiacque,
Che avrebbe ei detto? Erice, nato anch'egli
Di Venere, qual tu; quest'armi un giorno
Brandiva: ancor di uman cerébro e sangue
Le vedi infette: ei, con quest'armi, stava
Del grande Alcide a fronte: ed io con queste
Solea pugnar quando più caldo e ratto
Scorreami il sangue, ed alle tempia oltraggio
Non feami ancor di sue pruíne il verno.
Ma, se il Teucro Daréte or le nostr'armi
Ricusa pure, ove il consenta Enea,
E Aceste autor del mio pugnar, facciamci
Pari: d'Eríce or non temer tu i cesti,
Ch'io li depongo; e i tuoi deponi. Tace:

E il doppio pallio al suol gittando, ignudo
I vasti omeri al campo in mezzo ei resta;
D'ossa e di membra e di braccia nervose
Quasi immoto colosso. Addurre allora
Cesti fa d'ugual peso Enea, del pari
Le palme armando d'ambidue. Già in punta
Di piede eretti immantinente entrambi,
Spiccano innanzi a più poter le braccia
Intrepide, ma arretrano le teste
Lungi dai colpi, che incomincian feri
A scagliar, provocandosi. Daréte
Saldo più sta su i giovenili piedi;
Di membra e mole il sovravanza Entello,
Ma le ginocchia antiche gli vacillano,
E l'ampio petto anela grave. Indarno
L'un l'altro accenna, or di piagare il fianco,
Ora le tempia, a cui spesseggia intorno
Ratta la mano: alto rimbomba intanto
Il cozzar forte, e il rio scrosciar de' denti.
Piantato Entello, e nel suo peso quasi
Della persona immobile, coi providi
Occhi ai colpi fa schermo; onde Daréte,
(Qual chi con moli eccelsa rocca assalta,
O intorno intorno cingela con l'armi)
Or questi aditi tenta, or quelli; e, tutta
Spiegando l'arte, in guise mille indarno
Investigando, il preme. Entello in alto
Erge se stesso pontando, e più in alto
Sua destra ancor; visto ha Daréte il colpo
Di sotto in su, che già addosso a lui piomba:
Ratto ei sottrassi ad iscansarlo; al vento
Ferito ha Entello, e il vuoto impeto manda
Precipitoso il suo gran pondo a terra.
Tal su l'alta Ida, o in Erimanto, a terra
Sradicato precipita un gran pino.
Siculi e Teucri giovanetti, a gara,
Con varie grida, all'un propensi o all'altro,
Flagellan l'aure. Impietosito Aceste,
Corso è già primo a rïalzar l'antiquo
Prosteso amico. Ma più fero sorge
Il prode Entello, che dal caso indegno
Non che timor ritragga, agili e doppie
Forze ne tragge, a cui ministra è l'ira,
Sprone il rossor d'uomo a se conscio in petto.
Vieppiù quindi ei s'infiamma, ed il fuggente

Daréte incalza quanto è vasto il circo;
Or la destra, or la manca, ambe incessanti,
Rotanti, scaglian colpi a mille a mille.
Quai di grandine folta pregni nembi
Fan scoppiettare i pichiettati tetti,
Tal l'Eroe spesseggiando ripicchiava,
Qua e là cacciava, e rivolgea Daréte.
Non soffre allor l'ottimo Enea, che spinga
Oltre più l'ira e infellonisca Entello;
Ecco, ei gli vieta il proseguir la pugna,
Traendogli di mano il già spossato
Daréte, a cui per raddolcirlo grida:
Misero, e donde insania in te pur tanta?
Nol senti tu, che a sovrumana forza
Contrasti? or, parti Entello questi? a un Dio
Cedi, o mortale. E in così dir, disgiunge
Col grido suo la pugna. Intanto i fidi
Compagni suoi ritraggon ver le navi
Daréte, strascinantesi su l'egre
Ginocchia, sconquassato spenzolante
Il capo, dalla bocca infranti denti
Vomitante a grumoso sangue misti.
Per lui la spada e il pattüito elmetto
Ricevon essi in dono, a Entello il tauro
Con la palma lasciando. Ei, baldanzoso
Di un tanto premio, vincitor gridava:
O d'alma Dea tu figlio, o voi, Trojani,
Or ravvisate qual si fosse Entello
Ne' suoi verdi anni, e da qual morte abbiate
Sottratto voi Daréte. Ei tace; e a petto
Del tauro, ch'ivi guiderdone esposto
Al vincitore sta, piantasi; in alto
Quanto ei più può dei duri cesti armata
La man brandisce; indi fra corno e corno
Vibra il colpo, che infrante le cervella
Dentro all'ossa conficcasi. Tremante
A terra il tauro esanime stramazza.
Sovr'esso poscia soggiungeva Entello:
Vittima or questa a te, più che Daréte
Grata, Eríce, consacro. E qui depongo,
Io vincitor, per sempre, i cesti e l'arte.
  Tosto alla gara dei volanti dardi
Invito fa con larghi premj Enea.
Già con robuste mani è di Seresto
Tolto alla nave l'albero, ed in cima

D'esso è sospesa da pendente fune
Una colomba svolazzante; instabile
Bersaglio quivi alle saette. In pronto
Già son gli arcieri, e di un elmetto il cavo
Già i lor nomi raccoglie. Uscir primiero
S'ode, con plauso assai, d'Ippocoonte,
D'Irtaco figlio, il nome: a lui vien dietro
Mnestéo, pur dianzi nel naval certame
Rimasto vincitor; Mnestéo, le tempia
Avvinto ancor di verde ulivo. Il terzo
Usciva Eurizio, a te fratello, o illustre
Pandaro; a te, che a disturbar gl'iniqui
Patti a Troja trascelto, ai Greci incontro
Scagliavi primo il mal sospeso dardo.
Riman dell'elmo in fondo ultimo Aceste,
Che ardito ha pur a giovenil tenzone
Canuto esporsi. Incurva ciascun tosto
Con quanta ha forza l'arco suo, cui strali
Adatta eletti. La suonante corda
D'Ippocoonte saettò per l'aure
Già il dardo primo, che con fera romba
Nella cima dell'arbor si conficca.
Scossesi il pino insin dal piè; gran battere
L'atterrita colomba feo dell'ali,
Ed echeggiò tutto di applausi il piano.
Ratto coll'arco teso innanzi quindi
Fassi Mnestéo: la mira all'alto ha posta,
E l'occhio al par della scoccata freccia
Bramoso vola; ma, non giunge il colpo
A investir la colomba; ha bensì rotta
La fune, onde allacciata ella pendea
Dalla cima dell'albero. Disciolto
Perciò l'augello, in ver le nubi a volo
Fugge. Ma Eurizio allor, già il dardo in cocca
Avendo, all'ardir suo l'alto fratello
Propizio invoca; e, alla colomba, errante
Per l'aure lieta in su le alate piume,
Sì giusto ei tragge, che trafitta, insieme
Col dardo, a terra esanimata piomba,
Infra le nubi ogni vital suo spirto
Nel cadere esalando. Il solo Aceste
Coll'arco teso rimanea, perdente,
Senza aver combattuto: onde ei nel vuoto
Dell'aure il dardo saettando, apparve
Subitamente un gran prodigio: i sommi

Eventi poi ne dimostrar gli augurj,
Profetizzati da tremendi vati.
Aceste appena, con maestra mano,
Scocca l'arco stridente, ecco sublime
Pel ciel volando accendesi ed avvampa
La scagliata saetta; e ognor più in alto
Tendendo, lascia di fiamma una striscia,
Che a poco a poco in nulla si dilegua;
Spesso così dal ciel spiccate stelle
Igni-chiomate volano per l'aure.
Siculi e Teucri, istupiditi tutti,
Supplici ai Numi ergean le mani. Il grande
Enea stesso l'augurio accetta, e sporte
Le braccia al collo del giojoso Aceste,
D'alti doni colmandolo, gli dice:
Padre, accettali, deh! patente troppo
È il voler del gran Giove: auspicio, in pria
Non visto mai, d'inusitati onori
Premiato vuolti. In dono abbiti or questo
Ben sculto vaso, che al mio prisco Anchise
Già regalava in Tracia il buon Cisséo,
Per memoria di lui; splendido arredo,
D'alta amistade pegno. Ei cinge a un tempo
D'Aceste il crin di verdeggiante alloro,
Vincitore appellandolo sovrano.
Nè di un tal primo onore invido fassi
Il prode Eurizio, abbench'ei sol trafitta
Abbia nell'aure la colomba. I doni
Terzi ebbe quei, che ne spezzava i lacci;
Gli ultimi, quei, che l'albero investiva.
Ma Enea qui fine ancor non pone ai giuochi;
E, a se chiamato Epitide, custode
E socio in un del giovinetto Julo,
Così nel fido orecchio a lui favella:
Vanne ad Ascanio tosto, e ov'abbia in pronto
La giovenil sua squadra e i suoi destrieri,
Digli, che in vago d'armi ordin pomposo
Venga, e dell'avo la memoria onori.
Enea sgombrar dal popol tutto intanto
Fa del circo l'arena quanto è vasta.
A passo ugual già vengono inoltrandosi
Verso i lor padri i giovanetti. Splende
Ciascun nell'armi, e destramente a prova
Ciascun maneggia il suo corsiero. Udresti
Di maraviglia fremere, in mirarli,

Siculi e Teucri. Han le accorciate chiome
Tutti astrette, qual suolsi, in verde serto;
Due dardi in man ferrati: altri da tergo
Portan lievi faretre: a sommo il petto
Serpeggia ai colli intorno flessüoso
Auro in vaga catena. In tre si parte
La bella squadra; ed ogni torma ha un duce,
Che parimente a dodici guerrieri
Comanda, innanzi volteggiando. All'una
Capo vien baldo il picciol Priamo, illustre
Tua progenie, o Polìte; un dì chiamata
A dare Itali eroi: cavalca or questi
Falbo-aurato destrier di Tracia, asperso
Di bianchi nei, l'un piè balzán davanti,
Bianco-strisciato la superba fronte.
Guida Ati l'altra, onde poi l'Azzia gente
Fra' Latini ebbe il nome: Ati, fanciullo
Caro al fanciullo Ascanio. Ultimo viene,
Ma in beltà primo, il leggiadretto Julo
Sovra un Tirio corsiero; ebbelo in dono,
Pegno e memoria d'infelice amore,
Dalla candida Dido. Agli altri tutti
Di cavalli ha provvisto Aceste antico.
Timidetti venían; ma il molto applauso
A poco a poco li rinfranca. I Teucri
Miran con gioja i fanciulleschi aspetti
Ritrar l'immago dei ben noti padri.
Ed essi intanto alteramente in giro
Fan di se lenta mostra al circo intero:
Quindi aspettando intenti il cenno stanno.
Ecco da lunge scoppiettar sonante
Di Epítide la sferza. Eccoli al corso
Sovra una linea sola: e tosto quindi
Tripartiti smembrarsi, e in torme tutti
Dar volta sì, che l'una all'altra incontro
Viene ostilmente saettando. All'urto
Vengon, diresti; no; ciascun si avvolge
In dotti giri, e si ritornan sopra,
E l'un l'altro attraversa, o accerchia, o sfugge;
Imagin vera di battaglia. Or, questi
Il tergo han dato; or, con gl'infesti dardi
Volte a un tratto le facce, altrui fan darlo:
Or, ricomposti in una squadra tutti,
Passi muovon di pace. Appunto quale
Dicesi in Creta d'intralciate e cieche

Strade mille ingannevoli tessuto
Fosse il gran laberinto, ove niun segno
Ai retrógradi indarno il ver spiava;
Tali vestigie in su l'arena appunto
Stampan confuse i giovanetti, in corso
Inestricabil raggruppati e sciolti
A vicenda. Cotai per l'onde a nuoto
Vede il Carpazio ovver di Libia il lido
Azzuffarsi i delfini saltellanti
Per lor trastullo. Ascanio indi fu il primo,
Cinta ch'ebbe la lunga Alba di mura,
A rinnovar queste guerriere tresche,
Le stesse in tutto, e ad insegnarle ai prischi
Latini, quali ei da fanciullo in opra
Poste le avea co' suoi Teucri fanciulli:
Alba le apprese, e trasmetteale poscia
All'alta Roma: essa, de' patrii giuochi
L'onor serbando, oggi pur anco appella
Troja i guerrier fanciulli; e le lor giostre
Trojana pugna. — Alla memoria sacra
Del genitor così l'esequie liete
Iva Enea celebrando; allor ch'a un tratto
Fede ai Teucri rompea la instabil sorte.
Intenti tutti ad onorar d'Anchise
L'avello stavan, quando, acerba il core,
L'implacabile Giuno invía dal cielo
A raddoppiato volo Iride sua
Verso le Iliache navi. Obbedïente
La vergin messaggera, a tutti ascosa
Fra i color mille balenanti in arco,
Rapidissima scende. Ai giuochi intorno
Immensa vede esser la folla, e vuoto
Deserto il lido, e abbandonati i legni.
Ma sole vede in segregata piaggia
Sedersi molte Iliache donne, e tutte
Pianger d'Anchise e di se stesse a un tempo,
Il vasto mar mirando: ode, non vista,
Che gridan tutte ad una voce: Ahi lasse!
Quanto errar, quanti stenti anco ne avanza,
E quanto mare! una cittade, un tetto,
Quando avrem noi, stanche omai troppo? Uditi
Tai pianti, Iride tosto, al nuocer destra,
D'esse in mezzo si caccia, le divine
Spoglie ammantando di mortal sembianza:
Beroe fassi; un'antica, che fu moglie

Dell'Ismario Doríclo, e un dì già chiara
Per nobil sangue e numerosa prole.
Quindi così fra le Dardanie madri
Favella: Oh noi meschine, a cui le Achive
Spade non dier sotto alle patrie mura
Morte opportuna! ahi sventurate! a quale
Infausto eccidio ci serbò Fortuna?
Già la settima estate or volge omai
Da che Troja atterrossi; e mari e scogli
E piagge varie sotto vario cielo
D'allora in poi sempre cangiammo; e sempre
Per l'onde errando dell'Italia in cerca,
L'Italia a noi s'invola. Or, non son questi
Del fratello d'Enea, d'Erìce i lidi?
Non è qui Aceste ospite nostro? il porvi
Noi saldo seggio, e il dar cittade ai Teucri
Chi 'l vieta? O patria nostra, o invan sottratti
Penati nostri alla nemica rabbia,
Non vedrem noi rinnovar Troja? i fiumi
Ettorei, Xanto e Simoénta, altrove
Mai non fia ch'io rivarchi? Ardir, compagne;
Incendiam noi quest'empie infauste navi.
Ardansi tutte: in sogno a me l'imago
Di Cassandra si offría, di darmi in atto
Avvampanti facelle; augurio espresso;
E il profetico labro parea dirmi:
Qui vostra sede, qui per voi fia Troja.
Ch'altro indugiam? l'alto prodigio è chiaro.
Del gran Nettuno ecco quattr'are; il Dio,
Il Dio stesso or l'ardir ci porge e i fuochi.
E in così dir, Beroe primiera afferra
Ardente stizzo, e con la destra in alto
Brandisce e scaglia la nemica fiamma.
Stanno attonite il cuor, lo spirto intense
L'Iliache donne; infin che l'una d'esse,
Pirgo, matrona che di Priamo figli
Molti allattò, regal nutrice, esclama:
Non Beroe, no; non di Dorìclo è questa
La Teucra moglie, o Donne: il Dio, che sbalza
Dagli ardenti occhi suoi, mirate intente:
Quali ha spirti! qual volto! e i passi i detti
Suonan ben altro che mortale. Io stessa,
Io testè mi spiccai da Beroe inferma,
Giacente, e afflitta d'esser quindi esclusa
Sola dai giuochi e dall'esequie sacre

Ad Anchise dovute. Così Pirgo.
L'altre, dubbie da pria, maligni sguardi
Volgono attorno incerti; or, l'abborrite
Navi mirando; ora il Trinacrio suolo,
Di cui pur foran paghe; ora, i lontani
Itali lidi, a cui le appella il Fato.
Quand'ecco a vol poggiar per l'aure al cielo
La Dea, pingendo con le splendide ali
L'arco suo immenso. Stupefatte allora,
E accese tosto di furor, gridando,
Tutte di piglio alle Nettunie faci
Danno, e spogliate di virgulti e frondi
L'are appien, tutto avventano alle navi:
Ratta per banchi e remi e poppe e prode
Sfrenata scorre la vorace fiamma.
Ver la tomba d'Anchise, ov'è più folta
Nel teatro la turba, Eumelo vola
Annunziator del fero incendio: e visto
Hanno i Teucri ad un tempo ergersi all'aura
Sfavillanti fumose orride ruote.
Ascanio già (che condottier de' giuochi
Cavalcava animoso) ivi primiero
Spronando ha spinto il suo destrier; nè il ponno
Frenar gl'impalliditi suoi custodi.
Giunto alle navi: Or, qual furor fia questo?
(Grida) a qual fin, misere donne, a quale
Fine ite voi? non del nemico Argivo
Gli abéti, or no, la speme vostra, ardete.
Ascanio udite; il vostro Ascanio sono.
E, ciò dicendo, a' piedi lor scagliato
Ha il vuoto elmetto, in cui chiudeasi dianzi
Nella giocosa pugna. E già lo segue
A fretta Enea co' Teucri. Allor disperse
Fuggon pel lido le attonite donne,
Selve cercando, ove appiattarsi, e grotte:
Pentite già, vuote del Nume il petto,
Da quel di pria cangiate, e i Teucri loro
Ravvisando esse, odian del dì la luce.
Ma non per ciò dall'incendiate navi
Enea stirpar può di Vulcan la rabbia:
Le fiamme infra le travi umide covano;
Le manifesta un pigro fumo; e indarno
Gli Eroi su vi rovescian fiumi a gara;
Che in giù ver le carene un vapor lento
Rodendo scende, e intere arderle accenna

Disperatosi allora Enea, si squarcia
Di dosso i panni, e supplici le palme
Al cielo ha sporte: Onnipossente Giove,
Se tutti pur tu non abborri i Teucri,
Se la pietà tua prisca anco pur mira
Alle umane miserie, o padre, or dammi
Che i legni miei non s'inghiottisca il fuoco,
E che di Troja non peran gli avanzi.
Ovvero tu, (ciò sol ti resta) ov'io
Mertato l'abbia, in sul mio capo scaglia
Il mortifero telo, onde tua destra
Qui m'estermini. — Appena Enea tai detti
Dal labro ha sciolti, ecco, tempesta insorge
Atra, nell'aure infurïando; i piani
Tremano e i monti, al rimbombar de' tuoni,
Cui segue un vasto diluviar da tutto
Il ciel di negri australi nembi ingombro.
Inonda l'acqua rovinosa i legni
Per ogni parte; onde annerite e spente
Fumano le mezz'arse umide travi:
Già già tacion le fiamme; e al fin si scorge
Tutti, men quattro, esser pur salvi i legni.
Ma, dall'acerbo caso Enea colpito,
Nell'agitato petto iva volgendo
Dubbie cure profonde; or, s'ei pur debba,
Posti i Fati in oblío, fissar suo seggio
Infra i Siculi; or, s'egli a spinger abbia
Pur ver l'Itale spiagge. Un veglio allora,
Naute chiamato, e sovra tutti instrutto
Dalla Tritonia Pallade nell'arte
De' vaticinj, a consolare imprende
Con questi detti Enęa; l'ira de' Numi
Interpretando e il saldo ordin de' Fati:
Enea, là dove replicata forza
Di destino ci tragge, obbedïenti
Andiam; qual ch'ella sia, la nostra sorte,
Soverchiam, sopportandola. Un Aceste,
Trojano ei pure, e di divina stirpe,
Hai teco: a parte de' consigli tuoi,
De' tuoi pensier, poni il suo affetto; a lui
Cedi quei Teucri, che ai rimasti legni
Carco foran soverchio, e a cui non basta
Lena a fornir l'alta tua lunga impresa.
De' non validi vecchi, e delle antiche
Madri, e di quanti hanno i perigli e l'onde

A schivo omai, fanne una scelta; e seggio
Concedi loro qui: novelle mura,
Ricetto a' stanchi, appresteranno: e, il nome
Di Acestine otterran, se Aceste il vuole.
Da questo dir del vecchio amico, entrava
Tutto in alti pensieri Enea commosso.
E il carro già dell'atra notte al polo
Fea velo, quando a lui repente apparve
Dal ciel discesa la paterna imago,
Che così gli diceva: O dolce figlio,
Caro a me vivo già più che la vita;
Figlio, dai casi aspri di Troja esperto,
Io vengo a te; Giove il comanda. Ei salve
T'ebbe le navi dalle fiamme: ei prende
Dall'alto cielo al fin di te pietade.
Ai consigli, ch'or dava ottimi antichi
Il buon Naute, obbedisci; altera scelta
Di maschj petti in giovenil bollore
Teco in Italia traggi: a vincer ivi
Nel Lazio avrai dura e guerriera gente.
Ma pria pur scendi alle dolenti case,
E per le cupe vie d'Averno vieni,
Figlio, a meco abboccarti. Ivi non io
Mi albergo infra le triste ombre del reo
Tartaro, no; ma fra i consessi ameni
Delle pie negli Elisj ombre beate.
Scorta al venir ti fia, poi che immolato
Negre vittime in cópia a Dite avrai,
La Vergine Sibilla. Udrai tu quivi
Della futura tua città novelle,
E dei posteri tuoi. Ma, omai la notte
Mezzo ha varcato l'umido suo corso;
Già già i destrier del rinascente Sole
Alitandomi a tergo, in dura legge
Mi respingon fra l'ombre: addio. — Ciò detto,
Ei si dilegua, quasi in aura fumo.
Ma gli gridava Enea: Deh, dove corri?
Perchè t'involi? da chi sfuggi? a' miei
Dovuti amplessi or qual poter ti fura?
Così esclamando, a ravvivar si accinge
I sopiti carboni in sacra fiamma:
E a larga man divoto farro e incensi
Fumar fa innanzi ai Teucri Lari e all'alta
Vesta Dea. Quindi a se venirne ratto
Fa i suoi compagni, e primo Aceste, a cui

E di Giove il comando, e dell'amato
Padre gli avvisi ei narra, e il pensier suo.
Applaude Aceste; ed acconsente: e, tolto
Ogni indugiar, donne attempate e plebe
Di rimaner bramosa, e quanti in core
Sete non han di gloria alcuna, inscrive
Per la novella sua cittade. Gli altri
Alle mezz'arse navi alberi e sarte
E scanni e remi rïadattan; pochi
Di numero, ma folgori di guerra.
  Enea frattanto ha circonscritta e solca
Della città la pianta, e a sorte assegna
Altrui le case; rinnovando in essa
D'Ilio e di Troja i nomi. Il Teucro Aceste
Gode aver Teucro regno; e Foro e leggi
E Senato ei vi fonda. Il tempio allora
Dell'alta Idalia Venere sorgea
D'Erice in cima, al ciel poggiando; allora
E sacerdote, e immenso bosco sacro
Alla tomba aggiungevasi di Anchise.
Ma già in conviti e in sagrificj han tutti
Speso ben nove dì; le appianat' onde,
E il susurrar d'un favorevol Austro,
Invito fanno a scior dal lido. Innalzasi
Su per le curve spiagge un pianger lungo:
E notte e dì, senza spiccarsi, stanno
Abbracciandosi i Teucri. Quelle stesse
Stanche matrone, e quanti altri abborriro
Già il mare a lor sì lungamente infausto,
Or lo vorrian solcar, tutte affrontarne
Le fatiche, e i perigli. A questi, umano,
Porge sollievo Enea di amici detti;
E gli accomanda ad Aceste, piangendo.
Quindi immolar fa tre giovenchi a Erice,
Ed un'agnella alle Tempeste: intanto
Levinsi, impone, in bello ordine l'ancore.
Ei, di frondi d'ulivo avvinto il capo,
Sta su la prora eretto: in aurea coppa
Le consecrate interïora e i vini
Reca, e ne va le salse onde aspergendo.
Da poppa il vento a lor cammino arride:
E il mar co' remi flagellando a gara,
Volano i Teucri. — Ma, d'angosce piena,
Porgea frattanto Venere a Nettuno
Questi lamenti, che dal cuor traeva:

Nettuno, ai preghi scendere mi astringe,
Ad ogni costo, l'instancabil ira
Dell'acerba Giunone. In lei non puote
Nè lunghezza di tempo, nè pietade
Nulla; non è dall'imperar di Giove,
Non dai Fati immutabili, mai doma.
Non paga ell'è della inghiottita Troja,
Sparita al soffio del livor suo fero;
Non de' martirj, a cui gl'Iliaci avanzi
Lungamente trasse ella; ancor persegue
D'Ilio consunta il cenere, e le fredde
Sparpigliate ossa. E, di furor cotanto
Sa la cagion fors'ella? Or, non ha guari,
Tu la vedesti infra le Libiche onde,
Qual borrasca eccitasse: il mar col cielo,
Benchè indarno, mescea; nelle procelle
D'Eolo fidando: essa pur tanto osava
Ne' regni tuoi. Ma, scelleraggin altra
Osa ella poscia: ecco, le Teucre donne
Al turpe incendio delle proprie navi
Instiga e sforza: Enea costretto è quindi,
Scema l'armata, di lasciar sue genti
In peregrina terra. I loro avanzi,
Priegoti, deh! vogli or tu, padre, in salvo
Pe' mari trar, del Tebro entro la foce
Spingendoli; ove pur quant'io ti chieggo
Conceda il Fato; ove il Destin pur quivi
Seggio ad essi non vieti. Allor rispose
Degli alti flutti il domator sovrano:
Ben ti si addice, o Venere, fidanza
Piena recar ne' regni miei, donde hai
Tu i natali; e in me pur fidanza piena,
Ch'io ben la merto. Racquetava io spesso
Del ciel la rabbia e del commosso mare,
Nè minor cura del tuo Enea mi presi
Pur anco in terra: Simoénta e Xanto
Il dican; là, quando il feroce Achille
Fin sotto a' muri le Trojane squadre
Atterrite incalzava; allor, che a morte
Le migliaja ei ponea, sì che ricolmi
Dai cadaveri i fiumi, gemean l'onde
Dal lor corso impedite; io fui, che allora
Entro una cava nube Enea sottrassi
Da inegual pugna, a cui con fato avverso
Contro al forte Pelìde accinto ei s'era.

E sì pur io bramava allor dall'imo
Sveller le mura, di mia man già erette,
Della spergiura Troja. Or, ti rinfranca
Dunque vieppiù; che a pro d'Enea pur sempre
Io persisto. D'Averno egli, qual brami,
Afferrerà le spiagge: un sol, de' tanti
Compagni suoi, dall'onde gli fia tolto:
Sola una testa or pagherà per mille.
Così il gran Padre, alleviato il duolo
Della Diva, al ceruleo suo carro
Accoppiato ha i destrier feri, smaltanti
Di bianca spuma i freni; e, a lor le intere
Redini abbandonando, a sommo l'acque
Trascorrono le ruote rapidissime.
Sotto al tuonar dell'asse i gonfi flutti
Si appianano; già in fuga i nembi volano
Pel vasto etere. E tosto al Dio de' mari
Debito sorge alto corteggio intorno:
Di Glauco antiquo il coro, e d'Ino il figlio,
E i Triton ratti, e intero havvi di Forco
L'enorme gregge. Alla sinistra sponda
Del carro è sorta Spìo, Melìta, e Teti,
E Panopéa, e Cimódoce, e Talìa;
E tutte in somma le Nereidi insorte.
Gioja dagli occhi balenava a un tratto
Enea, che stato a lungo era pensoso.
A fretta alzar fa le velate antenne;
Cui tutti van le accomodate funi,
Con frequente alternar di poggia e d'orza,
Or stringendo, or lentando: i venti a gara
Gli sospingono intanto. A tutti innanzi
Va, guidator dell'addensate navi,
Palinúro; alla cui norma s'impone
Di veleggiare a ogni altra. — E omai già quasi
L'umida notte a mezzo il ciel venuta
Era, e su i loro scanni i remiganti
Duramente sdrajati, in queto sonno
Sciogliean le membra affaticate; quando,
Dagli stellati giri lieve lieve
Morféo scendendo, e il denso tenebroso
Aere sgombrando, e l'ombre, al passar suo,
Ver te, buon Palinúro, iva appressandosi
Tristo sogno arrecandoti. Vestita
Ha il Dio sembianza di Forbante; e tale,
Su l'alta poppa assiso, a lui favella:

Figlio di Jaso, Palinúro, il vedi,
Van per se stessi i legni; ottimo il vento;
Tu puoi posare alquanto. Or via, la testa
Al sonno inchina; invola un po' al travaglio
Gli occhi tuoi stanchi: le tue veci intanto
Io mi torrò. Cui Palinúro, appena
Potendo il già aggravato ciglio alzare,
Rispondea: Tu vorresti ch'io l'aspetto
Delle placide infide onde marine
Non conoscessi appieno? ch'io fidassi
In cotal mostro? ch'io, già tante volte
Addottrinato dal seren fallace,
Preda or lasciassi ai bugiardi Austri Enea?
Tal favellando, ad ambe mani il temo
Reggea; nè mai se ne spiccava; e gli occhi
Nelle stelle fissava immoti. Ed ecco,
A lui le tempia asperge il Dio, d'un ramo
Tinto in Lete, grondante un sopor atro
Di Stigia forza. In sonno tosto sciolgonsi
Gli occhi suoi, dopo un guizzar vano, vinti.
L'improvviso stupore entro ogni membro
Di Palinúro appena serpe, il Dio
Su lui precipitandosi, col temo
Squarcia in parte la poppa della nave,
E il nocchier, che i compagni indarno invoca,
Tutto in un fascio giù nel mar trabocca:
Per l'aure il Nume a vol su le lievi ale
Dileguasi. Correa, ciò non ostante,
Pel mar l'armata con securo solco:
Sovr'essa veglia il gran padre Nettuno,
Come il promise a Venere. Ma, Enea
Già già co' legni appressasi agli scogli
Delle Sirene, infausti un giorno, e ancora
Di molte naufraghe ossa biancheggianti.
Quando il rimbombo dell'onde, che in essi
Frangean, lo avvisa che vagante a caso,
Del buon nocchiero orbata iva la nave.
Molto piangendo allor, turbato molto
Enea dal caso dell'amico, imprende
A governarne egli il notturno corso,
Gridando: Ahi Palinúro! o tu, deluso
Dalla perfida calma; or giacerai
Nudo, insepolto, sovra ignota arena!

LIBRO SESTO.

Così esclamava, lagrimando, Enea.
Spinge ei l'armata a sciolto freno intanto,
E su l'Eubóiche spiagge in Cuma al fine
Sorge approdando. Radicate al lido
Già stan le poppe, col ferreo tenace
Dente delle molt'ancore: balzati
Nel lito Esperio già gli ardenti Teucri,
Chi fiamma elice dalle dure selci;
Chi delle fere i folti tetti atterra,
Selve intere traendo; e chi de' fiumi
L'onde salubri addita. Ma, il divoto
Enea sen va verso la rocca eccelsa,
Dove d'Apollo il tempio all'antro immane
Della Sibilla e ai penetrali orrendi,
Sovrasta; donde ad essa il Nume spira
L'alta fiamma profetica, che squarcia
La densa notte del futuro. Giunto
È con Acáte già di Trivia al sacro
Bosco, ed al nobil suo delúbro aurato.
Dedalo, è fama, che al fuggir di Creta,
Oso tentar su ratte piume il cielo,
Per disusate vie la gelid'Orsa
Radendo pria, venisse a posar poscia
Su la Cumana rocca. Ivi, alla terra
Restitüito al fin dal volo audace,
L'ali, ond'a nuoto avea tant'aure vinto,
In voto a te, divino Apollo, appese,
Templo ergendoti immenso. In su le porte
Sculto Androgeo spirante sta: vi scorgi
Espresso l'annüal tributo fero
Dei sette giovani Attici, da estrarsi
Dall'orrid'urna, e agl'infelici padri
A viva forza tolti. Di rimpetto,
Creta torreggia sovra l'onde: quivi
Il mostrüoso amor pel tauro, e il furto
Di Pasífae ad esso sottoposta
Vedresti, e in un la lor biforme prole;

Il Minotauro, di libidin ria
Monumento nefando. Ivi scolpiti
D'inestricabil laberinto i ciechi
Giri affannosi ha pur Dedalo industre;
Ei, che già d'Arïanna all'alto amore
Pietoso un dì, con dotto fil salubre
Scorgeane i passi per entro all'intríco
Dei noti a lui varj errabondi tetti.
Tu, dell'opera egregia, Icaro, parte
Pur non lieve saresti, ove di padre
Il duol concesso a lui l'avesse. Il crudo
Caso a scolpir ben due volte imprendea:
Ma, dal male abbozzato auro sonante
Il paterno scalpello risospinto,
Ben due fïate ricadea. Quell'opre
Avria tutte indagate ad una ad una
Enea co' suoi, se il già premesso Acáte
Non ritornava allor ver essi, e seco
Deïfobe di Glauco. Ell'è costei,
Sacerdotessa di Dïana e Febo:
Tempo or non è, no, di sculture; è tempo
(Dice ad Enea) di scer fra intatto armento
Giovenchi sette, ed altrettante agnelle,
Per immolar secondo il rito. Tacque,
Ciò detto: e i Teucri all'immolare accinti
Nell'alto tempio ella introduce. Immenso
Antro scavato, della Eubóica rupe
Nel fianco sta; cui cento aditi, e cento
Ampie porte intromettono, e dond'escono
Centuplicati in echeggiante romba
Della Sibilla i carmi. Omai son giunti
Sul limitar della caverna. Il Nume,
Ecco, il Nume già scende: or tempo, or tosto
D'interrogar l'oracolo: gridava
A lor così la Vergine, fermatasi
Su gli stipiti sacri. E, tal gridando,
Volto e color di subito cangia ella:
Le si arriccian le chiome; l'anelante
Rabido invaso petto le si gonfia;
Maggiore in vista ell'è di se; non suona
Mortal voce il suo dire: il Dio la inspira,
In lei favella il Dio: Non porgi, Enea,
Prieghi per anco e voti? ancor tu indugi?
Della terribil grotta l'alte bocche
Già non vedrai pria spalancarsi. E tace.

Gelido scorre un tremito per l'ossa
De' robusti Trojani; e dal profondo
Cuor queste preci Enea tosto esalava:
Febo, o tu, che di Troja ai gravi affanni
Pietoso sempre, le Dardanie frecce
Di Paride scorgesti un dì fin dentro
Al corpo invulnerabile d'Achille;
Te duce, io pure immensi mari ho scorso;
Io de' Massilj le più interne terre
Ho penetrato, e l'implicate Sirti
Superat'ho: deh, poichè i lidi al fine
Della fuggente Italia afferro, cessi
Qui d'inseguirmi il Teucro Fato avverso.
Voi tutti pure, o Divi, e Dive, a cui
Troja e l'alta sua gloria un dì già spiacque,
Tempo or ben è che perdoniate ai tristi
Avanzi suoi. Tu dunque, o Vergin sacra,
Dell'avvenir presaga, a me concedi
(Dovuto regno al mio destino) il porre
Nel Lazio i Teucri, e i nostri erranti Lari,
Ed i Numi di Troja omai tanti anni
Qua e là sospinti. Allora io quivi a Febo
E a Dïana ergerò marmorei saldi
Templi; e festivi giorni a Apollo sacri
Ordinerò: nè mancheranvi augusti
Penetrali, infra cui serbare io poscia
Faccia eterni i fatidici tuoi carmi,
Onde or mi appresto a far tesoro; e avrai
Ne' miei regni, alma Vergine, un drappello
Di trascelti ministri. Or, sol ti prego,
Che per iscritto i carmi tuoi, qual suoli,
Non vogli ora commettere alle instabili
Foglie, onde fan cruda rapina i venti;
Ma pronunziarli a me tu stessa vogli.
Tacque Enea, dopo il priego. — E già più a segno
Star non può la Sibilla; imperversante
Già per l'ampia caverna ella dibattesi,
Infurïata; e dal bollente petto
L'alto Iddio tenta espellere, che sempre
Vieppiù la preme, e la martíra, e tutta
Di tutto se rïempiela. Già si aprono
Da se stesse le cento eccelse porte,
Per cui nell'aure questo oracol suona:
O tu, del mar sottratto ai rischj gravi,
Ti aspettan or ben altri in terra. — I Teucri

Verran, verranno di Lavinio ai regni;
Non ci pensar: ma giunti esservi poscia
Non vorrian mai. Guerre, tremende guerre,
E sangue il Tebro scorrere, veggo io.
Nè il Xanto a te, nè il Simoénta, manco
Verran, nè il campo Achivo: un nuovo Achille,
Nato egli pur di Dea, nel Lazio è presto:
E, troverai la sempre infesta ai Teucri
Giunon, per tutto. In duri casi estremi
Ridotto, a chi non porgerai tu preghi?
A quale Itala gente, a qual cittade
Non manderai supplici messi? E fonte
Di tanto mal, per la seconda volta,
Ai Teucri fien le peregrine nozze,
E la novella estera sposa, ad essi
Ospita troppo. Ma, per venti avversi
Non ti fiaccar tu già: bensì, più audace
Che nol vorria tua sorte, incontro corri:
Via di scampo primiera a te fia schiusa,
(Il crederesti?) da cittade Achiva. —
Cotali ambagi orribili muggivano
Dell'antro fuor della Cumea Sibilla,
Notte spandendo al ver dintorno. Apollo
Così lei sferza e lei raffrena a un tempo.
Già il furor sacro risedea compresso,
E il fero labro acquietavasi, quando
Prese a così risponderle l'Eroe:
Nè ignota a me, nè inaspettata sorge
Fatica alcuna mai: già tutte in mente
Previste l'ho, già superate in cuore.
Vergine, un priego solo: al Re d'Averno,
D'Acheronte agli stagni tenebrosi,
Per questa grotta tua, fama è, si scenda:
Quinc'io vorrei del caro padre andarne
Al bramato cospetto: or tu la via,
Le sacre porte aprendo a me, ne scorgi.
Tra le voraci fiamme io già su questi
Omeri il padre salvo ebbi da mille
Volanti dardi a rei nemici in mezzo:
Compagno poscia al vagar mio, sostenne
Meco dei mari tutti l'ire tante
E del ciel le minacce, il padre antico,
Le sceme forze sue nol comportando.
Egli, pregando, comandommi, ei stesso,
Ch'io di supplice in atto al tempio tuo

Ne venissi. Alma Vergine, deh, prendati
Pietà del figlio e in un del padre: è dato
A te il poter ciò che tu vuoi; che indarno
Te non prepose al certo Ecate ai boschi
D'Averno. Deh; se il Tracio Orféo, munito
Sol di sua cetra e di canore fila,
Trarne poteo già l'ombra della sposa;
Se, alternando il morir, Polluce or v'entra
A riscattare il suo germano, or n'esce....
Deggio Teseo membrar, o il magno Alcíde?
E sangue pur son io dell'alto Giove.
Tal supplicando Enea, l'are abbracciava.
Allora a lui la Profetessa: O prole
Di Numi tu, figlio del Teucro Anchise,
Lieve è lo scender nell'Averno; aperte
Tien notte e dì l'atre sue porte Dite:
Ma, il ritornarne, il riveder le stelle,
Quest'è il lavor, quest'è lo scabro. A pochi,
(Sangue di Numi e giustamente accetti
A Giove) tanto era concesso; e a quelli,
Cui sublimava di virtù la fiamma.
Cinto è d'Averno l'adito da opache
Perpetue selve; e, serpeggiando, volve
Le sue negr'onde ivi Cocíto. Ov'abbi
Pure tu in cuor pensier cotanto e brama
Tant'alta, di varcar due volte Stige,
Di veder l'atro Tartaro profondo
Due volte, e porti a cotant'ardua impresa:
Odi quel ch'abbi a far tu pria. Nel mezzo
Del più intricato bosco, ove più folte
Nereggian l'ombre, un cupo arbor si cela
Sacro a Giunone inferna. Uno fra' tanti
Densi suoi rami ascondesi, che d'auro
Tutto avvampa, e corteccia e fronde e frutti.
Della terra ne' visceri addentrarsi
Sol si concede a chi quell'auree spoglie
Svelto dall'arbor abbia. È questo il dono,
Che la bella Proserpina a se stessa
Già statuì: nè del pieghevol ramo
Vien manco l'oro all'arbor mai; che appena
Schiantato è il primo, ecco, un simíl gialleggia,
Spinto dall'alber fuori. In traccia dunque
Vanne ora tu con sagaci occhi, e tosto
Che l'avrai visto, afferralo: se i Fati
A ciò ti appellan, da se stessa, e senza

Sforzo nessuno, agevole la verga
In man verratti; ove il destin lo vieti,
Vincerla mai, nè con tagliente ferro
Squarciarla pur dall'arbor mai potresti.
Oltre a ciò dirti (ahi tu l'ignori!) io debbo,
Che d'un tuo amico il cadavere giace
Insepolto, e contamina l'intera
Teucra armata, ora, mentre intento pendi
Tu dall'oracol mio. La morta spoglia
Rendi alla terra pria, chiudendo in urna
I mesti avanzi; e, negre agnelle poi,
Espïatrici vittime primiere,
A Dite immola. Così al fin vedrai
Le Stigie selve, ognor negate ai vivi. —
Chiude il labro profetico, ciò detto.
Con mesto volto Enea dall'antro usciva
Gli occhi al suol conficcando, e i ciechi eventi
In suo pensier volgendo. A fianco il fido
Acáte viengli in pari cure immerso:
E fra lor ragionando, ivan l'un l'altro
Chiedendo, qual mai fosse il morto amico,
L'insepolto cadavere, accennato
Dalla Sibilla. Ed in ciò dir, sul lito
Arido giunti, ecco ai lor occhi il corpo
Prosteso occorre di Miséno, ucciso
Indegnamente; di Miséno, Eolia
Prole, cui mai non fu il maggior nè il pari,
Nell'infiammar colla guerriera tromba
A pugna i prodi. Era costui del grande
Ettórre già compagno un giorno; al fianco
D'Ettórre già, l'asta non men che il cavo
Oricalco in battaglia oprar fu visto.
Poich'ebbe tronca il vincitore Achille
D'Ettor la vita, al Teucro Enea del tutto
Dato s'era il fortissimo Miséno;
Nè peggiorato avea signore. Avvenne
Che un dì facendo ei rimbombar dal lido
Su l'onde il suon del suo ricurvo corno,
Sfidava (insano!) alla tenzone i Numi.
Lo udìa Tritone, ed invido, (se pure
Creder ciò puossi) in mar, dov'ei più bolle
Fra scoglio e scoglio, affogava il rivale.
Tutti or quindi al cadavere dintorno
Fan risuonare alte querele; e il pio
Enea, più ch'altri. Senza indugio nullo,

Gli alti comandi allor della Sibilla
Ad eseguir si affrettano piangendo,
E ad innalzare a gara al ciel la pira.
Un bosco antiquo, alto covil di belve,
Assalgon essi: a terra il pino; a terra
L'elce da scuri stridule percossa:
Le frassinee colonne, il rover duro,
Ma spaccabil, di conj a forza squarciasi;
E dai monti precipitan gli alti orni.
Nè tal lavoro Enea sol della voce,
Ma con mano e bipenne, i Teucri esorta,
Volge egli intanto nel suo mesto cuore,
La selva immensa esaminando, un tale
Pensier, cui tosto in questi preghi ei solve:
Deh, s'ora a me, fra tanti arbori, quello
Dall'aureo ramo si mostrasse! il deggio
Sperar, poichè di te, Miséno, il vero
La Profetessa (oimè!) narrò pur troppo.
Taceasi appena; ed ecco, a vol dal cielo
Due colombe venivano, e posavansi
Sotto a' stessi occhi suoi sul verde smalto.
Gli augei materni allor conosce il prode;
E lieto, a quelle: O voi, scorta mi siate,
Pregovi; e via, se v'ha, tra fronda e fronda
Aprite a me, volando insin là, dove
La preziosa verga il suol ricopre
Di sì ricca ombra. E tu, Madre, alma Diva,
In tal frangente al figlio assisti. Il piede,
Ciò detto, ei ferma; e investiga, quai cenni
Per dargli sieno, e dove tendan elle.
La vaga coppia pascolante, un breve
Volo spiccando iva di tempo in tempo,
Non si togliendo dalla vista mai
De' Teucri, che seguivanle. Venute
Così alle fauci del fetente Averno,
Ratte balzan su l'aure, e posan ambe,
Quasi in lor nido, sovra opaca pianta,
Fuor della quale il vivo auro lampeggia
Del sospirato ramo. A ignudo fusto
Avviticchiate gialleggiar talvòlta
Vediam nel verno infra lor nuove frondi
Bacche di vischio frutice, straniero
All'albero che il porta: è tale appunto
Quell'aurea fronde alla cupa elce in mezzo;
E croscia ad ogni zeffiro. Di piglio

Enea dà tosto avidamente al ramo,
Che tardo pargli a svellersi; e sel reca
Alla magion della Sibilla. — I Teucri
Sul lido intanto di pianger non cessano
Il buon Miséno; e al mesto cener suo
Danno gli ultimi onori. Eretto pria
Di roveri hanno e d'atre tede un ricco
Sublime rogo, i di cui fianchi oscure
Frondi adornano; fitto hanvi davanti
I funébri cipressi, da cui pendono
E brandi e scudi lampeggianti. Alcuni
Dai roventati bronzi i caldi rivi
Versan dell'acque; e le gelide membra
Del cadavere lavano, e l'unguentano.
Alzasi un lungo gemito: indi, queti,
Sul feretro ripongono i compianti
Avanzi; e vesti, e porpore, e i consueti
Veli sovr'esso han cumulato. Al pondo
Della gran bara altri sottentran; tristo,
Eppur bramato ufficio: a un tempo stesso
Rivolte in giù le fiaccole, da tergo
Le si recano; e all'esca, ai pingui incensi,
Alle dapi oleose il fuoco han posto.
Spenta poscia la fiamma, irroran essi
Le arsicce sparse ceneri co' vini;
E in alta urna di bronzo ne racchiude
L'ossa raccolte Corinéo. Tre volte
Spruzzola ei poi di pura onda gli astanti,
Con aspersorio di fruttante olivo.
Purificati avendoli in tal guisa,
L'ultimo *Vale* al morto corpo intuona.
Enea gl'innalza tosto un grande avello,
Cui l'armi e il remo e la ricurva tuba
Del morto appende: il nome indi ha l'eccelso
Monte, sotto cui giace; e ognor Miséno
Suonar faran le più remote etadi.
Compiuto questo, Enea gli alti comandi
Della Sibilla ad eseguir si affretta.
Una spelonca v'ha, che immane gola
Sta spalancando, aspra di sassi, e cinta
Da un nero lago in orrid'ombre ascoso.
Tal dalle impure fauci fiato fero
Esala al cielo, che sovr'essa il volo
Augel non spiega, ch'entro ei non trabocchi;
Donde i Greci appellar tal loco *Aórno*.

Quivi appresenta Enea quattro giovenchi
Negri, di pece. La Sibilla tosto,
Con vino aspersa a lor la fronte, svelle
D'infra le corna i setolosi peli,
Cui gitta primi in su gli ardenti altari;
Ed Ecate, nell'Erebo e nel Cielo
Tremenda, invoca ad alta voce. Indi altri
Le vittime trafigge; altri ne accoglie
Il caldo sangue in sacri vasi. Enea,
Con la spada sua stessa, un'atra agnella
Dell'Euménidi immola all'atra madre,
E alla gran Terra, della Notte suora.
A te, magna Proserpina, egli svena
Una infeconda vacca. Al Re di Stige
Quindi il notturno sagrificio imprende.
Sovra l'are avvampanti interi tauri
Arder fa, sopra infusovi di Palla
Il licor pingue. Allo sparir primiero
Dell'ombre della notte, ecco, sott'essi
Odono i Teucri il suol mugghiar; le cime
Traballar veggion delle selve; e gli urli
D'aspre cagne rimbombano fra l'ombre;
D'Ecate Dea forieri. Or lungi, o voi,
Lungi, o profani; (la Sibilla esclama)
Arretratevi; uscite appien dal bosco.
Tu snuda il brando, Enea; tu 'l duro calle
Imprendi; or forte, or maschio petto è d'uopo.
Tanto dice, e non più: nell'antro aperto
Scagliasi quindi infurïata. Enea,
Con fermo piè, l'orme sue stesse calca.
  Tartarei Dei, cui dato è il fren dell'alme;
E voi, mute ombre dell'immenso Caos;
E tu, che in vasta eterna notte l'onde
Tacite volgi, o Flegetonte; or tutti,
Del vostro Nume a me propizj, aprite
Per bocca mia gli arcani, in cui sommerse
Giaccion sotterra le segrete cose:
Ch'io accenni almen quanto già d'esse udìa. —
Per le solinghe tenebre inoltravansi
Dell'ampia Dite entro ai deserti regni,
Scorti sol da un barlume: appunto quale
Tra ramo e ramo in denso bosco incerta
Luna mal porge al passeggier, mentr'atro
Sepolto il ciel nell'ombre, infosca e spegne
I vario-pinti aspetti delle cose.

Sul limitar primiero delle fauci
Dolorose infernali, giaccion gravi
Le Cure ultrici, e il Pianto, e lo squallore
De' morbi tutti, e la trista Vecchiaja;
La instigatrice ad ogni reo, la smunta
Fame; il Timore; e l'avvilita sempre
Povertà dura: orridi aspetti! e Morte;
E l'ingrata Fatica; e, fratel quasi
Di Morte, il Sonno; e le feroci Gioje
De' scellerati. Il limitar più interno
Delle Euménidi accoglie i ferrei seggi:
La mortifera Guerra ivi, e l'insana
Discordia stassi, il viperino crine
Attorcigliata di sanguigne bende.
Dell'ingresso nel mezzo un olmo opaco
Le annose braccia immenso spande: è fama,
Che le sue foglie sien de' vani Sogni
L'usata sede. All'atre porte innanzi
Molti stanno, e diversi, orridi mostri.
Là Briaréo centìmano, e dell'Idra
Fera di Lerna i sibili terribili,
E la Chimera igni-voma, e i Centauri;
Di Gerïon la triplice ombra; e Arpìe,
E Górgoni. Sorpreso a cotal vista,
Ratto di quelle forme appunta al petto
L'ignudo brando; e vanamente in esse
Avrialo immerso Enea, se dall'esperta
Sua guida ei fatto non veniva accorto,
Quelle esser sol di corpo simulacri.
Per tale ingresso discendean là, dove
Il tartareo Acheronte poi si varca.
Vasto quest'è voraginoso gorgo,
Che in bollenti atri vortici sprofondasi,
Dentro a Cocìto con sue immonde arene.
Veglia a guardia del fiume, orrido nauta,
Caronte; a cui dal mento irto-canuta
La folta barba scende; è bragia gli occhi;
Sordido ammanto han gli omeri, annodato
Rozzamente sul petto. Ei stesso spinge
Col remo una sua barca rugginosa,
Cui di vele arma pure. Entr'essa l'alme
Degli estinti ei tragitta. Età provetta
Mostra il Dio, ma robusta e verde ancora.
Oh quante turbe in su la trista riva
Scagliavansi, affollandosi! a migliaja,

Levami teco oltre quest'acque, ond'io
In morte almeno placida abbia posa.
Già tacea Palinúro, allor che imprese
Così a parlargli la Sibilla: Or, donde
Tal folle brama in te? gl'inferni stagni,
E il fiume inesorabil dell'Erinni,
Tu, insepolto, veder? contro al divieto,
Varcarli tu? romper de' Numi il Fato,
Co' preghi tuoi? lo speri invan: ma, intanto
Ciò ch'or ti dico, memore, riserba,
Quasi un sollievo al duro caso tuo.
Sappi che là, dov'or tu giaci, afflitte
Da celesti prodigj per tal modo
Fian le cittadi e i campi, che le genti
Tomba ergeranti espïatrice; e riti
Solenni onoreran tue gelide ossa;
E l'arena che ingombri, eterno avrassi
Di Palinúro il nome. Con tai detti,
Disacerbossi alquanto del buon nauta
Il dolor fero; e col promesso onore,
Che nome al loco egli daria. — Prosiegue
Quindi Enea con la Vergine l'impresa,
E al fiume già si appressano. Ma, appena
Per l'ermo bosco in ver la Stigia ripa
Venir Caronte li vedea, che tosto
Così gridava ei primo: O tu, qual sii,
Che armato vieni all'onde mie, favella;
A che vieni? di' su, nè muover oltre
Un passo di costà. Seggio è dell'Ombre
Questo, e del Sonno, e della queta Notte:
Nè vivi corpi a Stigia nave incarco
Lecito sono. Alcìde, è ver, Teséo,
E Pirìtoo varcaro un dì quest'acque;
Ma, bench'Eroi, prole di Numi, ingrato
Erami pure il tragittarli. Alcìde
Il trifauce tartareo custode
Tremante trasse dalla inferna reggia:
Gli altri duo, del gran Pluto osar la sposa
Accingersi a rapire. — In brevi detti
Rispondeagli l'Anfrisia Profetessa:
Non ti crucciar, Caronte; insidie tali
Non rechiam noi: nulla minaccian l'armi,
Che il Teucro Enea qui cinge: a posta sua
Co' perpetui latrati tremar faccia
Le squallid' Ombre Cerbero; secura,

Col gran Consorte Zio, dentro sua reggia
Stia la casta Proserpina; discende
D'Erebo all'Ombre il pïetoso Eroe,
Sol per vedere il padre. Ove la tanta
Sua pietà non ti muova, almen ravvisa
Quest'aureo ramo. E in così dir, dal manto
Fuori il palesa. A cotal vista, appiana
L'ire tumide il veglio; e ammira il dono
Della fatale riverita verga,
Ch'ei da gran tempo non avea più vista.
Quindi, senz'altro dire, l'atra barca
Approdar face, ed isgombrar poi l'alme
Dai tavolati, su pei lunghi scanni
Assise già. Raccoglie intanto in nave
Il magno Enea, che appena entro vi stette,
Sotto il suo incarco scricchiolò quel frale
Legno; e molt'acqua bevver le sconnesse
Assi vetuste. Al fin pur salvi espose
La Sibilla e l'Eroe su l'altra spiaggia,
Fra squallid' alga in sozzo limo. Un antro
Ritrovan tosto: il rio Cerbero quivi
Sdrajasi immane, e con l'ampie tre gole
Rimbombar fa di orribili latrati
Tutto di Stige il Regno. I feri serpi,
Irta chioma dei colli, ei già già vibra:
Ma la Sibilla innanzi hagli gittato
Una focaccia ampissima, con miele
Impastata e papaveri sonniferi.
Spalanca ei le tre rabide voraci
Canne; ingojata l'ha; già si prostende,
Lungo quant'è, nella caverna; e, sciolte
Le membra immani in questo sonno, giacciono.
Così il guardian sepolto, Enea s'inoltra,
Dando all'atra onda irremeabil ratto
Il tergo. — Egli ode incontanente voci,
E vagiti alti dell'alme bambine
Sul limitar di Dite lagrimanti:
Alme, che al dolce lume, ed ai materni
Petti, acerbe, il destino aspro rapiva.
Stan presso queste i giustiziati a torto.
Nè tali seggi a caso dansi: il retto
Minosse quivi aduna l'Ombre, e indaga
La lor vita, i lor falli; indi, agitata
L'urna fatale, ei giudica. — In sembiante
Mesti, han poi loco quei, che iniqua morte

Diero a se stessi, e della luce schivi
L'anime lor perdettero. Deh, come
Vorrìan pur anco, al cielo almo rimasti,
Patir disagi e povertade e stenti!
Nol vonno i Fati: e le spiacevoli acque
Stigie gli accerchian di ben nove giri.
Quindi non lunge apertamente appieno
Scorgonsi i campi, nomati del pianto.
Per celati sentier, fra mirto e mirto,
Si aggiran ivi l'alme al crudo Amore
State serve quassù: nè il rio veleno
Lasciate l'ha dopo la morte istessa.
Fedra e Procri vi stanno, e la dolente
Erìfile, che ancor la piaga ostenta
Dal crudo figlio fattale: ed Evadne,
E Pasìfae; cui van compagne al fianco
Laodamìa, e Cenéo, donna or tornato
Qual egli nacque, e da Nettuno indarno
Nel miglior sesso trasmutata poi.
Fra queste tutte, errar per l'ampia selva
Vede Enea la pur dianzi uccisa Dido;
O di vederla pargli: che a quel fioco
Barlume, qual fra nubi incerta Luna,
La scorgea. Ma non pria le giunge appresso,
E la ravvisa, che il pianto lo assale,
E tal con amor tenero le parla:
Dido infelice, (oimè!) verace dunque
Fu la novella, che di ferro estinta
Tu di tua propria man cadessi? ahi lasso!
Cagion io fui del morir tuo! ma, il giuro
Per gli astri tutti, e per gl'Iddii, (se fede
Dite ammette pur anco) io da' tuoi liti
Mal mio grado, o Regina, mi partiva.
Comando alto de' Numi, ch'or mi spinge
Quaggiù tra l'Ombre e lo squallor tremendo
Di questa notte eterna, allor mi trasse
Fuor de' tuoi regni a forza. Ah! non credetti
Che dolor tanto il mio partir ti fora.
Deh, ferma il piè; dagli occhi miei non vogli
Così sottrarti. Oh! tu mi sfuggi? e questi,
Gli ultimi accenti miei son pur che ascolti....
Con tali voci Enea l'irata Dido,
Che torva riguardavalo, addolciva,
Invitandola al pianto. Ma, rivolta
Gli occhi immobili al suolo, ella si stava

Sorda a sue voci, e tacita, più ch'aspro
Marpesio masso in Alpe. Al fin si toglie
Dalla di lui presenza, in atto ostile,
Rinselvandosi là, dove di pari
Amor l'appaga il pristino consorte
Sichéo, che ancor le cure sue divide.
Cogli occhi lagrimosi l'accompagna
Quanto più puote il Teucro Eroe, compunto
Dal fero caso, e impietosito, assai.
La conceduta via prosiegue ei quindi.
Già ne' più interni campi, ove appartati
Stanno i guerrieri Eroi, poneano il piede,
Quand'ecco a lor Tidéo, col prode in armi
Partenopéo, presentasi; e, ombra squallida,
Con essi Adrasto. In lunga schiera molti
Teucri ei quivi ravvisa, in guerra estinti,
E assai già pianti; i tre Antenórei figli,
Tersiloco, Medonte, e Glauco: ed havvi
Il sacerdote Polibéte; e Idéo,
Di vano carro aurìga in armi ancora.
Enea sospira, in rimirar quell'alme
Affollarsegli intorno. Esse, non paghe
Del sol vederlo, anche più a lungo stangli
Bramose al fianco, e s'inoltrano seco,
E il suo venire esplorano. Ma l'ombre
De' Danai Duci, e le Micenie squadre,
Visto nel cupo della eterna notte
Sotto armi Teucre sfolgorare Enea,
D'alto terror comprese, altre le spalle
Diergli fuggendo, quali un dì fuggiro
Incalzate da Ettórre ai legni loro;
Altre un grido mandando, in vano suono
Le morte aure ferìan di morte voci.
Deïfobo di Prïamo vien visto
Quivi da Enea, che appena il riconosce
Tanto è lacero e monco in crudel guisa
Ambe le mani, ambo gli orecchi, e il naso;
Così piagato sconciamente, ei stassi
Palpitante ascondendosi. Primiero
Enea gli parla: O tu, del nobil Teucro
Alta prole, Deïfobo di guerra,
Chi mai supplicio dietti orrido tanto?
Chi tanto osò? di te null'altro io seppi,
Se non che, stanco della immensa strage
Fatta de' Greci, sovra i loro estinti

Corpi ammontati estinto anco giacevi,
Quella notte, che a Troja era l'estrema.
Io di Retéo sul lido allor ti ergea
Vuota una tomba, e in triplicate grida
L'Ombra tua pur chiamava: il loco ancora
L'armi serba e il tuo nome: il corpo amato
Nol ritrovava; onde le patrie arene
Abbandonai senza riporlo in esse.
Qui rispondea Deïfobo: Nessuna
Cosa per te fu trascurata, o amico,
Quanto agli onori miei: fu paga appieno
Di Deïfobo l'Ombra. In questo atroce
Stato me trasse il mio destino, e l'empia
Scelleraggine d'Elena: son questi,
Ricordi son della Spartana questi.
Come l'ultima notte in reo fallace
Gaudio passammo, il sai; forza è pur troppo
A tutti il rimembrarcela. Salito
Fin entro all'ardue mura era il fatale
Destrier, d'armati e d'armi pregno: intanto
Fingendosi di Bacco Elena invasa,
Mena di Frigie donne Orgie dintorno.
Ella di propria mano alto brandisce
Fiaccola immane; dall'eccelsa rocca
Col rio segnal chiamando i Danai suoi.
Di cure io stanco, e aggravato dal sonno,
(Infelice!) nel talamo giacevami
Sepolto in placidissima quiete,
Quasi tenace morte. Egregia sposa,
La Spartana, frattanto ogni arme, ed anco
La fida spada mia, di sotto al capo
Toltami, rimovea. Nell'ampio tetto,
Spalancate le porte, ella poi chiama
Il già suo Menelao: perfida, spera
Alto far di me dono al prisco amante,
E così del suo fallo estinguer l'onta.
Che più t'indugio? Ogni mia stanza i Greci
Inondano: compagno, e al mal far guida
Hanno lo spurio Ulisse. O Dei, se a dritto
Vendetta io chieggo, i Greci abbian da voi
Pari supplizio al mio. Ma tu, deh, parla,
Enea; fra noi qual caso mai te vivo
Qui trasse? il lungo errar pe' mari forse,
O il voler de' Celesti? ovver, quell'aspra
Sorte instancabil tua, fra l'orbe mura

In questa amara tenebría ti spinse?
Così fra lor parlando, inoltrato era
Già più ch'a mezzo il giorno; e il dato tempo
Tutto avrian forse in tali indugj speso;
Ma la Sibilla grida: Enea, si annotta,
E in pianto noi trapassiam l'ore. È questo
Il luogo, ove la strada in due si parte:
Mena a Dite la destra, e noi, ne' campi
Dell'Elisio porrà; da manca, vassi
Dove nell'empio Tartaro lor pene
Pagano i rei. Deïfobo, al preciso
Ammonir della Vergine, soggiunge:
Non ti adirar, Sacerdotessa eccelsa;
Io partirommi, e al tenebroso stuolo
Mi renderò dell'Ombre. Enea, tu intanto
Oltre prosiegui, onor di Troja; ed abbi
Miglior destino. Ei tace; e già ricalca
L'orme sue stesse con veloci passi.
Tosto Enea da man manca mira, e scorge
Nella valle ampie mura in giro triplice
Estendersi: le cinge, alto sonante
Pe' rotolati sassi, Flegetonte,
Precipitoso l'atre onde bollenti.
Infra colonne d'adamante eterne
Sta la gran porta; infrangibil, quand'anco,
Non che mortali Eroi, gli stessi Numi
Sradicarla volessero col ferro.
Sovr'essa all'aure ferrea torre sorge:
Siede custode vigile perenne
Su l'ingresso Tisìfone, ravvolta
In sanguinoso ammanto. Udiansi quindi
Già dei dannati i gemiti, e il rimbombo
Delle crude percosse; e l'aspro stridere
Delle ferree catene strascinate.
Stupefatto a tal strepito, ristette
Tutto in orecchi Enea: Qual sì gran pianto
L'aure flagella, o Vergine, deh, dimmi:
Quali mai son que' rei? quai pene orrende
Li tormentan così? — De' Teucri invitto
Duce, (a lui rispondeva la Sibilla)
Giusto nessun può entrar nell'empia porta:
Ma, quando a me gli Averni boschi in cura
Ecate diè, pur rivelarmi volle
Gli strazj comandati ivi dai Numi.
Regge quel crudo regno Radamanto

Cretense: ascolta, e giudica egli quivi
Le umane fraudi; anco le colpe a fine
Dai rei non tratte, e sin all'ultim'ore
Nascose, a confessarle ei li costringe.
Tosto allora Tisìfone gli afferra;
Con mano ultrice li flagella, i feri
Suoi serpi avventa agli occhi loro, e chiama,
Feroce ajuto, le tartaree suore.
Ma, spalancansi orrìsone stridenti
Già già le porte abbominate. Oh! vedi,
(La Sibilla prosiegue) oh, vedi, Enea,
Quai fere guardie? qual mostro si giace
Sul limitare? E, più tremendo ancora,
Altro mostro entro sta, l'orribil Idra
Dalle tante atre immani gole. Inoltre,
Giù il báratro tartareo profondasi
Due volte più che non appar del cielo
A noi l'altezza. Giaccion quivi all'imo
I fulminati figli della Terra.
Quivi Efïalte ed Oto immensi io vidi;
Fratelli audaci, che con mortal mano
Si accinser, folli, a sradicar l'Olimpo,
E a porne in bando il sommo Giove. Io vidi
Pur anco, in duri strazj Salmonéo,
Che i tuoni e folgor del Saturnio volle
Temerario imitare. Ei già mostrossi
Da superba quadriga in alto carro
Tratto, d'Elide in mezzo, ai Greci suoi;
E ardenti faci, trionfante in atto,
Brandiva all'aure (insano!) riscuotendo
Divini onori; e colle ferree ruote,
Col rimbombo dei rapidi corsieri,
Fingeva i nembi ed il sovran fragore
Dei tuoni inimitabili di Giove.
Ma, onnipossente, il Re del ciel tra dense
Nubi, ben altro in lui fulmin ritorce,
Che con sonante turbine lo atterra.
Tizïon pure, della Terra Madre
Alunno immane, da vedersi è quivi,
Che di suol nove jugeri nasconde
Coll'enormi sue membra: orrido stagli
Sovra il cuore un famelico avoltojo,
Che i rinascenti visceri gli squarcia
Col rostro adunco divorante; eterna
Pena incessante, e riprodotta sempre.

Ora Issïone, e i Làpiti, e Pirìtoo
Degg'io membrarti? ad essi ognor sul capo,
Di rovinare in atto, soprastà
Un atro masso: a lor davanti splende
Di genïal convito aurata mensa
Regalmente imbandita; a cui custode
La maggior Furia assidesi, e con urli
Balzando in piè, negli occhi loro avventa
Fiaccole, e la bramata esca lor vieta.
Quanti in vita odïaro i lor fratelli,
*Quanti ai clienti usaron fraudi, e quanti
Il lor padre percossero, ivi stanno:
E quei, che sovra i trovati tesori
Ingordamente si precipitaro,
Parte a' suoi non facendone; di tali
Grande è la turba: e quei, che uccisi furo
In adulterio: e i misleali ai loro
Signori, a cui non giusta guerra ardiro
Muovere: aspettan tutti, laggiù chiusi,
Il lor martìro; nè, qual siasi, e quanto
Per ciascun d'essi, annoverar tel posso.
Voltolando van gli uni gravi pietre;
Gli altri, a guisa di razzi, a ruote infissi
Girevolmente pendono. Là, siede,
E conficcato sederà in eterno,
L'infelice Teséo: là, più infelice,
Flegia, fra cupe tenebre ammonisce
Quell'Ombre tutte ad alta voce: — Il retto
Imparate a conoscere per prova,
E a riverir gli Dei. — La patria questi
Vendea per oro, a rio tiranno in preda
Empio dandola; e traffico di leggi
Far, si attentava. Incestüoso quegli,
Nel letto della propria sua figlia
Prorompeva, nefando. Impreso han tutti
Smisurate nequizie, e l'han compiute.
Non io, se avessi e cento bocche e cento
Lingue e ferrea la voce, annoverarti
Potrei lor scelleraggini pur tutte,
E tutti dirti di lor pene i nomi.
Ma vieni, or, su; la cominciata impresa
Di finire affrettiamci. A noi di contro
Le mura già d'acciar rovente io scerno,
Dai Ciclopi forbite; e l'alte soglie,
Ove depor c'è imposto i nostri doni.

E qui tacea d'Apolline l'antiqua
Sacerdotessa. Per gli opachi calli
A paro a par vengono intanto; e giunti
Sono all'ingresso omai. L'adito Enea
Occupa tosto; e, di recente linfa
Aspersosi, il bell'aureo ramo affigge
In su l'opposta soglia. — Alla gran Diva
Così pagato il bel tributo al fine,
Vennero ai lieti Elisii campi, ai molli
Sempre-verdi pratelli, ove beate
Sedi ombreggian felici ameni boschi.
Ivi assai spazïoso è l'eter puro,
Cui di purpurea luce un altro Sole
Irraggia, ed altre, ad essi proprie, stelle.
Sul verde smalto alcuni in quete lotte
Esercitan lor membra; altri, gareggia
Al corso, e scherza in su l'aurata arena;
Altri, di dolci carmi al suono, danza:
E in lungo ammanto il sacro Tracio Orféo,
Or coll'agili dita, or coll'eburno
Plettro, parlar della canora lira
Fa le concordi varïate fibre.
Quivi è di Teucro la vetusta e chiara
Stirpe, d'Eroi vissuti ai dì migliori;
Ilo, Assáraco, e Dardano, di Troja
Il fondatore. Enea più lungi vede
L'armi e i vani lor carri; e in terra fitte
Star l'aste loro, e su pe' campi intorno
Pascer disciolti i lor destrieri. In quelle
Beate sedi ogni uom ritrova e gode
Que' piacer stessi, ch'ebbe quassù vivo,
Armi, carri, cavalli. — Ecco, molti altri,
A destra e a manca, banchettando assisi
In su l'erbette: a Febo inni per l'aure
Sciolgono in lieto coro, infra l'olezzo
D'almo lauréto, donde scaturisce
Il serpeggiante Erìdano. Là, stanno
A stuolo quei, che per la patria in guerra
Piagati furo; e i Sacerdoti, in vita
Stati ognor puri; e la divota prole
D'Apollo, i Vati, che cantaron carmi
Degni di lui: là, quei, che ingentiliro
Con bell'arti inventate il viver nostro:
Là, quanti altrui giovando a se dier nome:
Tutti, le tempia in bianche bende avvolti.

Cui veggendosi in folla a se dintorno,
La Sibilla a Muséo, che sovra gli altri
Di ben tutta la testa grandeggiava,
Questi detti rivolge: O felici alme,
E tu sovra tutte altre, egregio Vate;
Ditemi, deh, dove qui alberga Anchise?
Per lui d'Erebo i fiumi or or varcammo,
Per lui veniamo. Rispondeale breve
Così il nobil Poeta: A nullo è dato
Qui fermo seggio: erriamo, or per l'opache
Selve, or pe' prati, or per l'erbose sponde
De' ruscei che gl'irrigano. Ma voi,
Se nel cor stavvi un tal desìo, quest'erta
Sagliam; venite, io, per piacevol calle
Condurrovvi ad Anchise. Ei tace; e in via
Primo s'è posto già. Giungono in cima,
Di dove a lor gli ameni campi addita,
Ver cui tosto si avvallano. — Sedevasi
Il padre Anchise in concavo pratello,
E la rassegna fea d'alme diverse
Che in terra un dì venir doveano; e, tutto
Nell'osservarle intento, i suoi futuri
Cari nepoti ei discernea fra quelle,
I lor destini, le vicende, i loro
Alti costumi, e le guerriere imprese.
Tosto ch'egli ver se discender vide
Il figlio, ambe le palme lieto stese,
E, irrigando di lagrime le gote,
Gridogli: Al fin venisti! il duro calle
Vincesti al fin con filïal pietade!
Dato mi è pur di rimirare il noto
Bramato aspetto, e di parlarti, e udirti!
Sempre il pensai, che tu verresti; e i giorni
Io contava, aspettandoti; nè invano
Gli annoverai. Per quanti mari, e quante
Spiagge, in perigli travagliato sempre,
N'andavi errante, o figlio! Ahi, qual temenza
Ebbi, che a te fatale Affrica fosse!
Enea risponde: O genitor, la tua,
La mesta imagin tua, sì spesso occorsa
Agli occhi miei, quaggiù mi trasse a forza;
Stando al Tirreno lido i Teucri legni.
Dammi, deh, padre, dà l'amata destra;
Nè dal mio amplesso or ti sottrarre. E intanto
In lagrimar dirotto ei prorompea.

Tre volte poscia di avvinghiar sue braccia
Tenta al paterno collo; ma, più lieve
Che ratto vento, o che fugace sogno,
Sfuggía tre volte da sue braccia l'Ombra.
  In segregata valle Enea mirava
Poscia un boschetto d'arboscelli, in dolce
Suono da ameno Zeffiro agitati:
Deliziosa queta sede, a cui
Scorre innanzi di Lete l'onda placida.
Alle sue rive intorno immensa turba
S'iva aggirando. Tali, al bello estivo
Sereno, l'api in su' diversi fiori
Or si posano, or vanno roteando
Sovra i candidi gigli, e assordan l'aure
Di lor ronzío perenne. All'improvvisa
Vista, Enea maravigliasi; e, quali acque
Sien quelle, chiede; e quali l'alme, ond'era
Densa tanto la spiaggia. Anchise allora:
L'alme, che il Fato una seconda volta
A vestir nuovi corpi in terra manda,
Tracannan qui di Lete all'onde eterna
Obblivïon secura. Ed io già bramo,
Quelle, che fien lassù de' nostri prole,
Mostrarti infr'esse; onde tu più ti allegre
Dell'afferrata Italia. — O padre, e fia
Ch'alma alcuna sublime, altra fiata
A riveder la nostra luce aspiri,
Rinserrandosi in pigro mortal corpo?
Qual di misera vita insana brama!
Figlio, (replica Anchise) a te dirollo,
Senza indugiarti più. Con questi accenti
In bell'ordine poi tutto gli apriva.
  La Terra, il Ciel, gli ondosi piani, il globo
Della splendente Luna, e il maggior astro;
Tutti in se l'alma, onde si avvivan, hanno:
Pe' membri tutti della immensa mole
Dell'Universo, si diffonde un alto
Spirto, che in quelli s'immedesma. Quindi,
E le vite degli uomini, e de' bruti,
E degli augelli, e del nuotante gregge:
Quindi, un igneo vigor, celeste orìgo,
Piove ne' semi, e vi germoglia in quanto
Il soffre pur terrestritade ottusa
Di mortale materia. Indi poi nasce
Nei viventi il desìo, nasce il timore;

E il dolersi, e il godere; ma, racchiuse
Entro a cieco terreno carcer l'alme,
La di lor creatrice aura celeste
Mal rimembrano. Avvien perciò, che orbate
Di vital luce poscia, ogni terrestre
Malore appien pur non le lascia; e molti
Corporei vizj, in cui (misere!) furo
Lungamente allacciate, egli è pur forza
Che in esse ancor sién radicati. Han quinci
Dei prischi falli in pena, ancor martiro.
Giuoco ai venti, sospese l'une pendono;
Sotto ampio gorgo l'altre, o in viva fiamma,
Dai delitti ripurgansi. Il suo inferno
Ebbe ciascun di noi: ma, sciolti poscia,
Mandati siam nei vasti Elisj; e alcuni
Otteniam queste invidïate sedi,
Sin che, compiuto il lungo tempo, sorga
Quel giorno in cui, d'ogni passata macchia
Puri, l'etereo senso in noi riviva,
E il primitivo incorruttibil fuoco.
Monde l'alme così, dopo trascorsi
Mill'anni, in turba magna Iddio le chiama
A bere in Lete, e a risalire in terra;
D'esservi state, immemori; e bramose
Di bel nuovo informare umane membra.
Qui tace Anchise; e la Sibilla e il figlio
Ver le sonanti turbe ei seco tragge,
A lor di contro un monticel prendendo,
Da cui discerner de' vegnenti il volto
Per ordin possa, ed additarne i nomi.
Or mostrerotti, Enea, (ripiglia Anchise)
Qual gloria spetti alla Dardania prole;
Quali egregj nepoti, al nome nostro
Sostegni, sorgeran d'Itala stirpe:
E i tuoi destini io t'aprirò. Quel vago
Giovin, che a lucid'asta ivi s'appoggia,
(Il vedi tu?) primo a venire in luce
Ei fia, sorgendo di commisto sangue,
Italo e Teucro. A te già in là cogli anni,
Ultimo parto, la consorte tua,
Lavinia, educherallo; Albano nome
Dandogli, Silvio il chiamerà: fia questi
Re d'Alba lunga; e di più Re fia il ceppo,
Del nostro seme tutti. A lui dappresso
Viene, splendor del Teucro sangue, Proca;

Poi Capi, e Numitore, e quei che il nome
Fia che di te rinnovi, Silvio Enea;
Illustre in armi, e pio del par, se al trono
D'Alba ei sale pur mai. Ve' di quai maschj
Petti fan mostra i giovincelli Eroi!
Quegli altri poscia, le cui tempia ombreggia
Di civil quercia un serto, i fondatori
Saran quelli e di Gabio e di Nomento;
Quelli ergeran le Collatine rocche,
E cingeran Fidéne; e l'Inuo templo
E Pomezia alzeranno, e Bola e Cora;
Di terre, or senza nome, alti futuri
Nomi. Che più? vedi tu là quel prode,
Che di doppio cimiero orna l'elmetto,
E al di cui capo intorno il Re dei Numi
Splendor celeste irraggia? a Numitore
Nipote, egli è di Marte il magno germe,
Romolo; cui partorirà la illustre
Ilia, prole d'Assáraco. Vedrassi,
Sotto gli auspicj di costui, l'eccelsa
Roma il suo impero pareggiar col mondo;
L'alto valor de' figli suoi, col cielo.
Roma, di sette rocche altera e forte;
Roma, d'Eroi nutrice: immagin vera
Della Dea Berecinzia, che turrìta
Per l'ampia Frigia trionfando scorre;
De' tanti e tanti abitator d'Olimpo
Da lei pur scesi, e de' creati Dei,
Superba a dritto. Or, gli occhi qua rivolgi;
Mira tu qua, questi Romani tuoi.
Cesare qui, con la progenie tutta
Di Giulo alle vitali aure serbata,
Or, tu vedi. Questi è, questi, l'Eroe,
Ch'ognor prometter t'odi; quell'Augusto
Cesare, prole d'alti Numi; quegli,
Che al Lazio, onde già un dì tenea lo scettro
Saturno, appresta un altro secol d'oro;
Quei, che di Roma il maestoso impero
Spingerà fino ai Garamanti e agl'Indi;
Terre, che stanno sotto ignoto polo
Oltre le oblique ardenti vie del Sole,
Dove su i torreggianti omeri folce
Ignote stelle Atlante. I Caspj regni,
Al presagito nascer di un tant'uomo,
Treman già degli Oracoli; ne trema

Già il Meotico mar; già, men sonanti
Scendono al mare attonite le vaste
Sette foci del Nilo. Ercole tante
Terre non trascorrea; nè tante palme
Coglieva: ancor che aggiunta al corso e uccisa
Da lui la cerva dal fulmineo piede;
Benchè, il cignale in Erimanto, e in Lerna
Da lui trafitta la terribil Idra.
Nè terror tanto precedea mai l'armi
Di Bacco, no, quand'ei dall'alto Nisa
Vincitor spinse le aggiogate tigri,
Le pampinose redini allentando.
Or, propalar di sì grand'uom le imprese
Dubitiam anco? e di afferrar temiamo
La destinata Ausonia? — Ma, più lungi
Qual è quell'altro, cui di ulivo rami
Fregiano, e porta arredi sacri? i bianchi
Crini, e il candido folto onor del mento,
Numa il gran Re mi svelano; che primo
Leggi a Roma darà; Numa, cui manda
A tanto impero la non ricca terra
De' Curj umìle. Il segue Ostilio Tullo,
Che a sruggìnir gl' inoperosi brandi
Verrà, spingendo i suoi Romani in guerra,
E ravvivando gli appassiti allori.
Poscia vien Anco, ostentator di vana
Popolare aura mobile. Vuoi pure
I duo Tarquinj Re? Veder vuoi l'alma
Orgogliosa di Bruto ultore; e i fasci
Per lui ritolti al regal braccio? Ei primo
Il consolare impero, ei le feroci
Scuri terrà: padre infelice, ei poscia
I proprj figli suoi, di nuove guerre
Turbolenti motori, a morte ei stesso
Condannerà, per l'alma libertade.
Qual, che ne suoni appo ai nepoti il grido,
Della patria l'amor, la immensa brama
Di laude, in lui, tutti vincea gli affetti.
Ma i Decj quindi, e i Drusi, e il fier Torquato
(Fatal pur questi al figlio) il sieguon; mira;
E Camillo, di ostili insegne carco.
Vedi tu là quei duo, del par nell'armi
Splendere, in vista assai concordi? in quelle
Tenebre amici, anzi che all'aure sorgano;
Ma, nati poscia, ahi quante guerre e stragi

Provocheran fra loro! Dall'aspre alpi,
Donde Monaco rocca al ciel torreggia,
Scenderà in armi il suocero; a lui fronte
Farà, di squadre orïentali armato,
Il genero. Deh, figli, alla sì iniqua
Guerra non pieghin, deh, gli animi vostri:
Della patria ne' visceri le forze
Proprie sue non torcete. E tu, primiero
Perdona; tu, cui dall'Olimpo è il seme;
Tu l'armi gitta, o sangue mio. Quell'altro,
Trionfator della Corintia rocca,
Sovr'alto carro al Campidoglio eccelso
Chiaro salir pe' debellati Achéi
Vedrassi. Ecco, chi d'Argo e di Micéne
E della schiatta del guerriero Achille
E del nipote estremo d'Eaco stesso,
Disperditor sarà: tarda, ma piena
Vendetta de' Trojani avi, e del sacro
Vïolato Palladio. Or, chi tacersi
Di te, sublime Cato, o di te, Cosso,
Potria? chi i Gracchi preterire? o i duo
Vivi folgor di guerra, ambo i Scipioni,
D'Affrica eccidio? o di Fabrizio magno
La ricca povertade? o i brevi solchi
Da Cincinnato dittatore arati
Di propria mano? E voi, Fabj pur tanti,
Me, fioco omai, dove rapite? il sommo
Dei Fabj tu; temporeggiando, hai salva
Roma, tu solo. Ad altro popol sia
Dato, se il vuole, il far che imago spiri
Più vita, o in bronzo fusa, o in marmo sculta;
Più forte altri tuonar sappian nel foro;
Altri, additar le torte vie degli astri;
Tu, Romano, rimembrati, nascesti
All'impero del Mondo: arti fien tue
L'impor di pace leggi; il dare ai vinti
Perdono; e alle superbe genti, morte.
  Così Anchise dicea. Di maraviglia
Pieno, Enea l'ascoltava. Ei quindi segue:
Vedi un Marcello vincitor, che a tutti
Gli Eroi sovrasta, quante opìme spoglie
Venga ei recando! questi, alle Romane
Legïoni salute e palma rende
Co' cavalli l'ostile impeto urtando;
Questi, il Punico abbatte, e il ribellante

Gallo: al Feretrio Giove il terzo è questi
Che l'armi appenda di Re vinto e ucciso.
Qui lo interruppe Enea, vedendo al paro
Di Marcello venirne, alto splendente
Nell'armi un vago giovinetto, in cui
La mesta fronte, e gli occhi a terra chini,
Parean recare atro presagio: O padre,
Dimmi chi sia quel giovine; fors'egli,
Figlio d'Eroe cotanto? o alcun de' magni
Nepoti suoi? dintorno, oh, qual gli viene
Alto corteggio! oh, quanto al gran Marcello
Ei simìle si mostra! Ma di oscura
Notte il capo gl'involge orribil ombra.
Anchise allor, lagrimando, ripiglia:
Figliuol mio, deh non vogli un duolo immenso
De' tuoi posteri udire: al mondo appena
Questi mostrato, dal destin fia tosto
Ritolto. Ahi, troppo, o Numi, a voi possente
Sembrata fora la Romana stirpe,
Se un dono tal fruito avesse a lungo!
Oh, qual mai pianto d'Eroi sento alzarsi
Nella cittade alma di Marte! oh, quali
Funeree pompe alla tua manca sponda,
Tebro, vedrai, scorrendo appiè del mesto
Recente avello! Ah, no; da Iliaca stirpe
Giovane mai di tanta speme agli avi
Latini, no, non sorse: altro più degno
Vanto di alunno, non avrà mai Roma.
Ahi, pïetade; ahi, prisca fe; sepolte
Con esso lui! Fu in guerra braccio al pari
Invitto mai? chi impunemente a fronte
Irgli oso fora? o tra pedestri schiere
Incalzasse egli l'oste; o di spumante
Corsier pungesse ei gli animosi fianchi.
Ahi sventurato giovinetto! un altro
Marcello è in te; se pure l'aspro Fato
Romper potrai. — Gigli e vïole, or via,
Datemi a piena mano, ond'io l'infiori;
Ch'io renda almeno del Nipote all'ombra
Di vani onor, ma debiti, tributo. —
Così, per tutti que' beati campi
Aggirando si vanno; e Anchise al figlio
Mostra ogni cosa, di futura fama
Infiammandogli l'animo. Gli narra
Poi le venture guerre, ond'ei travaglio

Coi Laurentini e la città Latina
Avranne: e, come a ministrarle egli abbia,
Insegnagli. — All'uscir dal cupo Averno
Apre due porte il Sonno: alle vere Ombre
L'una (è fama) dischiude il facil passo;
Di corno questa: luccicante è l'altra
D'un bel candido avorio; ma, per essa
Soltanto danno ai falsi sogni il varco
Gli Dei d'Abisso. A queste porte giunti
Anchise il figlio e la Sibilla, ognora
Fra sermon varj, dall'eburnea fuori
Entrambi all'aura li rimanda Anchise.
Già per le navi Enea s'avvia; ritrova
I compagni suoi fidi; ei salpa, e giunge,
Il destro lito costeggiando, in porto,
Detto Gaeta poi. L'ancora adunca
Già il terren morde: empion la spiaggia i legni.

LIBRO SETTIMO.

Tu pur, nobil d'Enea nudrice antiqua,
Gaeta, ai lidi nostri eterna fama
Davi, morendo: e vivo onor per anco
Serba il tuo avello, a cui dier l'ossa il nome,
Che a tutta Esperia la tua gloria addita.
Compiuto Enea ver essa il rito sacro
Dell'esequie dovute, illustre tomba
Le innalza: e quete poi vedendo l'onde,
Sciolte al vento le vele, il porto ei lascia.
Spiran da sera favorevoli aure:
Concede Cinzia i candidi suoi raggi,
Sotto cui l'acque tremule biancheggiano.
L'armata omai radea di Circe il lito;
Dove, splendida figlia essa del Sole,
Fra perigliose selve in regio tetto
Albergasi. Suonar fa intorno intorno
L'aure di canto lusinghiero, assisa
Tra faci in copia d'odoroso cedro
Le intere notti; e in maestrevol modo
Col dotto ago dipinge egregie tele.
Fin dalla spiaggia i Teucri udiano gli urli,
Or d'irati leoni dibattentisi
Con le abborrite lor catene, e l'ore
Tarde notturne di ruggiti empiendo;
Or di feri cignali, or d'orsi i ringhj;
Gli ululati or di lupi smisurati:
Mostri tutti, in cui Circe, immane Diva,
Colla possanza di sue magich'erbe,
Uomini trasmutava. A sì inaudita
Orrida sorte i pïetosi Teucri
Sottraeva Nettuno, a lor seconde
L'aure in guisa spirando, che già lungi
Sfuggon dal fero lido, oltre ai spumanti
Flutti del porto insidïoso. E il mare
Già rosseggiava pe' vegnenti raggi
Dalla rosata Aurora saettati;
Quando, al cader de' venti a un tratto, giace

Muta ogni vela; e, sovra il quasi immobile
Cristallo ondoso, si travaglia il remo.
Ecco, allora un gran bosco Enea dall'acque
Scorge sul lido; e fra sue dense piante
Ratto insieme ed ameno il Tebro scorre
Su l'aurea arena, e in mar prorompe. Intorno
Alle sue rive e sovra l'onda istessa
Varj indigeni augelli co' lor canti
Dolce fean risuonar la selva e l'etra.
Tosto ai compagni il Duce impon, che il corso
Pieghino a dritta; e lieto egli l'eccelse
Prore su per lo fiume a terra spinge.
Or narra, Erato, meco, in quale stato,
Quai Regi allor s'avesse il Lazio antico,
Quando afferrò da pria l'Ausonie spiagge
La Teucra armata. O Diva, or tu m'inspira
Sì, ch'io di guerre orride tanto il fonte
Disveli. Io vate, or narrerò gli sdegni,
Ond'ebber morte i Duci in aspre pugne;
Io, le Tirrene schiere, e in armi sorta
La Esperia tutta, narrerò. Ben alta
Materia ai carmi or mi s'appresta; impresa
Ben alta, io tento. — In lunga amabil pace
Reggeva i campi e le città Latino,
Placido Re, già in là cogli anni alquanto;
Nato (fama è) di Fauno e di Marica,
Laurente Ninfa. A Fauno, Pico; e a Pico,
Tu, Saturno, eri padre: origin prima,
Tu, della illustre schiatta. Ai Numi piacque
Tutti ritor del miglior sesso i figli
Al Re, nei loro anni primieri; e sola
Di sì gran seggio erede omai lasciargli
Una già nubil figlia; alle cui nozze
Proci dal Lazio e dall'Ausonia tutta
Aspiravano a gara. A ogni altro innanzi,
Per beltade, e potenti avi scettrati,
Il giovin Turno richiedeala: e questi,
Alla Regina più di tutti accetto
Per genero era; ma, al desío materno
Si opponeano portenti spaventosi,
Che varj il Cielo iva ostentando. Un lauro
Di sacre frondi, e da molti e molti anni
Riverito, ombreggiava nel bel centro
Dell'alta intima reggia. Il Re Latino
(Diceasi) quivi in sue radici saldo

Già trovato l'avea, pria ch'egli ergesse
Le sue rocche: e, il robusto arbor sacrando,
Piaceagli a' suoi di Laurentini imporre
Da quel bel lauro il nome. Or, d'esso in cima,
Con gran ronzio, pel lieve aere a volo
Sciame immenso venía d'api, che tosto
Dal cacume, co' piedi una nell'altra
Avvincolate, di grappoli in guisa
Giù fra' rami pendean, portento strano.
Ratto grida un de' vati: Ecco, venirne
Straniero Duce io veggo; ei, con sue squadre,
Da quelle parti stesse, ond'è lo sciame;
E, in queste parti stesse all'alte nostre
Rocche, impor giogo. Altro celeste avviso:
Stava, del padre al fianco, all'are innanzi,
Lavinia ardendo con verginea mano
Casti incensi agli Dei. Parve ad un tratto
(Orrida vista!) a sue prolisse chiome
Fuoco avventarsi dall'altare; e il serto,
E i veli, e tutti della regia testa
I femminili ornati, scoppiettanti
Fiamme rapide alzar, che in fumo poscia
Trasparian rosseggiando, e tutta in breve
Incendïando ivan la reggia. Un tale
Prodigio, assai recò spavento: i vati
Predicean, che Lavinia illustre molto
Ben per fama saria; ma, che aspra e lunga
Guerra ai popoli annunzia il rio portento.
  Atterritone il Re, l'oracol sacro
Del padre suo fatidico, di Fauno,
A consultare imprende. Ei là si avvia,
Donde l'opaca Albunea selva immensa
Dal risonante scaturito fonte
Aure esala di zolfo, a odorar gravi.
Quindi l'Itale genti, Enotria tutta,
Ne' lor frangenti traggono gli oracoli.
Esposti quivi i doni, il Sacerdote
Su molte cuoja di svenate agnelle
In muta notte sdrajasi, e abbandonasi
Al sonno in braccio. Svolazzangli intorno
In portentosi aspetti Ombre affollate:
Voci ode varie: ei con gl'Iddii favella;
E, nel profondo báratro d'Averno,
Con Acheronte istesso. Il Re sen viene
Quivi all'oracol dunque: egli v'immola

Cento lanose pecore, a seconda
Del sacro rito: indi, su i bianchi velli
Il regal fianco adagia. Ecco, una voce
Suonar dall'alta selva: O figliuol mio,
Cercar non vogli alla tua erede sposo
Nel Lazio, no; talamo infausto ei fora
Quel, che apprestar vedresti. A voi da lunge
Vengon generi estrani, dal cui seme
Alle stelle ergerassi il Latin nome;
Tal, che i misti nepoti un dì soggetta
Vedransi ai piè quanta è la terra, e quanta
Da un Oceáno all'altro il Sol ne alluma.
Già non chiude in suo petto il Re Latino
Nè il paterno responso, nè gli avuti
Nel notturno silenzio eccelsi avvisi.
Per l'Ausonie cittadi a vol già corsa
Della Fama su l'ali era tal nuova,
Quando all'erbose Tiberine rive
La Teucra armata ancoravasi. Enea,
E i primi Duci, e il vago Giulo, a terra
Balzati, all'ombra assidonsi d'un'alta
Arbore; e, fatta su per l'erbe mensa
Delle schiacciate lor di asciutto farro,
La sottoposta Cerere fan carca
Di varj cibi, e di selvagge poma;
Giove a ciò far traendoli. Consunta
Ogni altr'esca, da fame ancor sospinti,
Nelle sottili lor focacce a gara
Vorace il dente rivolgeano; e tonde,
E quadre, sminuzzavanle del pari
Con man bramosa: quando, Ascanio grida
Scherzosamente: Oimè! per sin le mense
Noi c'ingojamo. E più non disse. Il padre,
Udito il fatal motto, il pondo ei primo
Sentiane: il fin de' lor travagli tanti
Questo indicava: ond'ei nel petto attonito
Volgendo iva l'oracolo. Ma, tosto:
Salve, o dai Fati a me dovuta terra;
(Esclama) e voi, ben giunti siate, o fidi
Teucri Penati: abbiam qui tetto al fine,
E patria qui. Ben or rimembro; Anchise
Questi in me deponea destini arcani:
Figlio, (diceami) allor ch'a ignote piagge
Approdando, costretto ti vedrai,
Consunta ogni esca, a divorar le mense;

Spera allor porto a' tuoi travagli, e quivi
Cingi di mura il tuo primiero seggio.
Questa or, quest'è la presagita fame;
L'ultimo è questo degli stenti nostri;
Quindi, o Teucri, coraggio: al lucer primo
Del Sol novello, investighiam pur lieti
Dentro terra quai genti abbiavi, e quali
Le lor cittadi, e dove. A Giove intanto
Sacre tazze or si spandano; s'invochi
Il padre Anchise; e si rimesca a mensa.
Così detto, le tempia egli incoronasi
Di frondeggiante ramo: il Genio poscia
Tutelar di que' luoghi, e l'alma Terra
Tra i Numi prima, e quelle Ninfe, e il Dio
Di quel fiume, che ai Teucri è ignoto ancora,
Tutti invoca propizj; indi, la Notte
Con sue stelle, e l'Idéo Giove, e l'antica
Gran Frigia madre, proseguendo; ed ambo
I suoi parenti, Citeréa dal Cielo,
Dal cupo Erebo Anchise. Allor, tre volte
Dall'alta etra serena tuonò Giove
Onnipossente, entr'aurea nube assiso,
Brandendo il folgor di sua propria mano.
Tosto un romor per le Trojane schiere
Vola; esser questo al fine il giorno, in cui
Fondar vedransi le promesse mura.
Mense a gara imbandiscono, giojosi
Di un tanto augurio; e le ricolme tazze
Inghirlandan di fiori. Al sorger poi
De' nuovi rai diurni, in questa e in quella
Parte esploran, disgiunti, infra qual gente,
In quali spiagge sieno, a qual cittade
Prossimi: e ne riportano, esser quello
Di Nemi il lago; e questo fiume, il Tebro;
E abitatori, il popol Latin prode.
D'Anchise il figlio allor trascelti ha cento
Da tutti i ceti suoi: di pace Nunzj
Costoro, avvinti di Palladie frondi,
Doni all'augusta reggia ampj recando,
Chiedran benigno il Re Latino ai Teucri.
Senza indugio, gli eletti muovon ratti
In ver la reggia. Enea solcava intanto
Un umil fosso, alle future mura
Norma; e additava il dove poi dovesse
Sorger nuova cittade, i primi alberghi

Di campo in guisa per allor cerchiando.
Ma già le torri e le Latine moli
Eran de' Teucri ambasciatori a vista:
Giungon già sotto all'alte rocche. Innanzi
Alla città, dei giovinetti il fiore
Stassi in nobili giuochi: altri cavalca;
Spinge volanti carri altri pel campo;
Chi gli scabri archi tende; e chi con mano
Dardi saetta di flessibil giunco,
L'un l'altro provocandosi, e a vicenda
Or premendo, or fuggendo. Ecco, spiccarsi
Di ver le porte un cavalier, che primo
Reca all'antico Re, venirne ignoti
Gran personaggi in peregrine spoglie.
Che nella reggia adducansi egli impera:
E, fra il corteggio suo, sul trono avìto,
Attendendoli sta. Dove più il suolo
Della cittade innalzasi, un augusto
Vasto edificio al ciel torreggia: ei posa
Sovra cento colonne; intorno intorno
Atro un orror di selva, agli avi sacra.
Reggia fu quella del Laurente Pico.
Quivi ai Re fausto era il ricever l'alto
Scettro del Lazio, e i primi fasci: in essa
E tempio e curia e sacri almi conviti
Ebbervi; in essa lungamente a mensa
Sedeano i Padri, d'un ariete in prima
Fatto vittima ai Numi. Ivi d'antiquo
Cedro sculte le imagini dei prischi
Avi, in bell'ordin fregian l'alto ingresso.
Italo stavvi; e il buon padre Sabino,
Piantator della vite, in man la curva
Falce tenendo; ed il bifronte Giano;
E il vecchiardo Saturno: ed altri, ed altri
De' primi Re, che per la patria in campo
Spargean lor sangue. Oltre alle statue, vedi
Gli ampj atrj adorni di nemiche spoglie.
Pendonvi i tolti carri; e di sforzate
Città gli alti serrami; e di sconfitte
Navi gli adunchi rostri: appese stanvi
Lunate scuri, e ben-crestati elmetti,
E scudi e dardi, ed ogni altr'arme ostile.
Pico, il doma-destrieri, anco v'è sculto,
Succinto in umil toga: al manco braccio
Fa la rotella incarco; ei dalla destra

Tiene la curva augural verga. È questi
Quel Pico, onde invaghita indarno Circe,
Co' suoi magici incanti in vago augello
Di vario-pinte piume il trasmutava.
In tale albergo, avíto seggio, e templo
In un de' Numi, a se dal trono i Teucri
Latino appella, e placido lor parla
In questi detti ei primo: O figli voi
Dall'alma Troja, (che la patria e il vostro
Sangue ben so, nè inaspettati a queste
Spiagge approdate) or qual cagion vi tragge,
Teucri, mel dite: e per cotanti mari
Qual mai bisogno i legni vostri ha spinti
D'Ausonia ai lidi? O errata stella, ovvero
A noi vi adduca tempestosa forza,
(Quale spesso i nocchieri in mar flagella)
Poichè pur del mio fiume entro la foce
Porto avete securi, ospita terra
Deh sfuggir non vogliate; e non v'incresca
Conoscere il buon popolo Latino;
Saturnia gente, cui, non forza o leggi,
Ma lor indole retta, e la serbata
Traccia del prisco Iddio, fann'esser giusta.
Or, (benchè antica molto, e ignota quindi
Ai più ne sia la fama) or mi ricorda
D'aver io già dai vecchi Aurunchi udito
Che qui nascesse Dardano; e ch'ei poscia
Ver le Frigie cittadi Idee n'andasse,
Ed alla Tracia Samo, or perciò detta
Samotracia. Da questi Etruschi campi,
Onde sorge Cortona, un dì movea
Quel grande, a cui dello stellante cielo
Or l'aurea reggia è albergo; e, aggiunto ai Numi,
Altari ha in terra. — Qui Latin si tacque:
E gli risponde Ilïonéo: Di Fauno
Egregia stirpe, o Re, noi ver le vostre
Spiagge non spinse nè feroce possa
Di tempestosa onda brumal, nè stella
Scambiata, o a noi mal noto lido: a questa
Città veniam volonterosi tutti,
E spontanei; da che sbanditi uscimmo
Degli ampj regni, cui primieri alluma
Nascente il Sole. Abbiam da Giove il fonte;
Avo ai Dardani è Giove; e il vantan essi.
Per doppio rivo il sangue anco da Giove

Tragge il Trojano Enea, Re nostro, ch'ora
Ver la tua reggia inviaci. Qual atra
Peste di guerra la crudel Micéne
Su i campi d'Ida riversasse; a quale
Fato soggette Asia ed Europa, incontro
L'una all'altra movessero; lo udíro
E i segregati abitator del Polo,
(Se quivi alcun l'Oceano ne serra)
E quei, che adusti, sotto ardente zona,
Disgiunge il Sol dal Mondo. A tanta strage
Sfuggiti noi, per sì diversi mari
Spinti dintorno, un breve seggio al fine
Chiediam pe' nostri Iddii Penati; un lido
Securo; e il comun ben dell'aure ed acque.
Sfregio al tuo regno non sarem; nè quindi
Minorerassi dei Latin la fama;
Nè increscerán lor mai gli accolti Teucri;
Nè perderassi la memoria mai
Di beneficio tanto. Altri (e non pochi)
Popoli a noi lor amistade offriro,
E farci voller di lor gente; io 'l giuro,
Pe' gran Fati di Enea, per la possente
Sua destra in armi e in lealtà, del pari
Nota agli amici ed ai nemici suoi.
Onde, il venirne a te supplici in atto,
Noi non renda spregevoli: comando
Egli è dei Numi, che ci spinge a questi
Lidi vostri; qui torna, onde già usciva,
L'alta prole di Dardano; cui sforza
A visitare il Tosco Tebro, e il sacro
Fonte di Nemi, irresistibil voce
Dell'oracol d'Apollo. Enea frattanto
Doni per noi t'invía, del prisco stato
Reliquie lievi, alla fumante Troja
Da lui sottratte. Il padre suo, con questo
Aureo nappo, i liquor spandea su l'are:
Questi eran del gran Prïamo i regali
Addobbi, allor che in alto soglio assiso
Dritto ei rendeva ai popoli; lo scettro,
La sacra mitra, e i be' trapunti ammanti.
Mentre ciò dice Ilïonéo, dimessa
La faccia tiene, immobilmente al suolo
Fitta, il Latino Re; tardi e pensosi
I soli occhi volgendo. Assai men bada
La di lui mente allo splendor dei doni,

Che di Fauno all'oracolo, per cui
Straniere nozze aspettan la sua figlia.
Eccolo il peregrin genero omai,
Quel, che i Fati additaro: a regnar seco
Questi è dai fausti auspicj ivi appellato:
Da lui gli egregj Eroi scenderan poscia,
Del cui valor fia preda il mondo intero.
Lieto il Re quindi, esclama al fine: I Numi
Secondin ora i mie' consigli, e i loro
Passati augurj. — Quanto a me tu chiedi,
Trojano, avrai: gradisco i doni: e a voi
Non verran manco, nè ubertosi campi,
Nè Dardanie delizie, in sin che scettro
Impugno io qui. Venga in persona Enea;
Se pur vederci ei tanto brama, e fide
Giunger con noi l'ospite destre; ei venga,
Nè amica vista ei schivi: a me fia pegno
Di leale amistà sua regia palma.
Miei sensi a lui voi riportate intanto.
Sola una figlia a me riman, cui sposa
Far d'uom nostral, non mi concedon gli alti
Oracoli paterni, e non gli avuti
Varj dal ciel portenti. Il Lazio attende
Generi illustri da straniere spiagge,
Vaticinati è già gran tempo; e ai loro
Nepoti poi si aspetta ergerne il nome
Sino alle stelle. Or, s'io m'appongo, i Fati
D'Enea parlaro: io certo il credo, e il bramo.
  Ciò detto, il Re, dalle superbe stalle
Infra trecento nitidi destrieri
Sceglier ne fa pe' Teucri tutti; e impone
Che bardati in bell'ordine sian tratti.
Di vario-pinti drappi, e d'ostro, e d'oro
Coperti, i be' snelli corsier vedresti
Inoltrarsi: su gli ampj petti suonano
Le pendenti collane aurate; e celasi
L'auro dei freni sotto argentee spume.
A nobil carro una pomposa biga
Viene aggiogata: è per l'assente Enea
Questo bel dono. Dai destrier del Sole,
Suo genitor, la maga Circe un giorno
Facea di furto entro a mortal cavalla
Procrear questi duo, ch'or dalle gonfie
Nari spirando ardenti eteree vampe
Fede ampia fan di lor celeste seme.

Verso Enea, con tai doni, alteri i Teucri
Cavalcan, di Latino riportando
Gli amici detti, e la bramata pace.
Di Giove intanto l'adirata sposa
D'Argo per l'aure a volo, ecco, ritorna
Su eccelso carro; e in giù volgendo gli occhi
Fin dal Pachíno Siculo alla foce
Del Tebro, Enea rimira in salvo starvi
Co' legni, lieto; e nuovi tetti, e mura,
Già affidato, innalzarvi. A cotal vista,
Da rio dolor trafitta, il vol rattiene;
E della testa minacciando, esclama:
Ahi Frigj Fati, ai Fati nostri avversi!
Stirpe odïosa, a struggerti, ne' campi
Sigéi, sconfitte tante or non bastaro?
Presa, sfuggisti? e dell'ardente Troja
Te non ardean le fiamme? Ahi, ch'ebber scampo
Costor, tra i brandi, e tra le ostili tede.
Ma, sazio, o stanco, omai placato forse
Tace in me l'odio antico? Infesta io sempre,
Di questi esuli al corso oppormi ardiva
Pe' mari tutti: incontro a' Teucri io l'ire
Tutte esauriva del tonante cielo,
E dell'onde mugghianti. Or, che mi valse
L'ampia Cariddi, o la vorace Scilla,
O le bollenti Sirti? ascosi, e salvi
Or dai mari e da me, gli accoglie il Tebro,
Bramato porto. A sterminar gl'immani
Lapìti, Marte pur bastò: l'antiqua
Calidonia, fu all'ira di Dïana
Da Giove stesso abbandonata in preda:
Rei color forse di cotanta pena?
Ed io, consorte del Rettor dei Numi;
Io che nulla intentato in ciò lasciava,
Me rivolgendo ai mezzi tutti indarno,
Vinta or sarò da Enea? Ma, se pur nulla
Mia Deitade ell'è, son ferma omai
Di ricorrere altrove. A me sien sordi
Gl'Iddii del Ciel, commoverò gl'Inferni.
E quand'anco sottrarre ai Teucri appieno
Non possa io 'l Lazio; e l'immutabil Fato
Voglia sposa d'Enea Lavinia; almeno
Sì gravi eventi protrar con indugj
Potrommi, e ancider d'ambo i Re le genti.
Genero sieno e suocero, ma a patto

Del sangue de' lor popoli: Latina
Vergin, tua dote fian Rutule e Teucre
Stragi immense; e a te prónuba, Bellona.
Non fia, no, che di faci Ecuba sola
Pregna, fiamme creasse: in costui stesso
Dato in luce avrà Venere il secondo
Paride, sì: nuove funeste tede
Divoreran questa seconda Troja.
Tace: e, tremenda in atto, ella sprofondasi
Nelle infernali tenebre. Dal seggio
Delle dire sue suore, Aletto chiama;
Madre di pianto, a cui le orrende guerre
Stanno a cuor sempre, e i tradimenti, e l'ire,
E i delitti di sangue. Infame mostro,
Cui Pluto stesso, il padre suo, le stesse
Proprie sorelle abborrono; cotante
Facce assume, e sì crude; angui cotanti
Germoglia ella fra gli atri ispidi crini.
Ad instigar costei, Giuno tai detti
Le muove: O Vergin, della Notte figlia,
Questa propria di te difficil opra
In mio favor tu compi: all'onor mio
Provvedi in tempo, e vincitrice fammi.
Tentino i Teucri d'adescar (ma indarno)
Sotto velo di nozze il Re Latino;
Nè contro Italia bastino. Tu puoi,
E i concordi fratelli all'armi trarre,
E por sossopra le famiglie intere;
Tu, i tetti incender di funeree faci:
Tu, in mille aspetti, in guise mille, hai l'arte
Del recar danni: or, la feconda mente
Assottiglia tu omai: per te sia rotta
Fra lor la pace: semina di guerra
Cagioni, sì, ch'a tempo e chiegga e afferri
La gioventude inferocita, l'armi.
Carca Aletto di Gorgónei veneni,
Tosto nel Lazio vola all'alta reggia
Dei Laurentini, e in su la muta soglia
Della Regina posasi. Freme ivi,
Di mal talento e femminile sdegno
Ricolma il seno, Amata. I nuovi Teucri
Ella abborre; e l'affannano le rotte
Nozze con Turno. Ecco, la orribil Diva,
De' verdi angui del crine uno avventarne
Alla Regina; con tal furia, ch'entro

Al più nascoso del cuor le penétra;
Ond'ella imperversando poi rivolga
Sottosopra ogni cosa. Il serpe insinuasi
Infra le vesti e il petto dilicato,
Non toccandola quasi; ma, gli spirti
Viperei suoi le va alitando. Or, fassi
Aureo monil flessibile, che avvinghiale
Il collo; or, le attorciglia i crini, in guisa
Di lunghe bende dalle tempia entrambe
Pendulo; e così lúbrico si sdrucciola
Per la persona tutta. Il fero tosco
A poco a poco progredisce: indi ella,
Di tal fiamma pestifera per anco
Non arsa appien nell'intime midolle,
Mollemente da pria gli usati pianti
Di Madre oprava, e nulla più: Fia data
Dunque or Lavinia a Frigj esuli sposa?
O genitor, tu di tua figlia adunque
Non hai pietà? nè di te stesso l'hai?
Nè di una madre, a cui l'unica figlia
Al primo vento aquilonar fia tolta
Da predator malvagio, e per gl'immensi
Mari involata, il Ciel sa dove? In tale
Guisa il Frigio pastore a Sparta forse
Già non venìa? non fu così la figlia
Di Leda, Elena, in Ilio un dì già tratta?
La sacra fe della regal tua destra,
Cui tante volte al consanguineo Turno
Impegnasti, or dov'è? dove, l'antico
Amor dei tuoi? Se fra straniera gente
Fermo è, che tu cercar genero debbi;
Se i fatidici imperj del tuo Fauno
Stringonti a ciò; straniera ogni qualunque
Terra da noi sciolta e disgiunta, io tengo;
E ciò inteser gli Dei. Che più? se al fonte
Della stirpe di Turno anco ricorri,
Avi a lui trovi, Inaco e Acrisio; e terra
Natía, Micéne. — Poichè Amata indarno
Mosse a Latin con questi detti assalto;
Immutabil vedendolo, e più sempre
Negli intimi precordj penetrandole,
E per entro ogni vena, il feral tosco
Dell'angue inferno; allor (misera!) appieno
Fuor di se stessa, in suo furor trascorre
Disordinatamente quanto è vasta

La città tutta, d'insensata in atto.
Qual veggiam spesso, ai replicati colpi
D'ardenti sferze, rotëar volando
Paléo, cui fanno in spaziose soglie
Corona intorno assai fanciulli; ei voltola
Quasi rapido vortice, e l'ignara
Giovenil turba il suo ronzar vitale
Sotto l'aspre percosse, addoppia e ammira:
Tal, da sue furie stimolata, vola
Intorno intorno, al fero Lazio in mezzo,
La mal spinta Regina. E ciò non basta;
Ch'anco invasata mostrasi del Nume
Di Bacco; e rabbia a rabbia aggiunge; ed osa
Ognor vieppiù; tanto, che al fine asconde
La figlia a forza infra montane selve,
Per torla ai Teucri, o le abborrite nozze
Così indugiare: Evoe Bacco, (grida)
Sol di te, Bacco, è la mia vergin degna.
E già fama ne vola; aver costei,
Al tuo Nume devota, assunto il molle
Tirso, e dintorno alla tua imagin sacra
Coree danzato, e i crini all'aura sparsi
A te aver consecrati. Indi a furore
Molte altre madri accende ella del pari.
Calde il sen di un tal Dio, lascian lor tetti;
E ignude il collo e scapigliate, in frotta
Cercan pe' boschi asilo. Empiono l'etra
Di tremuli ululati; e, cinte appena
D'irsute pelli, impampinati dardi
Brandiscono, sbracciate. Amata ferve
Ad esse in mezzo; ell'erge ardente all'aure
Un gran pino, in sanguigno e torvo sguardo
Della figlia e di Turno gl'imenéi
Cantando: indi, repente: O madri, (esclama)
Latine madri, ove pur siate, udite.
Se affetto alcun per Amata infelice
Nelle pietose vostre alme rimane;
Se ancor vi cale di materni dritti;
Meco all'Orgie accorrete, a terra sciolte
Gittando e infrante omai del crin le bende.
Erra così tra selve e tra ferine
Caverne la Regina, qual Baccante;
Ma d'Aletto la forza è che la spinge.
  Poichè l'infernal Dea bastante sprone
Ai primi sdegni aggiunse, entro la reggia

Sturbato appien parendole ogni senno,
Quinci tosto le negre ali discioglie,
E alla città di Turno audace è giunta.
Ardua detto dagli avi era già il loco;
Or, di Ardéa serba il nome, e non la sorte.
Il popol suo, colonia un dì fondata
Da Danae, (quivi, come Fama il suona,
Dai venti spinta) Rutulo or si appella.
Fosca è la notte; in pieno sonno immerso
Là, nel regio suo tetto, Turno giace.
La torva faccia e il furïal contegno
Spogliasi Aletto, e le anili sembianze
Assume d'un'antica, il cui nome era
Cálibe, di Giunon sacerdotessa.
La calva fronte sua di rughe solca;
In bende avvolta ha la canizie; e cinto
D'oliva il capo: trasmutata è tutta:
Tal si appresenta al giovin Turno, e dice:
Sudori tanti avrai tu invan profusi,
Turno, e il tuo scettro a peregrini Teucri
Soffrirai trasferirsi? Il Re ti niega
La sposa, e in un la ben mercata dote
Già del tuo sangue a costo: estero erede
Cercasi al regno. Or tu, schernito, vanne
Ad affrontar per lui perigli: or, vanne,
Tu sconfiggi i Tirreni; or, del tuo corpo
Scudo ai Latin fa tu. Giuno ella stessa,
Mentre in tenebre placido tu posi,
Ch'io ciò ti dica apertamente impose.
Su dunque, alacre all'armi con il fiore
De' tuoi Rutuli corri; uscir fa in guerra
Da' tuoi porti navilio, onde s'incenda
La Frigia armata, che pomposa approda
Del bel Tebro alla foce. Alta possanza
De' Celesti il comanda. Ov'ei pur nieghi
Il Re Latino le giurate nozze,
Pur egli al fin se n'avvedrà per prova,
Ciò che in armi val Turno. — A cotai detti
Il giovane, schernendola, risponde:
Non son io, no, Sacerdotessa, ignaro,
(Qual tu m'hai) dell'armata al Tebro giunta;
Non mi destar paure tante: a cuore
Tiene ancor me la regal Giuno, io spero.
Ma in te, la mente dai molti anni stanca
Sfibrata, al ver l'adito chiude, o madre;

Te indarno angoscia e inganna un terror falso
Di regj sdegni. I templi aver tu in cura,
E le statue dei Numi, a te si aspetta:
Di guerra e pace l'ingerirsi aspetta
A quei, che guerra fanno. — Arde di sdegno
A un tal parlare Aletto. A mezzo ancora
Di questi ultimi accenti Turno sta,
Che già improvviso tremito le membra
Tutte gli assalta: instupidito il guardo
Gli si fa, nel veder svelarsi intera,
Quant'è, la Furia, e sibilar dal crine
L'irte ceraste. Allor, mentr'ei cercando
Va le parole pavido, la Erinni
Torce gli occhi avvampanti, e il dir gli ha tronco.
Duo de' suoi serpi avventagli; rimbomba
Il flagel fero, e in rabid'urli intuona
Questi sensi: Ecco pur, ben io son quella,
Cui la mente dai molti anni sfibrata
Chiude ogni adito al vero: io son, che indarno
Tra i regj sdegni oso ingerirmi. Or, mira,
Mira chi mi son io: di Stige sorgo
Delle tre Dire io l'una; e in man mi arreco
E guerra e morte. Atra fumante teda,
In così dir, scagliata ebbegli in petto.
Il terror rompe al giovin tosto il sonno:
Gelidi rivi di sudor gli grondano
Dal corpo tutto. Armi, armi, in piè balzato,
Grida egli già; pel letto armi ricerca,
Per ogni stanza, irato; ei ferro spira;
Guerriera rabbia il rode. Con tal fero
Fragore, allor ch'ai roventati fianchi
D'eneo vaso ricolmo vieppiù fiamma
Si va aggiungendo, infurïato ferve
Dentro il licor, che fumido spumante
Fuori poi balza in vapor denso all'aure.
Turno avvïare i suoi guerrier fa quindi
Incontro al Re Latino, a cui non meno
Guerra minaccia che ai Trojani: ei tiensi
Forte, da star contr'ambi, e salva e sgombra
L'Italia far dai peregrini brandi.
Tal grido ei sparge; e a ciò propizj invoca
Gli Dei. Corron, ciò udendo, all'armi a gara
I suoi Rutuli già: s'infiamman gli uni
Dalla sublime giovenil prestanza
Del loro Re: fan forza agli altri i molti

Regj avi suoi; sue chiare prove, a tutti.
Mentre avvampa così d'ardire l'alme
Rutule Turno, Aletto ha verso i Teucri
Le stigie ali rivolte. Ivi ella scorge
Il vago Giulo ire inseguendo in caccia
Varie fere pel lido; onde nuov' arte
La Furia spiega. Ecco, improvvisa rabbia
Su i di lui veltri ell'avventava, il noto
Cervino odore alle lor nari acute
Con gran forza spingendo. Ecco, levata
Han l'agil fera, e con ardente corso
La incalzan già. Cagion primiera questa
D'ogni mal era, e per le agresti ville
Tutti a guerra destava. Un cervo è quello
Di esimia forma, e di ramose corna
Alto fregiato: Tirro ai regj armenti
Preposto, e di que' boschi ampj custode,
Lo avea sottratto alle materne mamme
Lattante ancora, e, nutricatol poscia,
Mansüefatto l'ebbero i suoi figli.
Silvia, lor suora, che assoluta il regge,
Con cura molta la superba fronte
Di molli serti ornavagli, e lisciavalo,
E lo mondava al puro fonte. Ei lasciasi,
Manso, palpare, e di sua man riceve
L'usato cibo. Il dì, pe' boschi egli erra;
Notte non passa, ch'ei non si ricovri
Nel fido ostello. Or, giù pel fiume a nuoto
Sen gía vagante, alla diurna arsura
Per quelle verdi ombrose ripe asílo
Cercando, allor che i furïosi veltri
Lo assaliron da lungi. Ascanio stesso,
Caldo in caccia e di preda alta bramoso,
Spintosi dietro alla fuggente fera,
Dal curvo arco saettala: nè il colpo
A vuoto ir lascia la malvagia Diva;
Che già il fischiante strale hallo trafitto
Dall'uno all'altro fianco. La piagata
Belva nel noto albergo si ricovera,
E nelle stalle ascosasi, indi innalza
Gemiti lunghi, simili a' lamenti
D'implorante persona. Al grido flebile,
Di cui l'ostel tutto rimbomba, accorre
Silvia primiera; e, visto il sangue, a palma
Battesi; esclama, ed in soccorso appella

Le sue rustiche genti. In copia tosto
Que' villani si adunano: la dira
Peste d'Aletto entro lor selve ascosa,
Anco in essi serpeggia. Armasi questi
Di un noderoso stipite; di piglio
Dato ha quegli a un mezz'arso grave stizzo:
Quanto occorre a ciascun, mentr'armi ei cerca,
Tutto dall'ira arme doventa. Tirro
Spaccando stava con robusti conj
Un cerro appunto. Orrendamente irato
Con la scure, ecco, vola e all'armi chiama
Per ogni parte i suoi. Dall'alto intanto
Nota il tutto l'Erinni; e, colto il punto,
Per nuocer più sovra il comignol sorge
Della magion di Tirro. Ivi, il ricurvo
Corno postasi a bocca, il pastoreccio
Segnal sping'ella col tartareo fiato,
Sì, che i colli e le selve e il pian rintrona.
Udillo il lago di Dïana; udillo,
Più lungi ancòra, la sulfurea Nera,
E di Velíno i fonti: al fier rimbombo,
Strinser le madri al sen tremante i figli.
Muniti allor d'armi guerriere, in folla
Da ogni dove accorrevano i feroci
Cultor dei campi: ed i Trojani, anch'essi,
Lor gioventù spingean fuori del vallo,
Per Ascanio proteggere. In battaglia
Si schieran già, nè a villanesca pugna
Con bastoni aspri o inarsicciati pali
Vengono, ma con ferri ai Teucri pari.
D'ignudi brandi all'aure ondeggia immensa
Terribil messe: l'avvampante bronzo
Dell'armi al ciel rimanda ripercossi
Del Sole i dardi. Ambe agitate stanno
Le schiere, in guisa di commosso mare,
Che a poco a poco al rinforzar de' venti
Vieppiù spumeggia e gonfiasi ed al fine
Spinger si attenta al ciel l'onde orgogliose.
Ecco, di Tirro il maggior figlio, Almóne
Cade, percosso da stridente strale
Nella gola: rimangli infisso il ferro
Nell'esofago; e al giovin voce e vita
Recide a mezzo. In prima schiera, intorno
A lui giacente, altri ne cadon molti;
Fra cui Galéso, un veglio, che di pace

Medïator s'inoltra. Un de' più dritti
Uomini Ausonj, e dei più ricchi, è questi.
Cinque gregge belar, cinque ampj armenti
Udía muggire a se dintorno, e fea
Suoi vasti campi arar da cento aratri.
Mentre così pel piano in egual marte
Combattesi, la Furia, che ottenuto
Ha il fero intento, e vede ivi di sangue
Farsi e di stragi all'empia guerra base,
Dall'Italia spiccatasi, rintraccia
Giunon per l'aure, ed in superbe voci
Così le parla, vincitrice: Or, piena
Avrai discordia; or, che feroce ferve
Guerra colà: s'impalmino le destre,
Si giurin fede, or, che d'Ausonio sangue
Grondano i Teucri. Aggiunger penso a questi,
Ove tu me l'approvi, altri maligni
Semi di guerra, che fian sparsi ad arte
Per le città vicine: andrò infiammando
D'insana strage i petti; ond'abbia in armi
La gioventù ad accorrer da ogni parte.
Giuno ad essa: Terrori e inganni omai
Bastano a tanto; è radicata appieno
La guerra omai, poichè alle mani stanno,
Poichè l'armi dal caso ministrate
Bevvero il sangue già. Lor nozze, queste
Sieno; sien questi gl'imenéi, tra il figlio
Di Citeréa sublime e il Re Latino.
Ma omai per le serene aure del cielo
Vagar te più non lasci, o Furia, il sommo
Re dell'Olimpo. Or nel profondo riedi:
Io, se quassù rimane altro a tentarsi,
Imprenderollo io stessa. Ebbe ciò appena
Detto la figlia di Saturno; e tosto,
Le anguifere fischianti ali spiegando,
Aletto le superne aure abbandona,
E in Cocìto sommergesi. Nel centro
Sta dell'Italia un rinomato loco
Di nobil fama, appiè di eccelsi monti,
Valle detto d'Amsanto. Atro-fronzuto
Bosco per ogni intorno lo circonda;
Nel mezzo, in torti vortici un torrente
Infra alti massi con fragor rimbomba.
Quivi orrendo spalancasi uno speco,
Bocca del fero Dite, onde si esala

Fuor d'immensa voragine il pestifero
Fiato d'Inferno. In quelle orrende fauci
La Erinni attuffa l'odïato aspetto,
La terra e il ciel sgombrando del suo Nume.
  Giunone intanto, alla già impresa guerra
Dà di sua man l'ultimo impulso. In folla
Le pastorecce turbe, dalla zuffa
Nella città si scagliano: riportanvi
I morti corpi, del giovane Almóne,
E di Galéso, sfigurato il volto:
Quivi, i Numi implorando, al Re Latino
Chieggon vendetta. In mezzo ai mal trafitti
Corpi, la voce estolle Turno, e grida
Stragi ed incendj, in suon tremendo: Ai Teucri
Del Lazio il regno or destinarsi; il seme
Frigio al Latino mescersi: tradirsi
La data fede; espellersi ora Turno
Da quella reggia. Aggiungonsi a costoro
Quei, le cui madri van danzando, erranti,
Piene di Bacco il petto, infra le selve.
D'ogni parte si adunano; (che ad essi
Forza pur fa d'Amata il nome) e guerra
Instancabili gridano: ed a gara
Tutti alla reggia di Latino intorno,
Contro agli auspicj, e contro ai Fati, e contra
I Numi, echeggian tutti iniqua guerra.
Inflessibile il Re, qual rupe sta;
Qual radicata in mare rupe immota,
Che all'urtar delle intorno onde mugghianti
Stassi in sua mole; e franger ode indarno
Contra i suoi fianchi le bollenti spume
De' fiutti algosi. Ma, poichè non trova
Possanza il Re, che al cieco impeto incontro
Basti; e il voler dell'inimica Giuno
Prevaler vede; allora, e l'etra e i Numi
Attestando, egli esclama: Oimè! dai Fati
Vinto mi veggo, ed aggirar mi sento
Da procelloso turbo. Insani voi!
Il fio, voi stessi, col vostr'empio sangue
Ne pagherete, ahi miseri! e a te, Turno,
Tristo destin riserbasi: che indarno
Tardi voti agli Dei drizzerai poscia.
Quanto a me, pei molti anni omai securo,
Io miro il porto già: sol mi si toglie
Questa pompa funébre. E qui tacendo,

Nella reggia racchiusosi Latino,
Del suo imperio le redini abbandona.
Usava allor l'Esperio Lazio un rito,
Cui le Albane cittadi ebber poi sacro
Ognora; e lo mantien pur oggi Roma,
Del Mondo capo, ogniqualvolta muove
L'armi sue prime: o, dolorosa guerra
Porti ai Geti o agli Ircani; o, andar si appresti,
Contro al corso del Sole, Arabi ed Indi
A debellare; od a ritorre ai Parti
Le mal predate aquile altere. A Giano
Ergesi un tempio: ha due sublimi porte,
Dette di guerra; e ne consacra il nome
Religïon del formidabil Marte.
Di non frangibil ferro e bronzo eterno
Spranghe cento le serrano; e custode
Giano istesso ci veglia. Ove far guerra
Abbian fermato irrevocabilmente
Gli augusti Padri, il Console, in persona,
Della Romulea trabea, e del cinto
Gabino, adorno, le rugghianti imposte
Sovra i cardini striduli dischiude:
Guerra, ei proclama; e ognun ripete, Guerra:
La rauca tromba al fero urlar consuona.
A muover guerra ai Teucri astretto or dunque
Venìa Latin con questo rito istesso.
Ma il Re, di propria man le triste porte
D'aprir, negava: e si sottrae dal turpe
Ufficio, in cieche tenebre appiattandosi.
Discesa allor dal cielo a volo Giuno,
La Regina dei Numi, di sua mano
Urta le tarde imposte, i cardin rompe,
Ed i ferrati stipiti ne atterra.
L'Italia, dianzi immobile pacifica,
Avvampa or già: chi uscir pedone a campo
Si appresta; chi poggiar sublime anela
Sovra i destrier feroci: armi, armi freme
La gente tutta. Altri i forbiti dardi
Unge, altri asterge i luccicanti scudi;
A dura cote aguzza altri le scuri:
Vedi brandir le insegne, odi dar fiato
Nelle guerriere trombe. Armi novelle
Sulle incudi sonanti fabricando,
Stan cinque ampie cittadi; Ardéa, la forte
Atìna, e Crustumério, ed il superbo

Gliel partoriva Rea, Sacerdotessa.
Quei, ch'or van seco in guerra, han di ferrate
Aste, e di lunghe spade, e di Sabini
Spiedi armatura, e di lanciotti. Ei stesso
Sen vien pedone, sotto il greve incarco
Dell'ampia pelle d'un leon, coll'irte
Tremende giube, e con il teschio intero
Le bianche zanne ancora digrignante,
Cui d'elmo in guisa ei posasi sul capo.
Così addobbato dell'Erculee spoglie,
Saliva altero nella reggia. A tergo
Duo germani gli vengono; Catíllo,
E l'indomito Cora; Argivi, or mossi
Dalla cittade Tiburtina, a cui
Dava già il nome un terzo lor fratello,
Tiburte detto. Infra addensati dardi
Guidan costor le prime schiere: in vista
Quai due Centauri, da una stessa nube
Procreati, che datisi alla china
A tutto corso giù precipitosi
Dall'Alto Omole piombano, o dall'Otri
Nevoso; al cui ratto fragor dan loco
Le selve, e cedon calpestati o svelti
Dal fero impeto gli arbori. Vien poscia
Ceculo, il fondatore di Preneste;
Re, cui l'etadi tutte generato
Di Vulcano credettero, infra rozze
Gregge, bambin dal fuocolar raccolto.
Dietro costui si affollan, (rozza torma)
Quei, che l'alta Preneste, e quei, che i campi
Della Gabina Giuno abitan prodi:
E dal gelido Aniéne, e dagli Erníci
Colli, ond'ha le sue fonti, e dalla pingue
Anagnia, e dalle ripe d'Amaséno,
Vengono in copia popoli. Nè d'armi
Nè di ferro o di carri odi rimbombo:
Usano i più palle di piombo e fionde;
Di due spiedi la destra armansi gli altri;
Tutti il capo si cuoprono con fulve
Lupine pelli; e, il manco piè discalzi,
L'altro si avvolgon entro a crudo cuojo.
Ma, de' corsieri il domator, Messápo,
Nettunia prole, incontro a cui non puote
Ferro nè fiamma; in guerra anch'egli or sorge,
E dal lungo ozio di pace ad un tratto

Rapito ha in campo il popol suo, coi duci.
Questi alle squadre dei Fescennj, e ai giusti
Falisci, imperan; quelli, all'alte rocche
Del Soratte, ai Flavinj, al Cimin lago,
E alle Capéne selve. In ordin tutti,
Laudi cantando del lor Re, procedono.
Lieti così talvolta in bianca schiera
Pasciuti cigni, infra le aërie nubi
Canori accenti spandono, che lungi
Ripercossi su l'onde echeggian grati.
Nè dal dens'ordin delle squadre armate
Vedi alcun uom spiccarsi: un folto gruppo
D'augei diresti, che da immenso mare
Sovra il bramato lido a vol si calano.
Ecco, venirne ad ampio stuolo Duce,
(Pari egli stesso ad ampio stuolo) il forte
Clauso: egli germe dei Sabin vetusti,
Fonte de' Claudj è poi, pel Lazio sparti,
Da che ai Sabini è data in parte Roma.
Seco i prischi Quiriti, e l'Amiterna
Numerosa coorte ei guida, e tutto
Lo stuol d'Eréto, e della pingue costa
Di Mutusca olivifera. Nomento,
E il Velin rugiadoso, e l'orrid'alpi
Di Severo, e di Tetrica, e Caspéria
Mandan lor genti, e Foruli, e chi l'onde
Del biondo Tebro bee, d'Imella, e Farfa;
Chi la frigida Norcia abita; e d'Orta
Le schiere tutte; e le Latine; e quelli,
Ch'Allia (non fausto nome) irrìga e parte;
Tutti a Clauso si attergano. Cotanti
Contro Libica arena i flutti volve
Orïon fero, tramontando in mare
Brumal; cotante biondeggiar le folte
Spiche, al novello Sol, veggiono i campi
D'Ermo e di Licia. Gli addensati scudi
Suonano; e al grave calpestìo de' passi
Trema commosso il suolo. Aleso poscia,
(D'Agamennone stirpe, e al Teucro nome
Quindi infesto) sen vien su nobil carro,
Popoli mille, in guerra prodi, a Turno
Seco, ratto traendo. Havvi la gente,
Che le Massiche viti a Bacco sacra;
E gli Aurunchi alpigiani, e i Sidicìni,
E in copia quei d'Osci e di Cale, e l'aspro

Satricolo, e il cultor dell'alme rive
Del guadoso Volturno. Armi a costoro
Son lunghi giavellotti, a cui guinzagli
Fan di flessibil cuojo: il manco braccio
Armato è di rotella: i brandi han curvi,
Da combatter da presso. Or, già non fia
Che in silenzio te lascino i miei carmi,
Ebalo; cui, da Ninfa del Sebéto,
Telone è fama generasse, allora
Ch'ei, vecchio già, de' Telebói lo scettro
Teneva in Capri. Ma, del patrio angusto
Regno mal pago il figlio, avea l'impero
Su le Sarraste genti egli ampliato,
E sovra i piani, che il bel Sarno irriga:
Ruvo ei tien anco, e Batulo, e Celenna,
E quei, che miran sotto a se le mura
Della pomosa Avella: in guerra tutti
Usan teli Teutonici; lievi elmi
Di corteccia di sughero si adattano;
Lampeggia il bronzo dei lunati scudi,
E delle ben forbite else dei brandi.
E te pur veggo giù dall'erta Nursa
Scendere, in guerra avventurato, Ufente,
Ricco di fama. La miglior tua squadra
Gli aspri Equicoli sono, in dure selve
Usi a cacce perenni. Aran costoro
Armati sempre; e ognor di nuove prede
E di rapine accrescon l'aver loro.
Vien dai Marrubj un Sacerdote inoltre,
Il fortissimo Ombron, cui manda Archippo
Re: di placido ulivo un serto il cinge
Sovra l'elmetto: intorpidir può questi
Con la voce e col tatto il rio furore
Di velenosi serpi, e i crudi morsi
Risanar delle vipere. Ma, i colpi
Di Teucro strale a medicar non valse;
Nè il canto soporifero giovavagli
Contro a tal piaga, nè le medich'erbe
Colte nei Marzj monti. Al cader tuo,
D'Angizia i boschi, il cristallin Fucino,
E i puri laghi, risuonar di pianto.
Venìa poi Virbio, alto guerriero: è figlio
D'Ippolito; la madre Aricia il manda
Ora egregio in battaglia; e già nudrillo
Del lago in riva entro all'Egerie selve,

Dove a Dïana, ivi placabil, s'erge
Un pingue altare. Dacchè all'arti inique
Della madrigna Ippolito soggiacque,
E dai proprj efferati suoi corsieri
Lacero, il fio del non suo delitto
Pagò col sangue al padre; in vita (è fama)
Il rivocava a respirar le pure
Aure del ciel, Dïana, di lui presa,
Con la virtù d'erbe Febée. Sdegnato
Il sommo Giove allora, esser dall'ombre
Cieche inferne alla luce alma del Sole
Uom rivocato, di sua mano ei stesso
Col fulmin profondava in Acheronte
Quell'Esculapio, audace Febea prole,
Inventor d'arte temeraria troppo.
Ma Cinzia intanto in appartate sedi
Presso all'Egeria Ninfa in selve ascoso
Il suo Ippolito avea; dove, l'ignoto
Nome assunto di Virbio, oscuri in salvo
Trar potesse i suoi dì. Quindi è, che anch'oggi
Dell'alma Diva al tempio, e ai boschi sacri
Appressar non si lasciano corsieri
Dal piè sonante, il cui sfrenato ardore
Già infranse e il carro e il giovine sul lido,
Quando adombraro del marino mostro.
Non perciò men di Virbio il figlio ardisce
Accoppiar ora al suo guerriero carro
Generosi destrieri. Ecco, fra i sommi,
Venirne al fin l'egregio Turno in armi,
E sovrastar ben tutto il capo a tutti.
Dall'elmetto, su cui triplice innalzasi
Svolazzante cimier, sorretta vedi
L'avvampante Chimera, a spalancate
Fauci fiamma vomendo: e vieppiù fiamma
Avventare, e più rabida, la vedi,
Quanto la mischia più sanguigna avvampa.
Ma sul nitido scudo impronta ei porta
Sculta in bell'auro una giovenca. È questa
La Vergin Io: novelle ivi le corna
Erge all'aure; e, di setole vestita,
Mugge; origine illustre ell'è di Turno.
Sculto evvi pure il vigil Argo, e sculto
Inaco il padre, che dall'urna versa
Il fiume suo. Vien dietro a Turno fero
Un folto nembo di pedoni. Aurunci,

Rutuli, Argivi, e Siculi coloni,
Denso han di targhe il piano. E le Sacrane
Squadre, e i dipinti Labicani scudi;
E quei, che da' tuoi boschi, o Tebro, invii,
E dalle rive di Numicio sacre;
E gli arator della montana Circe,
Vengono; e quei, che d'Ansure ne' campi
Giove protegge: e dalle opache selve
Manda i suoi pur Feronia Dea. Son mossi
Anco dagli atri lor Pontini stagni
Gli abitator dell'ime valli, in cui
Volve al mar l'onde sue tarde l'Aufente.
Ma omai dei Duci la rassegna chiude
Vergin guerriera, che dai Volsci guida
Stuolo equestre, e falangi alto-splendenti
Di ricco bronzo. Di Minerva all'ago,
Nè al fuso imbelle, porger mai non volle
La femminil sua mano, in dure pugne
L'agguerrita Camilla, e i venti al corso
Di provocare avvezza. Il piè sì ratto,
Sì lieve ha il piè, che sovra intatte cime
D'alte spiche ondeggianti correr quasi
Potría: potrebbe a vasto mare in mezzo
Su pe' tumidi flutti a piante asciutte
Correr, dai flutti rimbalzata quasi.
Abitatori di cittadi e ville,
Giovani d'ogni grado, e madri, e nuore,
Tutti, sovr'essa attoniti spalancano
I cupidi occhi nel vederla in atto
Regio inoltrarsi; e fiammeggiare, avvolta
Leggiadramente gli omeri nell'ostro,
D'aurate fibbie intarsiata il crine;
E, di Licia farétra ornata il tergo,
Dardi in mano arrecar di agreste mirto.

LIBRO OTTAVO.

Già di Laurento in su la rocca eretto
Il vessillo di guerra, imposto ha Turno
Che ne dien segno le stridenti trombe;
Ai feroci destrieri e all'armi impulso.
Turbata tosto infuriando sorge
Guerra-spirante la efferata audace
Latina gioventù. Messápo, Ufente,
E il dispregia-celesti aspro Mezenzio,
A sollevarla primi, da ogni parte
Raccolgon gente, e i campi orban dei loro
Molti cultori. Un Orator s'invìa,
Venulo, al gran Diomede in Arpi, ond'abbia
Guerrieri ajuti. Esponga egli, che i Teucri
Nel Lazio stan; ch'Enea, su forte armata
Co' suoi vinti Penati ivi approdando,
Destinato esser vantasi dai Fati
A regnar sovra il Lazio; a lui già in copia
Gente aggiuntasi; e fama ampia e sublime
Di lui già sparsa. Ove Fortuna arrida
Alle Frigie armi, più che Turno assai,
Più assai che il Re Latin, Diomede intenda
Quai sien le mire del Dardanio Duce.
Tale il Lazio fervea. Quindi, ciò visto,
In tempesta ondeggiando di pensieri
Sta il Teucro Eroe fra se. L'animo incerto
Volge e rivolge or questo or quel partito;
E a questo e a quello, or sì, or no, s'inclina.
Tai vediam fuor del bronzo ampio d'un vaso
D'acqua ricolmo, rimbalzati uscirne
Di Sole i raggi ovver d'argentea Luna;
E, saltellanti indomiti per l'aure,
Or ferir lungi or presso, or basso or alto.
Già sotto l'atro ammanto della notte
Alto sopor scendea per ogni dove
Sovra gli alati e su i terrestri tutti
Stanchi animali; allor che al Tebro in riva,
A ciel scoperto, Enea, turbato il petto
Dalla mal dubbia guerra, al suol stendeasi
A sue membra donando tarda posa.

A lui dormiente, ecco, dal fiume ameno
Infra a' pioppi la testa ergere un veglio:
Tiberino è, del loco il Nume stesso,
Che in sottile verdiccio lino avvolto,
Fa di folte cannucce al crin corona.
A consolare Enea tosto imprend'egli,
Con questi detti: O de' Celesti prole;
O tu, che Troja, al ferro ostil sottratta,
A noi riporti, ed Ilïon riserbi
Illeso, in te; già i Lazj campi e il suolo
Di Laurento aspettavanti: qui certo
Seggio avrai tu; certi qui i Lari avrai:
Non cessar, deh! non ti lasciar da vana
Guerra atterrire: omai spianata cadde
Ogni tumida ostile ira dei Numi.
Nè mero sogno il mio parlar ti paja:
E, in prova, or ora occorreratti agli occhi
Sotto quest'elci ombrose la giacente
Scrofa, coi trenta porcellin lattanti,
Candidi tutti a lei candida intorno,
Qual ti predisse Eleno già. Qui meta
Alle fatiche tue certa è concessa;
Qui sorgerà, dopo sei lustri, al cielo
Alba egregia città, che Ascanio tuo
Avrà fondata. Io 'l ver predìco. Intanto,
Ciò ch'or più preme, come a vincer abbi,
Insegnerotti in brevi detti; ascolta.
Gli Arcadi, stirpe di Pallante, or fatti
Di Evandro Re socj e seguaci, han posto
In queste spiagge sede; e in luogo eletto
Han sopra i monti eretta una cittade,
Cui, da Pallante, Pallantéa nomaro.
Guerreggian spesso coi Latin costoro;
Compagni all'armi tue con fidi patti
Dunque costor ti aggiungi. Io stesso scorta
Per queste onde sarotti incontro al corso
Del fiume, sì, che col nerbo dei remi
Tu soverchiare il debba. Su via, sorgi,
Figlio dell'alma Venere: tu preci
Porgi a Giunon devotamente, al primo
Albeggiare; tu vinci ora coi preghi
L'ire e minacce sue: tributerai
Poi culto a me dopo il trionfo. Io sono
Di queste onde cerulee, che vedi
L'erbose ripe inumidire i pingui

Campi partendo, io sono il Nume; io 'l Tebro,
Fiume al ciel dilettissimo. Qui seggio
Avrommi eccelso, ond'ergerò la fronte
Sovra eccelse cittadi. Il Dio qui tace:
Già nell'acque attuffandosi è nascoso,
Mentre fuggon da Enea la notte e il sogno.
In piè balza egli; e, vistasi di fronte
Sorger la rosea Aurora, in atto pio
Con le palme attingendo acqua dal fiume,
Tai preghi all'aure invìa: Laurenti Ninfe,
Ninfe, origin de' fiumi; e tu, gran Padre
Tebro, dalle sacre onde; Enea voi tutti
Dai perigli accogliete in salvo al fine.
Tebro, tu Re di quanti Italia ha fiumi;
Tu, che hai pietà de' danni miei; dovunque
Abbi tu seggio, e qual che sia la fonte
Da cui sì puro scaturisci; io sempre
Ti onorerò; tributi io sempre all'alte
Regai tue corna inchinerò divoto:
Propizio, or deh, col Nume tuo pur tutto,
Vieni ora a me. Dopo tai preci, Enea
Due biremi, trascelte da' suoi legni,
D'armi d'armati e remiganti addobba.
Subitamente ecco il prodigio agli occhi
Occorrergli; giacente nella selva
Su per l'erbosa piaggia la promessa
Bianca scrofa, coi bianchi parti trenta:
Cui tosto a te, massima Giuno, il pio
Dardanio Eroe conséera in olocausto,
Su l'are tue svenando e figli e madre.
In quella notte, quanto è lunga, il Tebro
Le tumid'onde sue spianando, tacito
Sospender pare il corso loro, e starsi
Quasi immobile lago in mite aspetto,
Sì, che ostacolo alcuno ai remi l'acque
Ad arrecar non abbiano. I Trojani
Quindi tra fauste grida corron ratti
A lor vïaggio. Sdrucciolan su l'onda
Le spalmate carene: il fiume, il bosco,
A sì nuovo spettacolo non usi,
Il balenar delle fulgenti targhe,
E il galleggiar delle dipinte prore
Ammirano. Sen vanno e giorno e notte
I Teucri a forza remigando: i lunghi
Giri del fiume superan fra ombrose

Selve, che in sen racchiuse han l'acque placide.
Già fiammeggiava dal meriggio il Sole,
Quand'ecco, ad essi e rocca e mura e tetti
D'una cittade comparir da lunge:
Tetti, che al ciel poscia agguagliò la possa
Sterminata di Roma: umíli allora,
Radi, ed augusti, possedeali Evandro.
Ver la città le prore drizzan ratti,
Appressandosi, i Teucri. Al magno Alcíde,
D'Anfitrïone al figlio, era quel giorno
Sacro, per caso; onde in un bosco, innanzi
Alla città l'Arcade Re si stava
A far solenne sagrificio ai Numi.
Seco il figlio Pallante; il fior di tutta
La gioventù con esso; e il suo non ricco
Senato, incensi ardevano, e su l'are,
Dell'ostie il sangue tiepido fumava.
Gli Arcadi, viste l'alte antenne scorrere
Per quell'opaca selva, indi incurvarsi
I remiganti su i remi sospesi,
Si atterriscon di subito; e, lasciate
Le sacre mense, in piè già balzan tutti:
Ma vieta lor d'interrompere il rito
L'intrepido Pallante: e in un, di piglio
Dato all'armi, a incontrarli ei stesso vola.
Da un rialto, ancor lungi, ei grida: Or, quale
Cagion voi spinse, o giovani, a inoltrarvi
Per queste ignote vie? dov'ite voi?
Chi siete? onde veniste? è pace o guerra
Il pensier vostro? Allor, dall'alta poppa
Stendendo Enea ver lui la destra armata
Di pacifero ulivo, tal risponde:
Trojana gente vedi, e brandi, avversi
Solo ai Latini, che superbi han mosso
Guerra a noi fuggitivi. A Evandro quindi
Ricorriamo: ciò tutto riferitegli;
E aggiungete, che Teucri eletti duci
L'armi ausiliarie sue vengon pregando.
A sì alti nomi, attonito Pallante
Istupidiva: O, qual che sii (poi dice)
Scendi pur tu: vieni al mio padre avanti;
Vieni oratore ed ospite alle nostre
Case, deh, tu. La man gli ha porta intanto,
E strettamente a lui la destra avvinghia.
Avvïatisi, al fiume il tergo han dato,

Quando vïaggio ei fea ver Salamína,
Per visitar nel regno suo l'amata
Di lui germana Esïone: ei passava
Pe' confini d'Arcadia: il primo fiore
Vestíami allor la guancia; e ben sovviemmi,
Ch'io stupito ammirava i Teucri Duci,
E il Re pure ammirava; ma, su tutti
Eccelso, Anchise grandeggiava. Io dentro
Al giovanil mio core ardea di brama
Del favellargli e giunger destra a destra:
Me gli appressava al fine, e offrivam'io
Cupidamente per sua guida ai muri
Di Fenéo. Nel lasciarci, ei darmi quindi
Volle insigne farétra e Licj eletti
Strali, e d'auro una clamide intessuta,
Ed aurei freni due, cui possiede ora
Il mio Pallante. A voi la destra io dunque
Con la mia fe, qual là chiedeste, impegno.
E non sì tosto il nuovo Sole i raggi
Saetterà, ch'io di possente ajuto
Rimanderovvi e ben forniti e paghi.
Or, poichè amici a noi veniste, intanto
Quest'annua sacra indispensabil festa
Celebrate benevoli fra noi,
Già sin d'ora avvezzandovi alle mense
Dei novelli alleati. Ei fa (ciò detto)
Riportar le vivande, e l'ampie tazze;
E sovra erbosi seggi i Teucri ei stesso
Va collocando; ma, sul proprio strato,
Accanto a se, nel primo loco Enea
Sovr'umil soglio d'acero, cui copre
Di leon fulva setolosa pelle.
Scelti giovani a gara, e il Sacerdote,
Dagli altari allor recano de' tauri
Le abbrustolite viscere, e i canestri
Dei be' doni di Cerere ricolmi,
« E l'anfore di Libero che spumano. »
Enea, co' suoi, dintorno ai pingui lombi
Di smisurato bue si va sfamando,
E alle lustrali interïora intorno.
Poichè satolla in lor la fame tace,
Evandro Re così incomincia: Queste
Religïose mense e le solenni
Are, ch'ardono ogni anno a un tanto Nume,
Non da fallace superstizïone,

L'armi e la grave clava noderosa,
Balzando all'erta dell'aëria rupe.
Caco, atterrito, impallidir fu visto
Quel dì, la prima volta: egli sen fugge
Ver la sua grotta più che vento ratto,
Che l'ali al piè terror gl'impenna. Gittasi
Nel profond'antro; e, d'un enorme masso,
Che sospeso pendea dietro all'imposte,
Rotti i ferrei legami, (astuto ordigno
Quivi dal padre suo locato ad arte)
Cader lo fa qual infrangibil spranga
Contro alle chiuse porte. Ecco, di rabbia
Colmo il Tirinzio Eroe soprarrivargli.
Ma, impedito vedendosi ogni accesso,
Or qua or là i sanguigni occhi rivolge,
Dirugginando orribilmente i denti.
Fervido d'ira, ei l'Aventin già tutto
Scorso ha tre volte a cerchio; indarno tenta
Ben tre volte atterrar le dure porte;
Sul suol tre volte, vinto, ansante, assidesi.
Sopramontato alla spelonca è in guisa
Di comignolo un masso, da ogni lato
Scosceso, elevatissimo, finiente
In punta acuta; di selvaggi augelli
Nido opportuno. Il mira Alcìde; e vola
Quivi dal destro fianco, donde pendere
Ver sinistra in sul fiume il masso vedesi:
Già col vigore inenarrabil ponta
Ei tanto e tanto incontro, secondando
Il pendìo natural del masso, ch'egli
Disveltosi repente da radice
Giù precipita. Al fero alto fragore
Rintrona il cielo, spaccansi i macigni,
Esterrefatto retrograda il Tebro.
Appare allora all'aure spalancata
La cavernosa reggia atra di Caco
Tutta, quant'è: come se a fera scossa
La terra sprofondandosi in voragine,
Le inferne sedi e i morti ascosi regni
Manifestasse al cielo; onde nel cupo
Báratro immane balenar la luce
Vedesser l'ombre spaventate. Alcìde,
Visto là in fondo della cava rupe
Caco racchiuso, urlante, e stupefatto
Del repentino giù intromesso lume;

Ei di sopra lo assal con dardi, e tronchi,
E vasti greppi indi sbarbati. Il mostro,
Nullo scampo avanzandogli, un immenso
Fumo con fiamme a vomitar dal petto
Dassi; e (mirabil cosa) l'antro tutto
Entro a cieca caligine in novella
Notte rinvolge, e rattenébra gli occhi
D'Ercol così. Ma, vieppiù irato il prode,
Fra l'atre fiamme, ove più cieche ondeggiano
L'alte ruote del fumo, in piè giù balza
Precipitoso: e in quella tenebrìa
Caco indarno eruttante il torbo fuoco
Per la gola egli afferra; e sì lo stringe
L'Erculea man, che fa schizzarne fuori
Del capo gli occhi; nè più al fiato o al sangue
Dà strada omai la schiancicata strozza.
Ratto le porte del negro antro schianta
Ercole; e i lunghi furti e le appiattate
Vacche appalesa; e il cadavere informe
Pe' piedi fuori all'aperto strascina.
Non ponno mai gli astanti sazïarsi
Del rimirare spenti quei torvi occhi;
Spente le fiamme in quelle aduste fauci:
E il truce volto e il setoloso petto
Di quel prosteso mostro. Dal dì in poi,
Qui grandemente era onorato Alcìde,
Ed infra i lieti posteri solenne
Giorno, fu il giorno dell'ucciso Caco.
Della gran festa institutor primo era
Potizio; e in guardia alla Pinaria stirpe
Datone il rito, ad Ercole quest'ara
Sacra innalzaro essi nel bosco; questa
Detta ognor da noi, massima; e che sempre
Massima fia. Su, dunque, illustri Teucri,
A celebrar tanto valor, di serti
Cingete il crine; alle ricolme tazze
Date allegri di piglio; e il Dio, che a tutti
Giovò del par, tutti invocate. Evandro
Tacque, ciò detto: e ognun ghirlande e serti
Colle bianco-verdiccie foglie fassi
Di Erculeo pioppo; e d'una sacra tazza
Sta munita ogni destra. A un tratto quindi
Tutti il licor spandendo, al Dio fan voti.
Il Sol frattanto in ver l'occaso inchina:
Già i Sacerdoti, a cui Potizio è duce,

Vengono avvolti entro a ferine pelli,
Secondo il rito, e di facelle armati.
Ecco il banchetto rinnovarsi, e carche
L'are e le mense di canestri pregni
D'ogni copia di frutta soavissime.
I Salj allora, intorno all'are ardenti,
Vengono, il crin di pioppo avvinti, al suono
D'inni devoti, cui disgiunti cori
Di giovani e d'antichi, avvicendando,
Cantano. Il fiore dell'Erculee gesta
Suona il carme: com'egli ambo i colúbri
(Dell'irata madrigna insidia prima)
Con pargoletta man strozzasse; come
Di Ecalia e Troja ei le città spianasse,
Fatto guerrier; com'ei mill'aspre imprese
Da Giuno ingiusta suscitate, e impostegli
Dal Re Euristéo, traesse a lieto fine.
Tu i biformi *nubígeni* Centauri,
Folo ed Iléo, con mano invitta atterri;
Tu il mostrüoso Minotauro in Creta;
Tu là, nell'antro di Neméa, l'immane
Leone. Al venir tuo, di Stige i laghi
Tremaro; al venir tuo, tremò d'Averno
Il trifauce custode, ivi prosteso
Sovra i sanguigni schifi suoi rosumi.
Ma te niun mostro no, tremar mai vide;
Non lo stesso Tiféo, gigante armato;
Non dell'Idra Lernéa le rinascenti
Rabide teste, onde accerchiato stavi.
Salve, o vera di Giove eccelsa prole;
Salve, o Nume, splendore aggiunto ai Numi:
A noi, propizio, e a queste tue solenni
Feste, deh scendi! — Tale era de' sacri
Inni il tenore: e terminavan poscia,
Sovra ogni altra l'impresa celebrando
Della grotta di Caco spalancata,
E dell'atre sue fiamme con lui spente.
La selva e i colli all'alte laudi echeggiano.
Compiuti appena i sagrificj, il piede
Ver la città riportan tutti. Andava
Il buon Re, d'anni carco, in mezzo al figlio
E al Teucro Eroe, parlando; onde men grave
La via lor fosse. Enea, gli sguardi in giro
D'ogni intorno movendo, ammira, e preso
Vien dall'ameno dei be' luoghi; e, lieto,

Vuol tutti investigarli, udir vuol tutto
Dei monumenti de' lor prischi Eroi.
Dell'alta rocca, ove fu poscia Roma,
Il fondator primiero, Evandro, allora
Così incomincia: Eran di Ninfe albergo
Già queste selve; e indigeni ne furo,
Oltre ai Fauni, una rozza agreste schiatta
Dai tronchi uscita e dalle dure querce:
Gente, cui nè l'aratro era pur noto,
Di previdenze e costumanze ignara;
Usa soltanto a pascersi d'acerbe
Frutta, e d'ingrate cacce travagliose.
L'esul Saturno, da' suoi regni espulso
Dal figlio Giove, qui primier giungea
Dall'alto Olimpo, all'altrui forza iniqua
Sottraendosi. Ei primo ardìa comporre
Questa intrattabil sparpagliata gente
In popol giusto, e al piano trarla, e leggi
Donarle e nome; Lazio egli chiamando
Queste contrade, dall'avervi avuto
Celato asilo. In sì beata pace
Reggeva ei queste genti, che sott'esso
Era il bel secol, che chiamossi d'oro.
Men pura poscia sottentrava un'altra
Etade, in cui l'empio furor di guerra,
E il vile amor di accumular, nasceva.
Ausonio stuol, Sicule genti, allora
Qui a vicenda venivano; onde il nome
Spesso cangiò la terra di Saturno.
Venner poi Regi: ed, infra a questi, un fero
Di gigantesca mole, Tebro detto;
Dal qual noi poscia Italici appellammo
Tebro quest'onda; e ne cangiava a un tempo
L'Albula allora in Teverone il nome.
Me, dalla patria espulso e in mar vagante,
A queste spiagge riducean, Fortuna
Che tutto puote, irresistibil Fato,
E della Ninfa madre mia Carmenta
Gli Apollinei tremendi vaticinj.
Così, parlando e progredendo, additagli
L'ara e la porta, che i Romani poscia
Carmentale appellaron, da Carmenta
Vate egregia fatidica, che prima
Gli Eneadi illustri e il Palatino eccelso
Profetizzava; ond'ella è chiara anch'oggi.

Più in là, gli addita un'ampia selva: in quella
Romolo forte istitüiva poi
Il sacro Asilo; e gl'indica l'oscura
Lupercal grotta, dal Parrasio culto
Del Licio Pan così nomata; e il bosco
Religïoso d'Argileto; e il luogo
Ov'Argo giace: e il modo narra, in cui
Fu quell'ospite ucciso. Alla Tarpeja
Rupe quindi il conduce, al Campidoglio
Aurato ai nostri, ma ai lor tempi agreste
Irto ricetto di silvestri bronchi.
Già fin d'allor, ne' rozzi abitatori
La santità terribile del loco
Assai potea: del bosco, e della rupe
Già inorridivan, pavidi, all'aspetto.
Questa selva, (il Re narra) e questo colle
Dalla fronzuta cima, albergo sono
(Di qual, non so) di un alto Iddio per certo.
Parve agli Arcadi miei talvolta avervi
Visto il gran Giove stesso, l'egid'atra
D'adunar nembi in atto brandir fero.
Scerner puoi quinci inoltre diroccate
Di due città l'antique mura; avanzi
Di prischi Eroi. Gianicolo, da Giano,
Detta era quella; e da Saturno, questa
Chiamavasi Saturnia. In così fatti
Sermoni, al fin giungevano all'umìle
Reggia d'Evandro: a destra intanto e a manca
Udìan muggir gli armenti, ov'ora appunto
Stan le ricche Carine e il Roman Foro.
Giunti alle soglie, Evandro dice: In queste
Entrava un dì vittorïoso Alcìde:
Questa reggia il capiva. Ospite, ardisci,
Spregiando il fasto, assimilarti al Dio;
E a povertade adattati benigno.
Qui taciutosi il Re, nel tetto angusto
Introduce il gran Teucro; e strato gli offre,
Ove a riposo adagisi, di molli
Foglie ammontate sotto irsuta pelle
Di Libica orsa. — E già l'ali sue fosche
Stendea la Notte ad ammantar la terra;
Quando dai feri bellici tumulti,
E dal minace aspetto de' Laurenti
Citeréa spaventata, al suo Vulcano
Così nell'aureo talamo favella,

Dal divin labro amor spirando: O sposo
Amatissimo mio, finchè gli Argivi
Re contro a Troja, a lor dovuta, il ferro
Volgeano e il fuoco ad atterrar sue rocche,
Io non chiedea pe' miseri miei Teucri
Soccorso alcun da te; non l'armi allora
Di tua possa implorai, nè indarno volli
Nell'arte tua penosa affaticarti;
Bench'io tenuta assai pur fossi ai figli
Di Prïamo; benchè stillassi io spesso
Sovra l'afflitto Enea materno pianto,
Or de' Rutuli approda egli alle spiagge,
Per comando di Giove: io quindi vengo
Supplice a te, mio venerabil Nume:
Armi da te vengo a implorar io madre
Pel mio figliuolo. Un dì potéo di Teti
Piegarti il pianto a pro d'Achille; e quello
Della consorte di Titone antiquo,
Pel suo Mennóne; onde gli armasti entrambi.
Mira or tu, quali e quante genti in armi
Si radunino; mira, in quante e quali
Chiuse città ferro si arruoti, a strage
De' miei Teucri, e di me. Così la Diva
Pregava; e intanto in molle amplesso ha cinto
Con le nevose braccia il non per anco
Vinto Vulcan del tutto: ma repente
L'usata fiamma, al noto amplesso, scorre
Entro ogni vena; e, l'intime midolle
Ricercandogli, serpegli per l'ossa.
Così, di tuono lampeggiante uscita
Ignea striscia, squarciante ratta scorre
Di nube in nube. Se ne avvide, lieta,
L'accorta moglie, in sua beltà secura.
  Avvinto allor di sempiterno amore
Diceva il Nume: O Dea, perchè remote
Cagioni alleghi? è stanca o scema forse
La tua fidanza in me? Se già tua cura
Stata fosse, ch'io pure i Teucri armassi,
Armati avrei pur anco in Troja i Teucri:
Che nol vietavan, no, Giove nè i Fati,
Per dieci altri anni ad Ilïo di starsi,
Difesa dal gran Prïamo. Se or dunque
Di guerra è il tuo pensiero, offrir ti posso
Quanto dà l'arte mia, quanto può tempra
Di fine acciajo, e liquefatto elettro,

Mantachi a forza adoperando e fiamme:
Non recar con preghiere in dubbio omai
Il tuo potere in me sovrano. Ei tace:
E fra i bramati abbracci sospirosi
Le si abbandona in grembo insin che placido
Sonno le membra tutte invase sciolga.
Ma già la Notte del suo corso a mezzo
Giunta è sul carro rapido stellante;
Ora, in cui franger suolsi il dormir primo.
Qual donnicciuola, che coll'ago e il fuso
Suo scarso vitto procacciando, balza
Di letto, e corre al focolare, e trova
Il semi-spento carboncello, e il torna
Col molto soffio a vita; indi fra i lumi,
Il riposo furandosi, affaticasi
Con le ancellette sue lunghi lavori
Ratta compire, onde serbar poi casto
Il marital suo letto, e innanzi trarre
I pargoletti amati: in cotal guisa,
Con quell'amore istesso, in ora stessa,
Balza il Dio dal suo strato, e all'opra corre.
Fra la Sicula spiaggia e fra l'Eolia
Lipari, sorge un'Isola, i cui scogli
Torreggiano, fumanti dalle fiamme
Che sott'essi incavernansi, dall'Etna
Quasi ivi spinte per occulto calle.
Dei Ciclopi officina è l'orrid'antro:
Rimbombar v'odi dal picchiar robusto
Sonanti incudi; stridere per l'aure
Volanti scaglie di rovente ferro;
Fischiar le ardenti impetüose vampe
Delle rosse fornaci. Ha quivi degna
Sede Vulcano; ond'è Vulcania detta,
Da lui, la terra. Dall'etereo cielo
Scendea là dunque il Dio del fuoco. Ei trova
Nell'ampia grotta all'arte loro intenti
Sterope, Bronte, e Pirammone ignudo,
Con Ciclopi altri molti. Avean fra mani,
In quel punto, e forbito era già in parte,
Un di que' tanti fulmini, cui Giove
Scaglia dall'alto in terra: un misto egli era
Di tre raggi di grando adamantina;
Gravida nube, aspro rossiccio fuoco,
Torbidi fiati di negr'Austro, danno
Raggi altrettanti, ognun del nuocer suo:

E, a far perfetto il fulmine, aggiungeanvi
I lampeggi terribili, e la romba
Spaventevole, e l'ira fragorosa,
Cui fiammea striscia segue sibilante.
Altri altrove raddobbano di Marte
Il ferreo carro, e l'ampie ratte ruote,
Su cui scorrendo il Dio desta a battaglia
Le cittadi e gli Eroi. Forbiscon altri
A gara l'auro e le serpentee squame
Dell'egida, tremenda arme di Palla
Irata: altri vi assettan gl'intricati
Gruppi di serpi intorno al torvo teschio
Dell'orrida Medusa, a mezzo il petto
Portato poi dalla terribil Diva.
  In disparte, su via, quest'opre tutte
(Grida Vulcan) ponete, o Etnéi Ciclopi;
Soprassedete; e a me badate. Io voglio
Per un gran prode armi da voi: vostr'alte
Forze or fan d'uopo; or, le operose braccia;
Or, la vostr'arte magistral pur tutta.
Non s'indugi, via su: nè lor disse altro.
A gara già i Ciclopi nell'imposto
Lavoro si precipitan: diversa
Ciascuno ha l'opra. Il bronzo, il ferro, a rivi,
Dalla fornace vasta liquefatti,
Scorrono; e a rivi, l'oro prezïoso.
Ampio scudo architettano, che incontro
All'armi Itale tutte unico basti,
Co' rotondi settemplici suoi strati.
Dan gli uni ai mantici fiato continuo;
L'arroventato rame altri nell'acque
Attuffano: quant'è, l'antro rimbomba
Dalle stridenti incudini, su cui
Volta e rivolta l'infiammata massa
Con tenace tanaglia l'un de' fabbri,
Mentre, a percosse misurate, ognuno
Degli altri in giro a più poter su picchia.
  Stando all'Eolie spiagge in sì fatt'opra
Il Dio di Lenno, il mattutino albore
E il gorgheggiar degli augelletti primi,
Entro l'umìl suo tetto Evandro han desto.
Sorge il buon vecchio, adattasi la tunica,
E al piede allaccia i sandali Tirreni.
Poi, l'Arcadica spada ad armacollo
Appesasi sul fianco, in su ritragge

Da sinistra la pelle di pantéra,
Che dall'omero pendegli. Avvïatosi
Fuor della stanza quindi, infra duo fidi
Custodi cani inoltrasi: essi, al tardo
Passo del lor signore anco i lor passi
Misurano. Sen vien l'antico Eroe
Dove l'ospite Enea posò la notte,
Entro al pensier volgendo e i lor sermoni
Ed i promessi ajuti. Enea, destato
Men per tempo non s'era; e avea già seco
L'amico Acáte: e così al fianco avea
Il suo Pallante Evandro. Allo scontrarsi,
S'impalmano le destre; e, nel bel mezzo
Di quel luogo sedutisi, son giunti
A parlamento al fin libero e intero.
Primo il Re dice: O condottier de' Teucri
Eccelso; o tu, cui salvo, è salva Troja;
Lievi in guerra pur troppo le mie forze
Sono, rispetto a un tanto Eroe. Racchiuso
Quinci il mio impero sta dal Tosco fiume;
Quindi dall'armi Rutule, che intorno
Alle mie mura ruggono feroci.
Ma, di ricche possenti nazïoni
Prodi eserciti aggiungerti disegno:
Scampo, ch'or t'offre inopinata sorte.
Norma ben furo al tuo venire, i Fati.
Di qui non lungi, una città Agilina
Sta, di vetuste mura: il popol suo
Di Lidia venne anticamente a questi
Etruschi colli. Armigera è la gente:
Giunta al fior di sua possa, or da molti anni
All'armi crude, all'imperar superbo
D'un Mezenzio obbedía. Che val, ch'io narri
Le infande stragi e l'efferate gesta
Del rio tiranno? Ripiombar pur tutte
Sovra il suo capo e su la schiatta sua
Faccianle i Numi! Il crederesti? ai corpi
Vivi umani gli umani morti corpi
Fea quel mostro allacciare: a braccia braccia,
Petti a petti appiccando, a bocche bocche;
(Martìr novello!) e in tale orrido amplesso
Agonizzar fra la stillante tabe
Lungamente que' miseri facea.
Ma, stanchi al fine i cittadini, all'armi
Dato han di piglio; e il rabido tiranno,

E l'empia reggia assediano: fan brani
De' satelliti suoi; fiaccole ardenti
Slancian su gli alti tetti. Ei fra le fiamme
Fuga pur trova e fra le stragi, e giunge
Presso ai Rutuli a Turno, che si appresta
Con l'armi a lui difendere, qual ospite.
Infuriata giustamente insorge
Quindi l'Etruria tutta; e in armi, chiede
A supplizio un tal Re. Di lor migliaja
Farotti io duce, Enea: già il lido tutto
Dalle addensate navi fremer odi;
Già battaglia ognun grida. Ma rattemprali
Un loro antiquo Aruspice, con questi
Vaticinj: O Meonio eletto stuolo;
Voi nerbo e fiore di vetusti Eroi;
Giovani, cui contro Mezenzio spinge
Giusto duol, giusto sdegno; or vi sia noto,
Che un tanto impero a nullo Italo lice
Arrogarsi: straniero il duce vuolsi
A questa impresa. Dal celeste avviso
Atterrita, ristettesi nel campo
L'Etrusca gente. A me spedisce intanto
Oratori Tarconte, e offrendo manda
Scettro e corona e militare impero
Sovra i Tirreni suoi. Ma, l'età mia
Spossata, e omai dal gel degli anni tarda,
Di accettarlo contendemi. Proposto
Avrei mio figlio in vece mia, se, nato
Ei di Sabina madre, estero meno
Che nol chiede l'oracolo, non fosse.
Tu, che per gli anni e per l'origin, sei
Qual vonno appunto i Numi, or tu de' Teucri
E degli Itali duce a un tempo sorgi.
Questo Pallante, mio diletto e speme,
Darotti inoltre: a te discepol fia
Nella grave arte Marzïal; su l'orme
Di maestro cotanto, ei da' suoi primi
Anni avvezzato, a camminare apprenda
Nella via della gloria. A lui di eletti
Cento e cento cavalli il nerbo aggiungo,
D'Arcadia il fior: ne aggiunge in proprio nome
Cento e cent'altri ancor Pallante a' miei.
  Tacesi Evandro appena; e a terra gli occhi
Muti ancora tenean d'Anchise il figlio,
E il fido Acáte suo, pregni ambo il core

Di pensier gravi; quando a lor venirne,
Ecco, dai cieli spalancati un segno,
Che Citeréa lor manda. Con immenso
Frastuono un fulmin scagliasi dall'etra,
Sì, che ruina universal parea.
Muggir repente di Tirrene trombe
Al clangor s'odon l'aure; il fragor fero
Del tuonar rinnovellasi; ed aspri urti
D'armi affuocate, al ciel sereno in mezzo,
Lampeggianti appariscono e tuonanti.
Stan stupefatti gli altri tutti; il solo
Teucro Eroe ben conosce il suono e i segni
Dalla Diva sua madre a lui promessi.
Allor grida egli: Non voler, no, Evandro,
Indagar tai portenti: in guerra io sono
Chiamato or dall'Olimpo: e a te ciò basti.
Mia genitrice Dea tal segno appunto
Vaticinando annunzïommi; e ch'ella
Armi a me recherìa del suo Vulcano,
Tosto che guerra sovrastasse. Ahi, quante
Stragi imminenti ai Laurentini io veggo!
Miseri! Ahi, quanti e scudi ed elmi e corpi
D'eroi, fra l'onde tue, gran padre Tebro,
Ravvolgerai! qual duro acerbo fio
Pagherai, Turno, a me! chieggano insani
Battaglia pure; infrangan pure i patti.
  Tace; e, balzando dal sublime scanno,
A ridestar d'Ercole tosto all'are
La fiamma ei viene; ed ai Penati umìli,
Cui venerò nel giorno dianzi, in lieto
Atto si accosta; egli, ed Evandro, e i Teucri,
Scelte agnelle v'immolano devoti.
Quinci, alle navi sue, verso i compagni
Enea poi torna; e d'infra lor trasceglie
I più valenti, per seguirlo in guerra:
Gli altri, a bell'agio, a seconda del fiume,
Giù rinvía verso Ascanio, affin ch'egli oda
Del padre e in un delle Trojane cose.
Destrieri Evandro somministra ai Teucri,
Che ver l'Etruria muovono: ad Enea
Un corsier raro adducesi, cui tutto
Copre una pelle di leone, unghiato
Di massiccio auro. — A vol subita fama
Per l'angusta città si spande; andarne
Cavalli in breve al Re Tirreno. Tremano

Già le supplici madri; e già precorre
Al periglio il terror: più fero Marte,
Ch'ei nol sarà, la fantasía già il pinge.
D'Enea, che in atto è di partir, la destra
Stringe Evandro; nè può da lui spiccarsi:
Dirottissimamente ei piange, e dice:
Deh, mi tornasse a' mie' verdi anni or Giove!
Foss'io, deh, qual sotto Preneste io m'era,
Quando, la prima ostile schiera tutta
Vincitore atterrai; quando, a cataste
Arsi gli ostili scudi, e all'atro Stige
Con questa stessa mia destra ne spinsi
Erilo Re. Quell'Eríl mostrüoso,
Cui generò Feronia con tre corpi,
Che tre distinte armi brandendo, d'uopo
Era, a vincerlo, ucciderlo tre volte.
E sì pur questa mia destra gli tolse
E le tre spade e le tre vite a un tempo.
Ah! se quell'io pur fossi, or dagli amati
Amplessi tuoi non mi sciorrei, no, figlio;
Nè il mio vicin Mezenzio avría pur mai,
A mio dispetto, alme cotante al ferro
Date, nè orbata la città di tanti
Cittadini innocenti. O voi, Celesti
Numi, intanto; e tu, massimo dei Numi,
Giove Rettor, voi supplico; a pietade
L'Arcade Re vi muova, e le paterne
Sue preci udite: Ove Pallante illeso
A me i Fati riserbino, e le vostre
Tutelari Deità; s'egli è pur scritto,
Che a rivederlo e a star con esso io torni;
Io chieggo allor di viver tanto; allora
Ogni qualunque rio travaglio affronto.
Ma, se mai di Fortuna orrido pendemi
Sovra il capo alcun caso; oggi, deh! dato,
Mia vita ingrata romper mi sia dato;
Oggi, deh! mentre ambigue ancor le cure,
Incerta ancor dell'avvenir la speme,
Tengonmi in forse; or, mentre al sen per anco
Te, caro figlio, ultimo e sol mio bene,
In dolce abbraccio io stringo. Ah! così almeno
L'orecchio a me non ferirà tremenda
Cruda novella! — In cotai mesti accenti
Accompagnando la partenza estrema,
Veníasi meno il buon padre; e svenuto

Entro la reggia i servi il trasportavano.
Ma già si scaglian di cittade a campo
I guerrieri cavalli. Enea fra i primi,
Col fido Acáte ed altri Proci al fianco.
Per le vario-fregiate armi vistoso,
E per la ricca clamide, Pallante
Appare in mezzo della squadra: in tale
Raggiante luce dall'Oceano sorge
Il fugator dell'ombre Astro foriero
Del dì, sovra ogni stella prediletto
Da Venere, cui sacro in ciel fiammeggia.
Stan palpitanti le madri dall'alte
Mura a mirarli; e il polveroso nembo,
Fra cui lampeggia di tant'armi il bronzo,
Coi cupidi occhi sieguono. Dilungasi
Pel pian frattanto, a suo vïaggio intesa,
La squadra: al ciel volano grida: un pieno
Scalpitar di cavalli alto rimbomba.
Del gelido Coríte al fiume presso
Sta un'ampia selva, d'ogni intorno acchiusa
Da sinüosi colli atro-fronzuti
D'abéti eccelsi. Da gran tempo è sacra
Presso a popoli molti; e fama suona,
Che ad abitar venuti il Lazio primi
I vetusti Pelasgi, consecrata
L'avessero a Silvano, Iddio custode
Delle gregge e de' campi; e ch'essi a un tempo
Gl'instituisser il festivo giorno.
Da tal selva non lunge, in ben munito
Campo, Tarconte coi Tirreni stava;
Onde Enea, nel venir, da un alto colle
L'accampato suo esercito scopriva.
Giunto ivi al fin co' suoi guerrieri eletti,
Alla stanchezza loro trovan posa.
Ma la candida Dea Venere intanto
Venía recando infra rosate nubi
Doni splendidi al figlio. Ebbelo appena
Visto da lungi in appartata valle
Oltre alle gelid'onde, che a lui tosto
Svelandosi ella tutta, in questi detti
Favellavagli: O figlio, ecco compiuti
Dal mio Vulcan con arte somma i doni
A te promessi: l'armi, onde vestito,
Non abbi tu nella tenzone omai
Nè a paventare i Laurentini alteri,

Nè il forte Turno. Venere qui tace,
Enea stringendo al sen materno: a un tratto,
Sfolgoreggiar sotto all'opposta quercia
Vede l'armi l'Eroe. Di un tanto onore,
Di un cotal guiderdon, lieto oltre modo
Mira rimira e sazïar non puossi
L'avido sguardo: ad uno ad un maneggia,
Or, l'igni-vomo elmetto alto-crestato,
Di terribil cimiero; ora, il tagliente
Brando di morte; or, la lunga asta; ed anco
Fra le braccia ambe sospende la grave
Ampia lorica, tutta aspra di bronzo
Sanguigno in vista, e rosseggiante a guisa
Di raggi dardeggianti fuor d'oscura
Nube dal Sol percossa. I ben forbiti
Stinieri di purgato elettro e d'auro,
Molto anco ammira; ma, vieppiù lo scudo
D'inenarrabil opra. Ivi di Roma
I trionfi, e le gesta Itale v'ebbe
Sculte Vulcano, dei futuri tempi
Come degli alti vaticinj instrutto.
Ritratti ei v'ha d'Ascanio i discendenti,
Per ordin tutti, e le lor guerre. Giace
Là, scolpita in un antro, su per l'erba
La Marzia lupa allattatrice: intorno
I due bambini, che pendono impavidi
Dall'aspre mamme, cupidi succhiandole;
E la fera si scorge, che sovr'essi,
Di vezzeggiarli in atto, ricurvandosi
Col lungo collo, a lambirli e forbirli
Con la lingua pur giunge. A lor di contro
Roma espresse l'artefice. Adunato
Pe' gran Circensi giuochi il popol vedi;
E di mezzo il consesso a un punto ratte,
Fuor d'ogni esempio, le Sabine donne.
Quindi subita insorge fera pugna
Di Tazio antico e i suoi Curéti austeri
Contro a Romolo e' suoi. Di pace in atto
Ambo i Re poi, di Giove all'are innanzi,
Coll'armi al fianco, e i sacri nappi in mano,
Veggonsi stare; e patti indi giurarsi
Su l'immolata scrofa. Ivi dappresso
Da incitate quadrighe in parti opposte
Mezio scorgesi a brani lacerato:
(Ahi, perchè la tua fede, Alban, frangevi?)

E a Tullo innanzi le spergiure membra
Per la selva strascinansi ed irrígano
Di sangue sì, che i bronchi stillar vedi.
Evvi Porsenna, che d'assedio crudo
Roma circonda, e rintegrato vuole
Lo scacciato Tarquinio: al ferro a gara,
« (Morire innanzi che servir volendo) »
Dan di piglio i Romani. Il Re vedresti
Torvo crucciarsi, e, di minacce pregno,
Contra il valor d'Orazio argine al ponte,
Contra il valor di Clelia, osa i suoi lacci
Frangere, e il Tebro valicare a nuoto.
Scolpito a sommo dello scudo il forte
Propugnator della Tarpeja rocca,
Manlio, sta del gran Giove al templo innanzi,
Del Campidoglio a guardia. Indi non lungi
Di Romolo vedresti l'umil reggia
Di nuovo strame ricoperta. Intorno
Agli alti aurati portici del templo
Svolazzar vedi, e schiamazzar le senti,
Le candide oche fulgide d'argento,
Che dei Galli ammoniscono. E già questi,
A favor delle tenebre d'opaca
Notte, fra dumi e dumi arrampicandosi,
Quasi al portico giungono. Risplende
Fra i colori de' lor vergati saj
L'aurata veste, e l'aurea chioma, e l'oro
Che ai loro eburnei colli intorno aggirasi.
Ciascuno sotto la lunga sua targa
Protetto sale, e due lungh'aste alpine
Con la destra brandisce. In altra parte
Saltanti Salj espresso ha il Fabro, e ignudi
Luperci, il capo di lanose acute
Fogge vestiti; e i sacrosanti scudi
Dal Ciel piovuti; e i ben sospesi carri,
Su cui caste Matrone van portando
I sacri arredi in procession per Roma.
Scolte avvi pure le Tartaree sedi
In altra parte, e il cupo Dite, e i feri
Martír de' rei: te, Catilina, infr'essi
Pendenti appeso a un rovinoso scoglio,
E dalle Furie rabide atterrito.
Gli Elisj altrove, e i segregati buoni
Anco vi sculse, e duce lor fea Cato.
Fusa in auro la immagin figurata

Di un mar vedresti ampio rigonfio: i flutti
Spume argentee biancheggian fra l'azzurro
Delle mosse onde; e saltellanti in giro,
Con mille guizzi dividendo l'acque,
Delfini argentei brillano. Nel mezzo,
Tutto avvampar dell'alta Aziaca pugna
Vedi Leucáte e il mare. In ordin stanno
L'enee prore schierate. Al fiero scontro
Gl'Itali quinci ed il Roman Senato,
E il Popolo, e i Penati, e i Dei maggiori
Sieguon Cesare Augusto: ei su l'eccelsa
Poppa si sta, dalla serena fronte
Intorno intorno dardeggiando fiamme;
E gli scintilla la paterna stella
A sommo il capo. Agrippa indi non lungi,
Secondandolo i venti e i Numi, viene
Sublime duce con possente armata:
Già cinto il crin della rostrata insegna
Di navale trionfo. A fronte a questi
Fra barbarici ajuti Antonio trae,
Varie d'armi e di lingua, e dall'Aurora,
E dal vermiglio mare ampie migliaja,
E dall'ultima Battro. Il nerbo ei trae
Del domato Orïente; e a lui tien dietro
(Romana infamia!) la sua Egizia moglie.
L'un l'altro incontro corrersi i navigli
Tutti vedresti, e il vasto mar squarciarsi
Da remi e rostri triforcuti, e tutto
Sobbollire spumante. In tanta mole
S'innalzano l'eccelse poppe, donde
Pugnano i prodi, che nuotar nell'alto
Le Cicladi schiantate da radice
Diresti, o monti incontro a monti andarne.
Volan fiaccole e strali; in rosso i campi
Nettunii tinge la novella strage.
Ecco, i suoi spinge della zuffa in mezzo,
Al suon del patrio sistro, la Regina:
Ahi misera! da tergo ella non mirasi
Quai colúbri l'aspettino. Stan contro
A Nettuno ed a Venere ed a Palla,
I mostrüosi Iddii d'Egitto in armi,
Coll'abbajante Anúbi. Ove più ferve
La pugna, Marte in ferro stavvi sculto;
Le dire Erínni sorvolano intorno;
E, scisso il manto, la Discordia lieta,

A cui si atterga col flagel sanguigno
Bellona. Ma, dall'erta Aziaca cima
Mirando Apollo, il non fallibil arco
Tendea già già: tosto, e l'Egitto, e gl'Indi,
Tutti atterriti, e gli Arabi e ' Sabéi,
Volte han le spalle. E vedesi la stessa
Regina scior precipitosamente
L'ampie vele, propizie aure invocando.
Pallida già per la futura morte,
Fuggitiva, di Iapige su l'ali,
Infra le stragi la scolpía Vulcano.
Giganteggiava a lei di contro il Nilo,
Che mesto in atto, e braccia e seno e veste,
Tutto, spalanca; e del ceruleo grembo
Fra le ondose latèbre i vinti appella.
Ma, ricondotto alle Romane mura,
Ecco, Cesare in triplice trionfo:
Sparsi per tutta la città delúbri
Trecento eccelsi (immortal voto) ei stesso
Consacra: ed ecco il fremito degli alti
Applausi rimbombare; e il gaudio, e i giuochi,
Onde suonan le vie: ne' templi tutti
Matrone in folla; in tutti, are fumanti;
E all'are innanzi, ricoperto il suolo
D'immolati giovenchi. In su la soglia
Marmorea là del biancheggiante Apollo,
Siede il gran Duce; e, i tributati doni
Rassegnando de' popoli, ne adorna
Le vaste imposte: in lungo ordin procedono
Le vinte genti a lui davanti: oh quanto
Varie e di lingua e di costumi e d'armi!
Seminudi Affricani ivi il gran Fabro,
E Nomadi ritrasse; ivi, i Geloni
Saettatori, e i Lelegi, ed i Carj,
E gl'indomiti Daci, e i segregati
Morini ultimi. Sculto in atto umíle
Stavvi l'Eufrate; e rintuzzate corna
Il Reno porta: ivi, ha di ponti oltraggio
Il disdegnoso Arasse. — Enea rimira,
Pien di stupore il vario egregio sculto
Dono dell'alma madre: i fatti ignora,
Pur nel vederli effigiati gode:
Onde imbracciando ei di Vulcan lo scudo,
La Fama e i Fati de' nepoti assume.

LIBRO NONO.

Mentre in remota parte Enea trattiensi
Così di Cere al campo, Iride nunzia
Scendea di Giuno a Turno audace. Ei stava
Nel bosco allor dell'avo suo Pilunno
Entro una sacra valle. Il roseo labro
Di Taumante la figlia tosto schiude
A questi accenti: Turno, eccoti innanzi,
Per rivolger di tempo, il dì, cui forse
Chieduto ai Numi avresti indarno. Enea,
Sue navi e i Teucri e la città lasciando,
Al seggio or va del Palatino Evandro.
Nè ciò basta: inoltrato ei s'è nel fondo
Dell'Etruria, a Coríto; ivi, di Lidj
Stuolo in armi raduna, agreste gente.
Che ondeggi tu? carri e cavalli or tempo,
Or sì, di chieder è. Gl'indugj tutti
Rompi; oggi assalta il derelitto campo.
Tace: e, librata in su le fulgid'ali,
Iride al ciel già rivolando segna
Di curva immensa striscia il sentier suo.
La riconosce il giovine; ed al cielo
Ambe ergendo le mani, al di lei ratto
Volo ei si atterga co' seguenti detti:
Iride, onor dell'etra, a me, dagli alti
Nembi chi in terra ti spingea? dond'emmi
Dato il mirar sì repentina e tanta
Luce? a me veggo spalancarsi innanzi
Il cielo, e tutte balenar le stelle!
Qual siasi il Nume, ch'or mi chiama all'armi,
L'augurio eccelso io seguo. Indi, ciò detto,
Inoltratosi al fiume, a sommo l'onde
Curvato attinge con la cava palma;
E agl'Iddii molte preci su per l'aure
Fervidamente ei spinge. — Ecco, già mosso
Tutto è pel pian l'esercito, pomposo
D'armi e destrier, di vaghe vesti e d'auro.
La vanguardia ha Messápo, han di Tirréo
La retroguardia i figli; al corpo è guida
Turno, che armato infra le squadre scorre,
Tutto sovr'esse torreggiando il capo.

Tale trascorre tacito in sua possa,
Ricco di assai pacati fiumi, il Gange:
Tale il Nilo ubertoso, allor che tutto
Dagli inondati campi all'alveo primo
Rïadunarsi in se medesmo intende.
Ma, d'atra polve all'improvviso alzarsi
Miran dal campo i Teucri alta colonna,
Che le lor viste offusca. A gridar, primo
Caïco egli è, su'l riparo: Oh, quale,
Qual di caligin nera globo ruota,
O compagni, per l'aure? all'armi ratti
Correte; armi recate; ai muri, ai muri
Tosto in difesa, su: nemica forza
Ver noi s'inoltra. Alto un clamor s'innalza;
A ogni porta del campo rïentranti
Teucri affollansi a gara; e in armi ai muri
Accorrono. Tal è l'ordine appunto,
Che lor già ingiunse, esperto duce, Enea
Al suo partir: ch'ove periglio sorga,
Nè a giornata si attentino vernirne,
Nè a campo aperto affidinsi; ma, chiusi
Nel vallo, illesi i loro argini serbino.
Quindi, benchè alla pugna ira e vergogna
Caldamente or gli spronino, al comando
Obbedïenti pure, argini e porte
Al nemico frappongono, e si stanno
Entro lor torri ad aspettarlo armati.
Turno, che a vol precorre il tardo stuolo,
Con venti soli cavalieri eletti
Davanti al vallo all'improvviso è giunto.
Tracio destrier bianco-sprizzato il porta;
Dell'aureo elmetto in cima ondeggian folte
Sanguigne piume. O giovani, chi meco,
Chi vien primier contro al nemico? ei grida:
E a se davanti il dardo ei scaglia, in segno
Di mossa guerra: e incontro al campo intanto
Sublime ei si precipita. Risponde
Al forte invito un grido alto de' suoi,
Che il sieguon tutti in spaventevol suono.
Giunti, si ammiran di veder che i Teucri
Non calino nel piano ad affrontarli,
E stian codardi covando il lor campo.
Turno adirato il destrier spinge a volo
Qua e là dattorno ai chiusi muri, e cerca
L'adito pur, da inaccessibil via.

Qual freme intorno a colmo ovile il lupo,
Di mezza notte, infra procelle e venti,
Le chiuse stalle insidïando; e, mentre
Sotto alle madri ode belar securi
Gli agnelletti, ei di fuor rabido ringhia
Rodendosi, per lunga fame stanco,
Le assetate di sangue orride fauci,
Di sangue asciutte, spalancando: tale,
L'ire il Rutulo arruota, e dolor l'arde
Entro i precordj, in rimirar secure
Le mura e il campo. Or, come ai Teucri strada
Aprirsi omai? come dal vallo espulsi
Cacciarli al piano; e far venirli a pugna?
Del campo al fianco ascosa quasi starsi
D'argini cinta e da un canal del fiume
L'armata ei scorge: ecco, ei l'assalta; e fiamme
Chiedendo a' suoi baldi guerrieri, un pino
Ardente impugna ei furibondo; e tutti,
Strascinati da Turno, a gara l'atre
Tede avventan qua e là. Già le avvampanti
Miste d'orrendo fumo fiamme a ruote
Contro agli astri si slanciano. — Or, qual Dio
Salva mai da sì crudo incendio i Teucri?
Dai lor legni qual Dio la fera possa
Di cotal vampa espelle? O sacre Muse,
Narratel voi: vetusta ell'è del caso
La certezza; ma n'è perenne il grido.
  Quando in Frigia, su l'Ida, Enea si dava
A fabbricar da pria le navi, ond'egli
Poscia i mari scorresse, in questi accenti,
Fama è, ch'a Giove Berecinzia stessa,
La gran madre dei Numi, allor parlasse:
Figlio, a quella, per cui l'Olimpo reggi,
All'amata tua madre, or tu concedi
Quanto chied'ella. Una pinéta antiqua,
Di sacro monte in cima, a me diletta
Sorge; ampio bosco, anco di negri abéti
E d'aceri opachissimo, ai solenni
Miei sagrificj eletto. Io lieta dava
Di tai piante la scelta al Teucro Eroe,
Cui fea d'uopo un'armata: or, mi conturba
Ansio timor; tu il solvi, avvalorando
Questo materno voto: All'alme piante
Tal giovi l'esser de' miei monti figlie,
Che mai lor corso in su l'ondoso piano

Nè a Fortuna nè a turbine soggiaccia.
Ad essa il figlio alto rettor degli astri,
Così risponde: O Madre, ove gli eterni
Fati inclinar vuoi tu? che mai mi chiedi?
Di mortal mano all'opre immortal dritto?
E, fra' dubbj perigli, Enea pur certo
D'andarne illeso sempre? or, qual mai Nume
Tanta ebbe possa? Io ben farò piuttosto,
Che de' tuoi legni quanti al fin porranno,
Vincitori dell'onda, in salvo il Teucro
Duce alle spiagge di Laurento, tanti
Perdendo allor la mortal forma, in Numi
Del vasto mar trasmutinsi. Cangiate
Fien le sue navi in vaghe Ninfe, appunto
Qual la Nereide Doto, e qual de' flutti
Fender la spuma Galatea si vede.
Disse: e per le fraterne acque di Stige,
E per l'ampie voragini bollenti
D'atra pece, il giurò: del magno capo
L'Olimpo tutto traballava al cenno.
  Giunto era dunque il dì promesso, e volto
Il tempo a ciò dovuto avean le Parche;
Quando il volar delle oltraggiose faci
Di Turno dava a Berecinzia avviso
Di por le sacre navi in salvo. Ed ecco,
Dall'Orïente subitana luce
Venìa pel ciel su l'ali d'un gran nembo
Gli occhi a ferir de' Rutuli e de' Teucri:
E, qual di Coribanti in Ida, sparso
Fragor per l'etra, ambe le squadre empiendo
Di maraviglia, in portentosa voce
Così al fin si scioglieva: O Teucri, all'armi,
Delle navi in difesa, or non si corra:
Ardere i mari, pria che i sacri pini,
Turno potrà. Voi, sciolte itene intanto
Dive dell'onda: la gran Madre il vuole.
Subitamente ogni legame ha rotto
Ciascuna nave; e, di Delfini a foggia,
Tuffando in acqua i rostri, giù nel fondo
Corron pur tutte. Ecco, altrettante fuori
(Ammirabil portento!) indi non lungi
Sorgon dall'onde già Vergini Ninfe,
Quante eran prore pria sul lido avvinte.
Istupidiro i Rutuli; atterrito
Messápo ei stesso, e intorbidati i prodi

Suoi cavalieri: il Tebro mugge; e l'onde
Dal Tirreno retrógrade ei sofferma.
Ma non di Turno la fidanza audace
Scema è perciò: sempr'egli i suoi più incalza,
E vieppiù sgrida: Ai Teucri avverso, ai Teucri,
Egli è il prodigio: il lor solito scampo
Or tolto ha lor lo stesso Giove; il mare
Ad essi è chiuso; ad essi ogni speranza
Tolta è di fuga; un elemento han meno.
L'altro (la terra) è in man di noi, che tante
Migliaja stiam d'Itali in armi. Or, nulla
Spaventan me gli oracoli fatali,
Quanti i Frigj ne vantino. Concesso
Fu già non poco a Venere ed ai Fati,
Qualora pur d'Ausonia il fertil suolo
Teucri calcaro. Ed ho i mie' Fati anch'io,
Contrarj ai loro: un'empia gente io debbo
Strugger col ferro, e la rapita sposa
Ripigliar io. Non fien gli Atrìdi soli
A vendicar simìle oltraggio; e sola
Non de' Micéne incontro a' Frigj armarsi.
Ma, basta lor solo un eccidio forse?
Bastato fora, ove ciò fosse, anch'uno
Sol rapimento; ed abborrito ognora
Tutto il femmineo stuolo avrebber poscia.
Vili! ardire e fiducia a lor son queste
Frapposte fosse, ed arginati valli;
Ciò sol da morte or li disgiunge. E stieno
Dietro lor mura pur: non vider essi
Mura ben altre, cui Nettuno ergea
Di propria man, preda alle fiamme andarne,
Troja crollando? Or via, miei fidi, or, quale
Meco si appresta a sradicare il vallo?
Chi meco, chi 'l pavido campo assalta?
Non di Vulcano l'armi, e non le mille
Argive navi, a me contr'essi è d'uopo.
Socj ai Teucri si aggiungano pur tutti
Gli Etruschi tosto: e qui, codardi furti
Di Palladj fra tenebre sottratti,
Nè guardie in alta rocca trucidate,
No, non temano. Ascosi entro a latébre
Di destrier mentitor non ci stiam noi:
Apertamente, in pien meriggio, in fiamme
Struggerem noi le mura loro. Assumo,
Lo assumo io sì, di lor convincer tosto,

Ch'or non stanno essi incontro a Danai imberbi,
Dieci anni a bada da un Ettór tenuti.
Ma, scorso omai del giorno è il meglio, o prodi;
Dunque lieti l'avanzo in ristorarvi
Spendetene: avvïata è ben l'impresa;
Pronti siate a compirla. Intanto, in cura
Dassi a Messápo il circondare il campo
Assedïato di frequenti ascolte,
E di vigili fuochi. A sette e sette
Scelti Rutuli duci in guardia dansi
Le cinte mura; e ciascun d'essi ha cento
D'auro splendenti giovani guerrieri
Dal purpureo cimiero: in giro or gli uni
Vagano, or gli altri posano, a vicenda
Su per l'erba sdrajati; e al ber si danno,
Colmi nappi esaurendo. Ardon le sparse
Fiamme frattanto, e dalle guardie è spesa
La notte in giuochi, vigilando. I Teucri
Ciò mirano dall'alto vallo in armi:
Nè scevri affatto di timor, le porte
Van visitando e le bertesche e i ponti,
E lor dardi apprestando. A ciò Mnestéo
Sprone dà loro, e il pro' Seresto, a cui
Enea commise, ove periglio sorga,
Delle cose e de' giovani l'impero.
La schiera tutta, a cui de' muri è data
Dalla sorte la guardia perigliosa,
Intenta stavvi, ed a vicenda ognuno
Veglia custode all'assegnata posta.
  Prode un guerrier, d'Irtaco figlio, Niso,
Della porta era a guardia: Ida il mandava
Dalle sue selve, cacciator maestro,
Fra i compagni d'Enea. Stavagli appunto
Al fianco il fido Eurïalo, cui primo
Su le purpuree guance il fiore appena
Lanuginoso spunta: altra beltade
Fra i Trojani guerrier, che a lui sia pari,
Non havvi. « Eran costor, duo corpi e un'alma »
Sempre indivisi nelle pugne; e allora,
Pure indivisi, custodìan la porta.
Niso, primo così: Quel ch'or mi avvampa
Pensiero in cor, o Eurïalo, gl'Iddii
Mel mandan forse? o sua focosa brama
Ogni uomo a se fa Dio? Dentro me tutto,
O di pugnare, o d'eseguire un qualche

Alto colpo, ardo tutto: irrequïeta
Loco non trova la mia mente. Or, mira;
In fidanza laggiù giaccionsi i Rutuli
Nel vin sepolti e nel sonno. Qua e là
Radi fuochi morenti; ogni aura muta.
Ciò ch'io mediti or dunque, e qual mi sorga
Consiglio in cuor, tu l'odi. E grandi, e plebe,
Tutti, gridan tra noi, ch'Enea si appelli
Per via di fidi nunzj, onde risposta
Certa e ratta se n'abbia. Ove a te venga
Mercè promessa, qual chiedrolla, (e tua
La vo', che a me l'onor dell'opra è troppo)
Io mi lusingo di Pallante ai muri
Potermi aprir la via, là ver le falde
Di quell'umile colle. Stupefatto
Resta Eurïalo; e, punto anch'ei dall'alta
Brama di onore, all'avvampante amico
In questi accenti parla: E me compagno
Sdegni tu, Niso, a un tanto rischio estremo?
Ch'io vi ti lasci ir solo? Ah! fra le stragi
D'Argo, e i Teucri travagli, in cui nudrimmi
Il genitore Ofelte, arte simìle
Non m'insegnava il battaglier; nè tale
Arte al tuo fianco io praticai, seguendo
Del magnanimo Enea gli ultimi Fati.
Io pur di morte spregiator, io pure
La gloria, a cui tu anéli, assai ben compra
Stimerò con la vita. A lui soggiunge
Niso: Da te viltà nessuna, al certo,
Io non temetti; nè il poteva io mai.
Così il gran Giove (ovver, qual altro Iddio
Benigno arride all'opra mia) mi adduca
Qui vincitor, com'io vero a te parlo.
Ma, se alcun Nume, o caso, (in tal frangente,
Ben vedi, intervenire assai ne denno)
Se alcun caso, alcun Dio, me pur traesse
A mal partito; almen vorrei, che illeso
Sopravvivessi tu, pe' tuoi pochi anni
Degno di viver maggiormente. Ah! v'abbia
Chi questo corpo mio sottratto al campo,
O con mercede riscattato, arrechi
Secondo l'uso a sepoltura: o, quando
Pur ciò nieghi Fortuna, esequie vuote
Coll'onor del sepolcro a me tributi.
Ch'io mai cagion non sia di dolor tanto

Alla tua madre misera, che sola
Tra le matrone nostre ardìa pur l'orme
Tue giovenili seguitare in guerra,
Disdegnando ella l'ozïose mura
Del prode Aceste. Eurïalo ripiglia:
Vani pretesti indarno adduci: nulla
Svolger può omai l'animo mio. Si tronchi
Tosto ogni indugio. E, in così dir, desta egli
Le guardie: e, quelle in vece lor lasciate,
Egli e Niso procedono a ricerca
Del duce Ascanio. — Era in quell'ora appunto,
Ove nel sonno raddolcìa le cure
Quanto in terra respira, in tregua posti
Gli aspri dïurni affanni. Ma, de' Teucri
I rettor primi, e de' guerrïeri il fiore,
Su gli alti affar del travagliato regno
Già stavano a consiglio; ove appigliarsi
Dovesser; qual mandar nunzio ad Enea.
Alle lunghe loro aste ivi appoggiavansi,
Co' scudi in braccio, in mezzo al campo. Or, ecco
Pregar Niso ed Eurïalo bramosi
D'esservi ammessi; alta cagion volerlo,
Per cui non fora il lor disturbo indarno.
I solleciti giovani accoglieva
Giulo primiero; e a Niso impon ch'ei dica.
Allor così d'Irtaco il figlio: O duci
D'Enea, me udite con benigna mente;
Nè in voi fidanza alla proposta scemi
La nostra etade giovanile. Giace
Muta or nel sonno e nel vino sepolta
L'oste Rutula. Un calle, onde sfuggirla,
Notato abbiam noi stessi, al mare in riva,
Dove all'uscir del campo un bivio s'apre.
I lor fuochi interrotti muojon; s'erge
D'essi all'aure soltanto l'atro fumo.
Ne si dia d'afferrar la sorte, e in breve
Noi con Enea vedrete dalle mura
Di Pallante tornati, e carchi a un tempo
Di spoglie molte di nemici uccisi.
Nè può ingannarci quel sentiero: in caccia,
Da quelle folte valli, abbiam noi spesso
Della città visto le cime, e scorsa
Noi del Tebro ogni ripa. — A questi accenti,
Grave dagli anni e più dal senno, Aléte
Esclama: O patrii Dei, sotto il cui nume

Troja pur sempre sta, del tutto estinti
Voi non volete i Teucri, no, poich'ora
Tali e sì maschj giovanili petti
Ne provvedeste. E, in così dir, stringea
Le lor destre, abbracciandoli a vicenda,
Bagnando il volto di giojoso pianto.
A impresa audace tanto, or qual mai degna,
Qual mai mercè vi si può dare, o prodi?
La miglior vi daran gl'Iddii da prima,
E i conscj animi vostri: indi l'avanzo
Del guiderdon tosto daravvi Enea,
E il crescente suo Ascanio; in cui perenne
Fia 'l sovvenir d'un vostro tanto merto.
Anzi (Ascanio soggiunge) io, la cui sola
Salvezza è posta nel tornar del padre;
Io, o Niso, pe' salvi Lari nostri
Vel giuro; e i penetrali dell'intatta
Vesta, e i Numi d'Assáraco, ne attesto;
Ogni fidanza, ogni mia sorte e stato
A voi depongo in grembo. Il padre mio
Voi richiamate; a me il rendete: ah! nullo
Dolor non è, ch'al suo apparir non cessi!
D'aspri d'egregio intaglio argentei nappi
Darovvi un pajo; nella vinta Arisba
Preda già un dì d'Enea: v'avrete inoltre
In duo tripodi d'auro il valor sodo
Di due talenti; e un'ampia tazza antiqua,
Dalla Sidonia Dido a Enea donata.
Ma, se a noi Teucri vincitori il regno
Pervien pur poscia della Italia doma,
Se dividiam fra noi sue spoglie a sorte;
Visto hai tu, Niso, a qual destriero il dorso
Turno premeva, e fra quant'oro in armi
Ei pompeggiava? or, quel suo scudo istesso,
Quelle ondeggianti sue purpuree penne,
Eccettüar vo' dalla sorte, e farle
Io, fin d'ora, tuo premio. Enea daravvi,
Oltre ciò, di feconde elette ancelle
Dodici corpi, ed altrettanti armati
Prigioni; e campi ei vi darà, non meno
Ch'or ne ottiene Latin dal popol suo.
Ma tu, maraviglioso giovanetto,
Cui mi assìmila più mia acerba etade;
Tu, già un altro me stesso a me ti fai:
Tu indivisibil mio compagno in tutti

I casi miei; tu, di mie glorie parte;
In pace, a me fido consiglio; in guerra,
Tu mia destra, e mio scudo. Allor ripiglia
Eurïalo: Degenere da tanta
Impresa, ah no, mai non vedrammi, io spero,
Nullo dì mai: seconda o avversa io m'abbia,
Quanto pur vuol, Fortuna. Io sol ti chieggo
Questo don sovra tutti; a me rimane
Della schiatta di Prïamo vetusta
Una misera madre, che pur meco
L'Ilïaco suol lasciando, e avendo a sdegno
Anco i muri d'Aceste, dal mio fianco
Mai spiccar non si volle. Or, mi appresto io,
Senza abbracciarla pure, ad irmen lungi;
E lei del rischio mio, qual ch'esser possa,
Qui lascio ignara. Io l'alma notte, e questa
Tua destra attesto, che a me no, non regge
Il cuore omai di sopportare il giusto
Materno pianto. Alcun sollievo adunque
Tu prestale, ten prego; tu, soccorri
Una deserta madre: or fa, ch'io meco
Fiducia tal di te ne porti; audace
N'andrò vieppiù contra ogni rischio. I Teucri
Piangon, compunti, al suo parlar: prorompe
Primo di tutti in pianto il vago Giulo,
Cui viva stringe la pietà del padre.
Quindi ei gli dice: A te prometto io quanto
A sì magnanim'opra tua si debbe.
Questa tua madre io la terrò qual mia,
Sol mancheralle di Creúsa il nome.
Qual ch'abbia il fine la sublime impresa,
Lieve favor non fia quel che s'aspetta
A chi diè in luce Eurïalo. Per questo
Mio capo, sì (giurar solea per esso
Già 'l padre) io 'l giuro; che i tuoi stessi doni,
A te promessi vincitor tornato,
Ove pur altro di te fosse, avranli
La tua madre ed i tuoi. Così parlando,
E lagrimando, ei spogliasi l'aurata
Spada, del Gnossio Licaón miranda
Opra, che a vaga eburnea guaìna
Diè in custodia l'artefice. Ma a Niso
Le irsute spoglie di Leon Massìlo
Regalava Mnestéo: l'elmo ad un tempo
Con lui scambiava il fido Aléte. Ed ecco,

Già si avvïano in armi; a lor dintorno
Folta turba di proci corteggiandoli
Sino alle porte viene, e gli accompagna
Co' caldi voti: l'avvenente Giulo,
Virili frutti in giovenile scorza
Recando già, da riferirsi al padre
Dando iva loro avvisi assai; ma tutti
Se li portavan poi dispersi l'aure.
Escon del campo; han già varcato il vallo;
Fra le notturne tenebre agli ostili
Alloggiamenti appressansi, ove l'orme
Di strage molta lasciar denno impresse,
Anzi d'uscirne. A destra, a manca, ad ogni
Passo, nel vino mirano e nel sonno
Su per l'erba giacenti corpi sparsi
Infra redini e ruote, anfore e carri,
Alla rinfusa, immobili. Primiero
D'Irtaco il figlio favellava: Il tempo
Or ce l'impone, Eurïalo: le destre
Ardiscan or, ch'è il punto. È questo il calle;
Tu, perch'a noi subito stuol da tergo
Non sovraggiunga, invigila, ed esplora
Dietro da lunge: io, t'aprirò col ferro
Sanguinosa davanti ampia la strada.
Tace ei, ciò detto: e già col brando assale
Il superbo Rannéte; il qual sovr'alto
Triplice strato di molli tappeti,
Da tutto l'avvinato petto russa.
Regale Augure è questi; ed al Re Turno
Accettissimo egli è: ma non sì dotto
Indovino era già, ch'al rio periglio
Pur sapesse sottrarsi. E tre suoi fanti,
A dardi e lance in mezzo riversati,
Ai di lui piedi Niso trucidava:
E lo scudier di Remo; e, fra i suoi stessi
Cavalli anco il prosteso auríga; colti
Dal brando ambi di Niso: ei da' lor colli
Spicca i pendenti capi. Indi, recisa
Pure al Signor la testa, ei lascia il tronco
Guizzar nel sangue: e già di negro sangue
Ampio lago e li strali e il suolo inonda.
Lamo inoltre e Lamíro egli trucída;
E, il giovincel di sì avvenente aspetto,
Serráno; che gran parte ha della notte
In giuoco spesa, e tutto in preda giace

Di sonno tenacissimo. Ben fora
Stato ei felice, ove allungato avesse
Il giuoco al pari con la notte, insino
Alla vegnente luce! Appunto, quale
Leon digiuno, a inerme greggia in mezzo
Da famelica rabbia spinto, azzanna
E scuote e squarcia le mute tremanti
Pecore, fuor della sanguigna strozza
Rugghj scagliando: era cotale Niso.
Nè fa men strage Eurïalo: bollente
Di rabbia ei pure, incrudelisce e molti
Dell'umil volgo oscuri assalta; Ebéso,
E Fado, e Reto, ed Abari; sprovvisti
Tutti, dormenti, eccetto Reto; il tutto
Vede questi, che veglia; ma lo allaccia
Tale un terrore, e intorpidisce tanto,
Che mentre dietro un'anfora celarsi
Pur dal ferro vorría, che a tutto braccio
Sta per vibrargli Eurïalo nel petto,
Mal sorge a stento; e già nel petto ha il ferro:
Mista di sangue e di liquor di Bacco
L'alma egli spira. Alla furtiva strage
Vieppiù fervido Eurïalo si ostina.
Già di Messápo appressasi ai seguaci,
Dove, al chiaror degli ultimi mancanti
Fuochi, i destrier, com'è l'usanza, vede
Pascer legati. Accortosi allor Niso,
Che tropp'oltre li spinge amor di strage
Dietro agli avidi brandi: Or, basti: (ei grida)
Già già si appressa l'inimica Aurora;
Riscosso abbiam ben ampio fio; disgombra
La via ci siam per mezzo all'oste. Il breve
Parlar cessato, addietro lascian molti
Argentei nappi, ed armi egregie, e ricchi
Tappeti. Afferra Eurïalo le barde
Di Rannéte, e ad un tempo le pompose
Cinghie, d'auree bullette tempestate.
Dall'opulento Cédico fur queste
Al Tiburtino Remulo già in dono
Mandate, onde onorarlo ospite assente:
Remulo in morte davale al nepote:
Ma, estinto lui, fra le guerriere spoglie
Fur dei Rutuli preda: or, se n'indonna
Eurïalo, e sottentra indarno al carco.
Si adatta al capo ei pur l'acconcio elmetto

Di Messápo, e il cimier di penne adorno.
Ambo al fin fuor del campo in salvo stanno.
Di trecento cavalli, armati tutti
Di scudo, al campo una vanguardia intanto
Sen vien; Volscente la comanda: ei reca
Dalla città Latina a Turno avvisi.
Al campo già de' Rutuli eran presso:
Già per entrarvi quasi; ecco, da manca,
Lungo un sentier lontano alquanto, al dubbio
Barlume, i duo fuggenti Teucri han visti;
Ma più l'incauto Eurïalo han distinto;
Che lo tradisce un raggio ripercosso
Dal troppo lucid'elmo, all'alta Luna
Opposto in sì mal punto. Io ben discerno,
Grida Volscente dalla torma: i passi
Fermate, olà: chi sete voi? qual armi?
Di qual gente? dov' ite? — Essi, più sempre
Ad inselvarsi ratti; e nella notte
Affidandosi, nulla rispondevano.
I cavalieri, a custodire i noti
Uscenti calli, accorron quinci e quindi,
Attornïando ogni adito. L'orrenda
Selva d'elci atre, ampia quant'è, si intrica
Tutta di folti pruni, onde d'angusti
Pochi sentier le occulte orme nasconde.
Gli opachi bronchi, e la preda onerosa,
E il timor di smarrirsi, fanno inciampo
Alla fuga d'Eurïalo. Ma Niso
Lieve, già in salvo, e l'oste e il bosco e il lago,
Ch'Alba fea poscia nominare Albano,
(Dove allor l'alte sue stalle tenea
Il Re Latin) tutto da tergo ei lascia
Già l'improvido Niso. Alfin, ristandosi,
Al non seguente amico, indietro volto,
Gridava indarno: Eurïalo infelice,
Dove mai ti ho lasciato? ove cercarti? —
Ma, tosto rinselvatosi, ritenta
Tutto il sentier dell'ingannevol selva;
E pe' taciti dumi errando, ingegnasi
Di ricalcar l'orme sue stesse: ei tende
L'orecchio; e il calpestío de' cavalli ode
E le lor trombe, che inseguendo appressansi.
Nè gran tempo ci corre, ecco uno strido
Gli fier l'orecchio, e visto in un gli viene
Eurïalo; che vinto dalle tenebre

E dalle ignote vie, cadde improvviso
Fra quelle torme; e preso, e strascinato,
Va indarno dibattendosi. Or, qual resta
Partito a Niso? liberarlo a forza?
Con qual armi? o debb'egli a certa morte,
Ma gloriosa, agl'inimici in mezzo
Precipitarsi primo? Un dardo incocca
Tosto; e, rivolti a Cinzia in alto i lumi,
Prorompe in questi ardenti preghi: O Dea,
Delle selve custode, onor degli astri,
Benigna or tu lo sforzo mio seconda.
Se mai recammo, Irtaco il padre ed io,
Doni graditi all'are tue: se ai templi
Tuoi le tante trafitte fere in caccia
Appese ognora eran da noi; deh, questo
Mio stral tu guida, ond'io scompigli e scempio
Faccia là di codesta empia masnada.
Tace: e, su l'arco a più possa appuntatosi,
Scoccato ha il ferro. La saetta, a volo
Squarciando le notturne ombre, venuta
*È di Sulmone agli omeri; ivi sua foga
La bipartita canna infrange, e tremula
Vedesi fuori; mentre fera scende
Dentro all'intime viscere la punta.
Ei nel dolor si voltola; dal petto
Vomita un caldo fiume; anelan gli egri
Fianchi, tra gravi penosi singulti.
Per ogni intorno indagano i Latini
Dond'esca il colpo. Allor, più ardente Niso
Già un altro dardo aggiusta. Ecco, nel centro
Dello scomposto stuol fischiante strale
Viene, e di Tago ambe le tempia passa
E il cerebro, in cui tiepida dal molto
Estravasato sangue fitta sta.
Vieppiù infuria Volscente, in nessun lato
Il feritor vedendo, in cui scagliarsi
D'ira bollente ei possa. Or tu, con tutto
Il tuo sangue (grida egli) intanto almeno
Di questi due la vita pagherai.
E, disnudato a un tempo il brando, al petto
Si avventava ei d'Eurïalo. Ma, tosto
Niso atterrito e fuor di se, nè ascoso
Fra le tenebre omai, nè a duol sì immenso
Bastando più: Me, me svenate; (esclama)
Son io che il feci, o Rutuli; le spade

Torcete in me; la fraude tutta è mia:
Nulla osò, nè potéo, quel giovinetto:
Le stelle, il ciel, che noi rimira, attesto;
Null'altro ei fea, che amar più che non dessi
Un infelice amico suo. Parlava
Niso così: ma il crudo brando intanto,
Cui man robusta vibra, pel costato
Giunge ad aprire il bianco petto. Eurialo,
Mortalmente percosso, cade: il sangue
Le avvenenti sue membra irrìga; e il capo
In su gli omeri pendulo abbandonasi.
Tale un purpureo fior, cui reciso abbia
Passante aratro, muore languidetto:
Tali, aggravati dalla pioggia, il lasso
Collo piegando, i papaveri inchinano.
Ma slanciatosi Niso infra i nemici,
Sol Volscente minaccia; al sol Volscente
Morte vuol dare; intorno a cui per ogni
Parte ammassati i cavalieri, inciampo
Al suo furor si fanno. Egli pur preme
Tuttavia, fulminando a cerchio il ferro,
Finchè nella gridante aperta gola
Del capitan de' Rutuli l'ha immerso.
Ma nell'uccider il nemico, è spento
Niso anch'ei: si precipita, trafitto
Da mortal colpo, in su l'esangue amico,
Ivi l'alma acquetatasi spirando.
Spirti entrambi felici! Ove miei carmi
Vagliano pur, forza non fia di tempo
Che all'obblìo mai vi danni; in sin che il seme
D'Enea la rocca in Campidoglio immota
Terrà; finchè sarà di Roma il Mondo.
Già i vincitori Rutuli, le spoglie
Recando dei due giovani e la preda,
Lagrimosi riportano l'esanime
Volscente al campo. Ma ben altro è il pianto,
Ritrovando essi in campo anco Rannéte
Giacersi esangue; e in una strage uccisi
Serráno, e Numa, e cotanti altri proci.
Tutti accorrono all'orrido spettacolo
De' corpi, o morti o semivivi, stesi
Entro un lago di sangue, e dei fumanti
Rossi rivi, che sangue ampio traboccano.
La preda allor, che a sì gran costo han tolta
Ai duo giovani, avverano: l'elmetto

Rilucente conoscon di Messápo,
Di Rannéte le barde. — E già il novello
Primo albóre spargea la fresca Aurora,
Abbandonate di Titon le piume;
Già già 'l Sole incalzandola vestiva
D'aurata luce ogni creata cosa;
Quando all'armi i suoi duci, armato ei stesso,
Turno destando, ognun sue ferree squadre
Schierava in campo: e ad infiammar le file
Vario un romor scorrea: quand'ecco, infissi
Su lunghe aste innalzarsi (ahi fera vista!)
D'Eurïalo e di Niso i tronchi capi;
Vessillo, a cui di rabbia alta stridenti
I Rutuli van dietro. Ma la salda
Teucra gente alle mura da man manca
Stassi in difesa; ché alla destra il campo
Fiancheggiato è dal fiume. All'ampie fosse
Stan mesti intorno, e all'alte loro torri;
E appressarsi rimiran le due teste;
(Note, ahi pur troppo, ai miseri, bench'atra
Tabe stillanti!) — Il vol spiccando intanto
L'alata Fama, ad atterrir pur giunge
Del Teucro campo la più interna parte;
Tal, che agli orecchi della madre istessa
D'Eurïalo si spinge. A quella, a un tratto,
Cadon di mano e la tela e la spuola;
L'ossa le invade un mortifero gelo.
Ma rïavuta s'è: già fuor si scaglia,
Di femminei ululati empiendo l'aure:
Stracciasi i crini, e a tutto corso insana
Verso le mura infra le schiere prime
Precipitosa mischiasi; nè pensa
Al matronal decoro; nè all'ostili
Saette bada; e queste al cielo invìa
Querule strida: Eurïalo, te dunque
Tal rivegg'io? se' tu quel tardo appoggio
Della vecchiezza ultima mia? deh, come
Potuto hai tu lasciarmi sola, o crudo?
Come negasti a tua misera madre
Di accomiatarti, a sì rischiosa impresa
Spedito tu? Chi sa in qual terra giaci,
Preda alle fiere, ed al rapace rostro
D'augei Latini! nè all'esequie tue
Provvidi io madre? e non t'han chiuso gli occhi
Queste mie mani, o figlio? e non ti astersi

Con le lagrime mie quell'aspre piaghe?
Nè avvolto pure ho il corpo esangue in quello,
Ch'io sollecita tanto iva tessendo
E giorno e notte, a te trascelto ammanto;
Opra, che a' miei senìli affanni obblìo
Dolce arrecava. Ove or tue spoglie cerco?
Qual piaggia or le tue membra strazïate
Accoglie? Ahi, figlio! un cotal tristo avanzo
Mi riporti di te? per mari e tante
Terre seguìto io dunque t'ho, per poscia
Mirar così tua tronca testa? In me,
Tutti in me saettate i dardi omai,
Rutuli, sì; s'è in voi pietade: il vostro
Ferro me, me, primiera annulli: oppure
Tu impietosisci, gran Padre dei Numi;
Tu l'odïosa vita mia, deh, tronca
Col tuo fulmin, che al Tartaro me scagli,
Poich'altra morte invan cerch'io. Da un tale
Pianto i Teucri commossi, in lunghi gemiti
Prorompon tutti: e già i guerrieri spirti
Frange il dolore, e intorpidisce. Allora
Attórre e Idéo di piglio entrambi danno
Alla meschina, che il gran lutto incende:
Ilïonéo l'impone; e, singhiozzando,
Ascanio anch'ei: su le pietose braccia
Quindi a' suoi tetti la riportan essi.
  Ma tuona già terribilmente il bronzo
Della tromba di guerra; onde rimugge
Di guerrieri urli il cielo. Ecco, venirne
Sotto a testudin salda in dense file
Primieri i Volsci; a ricolmar le fosse
Presti, e a disveller gli steccati. Un altro
Stuol va spïando, ove men folta al muro
Faccian corona i difensori, onde ivi
L'adito aprir con l'appoggiate scale.
Armi all'incontro d'ogni sorta i Teucri
Dansi a far piover su gli assalitori,
Con ispiedi a cacciarli; usi a tal guerra
Nel lungo assedio delle Iliache mura.
E, per infranger le addensate targhe,
Su vi rovescian sassi, pondo immane;
Ma sotto al tetto indivisibil reggono
Ogni rovina i Volsci. Al fin pur forza
È che si rompa la testudin, dove
Più rigonfia innalzandosi, appressandosi,

Sovr'essa vien dai Teucri voltolato
Un così enorme masso, che giù a piombo
Precipitando ogni compage ha sciolta,
E gli scudi e i guerrieri in ampio cerchio
Abbattuti e dispersi. Omai non vonno
Gli ardimentosi Rutuli più a lungo
Pugnare in Marte ascoso; ma coi dardi
Scacciar dal vallo i difensori. In altro
Lato, Mezenzio intanto, orrido in vista,
Una teda fumifera di Etrusco
Pino brandendo, avventa al campo fiamme.
Ma, dei destrieri il domator, Messápo,
Nettunia prole, il vallo al fine ha svelto;
E scale ei grida, onde alle mura ascenda.
Tu m'inspira or, Calliope; tu narra,
Quai stragi allora e quante morti il ferro
Di Turno ivi recasse; e quai guerrieri
Precipitasser là l'un l'altro all'Orco:
Di pugna tanta or meco i casi svolgi,
Noti a voi, Muse, e di narrarsi degni
Dal divin vostro labro. — Una ben posta
Torre, di tavolati alti munita,
Sta smisurata all'aure: ad essa intorno
Gl'Itali a gara sforzansi con tutte
Le loro posse, per pure atterrarla:
Per l'opposto, a difenderla, e con sassi
E con saette, i Teucri dalle cave
Feritoje lanciando a prova. Primo
Turno un'ardente fiaccola vi scaglia,
Sì, che un de' fianchi avvampane: indi il vento
Addoppiando l'incendio, ogni asse e trave
Dal piè alla cima n'arde. I dentro chiusi
Propugnatori, a conturbarsi, a trarsi
Tutti addietro in un mucchio, ver la parte,
Cui non rode per anco la vorace
Fiamma; all'eccidio indarno sottraendosi;
Che dal subito pondo in giù rovina
Tosto la torre; e del fragor rintrona
Il cielo. Semi-esanimi sul suolo
Sotto alla immane mole cadon franti;
E trafitti anco su i lor dardi istessi
Restano. Appena uno Elenorre, e Lico,
N'escono illesi; ambo fratei, ma d'anni
Elenorre maggior: già in luce il diede
Licinnia ancella, al Re Meonio aggiunta

Di furtivo concubito. Il mandava
La madre in armi a Troja; ancorchè l'armi
A lui vietasse il suo servil natale:
E umìl guerrier, senza fregiato scudo,
Col sol suo brando militava ei poscia.
Questi, ove in mezzo alle migliaja ostili
Caduto esser si vede, e di Latine
Dense squadre accerchiato da ogni parte;
Qual fiera, che interdetta vien da folta
Di cacciatori minaccevol siepe,
Contro l'armi arrovellasi, e s'avventa
Volonterosa a inevitabil morte,
Da se stessa infilzandosi nei ferri;
Tale, ai nemici addosso si precipita,
Morte volendo, il giovine, ove spesse
Più le punte mortifere rimira.
Ma Lico, al corso più che in armi prode,
Fra il tumulto e i nemici un calle trova
Ond'ei sen fugga pur lungo le mura
Del campo amico: a ciascun passo ei tenta
Di slanciarvisi ai merli, arrampicandosi
Con le bramose mani ai Teucri suoi,
Che spenzolate braccia in giù gli mandano.
Turno coi piè coi dardi a vol lo insegue;
Già, vincitor, gli grida: Insano, e speri
Sfuggire a Turno, tu? L'ha giunto a un tempo,
Mentr'ei già al muro ergendosi pendevane;
E in giù il ritrae con parte ampia del muro.
Tal, fra gli artigli dell'augel di Giove,
O lepre, o bianco auncinato cigno
Vedresti in alto; ovver molle agnellino
Di Marzio lupo infra le fauci ratto,
Dietro cui la belante madre piange.
Fere grida ivi s'alzano: all'assalto
D'ogni intorno si corre: i fossi han colmi;
E a mille a mille scagliansi le ardenti
Faci, i tetti ad incendere. Si appresta
A por fuoco alla porta, ma rimane
Schiacciato ivi Lucezio; un masso addosso,
Ch'è mezzo un monte, Ilïonéo gli gitta.
Ligero uccide Emazïone; Asìla,
Corinéo; lanciatore insigne Asìla;
Nel giavellotto è Ligero gran mastro.
Da Céneo, Ortìgio; e il vincitor Cenéo,
Da Turno è ucciso: e Dïosippo, ed Iti,

Clonio, Ságari, Prómulo; da Turno
Uccisi tutti; ed Ida anch'ei, piantatosi
All'alte torri innanzi. Capi uccide
Priverno, cui già pria piagato avea
Lievemente una freccia di Temilla:
Onde, gittato egli lo scudo, incauta
La man portò su la ferita: il dardo
Di Capi or vola a conficcargli al manco
Lato la mano; e al cuor, di vita fonte,
Gli s'infigge mortifero. Splendeva
D'Arcente un figlio in armi egregie avvolto,
E in ben trapunta clamide a ricami
D'Ibéro acciar brunito. Il giovin vago
Su le rive del Siculo Siméto,
Dove ara pingue s'erge ai Dei Palìci,
Crescea di Marte entro la selva; e quindi
Mandollo il padre in guerra. Ecco, di piglio,
L'armi gittando, a una fischiante fionda
Mezenzio ha dato; e roteata in giro
Triplice sovra il proprio capo, ei scaglia
Da tutto il braccio la impiombata palla,
Che, strutta quasi dall'ardente foga,
Trapassate ha del giovine le tempia,
Prostendendolo esanime sul suolo.
Fama è, che in guerra il suo primiero dardo
Quel giorno Ascanio saettasse; avvezzo
Fino allora a piagar soltanto in caccia
Fugaci belve. Egli atterrò del colpo
Numano il prode, sopranominato
Remulo; e sposo alla minore suora
Di Turno, or dianzi. In prima squadra ei stava
Primo di tutti; per novello regno,
Tumido il cor, vituperando i Teucri
Con clamor magno ei giva, e in un se stesso
Stoltamente vantando: Or, non vi prende
Vergogna, no, del nuovo assedio, o Frigj,
Due volte omai già debellati, e sempre
Di vallo e mura incontro a morte armati?
Ve' gente in ver, che a viva forza farsi
Cognati a noi pretendono! Qual Dio,
O qual mattezza v'ha in Italia addotti?
Qui non gli Atrìdi, o il fingitore Ulisse,
V'avete a fronte: una robusta stirpe
Siam da natura noi: gli appena nati
Figli, nel gel di rigid'onde usiamo

Noi di attuffare: e, giovinetti, in cacce
Usi dì e notte affaticar le selve,
Domar destrieri per diletto, e a duro
Arco protender la sonante corda.
Adulti poscia, industriosi e parchi,
O il terren con la marra, o le nemiche
Mura squarciam con macchine di guerra:
Tra il ferro in somma, o aratro o brando ei sia,
Viviam pur sempre: nè, per tarda etade,
Scema il vigor, nè affievoliscon l'alme:
Cingiam canuti l'elmo; ognor novelle
Prede raccor ci giova; e a viva forza
Pur viviam dell'altrui. Ma voi la nitida
Veste tingete in porpora ed in croco;
Ignavi il cor; dediti a danze a feste;
Immanicati in tonache; mitrati
Le tempia ornate di bende cascanti:
Frigie, Frigie; e non Frigj: ite per l'alto
Dindimo là, dove di tibie molli,
E di cembali e crotali richiamavi
L'usato suono al Berecinzio culto
Della gran madre Idéa: ma l'armi e il ferro
Trattar lasciate ai maschj petti. Ei giva,
Millantator, così sparlando, altero.
Nol soffre Ascanio: ed, incoccando al teso
Nerbo dell'arco una saetta, ei manda
Supplice a Giove questi ardenti preghi:
L'ardir seconda, onnipossente Giove;
Io stesso poi solenne dono all'are
Tue recherò; vittima egregia, un bianco
Giovenco, aurato la ricurva fronte,
Pari alla madre omai; col piè l'arena
Uso a percuoter già, col corno l'aure.
L'alto Rettor l'ode dal cielo; e tosto
Tuona da manca infra 'l sereno: a un tempo
Suona il mortifer'arco, orrida stride
La fischiante saetta, e a vol fugace
A trapassar le cave tempia entrambe
Di Remulo giung'ella. Or, va, deridi
Co' tuoi motti, superbo, il valor nostro:
Queste i due volte debellati Frigj
*Mandan risposte ai Rutuli. Nè a tai detti
Altro aggiungeva Ascanio. Ma, frementi
In suon di gioja, un clamoroso grido
Mandano i Teucri, e a cielo ergon l'invitto

Valor di lui. — L'auri-chiomato Apollo,
Solcando appunto allor l'aeree piagge,
Dalla sua nube assiso, in giù scorgea
L'Ausonie schiere, e il Trojan campo. Ei grida
Al giovanetto vincitore: Or, via,
Cresci in virtù così: la strada è questa,
Che agli astri mena, o prole alta di Numi,
O produttor futuro anco di Numi.
Dalla casa di Assáraco fian poste
Tutte a buon dritto in tregua le fatali
Vegnenti guerre. O giovincel, non cape
Te Troja, no. Ciò dice; e, dall'alta etra
Scagliatosi, coll'ali l'aure ei fende,
E ad Ascanio si appressa. Ecco, cangiate
Sue forme, assunto ha dell'antiquo Bute
Il vòlto allora. Uno scudier questi era
Già del Dardanio Anchise; agli atrj suoi
Fido addetto custode: a fianco il pose
D'Ascanio poscia il genitore Enea.
Tutto il buon vecchio iva imitando Apollo;
I bianchi crini, il colore, la voce,
L'aspro suonar dell'armi ferree sue.
Tal quindi ei parla all'infiammato Giulo:
Figliuol d'Enea, ti basti ora il trafitto
Numano dalle prime tue saette,
Senza tuo danno niuno. Il magno Apollo,
Che di tua puerizia i colpi or vuole
Pari ai suoi, questo onor primier ti dava:
Ma oramai, giovinetto, deh, rimuoviti
Dalla battaglia. In tal sermone, a un tratto,
Si sveste Apollo le mortali forme;
E lieve lieve all'aure in fumo quasi
Dileguasi. Già i principi de' Teucri
Riconoscono il Nume, e dei divini
Strali in farétra d'oro risonanti
La romba, all'orme sue dietro rimasta:
Quindi inspirati anco dal Dio, coi detti
Stessi di Febo spiccan dalla pugna
Il troppo ardente Ascanio: essi, di nuovo
Sottentrati alla zuffa, a rischj feri
Tosto aggiransi in mezzo. Un fremer d'urli
Ai muri intorno propagato scorre.
Tendon gli aspri archi gli uni; avventan gli altri
Fuor de' guinzagli sprigionati dardi.
Tutto si ammanta di saette il suolo:

Elmi e brocchier, picchiati e ripicchiati,
Tintinnano: e vieppiù lo scontro ferve.
Tempesta udresti flagellar cotanta,
Quando più fero agli orridi Austri l'ali
Dall'Occaso sciogliendo il brumal Giove,
E spalancati i pregni negri nembi,
Pioggia grandine turbini da tutto
Il rimbombante cielo in giù saetta.
  Pandaro e Bizia, che Alcanorre in Ida
Già procreò con la silvestre Gera,
Ch'ambo in bosco nudrilli a Giove sacro;
Dismisurati giovani, eran pari
Pandaro e Bizia ai lor paterni abéti.
Piantansi a guardia della porta in dentro,
Dove il Duce ordinò. Spalancan, ecco,
Costor le imposte; e in lor vertù securi,
Fero invito d'entrarvi all'oste han fatto.
A destra e a manca in su la soglia interna
Di torri in guisa immobili essi stanno:
Vestono a ferro; alle teste alte in cima
Rossi ondeggiano tremuli pennacchi.
Simili appunto a un par d'aerie querce,
Che d'Erìdano in riva, o dell'ameno
Adige all'onde, sorgono; e, le intatte
Chiome superbe al ciel spingendo, ondeggiano
Dal sublime loro apice per l'aure.
Prorompon tosto i Rutuli ove aperto
Veggion adito tanto. Emon guerriero,
E il bello-in-armi Equícolo, e Quercente,
E Tmaro impetüoso; essi, e lor squadre,
Parte, rotti, alla porta dier le spalle,
Parte sul fero limitar lasciaro
Le vite loro. Indi vieppiù bollenti
L'ire di guerra. E già, in un denso globo
Ammontatisi i Teucri, osan pur anco
In sortite scagliarsi innanzi molto,
Pugnando audaci. Al duce Turno, altrove
Contro i nemici imperversante, e quasi
Già vincitore, la novella vola:
Esser, di nuovo inanimiti i Teucri,
A strage usciti dalle aperte porte.
La prima impresa ei lascia, e all'altra corre,
Dov'è l'altera coppia torreggiante
De' fratelli, all'ingresso. Immenso sdegno
A Turno è sprone. Ei già col dardo ha ucciso

Primo Antifatte, perchè primo il vide.
Del nobil Sarpedonte un figlio è questi,
Cui spurio egli ebbe di Tebana madre.
Vola il Rutulo stral per l'aure lievi,
E mortifero tanto al petto addentro
Profondasi, che d'atro sangue sgorga
Fiume spumante fuor dell'ampio squarcio,
Dove all'infisso ferro intorno ferve.
Merope quindi, ed Erìmanto, ed Afto
Atterrati; anco Bizia, invan dagli occhi
Fiamme spirante, e invan fremente, ei stende;
Col dardo, no; dardo non basta a tanto;
Ma, di fulmine a foggia, ratta stride
Orribilmente, dall'invitto braccio
Saettata falárica: sovr'esso
Piomba ella tal, che i duo taurini terghi
Del di lui scudo, e la salda lorìca
Di doppie aurate fide squamme passa,
E al suol fa traboccar le immani membra.
Geme il terren dal pondo; il ciel rimbomba
Del cavo smisurato scudo, oppresso
Da cotal mole rovinante. Appunto
Così di baja in su l'Eubóico lido,
Dagli argani ivi tratta, una gravissima
Pila costrutta dei più enormi sassi
Per fren dell'onde, in mezzo piomba all'onde;
Così precipitando rovinosa
In fondo, infranta si conficca: in alto
Schizzan dall'urto l'atre arene; bolle
Il mar percosso; e in gran frastuono tremano
Procida cavernosa, Ischia fumante;
Sovrapposta da Giove orrida coltre
All'immane Tiféo. Caduto Bizia,
Vieppiù bollir fa dei Latini i petti
L'armi-spirante Marte: e i Teucri in fuga
Volge, d'atro terrore empiendo l'alme.
Rutuli accorron d'ogni parte al loco
Ove aperta è la pugna, invasi tutti
Del gran Nume di guerra. Appena vede
Pandaro in terra prosteso il fratello,
Del rio partito, a cui Fortuna trae
Le Teucre cose accortosi, con molta
Forza sospinge la porta su i cardini
Cigolanti, e coi vasti omeri ponta
Contro le imposte sì, che fuor ne serra

Molti de' suoi, ch' a dura zuffa ei lascia;
E molti de' nemici dentro accorsi,
Seco ei dentro racchiude. Ahi stolto in vero!
Ch'infra la piena di costoro, il crudo
Rutulo Re prorompere non scorge,
E nel campo rinserralo qual rabido
Tigre affamato a inerte greggia in mezzo.
Turno a un tratto dai feri occhi balena
Fiamme insolite: l'armi orrido suono
Picchiate mandan; le sanguigne penne
Tremule ondeggian dal cimier sublime;
Sfolgoreggia lo scudo. E già il conoscono
Intimoriti i Dardani, all'immane
Statura, all'ostil volto. Ecco, balzargli
Pandaro immenso, a fronte; ancor bollente
D'alto furor per la fraterna strage.
Non questa (ei grida) la dotal tua reggia
È, dove Amata siede: in sen d'Ardéa
Qui non stai, Turno, infra paterne mura;
Stai nel campo nemico; uscir non resta.
Pacatamente Turno gli risponde,
Sorridendo: A pugnar, su dunque, sorgi,
Se hai valor, contro me: ne andrai tu pure
Testimone al tuo Prïamo, che visto,
E provato anco, hai tu in Italia Achille.
Pandaro incontro vibragli con quanta
Forza più può la noderosa rozza
Asta infrangibil: fere il colpo all'aura,
(Che il disvïava la Saturnia Giuno)
E nella porta va a piantarsi l'asta.
Non così tu (soggiunge allora Turno)
Sfuggirai colpo di mia possa uscito;
Ben, feritore ed arme, altri siam noi.
Tace; ed, in un col brando suo, se tutto
In alto ergendo, un tal fendente ei cala
Fra le due tempia in mezzo della fronte,
Che in due gli parte (orrido squarcio!) entrambe
Le ancora imberbi guance: il pondo enorme
Tremar fa il suol, con tal fracasso cade.
Le membra omai disciolte a terra stende,
Agonizzando, e l'armi atro-stillanti
Cervella e sangue; e su l'uno e l'altr'omero
In parti uguali spenzola la testa.
Fuggono in volta gli atterriti Teucri.
E se in quel punto al vincitore in mente

Cadea d'infranger le sbarrate porte,
Dentro chiamando i suoi, l'ultimo giorno
Della guerra, e dei Dardani, era quello:
Ma, d'insana di sangue avida sete
Turno infiammato, ove il furor lo spinge,
Dietro vola ai fuggenti. Ucciso ha primo
Falari; e Gige poi, cui tronco ha il nerbo
Deretan dei ginocchi: ai morti quindi
Rapite l'aste, dei fuggiaschi al tergo
Scagliate l'ha; vigore, e ardir sovrano,
Giunon gli presta. Ecco, ai trafitti aggiunge
Ali; e Fégea, che inchioda entro al suo stesso
Brocchiero; e quindi, in su le mura, Alcandro,
Allio, Némona, Prìtano, che ignari
Del suo venir, contro i nemici esterni
Pugnavano. A Lincéo, che incontro viengli,
Chiamando i suoi perchè il secondin, Turno,
Destramente appoggiatosi al riparo,
Vibra la spada sì, che gli ha d'un colpo
Fatto lungi balzar nell'elmo il capo.
Trafitto ha tosto il predator di fiere,
Amìco, a cui nullo preval nell'arte
Di attoscar dardi, e a doppia morte armate
Punte avventar; poi Clizio, d'Eolo figlio;
Poi delle Muse l'amator, Crétéo;
Cretéo, compagno delle Muse, a cui
E carmi e lira e armonïosi metri
A cuor stan sempre; e il di cui canto ognora
Armi, pugne, destrieri, Eroi rimbomba.
Dai Teucri Duci udita al fin la strage
Dei lor, Mnestéo si aggiunge al pro' Seresto;
E, vedendoli in rotta andarne spersi,
E il nemico introdotto: Ove fuggite,
(Grida Mnestéo) Trojani? ove fuggite?
Altro vallo, altre mura, havvi per voi?
Uno, sol un fia l'uom, che intorno intorno
Racchiuso astretto infra i ripari vostri,
Erra per tutto impunemente, e strage
Sì larga fassi? e i più distinti ei miete
De' guerrier nostri? Or, non vi prende adunque
Della infelice patria, e del figlio
Magno d'Anchise, e dei serbati indarno
Penati antiqui Dei, viva pietade?
Di voi stessi vergogna or non vi prende?
A cotai detti, avvampano i Trojani:

Già fronte fan, già, raddensati in squadre,
Si piantano. A ritrarsi a poco a poco
Turno allor dalla zuffa; ad accostarsi
Più sempre al fiume, ov'ei circonda il campo:
A vieppiù sempre stringerlo, e incalzarlo,
E attornïarlo, con alte urla, i Teucri.
Così talor, d'infesti dardi armato
Stuol, da più parti, un leon fero cinge:
Ma l'aspra belva, infra temenza ed ira,
Torva guardando lenta lenta arretrasi:
L'ira non vuol, nè la natìa virtude,
Che il tergo volga; eppur, benchè anelante
Stragi pur anco, in su gli ostili ferri
Rïavventarsi ella non osa: in tale
Contegno appunto, il lento incerto piede
Turno ritrae, bollendo in cuor di sdegno.
Anzi, per ben due volte, infra i nemici
Riscagliasi, e respinte ai muri in fuga
Per ben due volte egli ha le intere squadre.
Ma, già in massa l'esercito si aduna
Nel Teucro campo. Allor, bastar contr'essi
Non osa Giuno; a cui dal ciel mandava
Giove d'alti comandi Iride nunzia
Severa: omai più non si attenti quivi
Protegger ella Turno. Il giovin dunque,
Nè a ferir con la destra, nè a coprirsi
Vale omai con lo scudo; da cotanti
Dardi assalito, e da cotante párti.
L'aspra spessa de' colpi atra tempesta
L'elmo le tempia gli rintrona: il saldo
Bronzo dell'armi anco si smaglia agli urti
Dei saettati sassi: il cimier, cadegli;
Il brocchier, cede: addoppian le Teucre aste;
E lo stesso Mnestéo fulmina colpi.
Negro un sudor pel corpo tutto, in guisa
Di torrente, trascorregli: a gran stento
Respirar può, sì ratto batte il fianco
Egro alitante. Al fin, sue forze tutte
Raccolte in un, vien, di tutt'armi grave,
A spiccarsi d'un salto a vol nel fiume.
Cadente, ne' suoi gorghi flavi il Tebro
Lo accoglie, e l'erge sovra l'onde molli;
E lieto, e mondo d'ogni ostile strage,
Ai suoi nel lido opposto ei lo riporta.

LIBRO DECIMO.

Le porte intanto dell'eccelso Olimpo
Apronsi, e il magno almo Rettor del Mondo
Chiama i Numi a concilio, entro la reggia
Stellante là, donde il sovrano sguardo
Scopre e de' Teucri il campo, e le Latine
Genti, ed intero il globo. Assisi i Numi
Nell'ampia sala, a favellare imprende
Giove, in questi alti detti: Abitatori
Del Ciel sublimi, in sì feroci gare
Perchè, rimossi dal parer primiero,
V'inimicate or voi? Vietai pur io,
Che guerreggiasser gl'Itali co' Teucri:
Contro al divieto, or quale ira vi spinge?
Qual, qual temenza l'armi a questo o a quello
Di voi ministra, e a cimentarvi tragge?
Il dì prefisso a inevitabil guerra,
Nol provocate, ei giungerà; quel giorno,
Ch'ultimo eccidio alle Romane rocche
Minaccerà Cartagin fera, a cui
Si appianeran pur l'Alpi. Allor fia 'l tempo
Di pugne e d'odj e di rapine: in tregua
Posino or l'alme; e lieti, ai patti state.
Breve così Giove parlò: ma, breve
L'aurea Venere a lui non rispondea:
O sempiterno onnipossente Padre
Dell'Universo, (omai qual altro Iddio
Sta, in Ciel, per me?) scorgi tu là gli alteri
Rutuli or come insolentiscan? come
Sovra insigne destrier fra lor campeggi
Tumido Turno, in favorevol Marte
Scagliatosi? Non han più i Teucri usbergo
Di chiuse mura: in su le soglie loro,
In su gli stessi lor ripari, han zuffe,
Per cui dal sangue le fosse traboccano.
Assente, Enea l'ignora. Or, scevri dunque
Mai non ci vuoi d'assedio? altro nemico
Sovrasta, ed altro esercito, alle mura
Di una Troja novella: ecco, di nuovo

Contro a Trojani, dall'Etolic'Arpi
Sorge un Tidìde. A me si aspetta (io penso)
Nuova ferita: io, di te prole, all'armi
Serbata io son di mortal uomo. Il fio
Paghino i Teucri, ove agli Ausonii lidi
Contro alla voglia tua, contra il tuo Nume,
Senza il tuo ajuto iti ne sien; ma, s'essi
Dietro a oracoli tanti, e de' Superni
E degli Inferi Dei, movean pur l'orme,
Chi tanto or può, che i tuoi comandi infranga?
Chi può ritesser nuovi Fati? Or, debbo
Membrar io qui le incendïate navi
D'Erice al lido? o i furibondi venti
Fin dall'Eolia suscitati, e il loro
Re tempestoso? o, per le nubi a volo
La già spedita Iride in terra? A Giuno
Soli a tentarsi rimaneano i mezzi
Infernali; or li tenta: a un tratto Aletto
Dagli abissi ella scaglia, a spander rabbia
Infra l'Itale genti. Omai non io,
Non io contendo omai pel regno: in tale
Speme salimmo in più felici tempi:
Qual più ti aggrada, or vinca. Ove a' miei Teucri
Nieghi ogni suol la dura tua consorte;
Dell'abbattuta Troja or pe' fumanti
Avanzi, o Padre, io ti scongiuro; illeso
Ascanio almen dalle guerriere stragi
Mi si conceda: almen mi si conceda
Un nepote superstite. Erri pure,
Se il vuoi, per onde ignote Enea sbalzato;
Siegua ei pur l'orme di bizzarra sorte:
Ch'io vaglia solo a difender quest'uno,
Ed a sottrarlo a dira pugna. Io tengo
Pafo eccelsa e Citéra ed Amatunta
E il tempio Idalio: l'armi ivi deposte,
Oscuri giorni ei tragga. Abbia Cartago,
Per tuo comando, abbia d'Ausonia il freno,
E il giogo rio le aggravi: ostacol nullo
Non rechi inciampo ai Tirj omai. Che valse
Enea sottrar dalle guerriere fiamme
D'Argo feroce? A che i perigli tanti,
D'immenso mar, d'immensa terra, vinti,
Per poi nel Lazio una seconda Troja
Rïarsa darmi? Ah! meglio assai non era
L'aver, pe' Teucri, le reliquie estreme

Covate là della lor Troja? Ah, rendi,
Pregoti, e Xanto e Simöenta rendi
A codesti infelici: ai Teucri, o Padre,
Ilìaco stato or riconcedi. — A questi
Detti, adirata gravemente Giuno,
Tal prorompea: Perchè vuoi tu far forza
Al chiuso labro mio? perchè dal petto
Trarmi il profondo occulto duolo a forza?
Qual uom, qual Nume, (or parla) Enea costrinse
A muover guerra al Re Latino? Enea
Verso Italia venìa, dai Fati spinto;
Dai vaticinj di Cassandra spinto:
Ciò sia, se il vuoi: ma, il consigliava io forse
Di abbandonar egli il suo campo, e andarne
A darsi ei di bel nuovo ai venti in preda?
Della guerra gli eventi e il campo e il vallo
Dare in guardia a un fanciul, gli fei fors'io?
All'alleanza co' Tirreni, a trarre
Queti popoli in guerra, io forse il mossi?
Qual possa irresistibil del mio Nume
A tal suo danno il mena? havvi qui Giuno?
Havvi, in ciò, la spedita Iride in terra?
Ben è ingiusto davver, che il patrio suolo
Occupi Turno, a cui Venilia Diva
È madre; avo, Pilunno: ingiusto, ch'arda
La rinascente Troja Itala face.
Perchè ai Latin far aspra guerra i Teucri?
Perchè insultar, perchè rapire, e intorno
Ai campi altrui fiamme brandirne? esterni
Suoceri a forza scegliersi? le spose
Giurate già, dai maritali letti
Strappar, costoro attenteransi? inerme
Sporger destra di pace, e d'armi i legni
Carchi recarne? Enea sottrar dai Greci,
Con aereo fantasma a lui supplendo,
Tu il puoi; sue navi in altrettante Ninfe
Trasfigurar, tu il puoi: ma in me, delitto
Nomasi, un lieve ajuto oggi prestato
Ai Rutuli. Suoi danni, assente, ignora
Enea, di' tu? suoi danni, assente, ignori.
Pafo, e Citéra, e Idalia tieni? or, dunque
Perchè provochi tu città, di guerre
Pregna, e di maschj audaci petti? Io forse
Il tuo labile Frigio impero tento
Di sovvertire? io forse? o quei, che in preda

Già i tuoi miseri Teucri ai Greci dava?
Chi contro l'Asia ergea l'Europa in guerra?
Chi, coi furtivi amori, infranse iniquo
I conjugali nodi? ebbe me guida
Forse il Dardanio adultero, per girne
A Sparta incontro? o l'armi a lui died'io?
O fomentai con sua libidin l'esca
Dell'empia rissa? Il paventar pe' tuoi,
Ti si addiceva allora: ingiuste or alzi
Querele tarde, e vani oltraggi opponi.
Tal favellava Giuno: i Numi intanto,
Chi propizio al suo dir, chi avverso, tutti
Van mormorando: come a selva in mezzo
Ciechi fremon costretti i venti primi,
Segno ai nocchier dell'imminente turbo.
  Allora il Padre onnipossente, a cui
Tutto obbedisce l'Universo, il labro,
Ecco, ei dischiude. Al suo parlar, si tace
La reggia alta de' Numi; infin dall'imo
La terra trema; è muta l'etra; i vanni
Ogni Zefiro chiude; il mar, senz'onda,
Placido giace. Udite; e in cor ben dentro
Fitti vi sien questi miei detti, o Numi.
Poichè patti fra l'Itali e i Trojani
Esser non denno, e qui fra voi le risse
Finir non ponno; or, da quest'oggi in poi;
Qual ch'abbia ognun la sorte, qual ch'egli abbia
La speme; o Teucro, o Rutulo, ch'ei sia;
Davanti a me fien pari tutti: o debba
Il Trojan campo assedïato, a danno
Degl'Itali tornare, o ai Teucri debba
Fatal pur esser, con augurj infausti.
Rutuli e Teucri, abbiasi il Fato. A ognuno
Rechin le proprie imprese o danno o sorte:
Giove a tutti fia pari. I Fati, i Fati,
Ben si apriran la via. Tace: e il gran cenno
Dell'ardua testa ei fa: tremendo giuro,
Per le negre di pece onde bollenti
Del fraternale vorticoso Stige,
Cui traballa commosso il vasto Olimpo.
Tosto dal seggio aurato ergesi Giove,
Fra il corteggio de' Numi ricondotto
Alla più interna alta celeste soglia.
  Stringean frattanto i Rutuli ogni accesso
Del Teucro campo; e fiamme ai muri intorno

Brandivano, atterrando in copia prodi.
Chiusi entro i Teucri, al loro uscir vien tronca
Ogni speme. Infelici, indarno stanno
Su l'alte torri a guardia; e in rade file
Cingono omai le loro mura. I figli
D'Icetaóne e d'Imbraso, Timéte
Ed Asio; ambo gli Assáraci, il provetto
Tíbride, in un con Castore; son questi
La schiera prima: a loro stan compagni,
Di Sarpedonte i duo germani, Emone,
E Chiaro, nella nobil Licia nati.
Ogni suo sforzo adoprando, traeva
Sovra i ripari Acmón Lirnesso un vasto
Masso, squarcio di monte: al forte suo
Genitor Clizio, ed al fratel Mnestéo,
Pari Acmóne. Coi sassi i Teucri a gara,
Colle saette i Rutuli: chi schermo
Fassi, chi assalto: e volan faci e dardi.
All'aspra zuffa in mezzo, ecco, senz'elmo
La venustà del giovincel di Troja,
Degna cura di Venere: lampeggia
La ignuda faccia, quale in auro acchiusa
Gemma, che adorni a verginella il collo
O le increspate chiome: ovver, qual splende
Nitido avorio, imprigionato in atro
Ebano Oricio da maestra mano.
D'Ascanio sovra il latteo collo ondeggiano
I nereggianti folti crini, in molle
Cerchio compresi lenti in duttile oro.
E te pur vider le guerriere genti,
Nella illustre Meonia Ismaro nato,
Dove i ben colti opimi piani irriga
Con liquid'auro il Pattolo; te pure
Videro i prodi a saettare e armare
D'atro velen micidïali punte.
Mnestéo pur v'è; quei, che il sublime vanto
Dell'aver dianzi dai ripari espulso
Il fero Turno, riportonne: ed evvi
Capi; onde poi Capua nomossi; or, tutti
Nell'aspra pugna immersi, mentre in piena
Notte Enea le sonanti onde solcava.
Accomiatato ei già da Evandro, era ito
Verso Tarconte Re, nel campo Etrusco.
Chi egli fosse, e sua stirpe, e che richiegga,
E che prometta ei stesso, e quai sien l'armi,

Ch'ora aduna Mezenzio, e quai gli sdegni
Del fero Turno; esposto aveagli in breve;
E ad un tempo, ammonito avealo, saggio,
Della inconstanzia delle umane cose,
Intessendo il suo dire anco di preghi.
Nè indugiava Tarconte: i sacri patti
Seco stringendo, il soccorrea di gente
Di navi e d'armi. Or, che commessa a estrano
Duce è l'armata, (e il comandaro i Numi)
Sciorre omai ponno i Lidj; è pago il Fato.
La prora alta d'Enea prima veniva,
Duo Frigj leon magni sotto il rostro
Sculti portando, e sovrapposto il monte
Ida, agli esuli Teucri immagin grata.
Pensoso a poppa il grand'Enea si asside,
Seco gli eventi varj della guerra
Volgendo: al manco di lui lato stassi
Pallante affisso, or le notturne faci
Del ciel spiando, or dal Trojano udendo
L'aspre vicende, in terra e in mar sofferte.
Schiudete or, Dive, l'Elicona; e il canto
Ergasi al dir, qual dai Tirreni lidi
Stuol venga in armi accompagnando Enea;
Quai preman legni all'onde Tosche il dorso.
Bronzo-rostrata nave, a cui dan nome
Tigri, Mássico ascende, e su vi guida
Ben mille suoi, di Chiusi e Cossa estratti:
Loro armi son, mortifer'arco, e lievi
Farétre e dardi. Il torvo Abante il segue,
Traendo stuolo alteramente adorno
D'armi insigni: e gli splende a poppa infisso
Sculto Apolline aurato. A lui ministra
Secento, in guerra esperti, figli suoi
Populonia cittade; Elba, ferace
Di puro ferro inesauribil madre,
Isolani trecento. Asila è il terzo
Fra i Toschi ajuti: è questi il sacro Asila,
Divino e umano interprete, cui stanno
E quadrupedi e augelli sottoposti,
Augure eccelso; e sottoposti a lui
Gli astri del cielo, ed i presaghi tuoni.
Densa di mille prodi astata schiera
Spinge questi in battaglia; a lui l'Etrusca
Pisa, colonia della Greca Alféa,
Commessi gli ha. Duce vien poscia Astorre;

Il bellissimo Astorre, a cui baldanza
L'armi dan, screzïate, e il destrier fero.
Di Minïone e di Ceréte i campi,
La morbosa Gravisca e i Pirgj antiqui,
Guerrier trecento a lui ministran, tutti
Volonterosi il seguono. Nè fia,
Ch'io di te taccia, o bellicoso Cicno,
Condottiero dei Liguri, tacendo
Di Cupávo, tuo figlio; ancor che pochi
Lo accompagnino in guerra. Alto cimiero
Di bianche piume tremule di cigno,
Paterna insegna, ei porta. Amor, cagione,
Cicno, a te fu delle mutate forme.
Fama è, ch'ei troppo impietosito amico
Del fulminato suo Fetonte, in riva
Dell'Erìdano, in mezzo all'alte ombrose
Populee frondi, (al misero già suore)
Piangenti carmi a sollevar suo duolo
Cantando andasse ognora; infin che chiusa
La senil voce in candide nascenti
Piume, augel fatto, su per l'aure al cielo
Vanni spiegasse. Il di lui figlio, or guida
Di guerrieri a lui pari armato legno,
Il gran Centauro, infra l'Etrusca armata.
Dall'alta poppa la biforme fera
Torreggiando sull'onde, un masso enorme
Fra mani libra, minacciosa: intanto
La veloce carena in solchi lunghi
Squarcia il profondo mare. Ocno pur egli,
Quei, che dal Tosco Tebro ebbe già vita
E da Manto fatidica, (il cui nome
Diede, o Mantova, ei poscia alle tue mura;
Benchè di lui più antiqua origin doppia
Da fondatori altri tu vanti;) ei pure
Guerriero stuol dalle paterne spiagge
Adduce. In tre divide Ocno sue genti;
Quattro popoli in se ciascuna conta,
Tribù nomata; a tutti capo, e nerbo
Di Tosca stirpe, è Mantova. Ribelli
Del rio Mezenzio al giogo, in armi quindi
Ben cinquecento ella ne invia. Lor prora
Guidata era dal Mincio, a cui ministra
Benáco l'onde: il pinto egregio fiume
Stavvi, col serto de' verdicci giunchi.
Su nave immensa il grave Auléte cento

Remi erge a un tratto a flagellare i flutti,
Sossopra volti, spumeggianti al forte
Urto incessante. Immane alto Tritone
Dà nome al legno: ei la stridente tromba,
Terror dell'onde, a bocca tiensi; insino
Al galleggiante fianco, ispide forme
Mostra egli d'uom, Pístrice il resto: ferve
Sotto ai ferini membri il mar sonante.
Trenta alti pini, ed altrettanti eletti
Duci, così del vasto sale i campi
Venían solcando, a dare ai Teucri ajuto.
Notte omai piena fassi; i raggi vibra
Da mezzo il cielo la vagante Luna:
Nè dorme Enea pertanto, a cui le troppe
Cure vietano il sonno. Al timon egli
Siede nocchiero, e al veleggiar dà norma.
Ecco, dal sen dell'onde a lui davanti
Coro apparir, di amiche Ninfe: or quelle
Son, che già state un dì sue navi, in Dive
Del mar cangiò l'alma Cibéle. In schiera
Pari nuotanti, elle dividon l'onda;
Ninfe altrettante, quante al lido prore
Stetter rostrate, già. Festose intorno
Al noto Enea guizzando, una, oltre tutte
Cimódoce faconda, assai si appressa
Al di lui legno, e la man destra ha stesa
All'alta poppa: indi su i flutti a galla
Dal cinto in su innalzandosi, pel queto
Mar, da man manca gli naviga a lato.
Ad Enea, del prodigio ancora ignaro,
Parla ella poscia in questi accenti: O prole
De' Numi, or vegli tu? vigila, e sciogli
Tutte ai venti le vele. Altere piante
Nate già noi dell'Ida sacro in cima
Tue navi fummo, e siam de' mari or Ninfe.
Col ferro e il fuoco a precipizio appena
Trasseci l'empio Rutulo, noi tosto,
Sforzate a romper l'ancore, venìvamo
Di te pel mar cercando. Ebbe pietade
Di noi la Madre Idéa; cangiate quindi
Le forme nostre, in mar nuotanti Dive
Ella ci volle. Or, ti rechiam, che cinto
Da ossidïone il giovinetto Giulo,
Dei feroci Latini ai dardi in mezzo
Ristretto ei stassi. Il disegnato posto

Preso han già, misti al prode Etrusco, i ratti
Arcadici cavalli: ad essi incontro
Andarne Turno con sue squadre ha fermo,
Per interporsi al giunger loro in campo.
Su, via, ti affretta; e, all'albeggiar, tu primo
Chiama all'armi i compagni; imbraccia, primo,
L'auri-fregiato impenetrabil scudo,
Del Dio stesso del fuoco altero dono.
Il dì vegnente, (ove il mio dir pur vano
Non abbi tu) vedrà il vegnente giorno
Alti monti di Rutuli cadaveri.
Tacque: e, partendo, alla nuotante poppa
Tal dava esperta ed efficace spinta,
Che più che strale celere per l'onde
Vola, de' venti al par, l'impulsa nave;
Veloci pur la sieguon l'altre. Il figlio
D'Anchise sta di maraviglia carco,
Nulla sapendo: al fausto augurio pure,
De' Teucri suoi l'animo egli erge. E tosto,
Nelle sideree volte affisso gli occhi,
Tai brevi preghi invìa: Dei Numi Madre
Alma Idéa, tutelare, a cui sì a grado
Son del Díndimo i gioghi, e le turrìte
Cittadi, e i leon feri al carro avvinti;
Cibéle, or tu del mio pugnar sii scorta;
Tu il presagio mi affretta, e tu, benigna
Diva, i Frigj asseconda. — Ei più non disse.
Opportuna sorgea la luce intanto,
Poste in fuga le tenebre. Da prima
Chiama i compagni a lor bandiere Enea,
E impon, che l'armi alla battaglia e il core
Apprestino. Già mira ei dall'eccelsa
Sua nave, a lui di contro starsi il campo
De' suoi Trojani. Il fiammeggiante scudo
Brandisce allor col manco braccio in alto;
E, vedendolo i Frigj, al cielo un grido
Mandan feroci, dalle mura. Aggiunta
Si è lor la speme, e ridestate ha l'ire:
Già risaettan romorosi. In tale
Romba suonar fa l'etra un folto stuolo
Di augei Strimonj, all'alte nubi in seno
Volanti con festoso schiamazzío,
Dagli Austri spinte. Di stupor percossi
Turno e i suoi duci, a un tal gridar; fintanto
Che al lido volti l'approdante armata

Veggano, e ascoso dai navigli il mare.
Fiamme l'alto cimier d'Enea lampeggia;
Fiamme avventa a torrenti il fulgid'auro
Del terribile scudo. In tal rossiccia
Feral vampa la notte umida vede
Arder talor Cometa in sangue tinta:
Splendor cotal piove il gran Sirio, quando
Reca egli infausto ai miseri mortali
E sete e morbi, contristando il cielo
D'orrenda luce. Al baldanzoso Turno
Non vien perciò scemo l'ardire: ei tosto
Preoccupar tenta la spiaggia, e indietro
Lungi tenerne Enea. Gridando, ei corre,
E inanimando i suoi: Vedete? or, ecco,
I voti vostri al fin compiuti; or, dato,
Rutuli, v'è di terminar con l'armi;
Ora, è vostra la pugna. Omai rammenti
E la consorte e i Lari suoi, rammenti
Ciascuno omai le imprese alte degli avi.
Contro ai vegnenti Toschi, ora, mentr'essi
Vacillanti le incerte piante a stento
Pongon sul lido, or ci avventiam, su, via:
Fortuna sempre all'ardimento arride.
Turno, ciò detto, in se divisa, a cui
Debba affidar l'ossidïon del campo,
E quai menar seco allo scontro. — Enea
Giù dalle prore intanto manda i ponti
Su i lidi, onde i suoi sbarchino. Molti havvi,
Che dove l'acqua veggon giacer morta,
Vi si slancian d'un salto: altri, pe' remi
Giù giù si vengon sdrucciolando. Indaga
L'occhio sagace di Tarconte il dove
Più lenta s'immedesmi al mar la riva,
Senza fragor di stridule rotte onde;
E là, tosto sue prore ei drizza, e grida:
Nei remi, su, tutti ne' remi date,
Scelti miei prodi; a vol sia spinto il legno;
Via, di peso si porti: all'ostil terra
Squarciam co' ferrei rostri il duro fianco;
Solco ampio faccia la carena nostra,
Che a patto tal romper non niego. A queste
Voci incalzanti di Tarconte, erettisi
Vieppiù su i remi i suoi compagni, addentro
Ben oltre han molte navi in terra spinte
Infra i Latini campi: illese tutte

L'asciutta arena mordono; sol tranne
La tua, Tarconte, che da impulso obliquo
Arrenatasi, spenzola, e colmandosi
D'acqua e di sabbia, inegualmente sta:
Sostentatasi in bilico assai tempo,
Sotto al flagel de' flutti, al fin sdruscivasi,
E i guerrier suoi delle sals' onde in seno
Cadevano. Si oppongono al lor nuoto
I rotti remi, i galleggianti scanni,
Le correnti dal lido rifuggenti.
Nè tardo è Turno ad affrontarli. Ei trae
I suoi, da forte, in su la spiaggia, e incontro
Ai vegnenti li schiera. Han già le trombe
Intimata la pugna. Enea già, primo,
Piombò su le Latine agresti turbe;
Fausto inizio di guerra: in rotta vanno,
Teron lor duce ucciso, il qual si attenta,
Torreggiante fra' suoi, di Enea sfidare.
Il Teucro Eroe, col brando a costui passa
E la lorìca e l'auree vesti e il fianco.
Trafigge ei quindi Lica, alla vitale
Luce già estratto dalla morta madre.
Sfuggito questi all'incidente ferro,
Fin da bambino a te fu sacro, o Apollo.
Lì presso, Enea prostende a terra morti,
Cisséo feroce e il vasto Gìa, mentr'essi
Abbattean con lor clave intere squadre.
Nulla lor val l'Erculea mazza, e nulla
Le nerborute braccia, o il nascer figli
Di Melampo, compagno d'Ercol sempre
Nelle quaggiù gravose sue fatiche.
Ecco, a Faro, che intuona stolti vanti,
Mentre i labri ei spalanca, Enea conficca
Giù nella gola un dardo. E tu pur eri
Spento, o Cidon, dalla Dardania destra,
Mentre perduto amante ivi tracciando
Clizio, cui spunta in su le guance appena
L'aurea lanugin prima: ivi tu sciolto,
Cidon, per sempre, dai fanciulli, amati
Da te pur troppo, eri già quasi quasi:
Ma al tuo morir di Forco i figli fansi
Ostacolo. Son sette, in folta schiera
Fraterna: e sette i lor lanciati dardi,
A un tratto tutti. Parte d'essi, in terra
Rimbalzan, risospinti dall'elmetto

E dallo scudo del Trojano, a vuoto:
Altri, che a lui venìan più forti, sviali
L'alma sua stessa Genitrice altrove.
Al fido Acáte allora Enea: Su, dammi,
Quell'arme dammi, che agli Ilíaci campi
Già le membra inchiodar di Achivi tanti:
Non fia ch'ora nei Rutuli nè un colpo
Questa mia destra a vuoto vibri. Ei tace:
La immane lancia afferra, e sì la scaglia,
Che l'eneo scudo a vol trapassa, e rompe
L'usbergo e il petto di Meóne. A lui
Cadente già, sporge Alcanór la destra,
Fraterno ajuto; ma la rapid'asta
Fuggente in corso sanguinoso inchioda
Di Meóne alle spalle il braccio amico
Del misero Alcanorre, la cui mano
Guizza, morente, pendula. Ecco, il terzo
De' fratei, Numitor, dal corpo estratta
Di Meón l'asta, la riscaglia irato
Contro Enea: ma ferirlo a lui non lice;
E il saettato ferro a lambir viene
L'una coscia d'Acáte. Inhanzi fassi
Cláuso, il duce de' Curj, allor securo
Nella sua possa giovenile: ei vibra
Contro a Drìope la fera asta, e gli tronca
Nella trafitta strozza e l'alma e i detti,
Che articolando stava. Drìope cade,
Battendo il suolo con la fronte, e un lago
Gli esce di bocca di sangue aggrumato.
Nè vi si arresta Cláuso: ei pure uccide
Tre, nati in Tracia della stirpe eccelsa
Di Borea; e tre, cui manda Ida lor padre
D'Ismara terra; in varie guise uccisi
Tutti. E d'Aurunca con le schiere innanzi
Vien anco Aléso; ed il Nettunio germe,
Messápo, insigne pe' destrieri. A prova
Tentan l'un l'altro espellersi: sul primo
Ingresso quivi dell'Ausonia ferve
La pugna. Spesso i discordanti venti,
D'impeto pari, azzuffansi ne' vasti
Campi dell'etra; e non dagli uni spinte
Son le nuvole più, nè il son pur l'onde;
Ma in lungo dubbio scontro stan l'un l'altro
Tenaci urtando sì, che nullo cede:
Tali or le Teucre e le Latine schiere,

Uom si affoltan contr'uomo, arme contr'arme,
Piè contro piede. Ma, per altra parte
Dove alti sassi e sradicate piante
Giù voltolava un rio torrente, astretti
Gli Arcadi sono ad *appiedarsi*. Indarno;
Ch'usi soltanto a equestre pugna, or vanno
Già in rotta, e loro incalzano i Latini.
Vistili allor Pallante dall'asprezza
Del luogo a viva forza pedon fatti,
A rampognarli, a pregarli (ultim'arme
Negli ultimi perigli) ei tosto imprende,
Per ridestare in lor virtude: Or, dove,
Dove, o socj, fuggite? Ah, per le vostre
Prische imprese, per voi, pel nome invitto
D'Evandro Re, per l'acquistate palme,
Io vi scongiuro; e per la nuova speme
Della mia gloria, ch'emulare ardisca
Quella del padre mio; deh non vi affidi
La fuga, or no. Dove più folto bolle
Là di nemici orrido stuol, là, s'apra
La via col ferro: ivi la patria chiama
Seguaci voi, duce, Pallante. A fronte
Già non ci stanno irati Numi: ostile
Braccio mortal mortali petti assalta:
Pari a lor noi, d'alma, e di mano. È meta
Al fuggir nostro insormontabil, ecco,
Il mar colà: ci manca il suol già quasi:
Al Trojan campo arriverem noi forse
Per quell'onde, pedoni? — E nel più denso
Dei Latini già scagliasi Pallante,
Così gridando. A lui davanti primo
Trae l'aspra sorte Lago, che alzar tenta
Il vasto pondo d'un sasso, per trarglielo:
Pallante l'asta avventagli, e il colpisce
Nella dorsale spina, donde a stento
Va rïavendo poi la punta, infissa
Tra costa e costa. In ciò mentr'ei si adopra,
Infurïato Isbón pel morto amico,
Sovra Pallante scagliasi: ma indarno
Spera improvviso coglierlo. Pallante
Già nel cuor gonfio dell'incauto Isbóne
Nascoso ha il brando insino all'elsa. Ei quindi
Sténelo affronta; e Anchémolo, che nato
Del nobil Reto, il talamo paterno
Contaminare incestüoso ardiva,

La madrigna stuprando. E voi, di Dauco
Prole gemella, anco premeste i campi
Rutuli; voi, Láride e Timbro, in tutto
Simìli tanto, chè, indistinti, spesso
Grato error foste ai genitori: or troppo,
Troppo (ahi!) distinti or da Pallante in morte:
Ch'ei, col brando d'Evandro, a Timbro il capo
Recide; e a te, la man di ferro armata,
Láride, ei tronca sì, che semivive
Guizzan le dita, impugnanti ancor l'elsa;
E bramar pajon rappiccarsi al monco
Tuo braccio. Intanto, ira e vergogna un tale
Sprone hann' aggiunto agli Arcadi infiammati
Dai detti al par che dalle lucid'opre
Di Pallante lor duce, ch'essi a gara
Assaltan l'oste. Ecco, a Retéo, che fugge
Sovra rapida biga, è da Pallante
Trafitto il fianco: ad Ilo iva quel colpo;
Ma Retéo se l'usurpa, mentre al ferro
Del prode Teutra, e del fratel Tiréne
S'iva involando. Semi-morto sopra
Il Latin suol natìo dal carro cade
Calcitrando Retéo: ma il dardo istesso
Più innanzi vola, e arreca ad Ilo morte,
Sì breve tempo differita indarno.
Come, al soffiar di estive aure bramate,
Suol da più parti in ampia selva il fuoco
Porre il pastore; ed in contegno ei poscia
Di vincitor, le trionfanti fiamme
Assiso mira in un raccorsi, e strage
Subita orribil farne: in un raccolta
Così avvampa degli Arcadi la fera
Virtude; e a te, che l'accensor ne fosti,
Giova, o Pallante. Ma il feroce Aléso,
Tutto nell'armi sue, si scaglia incontro
Alla lor foga. Egli ha trafitti a un tratto
E Ladóne e Demódoco e Feréta:
E a Strimon già col balenante brando
Tronca ha la destra, che a ferirlo in gola
Dritto venìa: d'un sasso indi ei percuote
Di Toante la testa, sì, che infranto
Colle cervella il cranio sanguinoso,
Sparso vola qua e là. D'Aléso il padre,
Prescio de' Fati, a lungo già il tenea
In selve ascoso: ma, chiudendo in morte

Gli occhi antichi il buon vecchio, allor le Parche
Spinsero Aléso al suo destino, e ai dardi
D'Evandro il diero. Di assalirlo in atto,
Porgea Pallante questi preghi: O Tebro,
Alto padre, or concedi a questo mio
Dardo, ch'io scaglio, un fortunato corso
Per lo petto d'Aléso. Avrà in trionfo
Una tua quercia, avrà, le spoglie e l'armi
Di guerrier tanto. Udillo il Dio. Si stava
Col proprio scudo in quell'istante Aléso
Ricoprendo Imaóne: ond'egli, ignudo
(Misero!) offerse alla saetta il petto.
Ma i suoi Tirreni sgomentar non lascia
Láuso, al cader di un tal guerriero. Ei tosto,
Folgor di guerra, uccide a se dincontro
Abante, all'armi sue primiero intoppo.
Cadon Arcadi, e Toschi; e voi pur, Teucri,
De' Greci già vano bersaglio, or voi
Qui pur cadete. In folta mischia, eguali
E di forze e di Duci, ambe le schiere
Si azzuffan; pontan gli ultimi su i primi;
Stretta è tanto la calca, ch'armi e mani
Allaccia loro. Incalza e preme quinci
Pallante; quindi incontro regge Láuso:
Non dissimili d'anni, egregj entrambi
Di bellezza: e sì l'un che l'altro, tolti
Di lor patria per sempre omai dal Fato.
Ma dell'Olimpo il gran Rettor pur niega
Che l'un l'altro or trafigga: a maggior brando
Dal lor destino ambi serbati, in breve.
Giuturna intanto, alma di Turno suora,
Lo spinge a dare a Láuso ajuto. Ei fende
Già la battaglia col volante carro;
E giunto, grida a' suoi compagni: Addietro
Fatevi or voi: Pallante è mio: sovr'esso
Scagliarmi sol, voglio e degg'io. Deh, seco
Qui fosse in campo il di lui padre anch'egli!
Tace: e i compagni già l'onor gli han dato
Della superba pugna. Il giovin scorge
Per ogni parte intorno diradarsi,
Al fier comando, i Rutuli: onde in Turno
Fissi ei tien gli occhi attoniti. Trascorsa
Ch'ebbe co' sguardi tutta la gran mole
Di un tal guerrier da lungi, in franco e truce
Contegno, ei rispondea di Turno ai detti:

O dell'opìme tue spoglie fregiato,
O da te morto, io sempre andrommi illustre.
Presto del pari all'una sorte e all'altra
Sta, generoso, il padre mio. Tu dunque
Dalle minacce or cessa. E, detto appena,
Gli si fa incontro, a mezzo il campo. Un gelo
Per le midolle agli Arcadi trascorre.
Balzato è Turno dalla biga: ei viene
Da corpo a corpo alla pedestre pugna.
Leon così, che d'alta cima ha visto
Lungi pe' prati altero toro all'aura
Cozzar col corno, e chieder zuffa; al piano
Vola bollente, come Turno or vola,
Sceso dal carro. A tiro d'asta appena
Giunto il crede Pallante, ei vuol primiero,
Egli, assalirlo; e pareggiar, se puote,
Col suo ardir l'altrui forza. Al ciel frattanto
Manda ei tai detti: Alcìde, all'alta impresa
Mi assisti or tu; per l'ospital paterna
Mensa, cui pellegrin tu non sdegnavi,
Io ti scongiuro: deh! piagato a morte
Cada Turno per me; rapir si vegga
Volgendo i moribondi ultimi sguardi,
Da me sovr'esso vincitor si vegga
Strappar le sanguinose armi dal petto.
Udiva i detti giovenili Alcíde
E premea nel profondo core i gemiti,
Piangendo indarno pure. Allor porgea
Pietosi detti al suo celeste figlio
Giove così: D'ogni uom prefissa è l'ora;
Breve a tutti e immutabile, il confine
Del viver sta: ma la virtude acquista
Con gli alti fatti al prode eccelsa fama,
Che gli è vita seconda. Assai dei figli
Anco de' Numi, cadder sotto Troja:
Sarpedonte, mia prole, ei pur vi cadde:
Anco i suoi Fati appellan Turno; è giunta
Degli anni a lui concessi omai la meta.
Così parlando, abbassa Giove i lumi
Sovra i Rutuli campi. — Intanto l'asta
Da tutto il braccio suo scagliò Pallante;
E tosto poi la fiammeggiante spada
Snudò: l'asta volante, a sommo lambe
Lo scudo, a sommo poi gli omeri armati
Impiagando al gran Turno alquanto pure

La cute. Allor, sua quercia ferrea grave
Turno librando pria, l'avventa, e grida:
Mira, o Pallante, se più addentro aggiunga
Dell'asta tua la mia. Tace: e già passa
La saettata punta appien lo scudo,
Che ferro e bronzo e cuoja a suolo a suolo
Ammonta indarno; e trapassa anco in mezzo
La loríca; e un gran foro in sen gli fa.
Tenta Pallante il caldo ferro estrarsi,
Ma della piaga fuori a un tempo sbocca
Ed il sangue e la vita. In giù rivolto,
Boccone egli precipita; sovr'esso
Rimbomban le cadenti armi sonanti;
Mentr'ei morendo il suol nemico morde
Con la sanguigna labbia. A lui sta sopra
Turno; e agli Arcadi grida: A Evandro vostro
Memori voi recate or questi accenti:
Ch'io, qual sel merta, a lui rimando il figlio:
Nè onor di tomba io gli contendo, od altro
Flebil sollievo sepolcrale: assai
Caro a lui costerà l'ospite Enea.
E, in ciò dir, sovra il bel giovine esanime
Col manco piè pontando, ei lo spogliava
D'un ricco balteo grave. In esso è sculta
L'ampia notturna iniqua orrida strage,
Onde macchiaro i maritali letti
Le spietate Danaidi: opra, tutt'aspra
D'auro, dal dotto Eurizïon scolpita.
La trionfale spoglia or baldo assume
Turno: ahi, dell'uomo ignare menti! ahi, stolta
E mal provida gioja, di nostr'alme
Gonfie ognor da seconda aura pur troppo!
Giorno verrà, che ad ogni costo intatto
Pallante pur vorría quei, ch'or l'uccide:
Tanto, e sue spoglie, e il dì, ch'ei l'ebbe, a Turno
Daran rammarco. Ma gli Arcadi intanto,
Con gemiti e con lagrime moltissime,
Van riportando, a gara, in sul suo scudo
Il morto corpo steso. Oh! qual tu riedi,
Pallante, al genitor! a lui del pari
Duolo ed onore immenso: il dì primiero
Del tuo pugnar fu questo; e fu l'estremo:
Ma tu, Rutuli corpi, a monti, in campo,
Anco lasciavi, del tuo brando messe.
Nè già il sol grido di cotanto danno,

Ma il certo annunzio al prod'Enea ne vola,
Star presso a morte i suoi; breve esser l'ora
Per ajutar gli omai sconfitti Teucri.
Coll'avvampante spada ei già si schiude
Ampia intorno la via, tra il folto stuolo
Te pur cercando, o insuperbito Turno
Per la recente tua vittoria. Enea
Sol negli occhi ha Pallante, e il mesto padre
Evandro, quale all'ospital sua mensa
Lui straniero egli accolse, amica destra
Generoso porgendogli. Ecco, Enea
Quattro giovani figli di Sulmone,
E altri quattro all'Aufente in riva nati,
Vivi ei disarma, ed incatena, e serba
Per poi rigar del loro sangue il rogo,
In cui si acqueti di Pallante l'ombra.
Passa oltre tosto, ed a Magon la punta
Dell'asta sua mortifera già sopra
Stava; Magon, destro si abbassa, e il volo
Dell'avventato strale a vuoto fischia:
Ei, sottentrando supplice, gli abbraccia
I ginocchi, e diceva: Enea, per l'alma
Del gran tuo genitor, per la nascente
Speme di Giulo tuo, pregoti, a un padre
Serba in me vivo un figlio. In alto ostello
Giaccion, da me sepolti entro profonda
Cava, egregj tesori: in copia sculti
Argenti, e assai greggio auro, ed auro in verghe.
Il mio viver, non mai la palma ai Teucri
Tor potrà, mai: non è un sol uom da tanto.
Magon, qui tace. Enea risponde: Or serba
Tuoi tesori, che narri, ai figli tuoi:
Turno, ei primier, cotai riscatti ei tronca,
Nell'uccider Pallante. E Anchise, e Giulo,
Sentono in ciò, quel ch'io pur sento. E tosto
Con la manca ei Magon per l'elmo afferra,
E il di lui volto supplicante indarno
Da se torcendo, il brando suo gli asconde
Fino all'elsa, nel collo. Indi non lungi
Emónide, di Apollo e di Dïana
Sacerdote, ved'egli irne splendente
Nell'armi, in ampia tunica, di sacre
Bende cinto le tempia. Enea l'assalta;
E fuggente lo incalza, e sdrucciolante
Lo abbatte; e sopra standogli, l'immola;

Chiuso in tenebre è già. L'armi più insigni
Ne trasceglie Seresto, e al tergo incarco
Sen fa, per erger poscia a te, gran Marte,
Alto trofeo. Ma già Ceculo, prole
Del Dio di Lenno, e Ombron dai Marsi monti,
Riordinate han le Latine schiere.
Vieppiù contr'esse imperversando Enea,
D'Ansure il manco braccio e il tondo scudo
Con esso, a terra ne mandò reciso.
Un suo magico carme Ansure dianzi
Con gran fiducia mormorando andava;
E, imbaldanzito, ardìa sperarne in frutto
Longevitade insino ai canuti anni.
Tarquito poi, di Dríope Ninfa nato,
E di selvaggio Fauno, incontro fassi
Baldo nell'armi splendide all'ardente
Dardanio Duce. Ei di Tarquito l'asta
Disvía con man dal proprio petto, ov'era
Vibrata; ed afferrandola, impacciava
Nel calcio d'essa e la lorìca e il grave
Ampio brocchiero di Tarquíto. Inerme
Vistolo allora, Enea, sordo a' suoi preghi,
Manda e il capo e le suppliche ad un tratto
Recise a terra: e voltolando ei poscia
Col piede il tronco semivivo, accenti
Sovr'esso scioglie disdegnosi: Or giaci,
Guerrier tremendo, lì. Nel patrio avello
Te non porrà l'ottima madre: o preda
Al fero artiglio di rapaci augelli
Fien tue membra insepolte; o in gorghi ciechi,
A famelici pesci esca sanguigna,
Te volveran l'onde fugaci al mare.
Tosto poi Numa il forte, e Lica, e Antéo,
Che in prima schiera combattean per Turno,
Incalzati ebbe Enea; com'anco il biondo
Camerte, figlio di quel pro' Volscente,
Stato già fra gli Ausonj il ricco primo
Pe' campi immensi, e regnator pur anco
Su i tacenti Amicléi. Qual già si vide,
Con braccia cento e mani cento, e brandi
Ad ogni destra, e ad ogni manca scudi,
Briaréo da cinquanta immani petti
Contro il folgor di Giove avventar fiamme:
Tal, con tal romba, or vincitor pel piano,
Quant'ampio egli è, va imperversando Enea,

Da che pure il suo ferro sangue bevve.
Della quadriga di Niféo scagliarsi
Eccolo incontro ai vasti petti: adombrano
I destrieri vedendolo da lungi
Venir nell'ira; addietro, ecco, rivolgonsi;
E fuggendo e scalciando, han giù dal carro
Precipitato il signor loro; e al lido
Drizzan sfrenati il volo. Innanzi spinge
De' suoi bianchi corsier l'ardente biga
Lúcago; date ambe le guide pria
Al suo germano Lígero: quindi egli
Ruota il fervido brando. Enea, mal soffre
L'impeto loro: ei balza a fronte rattò
Del vegnente furor, brandendo incontro
L'asta sua smisurata. A lui si attenta
Lígero dir: Non questi, no, i destrieri
Son di Dioméde; nè di Achille è il carro;
Nè in Frigia stai; qui, della guerra a un tempo,
E del tuo viver, qui si appressa il fine.
Tai di Lígero a vol venían gl'insani
Detti per l'aure: incontro a lui, non detti,
Ma un dardo aspro ritorce il Teucro Eroe.
Su l'inoltrato manco piè curvavasi
Lùcago, in atto di combatter, spinti
Coll'asta in guisa di flagello pria
I destrieri a più corso: ecco, mentr'egli
Prono ancor pende, la Trojana lancia
Pel lembo estremo del forbito suo
Brocchiero è giunta, e l'anguinaglia manca
Trapassogli. Dal carro giù, battendo
La terra, ei moribondo cade. Allora,
Detti gli volge Enea di acerba punta:
Lúcago, or tua virtù già non tradiro
Con vil fuga i destrieri; all'oste il tergo
Non danno essi, adombrati: or, ben tu stesso,
Giù balzato, abbandoni a me il tuo carro.
Disse; e i freni afferrò. Tendea le inermi
Palme il misero Lígero, gittandosi
Ei pur dal carro giù. Per te, per gli almi
Tuoi genitor, che a tanto Eroe dier vita,
Salvami, deh! di un supplice infelice
Abbi pietà... Più dir volea; ma tronca
Così sue preci il Teucro: Altre, ben altre
Voci tu dianzi risuonavi: or, muori
Tu pur; fratello, il tuo fratel tu seguí.

E, in così dir, dal latebroso petto
L'alma ei col ferro gli sprigiona. In tale
Fera guisa spargendo iva pel campo
Lutti il Dardanio Duce: impeto pari
Fa il torrente sfrenato, o il turbin atro.
Dal campo indarno assedïato omai
Sortita al fin co' giovani suoi Teucri
Fa il giovanetto Ascanio. — In Ciel frattanto
Giove a Giunon favella: O suora, e sposa
Amatissima, or mira, ivi de' Teucri
Il valor; ti par ei, quale il pensavi,
(E indovinavi in ver) di Venere opra,
O dote propria loro? in guerra forse
E forte destra, e audaci spirti, ed alme
Ne' perigli indurate, or non hann'essi?
Giuno, umíl, rispondevagli: Consorte
Venustissimo, a che, per più mia doglia,
Con motti amari me già mesta pungi?
S'ancor preso di me, quanto già il fosti,
Quant'esserlo dovevi, oggi tu fossi,
La onnipossanza tua non negherebbe
Ora a me, no, di poter trarre in salvo
Il mio Turno, e serbarlo illeso a Dauno,
Misero padre suo. Ma, Turno pera;
Vittima ingiusta, ei paghi a' Teucri il fio.
Eppur quel Turno e nome e origin tragge
Da noi; Pilunno arcavol gli è: di larghe
Offerte, inoltre, i templi tuoi devoto
Egli spesso arricchiva di sua mano.
Già il regnatore del celeste Olimpo
A lei risponde: Ove un indugio solo
Al Fato inevitabile del giovane
Vogli pur tu, dalla presente morte
Furandolo; e poichè in mia man pur anco
Credi ciò starsi; or via, Turno per ora
Sottraggi ai Fati, che lo incalzan: darti
Tanto a me lice, e nulla più. Ma, se altra
Pietà più estesa il tuo pregar nasconde;
Se della guerra l'esito cangiarsi
Stimi del tutto quindi, invan tu speri.
Piangente, a lui Giuno soggiunge: E s'anco
Ciò, che il tuo labro a stento or mi concede,
Mel concedesse il core, e a stabil vita
Rimanesse pur Turno? All'innocente
Sovrasta or grave il fine; o ch'io del vero

Ignara stommi. Ah, fosse pur fallace
Il mio temer! volgessi pure in meglio
Tu che il puoi, l'aspro Fato! — E qui tacque ella.
E tosto giù dall'alto Olimpo a volo
Diessi per l'etra, in procelloso nembo
Ravviluppata: e nei Latini campi
Sovra le Ilíache schiere si librava.
Quivi una vuota nube, in ombra vana,
Che somigliasse Enea, formando ad arte;
(Ammirabil prodigio!) anco vestilla
Delle Teucre armi: e il contraffatto scudo,
L'elmo, il cimiero del guerrier celeste,
Al Fantasma died'ella; e il suon dei passi,
E degli accenti il suono: appunto quale
Di spento Eroe si crede volar l'Ombra;
O quali in sogno agl'ingannati sensi
Si appresentan talvolta. Ecco, davanti
Alle sue schiere, baldanzosa balza
La imagin falsa, e in provocanti grida
Turno incìta coll'armi. E già, contr'essa
Avventatosi Turno, ebbe scagliata
L'asta sonante; al cui fragor dà il tergo
L'Ombra vana, rivolte in fuga l'orme.
Turno allora deluso, a sè davanti
Fuggir vedendo Enea, di vana speme
Ebro il superbo core, ei grida: Or, dove
Fuggi tu, Enea? lasciar le pattüite
Nozze tue, no, non vogli: a te quel suolo,
Che vai cercando per cotanti mari,
Questa mia destra omai darà. Lo incalza,
Così parlando, e con l'ignuda punta
Vieppiù lo stringe: e non si avvede intanto,
Sua lieta preda andarne all'aure in fumo.
D'Osinio Re l'Etrusca nave, in ch'egli
Venuto era di Chiusi, a caso allora
Stavasi in mar, per via di scale aggiunta
Di un alto masso all'orlo. A quella riva
Giunta è, fuggendo, la tremante imago
D'Enea; giù balza nella nave; e a un tratto
Entro i suoi ciechi nascondigli immersa,
Sparisce. Turno non allenta il corso;
Anzi, gli aerei gradi a vol trascorsi,
Su la proda anch'ei piomba. E, tocca appena
L'ebb'ei col piede, la Saturnia Giuno
Tronco ha 'l canapo, e il legno all'onde in mezzo

Spinge, spiccato dalla spiaggia a forza.
Ma il vero Enea frattanto, ad alta voce,
Chiama a pugnar l'assente Turno: e miete
Col mortal brando a un tempo ogni guerriero,
Che gli si para innanzi. E già fra l'atre
Nubi va sciolta in fumo la fallace
Ombra del Teucro, mentre ai venti in preda
Ratto sen va per l'alto mare Turno.
Ignaro egli è della serbata vita;
E, ingrato quindi, ambe sue palme e il grido
Alzando al Cielo: Onnipossente Padre,
(Dic'ei) me dunque or d'ignominia tanta
Capace vuoi? ch'io debba un cotal fio
Scontare? Ove son tratto? onde mi svelsi?
Qual fuga, oimè, da' miei guerrier m'invola!
Come tornarvi! Riveder io mai
Laurento, o il campo, attenterommi? il fido
Stuol de' miei prodi, or, che dirà? lo stuolo,
Che mi seguiva in guerra appien sol mia;
Lo stuol, ch'io lascio (ahi vitupéro!) a cruda
Morte, pur troppo. Ah, ch'io già rotti e spersi
Li veggo! i loro moribondi gemiti
Già n'odo. Or. che farò? qual mai profonda
Voragine bastante, a me la terra
Spalancherà, per ingoiarmi? Or, tosto,
Pietosi a me voi pria, Turbini, (a voi
Spontaneo Turno prostrasi) deh, questa
Nave entro a sassi dirupati, a forza
Spingete or voi: frangetela nell'aspre
Scogliose Sirti; ove seguirmi, al pari
Sia negato, e a' miei Rutuli, e all'ignara
Fama. Così pregando, egra quell'alma
In gran tempesta di dubbj ondeggiava.
Di rabbia insano, or, sovra il proprio brando
Precipitarsi ei pensa, e così torsi
L'incomportabil macchia; or, nel più cupo
Dei feri flutti per slanciarsi ei sta,
Col nuoto audace ricondursi a riva,
E ai Teucri incontro di bel nuovo in campo,
Sperando. E ben tre volte il salto ei quasi
Spiccava; ed altre tre fiate al brando
Stendea la man; ma l'una e l'altra uscita
L'alta Giunone ognor gli ha tolto; e, mossa
D'esso a pietade, il giovenil furore
Va in lui temprando. Alle vaste onde il seno

Squarcia intanto la nave; e i flutti e i venti
La spingon verso la cittade antiqua,
Cui Dauno, del gran Turno padre, impera.
Ma, infiammato da Giove, all'aspra pugna
Mezenzio a Turno sottentrava, i Teucri
Trionfanti assaltando. In lui le intere
Tirrene squadre scagliansi: e ciascuno
E l'ire e i dardi a prova torce in quello
Unico petto. Ma, immobil, qual rupe,
Che in mezzo al mare inoltrasi, ed esposta
Del pari ai venti ed alle rabid' onde,
Schernendo sta la minacciosa possa
E del cielo e del mare; immoto resta
Così Mezenzio ai loro colpi. Atterra
Ben egli ed Ebro, e Látago, e il fuggente
Palmo: a Látago il volto ha stritolato,
Enorme un masso avventandogli; a Palmo
Col troncargli i ginocchi, ei tarda il corso:
L'armi e il cimier tosto ei ne spoglia, e a Láuso,
Perch'ei sen vesta, le regala. Ucciso
Ha pure il Frigio Evante; ucciso ha pure
Il compagno di Paride, Mimante;
Figlio di Amíco, e nella notte istessa
Dalla madre Teano ei dato in luce,
Mentr'Ecuba di Paride sgombrandosi,
Fiaccola infausta partoriva a Troja.
Ma il patrio suolo a Paride almen tomba
Era; sen giace ora Mimante ignoto
In strania terra. Da giust'ira punti,
Mezenzio i Toschi accerchiano: ma, nullo
Ardisce avvicinarsegli col ferro:
In lui da lungi saettando, aìzzanlo
Con alte strida. In guisa tal, dai veltri
Fuor de' monti snidato aspro cignale,
Cui pinifero il Vésulo molti anni
Ascose, e molti il Laurentino stagno
L'ebbe nudrito infra i cannéti suoi;
Se al fine incappa ei nelle reti, impavido
Ferocemente arrestasi, e dimenasi
Or qua or là; le digrignanti zanne
Minacciano; le setole si arruffano,
Scuotendo i dardi dall'irsuto tergo:
Nè cacciator, nè veltro osa pur altro,
Che coi latrati in securtà da lungi,
E con saette, stringerlo dintorno.

Dall'antiqua Coríto il Greco Acrone
Giunto era dianzi, agl'imenéi prefissi
Involatosi. Il vede or fra la turba
Mezenzio, in atto di sospinger oltre
Sue schiere, ancor lontane: all'elmo in cima
Purpuree penne ondeggiangli, e nell'ostro
Fiammeggia Acron di nuzïale ammanto.
Qual folgor ratto gli si scaglia addosso
Mezenzio, in mezzo a' suoi. Leon digiuno,
Rabido errante ad alte stalle appresso,
Tal è, se fuor balzar fugace capra
Vede a sorte, o ramoso altero cervo:
L'asciutte fauci lieto, ecco, spalanca,
Erge all'aura le giube, e sovra piomba
Addentandone i visceri; gli sgocciola
Tutta di sangue la faccia feroce.
Trafitto Acrone calcitrando cade
Nel sangue a terra, e spira. Orode in fuga
Volgesi allor, ma disdegnoso niega
Mezenzio lui trafiggere da tergo,
Con saettata punta: a fronte incontro
Gli balza; e, avvezzo a generosa pugna,
Da corpo a corpo il vuole. E già prosteso
L'ha in terra morto; e sovr'esso, col piede
E coll'asta pontando: O prodi, (ei grida)
Mastro di guerra assai pregevol, giace
Il magno Orode, qui. Gli rispondea
Ogni sua schiera in trionfali carmi.
Orode intanto morendo esclamava:
Qual sii pur tu, che vinto m'hai, nè inulto
Io rimarrommi, nè tu lieto a lungo.
Pari destin ti aspetta: anco tu in breve,
Sì, morderai tu pur qui 'l suol, fra breve.
A lui Mezenzio, sorridendo irato:
Muori ora tu: farà di me poi Giove
Quanto vorrà l'alta sua possa. In questi
Detti tuonando, ei sbarbicogli il dardo
Dal corpo: a Orode un duro ferreo sonno
Sprangati ha gli occhi in sempiterna notte.
Vien da Cédico allora Alcátoo spento;
Da Sacratore, Idaspo: uccisi ha Rapo
Partenio, ed Orse, oltre ogni dir gagliardo.
Svenato è Clonio da Messápo, in punto,
Ch'ei dal destriero indomito sul suolo
Venìa prosteso: ed Ericete, il figlio

Di Licaón, soggiace anco a Messápo;
Pedoni ambo azzuffatisi. Vien oltre
Contro a Messápo Agide Licio; il tronca
Valéro, non degénere dagli avi.
Salio ha d'Atronio, ed ha di Salio palma,
Nealce, egregio arcier di alata morte.
Già pareggiava il crudo Marte i lutti
E le stragi a vicenda: ambe le parti,
Cedean del pari ed assalian del pari,
Or vincitrici, or vinte; e in cor nessuno
Pur soccorrea di fuga il vil pensiero.
Di un tal vano reciproco furore,
Di tanti affanni de' mortali, in cielo
Senton gl'Iddii pietade. Osserva quinci
Venere i combattenti: a fronte quindi
D'essa è Giunon: fra le migliaja in campo
La squallida Tisífone imperversa.
Ma, squassando la immane asta, si addentra
Sempre vieppiù Mezenzio nella pugna,
Torbido in vista. Ei giganteggia in armi,
Quale il fero Orïone, allor che in mezzo
Ai vasti stagni di Neréo si squarcia
Pedone egli la via tra i flutti, a cui
Ben di tutti gli ampj omeri sovrasta;
O quando, al pian dai monti alti scendendo,
Su l'annoso suo frassino appoggiatosi
Calca il suolo, e fra nubi asconde il capo.
Contro a Mezenzio Enea, che gli ha da lungi
Posto su gli occhi, muovesi. Si arresta,
Ecco, Mezenzio; e imperterrito, sta
Immobile in sua vasta mole. Ei squadra
Il nemico magnanimo con gli occhi,
Pure aspettandol che dell'asta a tiro
Giungagli: A me tu Dio, destra mia fida,
E tu, mio ferro, che a scagliar mi appresto,
Propizj or voi ne invoco. A te, mio Láuso,
Di codesto corsaro io l'armi voto:
Le vestirai tu, sì; trofeo sublime
Del trucidato Enea. Tace; e gli scaglia
La strident'asta, il di cui vol rimbalza
Dal percosso brocchiero; onde a piantarsi,
Lontana assai, va dell'egregio Antórre
Entro al costato. Antor, già fu d'Alcìde
Compagno; ei d'Argo indi in Italia venne,
E ad Evandro si affisse. Or ricev'egli

(Misero!) il colpo altrui: cade; e i morenti
Sguardi al cielo innalzando, il dolce Argivo
Paterno suolo invan rimembra. Enea
Scaglia allor l'asta sua: di volo passa
Quella pel tondo triplicato bronzo,
E per le tre taurine terga, e passa
Quanti altri suoli abbia lo scudo, e giunta
Nell'anguinaglia alfin, fitta entro restavi,
Tremula, e del suo primo impeto scema.
Vede Enea del Tirreno il sangue appena,
Tosto ha dal fianco sguaïnato il brando,
E lieto e ardente lui turbato incalza.
Láuso in cor geme gravemente, e irrìga
Di pianto il volto, nel veder l'amato
Padre a tal punto. Or, se per volger d'anni
Fede pur mai non verrà manco all'alta
Opra tua memoranda, io 'l caso acerbo
Della tua morte, o giovanetto insigne,
Non tacerò per certo. Iva arretrandosi
Mezenzio ognora, il piede egro impedito
Strascinando, e con esso a un tempo l'asta
D'Enea, che sempre nel suo scudo e in lui
Conficcata è. Gli balza innanzi Láuso,
Nella pugna ei sottentra sì opportuno,
Che la destra d'Enea con mortal punta
Già già scendente di Mezenzio in petto,
Egli sostenta, e indugia. I prodi suoi
Láuso già seguon con immense grida;
Dallo scudo del figlio intanto il padre
Protetto, ritraendosi pur va;
Mentre di dardi un nembo scaglian gli altri
Per far ch'Enea s'arretri. Ma, fremente,
Nell'ampio scudo racchiudesi Enea.
Come, se nube tempestosa scoppia,
Precipizio di grandine dai campi
Ogni bifolco ogni arator disperde;
E tu frattanto, o passeggier, ricovri
Ovvero sotto alle pendenti sponde
Del fiume, o sotto a cavo masso; e quivi,
Quasi in secura rocca, il raggio aspetti
Del Sol di nuovo trionfante: or, tale
D'ogni intorno di dardi tempestato
Enea, si sta dentro il suo scudo, e aspetta
Che spregnato di guerra il nembo taccia,
Sostentandone tutto intanto il pondo.

Ma in un pur Láuso con spregianti detti
Ei morde, e in un Làuso ei minaccia: A morte
Che corri or tu? tant'osi, oltre tue forze?
Di tua pietà vittima incauta. Insano
Non men per ciò, Láuso braveggia. Avvampa
L'ira vieppiù del Teucro Enea: di Láuso
Le Parche innaspan già l'ultimo stame.
La fera spada il Dardano, ecco, vibra,
E tutta in petto al giovane l'asconde:
Il vano scudo e la vana armatura,
E in duttil auro la veste trapunta
Dalla sua genitrice; il tutto fora
La cruda spada; e il sen di sangue è pieno.
Per l'aure allor fra l'Ombre meste scende
Lo spirto, e lascia il freddo corpo. Enea,
Gli occhi nel tinto in morte inlividito
Volto abbassando, un gemito pietoso
Dal grave petto trae: rimembra allora
Qual ne avrà duolo il padre suo: la destra
Del giovinetto ei quindi in man recandosi;
Misero! (ei grida) a tanto merto, a tanta
Virtude tua, qual pari omai mercede
L'impietosito Enea potrà pur darti?
L'armi, in cui baldo combattevi, or t'abbi;
E te, fra l'Ombre avìte, il patrio avello
Acchiuda pur, se ciò ti è dolce. Almeno,
A te il dolor della immatura morte
Fia scemo assai: per man d'Enea tu cadi.
I dubbj suoi compagni eccita quindi,
Perchè a lui prestin opra: e primo egli alza
Di terra il giovin, cui stillano sangue
I ben acconci pria capelli folti.
  Al Tebro in riva, il di lui padre intanto
Ad un tronco appoggiatosi, tergea
La sua piaga con l'onde. Appeso l'elmo
Sta in distanza ad un ramo: in terra il pondo
Delle gravi arme giace. Attornïato
Egli da scelti prodi, anelante, egro,
La testa inchina sul petto, cui copre
Con la prolissa barba. A tutti ei chiede,
E richiede, di Láuso; e molti ei spicca
Da se, perchè il richiamino, il ritraggano,
Del mesto padre a nome. Ma, veniva
Già ver lui Láuso esanime: prosteso

Sul proprio scudo il portano, e trafitto
Di piaga immensa, i suoi guerrier piangenti.
Il cor paterno, del suo mal presago,
Pur troppo già que' gemiti lontani
Interpreta: di polve atra deturpa
Egli i bianchi suoi crini; ambe le palme
Protende al cielo; indi sul morto corpo
Cader si lascia, e gli si affigge, e grida:
Ahi, figlio! e tanto in me potea di vita
L'insano amor, che all'ostil brando incontro
Io sottentrar mia prole a me lasciassi?
Io, padre, or vivo; e le tue piaghe, o figlio,
Serbavan me? del tuo morir, vivo io?
Ahi me infelice! or questo, egli è il verace
Esiglio mio; quest'è il mortal mio vero
Ultimo colpo! Io stesso, o figlio, il nome
Tuo già macchiai; per me, tu dal paterno
Soglio, per odio mio, tu n'eri espulso.
Io satollar, tra mille strazj e mille,
De' miei sudditi l'ire, il fio scontarne
Il dovev'io, reissimo: ed io spiro,
E fra gli uomini ancor la luce io bevo.
Ma ciò non fia più a lungo. — In questi detti,
Sovra il piagato fianco ergesi; e indarno
L'aspro dolore il ritarda; con forte
Volto ei comanda, gli si adduca il fido
Suo destrier, che baldanza eragli in armi,
Su cui d'ogni battaglia uscito egli era
Vincitor sempre. In mesti passi il vede
Oltre or venirne: ond'ei gli dice: O Rebo,
A lungo assai (s'infra' mortali a lungo
Cosa pur v'ha) siam vissi. Oggi, o tu meco
D'Enea le spoglie insanguinate, e il capo
Riporterai, vendicator di Láuso,
O, s'ogni sforzo all'alta palma è vano,
Meco oggi tu del par cadrai: che a Teucro
Signor servir, disdegnerai pur sempre
Tu, magnanimo troppo. — Ei tace; e al dorso
Del buon corsier l'usato peso affida,
Carco d'acuti strali ambe le mani;
Armato il capo in sfolgorante bronzo,
Da cui pendente irsuta coda ondeggia:
Tale ei si spinge infra le turbe a volo.
Lutto, insania, vergogna, amor, virtude
Conscia a se stessa, alto furore, immensi

Tutti, a lui van feri bollendo a gara
Nel cor profondo. Ad alta voce, ei chiama
Ben tre fïate Enea. Già il riconosce
D'Anchise il figlio; e lieto, esclama: Or voglia
Dei Numi il Re, l'eccelso Apollo il voglia,
Che tu meco t'affronti. Altro non dice:
E su lui con la fera asta si scaglia.
Mezenzio allora: A me, cui tolto il figlio
Hai tu crudel, ch'altro minacci? darmi,
Ah! morte, no, non potevi altra: il mio
Finir, me già non atterrisce; ai Numi
Non io quindi m'inchino: a morte io vengo
Sovr'ali ardenti: or d'infierir, tu cessa:
Sol questo don, pria di svenarmi, accogli.
E, in così dire, un dardo, e un altro, e un altro,
Gli avventa, in ampio giro intorno intorno
Da sinistra tre volte roteandogli,
E un nembo in esso saettando sempre.
In se stesso tre volte Enea rigirasi,
Senza piè muover, sotto scudo stando,
Dentro al cui bronzo immensa all'aure s'erge
Di abbarbicati dardi irta una selva.
Di sveller strali, e d'indugiar pur tanto,
E dalla troppo disugual tenzone
Stanco Enea finalmente, in se divisa
Pria ben il colpo; indi gli balza innante:
E la lancia mortifera nel mezzo
Pianta alla fronte del destrier pugnace.
Questi in alto s'impenna, e non men ratto
Le anterïori zampe al suol tornando,
L'aure ei flagella co' possenti calci
A furia sì, che il cavalier ne gitta
A se innanzi; ei sovr'esso, a capo chino
Trabocca, e il preme, e implicalo, e gli sloga
L'omero. Il ciel saettan con alte urla
Teucri e Latini. A vol già sopra è giunto
Col nudo brando Enea: Dov'è il feroce
Mezenzio omai? (gridagli il Teucro) or dove
Quella sua indomit'alma? Al ciel supini
Gli occhi, tornato in se stesso il Tirreno,
Rïaprendoli volge; e un sospir grave
Mandando, rispondevagli: Nemico
Fero mio, che mi oltraggi? a che sospendi
Il colpo tu? vibralo: il merto. In campo
Non io tornai, per me scampar; nè vuolmi

Salvo, l'ucciso Láuso mio. Sol prego,
(Se prieghi s'odon di nemico vinto)
Concedi al corpo mio terra, che il copra.
Pregni, il so, d'odio acerbo, i miei m'han cinto
Da tutte parti: io supplico; sottraggi
Dal lor furor queste mie spoglie; e un solo
Sepolcro me col mio figlio racchiuda.
Così parlando, all'aspettato ferro
Tende ei la gola; e ricevutol, versa
Nell'armi a un tempo ed il sangue e la vita.

LIBRO UNDECIMO.

Sorta è dal mar l'Aurora intanto. Enea,
Benchè il prema la cura di dar tomba
Ai guerrier suoi; benchè Pallante ucciso
Gli conturbi la mente; Enea, sul primo
Albeggiare, agli Dei sciogliea pur voti
Per la vittoria. Eretto egli ha un immane
Troncon di quercia in su ammontata terra;
D'armi fulgide il veste; altere spoglie
Di Mezenzio; a te splendido trofeo,
O magno Marte. Ei del cimier vi adatta
Le folte penne, ancor stillanti sangue;
Gl'infranti strali, ed in sei parti e in sei
La lorica del duce traforata:
L'eneo scudo a sinistra, al collo appendegli
Dall'elsa eburnea il brando. Ai trionfanti
Teucri suoi duci, ond'ha corona ei densa,
Si volge, e dice: Un'alta impresa, o prodi,
Abbiam compiuta: or, ciò che avanza, è un nulla.
Mezenzio qui giacente per mia mano,
Augurio egli è, primizia è delle spoglie
Del più superbo Turno. A noi disgombra
La strada or s'apre di Laurento; or l'armi,
E il cor ricolmo di presaga speme,
Apprestate a vittoria. Al primo cenno,
Che il ciel daranne di levare il campo,
E d'oltre spinger le bandiere; in nullo
Di voi sia indugio, nè timor, nè dubbio.
Sotterriam noi frattanto gl'insepolti
Compagni: in riva d'Acheronte l'Ombre
Null'altro onore aspettano. Su, via,
L'esequie estreme s'abbian l'alme forti,
Che col lor sangue a noi pur compra han questa
Patria novella. Alla cittade afflitta
D'Evandro, or pria riportisi Pallante;
La cui troppa virtude, ahi! tronca giacque
Da morte acerba in questo orribil giorno.
Così dicendo, e piangendo, ei giungeva
In su la soglia, ove sedea custode
Al corpo esangue di Pallante, il vecchio

Acéte: era già questi un dì scudiero
D'Evandro; ed or, con men felici auspicj,
Venuto al fianco dell'amato alunno
In campo egli era. Al cadavere intorno
Tutti stanno i famigli; e densa turba
Di Teucri; e, all'uso Ilìaco, dolenti
Le scapigliate donne. Entrato appena
Nell'alte porte Enea, s'erge alle stelle
Universale un gemito; e al rimbombo
De' strazïati petti, in mesto suono
Tutta mugge la reggia. In veder egli
Del bel Pallante sorretta la testa,
Pallido il volto, più che neve; a sommo
Il molle petto, aperta ampia una piaga,
Opra crudel d'Ausonia punta: Enea
Vieppiù singhiozza; ed esclama: Te dunque,
Giovincello infelice, a me l'avara
Fortuna toglie, mentre a un tempo dammi
Vittoria tanta? a te il vedermi in soglio
Niega ella? e vivo, di tue palme carco,
Renderti niega al padre? Ahi! nel partirmi
Dal tuo buon padre Evandro, altre, ben altre
Promesse a lui died'io; quando abbracciandomi,
Ei m'invïava ad alto impero; e quando,
Pien di temenza ei mi ammonía, che a dura
Guerra, con gente armigera e valente
Noi ne verremmo. Ed or fors'anco Evandro
Da vana speme lusingato, or voti
Stassi ei porgendo, e in copia doni, all'are!
Mentre al giovine esanime, dai Numi
Superni affatto abbandonato omai,
Rendendo stiam noi mesti un vano onore.
Misero padre! ah, del tuo figlio il rogo
Vedrai! quest'è il ritorno mio; son questi
I promessi trofei! quest'è la tanta
Tua fiducia in Enea! Ma, nol vedrai,
Tu Evandro, almen di vergognose piaghe
Trapassato da tergo; ah no, tu padre,
Arrossir non dovrai, nè bramar morte
In vece tu del mal tuo illeso figlio!
Qual difensore, o Italia, in lui ti è tolto!
E a te, mio Giulo, ahi qual sostegno! — Enea,
Poichè così compianto l'ebbe, impone,
Che il cadavere prendasi: trascelti
Dall'esercito tutto ha mille prodi,

Che al genitore il funereo corteggio
Guidino, e seco lui piangano: lieve
Refrigerio al dolor paterno immenso;
Ma pur debito al misero. Già gli uni
Colte han di salce flessile, e di vimini,
Verghette in copia: e già ne intesson gli altri
Molle un ferétro. Havvi chi all'alto strato
Fa di frondosi rami ombra d'intorno;
E chi 'l corpo del giovine distendevi
Sovra l'agreste letto. Ivi, egli posa
Qual tenera vïola, o languidetto
Molle giacinto, cui virginea destra
Dal suo stelo mietesse: il fior pur serba
Molto splendor della natía beltade;
Benchè più omai vitale umor, nè forza,
Non gli ministri la nudrice terra.
A due purpurei drappi, ambi aspri d'oro,
Diè allor di piglio Enea: lavoro, e dono
Della Sidonia Dido, che trapunti
Con amorosa e dotta man già li ebbe
D'auro ella stessa. Or, l'un di questi avvolge
(Ultimo onor) del giovinetto al corpo;
Dolente ei fa dell'altro un velo ai crini,
Cui divorar dovran le fiamme in breve.
Molte inoltre accatasta ei delle spoglie
Nella battaglia di Laurento or vinte:
E impon, che dietro al corpo in ordin lungo
Sia schierata ogni preda. Armi, e destrieri
Dei nimici v'aggiunge; e, a tergo avvinti
Le mani, assai de' prigionier, cui poscia
Vittime sveni al figlio estinto il padre
Sul di lui rogo. I tronchi rivestiti
Dell'armi ostili, alti trofei, commette
Ai duci stessi, che li portin; stavvi
Inscritto il nome del guerrier, cui furo.
Tratto poi viene il barcollante Acéte,
Misero, d'anni carico: ei co' pugni
Or si percuote in cruda guisa il petto;
Con l'ugne il volto ora ei si squarcia; or tutto
Scagliasi steso in su la dura terra.
Sieguon, di sangue Rutulo stillanti
Predati carri. D'ogni barda ignudo,
Vien poscia Etón, alto destrier di guerra,
Ch'oltre procede col capo dimesso,
Lagrimando a due rivi. Altri l'elmetto,

L'asta altri porta di Pallante: il resto
Tolto ha dell'armi l'uccisor suo, Turno.
Chiusa in mesta falange è al fin la pompa
Dagli Arcadi, dai Teucri, e dai Tirreni
Duci; han gli Arcadi l'aste al suol rivolte.
Poichè tutto, in bell'ordine, il corteggio
Passato è omai, si arresta Enea; dal core
Tratto un profondo gemito, egli esclama:
I Fati stessi orribili di guerra
Me chiaman pure ad altro pianto. Addio,
Generoso Pallante, addio per sempre.
E, senza aggiunger altro, ei tosto i passi
Del suo campo volgea ver l'alte mura.
Giunti ivi già dalla città Latina
Trova Oratori, il crin di oliva cinti,
Che ai dispersi cadaveri dei loro
Trucidati guerrieri imploran pace:
Bramando a quelli rendere gli estremi
Onori: aggiungon; contro ai vinti e uccisi,
Non più aver loco gli odj: al fin, perdoni
A quei, che un giorno ospiti suoi nomava,
E suoceri anco. — Impietosito, Enea
Ai giusti preghi condiscende; e aggiunge:
Quale immerita sorte havvi, o Latini,
Implicati in tal guerra, onde la vera
Nostra amistà sfuggite? Ai corpi esangui,
Vittime già del fero Marte, or pace
Pregate voi? pace ai viventi io pure
Concederei, di cuore. Io qui non fora
Venuto mai, se loco o seggio i Fati
Non mi assegnavan qui. Nè muovo io guerra
Al popol vostro. Il vostro Re, fu quegli
Che violava gli ospitali dritti;
Ei, che nell'armi del suo Turno avea
Fiducia più. Quel Turno suo, venirne
Doveva ei meco ad affrontar la morte;
Meco ei la guerra terminar pugnando,
Poich'ei sbandir volea d'Ausonia i Teucri;
E di noi quegli ora vivria, cui vita
Serbata avesse o la sua destra, o un Dio.
Itene intanto, e s'arda il rogo ai vostri
Concittadini miseri. Qui tace
Enea. Di muta maraviglia ingombri
Gli Oratori l'un l'altro sogguardavansi.
Dopo un silenzio lungo, al fin l'antiquo

Drance, avverso pur sempre al giovin Turno,
Sempre a tacciarlo pronto, in questi detti
Ad Enea rispondeva; O Teucro Eroe,
Grande per fama, e vieppiù grande in opre,
Qual de' tuoi pregj, onde ai Celesti uguale
Tu sorgi, or primo a qui laudare imprendo?
Tua giustizia, o il valore? Ah! noi ricolmi
Di gratitudin, riportando andremo
Le tue parole alla natía cittade;
Noi, se la via ne schiude a ciò Fortuna,
Faremti amico il Re Latino: altrove
Turno omai d'alleati si provvegga.
Spero anco più: al popol nostro giovi
Sudar coi Teucri a gara, in erger mura,
A voi dal Fato imposte. — E in ciò dà fine
Drance al suo dire: un bisbigliar de' suoi
A una voce il conferma. E già di tregua
Dodici giorni han pattüito, in cui
Misti e Teucri e Latini, appien securi
Errin pe' gioghi alti selvosi in cerca
Di combustibil esca. Il frassin cade
Reciso al suol dalla sonante scure;
I pini, al cielo torreggianti, atterrano;
Nè cessan mai di squarciar querce a forza
Di conj, e di spaccar cedri odorosi;
Nè di far scender dal monte, su carri
Cigolanti, i pesanti orni disvelti.
Ma il già creduto vincitor Pallante,
Da più verace Fama or come estinto
Annunzïato alla città d'Evandro
Viene, ed al padre stesso. Armansi ratti
Di funéree facelle, all'uso prisco,
Gli Arcadi: vien precipitosa folla
Della città alle porte: in atra luce
La procedente lunga striscia splende,
Per spazio immenso il pian partendo. Ad essi
Incontro viene la turba piangente
De' Frigj: ambe raggiungonsi, e, spettacolo
Lagrimevole, arrivano alle porte.
A tal vista, le madri orbe l'afflitta
Città rïempion d'urli. Ma, possanza
Non havvi, no, che a frenar basti Evandro.
Scagliasi in mezzo alla funérea pompa,
Su la posata bara di Pallante,
Sul figlio ei si precipita; ed affisso

Stassi al suo corpo, piangendo e gemendo.
A stento al fine comincia a esalarsi
Per le dischiuse fauci il duol profondo:
O mio Pallante, le promesse al padre
Così serbavi? al fero Marte in preda
Tutto non darti, promettevi. Ah! troppo
Io 'l sapea! non ha freno in giovin petto
Il nuovo onor della battaglia prima.
Ahi, della gloria tua troppo infelici
Saggi primieri! ahi dura scuola infausta
Di guerra a noi vicina troppo! E nullo
Udìa dei Numi le mie preci e i voti?
Felice, o tu, casta consorte mia,
Ch'anzi morivi, a sì gran duol ritolta!
Io, per l'opposto, oltre il dover vivea,
Per rimanermi orbato padre io poscia!
Che non uscii cogli alleati in campo,
Coi Teucri io pure? avesser me trafitto
Rutuli strali! a questa pompa in mezzo,
Pallante or no, ma riportato fora
L'esangue corpo mio. Nè di voi, Teucri,
Nè dei fra noi giurati ospiti patti,
Lagnato io mai non mi saria pertanto;
Tal fin, dovuto a' miei molti anni egli era.
Ma, se il mio figlio ad immatura morte
Doveasi pure, ah, le migliaja almeno
De' Volsci innanzi trucidate avesse;
Caduto almen foss'ei, guidando i Teucri
Nel più addentro del Lazio! — Omai non io
Darti voglio, o Pallante, onor funébre
Altro di quel, che il pïetoso Enea,
E gli alti Frigj, ed i Tirreni duci
Ti diero, e tutte le Tirrene squadre.
Trofei sublimi, ecco, ti accerchian l'armi
Dei da te spenti Rutuli. E tu pure,
Superbo Turno, or noi vedremmo, onusto
Di tue armature, starti immane tronco,
Se pari a te di nerbo e d'anni egli era
Il giovincel, qual di valor pur l'era. —
Ma, oimè! che più, dal proseguir la guerra
V'indugio, o Teucri? Itene dunque: e, fidi,
Voi riportate al signor vostro queste
Mie voci stesse: Enea, morto Pallante,
S'io l'abborrita luce ancor pur soffro,
N'è il tuo valor cagione: al figlio, e al padre,

Sta debitrice la tua destra invitta
Della vita di Turno. Altro tu farmi
Dono non puoi; nè il può Fortuna. Omai
Non cerco io più, nè mi si addice, alcuno
Gaudio di vita: io bramo, anélo io solo
Recar vendetta giù del figlio all'Ombra.
L'Aurora intanto ai miseri mortalí
L'alma luce e gli affanni e le fatiche
Riconducea. Tarconte e il Teucro Duce
Ergono all'aura già sul curvo lido
Accatastate pire. Ognun sovr'esse
De' suoi guerrieri estinti i corpi adatta
Dei lor maggiori a norma. Atre facelle
Sottopongonvi; e già in caligin densa
Dietro a fumose ruote l'etra tutta
Si atténebra. Tre volte ai roghi intorno,
Cinti i guerrier dell'armi lor raggianti,
Aggiravansi a passo triplicato;
Tre volte intorno alla funérea fiamma
Corser poi su' destrieri; e gemebondi
Ululati innalzarono. S'irrìgano
L'armi di lagrime, e il suolo di lagrime.
Al fragor delle trombe, il ciel rimbomba,
E al clamor de' guerrieri. In preda quindi
Altri le spoglie de' Latini uccisi
Danno alle fiamme; elmetti fini, e spade
D'alto lavoro, e freni, e ruote, state
Celeri già: gittan molti altri al rogo
Gli scudi istessi de' guerrieri ivi arsi;
E (noto dono) i loro dardi, infausti,
Poichè vittoria a lor non diero. In copia
Vittime a Morte vi si svena intorno;
Tauri, e lanosi, e setolosi, e d'ogni
Specie animali, dai propinqui campi
A ciò pur tratti. Rimirando stanno,
Per l'ampia spiaggia le disperse squadre
I lor compagni ch'ardono; e ritorsi
Non ponno dalla vista delle pire
Mezz'arse, infin che di stellato ammanto
L'umida Notte non involve il cielo.
Nè in minor copia altrove a incender dansi
Pure altri roghi i miseri Latini:
Molti corpi hanno inoltre anco sotterra
Sepolti; e assai n'han riportati ai loro
Patrii campi, o alle lor natíe cittadi.

Degli altri tutti alla rinfusa è fatto
Un altissimo cumulo; e vien arso
Senz'altro onor nè novero: pe' vasti
Campi allora scintillan fuochi a gara.
Fugava omai le gelid'ombre il terzo
Sole, quand'essi addolorati all'alte
Ammonticchiate ceneri venivano:
E alle tant'ossa tiepide indi estratte
Davan di terra sepolcrale ammanto.
Ma i più feroci gemiti e ululati,
Del Re Latin nella città possente
Odonsi uscir da ciascun tetto. In lutto
Ivi le madri, e le misere nuore,
E le sorelle, e i figli orfani, stanno:
La dira guerra, e gl'imenéi di Turno,
Tutti esécrano a prova: in armi, in campo,
Scenda ei stesso, quel Turno; egli, che al regno
D'Italia aspira, e ai primi onor, col ferro
Se gli acquisti in persona. E vieppiù innaspra
Questi lor sensi il fero Drance; e afferma
Solo appellarsi omai, solo volersi
A tal battaglia Turno. Assai pur altri,
Che stan per Turno, incontro a questi insorgono
Con opposto parere. E per lui molto
Sta la Regina, rispettabil nome;
Per lui, la Fama de' trofei suoi giusti.
Mentre fra lor più il disparere avvampa,
Ecco, (oltre ciò) mesti Orator tornarne,
Quei già spediti alla cittade eccelsa
Di Dïoméde. Riferiscon essi
Vana esser stata ogni lor opra, e vane
Le tante cure, e i doni, e l'auro, e i caldi
Preghi: doversi, o dai Latini altr'armi
Cercare, od impetrar da Enea la pace.
Pel gran dolore, udendoli, vien manco
Il Re Latino stesso. Assai fan prova,
E del Ciel l'ire, e le recenti stragi,
Che del fatal Trojano Duce un Dio
Prese ha le parti. — Entro sua reggia allora
De' primarj del regno alto consiglio
Latino intìma. Ivi si adunan tosto
Per vie diverse in folla tutti. In mezzo
Siede sublime il Re. D'onori, e d'anni
Sovra ogni altro ei primeggia; ma sereno
Non ha l'aspetto. Agli Orator tornati

Dalla cittade Étola or dianzi, impone,
Che in ordin pieno riferiscan quivi
E le lor chieste, e le risposte avute.
Fassi allora silenzio: e, obbedïente,
Vénulo già incomincia: Abbiam noi visto,
Concittadini, e Dïoméde e il campo
Argivo; e, tutti del vïaggio vinti
I perigli, impalmata abbiam la destra
Noi stessi, quella, onde al suol Troja cadde.
Nell'Iapiga terra, in sul Gargáno
Da lui domato, Dïoméde stava
Nuova città fondando, a cui, dal nome
Dell'Argiva sua gente, ei dava il nome
D'Argíripa. Introdotti a lui davanti,
Gli offriam da prima gli arrecati doni;
La patria quindi, e il nome, e la cagione,
Che a lui ci tragge in Arpi, gli sveliamo,
E la guerra a noi mossa. A quanto egli ode
Tosto ei risponde in questi umani accenti:
Abitatori del Saturnio regno,
Felici Ausonj popoli vetusti,
Qual Fato sturba or la quïete vostra,
E ad insolita guerra vi strascina?
Ciascun di noi, che negl'Ilìaci campi
Strage portò, (tralascio i prodi estinti
Pugnando appiè delle Trojane mura,
E in Simoénta seppelliti) ognuno
Di noi, scontando va pel mondo intero,
Dell'usate violenze immane il fio:
Tal, che a pietà, non ch'altri, Príamo istesso
Noi moveremmo. Il sa la stella infausta
D'Artúro, a danno già del nostro Ajace
Infellonita; il san d'Eubéa gli scogli,
E il promontorio Cafaréo, ministri
Delle vendette dell'offesa Palla.
Quanti hanno a Troja militato, spinti
A estrane spiagge tutti: esul si trova
Menélao, fin d'Egitto alle rimote
Colonne; Ulisse, a visitar gli Etnéi
Ciclopi è astretto. I sovvertiti imperj
Degg'io membrar d'Idomenéo, di Pirro?
O i Locri fatti abitatori a forza
Delle Libiche arene? Il Re dei Regi,
Lo stesso Atride Micenéo, là cadde
Vittima ei sì, nella regal sua soglia

Dalla nefanda propria moglie ucciso:
Ivi or dell'Asia debellata il trono
Vile adultero usurpa. E membrar deggio
Come il ritorno verso i patrii Lari
Abbian tolto a me pur gl'invidi Numi?
Come la vista di mia sposa amata,
E della vaga Calidonia mia,
M'abbian per sempre essi intercetta? Ed ora,
Mostruosi terribili portenti
Me non perseguon anco? Erranti augelli
Su le nuove lor piume all'onde in riva
I miei compagni fansi; e in mesti suoni
(Ahi fero lor supplicio!) empiendo vanno
Di lagrimosi accenti e i monti e l'etra.
Ma, tai sventure rie tutte aspettarmi
Doveva io già, fin da quel giorno, in cui
Osava insano il ferro torcer io
Contro a celesti membra; io l'alma destra
Impiagando di Venere. A tal guerra
Spingere or me, no, non vogliate. Io, niuna
Cagion più serbo di pugnar co' Teucri,
Troja atterrata: e dei lor scorsi affanni
Non io lieto, nè memore pur vivo.
I doni, a me dai vostri patrii lidi
Recati, ora portateli voi stessi
Al Teucro Enea. Già stetti in armi a fronte
Io di quel prode: a me prestate or fede,
Che il provai là nel campo; e so quant'egli
Torreggi insorto dal suo immenso scudo;
Quanto il suo vibrar d'asta fulmin sia.
S'altri duo tali, oltr'esso, erano in Troja,
Dardani in armi alle cittadi Argive
Venían primieri, e degli opposti Fati
Grecia a vicenda or piangería. Gl'indugj,
Quanti mai sotto all'ostinate rocche
D'Ilïon ci arrestavano, fur tutti
Come di Ettórre opra d'Enea: due lustri
Dai loro brandi rattenuta, stavasi
La Vittoria ivi immobile. Ambo egregj
D'animo, egregj ambo nell'armi, al paro;
Bensì più assai religïoso, Enea.
Seco, poich'ei pure il consente, a patti
Venite omai: ma non contr'esso armato,
Armati voi: ben ci badate; io 'l dico.
Gran Re, tu udisti e le risposte a un tempo

Del Re Dioméde, e il suo parer di guerra.
Taccionsi appena gli Oratori, insorge
Vario un susurro, e conturbati i volti
Degli Ausonj si veggono. In tal guisa,
Se d'un torrente alla veloce piena
Sassi argin fanno, il chiuso gorgo strepita,
Suonan le ripe dal bollor dell'onde.
Calmati poi gli animi alquanto, e muto
Quell'inquïeto mormorío; dall'alto
Soglio, il Re volge pria suoi preghi ai Numi;
Poscia ei comincia in questi detti: Ah! certo,
Meglio era assai, (così pur fatto avessi!)
Ch'io m'appigliassi ad un partito innanzi;
Non qui con voi deliberando starmi,
Or che sovrasta a me il nemico. A scabra
Guerra siamo, o Latini; incontro a prodi,
Da non si vincer, no: contro alti Duci,
Sangue di Numi; a fera gente incontro,
Cui battaglie non domano; e che mai
Spiccar non sa dai brandi suoi le destre,
Ancorchè superata. Or, quanta speme
Negli ajuti degli Etoli era posta,
Dispogliatela voi: ciascun sia speme
Sola a se stesso: ma, il vedete appieno,
Quant'egli è angusto un tal sperare. Ogni altra
Cosa nostra, in qual tristo stato giacciasi,
Su gli occhi stavvi, e in core. Io, non incolpo
Persona alcuna: alto valor mostrossi,
Quanto esser mai potea; con quanto ha nerbo
Il regno nostro, si pugnava: or quindi,
Qual parer vinca entro al mio dubbio petto,
Dirovvel'io, mi udite, in brevi accenti.
Lungo il Tebro, un gran tratto havvi di terra,
Che ver l'occaso estendesi, fin oltre
Ai termini de' Siculi vetusti:
Quegli aspri colli or solcano gli aratri
Degli Aurunci e dei Rutuli, che scarso
Vitto ne van traendo. Al far co' Teucri
Lega ora noi, tal regïon sia 'l mezzo:
Donisi ad essa intera, in un coll'alta
Montüosa pinéta: ad ogni patto,
Pace diam lor, e associamli a noi:
Posa omai quivi, che pur braman tanto,
Trovino, e al fin lor mura ergano i Teucri.
O, se altre mire infra altre genti il seggio

Ricercare lor fanno, illesi uscirne
Dal nostro suol si lascino. Noi stessi
Navi anco venti fabrichiam pur loro,
E più s'è d'uopo: accatastati al lido
Stanno da ciò già in copia Itali abéti;
Prescrivan essi e il numero, e le forme;
Darem noi loro e bronzo ed opra, e quanti
Nautici attrezzi abbiamo. Io dico inoltre,
Che tra i più chiari del Latino sangue
Cento Oratori scelgansi, e muniti
Di pacifera uliva, al Trojan Duce
Vadano: e là, miei sensi esposti, i patti
Fermino seco, auro ed avorio in dono
Offerendogli, e in un l'augusta Toga
E l'eccelsa Curule, illustri insegne
Del regno nostro. Al comun pro, voi dunque
Date or consiglio, e riparate ai danni.
Drance allor sorge. Egli è costui quel Drance,
Cui l'alta gloria del gran Turno punge
Con feri invidi strali. In lui, ricchezza
Molta; e facondia, più; ma in guerra langue
La sua torpida destra; inutil pure
Consigliero ei non è. Di chiara stirpe
Esce, per madre; ma d'ignota e incerta,
Pel genitore: ad ogni modo, ei puote
Molto là, dove i torbidi dan loco
A sediziosi moti. Avverso ei dunque
A Turno insorge; e contro a lui gli sdegni
Vieppiù raccende in questi detti e aggrava:
Ottimo Re, chiaro a noi tutti è il vero
Del tuo sermon, cui nostro assenso è vano.
Ciò, che al popol più giovi, ognun sel crede
Sapere appien; ma in dirlo, è dubitoso.
Liberi al fin parlar ci lasci; appiani
Sua tumidezza or quegli, (e invan minaccia
Ei morte a me con l'armi sue; pur oso
Parlar io qui;) sua tumidezza appiani
Or quei, che infausto, sotto infausti auspicj,
Spenti veder ci fea tanti alti nostri
Duci, ed intera la città nel lutto
Sepolta; ei, che assalir de' Teucri il campo
Vuole, e atterrir col fier suo brando il cielo;
E intanto pur nel fuggir suo si affida.
Aggiunger, parmi, o egregio Re, dovresti
Un dono ai tanti, che ai Trojani invii;

Uno aggiungerne; e forza al mondo niuna
A distortene vaglia; in don la figlia
A tal genero illustre or mandi il padre:
E co' degni Imenéi, di eterna pace
Stringansi i patti. Ma se tanto invade
Poi di Turno il terror le menti e i petti;
Preghiam pur Turno, imploriam pur da Turno
Venia noi stessi, affin che mite ci ceda,
Alla cittade, i di lei proprj dritti;
Al Re, lo scettro. O Turno, o tu, de' mali
Del Lazio capo e cagion sola, in tanti
Manifesti perigli a che sì spesso
Tuoi cittadini miseri precipiti?
Scampo per noi non havvi in guerra; o Turno,
Pace chiediam tutti da te; di pace
Noi ti chiediam l'invïolabil solo
Vero pegno, Lavinia. Ecco, me primo,
(Cui tu supponi a te contrario; e il sono)
Me primo in atto supplice pregarti,
Tu vedi: or, deh, pietade abbi de' tuoi;
L'ira ti spoglia; or vinto sei; dà loco.
Stragi abbastanza e desolati campi
Visto abbiam noi, con nostro danno espresso.
Ma, se gloria ti sprona, se da tanto
Ti senti in cor, se a te pur cal sì forte
Latina reggia, cui sperasti in dote;
Ardisci, e in te securo, Enea nemico
Da corpo a corpo affronta. È, in ver, ben giusto,
Perchè regal consorte abbiasi Turno,
Che noi, vil turba, a stuol cadiamo in campo,
Che da nessun compianti giacciam noi
Vili e insepolti. Ov'abbi cor tu in petto,
Destati tu: se del paterno Marte
Favilla è in te, destati Turno: or l'odi?
Enea te sfida alla battaglia. — A tali
Detti avvampò l'ira di Turno: ei manda
Un grido, e tosto in questo dir prorompe:
Larga copia a te, Drance, in ver, vien sempre
Di detti, ov'uopo alla tenzone i fatti
Sarianti: primo, ove a consiglio viensi,
Giungi tu ognorà: ma intronar non dessi
Pur di parole, che securo scagli,
Or no il Senato; or, che ai nemici inciampo
Resta l'argin de' muri, e ancor di sangue
Non traboccan le fosse. A posta tua

Tuoni or tu della voce, a ciò sol uso;
E me n'incolpi di timor, tu, Drance:
E ben ti sta, poichè tanti alti fasci
Di Teucri corpi accumulò tua destra;
Poichè tu adorni ad ogni passo i campi
De' tuoi trofei. Quanto in te vaglia ardente
Virtù, la prova or far ti lice: in cerca
Ir non dobbiamo di lontan nemico:
Sta da ogni parte ai muri intorno: or noi
Corriam sovr'essi: e che? tu tardi? il tuo
Marte si sta dunque in tua lingua inane
Tutto; e in codesti tuoi fugaci piedi?
Turno vinto? chi mai darà di vinto
Taccia verace, o sovra i vili vile,
A Turno mai? forse d'Iliache stragi
Gonfio per me non scorre il Tebro? e tutta
Per me perir d'Evandro orba la stirpe,
Orbo il regno, non vedesi; ed appieno
Gli Arcadi inermi debellati omai?
Bizia, e l'immane Pandaro, per certo
Me non chiamaron vinto; e non mille altri,
Spinti da me di Stige all'onde, il giorno,
Ch'io fra le mura là del campo ostile
Stetti, da' Teucri attornïato. In guerra
Scampo non v'ha per noi? per te, fia vero
L'augurio insano, e pel Troiano Duce.
Non cessar mai dunque tu, Drance, mai,
Di seminar terrori, e d'erger sempre
Quella due volte già sconfitta gente,
E d'avvilir l'armi Latine. Or, pingi
E Tidìde, e Mirmidoni, ed Achille,
Tremanti tutti della Frigia possa:
Pingi d'Aufido l'onde addietro volte
Correre in fuga spaventate al fonte.
Perfid'arte! si finge egli atterrito
Dalle private mie contese; e innaspra
Così vieppiù col rio timor l'accusa.
Rassicurati omai: tal alma, spenta
Mai non sarà dalla mia destra: in petto
Tientela cara, e sia pur tua tal alma.
Padre, or a te venendo, e al tuo sublime
Parere, io dico: Se nell'armi nostre
Speme niuna ti avanza; se del tutto
Sola una rotta annichilati ha noi;
Nè arrider più Fortuna mai ci puote;

Sporgiam le inerti mani, e oriam noi pace.
Benchè a me quegli, (alcun deh pur restasse
Del consüeto alto valor!) sì, quegli
Felice a me parrìa su gli altri tutti;
Quegli valente sovra tutti; a cui,
Pria di scorger tal onta, il suol fia dato
Morder, cadendo esanime. Se poi
Freschi guerrieri, e nuove forze, e ajuti
D'Itala gente avanzano; se i Teucri,
Di molto sangue a costo, acquistan cara
La gloria lor; se il feral turbo abbatte
Del pari anch'essi; or, perchè noi, di Marte
In su le soglie appena, siam già stanchi,
Con tanto obbrobrio nostro? a che tremanti
Ci stiam noi già, pria che la tromba accenni?
Col varïar perenne suo, più cose
Risarcisce anco il tempo: avvicendata
Spesso Fortuna, assai ne spinse in fondo,
Cui tornò poscia in alto. Etoli ajuti
Ci mancheranno, e d'Arpi? ebben, ci avremo
Messápo; avrem l'avventurato in guerra,
Tolunnio, e d'altre genti i duci tutti:
Nè lieve gloria attergherassi all'orme
Dei Laurenti e Latini eletti prodi.
De' Volsci egregj, avrem Camilla, a cui
Raggianti squadre, e i cavalieri audaci
Sono affidati. Ma, se i Teucri a pugna
Sfidan me solo, ove a voi piaccia, ov'io
Ostacol pure al ben di tutti appaja;
Non è sì ignota la vittoria poi
A questa destra mia, ch' io mai ricusi
Pugnar, quando in me posa l'altrui speme.
Già 'l mio valor contro ad Enea me spinge;
Foss'egli armato da Vulcan pur anco
Qual s'era Achille; anco un novello Achille
Foss'egli pure. A voi questa mia vita,
A te, Latin, suocero eccelso, io Turno,
(In nulla a nullo dei vetusti prodi
Secondo) io Turno, consecrata l'ebbi.
Sfida Enea me soltanto? e me pur solo
Enea, deh, sfidi! E un Drance, no, non pera,
Se a noi tor dee la palma ira dei Numi:
Nè, se darcela vuole, abbiane un Drance
La gloria, no. — Così lor dubbio stato
Discutendo ivan quelli. Enea frattanto

Mosso è dal campo con le squadre. Ed ecco,
Precipitoso alla Latina reggia
Venirne un messo infr'alte grida, e tutta
Atterrir la cittade: Etruschi, e Teucri
Annunzia ei su pel Tebro naviganti,
E i campi tutti di lòr ampie schiere
Coperti poscia, ed inoltrarsi. A un tratto
Si conturban le menti della plebe,
Si sconvolgono gli animi; e d'acerbe
Punte più avvampan stimolate l'ire.
Tumultüante il volgo armi richiede:
Armi, armi, il fremer giovenil risuona:
Mesti susurran piangendo gli antichi.
Quindi il parer discorde alto percuote
D'immenso clamor l'etra d'ogni intorno:
Cotal ne avvien, se in cupa selva addentro
Torme d'augelli romoreggian chiuse;
O qualor dell'Eridano pe' stagni
Suon di garruli cigni alto rimbomba.
Afferra allor l'occasïone Turno,
E grida: Or tempo, o cittadini, è tempo
Or di consessi, e di encomiar la pace,
Sedendovi: i nemici in armi intanto
Tutto inondato avranvi il regno. E nulla
Aggiunto a ciò, fuor della reggia ei balza.
Uscito, impera: A' Volsci tuoi, Volúso,
Tor l'armi fa; guida tu i Rutuli anco.
Col tuo fratel, tu, Cora; e tu, Messápo,
Schierate voi nel piano ampio i cavalli.
Delle mura gli accessi afforzin parte,
Occupando le torri; il resto, al fianco
Vengami, pronto ai cenni miei. Già corre
La città tutta a custodir le mura.
Turbato anco il Re stesso, già interrompe
Il concilio; e i disegni alti gli è forza
Pur differire. Tristezza lo accora:
Incolpa ei molto se medesmo; Enea
Non si aver egli e genero ed erede
Della città, tosto trascelto. Innanzi
Alle porte frattanto altri le fosse
Cavano; travi all'alte imposte incontro
Appuntan altri, e sassi e sassi ammontano.
Di guerra il cenno sanguinoso intuona
La rauca tromba. In raddoppiati giri
Già coronan le mura anco i fanciulli,

Con le stesse lor madri; all'ultim'uopo
Tutti fatal necessità li appella.
Ma al tempio, in cima alle Palladie rocche
Tratta saliva la Regina, onusta
Di sacri doni: a lei corteggio intorno
Vien di folte Matrone; al fianco, ha seco
La vergine Lavinia, che innocente
Cagion di mali tanti, al suolo affigge
Le raggianti pupille. A lor tien dietro
Donnesca turba: l'odoroso fumo
Già degl'incensi s'erge; e in mesti accenti
Gridan le donne dalla soglia sacra:
O tu, Vergin di guerra, in armi forte,
Pallade, o tu, con la tua mano infrangi
Del predator Trojano i dardi audaci;
E innanzi a queste assedïate porte
Prostendi estinto anco lui stesso. — Intanto,
S'arma Turno a battaglia. A furia ei veste
La raggiante squamifera corazza
Rutula, bronzo-tutta: ei calza l'oro
Dei forbiti stinieri, ignudo ancora
La sola testa: ha già il suo brando al fianco;
Orrido fiammeggiante in torba luce
Discende ei già dall'alta rocca al piano;
Baldo, e in sua speme vincitor già fatto.
Tal fugge appunto (ogni suo ceppo infranto)
Nobil destrier pe' conquistati aperti
Campi, balzando a suo talento ai paschi,
O delle spose alle bramate torme,
O ad attuffarsi entro l'usato fiume:
E annitrisce, e saltella, ed ardua estolle
La testa, ond'or sul collo or su le spalle
Scherzano i lunghi flagellanti crini.
Infra Volsci guerrieri, a Turno incontro
Fassi Cammilla; in su le porte il trova;
Per fargli onor, precipita di sella,
E fan lo stesso i suoi. Quindi essa dice:
Ove pur abbia in se medesmo il prode
Fidanza a dritto, io sola, o Turno, andarne
Contro le Teucre e le Tirrene squadre,
Io tel prometto; oppormi a quelle io sola,
Sì, l'ardirò. Miei della pugna i primi
Rischj, sian miei: tu, sotto ai muri statti;
Pedone or tu l'alta città difendi.
Nella tremenda Vergine, a tai detti,

Gli occhi affissando Turno: Alta donzella,
Splendor d'Italia, (ei grida) or come, e quali
Render mai grazie al tuo gran merto pari,
A te poss'io? Ma poi che in petto hai l'alma
Maggior tu assai d'ogni periglio, or meco,
Dividi tu l'impresa. È corso il grido,
E mel riportan anco i miei premessi
Esploratori, che l'accorto Enea
Preceder faccia a dare ai campi il guasto
I suoi lievi cavalli; e ch'ei frattanto,
Per vie scoscese soverchiato il monte,
Tosto a piombar su la città si affretti.
Io, di guerra una fraude ho presta all'uopo:
In cupa selva un curvo calle in due
Fauci anguste dividesi: un agguato
D'armati intendo ivi posare. Incontro
Agli Etruschi cavalli irne tu dei
Coll'adunate insegne; e teco il forte
Messápo, e le veloci ardite squadre
Tiburtine e Latine: al par le cure
Tu di lor duce, e di guerriero, assumi.
Turno così: quindi, a Messápo, e agli altri
Duci alleati, in somiglianti detti
Raddoppia il cor, ed al nemico ei vola.
Giace una valle insidïosa, ed atta
Pe' flessüosi suoi rigiri a fraude
Di esperto duce: a destra e a manca opache
Frondi l'ammantan; solo un picciol calle
Infra ristrette fauci è cupa scorta
In malagevoli aditi. Sovrasta
Ad essa un monte, che in sua eccelsa cima
Un piano asconde, a stuol d'armati asilo
Securo, donde da ogni lato ei ponno
Veder, non visti; e giù scagliarsi a pugna,
O massi in copia rotolar dall'erta.
Turno, a cui noto è il loco appien, vi giunge
Primo, e nel bosco traditor si agguata.
Nelle celesti sfere a se chiamava
Cinzia frattanto una sua vergin; Opi,
Del sacro eletto coro a lei compagna;
E le parlava in questi accenti mesta:
Opi, a crudel battaglia, indarno cinta
Di nostr'armi Cammilla, ecco apprestarsi,
La prediletta mia. Nè amor novello
È questo in me, ch'or d'improvvisa tema

Il cor mi scuote. Il di lei padre, espulso
Dal soglio un dì pel suo regnar superbo,
Metabo, gli odj indi sfuggendo e l'armi
Dei ribellanti sudditi, l'antiquo
Suo Priverno lasciava. Al fero esiglio
Compagna ei torsi la bambina ardiva,
E, di Casmilla, ch'è il materno nome,
Lei Cammilla chiamava. Ei stesso, il grembo
Carco del dolce pegno, i più deserti
Boschi di giogo in giogo iva calcando
Col piè fugace; da ogni parte in armi
Incalzandolo in cruda traccia i Volsci.
A mezzo ei già di sua trepida fuga,
Gli si attraversan, ecco, alto-spumanti
Del rigonfio Amasen l'onde veloci,
Che per dirotte piogge traboccavano.
Egli, già presto a trapassarle a nuoto,
Teme pel caro peso; e inciampo al piede
Gli fa l'amor di padre. In cor più mezzi
Fra se volgendo, ei tostamente a questo
Si appiglia: entro a flessibile corteccia
Di salvatico sughero ravvoltola
Ben ben fasciata la bambina: ei quindi
L'involto lega e ben l'adatta e stringe
Al saldo immane dardo noderoso,
Ch'usa ei scagliar con la robusta destra.
Ecco, in alto il brandisce, e in un tai preghi
Al ciel rivolge: O di Latona prole,
De' boschi alma Dïana abitatrice,
Io genitore, a te, Vergin sovrana,
Questa bambina mia consacro ancella:
Accomandata all'armi tue, per l'aure
In supplichevol atto a te rifugge.
Te, Diva, attesto, che per sempre è tua
Questa, ch'io fido ai dubbj venti: or l'abbi.
Disse: e da tutto il poderoso braccio
Scagliato ha il dardo. Rimbombavan l'onde
Dallo stridor del saettato fascio,
In cui fuggía la misera Cammilla,
Sovra il rapido fiume. A nuoto poscia
Dassi Metabo, cui più sempre incalza
Lo stuol nemico; e già l'opposta sponda
Col fido dardo la bambina in salvo
Sovra erboso cespuglio a lui presenta:
Giunto, ei ne svelle vincitore il sacro

Dono di Trivia. Nè cittadi, o tetti
Più l'albergaro, inferocito omai
Dai tanti rischj e oltraggi: egli pe' monti
Ermi pastor solingo a viver diessi.
In selvagge latébre orride quivi
Ei nutricava di ferino latte
La figliuoletta infra aspri dumi, al labro
Infantile mungendo ei di sua mano
Le mamme d'una indomita cavalla.
Mal ferme ancor con tenerelle piante
L'orme appena ella stampa, che già il padre
Dardi assai le diè in mano, e l'arco appese
Ai di lei piccoli omeri, e il turcasso.
Di lunga gonna in vece, e d'auree bende,
Una spoglia di tigre giù pel dorso
Scende dal capo a ricoprirla. Adatti
Alle manine sue bei dardicelli
Fin d'allor saettò, la fionda anch'essa
Ruotò sul capo in ampio cerchio, e uccise
Or bianco cigno, or Tracia grue. Ben molte
Tirrene madri lei bramaro indarno
Per loro nuora. Ma, contenta appieno
Di servir ella a me, suoi dardi, e il puro
Virgineo fior prepon per sempre a tutto.
Deh, non si fosse in cotal guerra or ella
Così ravvolta, ed impegnata a fronte
De' Teucri; or io l'avrei compagna eletta
Al fianco mio! Ma pur, poichè da iniqui
Fati è sospinta, o tu mia Ninfa, scendi
Nel Lazio or là, dove a battaglia infausta
Con tristi augurj viensi: ivi, a lei presso
Statti con questa mia farétra, e tranne
Saetta ultrice, che col sangue indegno
Di chi oserà ferir la Vergin sacra
Grave glien faccia a me scontare il fio:
Teucro, o Rutulo ei sia, l'uccisor pera.
In cava nube io poscia e il corpo, e l'armi
Della infelice integre, al patrio suolo
Io renderò, sottrattela ai nemici:
Onor di tomba, io gliel darò. Qui tace
La Diva: ed Opi già per l'aure lievi,
Ravviluppata in turbo atro sonante,
Dal ciel scendea. — Ma intanto appresso ai muri
Di Laurento l'esercito vien tutto,
Teucri fanti, e cavalli, e Etruschi duci,

A ordinati squadroni. Il vasto piano
Tutto rimbomba de' nitriti: a stento
Raffrenati i destrieri, attraversarsi
Saltellanti li vedi: orrida messe
D'aste ferrate ondeggia; e lampi a mille
Saettan l'armi. Incontro a lor Messápo
Anco s'è mosso dalle mura; e i ratti
Latini, e Cora col germano, e i lievi
Cavalli della vergine Cammilla.
L'aste in resta s'inoltrano; altri vibra
Giavellotti; i guerrier già già si appressano;
Già il calpestio, già il fremito più avvampa.
Giungono a tiro già. Le parti entrambe
Fann'alto alquanto: indi in un subit', ecco,
Grida innalzarsi, urtarsi ecco i destrieri,
E da ogni parte dardi in folto nembo,
Di spessa neve in guisa, al Sol far velo;
Primi, anzi tutti a vol, coll'aste in resta,
Si affrontano Tirreno, e il forte Aconte.
Con gran romba fann' impeto, cozzando
Petto con petto i lor destrieri opposti.
Balza Aconte dall'urto fuor di sella
Ratto, qual fulmin saettato balza,
O qual pondo avventato da balista:
Pria di cader, già ei muore. Al fero colpo
Sturbate tosto le Latine squadre,
Volti i destrier ver la città, gli scudi
Sporgon da tergo, in piena fuga andando.
Ad incalzarli i Teucri; a cui primiero
Asíla è duce. E già alle porte quasi
Giungean, quand'ecco, alzar novelle grida
I Latini, e degli agili cavalli
Volger le teste a far di nuovo fronte.
A vicenda anco i Teucri a briglie sciolte
Fuggono allora. Il mar così talvolta
Onda sovr'onda sospingendo ai lidi,
Spumoso varca i duri scogli, e spinge
Oltre in terra le arene; or, seco addietro
Ratto ne' gorghi de' fuggenti flutti,
L'arene ei volve abbandonando i lidi.
Due volte i Toschi di Laurento ai muri
Sospingevano i Rutuli fuggenti;
Risospinti due volte, ebber gli scudi
A protegger lor gli omeri. Ma, quando
Nel terzo scontro a tutta forza poscia

Gli squadroni s'urtarono l'un l'altro,
Uom contr'uom, fermi; allora gli alti gemiti
Dei morïenti s'odono; in un mare
D'atro sangue, sossopra armi, destrieri,
Guerrier spiranti, volgonsi frammisti;
Orrida atroce pugna. A corpo a corpo
Non si attentando Orsíloco venirne
A battaglia con Remulo, gli avventa
L'asta; e alle tempia del di lui cavallo
Infisso ei lascia il ferro. Ergesi al colpo
Infurïando in alto, smanïando
Pel gran duolo, il destriero; è ratte tanto
L'aura flagellan le ferrate zampe,
Che scosso a terra ei Remulo precipita.
Iola, abbattuto è da Catíllo; e il prode,
Il magnanimo Erminio, in armi e in mole
Cotanto pur, soggiace anco a Catìllo;
Erminio, che in battaglia ignudo il capo,
Gli omeri ignudo, l'aurea chioma al vento
Sparsa, bersaglio ai non temuti dardi
Ben ampio appresta, torreggiando. Infissa
Nelle vaste sue spalle l'asta tremula
Sta di Catíllo, e il duol gli addoppia stando.
D'ogni intorno atro sangue: i brandi a gara
Fan strage; a gara a gloriosa morte
Da ogni parte si corre. Ma fra il sangue
Camilla esulta, faretrata in guisa
Di Amazone, snudando ella pur una
Delle mammelle: or, con la destra un nembo
D'aspre saette fulmina; or martella
Con l'indefessa sua bipenne grave
Colpi su colpi. L'arco d'oro a tergo
Le suona intanto e di Dïana i dardi.
Anco fuggente, ella talor lo strale
Con l'attergate mani indietro scocca.
Scelte compagne vergini, Larìna,
Tulla, e Tarpéa, brandisconle dintorno
Lor enee scuri: Italiche donzelle,
Per suo corteggio da Cammilla elette
In pace e in guerra. Al Termodonte in riva
Nelle pinte loro armi appunto tali
Le fere Tracie Amazoni fan guerra;
O seguan esse Ippolita, o con urla
Tumultüanti al carro eccelso intorno
Della tornata bellicosa altera

Pantasiléa, picchiando a gara stieno
I lunati brocchieri. Or, qual vegg'io
Vittima prima, e qual cadere estrema,
Pe' strali tuoi, Vergin guerriera? or, quanti
Al suol ne prostri moribondi corpi?
Di Clizio il figlio, Eunéo, cade primiero,
Dalla lunga asta trapassato il petto:
Rivi ei sgorga di sangue, e la sanguigna
Terra rabido morde, voltolandosi
Sovra l'aspra sua piaga. Indi è trafitto
Liri; e Pegaso inoltre: l'un, mentr'egli
Dal sotto-ucciso suo destrier giù quasi
Caduto, nelle redini appigliavasi;
L'altro, mentr'ei del primo alla caduta
Sottentra, sostentandolo con molle
Mano: ambo uccisi parimente a un tratto
Cadono a terra. A questi, ella v'aggiunge
D'Ippota il figlio, Amastro: e forte incalza
Arpalico con l'asta, e Tereo, e Cromi
E Demofonte. Ad ogni stral, che avventa
Di sua mano la Vergine tremenda,
Cade un Frigio guerriero. Ornìto passa
Sovra un destrier d'Apulia: in caccia esperto,
Più che in battaglia è questi: ammanto ei fassi
D'una taurina pelle all'ampie spalle;
Elmo al capo gli è il teschio d'un gran lupo,
A fauci aperte digrignante i denti;
Con man brandisce agreste ronca. Ei scorre
Fra le sue torme, sovra cui grandeggia
L'intera testa. Il vede, il giunge, il fere,
Fugati i suoi, Cammilla a un punto; e irata,
Così gli parla: Infra tue selve, o Tosco,
Pensavi tu dar caccia a fiere? or giunto
Egli è quel dì, che i vostri motti acerbi
Puniti son per man di donna. All'ombre
Degli avi tuoi pur tu il potrai non lieve
Vanto arrecar, narrando lor, che ucciso
T'ebbe uno strale di Camilla. E quindi
Ratto Orsìloco e Bute, duo gran Teucri
D'alta mole, trafigge: a Bute pianta
La mortal punta infra lorica ed elmo,
Dove appunto la nuca ignuda alquanto
In chi cavalca appar; là, donde appeso
Lo scudo è verso il manco braccio. Inseguela
In ampio giro Orsìloco, ma appieno

Ella il delude, in minor cerchio volta;
Sì, che mentr'egli anco incalzarla crede,
È incalzato da lei. Camilla s'erge
Quanto più può sul suo destriero allora.
E l'armi e l'ossa con la ferrea scure
Frange e disperde, ancorch'ei gridi e prieghi,
Sangue e cervella grondante dal volto.
D'Auno il figlio frattanto, ecco, si abbatte
In essa: stupefatto all'improvvisa
Vista ei riman, benchè a dovizia inganni
Oltre ogni altro alpigian Ligure egli abbia.
Vistosi astretto a inevitabil pugna,
Nè fuggir, nè respinger la imminente
Guerriera osando, alle fallaci astute
Arti ei si volge, insin che il puote, e grida:
Qual ti fia gloria, o donna, all'agil forza
Del tuo destrier fidàndoti, la pugna?
Senza speme di fuga, osa affidarti
In te pur sola: or, via, da corpo a corpo
Meco a tenzon discendi: il vedrai tosto,
Cui laude arrechi il folle vanto. Ei tace:
Ma inacerbita, infuriata, a tali
Detti Camilla, dall'arcion si sferra,
Alla compagna il suo destrier dà in guardia,
E imperterrita a piè, snudato il brando,
Sta col lucido scudo in armi pari
Al provocante Ligure. Allor questi,
Vincitor già stimando esser per fraude,
Non che appiedarsi, senza indugio ei sprona,
Volto il destriero, e a tutta briglia il caccia
Rapidissimo in fuga. Indarno astuto,
Ligure, invan superbo, or già te salvo
Non renderanno al genitor fallace
Le patrie fraudi tue. Sì disse; e a volo
Spiccata già sovra le piante alate,
Ratta più che balen la Vergin passa
Già il fuggente corsiero: al fren di piglio
Dà con la manca, se gli avventa a fronte,
E ottien vendetta nel nemico sangue.
Lieve a lei palma, al par che lieve fora
A feroce sparviere a Marte sacro,
D'alta rupe spiccandosi, una imbelle
Colomba aggiunger fra le nubi, e quivi
Cogli artigli afferratala squarciarla,
Sì, che giù sangue e piume il cielo fiocchi.

Ma dall'eccelso Olimpo, ove si asside
Il gran padre degli uomini e dei Numi,
A tante stragi indifferente il guardo
Non volge ei, no. L'ire al Tirren Tarconte
Giove stesso infiammando, oltre l'ha spinto
Dove più fervon l'armi. Infra le stragi,
Fra le squadre ondeggianti, ecco, Tarconte
Sul gran destrier, con varie grida a nome
Ciascuno appella, e incoraggisce, e innanzi
I fuggiaschi rimena: Inerti o voi
Tirreni, o troppo sofferenti ognora,
Qual codardia pur tanta il cor v'invade?
Voi rompe or dunque, e vostre schiere in fuga
Una femmina manda? a che tra mano
Ci stanno i brandi? a c'e gli strali? Eppure
Veneree pugne al sesso imbelle incontro
Non soglion voi tardi trovar; nè tardi
Ai banchetti, alle danze, ebbevi mai
La tibia molle del festoso Bacco.
Questo è l'ardor, la cura vostra è questa:
Sol che aruspici fausti in selve amene
Faccianvi a pingui sagrificj invito.
Rampognando così, fra l'oste ei sprona
A risoluta morte; e, pien di sdegno,
Vénulo affronta. Con robusta destra
Ne' fianchi il cinge, e di sella lo sbarbica:
A traverso sel gitta innanzi, e fugge
Portandol seco a tutta briglia. Un grido
Ergesi al ciel: tutti i Latini sguardi
Sieguonlo. Ardente, a vol divora il piano
Tarconte, in grembo e l'uom portando, e l'armi:
Dall'asta indi ei di Vénulo disvelle
La ferrea punta, e farsi via con essa
Tenta nel collo, ove tra ferro e ferro
D'ignuda carne alquanto appaja. Innalza
Contro lui l'altro ambe le braccia, e tenta
Schermendosi respinger l'imminente
Morte. Chi vide ai nembi in mezzo altera
Aquila gir portandosi ampia preda,
Ghermito serpe, e le artigliate spire
Divincolarsi indarno, e indarno il cielo
Ferir cogli alti sibili l'orrenda
Testa eretta vibrantesi; mentr'essa
L'etra vieppiù colle sonanti penne
Flagella irata, e vieppiù dentro incarna

Fra squama e squama il forte rostro adunco:
Visto ha Tarconte ivi portarsen baldo
La ratta preda dal Tiburte stuolo.
Di corso, dietro al suo valor felice,
S'attergano i Meónidi al lor duce.
Arunte allora, a Morte omai devoto,
Di strali e d'arte armato, intorno scorre
Alla ognor velocissima Camilla,
Spiando il modo, ond'ei pur n'abbia palma.
Dovunque in mezzo alle bollenti schiere
Imperversar la Vergin vede, ei quivi
La va seguendo tacito, e l'osserva.
Dovunque fuori della mischia ell'esce,
Vincitrice tornandone, si toglie
Tosto di furto il giovin dal suo aspetto,
Torcendo anch'ei sue redini. Ma pure,
Or questi aditi or quelli, da ogni parte
Investigando sempre, al fin trova egli
Maligno mezzo, onde il rio colpo assesti.
Sacro a Cibéle, e sacerdote ad essa
Già stato, iva Cloréo; da lunge insigne
Per le Frigie armi splendide: ei maneggia
Destrier spumante di sudor, cui copre
Una pelle aspra tutta d'auree scaglie,
Imitanti la piuma. Avvolto ei brilla
In peregrino ostro ferrigno, e vibra
Cretensi dardi da Licio arco d'oro,
Che dagli omeri suonagli: l'elmetto,
Auro è pur fino, auro il fermaglio, ond'egli
In ricche pieghe il lino all'aura gonfio
Dell'ampia crocea clamide imprigiona;
Non che le vesti, gli stinieri anch'essi,
Da dotto ago barbarico trapunto.
Dietro a costui Cammilla, (o l'armi Teucre
Appender voglia in voto ai Numi, o voglia
Delle predate aurate spoglie ornarsi
Poscia ella stessa in caccia) a costui dietro
Ciecamente scagliavasi per tutto,
Lui sol vedendo, e con donnesco ardore
Solo (incauta) anelando all'alta preda.
L'insidïoso Arunte il punto al fine
Trova opportuno, e al Cielo esclama: O sommo
Fra i Numi tu, del sacro tuo Soratte
Custode Apollo; a cui serviam sovr'ogni
Gente pur noi, che in nostra fe securi

Su le a te consecrate ardenti brage
Stampare osiam religïose piante;
Tu ne concedi, alle nostr'armi or torre
Questa ignominia. Riportar non chieggo
Della vinta donzella, io no, trofeo,
Nè spoglia alcuna: di mie prische imprese
Bastami il grido: di mia man sol caggia
Costei; senz'altra palma, al tornar mio
Inonorato accolgammi in lor grembo
Le patrie mura. Udito ha Febo il voto;
E l'esaudisce in parte, e in parte a volo
Il disperde per l'aure. A lui concesso
Vien d'atterrar, con improvviso colpo,
Morta Camilla; ma negato viengli
Il ritornar nell'alta patria; vano
Desire al vento. Saettato appena
Su l'etra egli ha il fischiante alato strale,
Che i Volsci tutti e gli occhi e il core han volto
Nella Regina, intenti. Ma non ode
Ella, nè il sibilar del già vegnente
Stral, nè fragore alcuno ode nell'aura,
Sin che piantarsi nella ignuda mamma
L'asta ella sente, che il vergineo sangue
Tracanna ingorda, ivi addentrata forte.
Le compagne già accorrono, e sostentano
La cadente Regina. Incerto Arunte
Fra la gioja e il timor, sen fugge primo,
Attonito nè omai nei proprj dardi
Osa affidarsi, nè affrontare i colpi
Della donzella. Come a lupo avviene
Talor, poichè sbranato o un torel pingue
O il pastor stesso egli abbia, anzi che dietro
Senta incalzarsi dai nimici ferri,
Che conscio ei di sua impresa ardita troppo,
Fuor d'ogni via fuggendo all'erta inselvisi
« Serrando al ventre la coda tremante: »
Così, in se stesso pavido, per torsi
Agli altrui sguardi Arunte, del suo scampo
Pago, ei si mischia infra l'armata folla.
La Vergine, con mano moribonda
Il dardo estrae; ma sta la ferrea punta
Profondamente infra le coste infissa.
Quindi esanime sviene; e l'occhio appannasi
In morte; e la già rosea guancia, fassi
Gelida neve. Alla più fida e amata

Tra le compagne sue, con cui sempr'ella
Ogni cura ha divisa, ad Acca allora
La morente Camilla così parla:
Fin qui pugnai, sorella; or fera piaga
Mi uccide; e già le tenebre mi assalgono
Per ogni parte. Or tu, ver Turno fuggi,
E questo estremo avviso mio gli reca:
Che alla pugna ei sottentri, e i Teucri addietro
Dalla città respinga. Or vola, e prendi
L'ultimo addio da me. Tra questi accenti
Le si sciogliean di mano appien le redini,
E invan sorretto dalle sue guerriere,
Di sella il pondo del corpo pur cade.
Fassi gelida tutta; abbandonando
Va l'armi, e il capo a poco a poco inchina,
Vinta da morte: e al fine in un sospiro
L'alma sen fugge disdegnosa a Stige.
Un grido immenso allora il ciel percuote;
Aspro vieppiù, Camilla uccisa, ferve
Il battagliar tremendo. Accorron folti,
Tutti in un mucchio, i più de' Teucri, e i duci
Tirreni, e i destrier Arcadi d'Evandro.
Ma, esploratrice di Dïana, in alta
Cima, si sta già da gran tempo immota
Opi, ed osserva la gran pugna. Appena
Gli urli frementi de' guerrier da lungi
Caduta in morte mostranle Camilla,
Opi un gemito innalza; e dal profondo
Del cor tai voci va traendo: Ahi troppo
Crudo supplizio a te, Vergin, vien dato;
Da iniqui Fati a far tu guerra ai Teucri
Sforzata! Ahi nulla, il seguitar tu in selve
Dïana nostra, e la farétra e l'arco,
Misera, a te nulla giovaro! Or pure
Non sarà, no, che inonorata lasci
Te qui morir, nè inulta, la tua Diva.
Fama andranne alle genti; e, qual ch'ei sia
Quei, che ti fe' di mortal piaga oltraggio,
Ne pagherà il dovuto fio, con morte.
Appiè del monte un tumulo alto stava;
Del Laurentino antiquo Re Dercenno
Le sepolte ossa ivi chiudeansi: opaca
D'elci corona avea. Sovr'esso posasi,
Balzata a furia giù dal monte eccelso,
La saggia Ninfa, e quinci ella d'Arunte

I passi indaga. Balenante in armi
Vistolo, e pieno andarsen di se stesso;
Perchè (grida ella) or da me torci il piede?
A me tu il volgi; a me qui vieni a morte:
Per l'uccisa Camilla avrai qui degna
Mercede tu. Ma, fia pur vero (ahi vile!)
Ch'anco te spengan di Dïana i dardi?
Tacque: e qual Tracia Amazone, trascelto
Fuor dell'aurea farétra alato strale,
Dell'arco ella le corna opposte incurva
Sin che fra lor combacinsi: rattiene
Del mortifero ferro in cocca posto
Con la manca la punta; con la destra
La corda insino al petto ella ritraggesi.
Fischiar lo stral, rimbombar l'aure, e il ferro
Nel cor piantarsi sente a un tempo Arunte.
Lui spirante fra gli ultimi singulti
Abbandonan gl'immemori compagni
Nel polveroso campo; e non san, dove:
Opi già s'erge in ver l'Olimpo a volo.
Della lor duce orbate, fuggon prime
Le lievi squadre di Camilla: in fuga
Vanno atterriti i Rutuli; va in fuga
Il forte Atína. Son dispersi i capi,
Derelitte le insegne; a briglia sciolta
Danno il tergo i destrieri, a porsi in salvo
Sotto le mura. Nè far argin osa
Alcun di loro agli incalzanti Teucri,
Cui precorre la morte: incarco vano,
Gli archi allentati da' stanchi loro omeri
Pendono; e ratte sul terreno udresti
Galoppeggiando andar l'ugne sonanti.
Vola un torbido nembo d'atra polve
In ver Laurento: dall'eccelse torri,
Oltraggiandosi i petti, odi le madri
Mandar fragor di femminili strida
Fino alle stelle. A quei, che a tutto corso
Giungon primi alle porte spalancate,
Turba ostile incalzante soprarriva;
E in sul confine delle patrie mura,
Su le sicure soglie dei lor Lari,
Trovan (miseri!) morte; ivi trafitti,
L'alme spirano. Sbarra altri le porte,
Fuor serrando i compagni, e i preghi loro,
Cui dar non osa orecchio. Lamentevole

Ampia innalzasi strage, e di assaliti,
E di assalenti, furïosi tutti
Su l'armi abbandonandosi. Gli esclusi
Rutuli, parte a precipizio piomba
Nell'alte fosse, dalla calca spinti;
Parte, accecati, a tutta briglia corre
All'alte porte incontro, in cui di cozzo
Quasi aspro arïete dà. Le donne anch'esse,
Cui l'estinta Camilla addoppia il vero
Patrio amore; le donne, in tale estrema
Pugna, con man tremante anco i lor dardi
Scagliano; e alle mancanti ferree punte
Tosto soccorron co' mezz'arsi pali,
Di morir ferme in su i ripari prime.
Acerbissimo nunzio, a Turno intanto
Acca giunge, e gli narra il rio scompiglio:
Annullate de' Volsci esser le squadre;
Camilla uccisa; e sovrastar la piena
De' nemici, cui Marte arride in guisa,
Ch'ogni cosa travolta, già già stanno
Sotto alle mura minacciosi. Turno,
Pien di furor, l'aguato e i boschi scabri
Abbandona: a ciò fare i crudi Fati
Del magno Giove il traggono. S'è tolto
Appena ei fuor dell'occupata selva,
E al pian discende, che da opposta parte
Enea co' suoi, già soverchiato il colle,
L'abbandonato aperto bosco varca:
Onde ambo i Duci con lor squadre intere
Spronano a furia in ver le mura. Enea
Sfumarsi innanzi il polveroso nembo
Mira di Turno, che il precorre; e vede
Dei Laurenti l'esercito in distanza:
Turno, de' piedi il calpestío si sente,
E dei cavalli l'alitar da tergo:
E già quasi il raggiungono; e conosce
Che a lui co' Teucri il fero Enea sovrasta.
Tosto azzuffarsi ambo vorrían, la sorte
Tentar dell'armi: ma di Febo i lassi
Destrier già presso al vasto Océano Ibéro
Stan per tuffarsi col fiammante carro,
Cedendo il cielo alla sorgente Notte.
Quindi a difesa delle mura accampa
Turno sott'esse; e in loro offesa, Enea.

LIBRO DUODECIMO.

Visto ha Turno i Latini infrante l'alme
Recare, afflitti da infelice pugna;
E tutti omai gli sguardi loro ei vede
In se rivolti, intimatori a lui
Di sue promesse tante. Il cor nel petto
Già gli si addoppia quindi; e, pria ch'uom parli,
Avvampa ei già d'inestinguibil fiamma.
Leon piagato in caccia Affrica vede
Spesso infierir vieppiù, spiegando intera
La tremenda sua forza: eretta scuote
Sue dense giube la cervice, e lieto
Nel fero aspetto impavido, si strappa
L'infisso stral col digrignante ceffo
Insanguinato: or tal, piagato Turno
Nell'immenso suo orgoglio, vieppiù sempre
Inferocisce. Al Re Latin vien egli,
E gli favella in tai superbi accenti:
È presto ognora Turno: invan gl'imbelli
Teucri ridirsi e ricusar la pugna
Convenuta, ardirebbero: alla pugna,
Eccomi, vengo: il sagrificio, i patti,
Ne appresta, o Re; sian testimonj immoti
D'essa i Latini. O ch'io, con questa destra,
Manderò il Teucro esul dell'Asia a Stige,
Col sol mio ferro il comun nostro oltraggio
Vendicando; o di me vincitor egli,
Sposa avrassi Lavinia. A lui risponde
Il Re, con placid'animo: O tu, d'alti
Sensi non men che di valor feroce,
Giovane senza pari; a me si aspetta
Con cura molta, e assai prudenza, or tutti
Pesar tuoi rischj, e provveder sagace.
Tuttora il regno del tuo padre Dauno
Intero hai tu; molte cittadi inoltre,
Cui ti acquistava il valor tuo. Non manca
Nè l'auro pure a me finor, nè il core.
Il Lazio e i campi di Laurento han pure
Altre vergini in copia, illustri anch'esse.

Concedimi or, ch'io senza vel nessuno
Apra a te il ver benchè spiacente; e fanne
Tesoro tu. Ch'io non dovea mai sposa
Mia figlia dare a niun Ausonio prisco,
Da gran tempo ammonito uomini e Dei
Aveanmi già. Conquiso io dall'affetto,
Ch'a te porto; conquiso anco dai nodi
D'affinitade anterïor fra noi,
Come dai mesti pianti dell'amata
Mia consorte; troncando ogni legame,
Tolsi al genero Enea la già promessa
Figlia, ed empio impugnai contr'esso l'armi.
Quai sventure, qual guerra io m'abbia, o Turno,
Da quel dì, ben tu il vedi; in aspri guai
Tu immerso pure. Già due volte vinti
Fummo in campal giornata: a stento in queste
Mura gl'Itali avanzi or difendiamo:
Latino sangue il Tebro scorre; il piano,
Vasto quant'è, delle insepolte nostre
Ossa ei biancheggia. Omai, che ondeggio incerto?
Che più mi cangio omai? S'io presto a farmi,
Estinto Turno, altri alleati e amici
Pur sono; or perchè pria, vivo ed illeso
Turno per anco, ogni contrasto appieno
Non tolgo? I nostri Rutuli, e l'intera
Italia, or che diran se a morte io traggo
Te, Turno, (il ciel nol voglia!) mentre in sposa
La figlia mia tu chiedi? Ah, tu ben pesa
Le vicende di guerra; pietà senti
Del tuo canuto genitore, afflitto
D'Ardéa fra i muri, da te lungi or tanto.
Ma già per questi detti non si piega
La ferocia di Turno: anzi lo innaspra
Ogni salúbre avviso. Appena loco
Davagli il Re di favellare, ei grida:
Quel, che hai per me timore, ottimo padre,
Per me il deponi: e di mia gloria a patto
Sceglier mi lascia innanzi la mia morte.
Armi ho pur io; miei dardi, il sangue anch'essi
Bevon, scagliati da non fievol destra.
Non sempre, no, colui terrassi al fianco
La Diva madre sua, che il ravviluppi
Fuggitivo tra nembi, ascosa sempre
Sotto vani fantasmi. — Qui interrotto
Vien ei dalla Regina, che piangente,

Ed atterrita dal pugnar novello,
Al bollente suo genero avvinghiavasi
Moribonda ella quasi: Ahi, Turno! io pure,
Sì, per queste mie lagrime, pel mio
Onor, (se a te d'Amata l'onor cale)
Io pur te prego: unica speme omai
Di mia vecchiezza tu; di me infelice
Omai tu solo appoggio; e appoggio e lustro
Tu della intera mia cadente casa;
Di non venirne più co' Teucri a pugna,
Ciò sol ti chieggo. Qual che a te si aspetti
Fato, in tal guerra, o Turno, a me pur anco
Si aspetta: in un con te, fia pur ch'io sfugga
Quest'abborrita luce. Enea, no, mai
Suocera avrà me prigioniera e vinta.
Lavinia, al favellar materno, irríga
Di un mar di pianto le infiammate guance.
Tutto avvampante di modesto fuoco
Vedesi il volto verginale; appunto
Qual fora Indico avorio in ostro tinto,
O intatto giglio al rosseggiar frammisto
Di ardenti rose. Ebro d'amore, affissi
Turno tien gli occhi nella vergin bella;
Quindi il furor di guerra ognor più l'arde,
E breve ei parla alla Regina: O madre,
Deh col tuo pianto, e cogli augurj infausti,
A me tu scorta or non ti fare; or, quando
Combattitore a duro Marte io scendo:
Ch'io pur nol posso differir, quand'anco
Perir vi debba. Or nunzio, Idmon, tu vanne
Al Frigio Re, con questi, a lui per certo
Non accetti, miei sensi: Omai non egli,
Al riapparir della rosata Aurora,
Non più spinga ne' Rutuli i suoi Teucri:
Posi e l'una e l'altr'oste: appien domane
Il sangue nostro al guerreggiar dia fine:
Lavinia in campo al vincitor sia preda.
  Rapidamente involasi, ciò detto,
Ver la sua stanza, ove altamente ei tosto
Chiede il carro di guerra. Ardenti innanzi
Venirgli mira, e in rimirarli ei gode,
I be' destrieri, cui da Orizia stessa
In nobil dono avea Pilunno: è vinta
Dal lor candor la intatta neve; il sono
Da lor rattezza, l'aure. Ad essi intorno

Si affaccendan solleciti i garzoni,
Gli ampj petti palpando con le palme,
E pettinando e lisciando i lor folti
Crini indocili ergentisi. Si adatta
La gran lorìca agli omeri ei frattanto,
D'auro aspra tutta e d'oricalco: a un tempo
Si va assestando e la spada e lo scudo
E del cimier le rosseggianti penne:
La spada, è quella, che al suo padre Dauno
Già diè Vulcano, di sue man fattura,
Attuffata rovente in grembo a Stige.
Afferra al fin sdegnosamente Turno
L'asta robusta, che appoggiata sta
Nel mezzo d'ampio portico a un'immensa
Colonna. Spoglia dell'Aurunco Attórre,
Da lui domato, è questa: or la brandisce
Egli all'aure, gridando: O valid'asta,
O mai da me non invocata indarno,
Del tuo grand'uopo è il giorno. Incarco degno
Del magno Attór fosti alla destra; il sei
Alla destra or di Turno: asta, nel core
Piantati al Frigio effeminato; abbatti
Quel corpo al suol, sì, ch'io con forte mano
Smagliargli io possa la loríca, io trarlo
Per le olezzanti inanellate imbelli
Chiome, in vil polve insordidato. Invaso
Di cotai Furie tutto, il fiammeggiante
Volto scintilla, gli scintillan gli occhi
Bollenti brage. Indomito, rabbioso
Tauro, in tal guisa, alla battaglia sfida
Il suo rivale, in spaventevol suono
Mugghiando: or contro un tronco aguzza l'ire,
Or con robuste corna all'aure vane
Cozza, preludio d'aspra pugna; e a cerchio
Gran sabbia spande col picchiante piede.
  Ma, d'altra parte, non men fero intanto
Sorge a battaglia Enea nelle materne
Armi; e, in se lieto del proposto scontro
Onde aver fin dovrà la guerra, ei pure
In suo coraggio freme. I Teucri, e il mesto
Tremante Ascanio egli consola, e affida
Coi Fati, ond'è presago. Al Re Latino
Nunzj invía, che in suo nome accettin tosto
La disfida di Turno in un coi patti.
  Sorgea de' monti ad inaurar le cime

Il Sole, appena appena fuor dell'onde
Spuntando i capi e le fiammanti nari
Di sua ratta quadriga: e già nel piano,
Sotto alle mura di Laurento eccelse,
Vasto agone a battaglia ivan partendo
Rutuli e Teucri. Han di cespugli erette
L'are agli Dei, d'ambe le parti al pari
Ora invocati: altri le fiamme e il puro
Fonte vi arrecan, di verbéna cinti
Le tempia ascose sotto bianco velo.
Il denso Ausonio esercito in lungo ordine
D'astate schiere, fuori esce dall'ampie
Porte: dai campi lor si scaglian fuori
Quanti son quinci e quindi e Teucri e Etruschi,
Sott'armi varie, a tutto ferro in atto
Di battaglia addobbati: e i duci anch'essi,
Trascorrendo qua e là, tutti ostro ed auro,
A lor migliaja in mezzo; il forte Asíla,
E, di Assáraco prole, il gran Mnestéo,
E, de' cavalli il domator, Messápo,
Nettunio germe. Udito il cenno appena,
Infra lo spazio a lor prefisso schierasi
L'uno esercito e l'altro: abbassan quindi
Gli scudi, e piantan nel terreno l'aste.
Allor le donne curïose, il volgo
Inerme, i tardi vecchi, in folla intenti
E su le torri e su i privati tetti,
Sorgono; ed altri all'alte porte in cima.
Ma Giuno intanto, a sommo un colle (Albano
Ora chiamato, innominato e oscuro
Allora) quinci rimirando stava
E Laurento, e gli eserciti, ed il campo.
Tosto così la Dea parla a Giuturna:
Ninfa, che a Turno è suora; a cui diè Giove
Del virginal rapito fiore in prezzo,
L'alto dominio dei sonanti fonti
E dei laghi, ivi presso: Onor dell'onde,
Amatissima Diva, il sai ch'io sempre,
Fra quante altre Latine al letto infido
Asceser mai del magno Giove, io sempre
Cara m'ebbi te sola, e ch'io pur darti
Seggio volli nel Cielo: odi or, Giuturna;
Se innocente son io del fier martiro,
Che a te sovrasta. Io le tue mura, il tuo
German, protessi io sempre, infin che parve

Comportarlo Fortuna, infin che piacque
Alle Parche il concedere che in fiore
Durasse il Lazio: a disugual tenzone
Or veggo il giovin correre, e appressarsi
Il giorno estremo ed i nemici Fati:
Non posso io, no, tal pattüita iniqua
Pugna mirar cogli occhi miei. Tu suora
Di Turno, ove giovargli in guisa alcuna
Osassi tu, tentalo, il puoi. Fia forse
Sorte concessa ai miseri men dura.
Così Giuno parlavale; ed in pianto
Prorompendo Giuturna, al vago petto
Fea d'aspri colpi replicato oltraggio.
Giunon ripiglia: Or, non di pianger tempo;
Tempo è d'oprar sollecita, e sottrarre,
Se riman mezzo, il tuo fratel da morte;
S'altro non puoi, tu del düello i patti
Infrangi prima, ed a battaglia intera
I guerrier tutti spingi. Osalo: il voglio.
Poi che in tai detti incoraggita l'ebbe,
Lasciolla: incerta, e in duolo acerbo immersa
Rimaneasi la Ninfa. — Ma, già in campo
Scesi i Re sono. Ecco, Latin, sovr'alto
Carro pomposo, a cui si aggiogan quattro
Destrier superbi: al capo intorno intorno
Sei raggi e sei, sfolgoreggianti in auro,
Del Sole, origin di sua stirpe, gli almi
Avìti raggi imítano: lo segue
Turno, cui tiran due destrier di neve,
Mentre in sua mano ei di ferrati dardi
Una coppia brandisce. Entra nel campo
Per altra parte Enea, del buon Romano
Sangue alma fonte: il ciel tutt'arde ai lampi
Di sue sacre armi e del divino scudo.
Al fianco ha Giulo, della eccelsa Roma
Speme seconda. Inoltransi: in ammanto
Candido, viene il Sacerdote all'are
Ardenti già, traendovi le vittime
Consecrate; una intonsa pura agnella,
E di una scrofa setolosa il parto.
Volgono i Re ver l'Orïente gli occhi;
E, farro e sale in pria sparso su i capi
Delle vittime, accennan coi lor brandi
Delle cervici a sommo, ove a ferirle
S'abbia; e su l'are calici poi spandono.

Quindi il divoto Enea, col ferro ignudo,
In questi accenti orava: O Sole, invoco
Te in testimonio; e il sii tu pure, o terra
D'Ausonia, tu che già travagli tanti
A me costasti; e testimon del mio
Giurar, tu pure, omai men fera Diva,
Saturnia Giuno, sii; supplice il chieggo:
E tu, gran padre, onnipossente Giove;
Marte, e tu, d'ogni guerra unico Nume:
E voi pur chiamo in testimonj, o Fonti,
O Fiumi, o Stagni, o Deità voi tutte,
E dell'alta etra, e del profondo mare:
Ove d'Enea qui Turno abbiasi palma,
Dovrem noi vinti alla città d'Evandro
Ritrarci; e Ascanio, e i Teucri miei, per sempre
Intera pace a questi campi, a questi
Regni, godersi lascieranno. Ov'abbia
Marte benigno (e tale anzi lo spero,
E il voglian meco i Numi!) a darmi d'esso
Più giusta palma; allor non io per questo
Gl'Itali voglio sottoposti ai Teucri,
Nè a me l'impero arrógo: io sol vo' ch'ambe
Le invitte genti a patti eguali avvinca
Sacra amistade eterna. Il culto, e i Numi
Io darò loro: il sommo impero, e l'armi
Il Re Latin mio suocero ministri:
Fondino intanto i Teucri miei novella
Cittade, ed abbia da Lavinia il nome.
Primo parlava Enea così. Soggiunge
Tosto Latino, al ciel la destra e gli occhi
Ergendo: Io pure, o Enea, per questa terra,
Pel mar, pel cielo, pel bifronte Giano,
Per la gemina prole di Latona,
Per la possanza degli Inferni Iddii,
Pe' feri penetrali ampj di Pluto;
Io pur, qui giuro, e l'are tocco, e attesto
Le avvampanti lor fiamme, i lor gran Numi:
M'oda l'eccelso Genitor, che suole
Sancir col fulmin suo gli umani giuri.
Qual, ch'or l'evento sia, mai non vedranno
Gl'Itali infranta questa pace, mai:
Nè soffrirò che da' miei patti alcuna
Forza giammai me svolga; e tal foss'anco
Sovrana forza, che a stemprar bastasse
Nel mar la terra, o nell'Averno il Cielo.

Ah sì, pria questo scettro che in man tengo,
(D'arbor già ramo, in artefatto bronzo
Racchiuso ora, ed incarco ai Re Latini)
Sì, questo scettro pria di fiori e foglie
Rinverdito vedrassi, anzi ch'io manchi
Al presente mio giuro. In cotai detti
Ivan lor patti avvalorando i Regi,
De' Proci in mezzo: svenano essi quindi
Le consecrate vittime, a seconda
Del rito; e dell'estratte palpitanti
Viscere colmi su gli ardenti altari
Offron gli aurei bacini. — Ma incomincia
Già già a parere ai Rutuli tal pugna
Dispari troppo; e gli animi a turbarsi
In lor vieppiù, quanto dappresso i duci
Vedendo più, le disuguali forze
Osservandone vanno. Anco si accresce
Temenza in lor, mirando venir Turno
Con dimessi occhi, tacito, ed in volto
Pallido e smunto in supplice atto all'ara.
Del mormorar de' Rutuli si avvede
Giuturna tosto; e gli animi, che ondeggiano
Dubbj ognora vieppiù, sì ben scorge ella,
Che a vol si scaglia infra le schiere, e assume
Di Camerte il sembiante. Era costui
Di schiatta illustre, e di valente padre
Valentissimo figlio. Ivi frammista
Ai guerrieri Giuturna assai pur dotta,
Sotto il mentito aspetto va spandendo
Varj gridi, così: Vergogna or dunque
Voi non martíra, o Rutuli, in esporre
Per guerrier tanti un sol guerriero a morte?
Pari altrui non siam noi, numero e forza?
Ecco, e gli Arcadi, e i Teucri, e le fatali
Tirrene squadre a Turno infeste, or tutti
Eccoli a noi davanti: eppur, se noi
Da corpo a corpo affronteremli, appena
Avrem ciascun con chi azzuffarci. Intanto,
Abbenchè vinto, avrà pur fama Turno,
Ch'ergerallo fra i Numi, a cui se stesso
In voto egli offre; immortal grido avranne:
Noi, che ozïosi spettatori in campo
Ci stemmo, privi della patria un giorno,
A signor feri obbediremo a forza.
A tai detti più ognor serpeggia e cresce

Il dubitare, il susurrar; più accendesi
Infra' giovani Rutuli l'ardire:
E già vanno cangiandosi gli stessi
Laurentini, e Latini. Or dianzi pace
Bramavan tutti, e securtade, e posa:
Armi or gridano a gara, e nullo il patto
Braman di Turno, la cui dura sorte
Compiangon già. Vi aggiunge allor Giuturna
Altro celeste e vie maggior portento,
E più opportuno, di quant' altri unquanco
Turbasser le deluse Itale menti.
Volando stava un fulvo augel di Giove
Su per l'etra fiammante, e a se dinanzi
Sonoro stormo di marini augelli
Cacciava al lido in fuga: ecco, ad un tratto
Piombar nell'onde l'aquila, e coi feri
Adunchi artigli un maestoso cigno
Afferrato rapire. A cotal vista
Volgonsi intenti gl'Itali. Ma, strano
Prodigio, il dianzi fuggitivo stuolo
Dell'aligera turba, or d'alte grida
L'aure empiendo, si attergan densi in guisa
D'atro nembo al sovrano augel rapace,
E l'incalzano, e sforzanlo a lasciarsi
Cader nell'acque di sua preda il pondo,
E asconder se fra le più eccelse nubi.
L'augurio allora i Rutuli coi gridi
Adorando, a pugnar già omai disposti,
Dall'augure Tolunnio odonsi pria
Parlar così: Questo, ben questo, è il segno
Da' voti miei già sospirato: il Nume
Benigno accetto, e riconosco. O voi
Rutuli, a cui, quasi a palustre stormo
D'imbelli augei, far forza pur si attenta
Empio stranier, che i vostri lidi insulta;
Date or di piglio ai brandi, io son, io, 'l duce:
Ei fuggirassi, e per gl'immensi mari
L'ali sciorrà. Su, vi addensate in nembo
Voi d'unanime guerra; al Re, già quasi
A voi rapito, or sian vostr'armi schermo.
Tolunnio tace: e nelle opposte schiere
Suo dardo ei scaglia, e in un se stesso: il cerro
Con fermo vol stridendo l'aure fende.
Suonare il dardo, ed innalzarsi un urlo,
E scompigliarsi le falangi, e in vampe

Scoppiar lo sdegno de' bollenti petti,
È solo un punto. Ivi di contro, in armi
Stavan per sorte i figli di Gilippo
Arcade, a lui dalla fedel Tirrena
Consorte procreati: ed è il fraterno
Drappello, eletti giovani ben nove.
Di Tolunnio lo strale un di costoro,
Dove il balteo s'affibbia, a mezzo il corpo
Trafigge, e in su l'arena il giovin vago,
Nelle sue splendid' armi morto stende.
Già dei fratelli l'animosa squadra
Inferocita dal dolore, i brandi
Disnudan ratti gli uni, ai dardi gli altri
Dan di piglio, e si avventan, d'ira ciechi,
Ai Laurenti, che anch'essi a lor già sopra
Correan feroci. In folla inondan tosto,
Di qua di là per sostenerli, e i Teucri,
E gli Agillini, e gli Arcadi. Sol una
Brama infiamma ogni esercito, la pugna.
Precipitate a terra l'are; il cielo
Di strali in nembo torbido si addensa,
Onde il ferro diluvia; i sacri fuochi
Son profanati, e i sacri nappi. In fuga,
Ecco, il Re stesso andarne, e gli oltraggiati
Numi portarsen dell'infranto patto.
Chi a furia al carro i suoi destrieri aggioga:
Chi balza in sella e snuda il brando e corre.
Impazïente di pugnar, Messápo
Spinge a volo il corsier contro al Tirreno
Auleste Re, delle sue regie insegne
Fregiatosi: atterrito, Auleste arretrasi,
E infra gli altari, che a lui stan da tergo,
Avviluppasi, misero; e cadendo
Percuote in essi il capo. Ma già sopra
Gli sta Messápo fervido, con l'asta,
E dal destrier sublime con l'immensa
Ferrata trave in terra lo conficca,
Ai preghi suoi sol rispondendo: Muori;
Vittima tu, più grata ai sommi Dei.
Di Messápo su l'orme, Itali a gara
Dispoglian già le ancor tiepide membra
D'Auleste. Afferra Corinéo dall'are
Uno stizzo mezz'arso ancor fiammante,
E il caccia in volto ad Ébuso, che viengli,
Per lui piagare, incontro. Avvampa tosto

Inarsicciata fumida la barba
Prolissa e molta d'Ébuso: e mentr'egli
Turbato ondeggia, gli ha nel crin piantata
Corinéo la man manca, onde lo atterra;
E sul corpo pontando col ginocchio,
Da un fianco all'altro con la spada il passa.
Also, pastor, che in prima schiera fugge
Tra dardi e dardi, vedesi incalzato
Da Podalirio, che col brando ignudo
Soprarrivagli già: rivoltosi Also,
Con la scure gli spacca in due la testa,
Giù dalla fronte al mento. Irríga l'armi
Il sangue a rivi; e in sempiterna notte
Chiuse ha le luci Podalirio. - Intanto,
Religïoso, iva brandendo in alto
La inerme destra, Enea; senz'elmo, in suono
Minaccevole, ai suoi gridando a un tempo:
Dove correte? or, qual repente insorge
Cagion di guerra? a freno, a fren, deh, l'ire.
È sacro il patto, e n'abbiam ferme appieno
Le leggi invïolabili: a me solo
Lice la pugna omai; me sol si lasci
Combatter qui, senza un timore al mondo.
Convalidar con questa destra i patti,
Ben io saprommi: ostia a me sacra, è Turno.
Fra queste voci sue, stridulo strale,
Ecco, per l'aure ad impiagarlo vola.
Di qual man, di qual arco egli esca, è ignoto.
Gloria ai Rutuli tanta, o il caso, o un Dio
Concedesse, soppressa ognor la fama
Del colpo insigne giacquesi; nè mai
Uom si vantò dell'impiagato Enea.
Turno, al veder fuor della mischia trarre
Enea ferito, e perturbarsi i Teucri
Suoi duci, ei tosto di novella speme
Fervido avvampa: Armi, e destrieri; ei grida:
Balzato è già sovra il superbo carro;
E, strette in man le redini, qual lampo
Scorrendo intorno, a molti Eroi dà morte;
Molti ei ne stende semivivi: infrante
Le intere file or schiaccia con l'ardenti
Ruote; ora l'aste, che ai fuggenti ei strappa,
Nei fuggenti riscaglia. È tale appunto
Del gelid'Ebro in riva il sanguinoso
Marte, allor ch'efferato, il ferreo scudo

Picchiando, ei spinge a tutta briglia in zuffa
I destrier furibondi: essi, più ratti
E di Noto e di Zeffiro, divorano
L'immenso piano; per la Tracia tutta
Lor calpestío sonante alto rimbomba;
Al divin carro intorno, atro corteggio,
Volan l'Ire, e l'Insidie, e il Terror fero.
Spinge or così l'irrequïeto Turno
I fumanti cavalli all'armi in mezzo:
Gli uccisi insulta, (miseri!) e di polve
E di sangue e di membra, orrido un misto
Schizzar fan lungi le volanti zampe.
Uccisi ha Turno già, da corpo a corpo,
Tamiri e Folo; ed ha da lungi uccisi
Sténelo pria; poi Glauco, e Lade, entrambi
D'Imbraso figli, e di armature uguali
Dal Licio padre in lor partenza ornati,
Perchè al par combattessero, ed al pari
Vinte dai lor destrier lasciasser l'aure.
Per altra parte, ove il pugnar più ferve
Si precipita Euméde: egregia ei vanta
La stirpe in guerra: trae dall'avo il nome;
Dal genitor Dolone, il nerbo e il core:
Da quel Dolon, ch'esploratore al campo
Già inviato de' Greci, ardiva ai Teucri
Dell'oscura opra sua chiedere in prezzo
Del non per anco vinto Achille il carro.
Ma ne ottenn' egli all'ardimento insano
Mercè ben altra dal fero Tidíde;
Nè i destrieri ei chiedea mai più d'Achille.
In questo figlio di Dolone or dunque
Posti appena da lungi ha gli occhi Turno,
Pria col volante dardo ebbel raggiunto;
Gli è sopra quindi co' destrier veloci:
Già gli arresta, giù balza, e in terra il coglie
Steso ferito esanime: gli appunta
Il piè sul collo, e il mal brandito ferro
Dalla destra strappandogli, gliel pianta
Profondamente in gola; e in un gli grida:
Ecco, o Trojan, que' campi Ausonii tuoi,
Di tua vittoria premio: or misurarli
Puoi col tuo corpo tu: mercede è questa
Di chi me provocare osa col brando;.
Così voi lascia erger cittadi Turno.
Quindi ad Euméde ei tosto accoppia Asbúte,

Saettandolo; e Cloro anco v'aggiunge,
E Tersìloco, e Sibari, e Daréte;
E Timéto, già in terra: ei v'era dianzi,
Dal suo destriero a capo in giù scagliato.
Come davanti al Tracio Borea l'onde
Dell'alto Egéo sonanti al lido affollansi,
E, donde il fiato impetüoso spira,
Sfuman del ciel le nubi tutte: or tali,
Davanti a Turno cedono, rivolgonsi,
Romponsi, fuggon le nemiche schiere,
Per tutto, ov'ei la via si schiude. Il porta
Il fero impeto suo; l'aure egli squarcia
Dal ratto carro col cimier sublime.
Insofferente Fégeo si para
Al suo furor davanti; oso far fronte
Alla volante foga de' destrieri,
Con mano i lor spumosi freni afferra,
Ritorcendoli. Appeso ergesi tutto
Dall'erte lor cervici, e strascinato
Ne va così, gran tratto: intanto arrivagli
La lunga lancia di Turno, che passa
Per la doppia lorìca, e a fior di pelle
A piagarlo pur giunge. Fégeo allora
Lascia i destrieri onde allentato ha il corso,
Con brando e scudo andando a Turno addosso;
E ajuto intanto iva chiedendo a' suoi.
Ma a terra lo precipita la ruota;
E, ratto al par del fervid' asse, Turno
Dove confina alla corazza l'elmo
La fera spada intromettendo, ei spicca
Di Fégeo il capo, e lascia in campo il tronco.
Mentre così fra stragi Turno vince,
Dal fido Acáte e da Mnestéo, vien tratto
Ver le sue tende Enea, sangue grondante.
E Ascanio al fianco gli è, mentr'ei su l'alta
Asta appoggiato a gran stento strascinasi.
Freme Enea dell'ostacolo, ed a forza
Strappar vuol dalla piaga il rotto dardo.
Solo rimedio il più spedito ei stima:
Allarghingli col ferro pur la piaga
Cotanto addentro, che n'estraggan tosto
La punta ostil: pur che in battaglia ei rieda.
Ecco, per medic' arte accetto a Febo
Japi, più ch' altri assai: di Giaso è figlio:
Preso di lui già fortemente Apollo,

L'arti sue somme in don gli offrìa; la cetra,
Il vaticinio, e l'infallibil arco.
Ma Japi, al padre Giaso a morte infermo
Protrar volendo i giorni, il don prepose
Di ben scerner dell'erbe le virtudi,
E la vitale medica scienza,
Pago l'umil suo cor d' un' arte muta.
Ad ambe mani Enea pontando stassi
Su l'asta poderosa, in doglie acerbe:
A ciglio asciutto, immobil sta fra i lai
De' suoi Teucri e d'Ascanio, ond'ei si accerchia.
Succinto in veste, alla Peonia foggia,
L'esperta mano va adoprando indarno
L'antico Japi, e le Febée possenti
Medich' erbe: sta saldo in piaga il ferro,
E niega indocil le tenaci force
Seguire. Omai vien meno e l'arte e Apollo:
E vieppiù sempre intanto in campo cresce
La fera pugna; e già s'inoltra. Un nembo
Già già di polve al padiglion dintorno
L'aure offusca: venir ver essi in corso
Odon cavalli, e in mezzo al campo dardi
Veggion cader; de' vincitor già gli urli,
Già i sospir de' morenti, in tristo suono
Quivi assordano l'etra. - Al fin si sdegna
Citeréa, che a soffrir doglia cotanta
Abbia il suo figlio dall'ignobil piaga.
Di sua mano ella stessa in Creta quindi
Coglie dittamo Idéo; stelo, su cui
Purpureo fior tra foglie adulte olezza:
Erba salúbre, alle selvagge capre
Ben nota allor che infisso telo impiaga
Il tergo loro. Acchiusa in folta nube
Venere arreca il dittamo, e di furto
Entro le medich' acque, ond'eran colmi
Quivi molti aurei vasi, ebbelo infuso,
Misto pur di odorosa panacéa,
E d'almi sughi d'ambrosia celeste.
Japi nol sa: prosiegue ei con la tremula
Sua destra a fomentar pur di quell'acque
La piaga: ecco, sparirne a un tratto il duolo,
Stagnarsi il sangue, e fuori uscir dall'imo
Della ferita lo spontaneo strale
Lieve lieve alla man di Japi dietro:
E risanato interamente a un tratto

Resta Enea. L'armi, su, l'armi all'Eroe
Rechinsi tosto; or, che indugiate? Esclama
Japi: e di Japi al grido, i Teucri in guerra
Si rïaccendon già. Prosegue ei quindi:
No, l'arte mia non è, non la mortale
Mia destra, ch'oggi te risana, Enea;
Sovruman' arte di sovrano Nume
Te salva; e in campo a vieppiù eccelse imprese
Or ti rimanda. Il magno Duce avvampa
Già di pugnar; ecco, affibbiato ha l'auro
Degli stinieri: ogni ritardo abborre:
L'asta brandisce: agli omeri, ed al fianco
Scudo e lorìca, usato incarco, ei torna.
Già, di tutt'arme in punto, Ascanio al petto
Si stringe ei fra le braccia, e fuor dell'elmo
Fidi baci donandogli: Tu impara,
Giovinetto da me, (gli grida) impara
Da me i travagli e il valor vero: norma
Altri a te dien di prospera fortuna.
Or securtà dalla mia destra in guerra,
Ed alto stato avrai. Tu in breve adulto
Rimembra poi la virtù nostra, e sprone
Ti sieno al cor del genitore Enea,
Dell'avo Ettórre i generosi esempli.
Ciò detto, esce magnanimo dal vallo,
L'immane asta scuotendo: a lui si attergano,
Impetüosa calca, i Teucri, a cui
Son duci Antéo, Mnestéo. Tutto si annotta
Il campo allora in cieca polve: il suolo
Sconvolto trema al calpestío tonante.
Turno, da opposta altura venir vede
Il grand'impeto; il veggono gli Ausonj;
Scorre a ciascun per le midolle un fero
Gelo. De' Teucri passi ode e conosce
Giuturna il suon primiera; e prima fugge
Esterrefatta. A volo Enea s'inoltra
Nell'atro nembo di sua immensa possa.
Qual per l'onde marine scatenato
Turbo sul lido a precipizio piomba,
Messi schiantando ed arbori; terrore
Già dei cultori alle presaghe menti,
Pria che incalzando la sonante foga
Dei procellosi venti, orrida strage
Quivi ei recasse: or tale appunto Enea,
L'impetüosa irresistibil densa

Massa guerriera nei nemici spinge.
Timbréo, di spada, il forte Osíri uccide:
Trafitto Archezio è da Mnestéo; da Gìa
Trafitto Ufente, ed Epulon da Acáte.
Estinto è pur quell'augure Tolunnio,
Che il patto infranger, saettando iniquo,
Ardìa primiero. Al suo cader, si estolle
Al ciel di grida alto fragore; e in rotta
Fuggiaschi allora, in polveroso solco
Danno i Rutuli il tergo. Enea non degna,
Nè i fuggenti raggiunger, nè dar morte
A quei, che ancor combatton di piè fermo,
Nè a quei, ch' ancor saettano da lungi:
Sol Turno ei segue a cieca pugna in mezzo;
Turno solo ei ricerca, e Turno appella.
Quindi atterrita ognor vieppiù Giuturna,
Vien del fratello al carro, e giù balzarne
Fa il suo auríga Metisco, in terra steso
Lungi lasciandol dai destrier veloci:
E in sua vece le redini afferrando,
Salita v'è; gli atti, la voce, il volto,
Al guidatore assimilata. Appunto
Qual rondinella bruna agli atrj intorno
D'alto edificio signoril svolazza
Di su di giù di picciol' esca in cerca,
Ond'ella i suoi garruli nidi impingui;
E schiamazzando e assordando, rimbomba
Or fra gli eccelsi portici, or su l'onde
Di ameni stagni: in cotal guisa intorno
Ai nemici rattissima trascorre
Qua e là Giuturna col volante carro;
Mostra ella Turno trionfante a tutti,
Pugnar nol lascia con alcuno; e tratto
A poco a poco per oblique vie
L'ha della mischia. — Enea, più brevi giri
Facendo interni a vol, venirne ei tenta
Alle fugaci orme di Turno innanzi,
E ad alta voce infra le rotte schiere
Lo va chiamando intanto. Ma, Giuturna,
Venir pedone a se da fronte appena
Da lungi il vede, in tempo ognor rivolti
Ell'ha gli alati corridori altrove.
Or, che farassi Enea? dubbioso ondeggia
In gran tempesta di contrarie brame.
Messápo intanto di due dardi armato

Drizza il corso ad Enea: con ferma destra
Un glie n'avventa; flessile, volante,
E ben ferrata canna. Udìane il fischio
Enea nell'aure: ei tosto stassi, e incurvasi
Rannicchiandosi all'ampio scudo sotto:
Passa l'ardente stral sovr'esso, e abbatte,
L'elmo lambendo, del cimier le penne.
Or sì davver gli si rigonfia in petto
L'ira; sforzato or dall'insidie altrui,
Qua e là vedendo il fraudolento carro
Di Turno errar, i vïolati altari
Ne attesta e Giove: e al fin si scaglia ei pure
A intera guerra; incominciando strage
Tremenda, in Marte prospero; a null'uomo
Perdonando egli omai; rotto ogni freno
All'alto furor suo. - Ma, qual mai Nume
Sublimi tanto or spirerammi i carmi
Pari alle stragi e ai tanti estinti duci,
Onde a vicenda van coprendo il piano
E Turno e il Teucro Eroe? Sì orrenda pugna
Fra genti, un dì poscia in perpetua pace
Avvinte, allora acconsentisti, o Giove?
Al Rutulo Sucrón, che ostacol primo
Stava de' Teucri all'impeto, la fera
Spada tra costa e costa Enea piantava,
Dove più ratto troncasi la vita.
Turno, pedon balzando, Amìco uccide,
(Trattolo a forza pria giù dal cavallo)
E il suo fratel Dióre; in questo ei spinge,
Per far sì che s'arretri, la lung'asta;
L'altro ei svena col brando: ambe al sublime
Carro ha sospese le già tronche teste
Sangue stillanti, e via le porta a volo.
Ma in uno scontro solo Enea trafigge
Tanai, Talóne, e il pro' Cetégo: ad essi
Morto anco aggiunge il mesto Onìte, prole
Della madre Peridia, e onor di Tebe.
E Turno ha uccisi due fratei, che in guerra
Licia invía da' suoi campi a Febo sacri;
E inoltre, il giovin Arcade Menéte,
Indarno alieno dal servire a Marte.
Nascea costui di poveri parenti
Appo l'acque pescifere di Lerna:
Pescando ei quivi, d'ogni pompa ignaro,
Al genitor che gli altrui campi arava,

Coll'arte sua porgea debile ajuto.
Come vorace fiamma, ove da opposte
Parti si appicchi in secca selva ingombra
Di scoppiettanti lauri; ovver, quai gonfj
Precipitosi fiumi rimbombanti
A fronte al pian spumosi concorrendo,
S'apron d'immensa strage orrida via:
Tai nella pugna, impetüosi entrambi,
Inondano trascorrono devastano
Turno ed Enea. Ben ferve, ora ben ferve
Dell'ire lor l'atra tempesta; or vassi
A tutta possa in cieca morte; ha vinto
Il rio furor quelle indomabili alme.
Scaglia Enea su Murrano il turbin fero
D'ampio rotante masso, e al suol l'ha steso;
Murran, ch'atavi ed avi e regio antiquo
Latino sangue di vantar non resta.
Fra le ruote e le redini, dal carro
Ei precipita; e involto, strascinato,
L'unghie il calpestan dei destrier suoi stessi,
Che immemori di lui fuggono. Piantasi
Davanti ai passi furïosi d'Ilo
Vegnente a lui di contro, il magno Turno,
E saettando inchiodagli le tempia
Entro l'aurato elmetto. Nè sottratto
T'ebbe, o Cretéo, da Turno la tua destra,
Su l'altre tutte Achive destre invitta.
Nè te, Cupenco, i Numi tuoi salvaro
Dalla spada d'Enea sopraggiungente:
Nulla indugiò, nulla al tuo petto valse,
Del proteso tuo grave scudo il bronzo;
Ahi te infelice! E, dei Laurenti campi
Vasto spazio ingombrando, ivi pur cadi,
O tu, cui mai nè le falangi Argive,
Nè il distruttor di Prìamo e di Troja
Achille, unqua domaro; ivi la morte,
Eolo, pur ti aspettava: eccelso ostello
D'Ida alle falde avevi, eccelso ostello
T'era Lirnesso; or tomba è a te Laurento.
Tutte azzuffate, e le Latine schiere
Sono e le Teucre. Il forte Asìla; il prode
Seresto; le leggiere equestri torme
Dell'Arcadico Evandro; le falangi
Tosche; Mnestéo; Messápo; a prova ognuno
Gl'incessanti inauditi ultimi sforzi

Fau di lor possa: orrida pugna immensa,
  Qui improvviso pensiero al figlio Enea
Venere inspira; ch'ei rivolga a fretta
Contro Laurento le sue squadre, e nuovo
Terror con tale inaspettato assalto
Porti ai Latini. Enea, che intorno intorno
Gli occhi intenti invïava pur su l'orme
Di Turno, a un tratto la città vede anco
Tranquilla starsi, impunemente, immune
Da tanta guerra. In lui la brama tosto
Di maggior pugna avvampa. A se chiamati
Ha i duci: ecco, Mnestéo, Sergesto, ed altri,
E Teucri fanti in folla, ampia corona
Fanno, addensata d'aste e dardi e scudi,
Dintorno a lui, che in alto ivi salito
Sovra un tumulo stassi, e a lor favella:
Senza indugiar nè un sol momento, a gara,
Tutti obbediscan me: per noi sta Giove.
Oggi, o Latino e il regno suo dovranno
Da noi ricever giogo, o ch'oggi al suolo
Agguaglierò quelle superbe torri,
Cener farò quella cittade, ond'esce
Ogni seme di guerra. Attender forse
Degg'io, che al fin meco a tenzon venirne
Turno si degni? il dì già vinto Turno?
Quella, quella è dell'empia guerra il fonte,
Quella città. Fiaccole or tosto, o Teucri;
La fiamma, il ferro a rimembrar lor venga
Gl'infranti patti. Enea qui tace: e ratti
Di conio in forma ammassansi foltissimi
Guerrieri a gara, e in massa marcian contro
Alle mura. Le scale di repente
Sorgon; repente la minace fiamma
Appare. Altri già volano alle porte,
Trucidandone quanti incontro fansi:
Saettan altri, e de' lor dardi il cielo
Oscurano. Stendendo alta la destra
Ver la città, vien oltre Enea tra i primi;
Contro il Re loro amare grida estolle;
Del già due volte infranto accordo incolpa
Il sol Latino; e i Numi eterni attesta,
Ch'ei di nuovo or lo tragge a forza in guerra.
Fra gli atterriti cittadini insorge
Discorde avviso: spalancar le porte
Gli uni vonno, e su i muri inerme trarre

Lo stesso loro Re; gli altri, a difesa,
Danno all'armi di piglio. In simil guisa
Chiuse di roso masso infra le cieche
Latébre l'api, se il pastor le incalza
Nei lor recessi col nemico fumo,
Di loro sorte incerte svolazzando
Pe' cerei tetti, stridono furenti
Dall'atro odore inarsicciate: all'aura
Ergesi il fumo e la romba e il ronzìo
Dalle cupe cavèrne rimbombanti.
Ma ai Latini, sì afflitti, altra s'aggiunge
Calamità, che di tumulto e pianto
Tutta rïempie la cittade. Appena
Vedea dall'alto la Regina i Teucri
Venir contro Laurento, e già le incese
Tede avventarvi, nol vietando alcuna
Rutula schiera; ella in battaglia spento
Turno estimando, (ahi misera!) dal fero
Duolo improvviso, insana, ella se stessa
Capo, cagion di tanti guai se sola
Ad alta voce accusa. E ognor più sempre
Infurïata urlando, alïenata,
Di dosso al fin la porpora si strappa;
E con rabide mani ne attorciglia
Micidïale infame cappio, a cui
Da un'alta trave accomandato, in preda
Tutto abbandona (infelice!) il suo corpo.
Tal morte udendo le Latine donne,
Prima di tutte agli aurei crini oltraggio
Fa di sua mano, e alle rosate guance,
La sua figlia Lavinia: in stuol fremente
L'accerchian l'altre; e della reggia lungi
Gli ululati risuonano. Ne vola
Quindi per tutta la cittade il mesto
Annunzio. Ogni uom perde coraggio. I panni
Si squarcia il Re, la spaventevol morte
Udendo; e in se della rovina intera
Di Laurento presago, il bianco crine
Di vil cenere aspergesi: ne incolpa
Se stesso assai, del non aversi ei pria
Scelto a genero Enea. — Nel più rimoto
Lato frattanto dell'opposto piano
Turno incalzando alquanti fuggitivi
Sen va; men ratto ognor, perchè men ratti
Van vieppiù sempre i suoi stanchi destrieri.

Sordo un fragor per l'aure a lui pur vola
Funesto; onde un tal poco egli in orecchi
Stavasi: ed ecco, un suon venir confuso
Dalla città, misto di pianti e d'urla.
Oimè! qual pianto immenso or dalle mura?
Qual fragor vario indi prorompe? e attonito
Stringe, in ciò dir, le redini, e s'arresta.
Ma Giuturna, che a lui mentito auríga
Serve in aspetto di Metìsco, in questi
Detti al fratel parlava: I Teucri, i Teucri,
Turno, incalziam qui, donde in rotta vanno;
Altri de' nostri alla città fian schermo.
Pel pian trascorre in molta strage Enea,
Fra gl'Itali; facciam de' Teucri or noi
Strage più vasta; in nulla uscir del campo
Minor d'Enea tu dei. Turno risponde:
O suora mia, conobbiti dal punto,
Già fin d'allor, che ad arte disturbavi
I patti, entrando tu in battaglia; ed ora
Male, o Diva, ti ascondi. Ma, dal Cielo
Chi t'invïò di tanti affanni a parte?
Forse a veder del misero fratello
La cruda morte vieni? A me qual altro
Scampo riman, che morte? Io stesso, io vidi
Cadermi innanzi quel Murran mio fido
Fra quanti altri restavanmi; da immensa
Piaga vinto quel grande, e me per nome
In suo cader chiamando. Ufente anch'egli,
Per non veder l'infamia nostra, cadde,
Infelice! e n'han l'armi e il corpo i Teucri.
Struggere i tetti or lascierò? null'altra
Sventura omai ne manca: agli insolenti
Detti di Drance, di mia mano io schermo
Or non farò? dar fuggitivo il tergo
Vedrassi Turno? or, fia il morir sì grave?
Poichè avversi ho i Celesti, o voi d'Averno
Feri Dei, voi propizj or mi accogliete.
Dell'infrazion sacrilega dei patti
Ombra innocente a voi discendo, io puro,
E in nulla mai degenere dagli avi.
Tace appena; ed a volo, ecco, venirne
Per mezzo l'oste, su destrier spumante,
Ferito in volto da uno stral, Sagéte:
Ver Turno ei si precipita, implorandolo
A nome: O Turno, abbi de' tuoi pietade;

Posta è in te la nostr'ultima salvezza.
Folgor di guerra Enea, l'Itale rocche
Al suol minaccia ei d'adeguare; a tutti
L'eccidio estremo omai sovrasta: ai muri
Già si avventan le faci: in te sol gli occhi
Rivolgono i Latini, da te pendono:
Il Re pur anco in forse sta, qual debba
Genero scerre, e qual preporre ajuto.
Sappi inoltre, che Amata, a te pur tanto
Propensa ognor, di propria man si uccise
Il dì fuggendo. Or soli il forte Atína,
E Messápo, fann'argine ai nemici
Su l'alte porte: a lor dintorno ondeggia
Di brandi orrida folta ferrea messe
Vario-mista: e tu intanto in vuoto piano
Il carro aggiri? Ammutolito, affigge
Gli occhi al suol Turno, al fero annunzio: ei sente
Bollirsi a prova nel profondo petto
Ira, insania, dolore, amor, vergogna,
E la virtù conscia a se stessa. Al primo
Rïapparir di sua ragion, disgombre
Della mente le tenebre, alle mura
Torbido in atto gli avvampanti sguardi,
Sovra il carro alto ergendosi, ei rivolge.
Scorge ivi tosto in vorticose ruote
Salirne al ciel le fiamme d'una torre,
Già da lui stesso di robuste travi
Costrutta; all'alto, di sublimi ponti
Munita; in base, a curri sovrapposta.
Vince omai, vince, il crudo Fato; o suora,
Tu di oppormiti cessa: ivi si voli,
Dove me tragge o dura sorte o un Dio.
Fermo son di combatter contro Enea;
Ogni aspra morte di affrontar son fermo.
No, non vedrai, germana, omai più a lungo
Me di mia gloria orbato: or, deh, concedi
Che il mio estremo furor tutto sprigioni.
  Turno qui tace: e giù dal carro un balzo,
Qual lampo, ei spicca; e già pel piano a volo,
Dardi affrontando, e schiere scompigliando,
Ha la sorella in pianto abbandonata.
Come talor precipitar dall'alpe
Vedesi enorme masso, a cui dier spinta
O burrascosi venti, o immensa foga
Di torbid'acque, o vetustà pur anco

Corrodendolo: balzi orridi vasti
Fa il traboccante fragoroso monte,
Selve armenti pastor capanne in fondo
Seco traendo avviluppati: or ecco,
Tal fra le ostili squadre apresi strada
Precipitoso Turno. È giunto ai muri,
Ove di dardi più si assordan l'aure,
Ove più sangue il suolo inonda. Ivi egli,
Pria con mano accennando, ad alta voce
Così incomincia: O Rutuli, o Latini,
Cessate omai dall'armi voi: sol mia,
Qual ch'abbia evento, ell'è la pugna: io solo
Brandir qui il ferro; il vïolato patto
Per voi scontar, qui sol debb'io. Di mezzo
Tutti allora traendosi, dan loco.
Ma il nome appena risuonar di Turno
Ode il valente Enea, le già assalite
Rocche e i muri tralascia, ogni altra impresa
Interrompendo a furia: il cor di gioja
Balzagli in petto, e con rimbombo orrendo
Nell'armi sue s'inoltra. Tal torreggia
Ato il gran monte, od Erice, o lo stesso
Magno Appennin, quando l'eccelsa cima
Più altera va del suo nevoso serto,
Quando più l'elci sue robuste ei crolla.
Tutti allora i guerrieri, Itali, e Teucri,
E Rutuli, rivolti a gara han quivi
Gli occhi intenti; restando altri dal cozzo
Degli arieti feroci, altri dall'alte
Mura gli archi allentando. Il Re Latino
Mira, attonito ei pure, a tenzon fera
Venir duo tali Eroi, cui già dier culla
Regïoni disgiunte pur cotanto.
Tosto che vuoto in spazïoso campo
L'arringo appare, i due campion, da lungi
Pria lor aste slanciatisi, l'un l'altro
Corrono a fronte ad incontrarsi. Il bronzo
Dei risonanti scudi urtasi; il suolo
Sotto rimbomba al martellar veloce
Dei duri brandi. Il cieco caso a petto
Sta col valor, del pari. Appunto in guisa
Che al Sila in cima, od al Taburno, in pugna
Cozzan rabbiosi con le ferree corna
Duo tauri egregj; intimoriti stansi
Segregati i pastori; il vasto armento

Delle giovenche muto ondeggia, a quale
Dei duo duci obbedir dovranno ancelle;
Ferocemente a prova intanto i tauri
Nelle spalle, ne' colli ampie sanguigne
Finestre squarcian, de' lor urli tutta
L'alta foresta rimugghiando: or tali
S'urtan Turno ed Enea; l'etra s'ingombra
D'alto fragore. Il magno Giove, in lance
Sta librando del pari i varj Fati
D'ambo i guerrier; qual trïonfar qui debba,
Qual soggiacere. A tutta possa, in alto,
Ecco, Turno col brando ergesi, e spera
A due mani piombarlo impunemente
Sovr'Enea: va de' Teucri al cielo un grido,
E dei Latini palpitanti; pendono
Quindi amendue gli eserciti. Ma infido
Rompesi il brando in sul Teucro elmo; inerme
Così lasciando di Turno il furore,
Già con la fuga or di ajutarsi astretto.
Carca la destra dell'incognit'elsa
Vistosi, l'ali più che l'Euro ratte
Turno al piede impennò. Fama è, ch'entrando
Egli a fretta in battaglia, si slanciasse,
Senza aver cinta la paterna spada,
Sovra il carro; onde poscia a caso il ferro
Del suo auríga Metísco ebbe impugnato,
Fuor di se quasi. E fu bastante spada
Finchè Teucri fuggiaschi ei pur mietea:
Ma, giunto or contro alla celeste tempra
Delle Vulcanich'armi, il mortal brando,
Qual fragil ghiaccio, spezzasi in minuzzoli,
Che brillan sparti in su la bionda arena.
Turno perciò qua e là pel vasto agone
Si aggira insano; ma racchiuso ei stassi
D'ogni intorno dai Teucri in folte torme;
E inoltre, quinci da palude immensa,
Quindi, dall'ardue mura. A vol frattanto
Lo va inseguendo Enea, benchè spossate
Per la recente piaga le ginocchia
Talor d'alquanto gli allentino il corso.
Ma invan, ch'ei vie più ardente si fa forza,
E su l'orme fugaci ei stampa l'orme
A un punto quasi. Così ratto corre
Del cervo al tergo un abbajante veltro,
Se acchiuso il vede infr'ampio fiume, e appesi

Spauracchi di rosse svolazzanti
Penne, ch'errar pel circoscritto arringo
Sforzanlo in mille ricalcate spire:
Già il vivid' Umbro alano, a spalancata
Gola, gli è addosso, già lo agguanta quasi,
E fa suonar l'asciutto dente intanto.
Ma tutto echeggia or di guerriere grida
Lo stagno e il piano, e ne rimbomba il cielo.
Turno, ai Rutuli suoi fere rampogne
Fa, tuttavia fuggendo: a nome appella
Ciascun d'essi; il suo brando, a lor ben noto,
Chiede e richiede. Ma minaccia Enea
Morte a ciascun, ch'osi ajutarlo; e stragi
Orride, e da radice la cittade
Schiantar, minaccia: onde, al terror terrore,
Benchè ferito, aggiunge, e ognor più incalza.
Corso, ricorso, han cinque volte il campo:
Palma è sublime di sì fatto arringo,
Del gran Turno la testa. — Era ivi stato
Un selvatico ulivo, ai naviganti
Sacro arbor già; dove al Laurente Fauno
Le votive lor vesti appender essi
Soleano, salvi dalle naufraghe onde:
Ma, a disgombrar l'agone, aveanlo i Teucri,
Nol rispettando come sacra cosa
Raso dal piè. Nelle rimaste barbe
Dianzi confitta ivi ebbe l'asta Enea,
Scagliandola: mal puote or egli al corso
Raggiunger Turno; onde coll'asta ei spera
Raggiungerlo. Ei s'incurva, e ad ambe mani
Afferrata la punta, va sforzandosi
Quanto più può, per rïaverla. Turno
Atterríto a quest'atto: O Fauno, (ei grida)
Abbi pietà; la nemica asta inchioda
Vie sempre forte più nel già tuo sacro
Arbor; se ognora io 'l venerai devoto,
Come or l'han tronco irriverenti i Teucri.
Tacque; e non fur di Turno vani i preghi:
Che a patto niuno dal tenace sterpo
L'asta sferrar da Enea mai non lasciava
Quell'invocato Iddio. Mentre ivi dunque
Il Teucro indarno si affanna e si strazia;
Rïassunte Giuturna di Metìsco
Le già adoprate forme, si appresenta
Ella al german col sospirato brando.

L'audacia tanta a Citeréa sì spiacque,
Che di sua propria mano essa disvelle
Tosto l'asta d'Enea. Così di nuove
Armi superbi ambo i campioni, in petto
Han raddoppiato il cor: si affida quegli
Nel patrio brando; inferocito è questi
Per l'asta eccelsa ricovrata; e a fronte
Tornansi già, sangue anelanti entrambi.
Ma il Re sovrano del sublime Olimpo
Così favella intanto all'alma Giuno,
Che da un'aurata nube iva mirando
L'aspra battaglia: All'ire tue qual meta,
Consorte mia, porrai? ch'altro ti resta?
Il sai tu stessa, e il dici anco tu stessa,
Esser dai Fati irresistibilmente
Ai celestiali onori Enea sospinto:
Or, che macchini tu? qual hai pur speme,
Nell'affacciarti dalla gelid'etra?
Vuolsi impiagar di mortal mano un Nume?
Soccorrer vuolsi di novella spada
Turno omai vinto? a tanto, il sai, non fora
Per se bastata ivi Giuturna. Or, cessa
Dunque una volta, e ai preghi miei ti piega:
Nè tanto il cuor ti roda il dolor cupo;
Ma a me dischiudi col dolce tuo labro
Le profonde tue cure. Al punto estremo
Giunta è la cosa. In terra e in mare i Teucri
Travagliar, tu il potevi assai gran tempo;
Suscitar lor nefanda guerra; i Lari
Del Re Latino funestare; in lutto
Scior gl'imenéi: di tentar altro omai,
Donna, i' tel vieto. Così parla Giove:
Cui la Saturnia Diva, con dimessa
Fronte, risponde: O magno Giove, io dianzi
Turno e la terra abbandonava, astretta
Dal tuo volere appunto, a me ben noto.
Nè me dal Ciel solinga spettatrice
D'indegni casi or qui vedresti, ov'io
Spiacerti osassi: ma, dell'oste in mezzo,
Di fiamme cinta, i Teucri trarre a pugna
Con danno lor, tu mi vedresti. Ajuto
Porgea Giuturna al misero fratello
Per mezzo mio, nol niego; io, sì, la spinsi
A tutto imprender per serbarlo in vita:
Ma, per l'onde terribili di Stige,

(Legame solo dei Celesti Numi)
Io ti giuro, che spinta non l'ho mai
A volger contro Enea l'arco e gli strali.
Cedo or davver, la pugna abborro e lascio.
Ben, per l'onor de' tuoi Latini io chieggo
Sola una cosa: che al venirne a' patti
E ai felici imenéi, (tai pur sien essi!)
Co' Teucri; almen lor prisco nome, il loro
Linguaggio e vesti, deh non sian lor tolti,
Nè immedesmati con Trojani e Teucri:
Ma duri e il Lazio, ed Alba, e Albani Regi,
Secoli assai, poichè nol vieta il Fato.
Cima e splendor dell'Itala virtude
Roma sia; ma di Troja, in un con Troja,
Giacciasi il nome. A lei, con un sorriso,
Giove allor soggiungeva: O tu, mia suora,
E prole pur tu di Saturno, in petto
Tempeste accogli di furor cotante?
Su via, ti calma, e placa or l'ire vane.
Quanto chiedesti, a te il consento: han vinto
Il mio voler spontaneo i tuoi preghi.
L'idïoma, i costumi, il patrio nome
Tal ch'è, gli Ausonj riterran; commisti
Bensì co' Teucri; ed io di sacri riti
Darò lor copia, e n'uscirà una gente,
E di lingua, e di tutto, al par Latina.
Sorger vedrai frammista Itala stirpe,
Che vincerà in pietade uomini e Dei;
Nè popol altro fia, che a te su l'are
Arda più incensi mai. Rasserenata
Giuno a tai detti, assente; e dalla pugna
Gli occhi ritorce, del suo nembo uscita.
Tosto il Fattor d'uomini e Numi, in mente
Altro pensier volgendo, a tor si appresta
Dalla tenzon del suo fratel, Giuturna.
Fra le create cose, havvi due pesti
Gemelle; Dire appellansi; l'orrenda
Notte diè lor vita ad un parto, e suora
Terza vi aggiunse l'infernal Megera.
Schieransi quelle al limitar di Giove,
Dell'alto seggio appiè; la testa cinte
Tutte del par d'attorcigliati serpi,
Del par di rapid'ali armate il tergo,
Ogni qual volta irato il Dio minaccia
E morbi e stragi alle corrotte genti,

O fera guerra; apportatrici sempre
Di terrore ai mortali. Or d'esse l'una
Spicca Giove dal cielo; e impon che ratta
Rechi a Giuturna infausto augurio. A volo
In terra già con tempestosa romba
Giunta è la Furia. Qual per l'aure stride
Stral saettato d'ampio arco sonante,
Cui di veleno immedicabil arma
Cretense arciero, o Partico, la punta;
Così improvvisa or l'aure squarcia, e scende
L'orrida figlia della Notte. Appena
Scopre ella i Teucri ed i guerrier di Turno,
Trasmutata di subito, rannicchiasi
In forma di quel picciolo notturno
Augel, che su i comignoli solinghi,
O su i sepolcri posasi; indi a lungo
Per le tenebre quete il tetro suono
Di sue malaugurose grida spande.
In tal forma la Furia a vol raggirasi
Su la faccia di Turno in mille ruote;
E con le svolazzanti ali lo scudo
In alto suon gli picchia. Atro un torpore
Non mai provato pria, per ogni membro
Già serpeggia di Turno; gli si arricciano
D'orror le chiome; e niegano le fauci
A sua voce l'uscita. Ma da lungi
Della Furia lo stridulo svolazzo
Noto è tosto a Giuturna: onde nei crini
Sciolti ella caccia disperata l'ugne,
E crini e volto e petto va squarciandosi:
Che può giovarti, o Turno, omai tua suora?
Che più mi avanza, ahi misera? con quale
Arte protrarre a te poss' io la luce?
Come a tal mostro oppormi? Io già del tutto
Abbandono le schiere: infausto augello,
Al mio terror non accrescer terrore:
Il flagellar di tue mortifere ali,
E la Tartarea romba, e i duri imperj
Del magno Giove, in te conosco. Ahi, tale,
Pel mio rapito fior, cotal mi rende
Il guiderdone or Giove? A che pur farmi
Immortale? a che tormi egli il sollievo
Di pur morire? al mio sì immenso duolo
Fine or porrei: fra l'Ombre irne compagna,
Infelice fratello, a te potrei.

Immortal io? godermi al mondo omai
Alcun ben io; di te, germano, orbata?
Mi si spalanchi, or via, quant'è profonda,
E la mia Deità con me s'inghiotta
Fin nel più cupo baratro, la Terra!
La Dea qui tace; e nel verdiccio ammanto
Nascosa il capo, gemebunda, in mezzo
Del fiume alto attuffatasi sparisce.
Ma intanto Enea di Turno incontro agli occhi
L'asta immane brandisce, e il preme, e grida,
Inferocito: Che più indugi, o Turno?
A che schivi la pugna? omai dappresso
Combatter vuolsi, e con terribili armi;
Non più col corso, or no. Valor, quant'hai,
Spiega, od arte, quant'hai: tue forme tutte
Assumi or tu; ver gli astri a vol t'inalza,
O sotterra anco asconditi, se il puoi.
Turno, squassando la testa: I superbi
Tuoi detti me non atterriscon; sii,
Quanto più il sai, feroce: i Numi, i Numi,
Giove nemico, ei mi atterrisce or solo.
Tace: ed al fianco ei mirasi un enorme
Sasso; squarcio di monte, ivi posato
Forse in vetusto limite de' campi:
Sasso, al cui pondo a stento sottentrare
Di dodici scelt'uomini, robusti
Quanto li dà nostra presente etade,
Potrebbero i forti omeri. Ecco, Turno
Dato al masso ha di piglio; ed a più possa,
Eretto egli in se stesso, con man tremula
Pur correndo scagliavalo: ma fuori
È di se Turno; ov'egli sia, che facciasi,
Ove corra, qual pondo immane ei muova,
Nulla di questo ei sa: già le ginocchia
Gli barcollano, il sangue entro ogni vena
Gelido gli si stagna; e a vuoto quindi
L'invan scagliato sasso presso cadegli.
Come talvolta, in languida quiete
Sepolti avendo gli occhi, avvien che i sogni
Parer ci fan che al desïato corso
Stendiam le membra; ed impotenti sforzi
Facendo indarno a un tempo, e lena e gridi
E nerbo, ognor vieppiù ci vengon manco:
Così di Turno alla virtude or tutte
Intercette ha le vie l'infernal Diva.

In mente allor varj pensieri ei volge:
Or la cittade e i Rutuli sogguarda,
Or la pendente immane asta minace,
E dubbio ondeggia. Omai, nè a scampo ei vede,
Nè ad assalto più via: sparito è il carro,
E l'auríga sorella. Or, mentre ei sta
Dubitoso così, da Enea brandíta
L'asta fatale, al destinato segno
Da tutto il braccio poderoso vola.
Non sasso mai, da macchina murale
Spinto, sì forte romba; non sì orrendo
Scoppio fa il fulmin mai. Di turbo in guisa
Atro l'aure squarciante, la crud' asta
Letifera trapassa a volo i cerchj
Del settemplice scudo, e il lembo passa
Della loríca, e al fin stridendo è infissa
Nella coscia di Turno: egli, dal colpo
Precipitato è su i ginocchi a terra.
Lamentevoli gemiti dei Rutuli
Sorgono: il monte e l'alta selva intorno,
Tutto n'echeggia. Turno, in atto umíle,
Supplici verso Enea gli occhi e la destra
Sporgendo, gli dicea: Mi uccidi, io 'l merto;
Non io la vita chieggo; usa i tuoi dritti,
Tu vincitore. Io solo, ove di un padre
Misero a te la dolorosa immago
Faccia pur forza, (il vecchio Anchise appunto
Tal era a te) scongiuroti soltanto,
D'aver del vecchio Dauno mio pietade:
Or, me piagato, o se più il brami, estinto
Rendi al mio genitore. Enea, vincesti;
E Turno vinto a te sporger le palme
Vedean gli Ausonj: abbian qui gli odj fine:
Omai Lavinia è tua. L'egregio Enea
Soprastette, a tai voci: e riguardandolo,
L'armata destra ei rattenea. Que' sensi
Del moribondo Turno già già il core
Dubbio andavan vincendogli; quand'ecco,
Splendere a sommo gli omeri di Turno
Vede il balteo fatal, da lui già tolto
All'infelice giovincel Pallante
Pria d'ucciderlo; e, spoglia trionfale,
Da lui portato ognora quindi. Enea,
Ai noti ornati lo ravvisa tosto;
E, affisso in quegli avanzi dolorosi,

D'ira avvampa terribile: Tu dunque,
Adorno tu delle spoglie de' miei,
Dalla mia man qui sfuggiresti! Ucciso
Tu da Pallante in questo colpo or sei;
Da Pallante, immolato; egli è, che il fio
Or fa scontarti coll'empio tuo sangue.
E, in così dir, nel petto gli nasconde
L'ardente ferro. Sciolgonsi di Turno
Le membra in gel mortifero; e sdegnata
L'alma sotterra sospirando fugge.

ELENCO

DEGLI

ADERENTI ALLA PRESENTE EDIZIONE
DELLE OPERE ALFIERIANE.

ELENCO

DEGLI ADERENTI ALLA PRESENTE EDIZIONE DELLE OPERE ALFIERIANE

Banca d'Italia, Succursale d'Asti.
Cassa di Risparmio, Asti.
Consiglio Provinciale di Foggia.
Deputazione Provinciale di Forlì.
Deputazione Provinciale di Novara.
Deputazione Provinciale di Pisa.
Direzione Acquedotto, Asti.
Giunta Amministrativa di Teramo.
Ministero della Pubblica Istruzione.
Ministero delle Poste e Telegrafi.
Municipio di Acqui.
» di Alba.
» di Alessandria.
» di Antignano d'Asti.
» di Arcevia.
» di Asti.
» di Bene Vagienna.
» di Bergamo.
» di Bologna.
» di Brescia.
» di Brindisi.
» di Calosso.
» di Camerino.
» di Canale.
» di Canelli.
» di Casal Monferrato.
» di Catania.
» di Cesena.
» di Como.
» di Cosenza.

Municipio di Costigliole d'Asti.
» di Cremona.
» di Cuneo.
» di Felizzano.
» di Firenze.
» di Genève.
» di Genova.
» di Lugano.
» di Milano.
» di Moncalieri.
» di Moncalvo.
» di Mondovì.
» di Montagnana.
» di Nizza Monferrato.
» di Novara.
» di Novi Ligure.
» di Palermo.
» di Pavia.
» di Pinerolo.
» di Reggio Emilia.
» di Ripatransone.
» di Riva (Lago di Garda).
» di Roma.
» di Rovereto.
» di San Damiano d'Asti.
» di San Pier d'Arena.
» di Sanseverino.
» di Sarzana.
» di Spezia.
» di Torino.
» di Tortona.
» di Trento.
» di Treviso.
» di Trieste.
» di Vaglierano (Asti).
» di Venezia.
» di Verona.
» di Voghera.
Provincia di Alessandria.

Biblioteca Circolante del Civico Museo Pedagogico di Genova
» Civica di Gorizia.
» Comunale di Foggia.
» » di Siena.

Biblioteca Governativa di San Marino.
» Popolare di Rovereto.
» Regio Istituto di Scienze Sociali *Cesare Alfieri* di Firenze.
Collegio Reale delle Fanciulle di Milano.
Convitto *Cavour,* Firenze.
» *Marconi,* Firenze.
» di Mondrasone (Frascati).
» Nazionale *Maria Luigia,* Parma.
Ginnasio Comunale di Tortona.
» Pareggiato di Castrogiovanni.
» Privato Salesiano di Alessandria.
Istituto e Scuola tecnica pareggiata di Asti.
Liceo e Ginnasio privato di Celana.
Liceo-Ginnasio pareggiato di Asti.
Reale Scuola di Declamazione, Firenze.
R. Biblioteca Estense di Modena.
» *Marucelliana* di Firenze.
» Nazionale di Napoli.
» Pubblica di Lucca.
» Universitaria di Cagliari.
» » di Catania.
R. Conservatorio di San Leone di Pietrasanta.
R. Convitto Nazionale di Aquila.
» » di Palermo.
» » di Prato.
» » *Vittorio Emanuele II,* Napoli.
» » di Tivoli.
» » di Voghera,
R. Ginnasio di Isernia.
» *Meli,* di Palermo.
» di Piazza Armerina.
R. Ginnasio femminile di Roma.
R. Istituto femminile della SS. Annunziata, di Firenze.
» » di P. I. di Pietrasanta.
R. Istituto nautico *Cristoforo Colombo,* di Camogli.
» » di Riposto.
R. Istituto Tecnico di Alessandria.
» » di Bergamo.
» » di Caserta.
» » di Forlì.
» » di Genova.
» » di Lodi.
» » di Melfi.
» » di Modena.

R. Istituto Tecnico di Pesaro.
» » di Reggio Emilia.
» » di Roma.
» » di Sondrio.
» » di Torino.
R. Istituto Tecnico e Nautico di Bari.
» » » di Cagliari.
» » » di Genova.
» » » di Messina.
» » » di Napoli.
» » » di Trapani.
R. Liceo di Arezzo.
» di Ferrara.
» *Machiavelli* di Lucca.
» *V. Emanuele*, di Palermo.
» di Savona.
» di Sinigallia.
» *Marco Polo*, di Venezia.
» *Lagrangia*, di Vercelli.
R. Liceo Ginnasio di Ancona.
» » *Minghetti*, di Bologna.
» » di Brescia.
» » di Carmagnola.
» » di Catanzaro.
» » di Como.
» » di Cremona.
» » di Cuneo.
» » di Faenza.
» » di Forlì.
» » di Macerata.
» » *Leopardi*, di Macerata.
» » *Manzoni*, di Milano.
» » di Modica.
» » di Mondovì.
» » *Genovesi*, di Napoli.
» » *V. Emanuele*, di Napoli.
» » di Novara.
» » *Garibaldi*, di Palermo.
» » di Parma.
» » di Pesaro.
» » di Reggio Emilia.
» » di Reggio Calabria.
» » *Mamiani*, di Roma.
» » *Visconti*, di Roma.
» » di Rovigo.

R. Liceo Ginnasio di Salerno.
» » di Sassari.
» » di Siena.
» » *Guicciardini*, e Convitto Nazionale *Tolomei*, di Siena.
» » di Siracusa.
» » di Sondrio.
» » *Cavour*, di Torino.
» » *Gioberti*, di Torino.
» » di Trapani.
» » di Treviso.
» » di Udine.
» » di Vercelli.
» » di Verona.
R. Scuola Complementare femminile di Pesaro.
R. Scuola Normale femminile *Diodata Rovero Saluzzo*, di Alessandria.
R. Scuola Normale femminile di Ancona.
» » » di Aquila.
» » » di Avezzano.
» » » di Benevento.
» » » di Bergamo.
» » » *L. Bassi*, di Bologna.
» » » *Anna Morandi-Manzolini*, di Bologna.
» » » *Eleonora D'Arborea*, di Cagliari.
» » » di Como.
» » » *G. Daneo*, di Genova.
» » » *R. Lambruschini*, di Genova.
» » » di Livorno.
» » » *Paladini*, di Lucca.
» » » di Mantova.
» » » *Carlo Tenca*, di Milano.
» » » *Rosa Govona*, di Mondovì.
» » » *Fonseca*, di Napoli.
» » » di Palermo.
» » » *Tommasini*, di Parma.
» » » *San Vitale*, di Parma.
» » » di Perugia.
» » » *Margherita di Savoia*, di Ravenna.
» » » *Guarna*, di Salerno.
» » » *Rosina Salvio*, di Trapani.
» » » *Rosa Stampa*, di Vercelli.
» » » di Verona.
R. Scuola Normale maschile di Bari.

R. Scuola Normale maschile di Cagliari.
» » » di Casal Monferrato.
» » » di Caserta.
» » » di Catania.
» » » di Milano.
» » » di Pisa.
» » » di Saluzzo.
R. Scuola Tecnica di Agnone.
» » di Augusta.
» » di Arezzo.
» » di Camerino.
» » di Città di Sant'Angelo.
» » di Conegliano.
» » di Forlì.
» » di Iglesias.
» » di Lendinara.
» » di Macerata.
» » di Mantova.
» » *Correnti*, di Milano.
» » di Montepulciano.
» » di Pergola.
» » di Pordenone.
» » *Giulio Romano*, di Roma.
» » *Caliari*, di Verona.
R. Scuola Tecnica femminile *T. G. Confalonieri*, Milano.
R. Università di Pavia.
» di Roma.
Società del Gabinetto di Lettura di Mantova.
Scuola Tecnica pareggiata di Fano.
» » » di Orvieto.
» » » di San Severo.
Scuola Normale femminile pareggiata di Asti.
Scuole elementari di Asti.

Accornero rag. Calisto, *Asti*.
Adorni avv. Alberto, *Asti*.
Alfieri di Sostegno marchesa Adele, *Firenze*.
Aluffi cav. avv. Gio. Batt., *Sondrio*.
Anfossi cav. Carlo, *Asti*.
Anfossi ing. Giovanni, *Asti*.
Anfossi-Sgarabogio Maddalena, *Asti*.
Angiolini Gian Francesco, *Castel Ritaldi*.

Argenta avv. Epaminonda, *Asti.*
Aroasio cav. avv. Secondo, *Asti.*
Arri Vincenzo (Albergo Centrale e Salera), *Asti.*
Artom comm. rag. Vittorio e fratelli, *Asti.*
Artom di S. Agnese comm. ing. Emanuele, *Roma.*
Artom ing. prof. Elia, *Asti.*
Artom-Ottolenghi Enrichetta, *Asti.*
Aubert comm. avv. Pietro, *Castagnole Lanze.*
Badino cav. avv. Cosma, *Torino.*
Ballario not. Angelo, *Asti.*
Baratona colonn. Eugenio, Sindaco, *Ivrea.*
Barbera prof. Luigi, *Minervino Murge* (Bari).
Baudoin avv. Edoardo, *Asti.*
Benzi cav. uffi. geom. Carlo, *Asti.*
Berruti comm. ing. Giacinto, *Torino.*
Bianchi cav. avv. Vincenzo, Sotto-Prefetto, *Asti.*
Bigliani Romolo, *Asti.*
Bocca comm. avv. Giuseppe, Sindaco, *Asti.*
Bolis fratelli, Librai-Editori, *Bergamo.*
Bombig Giorgio, Vice-Podestà, *Gorizia.*
Bombrini comm. Giovanni, Senatore, *Genova.*
Bondonio dott. prof. Vincenzo, *Asti.*
Bonomi prof. Celso, Preside R. Istituto Tecnico, *Pavia.*
Borello avv. Luigi, *Asti.*
Borgnini-Santi cav. Camillo, *Asti.*
Borio rag. Isidoro, *Asti.*
Boselli prof. Eugenio, Bibliotecario, *Lucca.*
Bosia cav. Pietro, *Asti.*
Bottini avv. Adolfo, *Asti.*
Bottini Carlo, *Asti.*
Bovano Vittorio, *Asti.*
Bravi Giovanni, Sindaco, *Ponzano* (Brescia).
Brignolo Giuseppe, Tipografo, *Asti.*
Buccelli Vittorio, Sindaco, *Nizza Monferrato.*
Bussi comm. ing. Gabriele, *Asti.*
Cagna comm. Giuseppe, *Asti.*
Cagni generale comm. Manfredo, *Asti.*
Cantoni prof. Carlo, Dirett. « Rivista Fisiologica », *Pavia.*
Capra cav. dott. Pietro, *Asti.*
Ceresa prof. Dionigi, Dirett. Scuole elementari, *Asti.*
Chiesa comm. Michele, Senatore, *Torino.*
Ciani Francesco, Consigliere, *Gorizia.*
Circolo d'Istruzione, *Asti.*
Clava cav. Teodoro, *Asti.*
Concina dott. prof. Umberto, *Asti.*

Cottalorda avv. Giacinto, *Asti.*
Cremonino geom. Pietro, *Asti.*
Curci ing. prof. M., R. Scuola tecnica, *Catania.*
D'Ali Giuseppe, Senatore, *Trapani.*
Di Groppello-Tarino conte Luigi, Senatore, *Alessandria.*
Debenedetti avv. Israel, *Asti.*
Debenedetti prof. Todros e Leone, *Asti.*
Dellarissa avv. Giuseppe, *Asti.*
Drucker fratelli, librai, *Padova.*
Fantaguzzi cav. geom. Giuseppe, R. Ispettore onorario Scavi e Monumenti, *Asti.*
Fassio dott. prof. Giuseppe Pietro, *Asti.*
Fecia di Cossato conte Giulio, Consigliere delegato di Prefettura, *Alessandria.*
Ferraro Gio. Evangelista, *Asti.*
Ferrero De-Gubernatis-Ventimiglia nobile Alfonso, *Torino.*
Ferrero Gio. Batt. (Ditta), *Asti.*
Fissore cav. avv. Antonio, *Asti.*
Franco dott. Daniele, *Novara.*
Frutaz prof. Arturo, *Carmagnola.*
Gabiani cav. Niccola, *Asti.*
Gaggini e Duprè (Ditta), *Asti.*
Gay dott. prof. Giacomo, *Asti.*
Galanti Ferdinando, Preside R. Liceo, *Padova.*
Galimberti S. E. comm. Tancredi, *Roma.*
Gamba cav. Giov. Bartolomeo, *Asti.*
Garibaldi prof. Franco Temistocle, *Asti.*
Garino cav. avv. Francesco, *Asti.*
Gastaldi cav. Giovanni, *Asti.*
Gavazza cav. ing. Annibale, *Asti.*
Gazelli di Rossana cav. Marco, *Asti.*
Germano cav. ing. Ermenegildo, *Asti.*
Gherlone cav. uff. not. Secondo, *Asti.*
Giovanelli avv. Edoardo, Deputato, *Asti.*
Giovanelli Luigi, *Brescia.*
Gonella dott. Giuseppe, *Asti.*
Goria avv. Giovanni, *Asti.*
Gorrini comm. avv. prof. Giacomo, Capodivisione Ministero degli Esteri, *Roma.*
Grandi comm. avv. Pompilio, *Asti.*
Grassi avv. Luigi, *Asti.*
Gualco cav. Natale, *Asti.*
Guareschi prof. Icilio, *Torino.*
Guastalla Mario, *Padova.*
Illario Giacomo (Albergo Reale), *Asti.*

Ivaldi-Vercelli avv. not. Alessandro, *Asti.*
Lecchi ing cav. Carlo, *Felizzano.*
Levi Anselmo, *Asti.*
Liprandi cav. Ippolito, *Asti.*
Maggiora cav. prof. dott. Arnaldo, R. Università di *Modena.*
Majocchi prof. Mauro, *Asti.*
Manera comm. Ferdinando, Colonn. RR. Carabinieri, *Roma.*
Manzone prof. Beniamino, Preside R. Liceo, *Carmagnola.*
Maranzana prof. Maggiorino, *Asti.*
Marini, Rettore Convitto Nazionale, *Voghera.*
Martinotti dott. Federico, *Asti.*
Massarani comm. Tullo, Senatore, *Milano.*
Massocco cav. rag. Alessandro, *Genova.*
Misani cav. ing. Massimo, Preside R. Istituto, *Udine.*
Molinatti cav. uff. Colonnello Francesco, *Asti.*
Momigliano geom. Felice, *Asti.*
Montaldo Rosa ved. cav. Luigi Gastaldi, *Asti.*
Montersino cav. geom. Giovanni, *Asti.*
Monteverde comm. Giulio, Senatore, *Roma.*
Monticone not. Placido, *Asti.*
Mosso prof. cav. Vincenzo, *Torino.*
Mussi-Isnardi Francesco, *Asti.*
Musso e Orio (Ditta), *Asti.*
Nosengo Giov. Pietro, *Asti.*
Orio Felicita, Direttrice, *Asti.*
Ottolenghi contessa Celestina, *Asti.*
Ottolenghi-Finzi Fanny, *Milano.*
Ottolenghi cav. Alfredo e Vitali Elvira, coniugi, *Asti.*
Ottolenghi conte Leonetto, *Asti.*
Ottolenghi-Usiglio Paolina, *Asti.*
Ottolenghi comm. avv. Umberto e Levi Nina, coniugi, *Asti.*
Pagliani dott. Ulrico, *Asti.*
Paruzza Vincenzo, *Asti.*
Penna geom. Giovanni, *Asti.*
Piazza dott. prof. Paolo, *Asti.*
Pinausig avv. Pietro, Consigliere di *Gorizia.*
Pittarelli Francesco, *Asti.*
Poggio cav. prof. Francesco, *Torino.*
Polledro avv. Felice, *Asti.*
Quilico avv. Carlo Alberto, *Ivrea.*
Rajna prof. Pio, *Firenze.*
Rati-Opizzone Antonio, Sindaco, *Tortona.*
Ratti comm. Colonnello Giuseppe, *Asti.*
Ratti cav. uff. prof. dott. Vincenzo, Preside del Liceo-Ginnasio di *Asti.*

Ravarino dott. Felice, Preside R. Liceo, *Ivrea.*
Raviola D. Giovanni, Arciprete, *Castellero d'Asti.*
Re cav. avv. Ernesto, *Asti.*
Risso avv. Giacomo, *Asti.*
Rodriguez prof. Francesco, *Lucera (Foggia).*
Rossetti Alfredo, *Asti.*
Rossi avv. Luigi, Presidente della Lega italiana, *Malta.*
Rossi Maria vedova Rossi, *Casabianca (Asti).*
Rostagno cav. prof. geom. Carlo, *Asti.*
Roth prof. Angelo, Dirett. Clinica Universitaria, *Sassari.*
Sabbione Luisa e Bice, Insegnanti, *Asti.*
Salussoglia (famiglia), *Asti.*
Salvini comm. Tommaso, *Firenze.*
Sanesi Ireneo, R. Istituto Tecnico, *Roma.*
Scrivante comm. prof. Giovanni, *Asti.*
Serafini comm. avv. Pietro, Prefetto di *Alessandria.*
Serra avv. Guido, *Asti.*
Sirven prof. Paolo, *Parigi.*
Sommaruga Cornelio, *Lugano.*
Taglietti comm. avv. Giuseppe, *Torino.*
Taricco Michelangelo e famiglia, *Asti.*
Tioli ing. Annibale, *Asti.*
Tirinanzi-De Medici cav. prof. Pietro, *Asti.*
Tranchida prof. Vito, *Monte S. Giuliano (Trapani).*
Treves dottoressa Sara, *Asti.*
Vairo dott. Angelo, *Asti.*
Valente prof. dott. Pompeo, *Asti.*
Valente Vittorio, Cassiere Cassa di Risparmio, *Asti.*
Valenzano cav. avv. prof. Gian Carlo, *Roma.*
Verotti ing. Ignazio, Prof. Museo Industriale, *Torino.*
Vietti avv. not. Adolfo, *Asti.*
Venuti dott. Carlo, Podestà di *Gorizia.*
Vinassa prof. dott. Agostino, *Asti.*
Zandrino geom. Cesare, *Asti.*

INDICE

Prefazione del Traduttore alla versione di SALLUSTIO . *Pag.* 3
DELLA CONGIURA DI CATILINA . . . . . » 7
LA GUERRA DI GIUGURTA . . . . . » 45
DELL' « ENEIDE » DI VIRGILIO. — Libro I . . . . . » 121
» » » II . . . . . » 145
» » » III . . . . . » 171
» » » IV . . . . . » 194
» » » V . . . . . » 218
» » » VI . . . . . » 245
» » » VII . . . . . » 274
» » » VIII . . . . . » 300
» » » IX . . . . . » 324
» » » X . . . . . » 351
» » » XI . . . . . » 382
» » » XII . . . . . » 412
ELENCO DEGLI ADERENTI ALLA PRESENTE EDIZIONE DELLE OPERE ALFIERIANE . . . . . » 445

STAMPERIA REALE
PARAVIA E COMP. TORINO

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01497 8780